



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

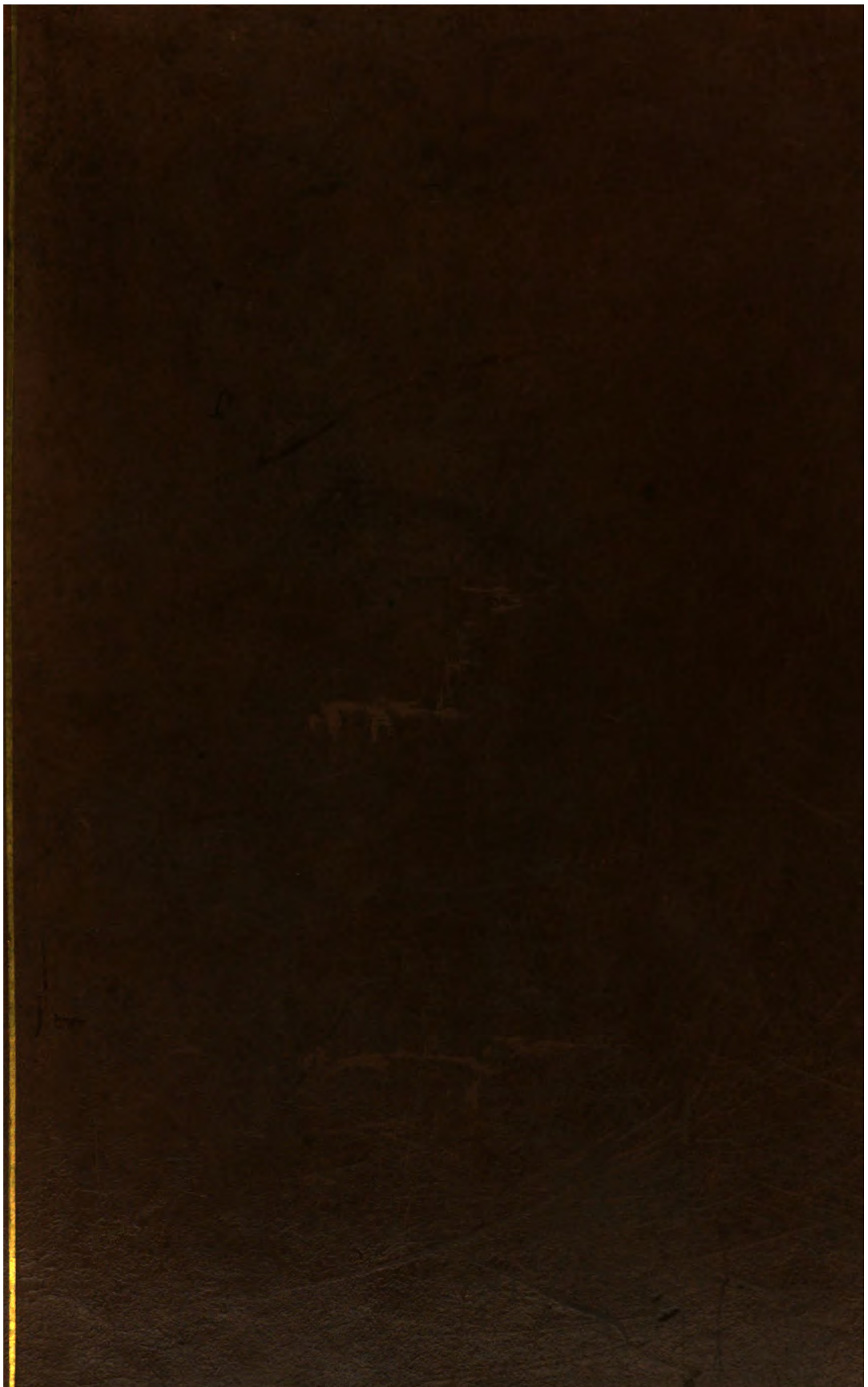
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

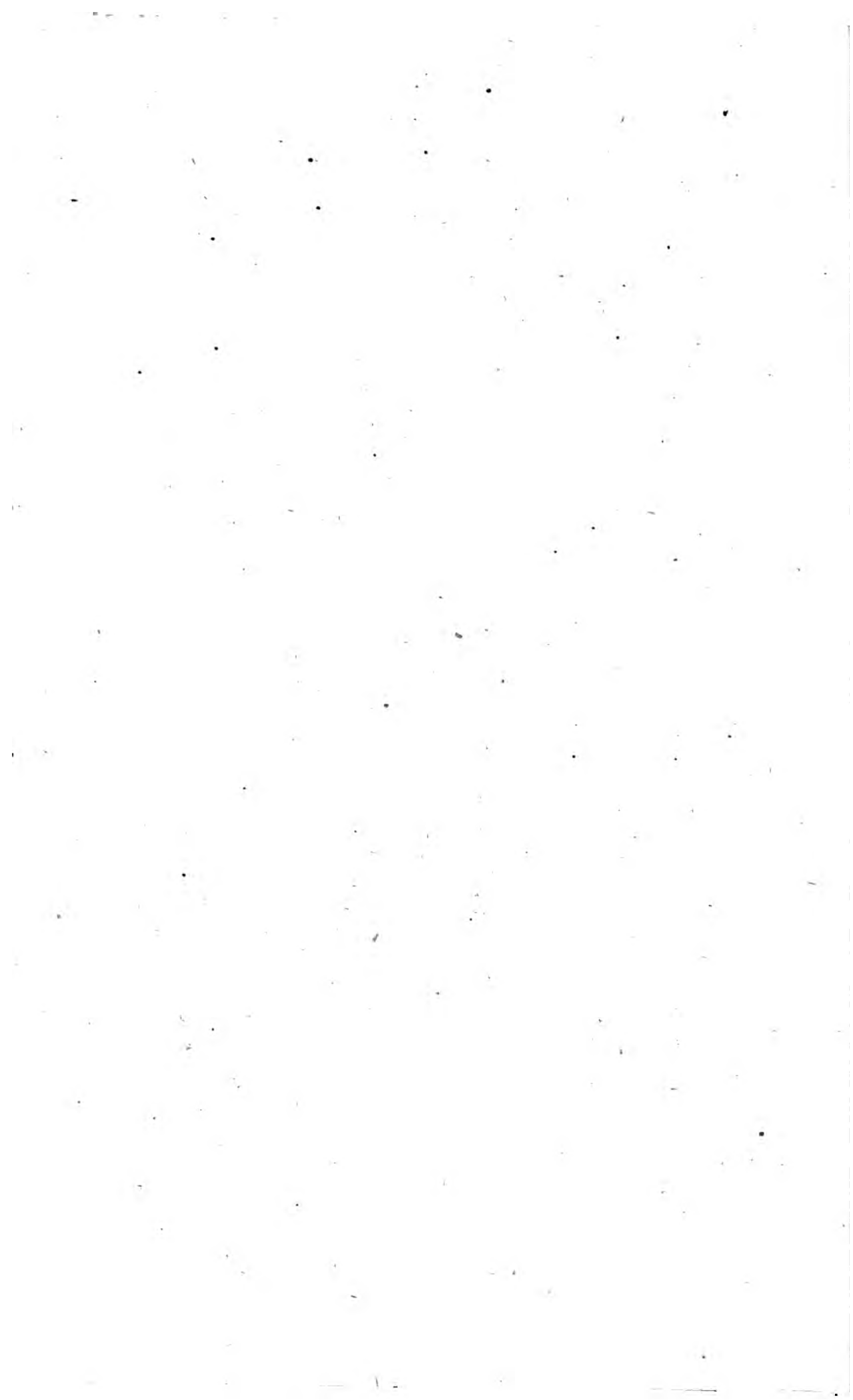




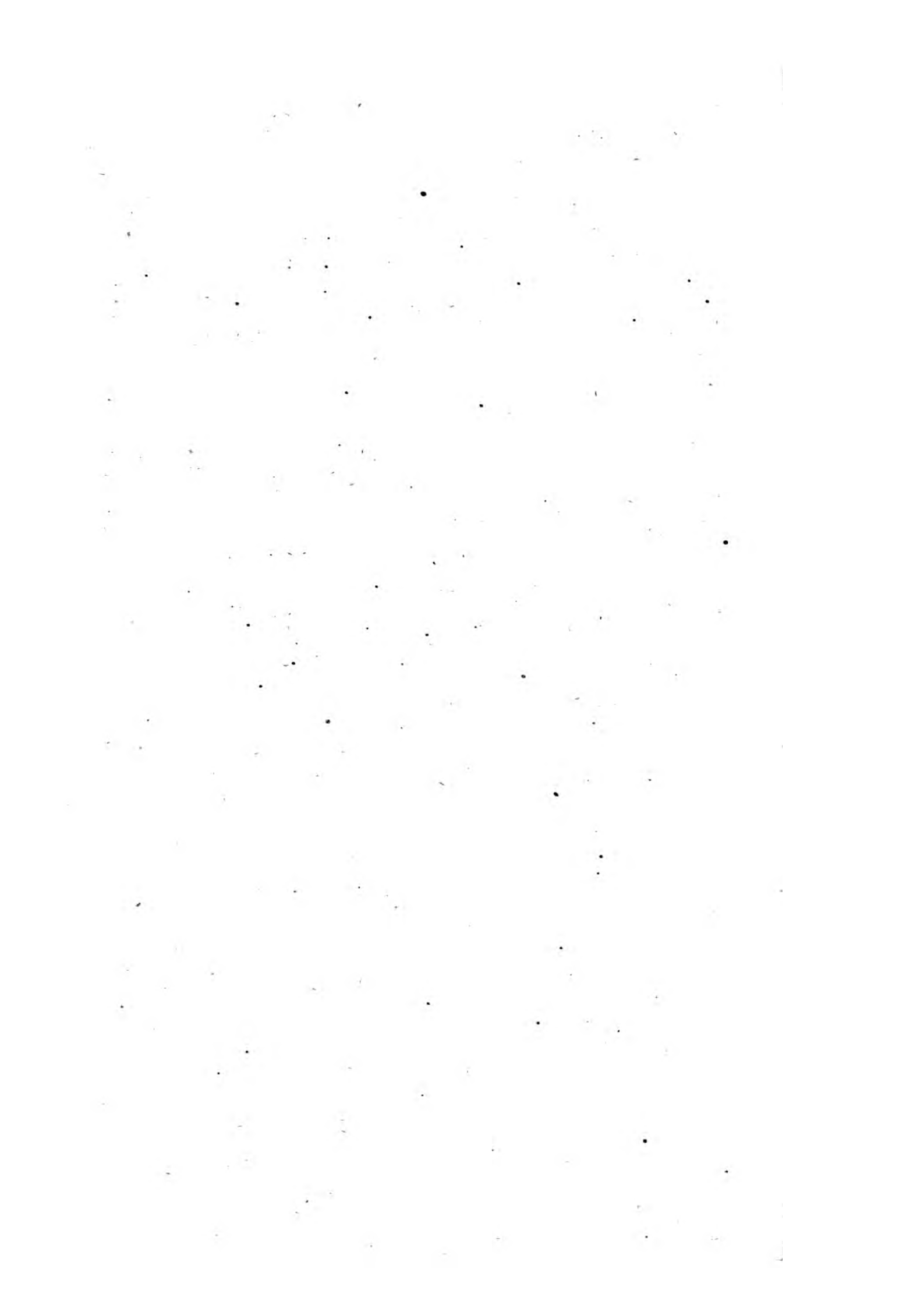
~~FF16 (F. 16)~~



VI. 1785/2 (16)



[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. No specific content can be transcribed.]

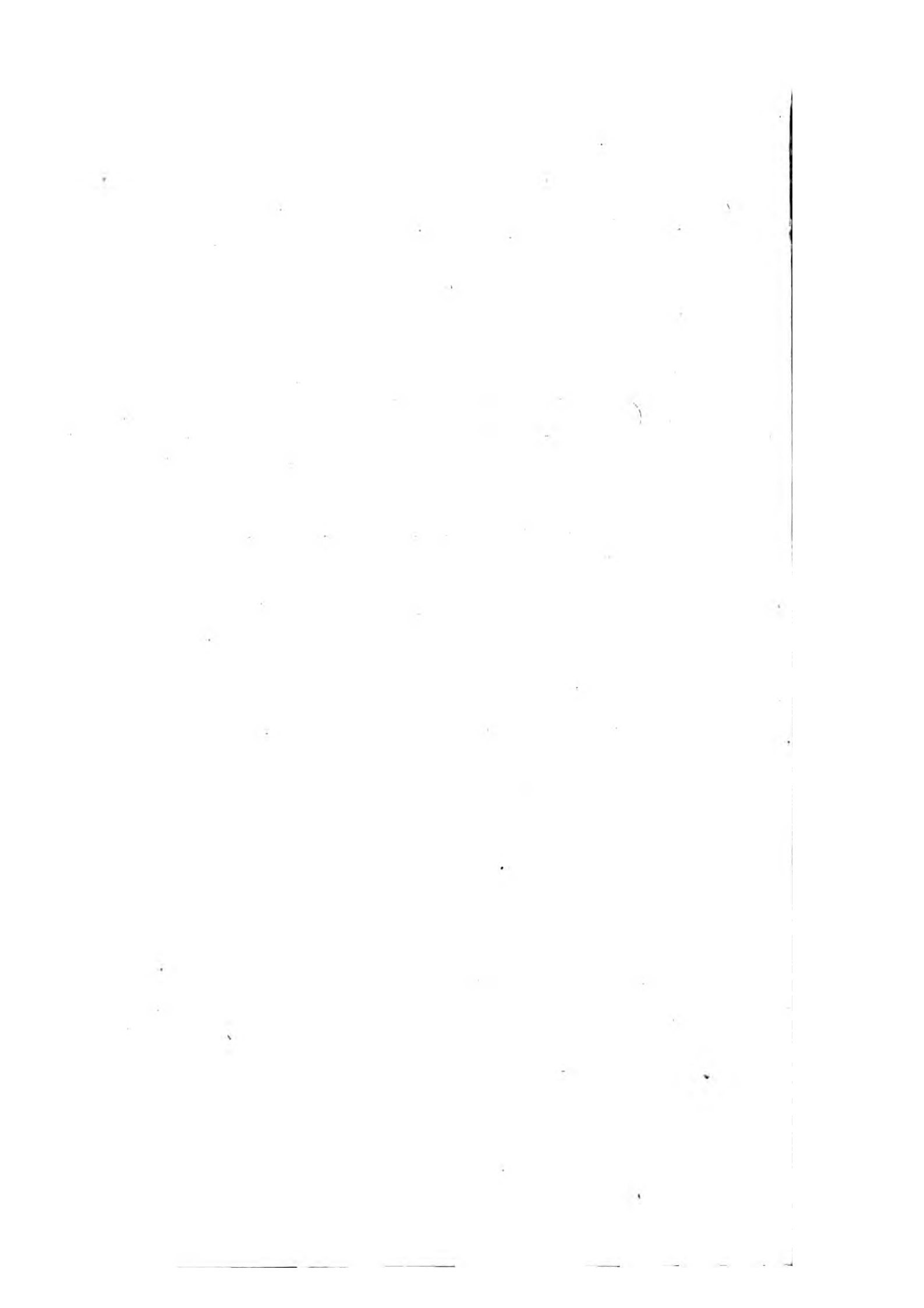


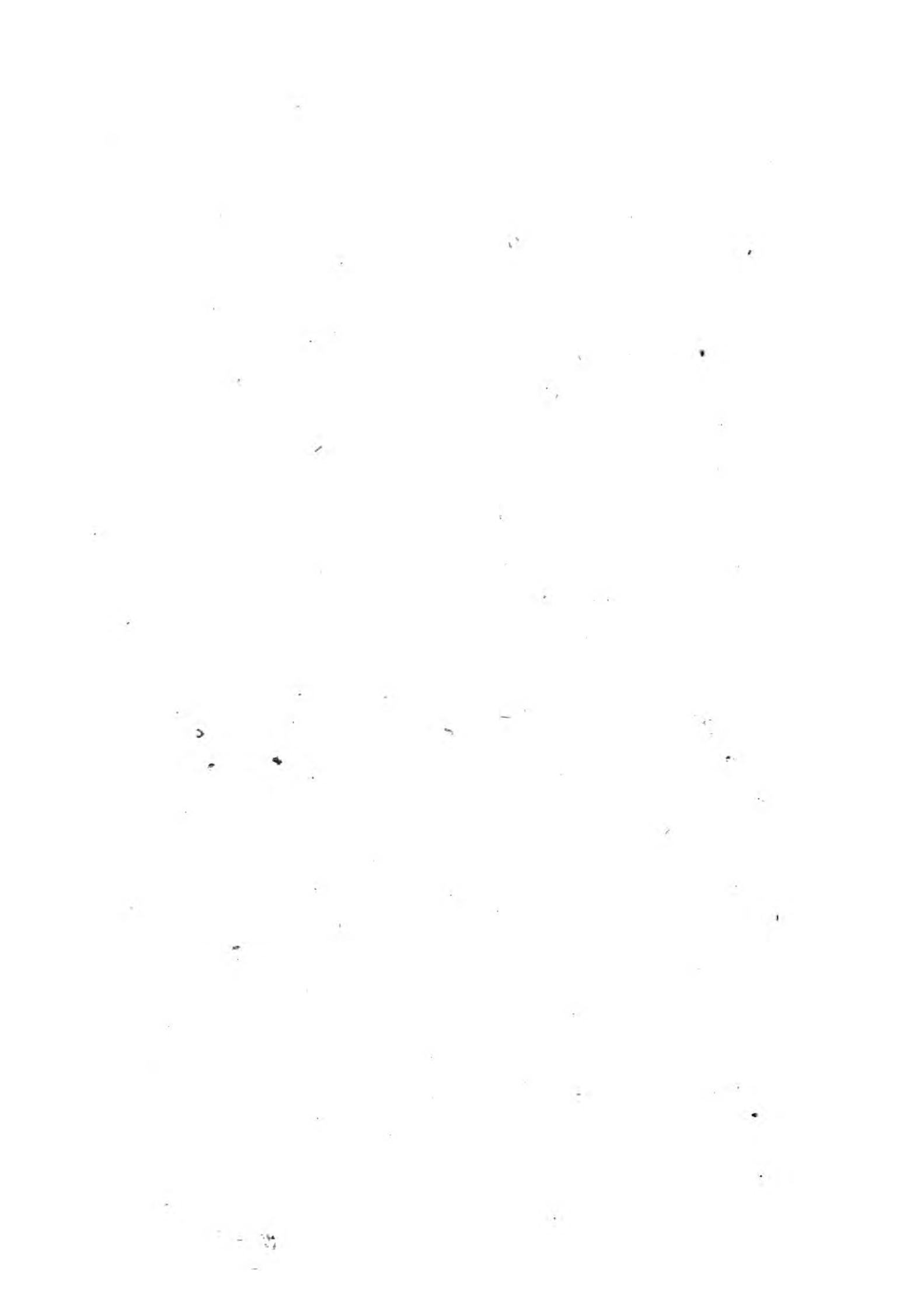
O E U V R E S

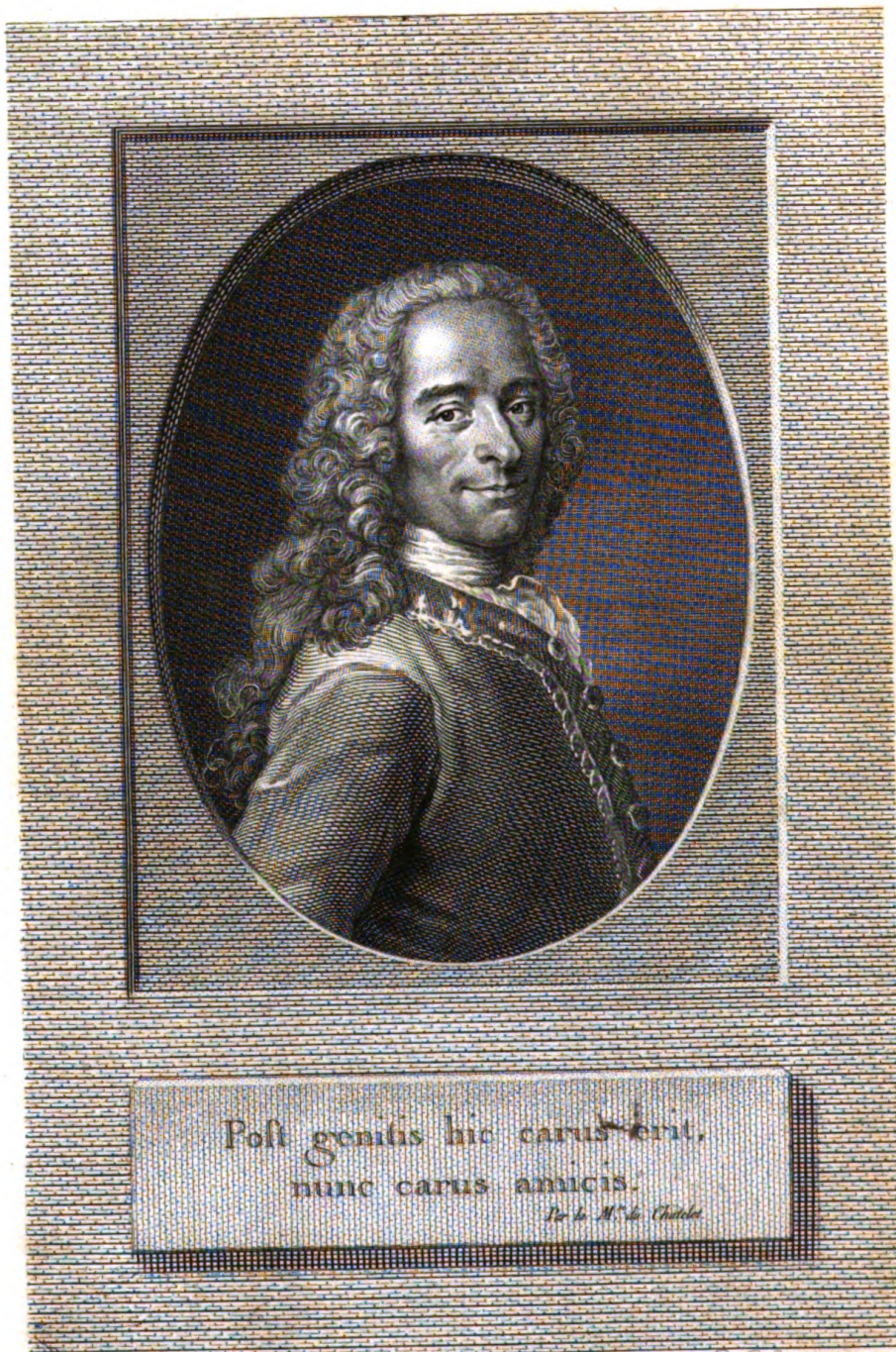
C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.







Post gentis hic carus erit,
nunc carus amicis.

De la Motte Crébillon

De la Tour, Paris, 1734

L. G. Langlois, Sculp. 1764

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E S E I Z I E M E.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



ESSAI
SUR
LES MOEURS
ET
L'ESPRIT DES NATIONS,
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS
DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE
JUSQU'A LOUIS XIII.

Essai sur les mœurs, &c. Tome I.

A

A V I S

DES ÉDITEURS. (*)

Nous avons réimprimé, le plus correctement que nous avons pu, LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, composée d'abord uniquement pour l'illustre marquise du Châtelet - Lorraine, & qui sert d'introduction à l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, fait pour la même Dame. Nous avons rectifié toutes les fautes typographiques énormes, dont les précédentes éditions étaient inondées; & nous avons rempli toutes les lacunes, d'après le manuscrit original que l'auteur nous a confié.

Ce discours préliminaire a paru absolument nécessaire, pour préserver les esprits bien faits de cette foule de fables absurdes dont on continue encore d'infecter la jeunesse. L'auteur de cet ouvrage a donné ce préservatif, précisément comme l'illustre médecin *Tiffot* ajouta, longtemps après, à son *Avis au peuple*, un chapitre très-utile contre les charlatans. L'un écrivit pour la vérité, l'autre pour la fanté.

Un répétiteur du collège Mazarin, nommé *Larcher*, traducteur d'un vieux roman grec,

(*) Cet avis est de M. de *Voltaire* lui-même, qui s'occupait d'une nouvelle édition de ses ouvrages peu de temps avant sa mort.

4 AVIS DES EDITEURS.

intitulé *Callirrhœ*, & du *Martinus Scriblerus* de *Pope*, fut chargé par ses camarades d'écrire un libelle pédantesque contre les vérités trop évidentes, énoncées dans la Philosophie de l'histoire. La moitié de ce libelle consiste en bévues, & l'autre en injures, selon l'usage. Comme la Philosophie de l'histoire avait été donnée sous le nom de l'abbé *Bazin*, on répondit à l'homme de collège sous le nom d'un neveu de l'abbé *Bazin*; & l'on répondit, comme doit faire un homme du monde, en se moquant du pédant. Les sages & les rieurs furent pour le neveu de l'abbé *Bazin*.

On trouvera la réponse du neveu dans les *Mélanges historiques*, tome I, de cette édition.

INTRODUCTION. (*)

CHANGEMENTS DANS LE GLOBE.

Vous voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, & vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs. Tâchons de nous éclairer ensemble : essayons de déterrer quelques monuments précieux sous les ruines des siècles.

Commençons par examiner si le globe que nous habitons était autrefois tel qu'il est aujourd'hui.

Il se peut que notre monde ait subi autant de changements que les Etats ont éprouvé de révolutions. Il paraît prouvé que la mer a couvert des terrains immenses, chargés aujourd'hui de grandes villes & de riches moissons. Il n'y a point de rivage que le temps n'ait éloigné ou rapproché de la mer.

Les fables mouvantes de l'Afrique septentrionale, & des bords de la Syrie voisins de l'Egypte, peuvent-ils être autre chose que les fables de la mer, qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu-à-peu retirée? *Hérodote*, qui ne ment pas toujours, nous dit, sans doute, une très-grande vérité, quand il raconte que, suivant le récit des prêtres de l'Egypte, le Delta n'avait pas toujours été terre. Ne pouvons-nous pas en dire autant des contrées toutes fablonneuses qui sont vers la mer Baltique? Les Cyclades n'attestent-elles pas aux yeux mêmes, par tous les

(*) Les notes de l'auteur sont marquées par des lettres, & celles des éditeurs par des chiffres.

6 CHANGEMENTS DANS LE GLOBE.

bas-fonds qui les entourent, par les végétations qu'on découvre aisément sous l'eau qui les baigne, qu'elles ont fait partie du continent?

Le détroit de la Sicile, cet ancien gouffre de Charibde & de Scylla, dangereux encore aujourd'hui pour les petites barques, ne semble-t-il pas nous apprendre que la Sicile était autrefois jointe à l'Apulie, comme l'antiquité l'a toujours cru? Le mont Vésuve & le mont Etna, ont les mêmes fondements sous la mer qui les sépare. Le Vésuve ne commença d'être un volcan dangereux, que quand l'Etna cessa de l'être; l'un des deux foupiraux jette encore des flammes quand l'autre est tranquille: une secousse violente abyma la partie de cette montagne qui joignait Naples à la Sicile.

Toute l'Europe fait que la mer a englouti la moitié de la Frise. J'ai vu, il y a quarante ans, les clochers de dix-huit villages près du Mordick, qui s'élevaient encore au-dessus de ses inondations, & qui ont cédé depuis à l'effort des vagues. Il est sensible que la mer abandonne en peu de temps ses anciens rivages. Voyez Aigues-Mortes, Fréjus, Ravenne, qui ont été des ports & qui ne le sont plus. Voyez Damiette, où nous abordâmes du temps des croisades, & qui est actuellement à dix milles au milieu des terres. La mer se retire tous les jours de Rosette. La nature rend par-tout témoignage de ces révolutions; & s'il s'est perdu des étoiles dans l'immensité de l'espace, si la septième des pléiades est disparue depuis long-temps, si plusieurs autres se sont évanouies aux yeux dans la voie lactée; devons-nous être surpris que notre petit globe subisse des changements continuels?

CHANGEMENTS DANS LE GLOBE. 7

Je ne prétends pas assurer que la mer ait formé, ou même cotoyé toutes les montagnes de la terre. Les coquilles trouvées près de ces montagnes, peuvent avoir été le logement des petits testacées qui habitaient des lacs; & ces lacs, qui ont disparu par des tremblements de terre, se feront jetés dans d'autres lacs inférieurs. Les cornes d'Ammon, les pierres étoilées, les lenticulaires, les judaïques, les glossopètres, m'ont paru des fossiles terrestres. Je n'ai jamais osé penser que ces glossopètres pussent être des langues de chien marin (1), & je suis de l'avis de celui qui a dit qu'il vaudrait autant croire que des milliers de femmes font venues déposer leurs *conchas Veneris* sur un rivage, que de croire que des milliers de chiens marins y sont venus apporter leurs langues. On a osé dire que les mers sans reflux, & les mers dont le reflux est de sept ou huit pieds, ont formé des montagnes de quatre à cinq cents toises de haut; que tout le globe a été brûlé; qu'il est devenu une boule de verre. Ces imaginations déshonorent la physique. Une telle charlatanerie est indigne de l'histoire.

Gardons-nous de mêler le douteux au certain, & le chimérique avec le vrai; nous avons assez de preuves des grandes révolutions du globe, sans en aller chercher de nouvelles.

La plus grande de toutes ces révolutions ferait la perte de la terre Atlantique, s'il était vrai que

(1) Voyez dans les œuvres philosophiques, l'ouvrage intitulé, *Curiosités de la nature*; & les notes des éditeurs, à la dissertation sur les changements arrivés au globe.

8 DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

cette partie du monde eût existé. Il est vraisemblable que cette terre n'était autre chose que l'île de Madère, découverte peut-être par les Phéniciens, les plus hardis navigateurs de l'antiquité; oubliée ensuite, & enfin retrouvée au commencement du quinzisième siècle de notre ère vulgaire.

Enfin il paraît évident, par les échancrures de toutes les terres que l'Océan baigne; par ces golfes que les irrüptions de la mer ont formés; par ces archipels semés au milieu des eaux; que les deux hémisphères ont perdu plus de deux mille lieues de terrain d'un côté, & qu'ils l'ont regagné de l'autre; mais la mer ne peut avoir été pendant des siècles sur les Alpes & sur les Pyrénées: une telle idée choque toutes les lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

DES DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

CE qui est plus intéressant pour nous, c'est la différence sensible des espèces d'hommes qui peuplent les quatre parties connues de notre monde.

Il n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos, les Hottentots, les Lapons, les Chinois, les Américains, soient des races entièrement différentes.

Il n'y a point de voyageur instruit qui, en passant par Leyde, n'ait vu la partie du *reticulum mucosum* d'un nègre disséqué par le célèbre *Ruyfch*. Tout le reste de cette membrane fut transporté par *Pierre le grand* dans le cabinet des raretés à Pétersbourg. Cette membrane est noire; & c'est elle qui communique aux nègres cette noirceur inhérente qu'ils ne perdent que

DIFFERENTES RACES D'HOMMES. 9

dans les maladies qui peuvent déchirer ce tissu, & permettre à la graisse échappée de ses cellules, de faire des taches blanches sous la peau.

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entre eux & les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat; c'est que des nègres & des négresses, transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce; & que les mulâtres ne sont qu'une race bâtarde d'un noir & d'une blanche, ou d'un blanc & d'une noire.

Les Albinos sont, à la vérité, une nation très-petite & très-rare; ils habitent au milieu de l'Afrique; leur faiblesse ne leur permet guère de s'écarter des cavernes où ils demeurent: cependant les Nègres en attrapent quelquefois, & nous les achetons d'eux par curiosité. J'en ai vu deux, & mille Européens en ont vu. Prétendre que ce sont des Nègres nains, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau; c'est comme si l'on disait que les noirs eux-mêmes sont des blancs que la lèpre a noircis. Un albinos ne ressemble pas plus à un nègre de Guinée, qu'à un anglais, ou à un espagnol. Leur blancheur n'est pas la nôtre: rien d'incarnat, nul mélange de blanc & de brun; c'est une couleur de linge ou plutôt de cire blanchie: leurs cheveux, leurs sourcils, sont de la plus belle & de la plus douce soie: leurs yeux ne ressemblent en rien à ceux des autres hommes; mais ils approchent beaucoup des yeux de perdrix. Ils ressemblent aux Lappons

10 DIFFERENTES RACES D'HOMMES.

par la taille, à aucune nation par la tête, puisqu'ils ont une autre chevelure, d'autres yeux, d'autres oreilles; & ils n'ont d'homme que la stature du corps, avec la faculté de la parole & de la pensée, dans un degré très-éloigné du nôtre. Tels sont ceux que j'ai vus & examinés. (2)

Le tablier que la nature a donné aux Cafres, & dont la peau lâche & molle tombe du nombril sur les cuisses; le mamelon noir des femmes Samoyèdes; la barbe des hommes de notre continent, & le menton toujours imberbe des Américains; sont des différences si marquées, qu'il n'est guère possible d'imaginer que les uns & les autres ne soient pas des races différentes.

Au reste, si l'on demande d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitants des terres Australes; & l'on a déjà répondu que la Providence qui a mis des hommes dans la Norvège, en a planté aussi en Amérique & sous le cercle polaire méridional, comme elle y a planté des arbres & fait croître de l'herbe.

Plusieurs savants ont soupçonné que quelques races d'hommes, ou d'animaux approchant de l'homme, ont péri; les Albinos sont en si petit nombre, si faibles, & si maltraités par les Nègres, qu'il est à craindre que cette espèce ne subsiste pas encore longtemps.

(2) Voyez dans l'Histoire naturelle de M. de Buffon, (Supplément, t. IV, p. 559, édition du Louvre) la description d'une négresse blanche, amenée en France, & née dans nos îles de père & mère noirs. Au reste, ce dernier fait n'est prouvé que par des certificats, dont l'autorité, très-respectable dans les tribunaux, l'est très-peu en physique.

DIFFERENTES RACES D'HOMMES. 11

Il est parlé de Satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible ; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les pays chauds , des finges aient subjugué des filles. *Hérodote*, au livre II, dit que pendant son voyage en Egypte , il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès ; & il appelle toute l'Egypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique , au chap. XVII, de s'unir avec les boucs & avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs ; & jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci , il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables. Mais si elles ont existé , elles n'ont pu influencer sur le genre-humain ; & semblables aux mulets qui n'engendrent point , elles n'ont pu dénaturer les autres races.

A l'égard de la durée de la vie des hommes , (si vous faites abstraction de cette ligne de descendants d'*Adam* consacrée par les livres juifs , & si long-temps inconnue ;) il est vraisemblable que toutes les races humaines ont joui d'une vie à-peu-près aussi courte que la nôtre. Comme les animaux , les arbres , & toutes les productions de la nature , ont toujours eu la même durée , il est ridicule de nous en excepter.

Mais il faut observer que le commerce n'ayant pas toujours apporté au genre - humain les productions & les maladies des autres climats ; & les hommes ayant été plus robustes & plus laborieux , dans la simplicité d'un état champêtre , pour lequel ils font nés , ils ont dû jouir d'une santé plus égale , & d'une

12 ANTIQUITÉ DES NATIONS.

vie un peu plus longue que dans la mollesse, ou dans les travaux mal-sains des grandes villes. C'est-à-dire, que si dans Constantinople, Paris, & Londres, un homme, sur cent mille, arrive à cent années; il est probable que vingt hommes, sur cent mille, atteignaient autrefois cet âge. C'est ce qu'on a observé dans plusieurs endroits de l'Amérique, où le genre-humain s'était conservé dans l'état de pure nature.

La peste, la petite vérole, que les caravanes Arabes communiquèrent, avec le temps, aux peuples de l'Asie & de l'Europe, furent long-temps inconnues. Ainsi le genre-humain en Asie, & dans les beaux climats de l'Europe, se multipliait plus aisément qu'ailleurs. Les maladies d'accident, & plusieurs blessures, ne se guérissaient pas à la vérité comme aujourd'hui; mais l'avantage de n'être jamais attaqué de la petite vérole & de la peste, compensait tous les dangers attachés à notre nature; de sorte qu'à tout prendre, il est à croire que le genre-humain, dans les climats favorables, jouissait autrefois d'une vie plus saine & plus heureuse que depuis l'établissement des grands empires. Ce n'est pas à dire que les hommes aient jamais vécu trois ou quatre cents ans. C'est un miracle très-respectable dans la bible, mais par-tout ailleurs c'est un conte absurde.

DE L'ANTIQUITÉ DES NATIONS.

PRESQUE tous les peuples, mais surtout ceux de l'Asie, comptent une suite de siècles qui nous effraie. Cette conformité entre eux doit au moins nous

faire examiner si leurs idées sur cette antiquité étaient destituées de toute vraisemblance.

Pour qu'une nation soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte; & encore dans ces deux royaumes on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, & l'est encore, en petites sociétés, à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes, elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids, & vont presque nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent: elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne désire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressants. Les Samoyèdes, les Lapons, les habitants du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique. La plupart des Nègres, tous les Cafres, sont plongés dans la même stupidité, & y croupiront long-temps.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles, pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes lois; il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleraient pas si on ne leur apprenait à prononcer des paroles; ils ne jeteraient que des cris confus; ils ne se feraient entendre que par signes. Un enfant ne parle au bout de quelque temps que par imitation; & il ne s'énoncerait qu'avec une extrême difficulté,

14 ANTIQUITÉ DES NATIONS.

si on laissait passer les premières années sans dénouer la langue.

Il a fallu peut-être plus de temps, pour que des hommes doués d'un talent singulier aient formé & enseigné aux autres les premiers rudiments d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société. Il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à former un langage régulier & à prononcer distinctement; tels ont été les Troglodytes, au rapport de *Plin*; tels sont encore ceux qui habitent vers le cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées! la distance est immense.

Cet état de brutes, où le genre-humain a été longtemps, dut rendre l'espèce très-rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvaient guère suffire à leurs besoins, & ne s'entendant pas ils ne pouvaient se secourir. Les bêtes carnassières, ayant plus d'instinct qu'eux, devaient couvrir la terre, & dévorer une partie de l'espèce humaine.

Les hommes ne pouvaient se défendre contre les animaux féroces, qu'en lançant des pierres, & en s'armant de grosses branches d'arbres; & de-là, peut-être, vint cette notion confuse de l'antiquité, que les premiers héros combattaient contre les lions, & contre les sangliers, avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds, où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos, les dattes, les ananas, & dans le riz qui croît de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine, les bords

de l'Euphrate, & du Tigre, étaient très-peuplés, quand les autres régions étaient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux, au contraire, il était beaucoup plus aisé de rencontrer une compagnie de loups qu'une société d'hommes.

DE LA CONNAISSANCE DE L'ÂME.

QUELLE notion tous les premiers peuples auront-ils eue de l'âme? Celle qu'ont tous nos gens de campagne avant qu'ils aient entendu le catéchisme, ou même après qu'ils l'ont entendu. Ils n'acquièrent qu'une idée confuse, sur laquelle même ils ne réfléchissent jamais. La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire des métaphysiciens; cette nature est toujours & par-tout la même. Elle fit sentir aux premières sociétés qu'il y avait quelque être supérieur à l'homme, quand elles éprouvaient des fléaux extraordinaires. Elle leur fit sentir de même qu'il est dans l'homme quelque chose qui agit & qui pense. Elles ne distinguaient point cette faculté de celle de la vie; & le mot d'*Âme* signifia toujours la vie chez les anciens, soit Syriens, soit Chaldéens, soit Egyptiens, soit Grecs, soit ceux qui vinrent enfin s'établir dans une partie de la Phénicie.

Par quels degrés put-on parvenir à imaginer dans notre être physique un autre être métaphysique? Certainement des hommes uniquement occupés de leurs besoins, n'en avaient pas assez pour se tromper en philosophes.

Il se forma, dans la suite des temps, des sociétés un peu policées, dans lesquelles un petit nombre

d'hommes put avoir le loisir de réfléchir. Il doit être arrivé qu'un homme sensiblement frappé de la mort de son père, ou de son frère, ou de sa femme, ait vu dans un songe la personne qu'il regrettait. Deux ou trois songes de cette nature auront inquiété toute une peuplade. Voilà un mort qui apparaît à des vivants ; & cependant ce mort, rongé des vers, est toujours en la même place. C'est donc quelque chose qui était en lui, qui se promène dans l'air ; c'est son âme, son ombre, ses mânes ; c'est une légère figure de lui-même. Tel est le raisonnement naturel de l'ignorance qui commence à raisonner. Cette opinion est celle de tous les premiers temps connus, & doit avoir été par conséquent celle des temps ignorés. L'idée d'un être purement immatériel n'a pu se présenter à des esprits qui ne connaissaient que la matière. Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique, de plusieurs siècles.

Remarquons, en passant, que dans l'âge moyen de la Grèce, du temps d'*Homère*, l'âme n'était autre chose qu'une image aérienne du corps. *Ulysse* voit dans les enfers des ombres, des mânes ; pouvait-il voir des esprits purs ?

Nous examinerons dans la suite, comment les Grecs empruntèrent des Egyptiens l'idée des enfers, & de l'apothéose des morts ; comment ils crurent, ainsi que d'autres peuples, une seconde vie, sans soupçonner la spiritualité de l'âme. Au contraire, ils ne pouvaient imaginer qu'un être sans corps pût éprouver

éprouver du bien & du mal. Et je ne fais si *Platon* n'est pas le premier qui ait parlé d'un être purement spirituel. C'est-là, peut-être, un des plus grands efforts de l'intelligence humaine. Encore la spiritualité de *Platon* est très-contestée, & la plupart des pères de l'Eglise admirent une âme corporelle, tout platoniciens qu'ils étaient. Mais nous n'en sommes pas à ces temps si nouveaux, & nous ne considérons le monde que comme encore informe & à peine dégrossi.

DE LA RELIGION DES PREMIERS HOMMES.

LORSQU'APRÈS un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. Les hommes alors uniquement occupés du soin de soutenir leur vie, ne pouvaient remonter à l'auteur de la vie; ils ne pouvaient connaître ces rapports de toutes les parties de l'univers, ces moyens & ces fins innombrables, qui annoncent aux sages un éternel architecte.

La connaissance d'un DIEU formateur, rémunérateur, & vengeur, est le fruit de la raison cultivée.

Tous les peuples furent donc, pendant des siècles, ce que sont aujourd'hui les habitants de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs îles, & la moitié des Américains. Ces peuples n'ont nulle idée d'un DIEU unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité. On ne doit pas pourtant les nommer athées dans le sens ordinaire, car ils ne nient point l'Être suprême; ils ne le connaissent pas; ils n'en ont nulle idée.

Les Cafres , prennent pour protecteur un insecte ; les Nègres , un serpent. Chez les Américains , les uns adorent la lune , les autres un arbre. Plusieurs n'ont absolument aucun culte.

Les Péruviens étant policés adoraient le soleil. Ou *Manco Capac* leur avait fait accroire qu'il était le fils de cet astre , ou leur raison commencée leur avait dit qu'ils devaient quelque reconnaissance à l'astre qui anime la nature.

Pour savoir comment tous ces cultes , ou ces superstitions s'établirent , il me semble qu'il faut suivre la marche de l'esprit humain abandonné à lui-même. Une bourgade d'hommes presque sauvages voit périr les fruits qui la nourrissent ; une inondation détruit quelques cabanes ; le tonnerre en brûle quelques autres. Qui leur a fait ce mal ? Ce ne peut être un de leurs concitoyens ; car tous ont également souffert. C'est donc quelque puissance secrète : elle les a maltraités ; il faut donc l'apaiser. Comment en venir à bout ? en la servant comme on sert ceux à qui on veut plaire ; en lui faisant de petits présents. Il y a un serpent dans le voisinage ; ce pourrait bien être ce serpent : on lui offrira du lait près de la caverne où il se retire ; il devient sacré dès-lors ; on l'invoque quand on a la guerre contre la bourgade voisine , qui , de son côté , a choisi un autre protecteur.

D'autres petites peuplades se trouvent dans le même cas. Mais n'ayant chez elles aucun objet qui fixe leur crainte & leur adoration , elles appelleront , en général , l'être qu'elles soupçonnent leur avoir fait du mal ; *le Maître , le Seigneur , le Chef , le Dominant*.

Cette idée étant plus conforme que les autres à la raison commencée, qui s'accroît & se fortifie avec le temps, demeure dans toutes les têtes, quand la nation est devenue plus nombreuse. Aussi voyons - nous que beaucoup de nations n'ont eu d'autre DIEU que le Maître, le Seigneur. C'était *Adonai*, chez les Phéniciens; *Baal*, *Melkom*, *Adad*, *Sadai*, chez les peuples de Syrie. Tous ces noms ne signifient que *le Seigneur, le Puissant*.

Chaque Etat eut donc, avec le temps, sa divinité tutélaire, sans favoir seulement ce que c'est qu'un Dieu, & sans pouvoir imaginer que l'Etat voisin n'eût pas comme lui un protecteur véritable. Car, comment penser, lorsqu'on avait un Seigneur, que les autres n'en eussent pas aussi? Il s'agissait seulement de favoir lequel de tant de Maîtres, de Seigneurs, de Dieux, l'emporterait, quand les nations combattraient les unes contre les autres.

Ce fut-là, sans doute, l'origine de cette opinion si généralement & si long-temps répandue, que chaque peuple était réellement protégé par la divinité qu'il avait choisie. Cette idée fut tellement enracinée chez les hommes, que, dans des temps très-postérieurs, vous voyez *Homère* faire combattre les dieux de Troye contre les dieux des Grecs, sans laisser soupçonner, en aucun endroit, que ce soit une chose extraordinaire & nouvelle. Vous voyez *Jephthé* chez les Juifs, qui dit aux Ammonites : *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre seigneur Chamos vous a donné? Souffrez donc que nous possédions la terre que notre seigneur Adonai nous a promise.*

Il y a un autre passage non moins fort ; c'est celui de *Jérémie*, chap. 49, verset 1, où il est dit : *Quelle raison a eu le seigneur Melkom pour s'emparer du pays de Gad ?* Il est clair, par ces expressions, que les Juifs, quoique serviteurs d'*Adonai*, reconnaissaient pourtant le seigneur *Melkom*, & le seigneur *Chamos*.

Dans le premier chapitre des *Juges*, vous trouverez que le Dieu de *Juda* se rendit maître des montagnes, mais qu'il ne put vaincre dans les vallées. Et au troisième livre des *Rois*, vous trouvez chez les Syriens l'opinion établie, que le DIEU des Juifs n'était que le Dieu des montagnes.

Il y a bien plus. Rien ne fut plus commun que d'adopter les dieux étrangers. Les Grecs reconnurent ceux des Egyptiens : je ne dis pas le bœuf *Apis*, & le chien *Anubis* ; mais *Ammon*, & les douze grands dieux. Les Romains adorèrent tous les dieux des Grecs. *Jérémie*, *Amos*, & *S^t Etienne*, nous assurent que dans le désert, pendant quarante années, les Juifs ne reconnurent que *Moloc*, *Remphan*, ou *Kium* ; (3) qu'ils ne firent aucun sacrifice, ne présentèrent aucune offrande au dieu *Adonai*, qu'ils adorèrent depuis. Il est vrai que le Pentateuque ne parle que du veau d'or, dont aucun prophète ne fait mention ; mais ce n'est pas

(3) Ou *Réphan*, ou *Chevan*, ou *Kium*, ou *Chlon*, &c. *Amos*, ch. V, 26 ; *Aâ*. VII, 43.

» Si l'on ne savait, à n'en pouvoir douter, que les Hébreux ont adoré
 » les idoles dans le désert, non pas une seule fois, mais habituellement
 » & d'une manière persévérante, on aurait peine à se le persuader. . . .
 » C'est cependant ce qui est incontestable, d'après le témoignage exprès
 » d'*Amos*, qui reproche aux Israélites, d'avoir porté dans leur voyage
 » du désert la tente du dieu *Moloch*, l'image de leurs idoles, & l'étoile
 » de leur dieu *Remphan*. » *Bible de Vence*, *Dissertation sur l'idolâtrie des*
Israélites à la tête des prophéties d'Amos.

ici le lieu d'éclaircir cette grande difficulté : il fuffit de révéler également *Moïse*, *Jérémie*, *Amos*, & *saint Etienne*, qui semblent se contredire, & que des théologiens concilient.

Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre & de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité, & qui rendent les mœurs, les lois, la religion, d'un peuple, l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouvèrent très-bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers; & qu'elles imitèrent souvent le culte & les cérémonies des étrangers.

Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes & des Egyptiens; s'attachèrent comme ces derniers à la distinction des viandes; prirent d'eux les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc *Hazazel*, la *Vache rousse*. Ils adorèrent souvent le *Baal*, le *Belphegor*, de leurs autres voisins; tant la nature & la coutume l'emportent presque toujours sur la loi, surtout quand cette loi n'est pas généralement connue du peuple. Ainsi *Jacob*, petit-fils d'*Abraham*, ne fit nulle difficulté d'épouser deux sœurs, qui étaient ce que nous appelons idolâtres, & filles d'un père idolâtre. *Moïse* même épousa la fille d'un prêtre Madianite idolâtre. *Abraham* était fils d'un idolâtre. Le petit-fils de *Moïse*, *Eleazar*, fut prêtre idolâtre de la tribu de Dan idolâtre.

Ces mêmes Juifs, qui long-temps après crièrent tant contre les cultes étrangers, appelèrent dans leurs livres sacrés l'idolâtre *Nabuchodonosor*, l'oint du Seigneur; l'idolâtre *Cyrus*, aussi l'oint du Seigneur. Un

de leurs prophètes fut envoyé à l'idolâtre Ninive. *Elifée* permit à l'idolâtre *Naaman* d'aller dans le temple de *Remnon*. Mais n'anticipons rien ; nous savons assez que les hommes se contredisent toujours dans leurs mœurs & dans leurs lois. Ne sortons point ici du sujet que nous traitons ; continuons à voir comment les religions diverses s'établirent.

Les peuples les plus policés de l'Asie, en-deçà de l'Euphrate, adorèrent les astres. Les Chaldéens, avant le premier *Zoroastre*, rendaient hommage au Soleil, comme firent depuis les Péruviens dans un autre hémisphère. Il faut que cette erreur soit bien naturelle à l'homme, puisqu'elle a eu tant de sectateurs dans l'Asie & dans l'Amérique. Une nation petite & à demi-sauvage n'a qu'un protecteur. Devient-elle plus nombreuse ? elle augmente le nombre de ses dieux. Les Egyptiens commencent par adorer *Isheth*, ou *Isis* ; & ils finissent par adorer des chats. Les premiers hommages des Romains agrestes sont pour *Mars* ; ceux des Romains, maîtres de l'Europe, sont pour la déesse de l'acte du mariage, pour le dieu des latrines. (a) Et cependant *Cicéron*, & tous les philosophes, & tous les initiés, reconnaissaient un DIEU suprême & tout-puissant. Ils étaient tous revenus par la raison, au point d'où les hommes sauvages étaient partis par instinct.

Les apothéoses ne peuvent avoir été imaginées que très-long-temps après les premiers cultes. Il n'est pas naturel de faire d'abord un dieu, d'un homme que nous avons vu naître comme nous, souffrir comme nous les maladies, les chagrins, les misères, de l'humanité,

(a) *Dea Perlunda, Deus Stercutius.*

subir les mêmes besoins humiliants, mourir & devenir la pâture des vers. Mais voici ce qui arriva chez presque toutes les nations, après les révolutions de plusieurs siècles.

Un homme qui avait fait de grandes choses, qui avait rendu des services au genre-humain, ne pouvait être, à la vérité, regardé comme un dieu par ceux qui l'avaient vu trembler de la fièvre, & aller à la garde-robe; mais les enthousiastes se persuadèrent qu'ayant des qualités éminentes, il les tenait d'un dieu; qu'il était fils d'un dieu: ainsi les dieux firent des enfants dans tout le monde; car sans compter les rêveries de tant de peuples qui précédèrent les Grecs, *Bacchus*, *Perfée*, *Hercule*, *Castor*, *Pollux*, furent fils de dieu; *Romulus*, fils de dieu; *Alexandre* fut déclaré fils de dieu en Egypte; un certain *Odin*, chez nos nations du Nord, fils de dieu; *Manco Capac*, fils du soleil au Pérou. L'historien des mogols *Abulgazi* rapporte qu'une des aïeules de *Gengis*, nommée *Alanku*, étant fille, fut grosse d'un rayon céleste. *Gengis* lui-même passa pour le fils de Dieu: & lorsque le pape *Innocent IV* envoya frère *Ascelin* à *Batoukan*, petit-fils de *Gengis*, ce moine ne pouvant être présenté qu'à l'un des visirs, lui dit qu'il venait de la part du vicaire de Dieu. Le ministre répondit: Ce vicaire ignore-t-il qu'il doit des hommages & des tributs au fils de Dieu, le grand *Batoukan* son maître?

D'un fils de dieu à un dieu, il n'y a pas loin chez les hommes amoureux du merveilleux. Il ne faut que deux ou trois générations pour faire partager au fils le domaine de son père; ainsi des temples furent

24 USAGES ET SENTIMENTS

élevés, avec le temps, à tous ceux qu'on avait supposés être nés du commerce surnaturel de la divinité avec nos femmes & avec nos filles.

On pourrait faire des volumes sur ce sujet ; mais tous ces volumes se réduisent à deux mots : c'est que le gros du genre-humain a été & fera très-long-temps insensé & imbécille ; & que peut-être les plus insensés de tous, ont été ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes, & mettre de la raison dans la folie.

DES USAGES ET DES SENTIMENTS COMMUNS A PRESQUE TOUTES LES NATIONS ANCIENNES.

LA nature étant par-tout la même, les hommes ont dû nécessairement adopter les mêmes vérités & les mêmes erreurs, dans les choses qui tombent le plus sous les sens, & qui frappent le plus l'imagination. Ils ont dû tous attribuer le fracas & les effets du tonnerre au pouvoir d'un être supérieur habitant dans les airs. Les peuples voisins de l'Océan, voyant les grandes marées inonder leurs rivages à la pleine lune, ont dû croire que la lune était cause de tout ce qui arrivait au monde dans le temps de ses différentes phases.

Dans leurs cérémonies religieuses, presque tous se tournèrent vers l'orient, ne songeant pas qu'il n'y a ni orient, ni occident, & rendant tous une espèce d'hommage au soleil qui se levait à leurs yeux.

Parmi les animaux, le serpent dut leur paraître doué d'une intelligence supérieure, parce que voyant

muer quelquefois sa peau , ils durent croire qu'il rajeunissait. Il pouvait donc , en changeant de peau , se maintenir toujours dans sa jeunesse ; il était donc immortel. Aussi fut-il en Egypte , en Grèce , le symbole de l'immortalité. Les gros serpents qui se trouvaient auprès des fontaines , empêchaient les hommes timides d'en approcher : on pensa bientôt qu'ils gardaient des trésors. Ainsi un serpent gardait les pommes d'or hespérides ; un autre veillait autour de la toison d'or ; & dans les mystères de *Bacchus* , on portait l'image d'un serpent qui semblait garder une grappe d'or.

Le serpent passait donc pour le plus habile des animaux ; & de-là cette ancienne fable indienne , que Dieu ayant créé l'homme , lui donna une drogue qui lui assurait une vie saine & longue ; que l'homme chargea son âne de ce présent divin ; mais qu'en chemin , l'âne ayant eu soif , le serpent lui enseigna une fontaine , & prit la drogue pour lui tandis que l'âne buvait ; de sorte que l'homme perdit l'immortalité par sa négligence , & le serpent l'acquitta par son adresse. De-là enfin tant de contes d'ânes & de serpents.

Ces serpents faisaient du mal ; mais comme ils avaient quelque chose de divin , il n'y avait qu'un dieu qui eût pu enseigner à les détruire. Ainsi le serpent *Python* fut tué par *Apollon*. Ainsi *Ophionée* , le grand serpent , fit la guerre aux dieux , long-temps avant que les Grecs eussent forgé leur *Apollon*. Un fragment de *Phérécide* prouve que cette fable du grand serpent , ennemi des dieux , était une des plus anciennes de la Phénicie. Et cent siècles avant *Phérécide* , les premiers brachmanes avaient imaginé que DIEU envoya un

jour sur la terre une grosse couleuvre qui engendra dix mille couleuvres, lesquelles furent autant de péchés dans les cœurs des hommes.

Nous avons déjà vu que les songes, les rêves, durent introduire la même superstition dans toute la terre. Je suis inquiet, pendant la veille, de la santé de ma femme, de mon fils; je les vois mourants pendant mon sommeil; ils meurent quelque jours après: il n'est pas douteux que les dieux ne m'aient envoyé ce songe véritable. Mon rêve n'a-t-il pas été accompli? c'est un rêve trompeur que les dieux m'ont député. Ainsi, dans *Homère*, *Jupiter* envoie un songe trompeur à *Agamemnon*, chef des Grecs. Ainsi, (au troisième livre des *Rois*, chap. XXII,) le Dieu qui conduit les Juifs envoie un esprit malin pour mentir dans la bouche des prophètes, & pour tromper le roi *Achab*.

Tous les songes, vrais ou faux, viennent du ciel. Les oracles s'établissent de même par toute la terre.

Une femme vient demander à des mages si son mari mourra dans l'année. L'un lui répond oui, l'autre non. Il est bien certain que l'un d'eux aura raison. Si le mari vit, la femme garde le silence; s'il meurt, elle crie par toute la ville, que le mage qui a prédit cette mort est un prophète divin. Il se trouve bientôt dans tous les pays des hommes qui prédisent l'avenir, & qui découvrent les choses les plus cachées. Ces hommes s'appellent les *voyants* chez les Egyptiens, comme dit *Manéthon*, au rapport même de *Josèphe*, dans son discours contre *Appion*.

Il y avait des *voyants* en Chaldée, en Syrie. Chaque temple eut ses oracles. Ceux d'*Apollon* obtinrent un si

grand crédit, que *Rollin*, dans son Histoire ancienne, répète les oracles rendus par *Apollon* à *Crépus*. Le dieu devine que le roi fait cuire une tortue dans une tourtière de cuivre, & lui répond que son règne finira, quand un mulot sera sur le trône des Perses. *Rollin* n'examine point si ces prédictions, dignes de *Nostradamus*, ont été faites après coup. Il ne doute pas de la science des prêtres d'*Apollon*, & il croit que DIEU permettait qu'*Apollon* dît vrai. C'était apparemment pour confirmer les païens dans leur religion.

Une question plus philosophique, dans laquelle toutes les grandes nations policées, depuis l'Inde jusqu'à la Grèce, se sont accordées, c'est l'origine du bien & du mal.

Les premiers théologiens de toutes les nations, durent se faire la question que nous faisons tous dès l'âge de quinze ans : Pourquoi y a-t-il du mal sur la terre ?

On enseigna dans l'Inde qu'*Adimo*, fils de *Brama*, produisit les hommes justes par le nombril du côté droit, & les injustes du côté gauche ; & que c'est de ce côté gauche que vint le mal moral & le mal physique. Les Egyptiens eurent leur *Typhon*, qui fut l'ennemi d'*Osiris*. Les Persans imaginèrent qu'*Ariman* perça l'œuf qui avait pondu *Oromase*, & y fit entrer le péché. On connaît la *Pandore* des Grecs ; c'est la plus belle de toutes les allégories que l'antiquité nous ait transmises.

L'allégorie de *Job* fut certainement écrite en arabe, puisque les traductions hébraïque & grecque ont conservé plusieurs termes arabes. Ce livre, qui est d'une très-haute antiquité, représente le *Satan*, qui est

l'*Ariman* des Perfes & le *Typhon* des Egyptiens , se promenant dans toute la terre , & demandant permission au Seigneur d'affliger *Job*. *Satan* paraît subordonné au Seigneur ; mais il résulte que *Satan* est un être très-puissant , capable d'envoyer sur la terre des maladies , & de tuer les animaux.

Il se trouva au fond que tant de peuples , sans le savoir , étaient d'accord sur la croyance de deux principes , & que l'univers alors connu était en quelque sorte Manichéen.

Tous les peuples durent admettre les expiations ; car où était l'homme qui n'eût pas commis de grandes fautes contre la société ? & où était l'homme à qui l'instinct de sa raison ne fît pas sentir des remords ? L'eau lavait les fouillures du corps & des vêtemens , le feu purifiait les métaux ; il fallait bien que l'eau & le feu purifiaient les âmes. Aussi n'y eut-il aucun temple sans eaux & sans feux salutaires.

Les hommes se plongèrent dans le Gange , dans l'Indus , dans l'Euphrate , au renouvellement de la lune , & dans les éclipses. Cette immersion expiait les péchés. Si on ne se purifiait pas dans le Nil , c'est que les crocodiles auraient dévoré les pénitents. Mais les prêtres qui se purifiaient pour le peuple se plongeaient dans de larges cuves , & y baignaient les criminels qui venaient demander pardon aux dieux.

Les Grecs dans tous leurs temples eurent des bains sacrés , comme des feux sacrés , symboles universels chez tous les hommes de la pureté des âmes. Enfin , les superstitions paraissent établies chez toutes les nations , excepté chez les lettrés de la Chine.

DES SAUVAGES.

ENTENDEZ - VOUS par *Sauvages* des rustres vivants dans des cabanes avec leurs femelles & quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons; ne connaissant que la terre qui les nourrit, & le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées, & par conséquent peu d'expressions; soumis, sans qu'ils sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front; se rassemblant certains jours dans une espèce de grange, pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien; écoutant un homme vêtu autrement qu'eux, & qu'ils n'entendent point; quittant quelquefois leur chaumière lorsqu'on bat le tambour, & s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère & à tuer leurs semblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir, surtout, que les peuples du Canada, & les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. Le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Cafre, le Hottentot, ont l'art de fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin; & cet art manque à nos rustres. Les peuplades d'Amérique & d'Afrique sont libres, & nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté.

Les prétendus sauvages d'Amérique font des souverains, qui reçoivent des ambassadeurs de nos colonies transplantées auprès de leur territoire par l'avarice & par la légèreté. Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des traités; ils se battent avec courage, & parlent souvent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus belle réponse dans les Grands-Hommes de *Plutarque*, que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation Européenne proposait de lui céder son patrimoine? *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ensevelis: dirons-nous aux ossements de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère?*

Ces Canadiens étaient des Spartiates, en comparaison de nos rustres qui végètent dans nos villages, & des Sybarites qui s'énervent dans nos villes.

Entendez-vous par sauvages des animaux à deux pieds, marchant sur les mains dans le besoin, isolés, errants dans les forêts, *Salvatichi, Salvaggi*; s'accouplant à l'aventure, oubliant les femmes auxquelles ils se font joints, ne connaissant ni leurs fils, ni leurs pères; vivants en brutes, sans avoir ni l'instinct, ni les ressources des brutes? On a écrit que cet état est le véritable état de l'homme, & que nous n'avons fait que dégénérer misérablement depuis que nous l'avons quitté. Je ne crois pas que cette vie solitaire, attribuée à nos pères, soit dans la nature humaine.

Nous sommes, si je ne me trompe, au premier rang (s'il est permis de le dire) des animaux qui vivent en troupe, comme les abeilles, les fourmis, les castors, les oies, les poules, les moutons, &c.

Si l'on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, & que celles qui travaillent en société dans la ruche ont dégénéré ?

Tout animal n'a-t-il pas son instinct irrésistible auquel il obéit nécessairement ? Qu'est-ce que cet instinct ? l'arrangement des organes dont le jeu se déploie par le temps. Cet instinct ne peut se développer d'abord, parce que les organes n'ont pas acquis leur plénitude. (b)

Ne voyons-nous pas en effet que tous les animaux, ainsi que tous les autres êtres, exécutent invariablement la loi que la nature donne à leur espèce ? L'oiseau fait son nid, comme les astres fournissent leur course, par un principe qui ne change jamais. Comment l'homme seul aurait-il changé ? S'il eût été destiné à vivre solitaire comme les autres animaux carnassiers, aurait-il pu contredire la loi de la nature jusqu'à vivre en société ? & s'il était fait pour vivre en

- (b) Leur pouvoir est constant, leur principe est divin ;
 Il faut que l'enfant croisse avant qu'il les exerce ;
 Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
 Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
 Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour ?
 Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
 Les insectes changeants qui nous filent la soie,
 Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel
 Qui pétrissent la cire & composent le miel,
 Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
 Tout s'accroît par le temps, tout mûrit avec l'âge.
 Chaque être à son objet, & dans l'instant marqué
 Marche, & touché à son but par le ciel indiqué.

troupe comme les animaux de basse-cour & tant d'autres, eût-il pu d'abord pervertir sa destinée jusqu'à vivre pendant des siècles en solitaire ? Il est perfectible ; & de-là on a conclu qu'il s'est perverti. Mais pourquoi n'en pas conclure qu'il s'est perfectionné jusqu'au point où la nature a marqué les limites de sa perfection ?

Tous les hommes vivent en société : peut-on en inférer qu'ils n'y ont pas vécu autrefois ? n'est-ce pas comme si l'on concluait que si les taureaux ont aujourd'hui des cornes, c'est parce qu'ils n'en ont pas toujours eu ?

L'homme en général a toujours été ce qu'il est : cela ne veut pas dire qu'il ait toujours eu de belles villes, du canon de vingt-quatre livres de balle, des opéra-comiques, & des couvents de religieuses. Mais il a toujours eu le même instinct qui le porte à s'aimer dans soi-même, dans la compagnie de son plaisir, dans ses enfants, dans ses petits-fils, dans les œuvres de ses mains.

Voilà ce qui jamais ne change d'un bout de l'univers à l'autre. Le fondement de la société existant toujours, il y a donc toujours eu quelque société ; nous n'étions donc point faits pour vivre à la manière des ours.

On a trouvé quelquefois des enfants égarés dans les bois, & vivants comme des brutes ; mais on y a trouvé aussi des moutons & des oies ; cela n'empêche pas que les oies & les moutons ne soient destinés à vivre en troupeaux.

Il y a des faquires dans les Indes qui vivent seuls, chargés de chaînes. Oui ; & ils ne vivent ainsi qu'afin
que

que les passants qui les admirent , viennent leur donner des aumônes. Ils font , par un fanatisme rempli de vanité , ce que font nos mendiants des grands chemins , qui s'estropient pour attirer la compassion. Ces excréments de la société humaine , font seulement des preuves de l'abus qu'on peut faire de cette société.

Il est très-vraisemblable que l'homme a été agreste pendant des milliers de siècles , comme font encore aujourd'hui une infinité de payfans. Mais l'homme n'a pu vivre comme les bléreaux & les lièvres.

Par quelle loi , par quels liens secrets , par quel instinct l'homme aura-t-il toujours vécu en famille sans le secours des arts , & sans avoir encore formé un langage ? C'est par sa propre nature , par le goût qui le porte à s'unir avec une femme ; c'est par l'attachement qu'un Morlaque , un Islandais , un Lapon , un Hottentot , sent pour sa compagne , lorsque son ventre grossissant lui donne l'espérance de voir naître de son sang un être semblable à lui ; c'est par le besoin que cet homme & cette femme ont l'un de l'autre ; par l'amour que la nature leur inspire pour leur petit , dès qu'il est né ; par l'autorité que la nature leur donne sur ce petit ; par l'habitude de l'aimer ; par l'habitude que le petit prend nécessairement d'obéir au père & à la mère ; par les secours qu'il en reçoit dès qu'il a cinq ou six ans ; par les nouveaux enfants que font cet homme & cette femme : c'est enfin , parce que dans un âge avancé , ils voient avec plaisir leurs fils & leurs filles faire ensemble d'autres enfants , qui ont le même instinct que leurs pères & leurs mères.

Tout cela est un assemblage d'hommes bien grossiers, je l'avoue; mais croit-on que les charbonniers des forêts d'Allemagne, les habitants du Nord, & cent peuples de l'Afrique, vivent aujourd'hui d'une manière bien différente?

Quelle langue parleront ces familles sauvages & barbares? elles feront sans doute très-long-temps sans en parler aucune; elles s'entendront très-bien par des cris & par des gestes. Toutes les nations ont été ainsi des sauvages, à prendre ce mot dans ce sens; c'est-à-dire qu'il y aura eu long-temps des familles errantes dans les forêts, disputant leur nourriture aux autres animaux, s'armant contre eux de pierres & de grosses branches d'arbres, se nourrissant de légumes sauvages, de fruits de toute espèce, & enfin d'animaux même.

Il y a dans l'homme un instinct de mécanique que nous voyons produire tous les jours de très-grands effets, dans des hommes fort grossiers. On voit des machines inventées par les habitants des montagnes du Tirol & des Vosges, qui étonnent les savants. Le paysan le plus ignorant fait par-tout remuer les plus gros fardeaux par le secours du levier, sans se douter que la puissance, faisant équilibre, est au poids, comme la distance du point d'appui à ce poids est à la distance de ce même point d'appui à la puissance. S'il avait fallu que cette connaissance précédât l'usage des leviers, que de siècles se feraient écoulés avant qu'on eût pu déranger une grosse pierre de sa place?

Proposez à des enfants de sauter un fossé; tous prendront machinalement leur secousse, en se retirant un peu en arrière, & courront ensuite. Ils ne savent

pas assurément que leur force, en ce cas, est le produit de leur masse multipliée par leur vitesse.

Il est donc prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Nous avons tous deux sentiments qui sont le fondement de la société ; la commisération & la justice. Qu'un enfant voie déchirer son semblable, il éprouvera des angoisses subites ; il les témoignera par ses cris & par ses larmes ; il secourra, s'il peut, celui qui souffre.

Demandez à un enfant sans éducation, qui commencera à raisonner & à parler, si le grain qu'un homme a semé dans son champ lui appartient, & si le voleur qui en a tué le propriétaire a un droit légitime sur ce grain ; vous verrez si l'enfant ne répondra pas comme tous les législateurs de la terre.

DIEU nous a donné un principe de raison universelle, comme il a donné des plumes aux oiseaux & la fourrure aux ours ; & ce principe est si constant, qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent ; malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang ; malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue des lois qui le gouvernent, parce qu'il sent si ces lois sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur.

Mais avant d'en venir à former une société nombreuse, un peuple, une nation ; il faut un langage ; & c'est le plus difficile. Sans le don de l'imitation on n'y ferait jamais parvenu. On aura sans doute commencé par des cris qui auront exprimé les premiers

besoins; ensuite les hommes les plus ingénieux, nés avec les organes les plus flexibles, auront formé quelques articulations que leurs enfants auront répétées; les mères surtout auront dénoué leurs langues les premières. Tout idiome commençant aura été composé de monosyllabes, comme plus aisés à former & à retenir.

Nous voyons en effet que les nations les plus anciennes, qui ont conservé quelque chose de leur premier langage, expriment encore par des monosyllabes les choses les plus familières & qui tombent le plus sous nos sens: presque tout le chinois est fondé encore aujourd'hui sur des monosyllabes.

Consultez l'ancien tudesque, & tous les idiomes du Nord; vous verrez à peine une chose nécessaire & commune exprimée par plus d'une articulation. Tout est monosyllabe. *Zon*, le soleil; *Moun*, la lune; *Zé*, la mer; *Flus*, fleuve; *Man*, l'homme; *Kof*, la tête; *Boum*, un arbre; *Drink*, boire; *March*, marcher; *Shlaf*, dormir, &c.

C'est avec cette brièveté qu'on s'exprimait dans les forêts des Gaules & de la Germanie, & dans tout le Septentrion. Les Grecs & les Romains n'eurent des mots plus composés, que long-temps après s'être réunis en corps de peuple.

Mais par quelle sagacité avons-nous pu marquer les différences des temps? Comment aurons-nous pu exprimer les nuances, *je voudrais*, *j'aurais voulu*; les choses positives, les choses conditionnelles?

Ce ne peut être que chez les nations déjà les plus policées, qu'on est parvenu avec le temps à rendre sensibles, par des mots composés, ces opérations

secrètes de l'esprit humain. Aussi voit-on que chez les barbares il n'y a que deux ou trois temps. Les Hébreux n'exprimaient que le présent & le futur. La langue franque, si commune dans les échelles du Levant, est réduite encore à cette indigence. Et enfin, malgré tous les efforts des hommes, il n'est aucun langage qui approche de la perfection.

DE L'AMÉRIQUE.

SE peut-il qu'on demande encore d'où sont venus les hommes qui ont peuplé l'Amérique? On doit assurément faire la même question sur les nations des terres Australes. Elles sont beaucoup plus éloignées du port dont partit *Christophe Colomb*, que ne le sont les îles Antilles. On a trouvé des hommes & des animaux par-tout où la terre est habitable; qui les y a mis? On l'a déjà dit; c'est celui qui fait croître l'herbe des champs: & on ne devait pas être plus surpris de trouver en Amérique des hommes que des mouches.

Il est assez plaisant que le jésuite *Lafitau* prétende, dans sa préface de l'Histoire des sauvages Américains, qu'il n'y a que des athées qui puissent dire que Dieu a créé les Américains.

On grave encore aujourd'hui des cartes de l'ancien monde, où l'Amérique paraît sous le nom d'île Atlantique. Les îles du Cap-Verd y sont sous le nom de Gorgades; les Caraïbes sous celui d'îles Hespérides. Tout cela n'est pourtant fondé que sur l'ancienne découverte des îles Canaries, & probablement de

celle de Madère, où les Phéniciens & les Carthagi-
nois voyagèrent; elles touchent presque à l'Afrique,
& peut-être en étaient-elles moins éloignées dans les
anciens temps qu'aujourd'hui.

Laiſſons le père *Lafiteau* faire venir les Caraïbes
des peuples de Carie, à cause de la conformité du
nom, & surtout parce que les femmes caraïbes faisaient
la cuisine de leurs maris ainsi que les femmes cariennes;
laiſſons-le supposer que les Caraïbes ne naissent rouges,
& les négresses noires, qu'à cause de l'habitude de
leurs premiers pères de se peindre en noir ou en
rouge.

Il arriva, dit-il, que les négresses voyant leurs
maris teints en noir, en eurent l'imagination si
frappée, que leur race s'en ressentit pour jamais. La
même chose arriva aux femmes caraïbes, qui, par la
même force d'imagination, accouchèrent d'enfants
rouges. Il rapporte l'exemple des brebis de *Jacob*,
qui naquirent bigarrées, par l'adresse qu'avait eue ce
patriarche de mettre devant leurs yeux des branches
dont la moitié était écorcée; ces branches paraissant
à-peu-près de deux couleurs, donnèrent aussi deux
couleurs aux agneaux du patriarche. Mais le jésuite
devait favoir que tout ce qui arrivait du temps de
Jacob, n'arrive plus aujourd'hui.

Si l'on avait demandé au gendre de *Laban* pour-
quoi ses brebis, voyant toujours de l'herbe, ne
faisaient pas des agneaux verts, il aurait été bien
embarrassé.

Enfin, *Lafiteau* fait venir les Américains des anciens
Grecs; & voici ses raisons. Les Grecs avaient des
fables, quelques Américains en ont aussi. Les premiers

Grecs allaient à la chasse, les Américains y vont. Les premiers Grecs avaient des oracles, les Américains ont des forciers. On dançoit dans les fêtes de la Grèce, on danse en Amérique. Il faut avouer que ces raisons sont convaincantes.

On peut faire sur les nations du nouveau monde une réflexion que le père *Lafiteau* n'a point faite ; c'est que les peuples éloignés des tropiques ont toujours été invincibles ; & que les peuples plus rapprochés des tropiques ont presque tous été soumis à des monarques. Il en fut long-temps de même dans notre continent. Mais on ne voit point que les peuples du Canada soient allés jamais subjuguier le Mexique, comme les Tartares se sont répandus dans l'Asie & dans l'Europe. Il paraît que les Canadiens ne furent jamais en assez grand nombre pour envoyer ailleurs des colonies.

En général l'Amérique n'a jamais pu être aussi peuplée que l'Europe & l'Asie ; elle est couverte de marécages immenses qui rendent l'air très-mal-sain ; la terre y produit un nombre prodigieux de poisons ; les flèches trempées dans les suc de ces herbes venimeuses, font des plaies toujours mortelles. La Nature enfin avait donné aux Américains beaucoup moins d'industrie qu'aux hommes de l'ancien monde. Toutes ces causes ensemble ont pu nuire beaucoup à la population.

Parmi toutes les observations physiques qu'on peut faire sur cette quatrième partie de notre univers, si long-temps inconnue, la plus singulière, peut-être, c'est qu'on n'y trouve qu'un seul peuple qui ait de la barbe ; ce sont les Esquimaux. Ils habitent au

nord vers le cinquante-deuxième degré, où le froid est plus vif qu'au soixante & sixième de notre continent. Leurs voisins sont imberbes. Voilà donc deux races d'hommes absolument différentes à côté l'une de l'autre, supposé qu'en effet les Esquimaux soient barbus. Mais de nouveaux voyageurs disent que les Esquimaux sont imberbes, que nous avons pris leurs cheveux crasseux pour de la barbe. A qui croire ? (4)

Vers l'isthme de Panama, est la race des Dariens presque semblables aux Albinos, qui fuit la lumière & qui végète dans des cavernes ; race faible, & par conséquent en très-petit nombre.

Les lions de l'Amérique sont chétifs & poltrons ; les animaux qui ont de la laine y sont si grands & si vigoureux, qu'ils servent à porter les fardeaux. Tous les fleuves y sont dix fois au moins plus larges que les nôtres. Enfin les productions naturelles de cette terre ne sont pas celles de notre hémisphère. Ainsi tout est varié ; & la même providence qui a produit l'éléphant, le rhinocéros, & les nègres, a fait naître dans un autre monde des orignaux, des condors, des animaux à qui on a cru long-temps le nombril sur le dos, & des hommes d'un caractère qui n'est pas le nôtre.

(4) Il paraît qu'il existe réellement en Amérique une petite peuplade d'hommes barbus. Mais les Irlandais avaient navigué en Amérique long-temps avant *Christophe Colomb*, & il est possible que cette peuplade d'hommes barbus soit un reste de ces navigateurs Européens.

Carver, qui a voyagé dans le nord de l'Amérique pendant les années 1766, 1767, 1768, prétend, dans son ouvrage imprimé en 1778, que les sauvages de l'Amérique ne sont imberbes que parce qu'ils s'épilent. Voyez *Carver's Travel*, page 224 ; l'auteur parle comme témoin oculaire.

DE LA THEOCRATIE.

IL semble que la plupart des anciennes nations aient été gouvernées par une espèce de théocratie. Commencez par l'Inde, vous y voyez les brames long-temps souverains; en Perse, les mages ont la plus grande autorité. L'histoire des oreilles de *Smerdis* peut bien être une fable; mais il en résulte toujours que c'était un mage qui était sur le trône de *Cyrus*. Plusieurs prêtres d'Egypte prescrivaient aux rois jusqu'à la mesure de leur boire & de leur manger, élevaient leur enfance, & les jugeaient après leur mort, & souvent se faisaient rois eux-mêmes.

Si nous descendons aux Grecs, leur histoire, toute fabuleuse qu'elle est, ne nous apprend-elle pas que le prophète *Calchas* avait assez de pouvoir dans l'armée, pour sacrifier la fille du roi des rois?

Descendez encore plus bas, chez des nations sauvages postérieures aux Grecs; les druides gouvernaient la nation gauloise.

Il ne paraît pas même possible que dans les premières peuplades un peu fortes, (c) on ait eu d'autre gouvernement que la théocratie; car dès qu'une nation a choisi un dieu tutélaire, ce dieu a des prêtres. Ces prêtres dominent sur l'esprit de la nation; ils ne peuvent dominer qu'au nom de leur dieu; ils le font donc toujours parler; ils débitent ses oracles; & c'est par un ordre exprès de dieu que tout s'exécute.

C'est de cette source que sont venus les sacrifices de sang humain qui ont souillé presque toute la terre.

(c) On entend par premières peuplades, des hommes rassemblés au nombre de quelques milliers, après plusieurs révolutions de ce globe.

Quel père, quelle mère, aurait jamais pu abjurer la nature, au point de présenter son fils ou sa fille à un prêtre pour être égorgés sur un autel, si l'on n'avait pas été certain que le dieu du pays ordonnait ce sacrifice ?

Non-seulement la théocratie a long-temps régné, mais elle a poussé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puisse parvenir ; & plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Presque tous les peuples ont sacrifié des enfants à leurs dieux ; donc ils croyaient recevoir cet ordre dénaturé de la bouche des dieux qu'ils adoraient.

Parmi les peuples qu'on appelle si improprement civilisés, je ne vois guère que les Chinois qui n'aient pas pratiqué ces horreurs absurdes. La Chine est le seul des anciens Etats connus qui n'ait pas été soumis au sacerdoce ; car les Japonais étaient sous les lois d'un prêtre, six cents ans avant notre ère. Presque par-tout ailleurs, la théocratie est si établie, si enracinée, que les premières histoires sont celles des dieux mêmes qui se sont incarnés pour venir gouverner les hommes. Les dieux, disaient les peuples de Thèbes & de Memphis, ont régné douze mille ans en Egypte. *Brama* s'incarna pour régner dans l'Inde ; *Sammonocodom* à Siam ; le dieu *Adad* gouverna la Syrie ; la déesse *Cybèle* avait été souveraine de Phrygie, *Jupiter* de Crète, *Saturne* de Grèce & d'Italie. Le même esprit préside à toutes ces fables ; c'est par-tout une confuse idée chez les hommes que les dieux sont autrefois descendus sur la terre.

DES CHALDÉENS.

LES Chaldéens, les Indiens, les Chinois, me paraissent les nations les plus anciennement policées. Nous avons une époque certaine de la science des Chaldéens ; elle se trouve dans les dix-neuf cents trois ans d'observations célestes , envoyées de Babylone par *Callisthène* , au précepteur d'*Alexandre*. Ces tables astronomiques remontent précisément à l'année 2234 avant notre ère vulgaire. Il est vrai que cette époque touche au temps où la Vulgate place le déluge ; mais n'entrons point ici dans les profondeurs des différentes chronologies de la Vulgate, des Samaritains, & des Septante , que nous révérons également. Le déluge universel est un grand miracle , qui n'a rien de commun avec nos recherches. Nous ne raisonnons ici que d'après les notions naturelles, en soumettant toujours les faibles tâtonnements de notre esprit borné aux lumières d'un ordre supérieur.

D'anciens auteurs cités dans *George le Sincelle* , disent que du temps d'un roi chaldéen nommé *Xixoutrou* , il y eut une terrible inondation. Le Tigre & l'Euphrate se débordèrent apparemment plus qu'à l'ordinaire ; mais les Chaldéens n'auraient pu savoir que par la révélation , qu'un pareil fléau eût submergé toute la terre habitable. Encore une fois , je n'examine ici que le cours ordinaire de la nature.

Il est clair que si les Chaldéens n'avaient existé sur la terre que depuis dix-neuf cents années avant notre ère , ce court espace ne leur eût pas suffi pour trouver une partie du véritable système de notre

univers ; notion étonnante , à laquelle les Chaldéens étaient enfin parvenus. *Aristarque* de Samos nous apprend que les sages de Chaldée avaient connu , combien il est impossible que la terre occupe le centre du monde planétaire ; qu'ils avaient assigné au soleil cette place qui lui appartient ; qu'ils faisaient rouler la terre & les autres planètes autour de lui , chacune dans un orbe différent. (5)

Les progrès de l'esprit font si lents , l'illusion des yeux est si puissante , l'asservissement aux idées reçues si tyrannique ; qu'il n'est pas possible qu'un peuple qui n'aurait eu que dix-neuf cents ans , eût pu parvenir à ce haut degré de philosophie qui contredit les yeux , & qui demande la théorie la plus approfondie. Aussi les Chaldéens comptaient quatre cents soixante & dix mille ans ; encore cette connaissance du vrai système du monde ne fut en Chaldée que le partage du petit nombre des philosophes. C'est le sort de toutes les grandes vérités ; & les Grecs , qui vinrent ensuite , n'adoptèrent que le système commun , qui est le système des enfants.

(d) Quatre cents soixante & dix mille ans , c'est beaucoup pour nous autres qui sommes d'hier ; mais

(5) Voyez l'article *système* , dans le *Dictionnaire philosophique*.

(d) Notre sainte religion , si supérieure en tout à nos lumières , nous apprend que le monde n'est fait que depuis environ six mille années selon la Vulgate , ou environ sept mille suivant les *Septante*. Les interprètes de cette religion ineffable nous enseignent qu'*Adam* eut la science infuse , & que tous les arts se perpétuèrent d'*Adam* à *Noé*. Si c'est là en effet le sentiment de l'Eglise , nous l'adoptons d'une foi ferme & constante , soumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette sainte Eglise qui est infallible. C'est vainement que l'empereur *Julien* , d'ailleurs si respectable par sa vertu , sa valeur , & sa science , dit dans son discours censuré par le grand & modéré *saint Cyrille* , que soit qu'*Adam* eût la science

c'est bien peu de chose pour l'univers entier. Je fais bien que nous ne pouvons adopter ce calcul, que *Cicéron* s'en est moqué, qu'il est exorbitant, & que surtout nous devons croire au Pentateuque, plutôt qu'à *Sanchoniathon* & à *Bérose*; mais, encore une fois, il est impossible (humainement parlant) que les hommes soient parvenus en dix-neuf cents ans à deviner de si étonnantes vérités. Le premier art est celui de pourvoir à sa subsistance; ce qui était autrefois beaucoup plus difficile aux hommes qu'aux brutes. Le second, de former un langage; ce qui certainement demande un espace de temps très-considérable. Le troisième, de se bâtir quelques huttes; le quatrième de se vêtir. Ensuite pour forger le fer, ou pour y suppléer, il faut tant de hasards heureux, tant d'industrie, tant de siècles, qu'on n'imagine pas même comment les hommes en sont venus à bout. Quel faut de cet état à l'astronomie!

Long-temps les Chaldéens gravèrent leurs observations & leurs lois sur la brique, en hiéroglyphes, qui étaient des caractères parlants; usages que les Egyptiens connurent après plusieurs siècles. L'art de transmettre ses pensées par des caractères alphabétiques, ne dut être inventé que très-tard dans cette partie de l'Asie.

insu ou non, Dieu ne pouvait lui ordonner de ne point toucher à l'arbre de la science du bien & du mal; que Dieu devait au contraire lui commander de manger beaucoup de fruits de cet arbre, afin de se perfectionner dans la science insu, s'il l'avait, & de l'acquérir s'il ne l'avait pas. On fait avec quelle sagesse *saint Cyrille* a réfuté cet argument. En un mot, nous prevenons toujours le lecteur que nous ne touchons en aucune manière aux choses sacrées. Nous protestons contre toutes les fausses interprétations, contre toutes les inductions malignes que l'on voudrait tirer de nos paroles.

Il est à croire qu'au temps où les Chaldéens bâtirent des villes, ils commencèrent à se servir de l'alphabet. Comment faisait-on auparavant, dira-t-on? comme on fait dans mon village, & dans cent mille villages du monde, où personne ne fait ni lire, ni écrire; & cependant où l'on s'entend fort bien; où les arts nécessaires sont cultivés, & même quelquefois avec génie.

Babylone était probablement une très-ancienne bourgade, avant qu'on en eût fait une ville immense & superbe. Mais qui a bâti cette ville? je n'en fais rien. Est-ce *Sémiramis*? est-ce *Bélus*? est-ce *Nabonassar*? Il n'y a peut-être jamais eu dans l'Asie, ni de femme appelée *Sémiramis*, ni d'homme appelé *Bélus*. (e) C'est comme si nous donnions à des villes grecques, les noms d'Armagnac & d'Abbeville. Les Grecs, qui changèrent toutes les terminaisons barbares en mots grecs, dénaturèrent tous les noms asiatiques. De plus, l'histoire de *Sémiramis* ressemble en tout aux contes orientaux.

Nabonassar, ou plutôt *Nabon-assor*, est probablement celui qui embellit & fortifia Babylone, & en fit à la fin une ville si superbe. Celui-là est un véritable monarque, connu dans l'Asie par l'ère qui porte son nom. Cette ère incontestable ne commence que 747 ans avant la nôtre : ainsi elle est très-moderne, par rapport au nombre des siècles nécessaires, pour arriver jusqu'à l'établissement des grandes dominations. Il paraît, par le nom même de Babylone, qu'elle existait long-temps avant *Nabonassar*. C'est la ville du père *Bel*. *Bab*, signifie père en chaldéen, comme l'avoue

(e) *Bel* est le nom de Dieu.

d'*Herbelot*. *Bel* est le nom du Seigneur. Les Orientaux ne la connurent jamais que sous le nom de *Babel*, la ville du Seigneur, la ville de Dieu, ou selon d'autres, la porte de Dieu.

Il n'y a pas eu probablement plus de *Ninus*, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de *Bélus* fondateur de Babylone. Nul prince asiatique ne porta un nom en *us*.

Il se peut que la circonférence de Babylone ait été de vingt-quatre de nos lieues moyennes; mais qu'un *Ninus* ait bâti sur le Tigre, si près de Babylone, une ville appelée Ninive, d'une étendue aussi grande; c'est ce qui ne paraît pas croyable. On nous parle de trois puissants empires qui subsistaient à la fois; celui de Babylone, celui d'Assyrie ou de Ninive, & celui de Syrie ou de Damas. La chose est peu vraisemblable; c'est comme si l'on disait qu'il y avait à la fois, dans une partie de la Gaule, trois puissants empires, dont les capitales, Paris, Soissons, & Orléans, avaient chacune vingt-quatre lieues de tour.

J'avoue que je ne comprends rien aux deux empires de Babylone & d'Assyrie. Plusieurs savants, qui ont voulu porter quelques lumières dans ces ténèbres, ont affirmé que l'Assyrie & la Chaldée n'étaient que le même empire, gouverné quelquefois par deux princes, l'un résidant à Babylone, l'autre à Ninive; & ce sentiment raisonnable peut être adopté, jusqu'à ce qu'on en trouve un plus raisonnable encore.

Ce qui contribue à jeter une grande vraisemblance sur l'antiquité de cette nation; c'est cette fameuse tour élevée pour observer les astres. Presque tous les commentateurs ne pouvant contester ce monument,

se croient obligés de supposer que c'était un reste de la tour de Babel, que les hommes voulurent élever jusqu'au ciel. On ne fait pas trop ce que les commentateurs entendent par le ciel; est-ce la lune? est-ce la planète de Vénus? il y a loin d'ici là. Voulaient-ils seulement élever une tour un peu plus haute? Il n'y a là ni aucun mal, ni aucune difficulté, supposé qu'on ait beaucoup d'hommes, beaucoup d'instruments & de vivres.

La tour de Babel, la dispersion des peuples, la confusion des langues, sont des choses, comme on fait, très-respectables, auxquelles nous ne touchons point. Nous ne parlons ici que de l'observatoire, qui n'a rien de commun avec les histoires juives.

Si *Nabonassar* éleva cet édifice, il faut au moins avouer que les Chaldéens eurent un observatoire plus de deux mille quatre cents ans avant nous. Concevez ensuite combien de siècles exige la lenteur de l'esprit humain, pour en venir jusqu'à ériger un tel monument aux sciences.

Ce fut en Chaldée & non en Egypte qu'on inventa le Zodiaque. Il y en a, ce me semble, trois preuves assez fortes; la première, que les Chaldéens furent une nation éclairée, avant que l'Egypte, toujours inondée par le Nil, pût être habitable; la seconde, que les signes du Zodiaque conviennent au climat de la Mésopotamie, & non à celui d'Egypte. Les Égyptiens ne pouvaient avoir le signe du taureau au mois d'avril, puisque ce n'est pas en cette saison qu'ils labourent; ils ne pouvaient, au mois que nous nommons *août*, figurer un signe par une fille chargée d'épis de bled, puisque ce n'est pas en ce temps qu'ils

font

font la moisson. Ils ne pouvaient figurer janvier par une cruche d'eau, puisqu'il pleut très-rarement en Egypte, & jamais au mois de Janvier. (6) La

(6) Les points équinoxiaux répondent successivement à tous les lieux du zodiaque, & leur révolution est d'environ 26000 ans. Il est clair que ces points se trouvaient dans la balance, ou dans les gémeaux, à l'époque où l'on a donné des noms aux signes; en effet, ils sont les seuls qui présentent un emblème de l'égalité des nuits & des jours. Mais en supposant les points équinoxiaux placés dans une de ces constellations, il reste quatre combinaisons également possibles, puisqu'on peut supposer également, soit l'équinoxe du printemps, soit l'équinoxe de l'automne, dans le signe de la balance, ou dans celui des gémeaux. Supposons 1°. que l'équinoxe du printemps soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le capricorne, celui d'hiver dans le cancer, & l'équinoxe d'automne dans le bélier. Supposons 2°. que l'équinoxe d'automne soit dans la balance; le solstice d'été sera dans le cancer, celui d'hiver dans le capricorne, & l'équinoxe du printemps dans le bélier. Supposons 3°. que l'équinoxe du printemps soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans la vierge, celui d'hiver dans les poissons, & l'équinoxe d'automne dans le sagittaire. Supposons enfin que l'équinoxe d'automne soit dans les gémeaux; le solstice d'été sera dans les poissons, le solstice d'hiver dans la vierge, & l'équinoxe du printemps dans le sagittaire.

Si nous examinons ensuite ces quatre hypothèses, nous trouverons d'abord un degré de probabilité en faveur des deux premières: en effet, dans ces deux hypothèses, les solstices ont pour signes le capricorne & le cancer, un animal qui grimpe, & un qui marche à reculons; symboles naturels du mouvement apparent du soleil: & les deux dernières hypothèses n'ont pas cet avantage. En comparant ensuite les deux premières, nous observerons que la balance paraît devoir plus naturellement être supposée le signe du printemps: 1°. parce que le signe de cet équinoxe, regardé par-tout comme le premier de l'année, doit avoir porté de préférence l'emblème de l'égalité; 2°. parce que le capricorne, animal qui cherche les lieux élevés, paraît le signe naturel du mois où le soleil est plus élevé; & que le cancer, quoiqu'il puisse être regardé comme un symbole de l'un ou de l'autre solstice, paraît plus propre encore à désigner le solstice d'hiver. Or, si nous préférons la première hypothèse, le capricorne répond à juillet; les mois d'août & de septembre, temps de l'inondation du Nil, répondent au verseau & aux poissons, signes aquatiques; le Nil se retire en octobre, dont le bélier est le signe, parce qu'alors les troupeaux commencent à partir; on cultive en novembre sous le signe du taureau, & l'on recueille en mars sous le signe de la moissonneuse. Il suffit donc, pour pouvoir

troisième raison, c'est que les signes anciens du zodiaque chaldéen étaient un des articles de leur religion. Ils étaient sous le gouvernement de douze Dieux secondaires, douze Dieux médiateurs : chacun d'eux présidait à une de ces constellations, ainsi que nous l'apprend *Diodore de Sicile*, au livre II. Cette religion des anciens Chaldéens était le *Sabéisme* ; c'est-à-dire, l'adoration d'un DIEU suprême, & la vénération des astres & des intelligences célestes qui présidaient aux astres. Quand ils priaient, ils se tournaient vers l'étoile du nord, tant leur culte était lié à l'astronomie.

Vitruve, dans son neuvième livre, où il traite des cadrans solaires, des hauteurs du soleil, de la longueur des ombres, de la lumière réfléchie par la lune, cite toujours les anciens Chaldéens, & non les Egyptiens. C'est, ce me semble, une preuve assez forte qu'on regardait la Chaldée, & non pas l'Égypte, comme le berceau de cette science ; de sorte que rien n'est plus vrai que cet ancien proverbe latin :

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

DES BABYLONIENS DEVENUS PERSANS.

A l'orient de Babylone étaient les Perses. Ceux-ci portèrent leurs armes & leur religion à Babylone, lorsque *Koresh*, que nous appelons *Cyrus*, prit cette

accorder avec le climat de l'Égypte les noms des douze signes du zodiaque, que ces noms leur aient été donnés lorsque l'équinoxe du printemps se trouvait au signe de la balance ; c'est-à-dire, qu'il faut reculer d'environ treize mille ans l'invention de l'astronomie. Ce système, le plus naturel de tous ceux qui ont été imaginés jusqu'ici, le seul qui s'accorde avec les monuments, & qui explique les fables de la manière la moins précaire, est dû à M. D. P.

ville avec le secours des Mèdes, établis au nord de la Perse. Nous avons deux fables principales sur *Cyrus*; celle d'*Hérodote*, & celle de *Xénophon*, qui se contredisent en tout, & que mille écrivains ont copiées indifféremment.

Hérodote suppose un roi Mède; c'est-à-dire, un roi des pays voisins de l'Hyrcanie, qu'il appelle *Astyage*, d'un nom grec. Cet hyrcanien *Astyage* commande de noyer son petit-fils *Cyrus*, au berceau, parce qu'il a vu en songe sa fille *Mandane*, mère de *Cyrus*, *pisser si copieusement qu'elle inonda toute l'Asie*. Le reste de l'aventure est à-peu-près dans ce goût; c'est une histoire de *Gargantua* écrite sérieusement.

Xénophon fait de la vie de *Cyrus* un roman moral, à-peu-près semblable à notre *Télémaque*. Il commence par supposer, pour faire valoir l'éducation mâle & vigoureuse de son héros, que les Mèdes étaient des voluptueux, plongés dans la mollesse. Tous ces peuples voisins de l'Hyrcanie, que les Tartares, alors nommés Scythes, avaient ravagée pendant trente années, étaient-ils des Sybarites?

Tout ce qu'on peut assurer de *Cyrus*, c'est qu'il fut un grand conquérant, par conséquent un fléau de la terre. Le fond de son histoire est très-vrai; les épisodes sont fabuleux: il en est ainsi de toute histoire.

Rome existait du temps de *Cyrus*: elle avait un territoire de quatre à cinq lieues, & pillait tant qu'elle pouvait ses voisins; mais je ne voudrais pas garantir le combat des trois *Horaces*, & l'aventure de *Lucrèce*, & le bouclier descendu du ciel, & la pierre coupée

avec un rafoir. Il y avait quelques Juifs esclaves dans la Babylonie & ailleurs ; mais , humainement parlant , on pourrait douter que l'ange *Raphaël* fût descendu du ciel pour conduire à pied le jeune *Tobie* vers l'Hyrcanie , afin de le faire payer de quelque argent , & de chasser le diable *Asmodée* avec la fumée du foie d'un brochet.

Je me garderai bien d'examiner ici le roman d'*Hérodote* , ou le roman de *Xénophon* , concernant la vie & la mort de *Cyrus* ; mais je remarquerai que les Parfis ou Perfes prétendaient avoir eu parmi eux , il y avait fix mille ans , un ancien *Zerdust* , un prophète , qui leur avait appris à être justes & à révéler le soleil , comme les anciens Chaldéens avaient révéler les étoiles en les observant.

Je me garderai bien d'affirmer que ces Perfes & ces Chaldéens fussent si justes , & de déterminer précisément en quel temps vint leur second *Zerdust* , qui rectifia le culte du soleil , & leur apprit à n'adorer que le Dieu auteur du soleil & des étoiles. Il écrivit ou commenta , dit-on , le livre du *Zend* , que les Parfis , dispersés aujourd'hui dans l'Asie , révèrent comme leur bible. Ce livre est très-ancien , mais moins que ceux des Chinois & des Brame ; on le croit même postérieur à ceux de *Sanchoniathon* & des cinq *Kings* des Chinois : il est écrit dans l'ancienne langue sacrée des Chaldéens ; & M. *Hyde* , qui nous a donné une traduction du *Sadder* , nous aurait procuré celle du *Zend* , s'il avait pu subvenir aux frais de cette recherche. Je m'en rapporte au moins au *Sadder* , à cet extrait du *Zend* , qui est le catéchisme des Parfis. J'y vois que ces Parfis croyaient depuis long-temps

un Dieu, un diable, une résurrection, un paradis, un enfer. Ils font les premiers, sans contredit, qui ont établi ces idées; c'est le système le plus antique, & qui ne fut adopté par les autres nations qu'après bien des siècles; puisque les Phariséens, chez les Juifs, ne soutinrent hautement l'immortalité de l'âme, & le dogme des peines & des récompenses après la mort, que vers le temps des Asmonéens.

Voilà, peut-être, ce qu'il y a de plus important dans l'ancienne histoire du monde: voilà une religion utile, établie sur le dogme de l'immortalité de l'âme, & sur la connaissance de l'Être créateur. Ne cessons point de remarquer par combien de degrés il fallut que l'esprit humain passât pour concevoir un tel système. Remarquons encore que le baptême, (l'immersion dans l'eau pour purifier l'âme par le corps,) est un des préceptes du Zend. (Porte 251.) La source de tous les rites est venue, peut-être, des Persans & des Chaldéens, jusqu'aux extrémités de la terre.

Je n'examine point ici pourquoi & comment les Babyloniens eurent des dieux secondaires en reconnaissant un DIEU souverain. Ce système, ou plutôt ce chaos, fut celui de toutes les nations. Excepté dans les tribunaux de la Chine, on trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de sagesse dans les lois, dans les cultes, dans les usages. L'instinct, plus que la raison, conduit le genre-humain. On adore en tous lieux la Divinité, & on la déshonore. Les Perses révèrent des statues dès qu'ils purent avoir des sculpteurs; tout en est plein dans les ruines de Persépolis: mais aussi on voit dans ces figures les symboles de l'immortalité; on y voit des têtes qui s'envolent au

ciel avec des ailes, symbole de l'émigration d'une vie passagère à la vie immortelle.

Passons aux usages purement humains. Je m'étonne qu'*Hérodote* ait dit devant toute la Grèce, dans son premier livre que toutes les Babyloniennes étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers, dans le temple de *Milita* ou *Vénus*. (7) Je m'étonne encore plus que dans toutes les histoires faites pour l'instruction de la jeunesse, on renouvelle aujourd'hui ce conte. Certes, ce devait être une belle fête & une belle dévotion, que de voir accourir dans une église des marchands de chameaux, de chevaux, de bœufs, & d'ânes, & de les voir descendre de leurs montures, pour coucher devant l'autel avec les principales dames de la ville. De bonne foi, cette infamie peut-elle être dans le caractère d'un peuple policé? Est-il possible que les magistrats d'une des plus grandes villes du monde aient établi une telle police? que les maris aient consenti de prostituer leurs femmes? que tous les pères aient abandonné leurs filles aux palefreniers de l'Asie? Ce qui n'est pas dans la nature n'est jamais vrai. J'aimerais autant croire *Dion Cassius*, qui assure que les graves sénateurs de Rome proposèrent un décret, par lequel *César*, âgé

(7) De très-profonds érudits ont prétendu que le marché se faisait bien dans le temple, mais qu'il ne se consommait que dehors. *Strabon* dit en effet, qu'après s'être livrée à l'étranger *hors du temple*, la femme retournait chez elle. Où donc se consommait cette cérémonie religieuse? Ce n'était ni chez la femme, ni chez l'étranger, ni dans un lieu profane, où le mari, & peut-être un amant de la femme, qui auraient eu le malheur d'être philosophes & d'avoir des doutes sur la religion de Babylone, eussent pu troubler cet acte de piété. C'était donc dans quelque lieu voisin du temple destiné à cet usage, & consacré à la déesse. Si ce n'était point dans l'église, c'était au moins dans la saéristie.

de cinquante-sept ans , aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.

Ceux qui , en compilant aujourd'hui l'Histoire ancienne , copient tant d'auteurs sans en examiner aucun , n'auraient - ils pas dû s'apercevoir , ou qu'*Hérodote* a débité des fables ridicules ; ou plutôt que son texte a été corrompu ; & qu'il n'a voulu parler que des courtisannes établies dans toutes les grandes villes , & qui , peut - être alors , attendaient les passants sur les chemins ?

Je ne croirai pas davantage *Sextus Empiricus* , qui prétend que chez les Perses la pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi , qui , si elle avait été exécutée , aurait détruit la race des hommes ! (8) La pédérastie , au contraire , était expressément défendue dans le livre du Zend ; & c'est ce qu'on voit dans l'abrégé du Zend , le Sadder , où il est dit , (porte 9 ,) *Qu'il n'y a point de plus grand péché. (f)*

Strabon dit que les Perses épousaient leurs mères ; mais quels sont les garants ? des oui-dire , des bruits vagues. Cela peut fournir une épigramme à *Catulle* :

Nam Magus ex matre & nato nascatur oportet.

Tout Mage doit naître de l'inceste d'une mère & d'un fils.

(8) Voyez la *Défense de mon oncle*.

Voyez aussi une note sur l'article *Amour-socratique* , dans le *Dictionnaire philosophique*.

(f) Voyez les réponses à celui qui a prétendu que la prostitution était une loi de l'empire des Babyloniens , & que la pédérastie était établie en Perse dans le même pays. On ne peut guère pousser plus loin l'opprobre de la littérature , ni plus calomnier la nature humaine.

Une telle loi n'est pas croyable; une épigramme n'est pas une preuve. Si l'on n'avait pas trouvé de mères qui voulussent coucher avec leur fils, il n'y aurait donc point eu de prêtres chez les Perses. La religion des mages, dont le grand objet était la population, devait plutôt permettre aux pères de s'unir à leurs filles, qu'aux mères de coucher avec leurs enfants, puisqu'un vieillard peut engendrer, & qu'une vieille n'a pas cet avantage.

Que de sottises n'avons-nous pas dites sur les Turcs? les Romains en disaient davantage sur les Perses.

En un mot, en lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable.

D E L A S Y R I E.

JE vois, par tous les monuments qui nous restent, que la contrée qui s'étend depuis Alexandrette ou Scanderon, jusqu'auprès de Bagdat, fut toujours nommée Syrie; que l'alphabet de ces peuples fut toujours syriaque; que c'est-là que furent les anciennes villes de Zobah, de Balbek, de Damas; & depuis, celles d'Antioche, de Séleucie, de Palmyre. Balk était si ancienne, que les Perses prétendent que leur *Bram* ou *Abraham* était venu de Balk chez eux. Où pouvait donc être ce puissant empire d'Assyrie dont on a tant parlé, si ce n'est dans le pays des fables?

Les Gaules, tantôt s'étendirent jusqu'au Rhin, tantôt furent plus resserrées; mais qui jamais imagina de placer un vaste empire entre le Rhin & les Gaules? qu'on ait appelé les nations voisines de l'Euphrate

assyriennes, quand elles se furent étendues vers Damas ; & qu'on ait appelé Assyriens les peuples de Syrie, quand ils s'approchèrent de l'Euphrate ; c'est-là où se peut réduire la difficulté. Toutes les nations voisines se sont mêlées, toutes ont été en guerre & ont changé de limites. Mais lorsqu'une fois il s'est élevé des villes capitales, ces villes établissent une différence marquée entre deux nations. Ainsi les Babyloniens, ou vainqueurs ou vaincus, furent toujours différents des peuples de Syrie. Les anciens caractères de la langue syriaque ne furent point ceux des anciens Chaldéens.

Le culte, les superstitions, les lois, bonnes ou mauvaises, les usages bizarres, ne furent point les mêmes. La déesse de Syrie si ancienne, n'avait aucun rapport avec le culte des Chaldéens. Les mages chaldéens, babyloniens, persans, ne se firent jamais eunuques, comme les prêtres de la déesse de Syrie. Chose étrange, les Syriens révéraient la figure de ce que nous appelons *Priape*, & les prêtres se dépouillaient de leur virilité !

Ce renoncement à la génération ne prouve-t-il pas une grande antiquité, une population considérable ? Il n'est pas possible qu'on eût voulu attenter ainsi contre la nature, dans un pays où l'espèce aurait été rare.

Les prêtres de *Cybèle* en Phrygie se rendaient eunuques comme ceux de Syrie. Encore une fois, peut-on douter que ce ne fût l'effet de l'ancienne coutume, de sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher, & de ne se point exposer devant des êtres qu'on croyait purs, aux accidents de ce qu'on croyait

impureté? Peut-on s'étonner, après de tels sacrifices, de celui que l'on fe fait de fon prépuce chez d'autres peuples, & de l'amputation d'un testicule chez des nations africaines? Les fables d'*Atis* & de *Combabus* ne font que des fables, comme celle de *Jupiter* qui rendit eunuque *Saturne* fon père. La superstition invente des ufages ridicules; & l'esprit romanesque en invente des raifons absurdes.

Ce que je remarquerai encore des anciens Syriens; c'est que la ville qui fut depuis nommée la Ville fainte, & Hiérapolis par les Grecs, était nommée par les Syriens Magog. Ce mot Mag a un grand rapport avec les anciens mages; il semble commun à tous ceux qui, dans ces climats, étaient confacrés au service de la Divinité. Chaque peuple eut une ville fainte. Nous favons que Thèbes en Egypte était la ville de Dieu, Babylone la ville de Dieu; Apamée en Phrygie était auffi la ville de Dieu.

Les Hébreux, long - temps après, parlent des peuples de Gog & de Magog; ils pouvaient entendre par ces noms, les peuples de l'Euphrate & de l'Oronte: ils pouvaient entendre auffi les Scythes, qui vinrent ravager l'Asie avant *Cyrus*, & qui dévastèrent la Phénicie; mais il importe fort peu de favoir quelle idée passait par la tête d'un juif, quand il prononçait Magog ou Gog.

Au reste, je ne balance pas à croire les Syriens beaucoup plus anciens que les Egyptiens, par la raifon évidente, que les pays les plus aisément cultivables font nécessairement les premiers peuplés & les premiers floriffants.

DES PHENICIENS ET DE SANCHONIATHON.

LES Phéniciens sont probablement rassemblés en corps de peuple, aussi anciennement que les autres habitants de la Syrie. Ils peuvent être moins anciens que les Chaldéens, parce que leur pays est moins fertile. Sidon, Tyr, Joppé, Berith, Ascalon, sont des terrains ingrats. Le commerce maritime a toujours été la dernière ressource des peuples. On a commencé par cultiver la terre avant de bâtir des vaisseaux pour en aller chercher de nouvelles au-delà des mers. Mais ceux qui sont forcés de s'adonner au commerce maritime ont bientôt cette industrie, fille du besoin, qui n'aiguillonne point les autres nations. Il n'est parlé d'aucune entreprise maritime, ni des Chaldéens, ni des Indiens. Les Egyptiens même avaient la mer en horreur : la mer était leur *Typhon*, un être mal-fessant ; & c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaisseaux équipés par *Sésostris* pour aller conquérir l'Inde. Mais les entreprises des Phéniciens sont réelles. Carthage & Cadix fondées par eux, l'Angleterre découverte, leur commerce aux Indes par Eziongaber, leurs manufactures d'étoffes précieuses, leur art de teindre en pourpre ; sont des témoignages de leur habileté ; & cette habileté fit leur grandeur.

Les Phéniciens furent dans l'antiquité ce qu'étaient les Vénitiens au quinzième siècle, & ce que sont devenus depuis les Hollandais, forcés de s'enrichir par leur industrie.

Le commerce exigeait nécessairement qu'on eût des registres qui tinssent lieu de nos livres de compte,

avec des signes aisés & durables pour établir ces registres. L'opinion qui fait les Phéniciens auteurs de l'écriture alphabétique est donc très-vraisemblable. Je n'affurerais pas qu'ils aient inventé de tels caractères avant les Chaldéens ; mais leur alphabet fut certainement le plus complet & le plus utile, puisqu'ils peignirent les voyelles que les Chaldéens n'exprimaient pas.

Je ne vois pas que les Egyptiens aient jamais communiqué leurs lettres, leur langue, à aucun peuple : au contraire, les Phéniciens transmirent leur langue & leur alphabet aux Carthaginois, qui les altérèrent depuis. Leurs lettres devinrent celles des Grecs. Quel préjugé pour l'antiquité des Phéniciens !

Sanchoniathon phénicien, qui écrivit, long-temps avant la guerre de Troie, l'histoire des premiers âges, & dont *Eusebe* nous a conservé quelques fragments, traduits par *Philon* de Biblos ; *Sanchoniathon*, dis-je, nous apprend que les Phéniciens avaient, de temps immémorial, sacrifié aux éléments & aux vents ; ce qui convient en effet à un peuple navigateur. Il voulut dans son histoire s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains ; il eut la même ambition que les auteurs du *Zend* & du *Veidam*, la même qu'eurent *Manéthon* en Egypte, & *Hésiode* en Grèce.

On ne pourrait douter de la prodigieuse antiquité du livre de *Sanchoniathon*, s'il était vrai, comme *Warburton* le prétend, qu'on en lût les premières lignes dans les mystères d'*Isis* & de *Cérès* ; hommage que les Egyptiens & les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger, s'il n'avait pas été regardé

comme une des premières sources des connaissances humaines.

Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, & surtout le prêtre *Jerombal*. Le nom de *Sanchoniathon* signifie en ancien phénicien, amateur de la vérité. *Porphire* le dit, *Théodore* & *Bochart* l'avouent. La Phénicie était appelée le pays des lettres, *Kirjath Sepher*. Quand les Hébreux vinrent s'établir dans une partie de cette contrée, ils brûlèrent la ville des lettres, comme on le voit dans *Josué* & dans les *Juges*.

Jerombal, consulté par *Sanchoniathon*, était prêtre du Dieu suprême, que les Phéniciens nommaient *Iao*, *Jeova*, nom réputé sacré, adopté chez les Egyptiens & ensuite chez les Juifs. On voit par les fragments de ce monument si antique, que Tyr existait depuis très-long-temps, quoiqu'elle ne fût pas encore parvenue à être une ville puissante.

Ce mot *El*, qui désignait DIEU chez les premiers Phéniciens, a quelque rapport à l'*Alla* des Arabes; & il est probable que de ce monosyllabe *El*, les Grecs composèrent leur *Elios*. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'on trouve chez les anciens Phéniciens le mot *Eloa*, *Eloim*, dont les Hébreux se servirent très-long-temps après, quand ils s'établirent dans le Canaan.

C'est de la Phénicie que les Juifs prirent tous les noms qu'ils donnèrent à Dieu, *Eloa*, *Iao*, *Adonai*; cela ne peut être autrement, puisque les Juifs ne parlèrent long-temps en Canaan que la langue phénicienne.

Ce mot *Iao*, ce mot ineffable chez les Juifs, & qu'ils ne prononçaient jamais, était si commun dans l'Orient, que *Diodore*, dans son livre second, en parlant de ceux qui feignirent des entretiens avec les dieux, dit que *Minos se vantait d'avoir communiqué avec le dieu Zeus; Zamolxis avec la déesse Vesta; & le juif Moïse avec le dieu Iao, &c.*

Ce qui mérite surtout d'être observé, c'est que *Sanchoniathon*, en rapportant l'ancienne cosmologie de son pays, parle d'abord du chaos d'un air ténébreux, *Chautereb*. L'Erèbe, la nuit d'*Hésiode*, est prise du mot phénicien qui s'est conservé chez les Grecs. Du chaos sortit *Mot*, qui signifie la matière. Or, qui arrangea la matière? C'est *Colpi Iao*, l'esprit de Dieu, le vent de Dieu, ou plutôt la voix de la bouche de Dieu. C'est à la voix de Dieu que naquirent les animaux & les hommes. (9)

Il est aisé de se convaincre que cette cosmogonie est l'origine de presque toutes les autres. Le peuple le plus ancien est toujours imité par ceux qui viennent après lui; ils apprennent sa langue, ils suivent une partie de ses rites, ils s'approprient ses antiquités & ses fables. Je fais combien toutes les origines chaldéennes, syriennes, phéniciennes, égyptiennes, & grecques, sont obscures. Quelle origine ne l'est pas? Nous ne pouvons avoir rien de certain sur la formation du monde, que ce que le Créateur du monde aurait daigné nous apprendre lui-même. Nous

(9) Cette manière d'entendre *Sanchoniathon* est très-naturelle; elle est appuyée sur l'autorité de *Bochart*. Ceux qui l'ont critiquée savent sûrement très-bien la langue grecque; mais ils ont prouvé que cela ne suffit pas toujours pour entendre les livres grecs.

marchons avec fûreté jusqu'à certaines bornes : nous favons que Babylone existait avant Rome ; que les villes de Syrie étaient puissantes avant qu'on connût Jérusalem ; qu'il y avait des rois d'Égypte avant *Jacob*, avant *Abraham* : nous favons quelles sociétés se sont établies les dernières ; mais pour favoir précisément quel fut le premier peuple , il faut une révélation.

Au moins nous est-il permis de peser les probabilités, & de nous servir de notre raison dans ce qui n'intéresse point nos dogmes sacrés, supérieurs à toute raison, & qui ne cèdent qu'à la morale.

Il est très-avéré que les Phéniciens occupaient leur pays long-temps avant que les Hébreux s'y présentassent. Les Hébreux purent-ils apprendre la langue phénicienne, quand ils erraient, loin de la Phénicie, dans le désert, au milieu de quelques hordes d'Arabes ?

La langue phénicienne put-elle devenir le langage ordinaire des Hébreux ? & purent-ils écrire dans cette langue du temps de *Josué*, parmi des dévastations & des massacres continuels ? Les Hébreux, après *Josué*, long-temps esclaves dans ce même pays qu'ils avaient mis à feu & à sang, n'apprirent-ils pas alors un peu de la langue de leurs maîtres, comme depuis ils apprirent un peu de chaldéen, quand ils furent esclaves à Babylone ?

N'est-il pas de la plus grande vraisemblance qu'un peuple commerçant, industrieux, savant, établi de temps immémorial, & qui passe pour l'inventeur des lettres, écrivit long-temps avant un peuple errant, nouvellement établi dans son voisinage, sans aucune

science, fans aucune industrie, fans aucun commerce, & subsistant uniquement de rapines ?

Peut-on nier sérieusement l'authenticité des fragments de *Sanhoniathon*, conservés par *Eusèbe* ? ou peut-on imaginer, avec le savant *Huet*, que *Sanhoniathon* ait puisé chez *Moïse*, quand tout ce qui reste de monuments antiques nous avertit que *Sanhoniathon* vivait avant *Moïse* ? Nous ne décidons rien ; c'est au lecteur éclairé & judicieux à décider entre *Huet* & *van-Dale*, qui l'a réfuté. Nous cherchons la vérité & non la dispute.

DES SCYTHES ET DES GOMERITES.

LAISSONS *Gomer*, presqu'au sortir de l'arche, aller subjuguier les Gaules & les peupler en quelques années. Laissons aller *Tubal* en Espagne, & *Magog* dans le nord de l'Allemagne, vers le temps où les fils de *Cham* faisaient une prodigieuse quantité d'enfants tout noirs, vers la Guinée & le Congo. Ces impertinences dégoûtantes sont débitées dans tant de livres, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfants commencent à en rire. Mais par quelle faiblesse, ou par quelle malignité secrète, ou par quelle affectation de montrer une éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands éloges des Scythes qu'ils ne connaissaient pas ?

Pourquoi *Quinte-Curce*, en parlant des Scythes qui habitaient au nord de la Sogdiane, au-delà de l'Oxus, (qu'il prend pour le Tanais qui en est à cinq cents lieues) pourquoi, dis-je, *Quinte-Curce* met-il une harangue philosophique dans la bouche de ces barbares ?

ces barbares ? pourquoi suppose-t-il qu'ils reprochent à *Alexandre* sa soif de conquérir ? pourquoi leur fait-il dire qu'*Alexandre* est le plus fameux voleur de la terre, eux qui avaient exercé le brigandage dans toute l'Asie, si long-temps avant lui ? pourquoi enfin *Quinte-Curce* peint-il ces Scythes comme les plus justes de tous les hommes ? La raison en est que, comme il place, en mauvais géographe, le Tanaïs du côté de la mer Caspienne, il parle du prétendu désintéressement des Scythes en déclamateur.

Si *Horace*, en opposant les mœurs des Scythes à celles des Romains, fait en vers harmonieux le panégyrique de ces barbares ; s'il dit :

Campestres melius Scythæ

Quorum plaustra vagas rite trahunt domos,

Vivunt & rigidi Geta :

Voyez les habitants de l'affreuse Scythie

Qui vivent sur des chars ;

Avec plus d'innocence ils consomment leur vie

Que le peuple de Mars ;

c'est qu'*Horace* parle en poète un peu satirique, qui est bien aise d'élever des étrangers aux dépens de son pays.

C'est par la même raison que *Tacite* s'épuise à louer les barbares Germains, qui pillaient les Gaules & qui immolaient des hommes à leurs abominables dieux. *Tacite*, *Quinte-Curce*, *Horace*, ressemblent à ces pédagogues, qui, pour donner de l'émulation à leurs disciples, prodiguent en leur présence des louanges à des enfants étrangers, quelques grossiers qu'ils puissent être.

Les Scythes font ces mêmes barbares que nous avons depuis appelés Tartares ; ce font ceux-là mêmes qui , long-temps avant *Alexandre* , avaient ravagé plusieurs fois l'Asie , & qui ont été les déprédateurs d'une grande partie du continent. Tantôt sous le nom de Monguls , ou de Huns , ils ont asservi la Chine & les Indes ; tantôt sous le nom de Turcs , ils ont chassé les Arabes qui avaient conquis une partie de l'Asie. C'est de ces vastes campagnes que partirent les Huns pour aller jusqu'à Rome. Voilà ces hommes , défintéressés & justes , dont nos compilateurs vantent encore aujourd'hui l'équité quand ils copient *Quinte-Curce*. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes , sans choix & sans jugement ; on les lit à-peu-près avec le même esprit qu'elles ont été faites , & on ne se met dans la tête que des erreurs.

Les Russes habitent aujourd'hui l'ancienne Scythie européenne ; ce font eux qui ont fourni à l'histoire des vérités bien étonnantes. Il y a eu sur la terre des révolutions qui ont plus frappé l'imagination ; il n'y en a pas une qui satisfasse autant l'esprit humain , & qui lui fasse autant d'honneur. On a vu des conquérants & des dévastations ; mais qu'un seul homme ait en vingt années changé les mœurs , les lois , l'esprit du plus vaste empire de la terre ; que tous les arts soient venus en foule embellir des déserts , c'est-là ce qui est admirable. Une femme qui ne savait ni lire ni écrire , perfectionna ce que *Pierre le grand* avait commencé. Une autre femme (*Elisabeth*) étendit encore ces nobles commencements. Une autre impératrice encore est allée plus loin que les deux autres ; son génie s'est communiqué à ses sujets ; les révolutions

du palais n'ont pas retardé d'un moment les progrès de la félicité de l'empire : on a vu en un demi-siècle la cour de Scythie plus éclairée que ne l'ont été jamais la Grèce & Rome.

Et ce qui est de plus admirable, c'est qu'en 1770, temps auquel nous écrivons, *Catherine II* poursuit en Europe & en Asie les Turcs fuyants devant ses armées, & les fait trembler dans Constantinople. Ses soldats sont aussi terribles que sa cour est polie ; & quel que soit l'événement de cette grande guerre, la postérité doit admirer la *Thomiris* du Nord. Elle mérite de venger la terre de la tyrannie turque.

D E L' A R A B I E.

Si l'on est curieux de monuments tels que ceux de l'Égypte, je ne crois pas qu'on doive les chercher en Arabie. La Mecque fut, dit-on, bâtie vers le temps d'*Abraham* ; mais elle est dans un terrain si sablonneux & si ingrat, qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été fondée avant les villes qu'on éleva près des fleuves, dans des contrées fertiles. Plus de la moitié de l'Arabie est un vaste désert, ou de sables, ou de pierres. Mais l'Arabie heureuse a mérité ce nom, en ce qu'étant environnée de solitudes & d'une mer orageuse, elle a été à l'abri de la rapacité des voleurs, appelés conquérants, jusqu'à *Mahomet* ; & même alors elle ne fut que la compagne de ses victoires. Cet avantage est bien au-dessus de ses aromates, de son encens, de sa canelle, qui est d'une espèce médiocre ; & même de son café, qui fait aujourd'hui sa richesse.

L'Arabie déserte est ce pays malheureux, habité par quelques Amalécites, Moabites, Madianites : pays affreux, qui ne contient pas aujourd'hui neuf à dix mille Arabes, voleurs errans, & qui ne peut en nourrir davantage. C'est dans ces mêmes déserts, qu'il est dit que deux millions d'Hébreux passèrent quarante années. Ce n'est point la vraie Arabie, & ce pays est souvent appelé désert de Syrie.

L'Arabie pétrée n'est ainsi appelée que du nom de Pétra, petite forteresse, à qui sûrement les Arabes n'avaient pas donné ce nom ; mais qui fut nommée ainsi par les Grecs vers le temps d'*Alexandre*. Cette Arabie pétrée est fort petite, & peut être confondue, sans lui faire tort, avec l'Arabie déserte. L'une & l'autre ont toujours été habitées par des hordes vagabondes. C'est auprès de cette Arabie pétrée que fut bâtie la ville appelée par nous Jérusalem.

Pour cette vaste partie appelée heureuse, près de la moitié consiste aussi en déserts ; mais quand on avance quelques milles dans les terres, soit à l'orient de Moka, soit même à l'orient de la Mecque ; c'est alors qu'on trouve le pays le plus agréable de la terre. L'air y est parfumé, dans un été continuel, de l'odeur des plantes aromatiques que la nature y fait croître sans culture. Mille ruisseaux descendent des montagnes & entretiennent une fraîcheur perpétuelle, qui tempère l'ardeur du soleil sous des ombrages toujours verts.

C'est surtout dans ces pays que le mot de jardin, paradis, signifia la faveur céleste.

Les jardins de Saana vers Aden, furent plus fameux chez les Arabes, que ne le furent depuis ceux

d'*Alcinoüs* chez les Grecs ; & cet Aden ou Eden était nommé le lieu des délices. On parle encore d'un ancien *Shedad*, dont les jardins n'étaient pas moins renommés. La félicité dans ces climats brûlants, était l'ombrage.

Ce vaste pays de l'Yemen est si beau, ses ports sont si heureusement situés sur l'Océan indien, qu'on prétend qu'*Alexandre* voulut conquérir l'Yemen pour en faire le siège de son empire, & y établir l'entrepôt du commerce du monde. Il eût entretenu l'ancien canal des rois d'Égypte, qui joignait le Nil à la mer Rouge ; & tous les trésors de l'Inde auraient passé d'Aden, ou d'Eden, à sa ville d'Alexandrie. Une telle entreprise ne ressemble pas à ces fables insipides & absurdes, dont toute l'histoire ancienne est remplie. Il eût fallu, à la vérité, subjuguier toute l'Arabie ; si quelqu'un le pouvait, c'était *Alexandre* : mais il paraît que ces peuples ne le craignirent point : ils ne lui envoyèrent pas même des députés quand il tenait sous le joug l'Égypte & la Perse.

Les Arabes, défendus par leurs déserts & par leur courage, n'ont jamais subi le joug étranger ; *Trajan* ne conquit qu'un peu de l'Arabie pétrée : aujourd'hui même ils bravent la puissance du Turc. Ce grand peuple a toujours été aussi libre que les Scythes, & plus civilisé qu'eux.

Il faut bien se garder de confondre ces anciens Arabes avec les hordes qui se disent descendues d'*Ismaël*. Les Ismaélites, ou Agaréens, ou ceux qui se disaient enfants de *Cethura*, étaient des tribus étrangères, qui ne mirent jamais le pied dans l'Arabie heureuse. Leurs hordes erraient dans l'Arabie pétrée.

vers le pays de Madian ; elles se mêlèrent depuis avec les vrais Arabes, du temps de *Mahomet*, quand elles embrassèrent sa religion.

Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite, qui étaient véritablement indigènes ; c'est-à-dire, qui de temps immémorial habitaient ce beau pays, sans mélange d'aucune autre nation, sans avoir jamais été ni conquis, ni conquérants. Leur religion était la plus naturelle & la plus simple de toutes ; c'était le culte d'un DIEU, & la vénération pour les étoiles, qui semblaient, sous un ciel si beau & si pur, annoncer la grandeur de DIEU avec plus de magnificence que le reste de la nature. Ils regardaient les planètes comme des médiatrices entre DIEU & les hommes. Ils eurent cette religion jusqu'à *Mahomet*. Je crois bien qu'il y eut beaucoup de superstitions, puisqu'ils étaient hommes : mais séparés du reste du monde par des mers & des déserts, possesseurs d'un pays délicieux, & se trouvant au-dessus de tout besoin & de toute crainte, ils durent être nécessairement moins méchants, & moins superstitieux que d'autres nations.

On ne les avait jamais vus, ni envahir le bien de leurs voisins, comme des bêtes carnassières affamées ; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité ; ni faire leur cour aux puissants, en les flattant par de faux oracles : leurs superstitions ne furent ni absurdes ni barbares.

On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive qui est devenue l'objet & le fondement de nos

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM. 71

histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs, se copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre.

DE BRAM, ABRAM, ABRAHAM.

IL semble que ce nom de *Bram*, *Brama*, *Abram*, *Ibrahim*, soit un des noms les plus communs aux anciens peuples de l'Asie. Les Indiens, que nous croyons une des premières nations, font de leur *Brama* un fils de DIEU, qui enseigna aux Brames la manière de l'adorer. Ce nom fut en vénération de proche en proche. Les Arabes, les Chaldéens, les Persans, se l'approprient, & les Juifs le regardèrent comme un de leurs patriarches. Les Arabes qui trafiquaient avec les Indiens, eurent probablement les premiers quelques idées confuses de *Brama*, qu'ils nommèrent *Abrama*, & dont ensuite ils se vantèrent d'être descendus. Les Chaldéens l'adoptèrent comme un législateur. Les Perses appelaient leur ancienne religion *Millat Ibrahim*; les Mèdes *Kish Ibrahim*. Ils prétendaient que cet *Ibrahim*, ou *Abraham*, était de la Bactriane, & qu'il avait vécu près de la ville de Balk; ils révéraient en lui un prophète de la religion de l'ancien *Zoroastre*: il n'appartient sans doute qu'aux Hébreux, puisqu'ils le reconnaissent pour leur père dans leurs livres sacrés.

Des savants ont cru que ce nom était Indien, parce que les prêtres Indiens s'appelaient Brames, Brachmanes, & que plusieurs de leurs institutions sacrées ont un rapport immédiat à ce nom; au lieu

que chez les Asiatiques occidentaux , vous ne voyez aucun établissement qui tire son nom d'*Abram* , ou *Abraham*. Nulle société ne s'est jamais nommée *Abrahamique* ; nul rite , nulle cérémonie de ce nom ; mais puisque les livres juifs disent qu'*Abraham* est la tige des Hébreux , il faut croire sans difficulté ces juifs , qui , bien que détestés par nous , sont pourtant regardés comme nos précurseurs & nos maîtres.

L'Alcoran cite , touchant *Abraham* , les anciennes histoires arabes ; mais il en dit très-peu de chose : elles prétendent que cet *Abraham* fonda la Mecque.

Les Juifs le font venir de Chaldée , & non pas de l'Inde , ou de la Bactriane ; ils étaient voisins de la Chaldée ; l'Inde & la Bactriane leur étaient inconnues. *Abraham* était un étranger pour tous ces peuples ; & la Chaldée étant un pays dès long-temps renommé pour les sciences & les arts , c'était un honneur , humainement parlant , pour une chétive & barbare nation renfermée dans la Palestine , de compter un ancien sage réputé Chaldéen , au nombre de ses ancêtres.

S'il est permis d'examiner la partie historique des livres judaïques , par les mêmes règles qui nous conduisent dans la critique des autres histoires ; il faut convenir , avec tous les commentateurs , que le récit des aventures d'*Abraham* , tel qu'il se trouve dans le Pentateuque , serait sujet à quelques difficultés s'il se trouvait dans une autre histoire.

La Genèse , après avoir raconté la mort de *Tharé* , dit qu'*Abraham* son fils sortit d'Aran âgé de soixante & quinze ans ; & il est naturel d'en conclure qu'il ne quitta son pays qu'après la mort de son père.

Mais la même Genèse dit que *Tharé* l'ayant engendré à soixante & dix ans, vécut jusqu'à deux cents cinq; ainsi *Abraham* aurait eu cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée. Il paraît étrange qu'à cet âge, il ait abandonné le fertile pays de la Mésopotamie, pour aller, à trois cents milles de-là, dans la contrée stérile & pierreuse de Sichem, qui n'était point un lieu de commerce. De Sichem, on le fait aller acheter du bled à Memphis, qui est environ à six cents milles; & dès qu'il arrive, le roi devient amoureux de sa femme, âgée de soixante & quinze ans.

Je ne touche point à ce qu'il y a de divin dans cette histoire; je m'en tiens toujours aux recherches de l'antiquité. Il est dit qu'*Abraham* reçut de grands présents du roi d'Égypte. (10) Ce pays était dès-lors un puissant Etat; la monarchie était établie, les arts y étaient donc cultivés; le fleuve avait été dompté; on avait creusé par-tout des canaux pour recevoir ses inondations, sans quoi la contrée n'eût pas été habitable.

Or je demande à tout homme sensé, s'il n'avait pas fallu des siècles pour établir un tel empire dans un pays long-temps inaccessible & dévasté par les eaux mêmes qui le fertilisèrent? *Abraham*, selon la Genèse, arriva en Égypte deux mille ans avant notre ère vulgaire. Il faut donc pardonner aux *Manéthons*, aux *Hérodotes*, aux *Diodores*, aux *Eratosthènes*, & à tant d'autres, la prodigieuse antiquité qu'ils accordent

(10) La Genèse parle d'un grand nombre d'esclaves & de bêtes de somme donnés à *Abraham* lorsque *Pharaon* le croyait seulement le frère de *Sara*; & quand il sortit d'Égypte, *Pharaon* y ajouta beaucoup d'or & d'argent.

tous au royaume d'Égypte ; & cette antiquité devait être très-moderne , en comparaison de celle des Chaldéens & des Syriens.

Qu'il soit permis d'observer un trait de l'histoire d'*Abraham*. Il est représenté , au sortir de l'Égypte comme un pasteur nomade , errant entre le mont Carmel & le lac Asphaltide ; c'est le désert le plus aride de l'Arabie pétrée ; tout le territoire y est bitumineux ; l'eau y est très-rare : le peu qu'on y en trouve est moins potable que celle de la mer. Il y voit ses tentes avec trois cents dix-huit serviteurs ; & son neveu *Lot* est établi dans la ville ou bourg de Sodome. Un roi de Babylone , un roi de Perse , un roi de Pont , & un roi de plusieurs autres nations , se liguèrent ensemble pour faire la guerre à Sodome & à quatre bourgades voisines. Ils prennent ces bourgs & Sodome ; *Lot* est leur prisonnier. Il n'est pas aisé de comprendre comment quatre grands rois si puissants se liguèrent pour venir ainsi attaquer une horde d'arabes dans un coin de terre si sauvage ; ni comment *Abraham* défit de si puissants monarques avec trois cents valets de campagne ; ni comment il les poursuivit jusque par de-là Damas. Quelques traducteurs ont mis *Dan* pour *Damas* ; mais *Dan* n'existait pas du temps de *Moïse* , encore moins du temps d'*Abraham*. Il y a , de l'extrémité du lac Asphaltide , où Sodome était située , jusque à Damas , plus de trois cents milles de route. Tout cela est au-dessus de nos conceptions. Tout est miraculeux dans l'histoire des Hébreux. Nous l'avons déjà dit , & nous redisons encore que nous croyons ces prodiges & tous les autres sans aucun examen.

D E L' I N D E.

S'IL est permis de former des conjectures, les Indiens, vers le Gange, sont peut-être les hommes le plus anciennement rassemblés en corps de peuple. Il est certain que le terrain où les animaux trouvent la pâture la plus facile, est bientôt couvert de l'espèce qu'il peut nourrir. Or, il n'y a point de contrée au monde où l'espèce humaine ait sous sa main des aliments plus sains, plus agréables, & en plus grande abondance, que vers le Gange. Le riz y croît sans culture; le coco, la date, le figuier, présentent de tous côtés des mets délicieux; l'oranger, le citronnier, fournissent à la fois des boissons rafraîchissantes avec quelque nourriture; les cannes de sucre sont sous la main; les palmiers & les figuiers à larges feuilles y donnent le plus épais ombrage. On n'a pas besoin, dans ce climat, d'écorder des troupeaux pour défendre ses enfants des rigueurs des saisons; on les y élève encore aujourd'hui tout nus jusqu'à la puberté. Jamais on ne fut obligé dans ce pays de risquer sa vie en attaquant les animaux, pour la soutenir, en se nourrissant de leurs membres déchirés, comme on a fait presque par-tout ailleurs.

Les hommes se seront rassemblés d'eux-mêmes en société dans ce climat heureux; on ne se fera point disputé un terrain aride, pour y établir de maigres troupeaux; on ne se fera point fait la guerre pour un puits, pour une fontaine, comme ont fait des barbares dans l'Arabie pétrée.

Les Brame se vantent de posséder les monuments les plus anciens qui soient sur la terre. Les raretés

les plus antiques que l'empereur Chinois *Cam-hi* eut dans son palais étaient indiennes : il montrait à nos missionnaires mathématiciens d'anciennes monnaies indiennes , frappées au coin , fort antérieures aux monnaies de cuivre des empereurs Chinois : & c'est probablement des Indiens que les rois de Perse apprirent l'art monétaire.

Les Grecs , avant *Pythagore* , voyageaient dans l'Inde pour s'instruire. Les signes des sept planètes & des sept métaux sont encore , dans presque toute la terre , ceux que les Indiens inventèrent : les Arabes furent obligés de prendre leurs chiffres. Celui des jeux , qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain , nous vient incontestablement de l'Inde ; les éléphants , auxquels nous avons substitué des tours en sont une preuve : il était naturel que les Indiens fissent marcher des éléphants ; mais il ne l'est pas que des tours marchent.

Enfin , les peuples les plus anciennement connus , Persans , Phéniciens , Arabes , Egyptiens , allèrent de temps immémorial trafiquer dans l'Inde , pour en rapporter les épiceries que la nature n'a données qu'à ces climats , sans que jamais les Indiens allassent rien demander à aucune de ces nations.

On nous parle d'un *Bacchus* , qui partit , dit-on , d'Egypte , ou d'une contrée de l'Asie occidentale , pour conquérir l'Inde. Ce *Bacchus* , quel qu'il soit , savait donc qu'il y avait au bout de notre continent une nation qui valait mieux que la sienne. Le besoin fit les premiers brigands ; ils n'envahirent l'Inde que parce qu'elle était riche : & sûrement le peuple riche est rassemblé , civilisé , policé , long-temps avant le peuple voleur.

Ce qui me frappe le plus dans l'Inde ; c'est cette ancienne opinion de la transmigration des âmes , qui s'étendit , avec le temps , jusqu'à la Chine & dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens fussent ce que c'est qu'une âme : mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps. Remarquons attentivement ce système de philosophie qui tient aux mœurs. C'était un grand frein pour les pervers , que la crainte d'être condamnés par *Visnou* & par *Brama* , à devenir les plus vils & les plus malheureux des animaux. Nous verrons bientôt que tous les grands peuples avaient une idée d'une autre vie , quoiqu'avec des notions différentes. Je ne vois guère , parmi les anciens empires , que les Chinois qui n'établirent pas la doctrine de l'immortalité de l'âme. Leurs premiers législateurs ne promulguèrent que des lois morales : ils crurent qu'ils suffisaient d'exhorter les hommes à la vertu , & de les y forcer par une police sévère.

Les Indiens eurent un frein de plus en embrassant la doctrine de la métempfychose ; la crainte de tuer son père ou sa mère en tuant des hommes & des animaux , leur inspira une horreur pour le meurtre & pour toute violence , qui devint chez eux une seconde nature. Ainsi tous les Indiens , dont les familles ne se sont alliées ni aux Arabes , ni aux Tartares , sont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes. Leur religion & la température de leur climat , rendirent ces peuples entièrement semblables à ces animaux paisibles , que nous élevons dans nos bergeries & dans nos colombiers , pour les égorger à notre plaisir. Toutes les nations farouches

qui descendirent du Caucase , du Taurus , & de l'Immaüs , pour subjuguier les habitants des bords de l'Inde , de l'Hidaspe , du Gange , les asservirent en se montrant.

C'est ce qui arriverait aujourd'hui à ces chrétiens primitifs appelés quakers , aussi pacifiques que les Indiens ; ils seraient dévorés par les autres nations , s'ils n'étaient protégés par leurs belliqueux compatriotes. La religion chrétienne , que ces seuls primitifs suivent à la lettre , est aussi ennemie du sang que la pythagoricienne. Mais les peuples chrétiens n'ont jamais observé leur religion , & les anciennes castes indiennes ont toujours pratiqué la leur. C'est que le pythagorisme est la seule religion au monde qui ait su faire de l'horreur du meurtre une piété filiale & un sentiment religieux. La transmigration des âmes est un système si simple , & même si vraisemblable aux yeux des peuples ignorants ; il est si facile de croire que ce qui anime un homme peut ensuite en animer un autre ; que tous ceux qui adoptèrent cette religion , crurent voir les âmes de leurs parents dans tous les hommes qui les environnaient. Ils se crurent tous frères , pères , mères , enfants , les uns des autres : cette idée inspirait nécessairement une charité universelle ; on tremblait de blesser un être qui était de la famille : en un mot , l'ancienne religion de l'Inde & celle des lettrés à la Chine , sont les seules dans lesquelles les hommes n'aient point été barbares. Comment put-il arriver qu'ensuite ces mêmes hommes , qui se faisaient un crime d'égorger un animal , permissent que les femmes se brûlassent sur le corps de leurs maris , dans la vaine espérance de renaître dans

des corps plus beaux & plus heureux? c'est que le fanatisme & les contradictions sont l'apanage de la nature humaine.

Il faut surtout considérer que l'abstinence de la chair des animaux est une suite de la nature du climat. L'extrême chaleur & l'humidité y pourrissent bientôt la viande; elle y est une très-mauvaise nourriture: les liqueurs fortes y sont également défendues par la nature, qui exige dans l'Inde des boissons rafraîchissantes. La métempsychose passa à la vérité chez nos nations septentrionales: les Celtes crurent qu'ils renaîtraient dans d'autres corps; mais si les druides avaient ajouté à cette doctrine la défense de manger de la chair, ils n'auraient pas été obéis.

Nous ne connaissons presque rien des anciens rites des brames conservés jusqu'à nos jours: ils communiquent peu les livres du *Hanscrit*, qu'ils ont encore dans cette ancienne langue sacrée: leur *Veidam*, leur *Shafta*, ont été aussi long-temps inconnus que le *Zend* des Perses, & que les cinq *Kings* des Chinois. Il n'y a guère que six-vingts ans que les Européens eurent les premières notions des cinq *Kings*: & le *Zend* n'a été vu que par le célèbre docteur *Hyde*, qui n'eut pas de quoi l'acheter, & de quoi payer l'interprète; & par le marchand *Chardin*, qui ne voulut pas en donner le prix qu'on lui en demandait. Nous n'eûmes que cet extrait du *Zend*, ou ce *Sadder*, dont j'ai déjà parlé.

Un hasard plus heureux a procuré à la bibliothèque de Paris un ancien livre des brames; c'est l'*Ezourveidam*, écrit avant l'expédition d'*Alexandre* dans l'Inde, avec un rituel de tous les anciens rites des brachmanes, intitulé le *Cormo-Veidam*: ce manuscrit,

traduit par un brame , n'est pas à la vérité le Veidam lui-même ; mais c'est un résumé des opinions & des rites contenus dans cette loi. Nous n'avons que depuis peu d'années le Shafta ; nous le devons aux soins & à l'érudition de M. *Holwell* , qui a demeuré très-long-temps parmi les brames. Le Shafta est antérieur au Veidam de quinze cents années , selon le calcul de ce favant anglais. (g) Nous pouvons donc nous flatter d'avoir aujourd'hui quelque connaissance des plus anciens écrits qui soient au monde.

Il faut désespérer d'avoir jamais rien des Egyptiens ; leurs livres sont perdus ; leur religion s'est anéantie ; ils n'entendent plus leur ancienne langue vulgaire , encore moins la sacrée. Ainsi ce qui était plus près de nous , plus facile à conserver , déposé dans des bibliothèques immenses , a péri pour jamais ; & nous avons trouvé au bout du monde des monuments non moins authentiques , que nous ne devons pas espérer de découvrir.

On ne peut douter de la vérité , de l'authenticité de ce rituel des brachmanes dont je parle. L'auteur assurément ne flatte pas sa secte ; il ne cherche point à déguiser ses superstitions , à leur donner quelque vraisemblance par des explications forcées , à les excuser par des allégories. Il rend compte des lois les plus extravagantes avec la simplicité de la candeur. L'esprit humain paraît là dans toute sa misère. Si les brames observaient toutes les lois de leur Veidam , il n'y a point de moine qui voulût s'affujettir à cet état. A peine le fils d'un brame est-il né , qu'il est l'esclave des cérémonies. On frotte sa langue avec de la poix

(g) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

résine ,

réfine, détrempeée dans de la farine; on prononce le mot *Oum*; on invoque vingt divinités subalternes avant qu'on lui ait coupé le nombril; mais aussi on lui dit: *Vivez pour commander aux hommes*; & dès qu'il peut parler, on lui fait sentir la dignité de son être. En effet, les brachmanes furent long-temps souverains dans l'Inde; & la théocratie fut établie dans cette vaste contrée plus qu'en aucun pays du monde.

Bientôt on expose l'enfant à la lune; on prie l'Être suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours; on adresse des *antiennes* au feu; on donne à l'enfant, avec cent cérémonies, le nom de *Chormo*, qui est le titre d'honneur des brames.

Dès que cet enfant peut marcher, il passe sa vie à se baigner & à réciter des prières; il fait le sacrifice des morts; & ce sacrifice est institué, pour que *Brama* donne à l'âme des ancêtres de l'enfant, une demeure agréable dans d'autres corps.

On fait des prières au cinq vents qui peuvent fortir par les cinq ouvertures du corps humain. Cela n'est pas plus étrange que les prières récitées au dieu *Pet*, par les bonnes vieilles de Rome.

Nulle fonction de la nature, nulle action chez les brames sans prières. La première fois qu'on rase la tête de l'enfant, le père dit au rasoir dévotement: *Rasoir, rase mon fils comme tu as rasé le soleil & le dieu Indro*. Il se pourrait, après tout, que le dieu *Indro* eût été autrefois rasé; mais pour le soleil, cela n'est pas aisé à comprendre, à moins que les brames n'aient eu notre *Apollon*, que nous représentons encore sans barbe.

Le récit de toutes ces cérémonies ferait aussi ennuyeux qu'elles nous paraissent ridicules ; & dans leur aveuglement , ils en disent autant des nôtres : mais il y a chez eux un mystère qui ne doit pas être passé sous silence ; c'est le *Matricha Machem*. On se donne par ce mystère un nouvel être , une nouvelle vie.

L'âme est supposée être dans la poitrine , & c'est en effet le sentiment de presque toute l'antiquité. On passe la main , de la poitrine à la tête , en appuyant sur le nerf qu'on croit aller d'un de ces organes à l'autre , & l'on conduit ainsi son âme à son cerveau. Quand on est sûr que son âme est bien montée , alors le jeune homme s'écrie que son âme & son corps sont réunis à l'Être suprême , & dit : *Je suis moi-même une partie de la Divinité.*

Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce , de ces stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même , celle des divins *Antonins* ; & il faut avouer que rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus. Se croire une partie de la Divinité , c'est s'imposer la loi de ne rien faire qui ne soit digne de DIEU même.

On trouve dans cette loi des brachmanes dix commandements , & ce sont dix péchés à éviter. Ils sont divisés en trois espèces ; les péchés du corps , ceux de la parole , ceux de la volonté. Frapper , tuer son prochain , le voler , violer les femmes , ce sont les péchés du corps ; dissimuler , mentir , injurier , ce sont les péchés de la parole ; ceux de la volonté consistent à souhaiter le mal , à regarder le bien des autres avec envie , à n'être pas touché des misères d'autrui. Ces dix commandements sont pardonner

tous les rites ridicules. On voit évidemment que la morale est la même chez toutes les nations civilisées, tandis que les usages les plus consacrés chez un peuple, paraissent aux autres, ou extravagants, ou haïssables. Les rites établis divisent aujourd'hui le genre-humain, & la morale le réunit.

La superstition n'empêcha jamais les brachmanes de reconnaître un Dieu unique. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'ils adorent un Dieu suprême; qu'ils gardent le silence plusieurs années avant d'oser parler; qu'ils sont sobres, chastes, tempérants; qu'ils vivent dans la justice, & qu'ils meurent sans regret. C'est le témoignage que leur rendent *S^t Thomas* d'Alexandrie, *Apulée*, *Porphire*, *Pallade*, *S^t Ambroïse*. N'oublions pas surtout qu'ils eurent un paradis terrestre, & que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis.

La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. Le penchant naturel de l'homme à se plaindre du présent & à vanter le passé, a fait imaginer par-tout une espèce d'âge d'or, auquel les siècles de fer ont succédé. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le *Veïdam* des anciens brachmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Procriti*. Chez eux, *Adimo* signifiait *Seigneur*, & *Procriti* voulait dire la *Vie*; comme *Eva* chez les Phéniciens, & même chez les Hébreux leurs imitateurs, signifiait aussi la *Vie* ou le *Serpent*. Cette conformité mérite une grande attention.

O SERONS-NOUS parler des Chinois, fans nous en rapporter à leurs propres annales ? elles font confirmées par le témoignage unanime de nos voyageurs de différentes sectes ; jacobins , jésuites , luthériens , calvinistes , anglicans ; tous intéressés à se contredire. Il est évident que l'empire de la Chine était formé il y a plus de quatre mille ans. Ce peuple antique n'entendit jamais parler d'aucune de ces révolutions physiques , de ces inondations , de ces incendies , dont la faible mémoire s'était conservée & altérée dans les fables du déluge de *Deucalion* , & de la chute de *Phaëton*. Le climat de la Chine avait donc été préservé de ces fléaux , comme il le fut toujours de la peste proprement dite , qui a tant de fois ravagé l'Afrique , l'Asie , & l'Europe.

Si quelques annales portent un caractère de certitude , ce sont celles des Chinois , qui ont joint , comme on l'a déjà dit ailleurs , l'histoire du ciel à celle de la terre. Seuls de tous les peuples , ils ont constamment marqué leurs époques par les éclipses , par les conjonctions des planètes ; & nos astronomes qui ont examiné leurs calculs , ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations inventèrent des fables allégoriques ; & les Chinois écrivirent leur histoire , la plume & l'astrolabe à la main , avec une simplicité dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

Chaque règne de leurs empereurs a été écrit par des contemporains ; nulle différente manière de compter parmi eux ; nulles chronologies qui se

contredisent. Nos voyageurs missionnaires rapportent avec candeur que, lorsqu'ils parlèrent au sage empereur *Cam-hi*, des variations considérables de la chronologie de la Vulgate, des Septante, des Samaritains; *Cam-hi* leur répondit : *Est-il possible que les livres en qui vous croyez se combattent ?*

Les Chinois écrivaient sur des tablettes légères de bambou, quand les Chaldéens n'écrivaient que sur des briques grossières; & ils ont même encore de ces anciennes tablettes que leurs vernis a préservées de la pourriture : ce sont, peut-être, les plus anciens monuments du monde. Point d'histoire chez eux avant celle de leurs empereurs; presque point de fictions, aucun prodige, nul homme inspiré qui se dise demi-Dieu, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs : dès que ce peuple écrit, il écrit raisonnablement.

Il diffère surtout des autres nations, en ce que leur histoire ne fait aucune mention d'un collège de prêtres qui ait jamais influé sur les lois. Les Chinois ne remontent point jusqu'aux temps sauvages, où les hommes eurent besoin qu'on les trompât pour les conduire. D'autres peuples commencèrent leur histoire par l'origine du monde : le Zend des Perses, le *Shafta* & le *Veidam* des Indiens, *Sanchoniathon*, *Manéthon*; enfin, jusqu'à *Hésiode*, tous remontent à l'origine des choses, à la formation de l'univers. Les Chinois n'ont point eu cette folie; leur histoire n'est que celle des temps historiques.

C'est ici qu'il faut surtout appliquer notre grand principe, qu'une nation dont les premières chroniques attestent l'existence d'un vaste empire, puissant & sage,

doit avoir été rassemblée en corps de peuple pendant des siècles antérieurs. Voilà ce peuple qui, depuis plus de quatre mille ans, écrit journallement ses annales. Encore une fois, n'y aurait-il pas de la démente à ne pas voir que, pour être exercé dans tous les arts qu'exige la société des hommes, & pour en venir non-seulement jusqu'à écrire, mais jusqu'à bien écrire, il avait fallu plus de temps que l'empire Chinois n'a duré, en ne comptant que depuis l'empereur *Fo-hi* jusqu'à nos jours ? Il n'y a point de lettré à la Chine, qui doute que les cinq Kings n'aient été écrits deux mille trois cents ans avant notre ère vulgaire. Ce monument précède donc de quatre cents années les premières observations babyloniennes, envoyées en Grèce par *Callisthène*. De bonne foi, fied-il bien à des lettrés de Paris, de contester l'antiquité d'un livre chinois, regardé comme authentique par tous les tribunaux de la Chine ? (*)

Les premiers rudiments sont, en tout genre, plus lents chez les hommes, que les grands progrès. Souvenons-nous toujours que presque personne ne savait écrire il y a cinq cents ans, ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi nous. Ces tailles dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, étaient nos hiéroglyphes & nos livres de compte. Il n'y avait point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom de taille l'atteste encore dans nos campagnes. Nos coutumes capricieuses, qu'on n'a commencé à rédiger par écrit que depuis quatre cents cinquante ans, nous apprennent assez combien l'art d'écrire était rare alors. Il n'y a point de peuple en Europe

(*) Voyez les lettres du savant jésuite *Parrenin*.

qui n'ait fait, en dernier lieu, plus de progrès en un demi-siècle dans tous les arts, qu'il n'en avait fait depuis les invasions des barbares jusqu'au quatorzième siècle.

Je n'examinerai point ici pourquoi les Chinois, parvenus à connaître & à pratiquer tout ce qui est utile à la société, n'ont pas été aussi loin que nous allons aujourd'hui dans les sciences. Ils sont aussi mauvais physiciens, je l'avoue, que nous l'étions il y a deux cents ans, & que les Grecs & les Romains l'ont été; mais ils ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences.

Leur vaste & peuplé empire était déjà gouverné comme une famille dont le monarque était le père, & dont quarante tribunaux de législation étaient regardés comme les frères aînés, quand nous étions errants en petit nombre dans la forêt des Ardennes.

Leur religion était simple, sage, auguste, libre de toute superstition & de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore des *Teutatès*, à qui des druides sacrifiaient les enfants de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier.

Les empereurs Chinois offraient eux-mêmes au dieu de l'univers, au *Chang-ti*, au *Tien*, au principe de toutes choses, les prémices des récoltes deux fois l'année; & de quelles récoltes encore? de ce qu'ils avaient semé de leurs propres mains. Cette coutume s'est soutenue pendant quarante siècles, au milieu même des révolutions & des plus horribles calamités.

Jamais la religion des empereurs & des tribunaux ne fut déshonorée par des impostures ; jamais troublée par les querelles du sacerdoce & de l'empire ; jamais chargée d'innovations absurdes , qui se combattent les unes les autres avec des arguments aussi absurdes qu'elles , & dont la démence a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques conduits par des factieux. C'est par là, surtout, que les Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers.

Leur *Confutzié* , que nous appelons *Confucius* , n'imagina ni nouvelles opinions , ni nouveaux rites ; il ne fit ni l'inspiré , ni le prophète : c'était un sage magistrat qui enseignait les anciennes lois. Nous disons quelquefois , & bien mal à propos , *la religion de Confucius* ; il n'en avait point d'autres que celle de tous les empereurs & de tous les tribunaux ; point d'autre que celle des premiers sages. Il ne recommande que la vertu ; il ne prêche aucun mystère. Il dit dans son premier livre , que pour apprendre à gouverner , il faut passer tous ses jours à se corriger. Dans le second , il prouve que DIEU a gravé lui-même la vertu dans le cœur de l'homme ; il dit que l'homme n'est point né méchant , & qu'il le devient par sa faute. Le troisième est un recueil de maximes pures , où vous ne trouvez rien de bas , & rien d'une allégorie ridicule. Il eut cinq mille disciples ; il pouvait se mettre à la tête d'un parti puissant , & il aimait mieux instruire les hommes que de les gouverner.

On s'est élevé avec force , dans *l'Essai sur les mœurs &c.* contre la témérité que nous avons eue , au bout de l'Occident , de vouloir juger de cette cour

orientale, & de lui attribuer l'athéisme. Par quelle fureur, en effet, quelques-uns d'entre nous ont-ils pu appeler athée un empire dont presque toutes les lois sont fondées sur la connaissance d'un Être suprême, rémunérateur & vengeur? Les inscriptions de leurs temples, dont nous avons des copies authentiques, sont : (i) *Au premier principe, sans commencement & sans fin. Il a tout fait, il gouverne tout. Il est infiniment bon, infiniment juste; il éclaire, il soutient, il règle toute la nature.*

On a reproché, en Europe, aux jésuites qu'on n'aimait pas, de flatter les athées de la Chine. Un français appelé *Maigrot*, nommé par un pape évêque *in partibus* de Conon à la Chine, fut député par ce même pape pour aller juger le procès sur les lieux. Ce *Maigrot* ne savait pas un mot de chinois; cependant il traita *Confucius* d'athée, sur ces paroles de ce grand homme : *Le ciel m'a donné la vertu, l'homme ne peut me nuire.* Le plus grand de nos saints n'a jamais débité de maxime plus céleste. Si *Confucius* était athée, *Caton* & le chancelier de *l'Hospital* l'étaient aussi.

Répétons ici, pour faire rougir la calomnie, que les mêmes hommes qui foutenaient contre *Bayle*, qu'une société d'athées était impossible, avançaient en même temps que le plus ancien gouvernement de la terre était une société d'athées. Nous ne pouvons trop nous faire honte de nos contradictions.

Répétons encore que les lettrés chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple aux superstitions des bonzes. Ils reçurent la secte de *Laokium*,

(i) Voyez seulement les estampes gravées dans la collection du jésuite du *Halde*.

& celle de *Fo* & plusieurs autres. Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus grossière; ils souffrirent les bonzes & les continrent. Presque par-tout ailleurs, ceux qui faisaient le métier de bonzes avaient l'autorité principale.

Il est vrai que les lois de la Chine ne parlent point de peines & de récompenses après la mort : ils n'ont point voulu affirmer ce qu'ils ne savaient pas. Cette différence entre eux & tous les grands peuples policés est très-étonnante. La doctrine de l'enfer était utile, & le gouvernement des Chinois ne l'a jamais admise. Ils se contentèrent d'exhorter les hommes à révéler le ciel, & à être justes. Ils crurent qu'une police exacte, toujours exercée, ferait plus d'effet que des opinions qui peuvent être combattues; & qu'on craindrait plus la loi toujours présente, qu'une loi à venir. Nous parlerons en son temps d'un autre peuple, infiniment moins considérable, qui eut à-peu-près la même idée, ou plutôt qui n'eut aucune idée; mais qui fut conduit par des voies inconnues aux autres hommes.

Résumons ici seulement, que l'empire Chinois subsistait, avec splendeur, quand les Chaldéens commençaient le cours de ces dix-neuf cents années d'observations astronomiques, envoyées en Grèce par *Callisthène*. Les BrameS régnaient alors dans une partie de l'Inde; les Perses avaient leurs lois; les Arabes au midi, les Scythes au septentrion, habitaient sous des tentes; l'Egypte, dont nous allons parler, était un puissant royaume.

D E L' E G Y P T E.

IL me paraît sensible que les Egyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industriels, puissants, que très-long-temps après tous les peuples que je viens de passer en revue. La raison en est évidente. L'Égypte, jusqu'au Delta, est resserrée par deux chaînes de rochers, entre lesquels le Nil se précipite, en descendant d'Éthiopie, du midi au septentrion. Il n'y a, des cataractes du Nil à ses embouchures, en ligne droite, que cent soixante lieues de trois mille pas géométriques; & la largeur n'est que de dix à quinze & vingt lieues jusqu'au Delta, partie basse de l'Égypte, qui embrasse une étendue de cinquante lieues d'orient en occident. A la droite du Nil, sont les déserts de la Thébàide; & à la gauche, les sables inhabitables de la Lybie, jusqu'au petit pays où fut bâti le temple d'*Ammon*.

Les inondations du Nil dûrent, pendant des siècles, écarter tous les colons d'une terre submergée quatre mois de l'année; ces eaux croupissantes s'accumulant continuellement, dûrent long-temps faire un marais de toute l'Égypte. Il n'en est pas ainsi des bords de l'Euphrate, du Tigre, de l'Inde, du Gange, & d'autres rivières qui se débordent aussi presque chaque année, en été, à la fonte des neiges. Leurs débordements ne sont pas si grands, & les vastes plaines qui les environnent, donnent aux cultivateurs toute la liberté de profiter de la fertilité de la terre.

Observons surtout que la peste, ce fléau attaché au genre animal, règne une fois en dix ans au moins en Egypte; elle devait être beaucoup plus destructive quand les eaux du Nil, en croupissant sur la terre, ajoutaient leur infection à cette contagion horrible; & ainsi la population de l'Egypte dut être très-faible pendant bien des siècles.

L'ordre naturel des choses semble donc démontrer invinciblement que l'Egypte fut une des dernières terres habitées. Les Troglodytes, nés dans ces rochers dont le Nil est bordé, furent obligés à des travaux aussi longs que pénibles, pour creuser des canaux qui reçussent le fleuve; pour élever des cabanes & les rehausser de vingt-cinq pieds au-dessus du terrain. C'est-là pourtant ce qu'il fallut faire avant de bâtir Thèbes, aux prétendues cent portes; avant d'élever Memphis, & de songer à construire des pyramides. Il est bien étrange qu'aucun ancien historien n'ait fait une réflexion si naturelle.

Nous avons déjà observé que dans le temps où l'on place les voyages d'*Abraham*, l'Egypte était un puissant royaume. Ses rois avaient déjà bâti quelques-unes de ces pyramides qui étonnent encore les yeux & l'imagination. Les Arabes ont écrit que la plus grande fut élevée par *Saurid*, plusieurs siècles avant *Abraham*. On ne sait en quel temps fut construite la fameuse Thèbes aux cent portes, la ville de Dieu, *Diospolis*. Il paraît que dans ces temps reculés, les grandes villes portaient le nom de villes de Dieu, comme Babylone. Mais, qui pourra croire que par chacune des cent portes de cette ville, il sortait deux cents chariots armés en guerre, & dix mille

combattants? (11) Cela ferait vingt mille chariots & un million de soldats; & à un soldat pour cinq personnes, ce nombre suppose au moins cinq millions de têtes pour une seule ville, dans un pays qui n'est pas si grand que l'Espagne ou que la France, & qui n'avait pas, selon *Diodore de Sicile*, plus de trois millions d'habitants, & plus de cent soixante mille soldats pour sa défense. *Diodore*, au livre premier, dit que l'Egypte était si peuplée, qu'autrefois elle avait eu jusqu'à sept millions d'habitants; & que de son temps, elle en avait encore trois millions.

Vous ne croyez pas plus aux conquêtes de *Sésostris*, qu'aux dix millions de soldats qui sortent par les cent portes de Thèbes. Ne pensez-vous pas lire l'histoire de *Picrocole*, quand ceux qui copient *Diodore*, vous disent que le père de *Sésostris*, fondant ses espérances sur un songe & sur un oracle, destina son fils à subjuguier le monde; qu'il fit élever à sa cour dans le métier des armes, tous les enfants nés le même jour que ce fils; qu'on ne leur donnait à manger qu'après qu'ils avaient couru huit de nos grandes lieues; (k) enfin, que *Sésostris* partit avec six cents mille hommes, & vingt-sept mille chars de guerre, pour aller conquérir toute la terre, depuis l'Inde jusqu'aux extrémités du Pont-Euxin, & qu'il subjugua la Mingrèlie & la Géorgie, appelées alors

(11) M. de *Voltaire* n'a en vue ici que les compilateurs modernes. *Homère* parle de cent chars qui sortaient de chaque porte de Thèbes; *Diodore* en compte deux cents; & c'est *Pomponius Mela* qui parle des dix mille combattants. Voyez la *Défense de mon oncle*, chap. IX.

(k) Quand on réduirait ces huit lieues à six, on ne retrancherait qu'un quart du ridicule.

la Colchide? (12) *Hérodote* ne doute pas que *Sésostris* n'ait laissé des colonies en Colchide, parce qu'il a vu à Colchos des hommes bafanés, avec des cheveux crépus, ressemblants aux Egyptiens. Je croirais bien plutôt que ces espèces de Scythes, des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne, vinrent rançonner les Egyptiens quand ils ravagèrent si long-temps l'Asie, avant le règne de *Cyrus*. Je croirais qu'ils emmenèrent avec eux des esclaves de l'Égypte, ce vrai pays d'esclaves, & qu'*Hérodote* put voir ou crut voir les descendants en Colchide. Si les Colchidiens avaient en effet la superstition de se faire circoncire, ils avaient probablement retenu cette coutume d'Égypte, comme il arriva presque toujours aux peuples du Nord de prendre les rites des nations civilisées qu'ils avaient vaincues. (13)

Jamais les Egyptiens dans les temps connus ne furent redoutables; jamais ennemi n'entra chez eux qu'il ne les subjuguât. Les Scythes commencèrent. Après les Scythes, vint *Nabuchodonosor* qui conquiert l'Égypte sans résistance; *Cyrus* n'eut qu'à y envoyer un de ses lieutenants : révoltée sous *Cambyse*, il ne

(12) Nous avons entendu expliquer cette histoire de *Sésostris* d'une manière très-ingénieuse, en la regardant comme une allégorie. *Sésostris* est le soleil, qui part à la tête de l'armée céleste pour conquérir la terre; les dix-sept cents enfants, nés le même jour que lui, sont les étoiles : les Egyptiens en devaient connaître à-peu-près ce nombre. Mais que cette fable soit une allégorie astronomique, ou un conte qui ne signifie rien, il est toujours également ridicule de la regarder comme une histoire.

(13) Il peut y avoir eu une colonie égyptienne sur les bords du Pont-Euxin, sans que *Sésostris* soit parti de l'Égypte avec 600,000 combattants pour conquérir la terre. *Hérodote* pouvait être à la fois un historien fabuleux & un mauvais logicien.

fallut qu'une campagne pour la foumettre : & ce *Cambyse* eut tant de mépris pour les Egyptiens , qu'il tua leur dieu *Apis* en leur présence. *Ochus* réduisit l'Egypte en province de son royaume. *Alexandre* , *Cesar* , *Auguste* , le calife *Omar* , conquièrent l'Egypte avec une égale facilité. Ces mêmes peuples de Colchos , sous le nom de Mammelucs , revinrent encore s'emparer de l'Egypte du temps des croisades ; enfin *Sélim I* conquit l'Egypte en une seule campagne , comme tous ceux qui s'y étaient présentés. Il n'y a jamais eu que nos seuls croisés qui se soient fait battre par ces Egyptiens , le plus lâche de tous les peuples , comme on l'a remarqué ailleurs ; mais c'est qu'alors les Egyptiens étaient gouvernés par la milice des Mammelucs de Colchos.

Il est vrai qu'un peuple humilié peut avoir été autrefois conquérant : témoins les Grecs & les Romains. Mais nous sommes plus sûrs de l'ancienne grandeur des Romains & des Grecs , que de celle de *Sésostris*.

Je ne nie pas que celui qu'on appelle *Sésostris* , n'ait pu avoir une guerre heureuse contre quelques Ethiopiens , quelques Arabes , quelques peuples de la Phénicie. Alors , dans le langage des exagérateurs , il aura conquis toute la terre. Il n'y a point de nation subjuguée qui ne prétende en avoir autrefois subjugué d'autres. La vaine gloire d'une ancienne supériorité console de l'humiliation présente.

Hérodote racontait ingénument aux Grecs ce que les Egyptiens lui avaient dit ; mais comment , en ne lui parlant que de prodiges , ne lui dirent-ils rien des fameuses plaies d'Egypte , de ce combat magique

entre les forciers de *Pharaon* & le ministre du Dieu des Juifs; & d'une armée entière engloutie au fond de la mer Rouge, sous les eaux élevées comme des montagnes à droite & à gauche, pour laisser passer les Hébreux, lesquelles en retombant submergèrent les Egyptiens? C'était assurément le plus grand événement dans l'histoire du monde: comment donc ni *Hérodote*, ni *Manethon*, ni *Eratosthènes*, ni aucun des Grecs si grands amateurs du merveilleux, & toujours en correspondance avec l'Égypte, n'ont-ils point parlé de ces miracles qui devaient occuper la mémoire de toutes les générations? Je ne fais pas assurément cette réflexion pour infirmer le témoignage des livres hébreux, que je révère comme je le dois: je me borne à m'étonner seulement du silence de tous les Egyptiens & de tous les Grecs. DIEU ne voulut pas sans doute qu'une histoire si divine nous fût transmise par aucune main profane.

DE LA LANGUE DES EGYPTIENS, ET DE LEURS SYMBOLES.

LE langage des Egyptiens n'avait aucun rapport avec celui des nations de l'Asie. Vous ne trouvez chez ce peuple ni le mot d'*Adoni* ou d'*Adonai*, ni de *Bal* ou *Baal*, termes qui signifient le Seigneur; ni de *Mitra*, qui était le soleil chez les Perses; ni de *Melch*, qui signifie roi en Syrie; ni de *Shak*, qui signifie la même chose chez les Indiens & chez les Persans. Vous voyez au contraire que *Pharao* était le nom égyptien qui répond à roi. *Oshiret* (*Osiris*) répondait au *Mitra*
des

des Perfans; & le mot vulgaire *On* signifiait le foleil. Les prêtres perfans s'appelaient *Mogh*; ceux des Egyptiens *Schoen*, au rapport de la Genèse, chapitre 46. Les hiéroglyphes, les caractères alphabétiques d'Egypte, que le temps a épargnés, & que nous voyons encore gravés fur les obélifques, n'ont aucun rapport à ceux des autres peuples.

Avant que les hommes euffent inventé les hiéroglyphes, ils avaient indubitablement des signes représentatifs; car en effet, qu'ont pu faire les premiers hommes, finon ce que nous fefons quand nous fommes à leur place? Qu'un enfant fe trouve dans un pays dont il ignore la langue, il parle par signes; fi on ne l'entend pas, pour peu qu'il ait la moindre fagacité, il deffine fur un mur, avec un charbon, les chofes dont il a befoin.

On peignit donc d'abord groffièrement ce qu'on voulut faire entendre; & l'art de deffiner précéda fans doute l'art d'écrire. C'est ainfi que les Mexicains & les Péruviens écrivaient; ils n'avaient pas pouffé l'art plus loin. Telle était la méthode de tous les premiers peuples policés. Avec le temps, on inventa les figures symboliques: deux mains entrelacées signifèrent la paix; des flèches représentèrent la guerre; un œil signifia la Divinité; un fceptre marqua la royauté; & des lignes qui joignaient ces figures exprimèrent des phrafes courtes.

Les Chinois inventèrent enfin des caractères pour exprimer chaque mot de leur langue. Mais quel peuple inventa l'alphabet qui, en mettant fous les yeux les différens, fons qu'on peut articuler, donne la

facilité de combiner par écrit tous les mots possibles ? Qui put ainsi apprendre aux hommes à graver si aisément leurs pensées ? Je ne répéterai point ici tous les contes des anciens sur cet art qui éternise tous les arts ; je dirai seulement qu'il a fallu bien des siècles pour y arriver.

Les *schoen*, ou prêtres d'Égypte, continuèrent longtemps d'écrire en hiéroglyphes ; ce qui est défendu par le second article de la loi des Hébreux : & quand les peuples d'Égypte eurent des caractères alphabétiques, les *schoen* en prirent de différents qu'ils appelèrent sacrés, afin de mettre toujours une barrière entre eux & le peuple. Les mages, les brames, en usaient de même ; tant l'art de se cacher aux hommes a semblé nécessaire pour les gouverner. Non-seulement ces *schoen* avaient des caractères qui n'appartenaient qu'à eux ; mais ils avaient encore conservé l'ancienne langue de l'Égypte, quand le temps avait changé celle du vulgaire.

Manethon cité dans *Eusèbe*, parle de deux colonnes gravées par *Thaut*, le premier *Hermès*, en caractères de la langue sacrée : mais qui fait en quel temps vivait cet ancien *Hermès* ? Il est très-vraisemblable qu'il vivait plus de huit cents ans avant le temps où l'on place *Moïse* ; car *Sanchoniathon* dit avoir lu les écrits de *Thaut*, faits, dit-il, il y a huit cents ans. Or *Sanchoniathon* écrivait en Phénicie, pays voisin de la petite contrée Cananéenne, mise à feu & à sang par *Josué*, selon les livres Juifs. S'il avait été contemporain de *Moïse*, ou s'il était venu après lui, il aurait sans doute parlé d'un homme si extraordinaire, & de ses prodiges épouvantables ; il aurait rendu témoignage à ce fameux

législateur juif, & *Eusebe* n'aurait pas manqué de se prévaloir des aveux de *Sanchoniathon*.

Quoi qu'il en soit, les Egyptiens gardèrent surtout très-scrupuleusement leurs premiers symboles. C'est une chose curieuse de voir sur leurs monuments un serpent qui se mord la queue, figurant les douze mois de l'année; & ces douze mois exprimés chacun par des animaux, qui ne sont pas absolument ceux du Zodiaque que nous connaissons. On voit encore les cinq jours ajoutés depuis aux douze mois, sous la forme d'un petit serpent sur lequel cinq figures sont assises : c'est un *épervier*, un *homme*, un *chien*, un *lion*, & un *ibis*. On les voit dessinés dans *Kirker*, d'après des monuments conservés à Rome. Ainsi, presque tout est symbole & allégorie dans l'antiquité.

DES MONUMENTS DES EGYPTIENS.

IL est certain qu'après les siècles où les Egyptiens fertilisèrent le sol par les saignées du fleuve, après les temps où les villages commencèrent à être changés en villes opulentes; alors, les arts nécessaires étant perfectionnés, les arts d'ostentation commencèrent à être en honneur. Alors il se trouva des souverains qui employèrent leurs sujets, & quelques arabes voisins du lac Sirbon, à bâtir leurs palais, & leurs tombeaux en pyramides; à tailler des pierres énormes dans les carrières de la haute Egypte; à les embarquer sur des radeaux jusqu'à Memphis; à élever sur des colonnes massives de grandes pierres plates, sans goût & sans proportions. Ils connurent le grand, & jamais le beau. Ils enseignèrent les premiers Grecs; mais ensuite

les Grecs furent leurs maîtres en tout , quand ils eurent bâti Alexandrie.

Il est triste que dans la guerre de *César*, la moitié de la fameuse bibliothèque des *Ptolomées* ait été brûlée, & que l'autre moitié ait chauffé les bains des musulmans, quand *Omar* subjuga l'Égypte. On eût connu du moins l'origine des superstitions dont ce peuple fut infecté, le chaos de leur philosophie, quelques-unes de leurs antiquités & de leurs sciences.

Il faut absolument qu'ils aient été en paix pendant plusieurs siècles, pour que leurs princes aient eu le temps & le loisir d'élever tous ces batiments prodigieux dont la plupart subsistent encore.

Leurs pyramides coûtèrent bien des années & bien des dépenses; il fallut qu'une grande partie de la nation, & nombre d'esclaves étrangers fussent longtemps employés à ces ouvrages immenses. Ils furent élevés par le despotisme, la vanité, la servitude, & la superstition. En effet, il n'y avait qu'un roi despote qui pût forcer ainsi la nature. L'Angleterre, par exemple, est aujourd'hui plus puissante que n'était l'Égypte; un roi d'Angleterre pourrait-il employer sa nation à élever de tels monuments?

La vanité y avait part sans doute; c'était, chez les anciens rois d'Égypte, à qui élèverait la plus belle pyramide à son père ou à lui-même; la servitude procura la main-d'œuvre. Et quant à la superstition, on fait que ces pyramides étaient des tombeaux; on fait que les *chochamatin* ou *schoen* d'Égypte, c'est-à-dire les prêtres, avaient persuadé la nation que l'âme rentrerait dans son corps au bout de mille années. On voulait que le corps fût mille ans entiers à l'abri de

toute corruption : c'est pourquoi on l'embaumait avec un soin si scrupuleux ; & pour le dérober aux accidents , on l'enfermait dans une masse de pierre sans issue. Les rois , les grands , donnaient à leurs tombeaux la forme qui offrait le moins de prise aux injures du temps. Leurs corps se sont conservés au-delà des espérances humaines. Nous avons aujourd'hui des momies égyptiennes de plus de quatre mille années. Des cadavres ont duré autant que des pyramides.

Cette opinion d'une résurrection après dix siècles passa depuis chez les Grecs, disciples des Egyptiens , & chez les Romains, disciples des Grecs. On la retrouve dans le sixième livre de l'Enéide , qui n'est que la description des mystères d'*Isis*, & de *Cérès Eleusine*. (1)

*Has omnes , ubi mille rotam volvere per annos ,
Lethæum ad fluvium Deus advocat agmine magno ;
Scilicet ut memores supera & convexa revisant.*

Elle s'introduisit ensuite chez les chrétiens , qui établirent le règne de mille ans ; la secte des millénaires l'a fait revivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi que plusieurs opinions ont fait le tour du monde. En voilà assez pour faire voir dans quel esprit on bâtit ces pyramides. Ne répétons pas ce qu'on a dit sur leur architecture & sur leurs dimensions ; je n'examine que l'histoire de l'esprit humain.

(1) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article INITIATION.

DES RITES EGYPTIENS, ET DE LA
CIRCONCISION.

PREMIEREMENT, les Egyptiens reconnurent-ils un Dieu suprême? Si l'on eût fait cette question aux gens du peuple, ils n'auraient su que répondre; si à de jeunes étudiants dans la théologie égyptienne, ils auraient parlé long-temps sans s'entendre; si à quelqu'un des sages consultés par *Pythagore*, par *Platon*, par *Plutarque*, il eût dit nettement qu'il n'adorait qu'un Dieu. Il se serait fondé sur l'ancienne inscription de la statue d'*Isis*: *Je suis ce qui est*; & cette autre: *Je suis tout ce qui a été & qui sera; nul mortel ne pourra lever mon voile*. Il aurait fait remarquer le globe placé sur la porte du temple de Memphis, qui représentait l'unité de la nature divine sous le nom de *Knef*. Le nom même le plus sacré parmi les Egyptiens était celui que les Hébreux adoptèrent, *I ha ho*. On le prononce diversement: mais *Clément* d'Alexandrie assure dans ses *Stromates*, que ceux qui entraient dans le temple de *Sérapis*, étaient obligés de porter sur eux le nom de *I ha ho*, ou bien celui de *I ha hou*, qui signifie le Dieu éternel. Les Arabes n'en ont retenu que la syllabe *Hou* adoptée enfin par les Turcs, qui la prononcent avec plus de respect encore que le mot *Allah*; car ils se servent d'*Allah* dans la conversation, & ils n'emploient *Hou* que dans leurs prières.

Difons ici en passant que l'ambassadeur turc *Said Effendi*, voyant représenter à Paris le *Bourgeois gentilhomme*, & cette cérémonie ridicule dans laquelle on le fait turc; quand il entendit prononcer le nom sacré

Hou avec dérision & avec des postures extravagantes, il regarda ce divertissement comme la profanation la plus abominable.

Revenons. Les prêtres d'Égypte nourrissaient-ils un bœuf sacré, un chien sacré, un crocodile sacré ? oui. Et les Romains eurent aussi des oies sacrées ? Ils eurent des dieux de toute espèce ; & les dévotes avaient parmi leurs pénates, le dieu de la chaise percée, *deum stercutium* ; & le dieu pet, *deum crepitum* : mais en reconnaissaient-ils moins le *deum optimum maximum*, le maître des dieux & des hommes ? Quel est le pays qui n'ait pas une foule de superstitieux, & un petit nombre de sages ?

Ce qu'on doit surtout remarquer de l'Égypte & de toutes les nations, c'est qu'elles n'ont jamais eu d'opinions constantes, comme elles n'ont jamais eu de lois toujours uniformes, malgré l'attachement que les hommes ont à leurs anciens usages. Il n'y a d'immuable que la géométrie ; tout le reste est une variation continuelle.

Les savants disputent & disputeront. L'un assure que les anciens peuples ont tous été idolâtres, l'autre le nie. L'un dit qu'ils n'ont adoré qu'un dieu sans simulacre, l'autre qu'ils ont révééré plusieurs dieux dans plusieurs simulacres ; ils ont tous raison : il n'y a seulement qu'à distinguer le temps & les hommes qui ont changé : rien ne fut jamais d'accord. Quand les *Ptolomées* & les principaux prêtres se moquaient du bœuf *Apis*, le peuple tombait à genoux devant lui.

Juvénal a dit que les Égyptiens adoraient des oignons : mais aucun historien ne l'avait dit. Il y a bien de la différence entre un oignon sacré & un

104 RITES EGYPTIENS ET CIRCONCISION.

oignon dieu ; on n'adore pas tout ce qu'on place, tout ce que l'on consacre sur un autel. Nous lisons dans *Cicéron*, que les hommes qui ont épuisé toutes les superstitions, ne sont point parvenus encore à celle de manger leurs dieux, & que c'est la seule absurdité qui leur manque.

La circoncision vient-elle des Egyptiens, des Arabes, ou des Ethiopiens ? Je n'en fais rien. Que ceux qui le savent le disent. Tout ce que je fais, c'est que les prêtres de l'antiquité s'imprimaient sur le corps des marques de leur consécration, comme depuis on marqua d'un fer ardent la main des soldats romains. Là, des sacrificateurs se tailladaient le corps, comme firent depuis les prêtres de *Bellone* : ici, ils se faisaient eunuques, comme les prêtres de *Cybèle*.

Ce n'est point du tout par un principe de santé que les Ethiopiens, les Arabes, les Egyptiens, se circoncirent. On a dit qu'ils avaient le prépuce trop long ; mais, si l'on peut juger d'une nation par un individu, j'ai vu un jeune Ethiopien qui, né hors de sa patrie, n'avait point été circoncis : je puis assurer que son prépuce était précisément comme les nôtres.

Je ne fais pas quelle nation s'avisa la première de porter en procession le *Kteis* & le *Phallum*, c'est-à-dire la représentation des signes distinctifs des animaux mâles & femelles ; cérémonie aujourd'hui indécente, autrefois sacrée : les Egyptiens eurent cette coutume. On offrait aux dieux des prémices ; on leur immolait ce qu'on avait de plus précieux ; il paraît naturel & juste que les prêtres offrissent une légère partie de l'organe de la génération à ceux par qui tout s'engendrait. Les Ethiopiens, les Arabes, circoncirent aussi

MYSTERES DES EGYPTIENS. 105

leurs filles, en coupant une très-légère partie des nymphes ; ce qui prouve bien que la santé ni la netteté ne pouvaient être la raison de cette cérémonie ; car assurément une fille incircconcise peut être aussi propre qu'une circconcise.

Quand les prêtres d'Egypte eurent consacré cette opération, leurs initiés la subirent aussi ; mais avec le temps on abandonna aux seuls prêtres cette marque distinctive. On ne voit pas qu'aucun *Ptolomé* se soit fait circconcire, & jamais les auteurs romains ne flétrirent le peuple égyptien du nom d'*Apella* qu'ils donnaient aux Juifs. Ces Juifs avaient pris la circconcision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies. Ils l'ont toujours conservée, ainsi que les Arabes & les Ethiopiens. Les Turcs s'y sont soumis, quoiqu'elle ne soit pas ordonnée dans l'Alcoran. Ce n'est qu'un ancien usage qui commença par la superstition, & qui s'est conservé par la coutume.

DES MYSTERES DES EGYPTIENS.

JE suis bien loin de savoir quelle nation inventa la première ces mystères qui furent si accredités depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre. Les Egyptiens ne nomment point l'auteur des mystères d'*Isis*. *Zoroastre* passe pour en avoir établi en Perse ; *Cadmus & Inachus*, en Grèce ; *Orphée*, en Thrace ; *Minos*, en Crète. Il est certain que tous ces mystères annonçaient une vie future ; car *Celse* dit aux chrétiens : (m) *Vous vous vantez de croire des peines éternelles ; eh ! tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

(m) *Origène*, livre VIII.

Les Grecs qui prirent tant de choses des Egyptiens, leur *Tartharoth* dont ils firent le Tartare, le lac dont ils firent l'*Achéron*, le batelier *Caron* dont ils firent le nocher des morts; n'eurent leurs fameux mystères d'*Eleufine* que d'après ceux d'*Isis*. Mais que les mystères de *Zoroastre* n'aient pas précédé ceux des Egyptiens, c'est ce que personne ne peut affirmer. Les uns & les autres étaient de la plus haute antiquité; & tous les auteurs grecs & latins qui en ont parlé, conviennent que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines & les récompenses après la mort, étaient annoncées dans ces cérémonies sacrées.

Il y a grande apparence que les Egyptiens ayant une fois établi ces mystères, en conservèrent les rites; car malgré leur extrême légèreté, ils furent constants dans la superstition. La prière que nous trouvons dans *Apulée*, quand *Lucius* est initié aux mystères d'*Isis*, doit être l'ancienne prière. *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les éléments l'obéissent, &c.*

Peut-on avoir une plus forte preuve de l'unité de Dieu reconnue par les Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions méprisables?

DES GRECS, DE LEURS ANCIENS DELUGES,
DE LEURS ALPHABETS, ET DE LEUR GENIE.

LA Grèce est un petit pays montagneux, entrecoupé par la mer, à-peu-près de l'étendue de la grande Bretagne. Tout atteste dans cette contrée les révolutions physiques qu'elle a dû éprouver. Les îles qui l'entourent montrent assez, par les écueils continus qui les bordent, par le peu de profondeur de la mer, par les herbes & les racines qui croissent sous les eaux, qu'elles ont été détachées du continent. Les golfes de l'Eubée, de Chalcis, d'Argos, de Corinthe, d'Actium, de Messène, apprennent aux yeux que la mer s'est fait des passages dans les terres. Les coquillages de mer dont sont remplies les montagnes qui renferment la fameuse vallée de Tempé, sont des témoignages visibles d'une ancienne inondation : & les déluges d'*Ogygès* & de *Deucalion*, qui ont fourni tant de fables, sont d'une vérité historique. C'est même probablement ce qui fait des Grecs un peuple si nouveau. Ces grandes révolutions les replongèrent dans la barbarie, quand les nations de l'Asie & de l'Egypte étaient florissantes.

Je laisse à de plus savants que moi le soin de prouver que les trois enfants de *Noé*, qui étaient les seuls habitants du globe, le partagèrent tout entier; qu'ils allèrent chacun, à deux ou trois mille lieues l'un de l'autre, fonder par-tout de puissants empires; & que *Javan* son petit-fils peupla la Grèce en passant en Italie; que c'est de-là que les Grecs s'appelèrent Ioniens, parce qu'*Ion* envoya des colonies sur les côtes

108 DELUGES, ALPHABETS,

de l'Asie mineure; que cet *Ion* est visiblement *Javan*, en changeant *I* en *Ja*, & *on* en *van*. On fait de ces contes aux enfants; & les enfants n'en croient rien :

Nec pueri credunt nisi qui nondùm ære lavantur.

Le déluge d'*Ogygès* est placé communément environ 1020 années avant la première olympiade. Le premier qui en parle est *Arcefilaiüs*, cité par *Jules Africain*. Voyez *Eusèbe* dans sa Préparation évangélique. La Grèce, dit-on, resta presque déserte, deux cents années après cette irruption de la mer dans le pays. Cependant on prétend que dans le même temps, il y avait un gouvernement établi à Sicione, & dans Argos; on cite même les noms des premiers magistrats de ces petites provinces, & on leur donne le nom de *Basileis*, qui répond à celui de princes. Ne perdons point de temps à pénétrer ces inutiles obscurités.

Il y eut encore une autre inondation du temps de *Deucalion* fils de *Prométhée*. La fable ajoute qu'il ne resta des habitants de ces climats, que *Deucalion* & *Pirrha* qui refirent des hommes, en jetant des pierres derrière eux entre leurs jambes. Ainsi le genre humain se repeupla beaucoup plus vite qu'une garenne.

Si l'on en croit des hommes très-judicieux, comme *Pétau* le jésuite, un seul fils de *Noé* produisit une race qui, au bout de deux cents quatre-vingt-cinq ans, se montait à six cents vingt-trois milliers six cents douze millions d'hommes. Le calcul est un peu fort. Nous sommes aujourd'hui assez malheureux pour que de six mariages, il n'y en ait

d'ordinaire que quatre dont il reste des enfants qui deviennent pères. C'est ce qu'on a calculé sur les relevés des registres de nos plus grandes villes. De mille enfants nés dans une même année, il en reste à peine fix cents au bout de vingt ans. Défions-nous de *Pétau* & de ses semblables, qui font des enfants à coups de plume, aussi bien que de ceux qui ont écrit que *Deucalion* & *Pirra* peuplèrent la Grèce à coups de pierres.

La Grèce fut, comme on fait, le pays des fables; & presque chaque fable fut l'origine d'un culte, d'un temple, d'une fête publique. Par quel excès de démençe, par quelle opiniâtreté absurde, tant de compilateurs ont-ils voulu prouver dans tant de volumes énormes, qu'une fête publique, établie en mémoire d'un événement, était une démonstration de la vérité de cet événement? Quoi, parce qu'on célébrait dans un temple le jeune *Bacchus* sortant de la cuisse de *Jupiter*, ce *Jupiter* avait en effet gardé ce *Bacchus* dans sa cuisse! Quoi, *Cadmus* & sa femme avaient été changés en serpents dans la Béotie, parce que les Béotiens en faisaient commémoration dans leurs cérémonies! Le temple de *Castor* & de *Pollux* à Rome, démontrait-il que ces dieux étaient venus combattre en faveur des Romains?

Soyez sûr bien plutôt, quand vous voyez une ancienne fête, un temple antique, qu'ils sont les ouvrages de l'erreur: cette erreur s'accrédite au bout de deux ou trois siècles; elle devient enfin sacrée; & l'on bâtit des temples à des chimères.

Dans les temps historiques, au contraire, les plus nobles vérités trouvent peu de sectateurs; les

plus grands hommes meurent fans honneur. Les *Thémistocles*, les *Cimons*, les *Miltiades*, les *Aristides*, les *Phocions*, font perfécutés ; tandis que *Perfée*, *Bacchus*, & d'autres personnages fantastiques ont des temples.

On peut croire un peuple fur ce qu'il dit de lui-même à son défavantage, quand ces récits font accompagnés de vraifemblance, & qu'ils ne contredifent en rien l'ordre ordinaire de la nature.

Les Athéniens qui étaient épars dans un terrain très-ftérile, nous apprennent eux-mêmes qu'un égyptien nommé *Cécrops*, chaffé de fon pays, leur donna leurs premières inftitutions. Cela paraît furprenant, puifque les Egyptiens n'étaient pas navigateurs ; mais il fe peut que les Phéniciens, qui voyageaient chez toutes les nations, aient amené ce *Cécrops* dans l'Attique. Ce qui eft bien sûr, c'eft que les Grecs ne prirent point les lettres égyptiennes, auxquelles les leurs ne refsemblent point du tout. Les Phéniciens leur portèrent leur premier alphabet ; il ne confiftait alors qu'en feize caractères, qui font évidemment les mêmes : les Phéniciens depuis y ajoutèrent huit autres lettres, que les Grecs adoptèrent encore.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré fes premières connaiffances. Il paraît encore bien probable que ces Phéniciens exploitèrent les mines d'argent qui étaient dans l'Attique, comme ils travaillèrent à celles d'Espagne. Des marchands furent les premiers précepteurs de ces mêmes Grecs qui, depuis, instruisirent tant d'autres nations.

Ce peuple , tout barbare qu'il était au temps d'*Ogygès* , paraît né avec des organes plus favorables aux beaux arts que tous les autres peuples. Ils avaient dans leur nature je ne fais quoi de plus fin & de plus délié ; leur langage en est un témoignage ; car avant même qu'ils fussent écrire , on voit qu'ils eurent dans leur langue un mélange harmonieux de consonnes douces , & de voyelles , qu'aucun peuple de l'Asie n'a jamais connu.

Certainement le nom de *Knath* qui désigne les Phéniciens selon *Sanchoniathon* , n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellen* ou *Græcos*. Argos , Athènes , Lacédémone , Olympie , sonnent mieux à l'oreille que la ville de Reheboth. *Sophia* , la sageesse , est plus doux que *Shochemath* en syriac & en hébreu. *Basileus* , roi , sonne mieux que *Melk* ou *Shak*. Comparez les noms d'*Agamemnon* , de *Diomède* , d'*Idoménée* , à ceux de *Mardokempad* , *Simordak* , *Sohasduch* , *Niricassolahssar*. *Josèphe* lui-même , dans son livre contre *Appion* , avoue que les Grecs ne pouvaient prononcer le nom barbare de *Jérusalem* ; c'est que les Juifs prononçaient *Hershalaim* : ce mot écorchait le gosier d'un Athénien ; & ce furent les Grecs qui changèrent *Hershalaim* en *Jérusalem*.

Les Grecs transformèrent tous les noms rudes syriaques , persans , égyptiens. De *Coresh* , ils firent *Cyrus* ; d'*Isbeth* , *Oshireth* , ils firent *Ifis* & *Osiris* ; de *Moph* , ils firent *Memphis* ; & accoutumèrent enfin les barbares à prononcer comme eux ; de sorte que du temps des *Ptolomées* , les villes & les gueux d'Égypte n'eurent plus que des noms à la grecque.

Ce font les Grecs qui donnèrent le nom à l'Inde & au Gange. Le Gange s'appelait *Sannoubi* , dans la

langue des brames, l'Indus *Sombadiço*. Tels sont les anciens noms qu'on trouve dans le Veidam.

Les Grecs, en s'étendant sur les côtes de l'Asie mineure, y amenèrent l'harmonie. Leur *Homère* naquit probablement à Smyrne.

La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, quoiqu'informe & obscure; tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs. Les derniers venus l'emportèrent en tout sur leurs maîtres.

L'Égypte n'eut jamais de belles statues que de la main des Grecs. L'ancienne Balbek en Syrie, l'ancienne Palmyre en Arabie, n'eurent ces palais, ces temples réguliers & magnifiques, que lorsque les souverains de ces pays appelèrent des artistes de la Grèce. On ne voit que des restes de barbarie, comme on l'a déjà dit ailleurs, dans les ruines de Persépolis bâtie par les Perses; & les monuments de Balbek & de Palmyre sont encore, sous leurs décombres, des chef-d'œuvres d'architecture.

DES LEGISLATEURS GRECS, DE MINOS, D'ORPHÉE, DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

QUE des compilateurs répètent les batailles de Marathon & de Salamine, ce sont de grands exploits assez connus. Que d'autres répètent qu'un petit-fils de *Noé*, nommé *Setim*, fut roi de Macédoine; parce que, dans le premier livre des *Machabées*, il est dit
qu'*Alexandre*

qu'*Alexandre* fortit du pays de Kittim ; je m'attacherai à d'autres objets.

Minos vivait à-peu-près au temps où nous plaçons *Moïse* ; & c'est même ce qui a donné au savant *Huet*, évêque d'Avranches, quelque faux prétexte de soutenir que *Minos* né en Crète, & *Moïse* né sur les confins de l'Égypte, étaient la même personne ; système qui n'a trouvé aucun partisan, tout absurde qu'il est.

Ce n'est pas ici une fable grecque ; il est indubitable que *Minos* fut un roi législateur. Les fameux marbres de Paros, monument le plus précieux de l'antiquité, & que nous devons aux Anglais, fixent sa naissance environ quatorze cents quatre-vingts ans avant notre ère vulgaire. (14) *Homère* l'appelle dans l'*Odyssée* le sage confident de DIEU. *Flavien Joseph* cherche à justifier *Moïse* par l'exemple de *Minos*, & des autres législateurs qui se sont crus, ou qui se sont dits inspirés de DIEU. Cela est un peu étrange dans un juif qui ne semblait pas devoir admettre d'autre Dieu que le sien, à moins qu'il ne pensât comme les Romains ses maîtres, & comme chaque premier peuple de l'antiquité, qui admettait l'existence de tous les Dieux des autres nations. (15)

(14) Dans cet endroit des marbres d'*Arundel*, la date est effacée ; mais ils parlent de *Minos* comme d'un personnage réel ; & le lieu où se trouve le passage mutilé suffit pour indiquer à-peu-près l'époque de sa naissance ou de son règne.

(15) Quoi qu'en aient dit les critiques de M. de *Voltaire*, ce *Joseph* était un fripon qui ne croyait pas plus à *Moïse* qu'à *Minos* ; son raisonnement se réduit à ceci : Vous regardez *Minos* comme un héros, quoiqu'il se soit dit inspiré ; pourquoi n'avez-vous pas la même indulgence pour *Moïse* ?

Il est sûr que *Minos* était un législateur très-sévère ; puisqu'on supposa qu'après sa mort il jugeait les âmes des morts dans les enfers ; il est évident qu'alors la croyance d'une autre vie était généralement répandue dans une assez grande partie de l'Asie & de l'Europe.

Orphée est un personnage aussi réel que *Minos* ; il est vrai que les marbres de Paros n'en font point mention ; c'est probablement parce qu'il n'était pas né dans la Grèce proprement dite , mais dans la Thrace. Quelques-uns ont douté de l'existence du premier *Orphée*, sur un passage de *Cicéron*, dans son excellent livre de la Nature des Dieux. *Cotta*, un des interlocuteurs, prétend qu'*Aristote* ne croyait pas que cet *Orphée* eût été chez les Grecs ; mais *Aristote* n'en parle pas dans les ouvrages que nous avons de lui. L'opinion de *Cotta* n'est pas d'ailleurs celle de *Cicéron*. Cent auteurs anciens parlent d'*Orphée* : les mystères qui portent son nom lui rendent témoignage. *Pausanias*, l'auteur le plus exact qu'aient jamais eu les Grecs, dit que ses vers étaient chantés dans les cérémonies religieuses, de préférence à ceux d'*Homère*, qui ne vint que long-temps après lui. On fait bien qu'il ne descendit pas aux enfers ; mais cette fable même prouve que les enfers étaient un point de la théologie de ces temps reculés.

L'opinion vague de la permanence de l'âme après la mort, âme aérienne, ombre du corps, mânes, souffle léger, âme inconnue, âme incompréhensible mais existante ; & la croyance des peines & des récompenses dans une autre vie, étaient admises dans toute la Grèce, dans les Iles, dans l'Asie, dans l'Égypte.

Les Juifs seuls parurent ignorer absolument ce mystère; le livre de leurs lois n'en dit pas un seul mot; on n'y voit que des peines & des récompenses temporelles. Il est dit dans l'Exode : *Honore ton père & ta mère , afin qu'Adonai prolonge tes jours sur la terre ; &* le livre du Zend (porte 11) dit : *Honore ton père & ta mère afin de mériter le ciel.*

Warburton , le commentateur de *Shakespeare* , & de plus , auteur de la Légation de *Moïse* , n'a pas laissé de démontrer dans cette Légation , que *Moïse* n'a jamais fait mention de l'immortalité de l'âme : il a même prétendu que ce dogme n'est point du tout nécessaire dans une théocratie. Tout le clergé anglican s'est révolté contre la plupart de ses opinions , & surtout , contre l'absurde arrogance avec laquelle il les débite dans sa compilation trop pédantesque. Mais tous les théologiens de cette savante église sont convenus que le dogme de l'immortalité n'est pas ordonné dans le Pentateuque. Cela est , en effet , plus clair que le jour.

Arnaud , le grand *Arnaud* , esprit supérieur en tout à *Warburton* , avait dit long-temps avant lui , dans sa belle apologie du Port-Royal , ces propres paroles : *C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité qui est des plus communes , & qui est attestée par tous les pères , que les promesses de l'ancien testament n'étaient que temporelles & terrestres , & que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels.*

On a objecté que si les Perses , les Arabes , les Syriens , les Indiens , les Egyptiens , les Grecs , croyaient l'immortalité de l'âme , une vie à venir , des peines & des récompenses éternelles , les Hébreux

116 S E C T E S D E S G R E C S .

pouvaient bien aussi les croire ; que si tous les législateurs de l'antiquité ont établi de sages lois sur ce fondement , *Moïse* pouvait bien en user de même ; que s'il ignorait ces dogmes utiles , il n'était pas digne de conduire une nation ; que s'il les savait & les cachait , il en était encore plus indigne.

On répond à ces arguments , que DIEU , dont *Moïse* était l'organe , daignait se proportionner à la grossièreté des Juifs. Je n'entre point dans cette question épineuse ; & respectant toujours tout ce qui est divin , je continue l'examen de l'histoire des hommes.

D E S S E C T E S D E S G R E C S .

IL paraît que chez les Egyptiens , chez les Persans , chez les Chaldéens , chez les Indiens , il n'y avait qu'une secte de philosophie. Les prêtres de toutes ces nations étant tous d'une race particulière , ce qu'on appelait *la sagesse* , n'appartenait qu'à cette race. Leur langue sacrée , inconnue au peuple , ne laissait le dépôt de la science qu'entre leurs mains. Mais dans la Grèce , plus libre & plus heureuse , l'accès de la raison fut ouvert à tout le monde ; chacun donna l'effort à ses idées ; & c'est ce qui rendit les Grecs le peuple le plus ingénieux de la terre. C'est ainsi que de nos jours , la nation anglaise est devenue la plus éclairée , parce qu'on peut penser impunément chez elle.

Les stoïques admirent une âme universelle du monde , dans laquelle les âmes de tous les êtres vivants se replongeaient. Les épicuriens nièrent qu'il

y eût une âme, & ne connurent que des principes physiques. Ils soutinrent que les Dieux ne se mêlaient pas des affaires des hommes; & on laissa les épicuriens en paix, comme ils y laissaient les Dieux.

Les écoles retentirent, depuis *Thalès* jusqu'au temps de *Platon* & d'*Aristote*, de disputes philosophiques, qui toutes décèlent la sagacité & la folie de l'esprit humain, sa grandeur & sa faiblesse. On argumenta presque toujours sans s'entendre, comme nous avons fait depuis le treizième siècle où nous commençâmes à raisonner.

La réputation qu'eut *Platon* ne m'étonne pas; tous les philosophes étaient inintelligibles: il l'était autant que les autres, & s'exprimait avec plus d'éloquence. Mais quel succès aurait *Platon*, s'il paraissait aujourd'hui dans une compagnie de gens de bon sens, & s'il leur disait ces belles paroles qui sont dans son *Timée*: *De la substance indivisible & de la divisible, Dieu composa une troisième espèce de substance au milieu des deux; tenant de la nature du même & de l'autre: puis prenant ces trois natures ensemble, il les mêla toutes en une seule forme, & força la nature de l'âme à se mêler avec la nature du même: & les ayant mêlées avec la substance, & de ces trois ayant fait un supphôt, il le divisa en portions convenables: chacune de ces portions était mêlée du même & de l'autre; & de la substance il fit sa division.* (16)

Ensuite il explique avec la même clarté le quaternaire de *Pythagore*. Il faut convenir que des hommes

(16) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique*, une note des éditeurs sur *Platon*.

raisonnables qui viendraient de lire l'Entendement humain de *Locke*, prieraient *Platon* d'aller à son école.

Ce galimatias du bon *Platon* n'empêche pas qu'il n'y ait, de temps en temps, de très-belles idées dans ses ouvrages. Les Grecs avaient tant d'esprit, qu'ils en abusèrent; mais ce qui leur fait beaucoup d'honneur, c'est qu'aucun de leurs gouvernements ne gêna les pensées des hommes. Il n'y a que *Socrate* dont il soit avéré que ses opinions lui coûtèrent la vie; & il fut encore moins la victime de ses opinions, que celle d'un parti violent élevé contre lui. Les Athéniens, à la vérité, lui firent boire de la ciguë; mais on fait combien ils s'en repentirent; on fait qu'ils punirent ses accusateurs, & qu'ils élevèrent un temple à celui qu'ils avaient condamné. Athènes laissa une liberté entière, non-seulement à la philosophie, mais à toutes les religions. (17) Elle recevait tous les dieux étrangers; elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus.

Il est incontestable que les Grecs reconnaissaient un Dieu suprême, ainsi que toutes les nations dont nous avons parlé. Leur *Zeus*, leur *Jupiter*, était le maître des dieux & des hommes. Cette opinion ne

(17) Les prêtres excitèrent plus d'une fois le peuple d'Athènes contre les philosophes, & cette fureur ne fut fatale qu'à *Socrate*; mais le repentir suivit bientôt le crime, & les accusateurs furent punis. On peut donc prétendre avec raison que les Grecs ont été tolérants, surtout si on les compare à nous, qui avons immolé à la superstition des milliers de victimes, par des supplices recherchés, & en vertu de lois permanentes; à nous, dont la sombre fureur s'est perpétuée pendant plus de quatorze siècles sans interruption; à nous enfin, chez qui les lumières ont plutôt arrêté que détruit le fanatisme qui s'immole encore des victimes, & dont les partisans paient encore des apologistes pour justifier ses anciennes fureurs.

changea jamais depuis *Orphée* ; on la retrouve cent fois dans *Homère* : tous les autres dieux sont inférieurs. On peut les comparer aux Pêris des Perles, aux génies des autres nations orientales. Tous les philosophes, excepté les Stratoniciens, & les Epicuriens, reconnurent l'architecte du monde, le *Demiourgos*.

Ne craignons point de trop peser sur cette grande vérité historique, que la raison humaine commencée adora quelque puissance, quelque être qu'on croyait au-dessus du pouvoir ordinaire, soit le soleil, soit la lune, ou les étoiles ; que la raison humaine cultivée adora, malgré toutes ses erreurs, un Dieu suprême, maître des éléments & des autres dieux ; & que toutes les nations policées, depuis l'Inde jusqu'au fond de l'Europe, crurent en général une vie à venir, quoique plusieurs sectes de philosophes eussent une opinion contraire.

DE ZALEUCUS, ET DE QUELQUES AUTRES LEGISLATEURS.

J'OSE ici défier tous les moralistes & tous les législateurs, & je leur demande à tous s'ils ont dit rien de plus beau & de plus utile, que l'exorde des lois de *Zaleucus* qui vivait avant *Pythagore*, & qui fut le premier magistrat des Locriens.

Tout citoyen doit être persuadé de l'existence de la Divinité. Il suffit d'observer l'ordre & l'harmonie de l'univers, pour être convaincu que le hasard ne peut l'avoir

formé. On doit maîtriser son âme, la purifier, en écarter tout mal; persuadé que DIEU ne peut être bien servi par les pervers, & qu'il ne ressemble point aux misérables mortels qui se laissent toucher par de magnifiques cérémonies, & par de somptueuses offrandes. La vertu seule, & la disposition constante à faire le bien, peuvent lui plaire. Qu'on cherche donc à être juste dans ses principes & dans la pratique; c'est ainsi qu'on se rendra cher à la Divinité. Chacun doit craindre ce qui mène à l'ignominie, bien plus que ce qui conduit à la pauvreté. Il faut regarder comme le meilleur citoyen celui qui abandonne la fortune pour la justice; mais ceux que leurs passions violentes entraînent vers le mal, hommes, femmes, citoyens, simples habitants, doivent être avertis de se souvenir des dieux, & de penser souvent aux jugements sévères qu'ils exercent contre les coupables. Qu'ils aient devant les yeux l'heure de la mort, l'heure fatale qui nous attend tous, heure où le souvenir des fautes amène les remords & le vain repentir de n'avoir pas soumis toutes ses actions à l'équité.

Chacun doit donc se conduire à tout moment, comme si ce moment était le dernier de sa vie: mais si un mauvais génie le porte au crime, qu'il fuie aux pieds des autels; qu'il prie le ciel d'écarter loin de lui ce génie mal-faisant; qu'il se jette surtout entre les bras des gens de bien, dont les conseils le ramèneront à la vertu, en lui représentant la bonté de DIEU & sa vengeance.

Non, il n'y a rien dans toute l'antiquité qu'on puisse préférer à ce morceau simple & sublime, dicté par la raison & par la vertu, dépouillé d'enthousiasme & de ces figures gigantesques que le bon sens défavoue.

Charondas, qui suivit Zaleucus, s'expliqua de même. Les Platon, les Cicéron, les divins Antonins, n'eurent

point depuis d'autre langage. C'est ainsi que s'explique en cent endroits ce *Julien*, qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; *Julien*, le scandale de notre Eglise & la gloire de l'empire romain.

Il faut, dit-il, instruire les ignorants, & non les punir; les plaindre, & non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter DIEU: l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, & de faire le plus de bien qu'il est possible. Que ceux donc qui insultent l'antiquité, apprennent à la connaître; qu'ils ne confondent pas les sages législateurs avec des conteurs de fables; qu'ils sachent distinguer les lois des plus sages magistrats, & les usages ridicules des peuples; qu'ils ne disent point: On inventa des cérémonies superstitieuses, on prodigua de faux oracles & de faux prodiges; donc tous les magistrats de la Grèce & de Rome qui les toléraient, étaient des aveugles trompés & des trompeurs; c'est comme s'ils disaient: Il y a des bonzes à la Chine qui abusent la populace; donc le sage Confucius était un misérable imposteur.

On doit, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, rougir de ces déclamations que l'ignorance a si souvent débitées contre des sages qu'il fallait imiter, & non pas calomnier. Ne fait-on pas que dans tout pays, le vulgaire est imbécille, superstitieux, insensé? N'y a-t-il pas eu des convulsionnaires dans la patrie du chancelier de l'*Hospital*, de *Charon*, de *Montagne*, de *la Mothe-le-Vayer*, de *Descartes*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu*? N'y a-t-il pas des méthodistes, des moraves, des millénaires, des fanatiques de toute espèce, dans le pays qui eut le bonheur de

donner naissance au chancelier *Bacon*, à ces génies immortels *Newton* & *Locke*, & à une foule de grands hommes ?

D E B A C C H U S.

EXCEPTÉ les fables visiblement allégoriques, comme celles des *Muses*, de *Vénus*, des *Grâces*, de l'*Amour*, de *Zéphyre*, & de *Flore*, & quelques-unes de ce genre; toutes les autres sont un ramas de contes, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir fourni de beaux vers à *Ovide* & à *Quinault*, & d'avoir exercé le pinceau de nos meilleurs peintres. Mais il en est une qui paraît mériter l'attention de ceux qui aiment les recherches de l'antiquité : c'est la fable de *Bacchus*.

Ce *Bacchus*, ou *Back*, ou *Backos*, ou *Dionysios*, fils de Dieu, a-t-il été un personnage véritable ? Tant de nations en parlent ainsi que d'*Hercule* : on a célébré tant d'*Hercules* & tant de *Bacchus* différents, qu'on peut supposer qu'en effet il y a eu un *Bacchus* ainsi qu'un *Hercule*.

Ce qui est indubitable, c'est que dans l'*Egypte*, dans l'*Asie* & dans la *Grèce*, *Bacchus* ainsi qu'*Hercule* étaient reconnus pour demi-dieux; qu'on célébrait leurs fêtes; qu'on leur attribuait des miracles; qu'il y avait des mystères institués au nom de *Bacchus*, avant qu'on connût les livres juifs.

On fait assez que les Juifs ne communiquèrent leurs livres aux étrangers, que du temps de *Ptolomée Philadelphie*, environ deux cents trente ans avant notre ère. Or, avant ce temps, l'*Orient* & l'*Occident*

retentissaient des orgies de *Bacchus*. Les vers attribués à l'ancien *Orphée*, célèbrent les conquêtes & les bienfaits de ce prétendu demi-dieu. Son histoire est si ancienne, que les pères de l'Eglise ont prétendu que *Bacchus* était *Noé*; parce que *Bacchus* & *Noé* passent tous deux pour avoir cultivé la vigne.

Hérodote, en rapportant les anciennes opinions, dit que *Bacchus* fut élevé à Nyse, ville d'Ethiopie, que d'autres placent dans l'Arabie heureuse. Les vers orphiques lui donnent le nom de *Misès*. Il résulte des recherches du savant *Huet*, sur l'histoire de *Bacchus*, qu'il fut sauvé; qu'il fut instruit des secrets des dieux; qu'il avait une verge qu'il changeait en serpent quand il voulait; qu'il passa la mer Rouge à pied sec, comme *Hercule* passa depuis, dans son gobelet, le détroit de Calpé & d'Abila; que quand il alla dans les Indes, lui & son armée jouissaient de la clarté du soleil pendant la nuit; qu'il toucha de sa baguette enchanteresse les eaux du fleuve Oronte & de l'Hidaspe, & que ces eaux s'écoulèrent pour lui laisser un passage libre. Il est dit même qu'il arrêta le cours du soleil & de la lune. Il écrivit ses lois sur deux tables de pierre. Il était anciennement représenté avec des cornes ou des rayons qui partaient de sa tête.

Il n'est pas étonnant après cela, que plusieurs savants hommes, & surtout *Bochart* & *Huet*, dans nos derniers temps, aient prétendu que *Bacchus* est une copie de *Moïse* & de *Josué*. Tout concourt à favoriser la ressemblance: car *Bacchus* s'appelait chez les Egyptiens *Arsaph*, & parmi les noms que les pères ont donnés à *Moïse*, on y trouve celui d'*Osafirph*.

Entre ces deux histoires qui paraissent semblables en tant de points, il n'est pas douteux que celle de *Moïse* ne soit la vérité, & que celle de *Bacchus* ne soit la fable; mais il paraît que cette fable était connue des nations, long-temps avant que l'histoire de *Moïse* fût parvenue jusqu'à elles. Aucun auteur Grec n'a cité *Moïse* avant *Longin*, qui vivait sous l'empereur *Aurélien*; & tous avaient célébré *Bacchus*.

Il paraît incontestable que les Grecs ne purent prendre l'idée de *Bacchus* dans le livre de la loi juive qu'ils n'entendaient pas, & dont ils n'avaient pas la moindre connaissance; livre d'ailleurs si rare chez les Juifs mêmes, que sous le roi *Josias* on n'en trouva qu'un seul exemplaire; livre presque entièrement perdu, pendant l'esclavage des Juifs transportés en Chaldée & dans le reste de l'Asie; livre restauré ensuite par *Esdra*s, dans les temps florissants d'Athènes & des autres républiques de la Grèce, temps où les mystères de *Bacchus* étaient déjà institués.

Dieu permit donc que l'esprit de mensonge divulguât les absurdités de la vie de *Bacchus* chez cent nations, avant que l'esprit de vérité fût connaître la vie de *Moïse* à aucun peuple, excepté aux Juifs.

Le savant évêque d'Avranches, frappé de cette étonnante ressemblance, ne balançait pas à prononcer que *Moïse* était non-seulement *Bacchus*, mais le *Thaut*, l'*Osir*is des Egyptiens. Il ajoute même, (n) pour allier les contraires, que *Moïse* était aussi leur *Typhon*; c'est-à-dire, qu'il était à la fois le bon & le mauvais principe, le protecteur de l'ennemi, le Dieu & le diable reconnus en Egypte.

(n) Proposition IV, pages 79 & 87.

METAMORPHOSES DES GRECS. 125

Moïse, selon ce savant homme, est le même que *Zoroastre*. Il est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Faunus*, *Janus*, *Perfée*, *Romulus*, *Vertumne*, & enfin *Adonis* & *Priape*. La preuve qu'il était *Adonis*, c'est que *Virgile* a dit :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Et le bel *Adonis* a gardé les moutons.

Or *Moïse* garda les moutons vers l'Arabie. La preuve qu'il était *Priape* est encore meilleure : c'est que quelquefois on représentait *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent pour adorer un âne. *Huet* ajoute pour dernière confirmation, que la verge de *Moïse* pouvait fort bien être comparée au sceptre de *Priape*. (o)

Sceptrum Priapo tribuitur, virga Mofi.

Voilà ce que *Huet* appelle sa démonstration. Elle n'est pas, à la vérité, géométrique. Il est à croire qu'il en rougit les dernières années de sa vie, & qu'il se fouverait de sa démonstration, quand il fit son traité de la faiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude de ses connaissances.

DES METAMORPHOSES CHEZ LES GRECS, RECUEILLIES PAR OVIDE.

L'OPINION de la migration des âmes conduit naturellement aux métamorphoses, comme nous l'avons déjà vu. Toute idée qui frappe l'imagination & qui l'amuse, s'étend bientôt par tout le monde.

(o) *Huet*, page 110.

Dès que vous m'avez persuadé que mon âme peut entrer dans le corps d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à me faire croire que mon corps peut être changé en cheval aussi.

Les métamorphoses recueillies par *Ovide*, dont nous avons déjà dit un mot, ne devaient point du tout étonner un pythagoricien, un brame, un chaldéen, un égyptien. Les dieux s'étaient changés en animaux dans l'ancienne Egypte. *Derceto* était devenue poisson en Syrie; *Sémiramis* avait été changée en colombe à Babylone. Les Juifs, dans des temps très-postérieurs écrivent que *Nabuchodonosor* fut changé en bœuf, sans compter la femme de *Loth* transformée en statue de sel. N'est-ce pas même une métamorphose réelle, quoique passagère, que toutes les apparitions des dieux & des génies sous la forme humaine ?

Un Dieu ne peut guère se communiquer à nous, qu'en se métamorphosant en homme. Il est vrai que *Jupiter* prit la figure d'un beau cygne, pour jouir de *Léda*; mais ces cas sont rares : & dans toutes les religions, la Divinité prend toujours la figure humaine quand elle vient donner des ordres. Il serait difficile d'entendre la voix des dieux, s'ils se présentaient à nous en crocodiles ou en ours.

Enfin les dieux se métamorphosèrent presque partout; & dès que nous fumes instruits des secrets de la magie, nous nous métamorphosâmes nous-mêmes. Plusieurs personnes dignes de foi se changèrent en loups : le mot de loup-garou atteste encore parmi nous cette belle métamorphose.

Ce qui aide beaucoup à croire toutes ces transmutations, & tous les prodiges de cette espèce, c'est

qu'on ne peut prouver en forme leur impossibilité. On n'a nul argument à pouvoir alléguer à quiconque vous dira : un dieu vint hier chez moi sous la figure d'un beau jeune homme, & ma fille accouchera dans neuf mois d'un bel enfant que le dieu a daigné lui faire. Mon frère qui a osé en douter a été changé en loup ; il court & hurle actuellement dans les bois. Si la fille accouche en effet, si l'homme devenu loup vous affirme qu'il a subi en effet cette métamorphose, vous ne pouvez démontrer que la chose n'est pas vraie. Vous n'auriez d'autre ressource que d'assigner devant les juges le jeune homme qui a contrefait le dieu, & fait l'enfant à la demoiselle ; qu'à faire observer l'oncle loup-garou, & à prendre des témoins de son imposture. Mais la famille ne s'exposera pas à cet examen ; elle vous soutiendra, avec les prêtres du canton, que vous êtes un profane & un ignorant ; ils vous feront voir que puisqu'une chenille est changée en papillon, un homme peut tout aussi aisément être changé en bête : & si vous disputez, vous serez déferé à l'inquisition du pays, comme un impie qui ne croit ni aux loups-garous, ni aux dieux qui engrossent les filles.

D E L' I D O L A T R I E.

APRÈS avoir lu tout ce qu'on a écrit sur l'idolatrie, on ne trouve rien qui en donne une notion précise. Il semble que *Locke* soit le premier qui ait appris aux hommes à définir les mots qu'ils prononçaient, & à ne point parler au hasard. Le terme qui répond à idolatrie ne se trouve dans aucune langue

ancienne ; c'est une expression des Grecs des derniers âges , dont on ne s'était jamais servi avant le second siècle de notre ère. Elle signifie adoration d'images. C'est un terme de reproche , un mot injurieux : jamais aucun peuple n'a pris la qualité d'idolâtre ; jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image , comme le Dieu suprême de la nature. Les anciens Chaldéens , les anciens Arabes , les anciens Perses n'eurent long-temps ni images ni temples. Comment ceux qui vénéraient dans le soleil , les astres & le feu , les emblèmes de la Divinité , peuvent-ils être appelés idolâtres ? Ils révéraient ce qu'ils voyaient : mais certainement révéler le soleil & les astres , ce n'est pas adorer une figure taillée par un ouvrier ; c'est avoir un culte erroné , mais ce n'est point être idolâtre.

Je suppose que les Egyptiens aient adoré réellement le chien *Anubis* , & le bœuf *Apis* ; qu'ils aient été assez fous pour ne les pas regarder comme des animaux consacrés à la divinité , & comme un emblème du bien que leur *Isheth* , leur *Ifis* , faisait aux hommes ; pour croire même qu'un rayon céleste animait ce bœuf & ce chien consacrés ; il est clair que ce n'était pas adorer une statue : une bête n'est pas une idole.

Il est indubitable que les hommes eurent des objets de culte , avant que d'avoir des sculpteurs ; & il est clair que ces hommes si anciens ne pouvaient point être appelés idolâtres. Il reste donc à favoir si ceux qui firent enfin placer les statues dans les temples , & qui firent révéler ces statues , se nommèrent adoreurs de statues , & leurs peuples adoreurs de statues :

c'est

c'est assurément ce qu'on ne trouve dans aucun monument de l'antiquité.

Mais en ne prenant point le titre d'idolâtres, l'étaient-ils en effet ? était-il ordonné de croire que la statue de bronze qui représentait la figure fantastique de *Bel* à Babylone, était le maître, le Dieu, le créateur du monde ? la figure de *Jupiter* était-elle *Jupiter* même ? n'est-ce pas, (s'il est permis de comparer les usages de notre sainte religion avec les usages antiques,) n'est-ce pas comme si l'on disait que nous adorons la figure du Père Eternel avec une barbe longue, la figure d'une femme & d'un enfant, la figure d'une colombe ? Ce sont des ornements emblématiques dans nos temples. Nous les adorons si peu, que quand ces statues sont de bois, on s'en chauffe dès qu'elles pourrissent, on en érige d'autres ; elles sont de simples avertissements qui parlent aux yeux & à l'imagination. Les Turcs & les réformés croient que les catholiques sont idolâtres ; mais les catholiques ne cessent de protester contre cette injure.

Il n'est pas possible qu'on adore réellement une statue ; ni qu'on croie que cette statue est le DIEU suprême. Il n'y avait qu'un *Jupiter*, mais il y avait mille de ses statues : or ce *Jupiter* qu'on croyait lancer la foudre, était supposé habiter les nuées, ou le mont Olympe, ou la planète qui porte son nom ; & ses figures ne lançaient point la foudre, & n'étaient ni dans une planète, ni dans les nuées, ni sur le mont Olympe : toutes les prières étaient adressées aux dieux immortels, & assurément les statues n'étaient pas immortelles.

Des fourbes, il est vrai, firent croire, & des superstitieux crurent que des statues avaient parlé. Combien de fois nos peuples grossiers n'ont-ils pas eu la même crédulité ? mais jamais chez aucun peuple ces absurdités ne furent la religion de l'Etat. Quelque vieille imbécille n'aura pas distingué la statue & le dieu ; ce n'est pas une raison d'affirmer que le gouvernement pensait comme cette vieille. Les magistrats voulaient qu'on révérait les représentations des dieux adorés, & que l'imagination du peuple fût fixée par ces signes visibles. C'est précisément ce qu'on fait dans la moitié de l'Europe. On a des figures qui représentent DIEU le père sous la forme d'un vieillard, & on fait bien que DIEU n'est pas un vieillard. On a des images de plusieurs saints qu'on vénère, & on fait bien que ces saints ne sont pas DIEU le père.

De même, si on ose le dire, les anciens ne se méprenaient pas entre les demi-dieux, les dieux, & le maître des dieux. Si ces anciens étaient idolâtres pour avoir des statues dans leurs temples, la moitié de la chrétienté est donc idolâtre aussi ; & si elle ne l'est pas, les nations antiques ne l'étaient pas davantage.

En un mot, il n'y a pas dans toute l'antiquité un seul poète, un seul philosophe, un seul homme d'Etat qui ait dit qu'on adorait de la pierre, du marbre, du bronze ou du bois. Les témoignages du contraire sont innombrables : les nations idolâtres sont donc comme les forciers ; on en parle, mais il n'y en eut jamais.

Un commentateur, *Dacier*, a conclu qu'on adorait réellement la statue de *Priape*, parce qu'*Horace* en

fe faisant parler cet épouvantail , lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc ; l'ouvrier incertain s'il en ferait un dieu ou une escabelle , prit le parti d'en faire un dieu , &c.* Le commentateur cite le prophète *Baruch* , pour prouver que du temps d'*Horace* , on regardait la figure de *Priape* comme une divinité réelle : il ne voit pas qu'*Horace* se moque & du prétendu dieu & de sa statue. Il se peut qu'une de ses fervantes , en voyant cette énorme figure , crut qu'elle avait quelque chose de divin : mais assurément tous ces *Priapes* de bois , dont les jardins étaient remplis pour chasser les oiseaux , n'étaient pas regardés comme les créateurs du monde.

Il est dit que *Moïse* , malgré la loi divine de ne faire aucune représentation d'hommes ou d'animaux , érigea un serpent d'airain , ce qui était une imitation du serpent d'argent que les prêtres d'Égypte portaient en procession : mais quoique ce serpent fût fait pour guérir les morsures des serpents véritables , cependant on ne l'adorait pas. *Salomon* mit deux chérubins dans le temple ; mais on ne regardait pas ces chérubins comme des dieux. Si donc , dans le temple des juifs & dans les nôtres , on a respecté des statues sans être idolâtres , pourquoi tant de reproches aux autres nations ? ou nous devons les absoudre , ou elles doivent nous accuser.

D E S O R A C L E S.

IL est évident qu'on ne peut savoir l'avenir , parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas ; mais il est clair aussi qu'on peut conjecturer un événement.

Vous voyez une armée nombreuse & disciplinée, conduite par un chef habile, s'avancer dans un lieu avantageux, contre un capitaine imprudent suivi de peu de troupes mal armées, mal postées, & dont vous savez que la moitié le trahit; vous prédisez que ce capitaine sera battu.

Vous avez remarqué qu'un jeune homme & une fille s'aiment éperdument; vous les avez observés sortant l'un & l'autre de la maison paternelle; vous annoncez que dans peu cette fille sera enceinte; vous ne vous trompez guère. Toutes les prédictions se réduisent au calcul des probabilités. Il n'y a donc point de nation chez laquelle on n'ait fait des prédictions qui se sont en effet accomplies. La plus célèbre, la plus confirmée, est celle que fit ce traître *Flavien Joseph* à *Vespasien* & *Titus* son fils, vainqueurs des Juifs. Il voyait *Vespasien* & *Titus* adorés des armées romaines dans l'Orient, & *Néron* détesté de tout l'empire. Il ose, pour gagner les bonnes grâces de *Vespasien*, lui prédire au nom du Dieu des juifs (p) que lui & son fils seront empereurs : ils le furent en effet; mais il est évident que *Joseph* ne risquait rien. Si *Vespasien* succombe un jour en prétendant à l'empire, il n'est pas en état de punir *Joseph*; s'il est empereur, il le récompense; & tant qu'il ne règne pas, il espère régner. *Vespasien* fait dire à ce *Joseph* que s'il est prophète, il devait avoir prédit la prise de *Jotapat* qu'il avait en vain défendue contre l'armée romaine : *Joseph* répond qu'en effet il l'avait prédite, ce qui n'était pas bien surprenant. Quel commandant, en soutenant un siège dans une

(p) *Joseph*, livre III, chapitre XXVIII.

petite place contre une grande armée, ne prédit pas que la place sera prise ?

Il n'était pas bien difficile de sentir qu'on pouvait s'attirer le respect & l'argent de la multitude en faisant le prophète, & que la crédulité du peuple devait être le revenu de quiconque saurait le tromper. Il y eut par-tout des devins; mais ce n'était pas assez de ne prédire qu'en son propre nom, il fallait parler au nom de la Divinité : & depuis les prophètes de l'Égypte qui s'appelaient les *voyants*, jusqu'à *Ulpus*, prophète du mignon de l'empereur *Adrien* devenu dieu, il y eut un nombre prodigieux de charlatans sacrés qui firent parler les dieux pour se moquer des hommes. On fait assez comment ils pouvaient réussir : tantôt par une réponse ambiguë qu'ils expliquaient ensuite comme ils voulaient ; tantôt en corrompant des domestiques; en s'informant d'eux secrètement des aventures des dévots qui venaient les consulter. Un idiot était tout étonné qu'un fourbe lui dît de la part de DIEU ce qu'il avait fait de plus caché.

Ces prophètes passaient pour savoir le passé, le présent & l'avenir ; c'est l'éloge qu'*Homère* fait de *Calchas*. Je n'ajouterai rien ici à ce que le savant *Van-Dale* & le judicieux *Fontenelle* son rédacteur, ont dit des oracles. Ils ont dévoilé avec sagacité des siècles de fourberie; & le jésuite *Baltus* montra bien peu de sens, ou beaucoup de malignité, quand il foutint contre eux la vérité des oracles païens, par les principes de la religion chrétienne. C'était réellement faire à DIEU une injure, de prétendre que ce Dieu de bonté & de vérité eût lâché les diables de

l'enfer, pour venir faire sur la terre ce qu'il ne fait pas lui-même ; pour rendre des oracles.

Ou ces diables disent vrai, & en ce cas il était impossible de ne les pas croire ; & DIEU appuyant toutes les fausses religions par des miracles journaliers, jetait lui-même l'univers entre les bras de ses ennemis : ou ils disaient faux ; & en ce cas, DIEU déchaînait les diables pour tromper tous les hommes. Il n'y a peut-être jamais eu d'opinion plus absurde.

L'oracle le plus fameux fut celui de Delphes. On choisit d'abord de jeunes filles innocentes, comme plus propres que les autres à être inspirées ; c'est-à-dire, à proférer de bonne foi le galimatias que les prêtres leur dictaient. La jeune pythie montait sur un trépied, posé dans l'ouverture d'un trou dont il sortait une exhalaison prophétique. L'esprit divin entrait sous la robe de la pythie par un endroit fort humain ; mais depuis qu'une jolie pythie fut enlevée par un dévot, on prit des vieilles pour faire le métier : & je crois que c'est la raison pour laquelle l'oracle de Delphes commença à perdre beaucoup de son crédit.

Les divinations, les augures, étaient des espèces d'oracles ; & font, je crois, d'une plus haute antiquité ; car il fallait bien des cérémonies, bien du temps pour achalander un oracle divin qui ne pouvait se passer de temple & de prêtres ; & rien n'était plus aisé que de dire la bonne aventure dans les carrefours. Cet art se subdivisa en mille façons ; on prédit par le vol des oiseaux, par le foie des moutons,

par les plis formés dans la paume de la main, par des cercles tracés sur la terre, par l'eau, par le feu, par des petits cailloux, par des baguettes, par tout ce qu'on imagina; & souvent même par un pur enthousiasme qui tenait lieu de toutes les règles. Mais qui fut celui qui inventa cet art? ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécille.

La plupart des prédictions étaient comme celles de l'almanach de Liège. *Un grand mourra, il y aura des naufrages.* Un juge de village mourait-il dans l'année? c'était, pour ce village, le grand dont la mort était prédite: une barque de pêcheurs était-elle submergée? voilà les grands naufrages annoncés. L'auteur de l'almanach de Liège est un forcier, soit que ses prédictions soient accomplies, soit qu'elles ne le soient pas; car si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée: si les événements sont contraires, on applique la prédiction à toute autre chose, & l'allégorie le tire d'affaire.

L'almanach de Liège a dit qu'il viendrait un peuple du Nord qui détruirait tout; ce peuple ne vient point; mais un vent du nord fait geler quelques vignes; c'est ce qui a été prédit par *Matthieu Lansberge*. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir? Aussitôt les colporteurs le dénoncent comme un mauvais citoyen, & les astrologues le traitent même de petit esprit & de méchant raisonneur.

Les Sunnites mahométans ont beaucoup employé cette méthode dans l'explication du Koran de *Mahomet*. L'étoile *Aldebaran* avait été en grande vénération chez les Arabes; elle signifie l'œil du taureau, cela voulait

dire que l'œil de *Mahomet* éclairerait les Arabes , & que, comme un taureau, il frapperait ses ennemis de ses cornes.

L'arbre acacia était en vénération dans l'Arabie : on en faisait de grandes haies qui préservaient les moissons de l'ardeur du soleil ; *Mahomet* est l'acacia qui doit couvrir la terre de son ombre salutaire. Les Turcs sensés rient de ces bêtises subtiles ; les jeunes femmes n'y pensent pas ; les vieilles dévotes y croient ; & celui qui dirait publiquement à un derviche qu'il enseigne des sottises , courrait risque d'être empalé. Il y a eu des savants qui ont trouvé l'histoire de leurs temps dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; mais ces savants n'ont pas fait la même fortune que les commentateurs de l'Alcoran.

La plus brillante fonction des oracles fut d'affurer la victoire dans la guerre. Chaque armée , chaque nation avait ses oracles qui lui promettaient des triomphes. L'un des deux partis avait reçu infailliblement un oracle véritable. Le vaincu qui avait été trompé , attribuait sa défaite à quelque faute commise envers les dieux , après l'oracle rendu ; il espérait qu'une autre fois l'oracle s'accomplirait. Ainsi presque toute la terre s'est nourrie d'illusion. Il n'y eut presque point de peuple qui ne conservât dans ses archives , ou qui n'eût par la tradition orale , quelque prédiction qui l'assurait de la conquête du monde ; c'est-à-dire , des nations voisines : point de conquérant qui n'ait été prédit formellement , aussitôt après sa conquête. Les Juifs mêmes , enfermés dans un coin de terre presque inconnu , entre l'anti-Liban , l'Arabie déserte & la pétrée , espérèrent , comme les

autres peuples , d'être les maîtres de l'univers ; fondés sur mille oracles que nous expliquons dans un sens mystique , & qu'ils entendaient dans le sens littéral.

DES SIBYLLES CHEZ LES GRECS , ET DE LEUR
INFLUENCE SUR LES AUTRES NATIONS.

LORSQUE presque toute la terre était remplie d'oracles , il y eut de vieilles filles qui , sans être attachées à aucun temple , s'avifèrent de prophétiser pour leur compte. On les appela *sibylles* , mot grec du dialecte de Laconie , qui signifie conseil de Dieu. L'antiquité en compte dix principales en divers pays. On fait assez le conte de la bonne femme qui vint apporter dans Rome , à l'ancien *Tarquin* , les neuf livres de l'ancienne sibylle de Cumes. Comme *Tarquin* marchandait trop , la vieille jeta au feu les six premiers livres , & exigea autant d'argent des trois restants , qu'elle en avait demandé des neuf entiers. *Tarquin* les paya. Ils furent , dit-on , conservés à Rome , jusqu'au temps de *Sylla* , & furent consumés dans un incendie du capitolé.

Mais comment se passer des prophéties des sibylles ? On envoya trois sénateurs à Erytre , ville de Grèce , où l'on gardait précieusement un millier de mauvais vers grecs , qui passaient pour être de la façon de la sibylle *Erytrée*. Chacun en voulait avoir des copies. La sibylle *Erytrée* avait tout prédit ; & il en était de ses prophéties comme de celles de *Nostradamus* parmi nous : & l'on ne manquait pas à chaque événement

de forger quelques vers grecs qu'on attribuaît à la sibylle.

Auguste, qui craignait avec raison qu'on ne trouvât dans cette rapsodie quelques vers qui autoriseraient des conspirations, défendit, sous peine de mort, qu'aucun romain eût chez lui des vers sibyllins : défense digne d'un tyran soupçonneux, qui conservait avec adresse un pouvoir usurpé par le crime.

Les vers sibyllins furent respectés plus que jamais quand il fut défendu de les lire. Il fallait bien qu'ils continssent la vérité, puisqu'on les cachait aux citoyens.

Virgile, dans son églogue sur la naissance de *Pollion*, ou de *Marcellus*, ou de *Drusus*, ne manqua pas de citer l'autorité de la sibylle de Cumes, qui avait prédit nettement que cet enfant, qui mourut bientôt après, ramènerait le siècle d'or. La sibylle *Erytrée* avait, disait-on alors, prophétisé aussi à Cumes. L'enfant nouveau né, appartenant à *Auguste*, ou à son favori, ne pouvait manquer d'être prédit par la sibylle. Les prédictions, d'ailleurs, ne sont jamais que pour les grands, les petits n'en valent pas la peine.

Ces oracles des sibylles étant donc toujours en très-grande réputation, les premiers chrétiens, trop emportés par un faux zèle, crurent qu'ils pouvaient forger de pareils oracles pour battre les Gentils par leurs propres armes. *Hermas* & *S^t Justin* passent pour être les premiers qui eurent le malheur de soutenir cette imposture. *S^t Justin* cite des oracles de la sibylle de Cumes, débités par un chrétien qui avait pris le nom d'*Isaspe*, & prétendait que sa sibylle

avait vécu du temps du déluge. *S^t Clément* d'Alexandrie, (dans ses *Stromates*, livre VI,) assure que l'apôtre *S^t Paul* recommande dans ses épîtres la lecture des sibylles qui ont manifestement prédit la naissance du fils de DIEU.

Il faut que cette épître de *S^t Paul* soit perdue ; car on ne trouve ces paroles, ni rien d'approchant, dans aucune des épîtres de *S^t Paul*. Il courait dans ce temps-là parmi les chrétiens, une infinité de livres que nous n'avons plus ; comme les Prophéties de *Jaldabast*, celles de *Seth*, d'*Enoch*, & de *Cham* ; la Pénitence d'*Adam* ; l'Histoire de *Zacharie*, père de *S^t Jean* ; l'Évangile des Égyptiens ; l'Évangile de *S^t Pierre*, d'*André*, de *Jacques* ; l'Évangile d'*Eve* ; l'Apocalypse d'*Adam* ; les Lettres de JESUS-CHRIST, & cent autres écrits dont il reste à peine quelques fragments dans des livres qu'on ne lit guère.

L'Église chrétienne était alors partagée en société judaïsante, & société non-judaïsante. Ces deux sociétés étaient divisées en plusieurs autres. Quiconque se sentait un peu de talent, écrivait pour son parti. Il y eut plus de cinquante évangiles, jusqu'au concile de Nicée ; il ne nous en reste aujourd'hui que ceux de la *Vierge*, de *Jacques*, de l'*Enfance*, & de *Nicodème*. On forgea surtout des vers attribués aux anciennes sibylles. Tel était le respect du peuple pour ces oracles sibyllins, qu'on crut avoir besoin de cet appui étranger pour fortifier le christianisme naissant. Non-seulement on fit des vers grecs sibyllins qui annonçaient JESUS-CHRIST ; mais on les fit en acrostiches, de manière que les lettres de ces mots : *Jesous Chreistos ios Soter*, étaient l'une après l'autre le commencement

de chaque vers. C'est dans ces poésies qu'on trouve cette prédiction :

Avec cinq pains & deux poissons,
Il nourrira cinq mille hommes au désert ;
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers.

On ne s'en tint pas là ; on imagina qu'on pouvait détourner en faveur du christianisme le sens des vers de la quatrième églogue de *Virgile* :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :
Jam nova progenies cælo demittitur alto.

Les temps de la sibylle enfin sont arrivés :
Un nouveau rejeton descend du haut des cieux.

Cette opinion eut un si grand cours dans les premiers siècles de l'Eglise, que l'empereur *Constantin* la soutint hautement. Quand un empereur parlait, il avait sûrement raison. *Virgile* passa long-temps pour un prophète. Enfin, on était si persuadé des oracles des sibylles, que nous avons dans une de nos hymnes, qui n'est pas fort ancienne, ces deux vers remarquables :

Solvat sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

Il mettra l'univers en cendres,
Témoin la sibylle & David.

Parmi les prédictions attribuées aux sibylles, on se fait surtout valoir le règne de mille ans, que les pères de l'Eglise adoptèrent jusqu'au temps de *Théodose II.*

Ce règne de JESUS-CHRIST pendant mille ans sur la terre, était fondé d'abord sur la prophétie de *S^t Luc*, chap. XXI; prophétie mal entendue, que JESUS-CHRIST viendrait dans les nuées, dans une grande puissance & dans une grande majesté, avant que la génération présente fût passée. La génération avait passé; mais *S^t Paul* avait dit aussi dans sa première épître aux Thessaloniens, chap. IV :

Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons, & qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil.

Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, & par le son de la trompette de DIEU; le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en JESUS-CHRIST ressusciteront les premiers.

Puis nous autres qui sommes vivants, & qui serons demeurés jusqu'à alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.

Il est bien étrange que *Paul* dise que c'est le Seigneur lui-même qui lui avait parlé; car *Paul*, loin d'avoir été un des disciples de CHRIST, avait été long-temps un de ses persécuteurs. Quoi qu'il en puisse être, l'Apocalypse avait dit aussi, chap. XX, que les justes régneraient sur la terre pendant mille ans avec JESUS-CHRIST.

On s'attendait donc à tout moment que JESUS-CHRIST descendrait du ciel pour établir son règne, & rebâtir Jérusalem dans laquelle les chrétiens devaient se réjouir avec les patriarches.

Cette nouvelle Jérusalem était annoncée dans l'Apocalypse : *Moi, Jean, je vis la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel parée comme une épouse. . . . Elle avait une grande & haute muraille, douze portes, & un ange à chaque porte. . . . douze fondements où sont les noms des apôtres de l'agneau. . . . Celui qui me parlait avait une toise d'or pour mesurer la ville, les portes & la muraille. La ville est bâtie en carré; elle est de douze mille stades; sa longueur, sa largeur & sa hauteur sont égales. . . . Il en mesura aussi la muraille qui est de cent quarante-quatre coudées. . . . Cette muraille était de jaspe, & la ville était d'or, &c.*

On pouvait se contenter de cette prédiction; mais on voulut encore avoir pour garant une sibylle à qui l'on fait dire à-peu-près les mêmes choses. Cette persuasion s'imprima si fortement dans les esprits, que *S^t Justin*, dans son dialogue contre *Triphon*, dit qu'il en est convenu; & que *JESUS* doit venir dans cette Jérusalem boire & manger avec ses disciples.

S^t Irénée se livra si pleinement à cette opinion, qu'il attribue à *S^t Jean* l'évangéliste ces paroles : *Dans la nouvelle Jérusalem, chaque cep de vigne produira dix mille branches, & chaque branche dix mille bourgeons, chaque bourgeon dix mille grappes, chaque grappe dix mille grains, chaque raisin vingt-cinq amphores de vin; & quand un des saints vendangeurs cueillera un raisin, le raisin voisin lui dira : Prends-moi, je suis meilleur que lui. (q)*

Ce n'était pas assez que la sibylle eût prédit ces merveilles, on avait été témoin de l'accomplissement. On vit, au rapport de *Tertullien*, la Jérusalem

(q) *Irénée*, chap. XXXV, liv. V.

nouvelle descendre du ciel pendant quarante nuits consécutives.

Tertullien s'exprime ainsi : (r) Nous confessons que le royaume nous est promis pour mille ans en terre , après la résurrection dans la cité de Jérusalem , apportée du ciel ici-bas.

C'est ainsi que l'amour du merveilleux & l'envie d'entendre & de dire des choses extraordinaires , a perverti le sens commun dans tous les temps. C'est ainsi qu'on s'est servi de la fraude , quand on n'a pas eu la force. La religion chrétienne fut d'ailleurs soutenue par des raisons si solides , que tout cet amas d'erreurs ne put l'ébranler. On dégagea l'or pur de tout cet alliage , & l'Eglise parvint par degrés à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

DES MIRACLES.

REVENONS toujours à la nature de l'homme ; il n'aime que l'extraordinaire ; & cela est si vrai , que sitôt que le beau , le sublime est commun , il ne paraît plus ni beau ni sublime. On veut de l'extraordinaire en tout genre ; & on va jusqu'à l'impossible. L'histoire ancienne ressemble à celle de ce chou plus grand qu'une maison , & à ce pot plus grand qu'une église , fait pour cuire ce chou.

Quelle idée avons-nous attachée au mot *miracle* , qui d'abord signifiait *chose admirable* ? Nous avons dit , c'est ce que la nature ne peut opérer ; c'est ce qui est contraire à toutes ses lois. Ainsi l'Anglais qui promit au peuple de Londres de se mettre tout

(r) *Tert.* contre *Marcion* , liv. III.

entier dans une bouteille de deux pintes, annonçait un miracle. Et autrefois on n'aurait pas manqué de légendaires qui auraient affirmé l'accomplissement de ce prodige, s'il en était revenu quelque chose au couvent.

Nous croyons fans difficulté aux vrais miracles opérés dans notre sainte religion, & chez les Juifs dont la religion prépara la nôtre. Nous ne parlons ici que des autres nations, & nous ne raisonnons que suivant les règles du bon sens, toujours soumises à la révélation.

Quiconque n'est pas illuminé par la foi, ne peut regarder un miracle que comme une contravention aux lois éternelles de la nature. Il ne lui paraît pas possible que DIEU déränge son propre ouvrage; il fait que tout est lié dans l'univers par des chaînes que rien ne peut rompre. Il fait que DIEU étant immuable, ses lois le sont aussi; & qu'une roue de la grande machine ne peut s'arrêter, sans que la nature entière soit dérangée.

Si *Jupiter* en couchant avec *Alcmène*, fait une nuit de vingt-quatre heures, lorsqu'elle devait être de douze; il est nécessaire que la terre s'arrête dans son cours, & reste immobile douze heures entières. Mais comme les mêmes phénomènes du ciel reparaisent la nuit suivante, il est nécessaire aussi que la lune & toutes les planètes se soient arrêtées. Voilà une grande révolution dans tous les orbes célestes, en faveur d'une femme de Thèbes en Béotie.

Un mort ressuscite au bout de quelques jours: il faut que toutes les parties imperceptibles de son corps, qui s'étaient exhalées dans l'air, & que les

vents

vents avaient emportées au loin, reviennent se mettre chacune à leur place ; que les vers & les oiseaux, ou les autres animaux nourris de la substance de ce cadavre, rendent chacun ce qu'ils lui ont pris. Les vers engraisés des entrailles de cet homme auront été mangés par des hirondelles, ces hirondelles par des pie-grièches, ces pie-grièches par des faucons, ces faucons par des vautours. Il faut que chacun restitue précisément ce qui appartenait au mort, sans quoi ce ne ferait plus la même personne. Tout cela n'est rien encore, si l'âme ne revient dans son hôtellerie.

Si l'Être éternel qui a tout prévu, tout arrangé, qui gouverne tout par des lois immuables, devient contraire à lui-même en renversant toutes ses lois ; ce ne peut être que pour l'avantage de la nature entière. Mais il paraît contradictoire de supposer un cas où le créateur, & le maître de tout, puisse changer l'ordre du monde pour le bien du monde. Car, ou il a prévu le prétendu besoin qu'il en aurait, ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu, il y a mis ordre dès le commencement ; s'il ne l'a pas prévu, il n'est plus DIEU.

On dit que c'est pour faire plaisir à une nation, à une ville, à une famille, que l'Être éternel ressuscite *Pélops*, *Hippolyte*, *Hérés*, & quelques autres fameux personnages ; mais il ne paraît pas vraisemblable que le maître commun de l'univers oublie le soin de cet univers en faveur de cet *Hippolyte* & de ce *Pélops*.

Plus les miracles sont incroyables, selon les faibles lumières de notre esprit, plus ils ont été crus. Chaque peuple eut tant de prodiges, qu'ils devinrent des

choses très-extraordinaires. Aussi ne s'avifait-on pas de nier ceux de ses voisins. Les Grecs difaient aux Egyptiens, aux nations afiatiques : Les dieux vous ont parlé quelquefois, ils nous parlent tous les jours ; s'ils ont combattu vingt fois pour vous, ils fe font mis quarante fois à la tête de nos armées. Si vous avez des métamorphofes, nous en avons cent fois plus que vous. Si vos animaux parlent, les nôtres ont fait de très-beaux discours. Il n'y a pas même jufqu'aux Romains, chez qui les bêtes n'aient pris la parole pour prédire l'avenir. *Tite-Live* rapporte qu'un bœuf s'écria en plein marché : *Rome, prends garde à toi.* *Pline*, dans fon livre huitième, dit qu'un chien parla, lorsque *Tarquin* fut chaffé du trône. Une corneille, fi l'on en croit *Suétone*, s'écria dans le capitolé, lorsqu'on allait affaffiner *Domitien* : *Estai panta kalos* ; c'est fort bien fait, tout est bien. C'est ainfi qu'un des chevaux d'*Achille*, nommé *Xante*, prédit à fon maître qu'il mourra devant Troie. Avant le cheval d'*Achille*, le bélier de *Phryxus* avait parlé, auffi bien que les vaches du mont Olympe. Ainfi au lieu de réfuter les fables, on enchériffait fur elles. On fe fait comme ce praticien à qui on produifait une fauffe obligation ; il ne s'amufa point à plaider, il produifit fur le champ une fauffe quit-tance.

Il est vrai que nous ne voyons guère de morts reffuscités chez les Romains ; ils s'en tenaient à des guérifons miraculeufes. Les Grecs plus attachés à la métempfycofe, eurent beaucoup de réfurrections. Ils tenaient ce fecret des Orientaux, de qui toutes les sciences & les fuperftitions étaient venues.

De toutes les guérisons miraculeuses, les plus attestées, les plus authentiques sont celles de cet aveugle à qui l'empereur *Vespasien* rendit la vue, & de ce paralytique auquel il rendit l'usage de ses membres. C'est dans Alexandrie que ce double miracle s'opère; c'est devant un peuple innombrable, devant des Romains, des Grecs, des Egyptiens. C'est sur son tribunal que *Vespasien* opère ces prodiges. Ce n'est pas lui qui cherche à se faire valoir par des prestiges dont un monarque affermi n'a pas besoin; ce sont ces deux malades eux-mêmes qui, prosternés à ses pieds, le conjurent de les guérir. Il rougit de leurs prières, il s'en moque; il dit qu'une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un mortel. Les deux infortunés insistent; *Sérapis* leur est apparu; *Sérapis* leur a dit qu'ils seraient guéris par *Vespasien*. Enfin il se laisse fléchir: il les touche sans se flatter du succès. La divinité favorable à sa modestie & à sa vertu, lui communique son pouvoir; à l'instant l'aveugle voit & l'estropié marche. Alexandrie, l'Egypte, & tout l'Empire applaudissent à *Vespasien* favori du ciel. Le miracle est consigné dans les archives de l'empire & dans toutes les histoires contemporaines. Cependant, avec le temps, ce miracle n'est cru de personne, parce que personne n'a intérêt de le soutenir.

Si l'on en croit je ne sais quel écrivain de nos siècles barbares, nommé *Helgaut*, le roi *Robert*, fils de *Hugues Capet*, guérit aussi un aveugle. Ce don des miracles, dans le roi *Robert*, fut apparemment la récompense de la charité avec laquelle il avait fait brûler le confesseur de sa femme, & ces chanoines d'Orléans, accusés de ne pas croire l'infaillibilité

& la puissance absolue du pape, & par conséquent d'être manichéens : ou, si ce ne fut pas le prix de ces bonnes actions, ce fut celui de l'excommunication qu'il souffrit pour avoir couché avec la reine sa femme.

Les philosophes ont fait des miracles, comme les empereurs & les rois. On connaît ceux d'*Apollonius* de Thyane ; c'était un philosophe pythagoricien, tempérant, chaste & juste, à qui l'histoire ne reproche aucune action équivoque, ni aucune de ces faiblesses dont fut accusé *Socrate*. Il voyagea chez les mages & chez les brachmanes, & fut d'autant plus honoré par-tout, qu'il était modeste, donnant toujours de sages conseils, & disputant rarement. La prière qu'il avait coutume de faire aux dieux est admirable : *Dieux immortels ! accordez-nous ce que vous jugerez convenable, & dont nous ne soyons pas indignes*. Il n'avait nul enthousiasme ; ses disciples en eurent : ils lui supposèrent des miracles qui furent recueillis par *Philostate*. Les Thyanéens le mirent au rang des demi-dieux, & les empereurs romains approuvèrent son apothéose. Mais avec le temps, l'apothéose d'*Apollonius* eut le sort de celle qu'on décernait aux empereurs romains ; & la chapelle d'*Apollonius* fut aussi déserte, que le *Socratéion* élevé par les Athéniens à *Socrate*.

Les rois d'Angleterre, depuis *S^t Edouard* jusqu'au roi *Guillaume III*, firent journellement un grand miracle, celui de guérir les écrouelles qu'aucuns médecins ne pouvaient guérir. Mais *Guillaume III* ne voulut point faire de miracles, & ses successeurs s'en sont abstenus comme lui. Si l'Angleterre éprouve

jamais quelque grande révolution qui la replonge dans l'ignorance, alors elle aura des miracles tous les jours.

DES TEMPLES.

ON n'eut pas un temple aussitôt qu'on reconnut un Dieu. Les Arabes, les Chaldéens, les Perfans qui révéraient les astres, ne pouvaient guère avoir d'abord des édifices consacrés; ils n'avaient qu'à regarder le ciel, c'était-là leur temple. Celui de *Bel* à Babylone passe pour le plus ancien de tous; mais ceux de *Brama* dans l'Inde, doivent être d'une antiquité plus reculée; au moins les brames le prétendent.

Il est dit dans les annales de la Chine, que les premiers empereurs sacrifiaient dans un temple. Celui d'*Hercule* à Tyr ne paraît pas être des plus anciens. *Hercule* ne fut jamais, chez aucun peuple, qu'une divinité secondaire; cependant le temple de Tyr est très-antérieur à celui de Judée. *Hiram* en avait un magnifique, lorsque *Salomon*, aidé par *Hiram*, bâtit le sien. *Hérodote* qui voyagea chez les Tyriens, dit que, de son temps, les archives de Tyr ne donnaient à ce temple que deux mille trois cents ans d'antiquité. L'Egypte était remplie de temples depuis long-temps. *Hérodote* dit encore qu'il apprit que le temple de *Vulcain*, à Memphis, avait été bâti par *Ménès*, vers le temps qui répond à trois mille ans avant notre ère; & il n'est pas à croire que les Egyptiens eussent élevé un temple à *Vulcain*, avant d'en avoir donné un à *Isis*, leur principale divinité.

Je ne puis concilier avec les mœurs ordinaires de tous les hommes , ce que dit *Hérodote* au livre second : il prétend qu'excepté les Egyptiens & les Grecs , tous les autres peuples avaient coutume de coucher avec les femmes au milieu de leurs temples. Je soupçonne le texte grec d'avoir été corrompu. Les hommes les plus sauvages s'abstiennent de cette action devant des témoins. On ne s'est jamais avisé de caresser sa femme ou sa maîtresse en présence de gens pour qui on a les moindres égards.

Il n'est guère possible que chez tant de nations qui étaient religieuses jusqu'au plus grand scrupule , tous les temples eussent été des lieux de prostitution. Je crois qu'*Hérodote* a voulu dire que les prêtres qui habitaient dans l'enceinte qui entourait le temple , pouvaient coucher avec leurs femmes dans cette enceinte qui avait le nom de temple ; comme en usaient les prêtres juifs & d'autres : mais que les prêtres égyptiens n'habitent point dans l'enceinte , s'abstenaient de toucher à leurs femmes , quand ils étaient de garde dans les porches dont le temple était entouré.

Les petits peuples furent très-long-temps sans avoir de temples. Ils portaient leurs dieux dans des coffres , dans des tabernacles. Nous avons déjà vu que quand les Juifs habitèrent les déserts , à l'orient du lac Asphaltide , ils portaient le tabernacle du dieu *Remphan* , du dieu *Molok* , du dieu *Kium* , comme le dit *Amos* , & comme le répète *S^t Etienne*.

C'est ainsi qu'en usaient toutes les autres petites nations du désert. Cet usage doit être le plus ancien

de tous , par la raison qu'il est bien plus aisé d'avoir un coffre , que de bâtir un grand édifice.

C'est probablement de ces dieux portatifs que vint la coutume des processions qui se firent chez tous les peuples ; car il semble qu'on ne se ferait pas avisé d'ôter un dieu de sa place , dans son temple , pour le promener dans la ville ; & cette violence eût pu paraître un sacrilège , si l'ancien usage de porter son dieu sur un chariot , ou sur un brancard , n'avait pas été dès long-temps établi.

La plupart des temples furent d'abord des citadelles , dans lesquelles on mettait en sûreté les choses sacrées. Ainsi le palladium était dans la forteresse de Troie ; les boucliers descendus du ciel se gardaient dans le capitole.

Nous voyons que le temple des Juifs était une maison forte , capable de soutenir un assaut. Il est dit au troisième livre des Rois , que l'édifice avait soixante coudées de long & vingt de large ; c'est environ quatre-vingt-dix pieds de long sur trente de face. Il n'y a guère de plus petit édifice public. Mais cette maison étant de pierre & bâtie sur une montagne , pouvait au moins se défendre d'une surprise ; les fenêtres qui étaient beaucoup plus étroites au-dehors qu'en dedans , ressembaient à des meurtrières.

Il est dit que les prêtres logeaient dans des apentis de bois adossés à la muraille.

Il est difficile de comprendre les dimensions de cette architecture. Le même livre des Rois nous apprend que sur les murailles de ce temple il y avait trois étages de bois : que le premier avait cinq

coudées de large, le second fix, & le troisième sept. Ces proportions ne sont pas les nôtres ; ces étages de bois auraient surpris *Michel-Ange* & *Bramante*. Quoi qu'il en soit, il faut considérer que ce temple était bâti sur le penchant de la montagne *Moria*, & que par conséquent il ne pouvait avoir une grande profondeur. Il fallait monter plusieurs degrés pour arriver à la petite esplanade où fut bâti le sanctuaire long de vingt coudées ; or un temple dans lequel il faut monter & descendre, est un édifice barbare. Il était recommandable par sa sainteté, mais non par son architecture. Il n'était pas nécessaire pour les desseins de DIEU, que la ville de Jérusalem fût la plus magnifique des villes, & son peuple le plus puissant des peuples ; il n'était pas nécessaire non plus que son temple surpassât celui des autres nations : le plus beau des temples est celui où les hommages les plus purs lui sont offerts.

La plupart des commentateurs se sont donné la peine de dessiner cet édifice, chacun à sa manière. Il est à croire qu'aucun de ces dessinateurs n'a jamais bâti de maison. On conçoit pourtant que ces murailles qui portaient ces trois étages étant de pierre, on pouvait se défendre un jour ou deux dans cette petite retraite.

Cette espèce de forteresse d'un peuple privé des arts, ne tint pas contre *Nabusardan*, l'un des capitaines du roi de Babylone, que nous nommons *Nabuchodonosor*.

Le second temple bâti par *Néhémie*, fut moins grand & moins somptueux. Le livre d'*Esdras* nous apprend que les murs de ce nouveau temple n'avaient

que trois rangs de pierre brute , & que le reste était de bois. C'était bien plutôt une grange qu'un temple. Mais celui qu'*Hérode* fit bâtir depuis fut une vraie forteresse. Il fut obligé , comme nous l'apprend *Josèphe* , de démolir le temple de *Néhémie* , qu'il appelle le temple d'*Aggée*. *Hérode* combla une partie du précipice au bas de la montagne *Moria* , pour faire une plate-forme appuyée d'un très-gros mur sur lequel le temple fut élevé. Près de cet édifice était la tour *Antonia* qu'il fortifia encore , de sorte que ce temple était une vraie citadelle.

En effet, les Juifs osèrent s'y défendre contre l'armée de *Titus* , jusqu'à ce qu'un soldat romain , ayant jeté une solive enflammée dans l'intérieur de ce fort , tout prit feu à l'instant : ce qui prouve que les bâtiments dans l'enceinte du temple n'étaient que de bois , du temps d'*Hérode* , ainsi que sous *Néhémie* , & sous *Salomon*.

Ces bâtiments de sapin contredisaient un peu cette grande magnificence dont parle l'exagérateur *Josèphe*. Il dit que *Titus* , étant entré dans le sanctuaire , l'admira , & avoua que sa richesse passait sa renommée. Il n'y a guère d'apparence qu'un empereur romain , au milieu du carnage , marchant sur des monceaux de morts , s'amusât à considérer avec admiration un édifice de vingt coudées de long , tel qu'était ce sanctuaire ; & qu'un homme qui avait vu le capitole , fut surpris de la beauté d'un temple juif. Ce temple était très-saint , sans doute ; mais un sanctuaire de vingt coudées de long , n'avait pas été bâti par un *Vitruve*. Les beaux temples étaient ceux d'*Ephèse* , d'*Alexandrie* , d'*Athènes* , d'*Olympie* , de *Rome*.

Josèphe, dans sa déclamation contre *Appion*, dit qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, parce qu'il n'y a qu'un Dieu. Ce raisonnement ne paraît pas concluant; car si les Juifs avaient eu sept ou huit cents milles de pays, comme tant d'autres peuples, il aurait fallu qu'ils passassent leur vie à voyager pour aller sacrifier dans ce temple chaque année. De ce qu'il n'y a qu'un DIEU, il suit que tous les temples du monde ne doivent être élevés qu'à lui; mais il ne suit pas que la terre ne doive avoir qu'un temple. La superstition a toujours une mauvaise logique.

D'ailleurs, comment *Josèphe* peut-il dire qu'il ne fallait qu'un temple aux Juifs, lorsqu'ils avaient depuis le règne de *Ptolémée-Philométor* le temple assez connu de l'*Onion*, à *Bubaste* en Egypte?

DE LA MAGIE.

QUEST-CE que la magie? Le secret de faire ce que ne peut faire la nature; c'est la chose impossible: aussi a-t-on cru à la magie dans tous les temps. Le mot est venu des *mag*, *magdim*, ou *magés* de Chaldée. Ils en savaient plus que les autres; ils recherchaient la cause de la pluie & du beau temps; & bientôt ils passèrent pour faire le beau temps & la pluie. Ils étaient astronomes; les plus ignorants & les plus hardis furent astrologues. Un événement arrivait sous la conjonction de deux planètes; donc ces deux planètes avaient causé cet événement; & les astrologues étaient les maîtres des planètes. Des imaginations frappées avaient vu en songe leurs amis mourants ou morts; les magiciens faisaient apparaître les morts.

Ayant connu le cours de la lune, il était tout simple qu'ils la fissent descendre sur la terre. Ils disposaient même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant le nom de DIEU, ou celui du diable. *Clément d'Alexandrie*, dans ses *Stromates*, livre premier, dit que suivant un ancien auteur, *Moïse* prononça le nom de *Ihaho*, ou *Jeowah*, d'une manière si efficace à l'oreille du roi d'Égypte, *Phara Nekefre*, que ce roi tomba sans connaissance.

Enfin, depuis *Jannès & Mambres*, qui étaient les forciers à brevet de *Pharaon*, jusqu'à la maréchale d'*Ancre*, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la pleine lune, il n'y a pas eu un seul temps sans sortilège.

La pythonisse d'Endor, qui évoqua l'ombre de *Samuel*, est assez connue; il est vrai qu'il serait fort étrange que ce mot de *python* qui est grec, eût été connu des Juifs, du temps de *Saül*. Mais la Vulgate seule parle de *python*: le texte Hébreu se fert du mot *ob*, que les Septante ont traduit par *engastrimuthon*. (18)

Revenons à la magie. Les Juifs en firent le métier dès qu'ils furent répandus dans le monde. Le sabbat des forciers en est une preuve parlante; & le bouc avec lequel les forciers étaient supposées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec les boucs dans le désert; ce qui leur est reproché dans le Lévitique, chap. XVII.

(18) L'auteur était trop modeste pour expliquer ici par quel endroit parlait cette forciers. C'est le même par lequel la pythonisse de Delphes recevait l'esprit divin; & voilà pourquoi la Vulgate a traduit le mot *Ob* par *Python*; elle a voulu ménager la modestie des lecteurs, qu'une traduction littérale aurait pu blesser.

Il n'y a guère eu parmi nous de procès criminels de forciers, sans qu'on y ait impliqué quelque juif.

Les Romains, tout éclairés qu'ils étaient du temps d'*Auguste*, s'infatuaient encore des fortilèges, tout comme nous. Voyez l'églogue de *Virgile*, intitulée *Pharmaceutria* :

Carmina vel celo possunt deducere lunam.

La voix de l'enchanteur fait descendre la lune.

His ego sæpe lupum fieri & se condere silvis

Mærim, sæpe animas imis exire sepulcris.

Mæris devenu loup se cachait dans les bois :

Du creux de leur tombeau j'ai vu fortir les âmes.

On s'étonne que *Virgile* passe aujourd'hui à Naples pour un forcier : il n'en faut pas chercher la raison ailleurs que dans cette églogue.

Horace reproche à *Sagana* & à *Canidia* leurs horribles fortilèges. Les premières têtes de la république furent infectées de ces imaginations funestes. *Sextus*, le fils du grand *Pompée*, immola un enfant dans un de ces enchantements.

Les philtres pour se faire aimer étaient une magie plus douce ; les Juifs étaient en possession de les vendre aux dames romaines. Ceux de cette nation qui ne pouvaient devenir de riches courtiers, faisaient des prophéties ou des philtres.

Toutes ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses, se perpétuèrent chez nous, & il n'y a pas un siècle qu'elles sont décréditées. Des missionnaires ont été tout étonnés de trouver ces extravagances au bout du monde ; ils ont plaint les peuples à qui le démon

les inspirait. Eh, mes amis! que ne restiez-vous dans votre patrie? vous n'y auriez pas trouvé plus de diables, mais vous y auriez trouvé tout autant de sottises.

Vous auriez vu des milliers de misérables assez insensés pour se croire forciers, & des juges assez imbécilles & assez barbares pour les condamner aux flammes. Vous auriez vu une jurisprudence établie en Europe sur la magie, comme on a des lois sur le larcin & sur le meurtre : jurisprudence fondée sur les décisions des conciles. Ce qu'il y avait de pis, c'est que les peuples, voyant que la magistrature & l'Eglise croyaient à la magie, n'en étaient que plus invinciblement persuadés de son existence : par conséquent, plus on poursuivait les forciers, plus il s'en formait. D'où venait une erreur si funeste & si générale? de l'ignorance : & cela prouve que ceux qui détrompent les hommes, sont leurs véritables bienfaiteurs.

On a dit que le consentement de tous les hommes était une preuve de la vérité. Quelle preuve! Tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux oracles, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages était, non pas une preuve, mais une espèce de probabilité. Et quelle probabilité encore! Tous les sages ne croyaient-ils pas avant *Copernic*, que la terre était immobile au centre du monde?

Aucun peuple n'est en droit de se moquer d'un autre. Si *Rabelais* appelle *Picatrix*, mon révérend père en diable, parce qu'on enseignait la magie à Tolède, à Salamanque & à Séville; les Espagnols peuvent

reprocher aux Français le nombre prodigieux de leurs forciers.

La France est peut-être de tous les pays, celui qui a le plus uni la cruauté & le ridicule. Il n'y a point de tribunal en France qui n'ait fait brûler beaucoup de magiciens. Il y avait dans l'ancienne Rome des fous qui pensaient être forciers; mais on ne trouva point de barbares qui les brûlassent.

DES VICTIMES HUMAINES.

LES hommes auraient été trop heureux s'ils n'avaient été que trompés; mais le temps qui tantôt corrompt les usages, & tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes; & la superstition, fille dénaturée de la religion, s'écarta de la pureté de sa mère, au point de forcer les hommes à immoler leurs propres enfants, sous prétexte qu'il fallait donner à DIEU ce qu'on avait de plus cher.

Le premier sacrifice de cette nature, dont la mémoire se soit conservée, fut celui de *Jéhud* chez les Phéniciens, qui, si l'on en croit les fragments de *Sanchoniathon*, fut immolé par son père *Hillu*, environ deux mille ans avant notre ère. C'était un temps où les grands Etats étaient déjà établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Égypte étaient très-florissantes; & déjà en Égypte, suivant *Diodore*, on immolait à *Osiris* les hommes roux; *Plutarque* prétend qu'on les brûlait vifs. D'autres ajoutent qu'on noyait une fille dans le

Nil , pour obtenir de ce fleuve un plein débordement qui ne fût ni trop fort, ni trop faible.

Ces abominables holocaustes s'établirent dans presque toute la terre. *Pausanias* prétend que *Lycaon* immola le premier des victimes humaines en Grèce. Il fallait bien que cet usage fût reçu du temps de la guerre de Troie, puisqu'*Homère* fait immoler par *Achille* douze troyens à l'ombre de *Patrocle*. *Homère* eût-il osé dire une chose si horrible? N'aurait-il pas craint de révolter tous ses lecteurs, si de tels holocaustes n'avaient pas été en usage? Tout poëte peint les mœurs de son pays.

Je ne parle pas du sacrifice d'*Iphigénie*, & de celui d'*Idamante* fils d'*Idoménée* : vrais ou faux, ils prouvent l'opinion régnante. On ne peut guère révoquer en doute que les Scythes de la Tauride immolassent des étrangers.

Si nous descendons à des temps plus modernes, les Tyriens & les Carthaginois, dans les grands dangers, sacrifiaient un homme à *Saturne*. On en fit autant en Italie; & les Romains eux-mêmes qui condamnèrent ces horreurs, immolèrent deux Gaulois & deux Grecs, pour expier le crime d'une vestale. *Plutarque* confirme cette affreuse vérité dans ses Questions sur les Romains.

Les Gaulois, les Germains eurent cette horrible coutume. Les druides brûlaient des victimes humaines dans de grandes figures d'osier : des forcières, chez les Germains, égorgeaient les hommes dévoués à la mort, & jugeaient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité du sang qui coulait de la blessure.

Je crois bien que ces sacrifices étaient rares : s'ils avaient été fréquents, si on en avait fait des fêtes annuelles, si chaque famille avait eu continuellement à craindre que les prêtres vinssent choisir la plus belle fille ou le fils aîné de la maison, pour lui arracher le cœur saintement sur une pierre consacrée, on aurait bientôt fini par immoler les prêtres eux-mêmes. Il est très-probable que ces saints parricides ne se commettaient que dans une nécessité pressante, dans les grands dangers où les hommes sont subjugués par la crainte, & où la fausse idée de l'intérêt public forçait l'intérêt particulier à se taire.

Chez les Brame, toutes les veuves ne se brûlaient pas toujours sur les corps de leurs maris. Les plus dévotes & les plus folles firent de temps immémorial, & font encore cet étonnant sacrifice. Les Scythes immolèrent quelquefois aux mânes de leurs kans les officiers les plus chéris de ces princes. *Hérodote* décrit en détail la manière dont on préparait leurs cadavres, pour en former un cortège autour du cadavre royal; mais il ne paraît point par l'histoire que cet usage ait duré long-temps.

Si nous lisons l'histoire des Juifs, écrite par un auteur d'une autre nation; nous aurions peine à croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif d'Égypte, qui soit venu par ordre exprès de DIEU immoler sept ou huit petites nations qu'il ne connaissait pas; égorger sans pitié toutes les femmes, les vieillards & les enfants à la mamelle, & ne réserver que les petites filles; que ce peuple saint ait été puni de son DIEU, quand il avait été assez criminel pour épargner un seul homme dévoué à l'anathème. Nous ne croirions

croirions pas qu'un peuple si abominable eût pu exister sur la terre : mais comme cette nation elle-même nous rapporte tous ces faits dans ses livres saints , il faut la croire.

Je ne traite point ici la question si ces livres ont été inspirés. Notre sainte Eglise , qui a les Juifs en horreur , nous apprend que les livres juifs ont été dictés par le DIEU créateur & père de tous les hommes ; je ne puis en former aucun doute , ni me permettre même le moindre raisonnement.

Il est vrai que notre faible entendement ne peut concevoir dans DIEU une autre sagesse , une autre justice , une autre bonté que celle dont nous avons l'idée ; mais enfin , il a fait ce qu'il a voulu ; ce n'est pas à nous de le juger ; je m'en tiens toujours au simple historique.

Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est expressément ordonné de n'épargner aucune chose , aucun homme dévoué au Seigneur. *On ne pourra le racheter , il faut qu'il meure* : dit la loi du Lévitique , au chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on voit *Jephthé* immoler sa propre fille , & le prêtre *Samuel* couper en morceaux le roi *Agag*. (19) Le Pentateuque nous dit que dans le petit pays de Madian , qui est environ de neuf lieues carrées , les Israélites ayant trouvé six

(19) Des critiques ont prétendu qu'il n'était pas sûr que *Samuel* fût prêtre. Mais comment , n'étant point prêtre , se serait-il arrogé le droit de sacrer *Saül* & *David* ? Si ce n'est pas en qualité de prêtre qu'il immola *Agag* , c'est donc en qualité d'assassin ou de bourreau. Si *Samuel* n'était pas prêtre , que devient l'autorité de son exemple employée tant de fois par les théologiens , pour prouver que les prêtres ont le droit non-seulement de sacrer les rois , mais d'en sacrer d'autres , quand ceux qu'ils ont oints les premiers ne leur conviennent plus ; & même de traiter les rois indociles , comme le doux *Samuel* a traité l'impie *Agag*.

cents foixante & quinze mille brebis, foixante & douze mille bœufs, foixante & un mille ânes, & trente-deux mille filles vierges; *Moïse* commanda qu'on massacrât tous les hommes, toutes les femmes & tous les enfants; mais qu'on gardât les filles, dont trente-deux seulement furent immolées. (20) Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, c'est que ce même *Moïse* était gendre du grand-prêtre des Madianites *Jethro*, qui lui avait rendu les plus signalés services, & qui l'avait comblé de bienfaits

Le même livre nous dit que *Josué*, fils de *Nun*, ayant passé avec sa horde la rivière du Jourdain à pied sec, & ayant fait tomber au son des trompettes les murs de Jéricho, dévoué à l'anathème, il fit périr tous les habitants dans les flammes; qu'il conserva seulement *Rahab la prostituée* & sa famille, qui avait caché les espions du saint peuple; que le même *Josué* dévoua à la mort douze mille habitants de la

(20) On a prétendu que ces trente-deux filles furent seulement destinées au service du tabernacle; mais si on lit attentivement le livre des *Nombres*, où cette histoire est rapportée, on verra que le sens de M. de *Voltaire* est le plus naturel. Les Israélites avaient massacré tous les mâles en état de porter les armes, & n'avaient réservé que les femmes & les enfans. *Moïse* leur en fait des reproches violents; il leur ordonne de sang froid, plusieurs jours après la bataille, d'égorger les enfans mâles & toutes les femmes qui ne sont pas vierges. Après avoir commandé le meurtre, il prescrit aux meurtriers la méthode de se purifier. Il a oublié seulement de nous transmettre la manière dont les Juifs s'y prenaient pour distinguer une vierge, d'une fille qui ne l'était pas. Ainsi il est clair que l'on peut, sans faire injure au caractère de *Moïse*, croire qu'après avoir ordonné le massacre de quarante mille, tant enfans mâles que femmes, il n'a pas hésité à ordonner le sacrifice de trente-deux filles. Comment imagine-t-on que les Juifs aient pu consacrer au service du tabernacle trente-deux filles étrangères & idolâtres? D'ailleurs, la portion des prêtres avait été réglée à part, & ils ne se seraient pas contentés de trente-deux vierges. Voyez l'ouvrage intitulé: *Un Chrétien contre six Juifs*.

ville de Haiï, qu'il immola au Seigneur trente & un rois du pays, tous fomis à l'anathème; & qui furent pendus. Nous n'avons rien de comparable à ces affassinats religieux dans nos derniers temps, si ce n'est, peut-être, la Saint-Barthelemi & les maffacres d'Irlande.

Ce qu'il y a de triste, c'est que plusieurs personnes doutent que les Juifs aient trouvé fix cents foixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille filles pucelles dans le village d'un désert au milieu des rochers; & que personne ne doute de la Saint-Barthelemi. Mais ne cessons de répéter combien les lumières de notre raison sont impuissantes pour nous éclairer sur les étranges événements de l'antiquité, & sur les raisons que DIEU, maître de la vie & de la mort, pouvait avoir de choisir le peuple juif pour exterminer le peuple cananéen.

DES MYSTERES DE CERÈS-ELEUSINE.

DANS le chaos des superstitions populaires, qui auraient fait de presque tout le globe un vaste repaire de bêtes féroces, il y eut une institution salutaire qui empêcha une partie du genre-humain de tomber dans un entier abrutissement; ce fut celle des mystères & des expiations. Il était impossible qu'il ne se trouvât des esprits doux & sages parmi tant de fous cruels; & qu'il n'y eût des philosophes qui tâchassent de ramener les hommes à la raison & à la morale.

Ces sages se servirent de la superstition même pour en corriger les abus énormes, comme on emploie le

cœur des vipères pour guérir de leurs morsures ; on mêla beaucoup de fables avec des vérités utiles , & les vérités se foutinrent par les fables.

On ne connaît plus les mystères de *Zoroastre*. On fait peu de chose de ceux d'*Isis* ; mais nous ne pouvons douter qu'ils n'annonçassent le grand système d'une vie future ; car *Celse* dit à *Origène*, livre VIII : *Vous vous vantez de croire des peines éternelles, & tous les ministres des mystères ne les annoncèrent-ils pas aux initiés ?*

L'unité de DIEU était le grand dogme de tous les mystères. Nous avons encore la prière des prêtresses d'*Isis*, conservée dans *Apulée*, & que j'ai citée en parlant des mystères égyptiens.

Les cérémonies mystérieuses de *Cérès* furent une imitation de celles d'*Isis*. Ceux qui avaient commis des crimes les confessaient & les expiaient : on jeûnait, on se purifiait, on donnait l'aumône. Toutes les cérémonies étaient tenues secrètes, sous la religion du ferment, pour les rendre plus vénérables. Les mystères se célébraient la nuit pour inspirer une sainte horreur. On y représentait des espèces de tragédies, dont le spectacle étalait aux yeux le bonheur des justes & les peines des méchants. Les plus grands hommes de l'antiquité, les *Platon*, les *Cicéron*, ont fait l'éloge de ces mystères, qui n'étaient pas encore dégénérés de leur pureté première.

De très-savants hommes ont prétendu que le sixième livre de l'*Enéide* n'est que la peinture de ce qui se pratiquait dans ces spectacles si secrets & si renommés. *Virgile* n'y parle point à la vérité du *Demiourgos* qui représentait le créateur ; mais il fait

voir dans le vestibule , dans l'avant-scène , les enfants que leurs parents avaient laissé périr , & c'était un avertissement aux pères & mères :

Continuò auditæ voces , vagitus & ingens , &c.

Ensuite paraissait *Minos* qui jugeait les morts. Les méchants étaient entraînés dans le Tartare , & les justes conduits dans les champs Elysées. Ces jardins étaient tout ce qu'on avait inventé de mieux pour les hommes ordinaires. Il n'y avait que les héros demi-dieux à qui on accordait l'honneur de monter au ciel. Toute religion adopta un jardin pour la demeure des justes ; & même quand les Esséniens chez le peuple juif reçurent le dogme d'une autre vie , ils crurent que les bons iraient après la mort dans des jardins au bord de la mer : car pour les pharisiens , ils adoptèrent la métempfycofe , & non la résurrection. S'il est permis de citer l'Histoire sacrée de JESUS-CHRIST parmi tant de choses profanes , nous remarquerons qu'il dit au voleur repentant : „ Tu feras aujourd'hui avec moi dans le jardin. „ (s) Il se conformait en cela au langage de tous les hommes.

Les mystères d'*Eleusine* devinrent les plus célèbres. Une chose très-remarquable , c'est qu'on y lisait le commencement de la théogonie de *Sanchoniathon* le phénicien ; c'est une preuve que *Sanchoniathon* avait annoncé un DIEU suprême , créateur & gouverneur du monde. C'était donc cette doctrine qu'on dévoilait aux initiés imbus de la créance du polythéisme,

(s) *Luc* , chap. XXIII.

Supposons parmi nous un peuple superstitieux qui ferait accoutumé dès sa tendre enfance à rendre à la *Vierge*, à *S^t Joseph*, & aux autres saints le même culte qu'à DIEU le père. Il ferait peut-être dangereux de vouloir le détromper tout d'un coup ; il ferait sage de révéler d'abord aux plus modérés, aux plus raisonnables, la distance infinie qui est entre DIEU & les créatures : c'est précisément ce que firent les mystagogues. Les participants aux mystères s'assemblaient dans le temple de *Cérès*, & l'hierophante leur apprenait qu'au lieu d'adorer *Cérès*, conduisant *Triptolème* sur un char traîné par des dragons, il fallait adorer le DIEU qui nourrit les hommes, & qui a permis que *Cérès* & *Triptolème* missent l'agriculture en honneur.

Cela est si vrai, que l'hierophante commençait par réciter les vers de l'ancien *Orphée* : *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers ; il est un ; il est seul par lui-même, tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.*

J'avoue que je ne conçois pas comment *Pausanias* peut dire que ces vers ne valent pas ceux d'*Homère* ; il faut convenir que du moins, pour le sens, ils valent beaucoup mieux que l'*Iliade* & l'*Odyssée* entière.

Il faut avouer que l'évêque *Warburton*, quoique très-injuste dans plusieurs de ses décisions audacieuses, donne beaucoup de force à tout ce que je viens de dire de la nécessité de cacher le dogme de l'unité de DIEU à un peuple entêté du polythéisme. Il remarque, d'après *Plutarque*, que le jeune *Alcibiade*

ayant assisté à ces mystères, ne fit aucune difficulté d'insulter aux statues de *Mercur*, dans une partie de débauche avec plusieurs de ses amis, & que le peuple en fureur demanda la condamnation d'*Alcibiade*.

Il fallait donc alors la plus grande discrétion pour ne pas choquer les préjugés de la multitude. *Alexandre* lui-même, (si cette anecdote n'est pas apocryphe,) ayant obtenu en Egypte, de l'hierophante des mystères, la permission de mander à sa mère le secret des initiés, la conjura en même temps de brûler sa lettre après l'avoir lue, pour ne pas irriter les Grecs.

Ceux qui, trompés par un faux zèle, ont prétendu depuis que ces mystères n'étaient que des débauches infames, devaient être détrompés par le mot même qui répond à *initiés* : il veut dire qu'on commençait une nouvelle vie.

Une preuve encore sans réplique, que ces mystères n'étaient célébrés que pour inspirer la vertu aux hommes; c'est la formule par laquelle on congédiait l'assemblée. On prononçait chez les Grecs les deux anciens mots phéniciens *Kof tomphet*, VEILLEZ ET SOYEZ PURS. (*Warburton*, lég. de *Moïse*, liv. I.) Enfin, pour dernière preuve, c'est que l'empereur *Néron*, coupable de la mort de sa mère, ne put être reçu à ces mystères quand il voyagea dans la Grèce : le crime était trop énorme; & tout empereur qu'il était, les initiés n'auraient pas voulu l'admettre. *Zozyme* dit aussi que *Constantin* ne put trouver de prêtres païens qui voulussent le purifier & l'absoudre de ses parricides.

Il y avait donc en effet chez les peuples qu'on nomme païens , gentils , idolâtres , une religion très-pure ; tandis que les peuples & les prêtres avaient des usages honteux , des cérémonies puérides , des doctrines ridicules , & que même ils versaient quelquefois le sang humain en l'honneur de quelques dieux imaginaires , méprisés & détestés par les sages.

Cette religion pure consistait dans l'aveu de l'existence d'un DIEU suprême , de sa providence & de sa justice. Ce qui défigurait ces mystères , c'était , si l'on en croit *Tertullien* , la cérémonie de la régénération. Il fallait que l'initié parût ressusciter ; c'était le symbole du nouveau genre de vie qu'il devait embrasser. On lui présentait une couronne , il la foulait aux pieds ; l'hierophante levait sur lui le couteau sacré ; l'initié qu'on feignait de frapper feignait aussi de tomber mort ; après quoi il paraissait ressusciter. Il y a encore chez les francs-maçons un reste de cette ancienne cérémonie.

Pausanias , dans ses *Arcadiques* , nous apprend que dans plusieurs temples d'*Eleusine* on flagellait les pénitents , les initiés ; coutume odieuse , introduite longtemps après dans plusieurs églises chrétiennes. (21) Je ne doute pas que dans tous ces mystères , dont le fond était si sage & si utile , il n'entrât beaucoup de superstitions condamnables. Les superstitions conduisirent à la débauche , qui amena le mépris.

(21) *Pausanias* ne dit pas positivement que les coups de verges ne fussent que pour les initiés ; mais il serait plaisant d'imaginer que les prêtres d'Athènes eussent eu le droit de frapper de verges tous ceux qu'ils rencontraient. Passe pour les initiés & les dévotes.

Il ne resta enfin de tous ces anciens mystères, que des troupes de gueux que nous avons vus, sous le nom d'égyptiens & de bohèmes, courir l'Europe avec des castagnettes; danser la danse des prêtres d'*Isis*; vendre du baume; guérir la gale, & en être couverts; dire la bonne aventure, & voler des poules. Telle a été la fin de ce qu'on a eu de plus sacré dans la moitié de la terre connue.

DES JUIFS AU TEMPS OU ILS COMMENCERENT
A ÊTRE CONNUS.

NOUS toucherons le moins que nous pourrons à ce qui est divin dans l'Histoire des Juifs; ou si nous sommes forcés d'en parler, ce n'est qu'autant que leurs miracles ont un rapport essentiel à la suite des événements. Nous avons pour les prodiges continuels qui signalèrent tous les pas de cette nation, le respect qu'on leur doit; nous les croyons avec la foi raisonnable qu'exige l'Eglise substituée à la synagogue; nous ne les examinons pas; nous nous en tenons toujours à l'historique. Nous parlerons des Juifs, comme nous parlerions des Scythes & des Grecs, en pesant les probabilités & en discutant les faits. Personne au monde n'ayant écrit leur histoire qu'eux-mêmes, avant que les Romains détruisissent leur petit Etat, il faut ne consulter que leurs annales.

Cette nation est des plus modernes, à ne la regarder comme les autres peuples, que depuis le temps où elle forme un établissement, & où elle possède une capitale. Les Juifs ne paraissent considérés de leurs voisins, que du temps de *Salomon*, qui était

à-peu-près celui d'*Hésiode* & d'*Homère*, & des premiers archontes d'Athènes.

Le nom de *Salomoh* ou *Soleiman* est fort connu des orientaux ; mais celui de *David* ne l'est point, de *Saül* encore moins. Les Juifs, avant *Saül*, ne paraissent qu'une horde d'Arabes du désert, si peu puissants, que les Phéniciens les traitaient à-peu-près comme les Lacédémoniens traitaient les Ilotes. C'étaient des esclaves auxquels ils n'était pas permis d'avoir des armes ; ils n'avaient pas le droit de forger le fer, pas même celui d'aiguifer les focs de leurs charrues & le tranchant de leurs coignées ; il fallait qu'ils allassent à leurs maîtres pour les moindres ouvrages de cette espèce. Les Juifs le déclarent dans le livre de *Samuel*, & ils ajoutent qu'ils n'avaient ni épée, ni javelot, dans la bataille que *Saül* & *Jonathas* donnèrent à Béthaven, contre les Phéniciens, ou Philistins ; journée où il est rapporté que *Saül* fit ferment d'immoler au Seigneur celui qui aurait mangé pendant le combat.

Il est vrai qu'avant cette bataille gagnée sans armes, il est dit au chapitre précédent, (1) que *Saül*, avec une armée de trois cents trente mille hommes, défit entièrement les Ammonites ; ce qui semble ne se pas accorder avec l'aveu qu'ils n'avaient ni javelot, ni épée, ni aucune arme. D'ailleurs, les plus grands rois ont eu rarement à la fois trois cents trente mille combattants effectifs. Comment les Juifs qui semblent errants & opprimés dans ce petit pays, qui n'ont pas une ville fortifiée, pas une arme, pas

(1) I. Rois, chap. II.

une épée , ont-ils mis en campagne trois cents trente mille soldats ? il y avait là de quoi conquérir l'Asie & l'Europe. Laissons à des auteurs savants & respectables le soin de concilier ces contradictions apparentes que des lumières supérieures font disparaître ; respectons ce que nous sommes tenus de respecter , & remontons à l'histoire des Juifs par leurs propres écrits.

D E S J U I F S E N E G Y P T E.

LES annales des Juifs disent que cette nation habitait sur les confins de l'Egypte , dans les temps ignorés ; que son séjour était dans le petit pays de Goffen , ou Gessen , vers le mont Casius & le lac Sirbon. C'est-là que sont encore des Arabes , qui viennent en hiver paître leurs troupeaux dans la basse Egypte. Cette nation n'était composée que d'une seule famille , qui en deux cents cinq années produisit un peuple d'environ trois millions de personnes ; car pour fournir six cents mille combattants que la Genèse compte au sortir de l'Egypte , il faut des femmes , des filles & des vieillards. Cette multiplication contre l'ordre de la nature , est un des miracles que DIEU daigna faire en faveur des Juifs.

C'est en vain qu'une foule de savants hommes s'étonne que le roi d'Egypte ait ordonné à deux sages-femmes de faire périr tous les enfants mâles des Hébreux ; que la fille du roi , qui demeurait à Memphis , soit venue se baigner loin de Memphis , dans un bras du Nil où jamais personne ne se

baigne à cause des crocodiles. C'est en vain qu'ils font des objections sur l'âge de quatre-vingts ans auquel *Moïse* était déjà parvenu avant d'entreprendre de conduire un peuple entier hors d'esclavage.

Ils disputent sur les dix plaies d'Égypte ; ils disent que les magiciens du royaume ne pouvaient faire les mêmes miracles que l'envoyé de DIEU ; & que si DIEU leur donnait ce pouvoir, il semblait agir contre lui-même. Ils prétendent que *Moïse* ayant changé toutes les eaux en sang, il ne restait plus d'eau pour que les magiciens pussent faire la même métamorphose.

Ils demandent comment *Pharaon* put poursuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuse, après que tous les chevaux étaient morts dans les cinquième, sixième, septième & dixième plaies ? Ils demandent pourquoi six cents mille combattants s'enfuirent ayant DIEU à leur tête, & pouvant combattre avec avantage des Égyptiens, dont tous les premiers nés avaient été frappés de mort ? Ils demandent encore pourquoi DIEU ne donna pas la fertile Égypte à son peuple chéri, au lieu de le faire errer quarante ans dans d'affreux déserts ?

On n'a qu'une seule réponse à toutes ces objections sans nombre ; & cette réponse est : DIEU l'a voulu, l'Église le croit, & nous devons le croire. C'est en quoi cette histoire diffère des autres. Chaque peuple a ses prodiges, mais tout est prodige chez le peuple juif ; & on peut dire que cela devait être ainsi, puisqu'il était conduit par DIEU même. Il est clair que l'histoire de DIEU ne doit point ressembler à celle des hommes. C'est pourquoi nous ne rapporterons aucun

DE MOÏSE CHEF DE NATION. 173

de ces faits surnaturels dont il n'appartient qu'à l'Esprit saint de parler ; encore moins oserons-nous tenter de les expliquer. Examinons seulement le peu d'événements qui peuvent être soumis à la critique.

DE MOÏSE CONSIDÉRÉ SIMPLEMENT COMME CHEF D'UNE NATION.

LE maître de la nature donne seul la force au bras qu'il daigne choisir. Tout est surnaturel dans *Moïse*. Plus d'un savant l'a regardé comme un politique très-habile. D'autres ne voient en lui qu'un roseau faible, dont la main divine daigne se servir pour faire le destin des Empires. Qu'est-ce en effet qu'un vieillard de quatre-vingts ans, pour entreprendre de conduire par lui-même tout un peuple sur lequel il n'a aucun droit ? Son bras ne peut combattre, & sa langue ne peut articuler. Il est peint décrépité & bègue. Il ne conduit ses suivants que dans des solitudes affreuses pendant quarante années. Il veut leur donner un établissement, & il ne leur en donne aucun. A suivre sa marche dans les déserts de Sur, de Sin, d'Oreb, de Sinai, de Pharan, de Cadès-Barné, & à le voir rétrograder jusque vers l'endroit d'où il était parti ; il serait difficile de le regarder comme un grand capitaine. Il est à la tête de six cents mille combattants, & il ne pourvoit ni au vêtement, ni à la subsistance de ces troupes. DIEU fait tout, DIEU remédie à tout ; il nourrit, il vêt le peuple par des miracles. *Moïse* n'est donc rien par lui-même, & son impuissance montre qu'il ne peut être guidé que par le bras du Tout-puissant ; aussi

nous ne considérons en lui que l'homme, & non le ministre de DIEU. Sa personne, en cette qualité, est l'objet d'une recherche plus sublime.

Il veut aller aux pays des Cananéens, à l'occident du Jourdain, dans la contrée de Jéricho, qui est, dit-on, un bon terroir à quelques égards; & au lieu de prendre cette route, il tourne à l'orient, entre Esiongaber & la mer Morte, pays sauvage, stérile, hérissé de montagnes sur lesquelles il ne croît pas un arbruste, & où l'on ne trouve point de fontaine, excepté quelques petits puits d'eau salée. Les Cananéens ou Phéniciens, sur le bruit de cette irruption d'un peuple étranger, viennent le battre dans ces déserts vers Cadés-Barné. Comment se laisse-t-il battre à la tête de six cents mille soldats, dans un pays qui ne contient pas aujourd'hui deux ou trois mille habitants? Au bout de trente-neuf ans il remporte deux victoires; mais il ne remplit aucun objet de sa législation: lui & son peuple meurent avant que d'avoir mis le pied dans le pays qu'il voulait subjuguier.

Un législateur, selon nos notions communes, doit se faire aimer & craindre; mais il ne doit pas pousser la sévérité jusqu'à la barbarie; il ne doit pas, au lieu d'infliger par les ministres de la loi quelques supplices aux coupables, faire égorger au hasard une grande partie de sa nation par l'autre.

Se pourrait-il qu'à l'âge de près de six vingts ans, *Moïse* n'étant conduit que par lui-même, eût été si inhumain, si endurci au carnage; qu'il eût commandé aux lévites de massacrer, sans distinction, leurs frères jusqu'au nombre de vingt-trois

mille , pour la prévarication de son propre frère qui devait plutôt mourir , que de faire un veau pour être adoré ? Quoi ! après cette indigne action son frère est grand-pontife , & vingt-trois mille hommes sont massacrés !

Moïse avait épousé une madianite , fille de *Jéthro* grand-prêtre de Madian , dans l'Arabie pétrée ; *Jéthro* l'avait comblé de bienfaits ; il lui avait donné son fils pour lui servir de guide dans les déserts ; par quelle cruauté opposée à la politique , (à ne juger que par nos faibles notions) *Moïse* aurait-il pu immoler vingt-quatre mille hommes de sa nation , sous prétexte qu'on a trouvé un Juif couché avec une madianite ? Et comment peut-on dire après ces étonnantes boucheries , que *Moïse* était le plus doux de tous les hommes ? Avouons qu'humainement parlant , ces horreurs révoltent la raison & la nature . Mais si nous considérons dans *Moïse* le ministre des desseins & des vengeances de DIEU , tout change alors à nos yeux ; ce n'est point un homme qui agit en homme , c'est l'instrument de la Divinité à laquelle nous n'avons aucun compte à demander : nous ne devons qu'adorer & nous taire .

Si *Moïse* avait institué sa religion de lui-même , comme *Zoroastre* , *Thaut* , les premiers brames , *Numa* , *Mahomet* , & tant d'autres ; nous pourrions lui demander pourquoi il ne s'est pas servi dans sa religion du moyen le plus efficace & le plus utile , pour mettre un frein à la cupidité & au crime ; pourquoi il n'a pas annoncé expressément l'immortalité de l'âme , les peines & les récompenses après la mort ; dogmes reçus dès long-temps en Egypte , en Phénicie , en

Mésopotamie, en Perse, & dans l'Inde. *Vous avez été instruit*, lui dirions-nous, *dans la sagesse des Egyptiens; vous êtes législateur, & vous négligez absolument le dogme principal des Egyptiens, le dogme le plus nécessaire aux hommes, croyance si salutaire & si sainte, que vos propres juifs, tout grossiers qu'ils étaient, l'ont embrassée long-temps après vous; du moins elle fut adoptée en partie par les esséniens & les pharisiens, au bout de mille années.*

Cette objection accablante contre un législateur ordinaire, tombe & perd, comme on voit, toute sa force quand il s'agit d'une loi donnée par DIEU même, qui, ayant daigné être le roi du peuple juif, le punissait & le récompensait temporellement, & qui ne voulait lui révéler la connaissance de l'immortalité de l'âme, & les supplices éternels de l'enfer, que dans les temps marqués par ses décrets. Presque tout événement purement humain chez le peuple juif est le comble de l'horreur. Tout ce qui est divin est au-dessus de nos faibles idées. L'un & l'autre nous réduisent toujours au silence.

Il s'est trouvé des hommes d'une science profonde, qui ont poussé le pyrrhonisme de l'histoire jusqu'à douter qu'il y ait eu un *Moïse*; sa vie qui est toute prodigieuse, depuis son berceau jusqu'à son sépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables arabes, & particulièrement de celle de l'ancien *Bacchus*. (u) Ils ne savent en quel temps placer *Moïse*; le nom même du *Pharaon*, ou roi d'Egypte sous lequel on le fait vivre, est inconnu. Nul monument, nulles traces ne nous restent du pays dans lequel on le fait voyager. Il leur paraît impossible que *Moïse* ait gouverné deux

(u) Voyez l'article *Bacchus*.

ou trois millions d'hommes , pendant quarante ans , dans des déserts inhabitables , où l'on trouve à peine aujourd'hui deux ou trois hordes vagabondes qui ne composent pas trois à quatre mille hommes. Nous sommes bien loin d'adopter ce sentiment téméraire , qui saperait tous les fondements de l'histoire ancienne du peuple juif.

Nous n'adhérons pas non plus à l'opinion d'*Aben-Efra* , de *Maimonide* , de *Nugnès* , de l'auteur des cérémonies judaïques ; quoique le docte *le Clerc* , *Middleton* , les savants connus sous le titre de *théologiens de Hollande* , & même le grand *Newton* , aient fortifié ce sentiment. Ces illustres savants prétendent que ni *Moïse* , ni *Josué* ne purent écrire les livres qui leur sont attribués : ils disent que leurs histoires & leurs lois auraient été gravées sur la pierre , si en effet elles avaient existé ; que cet art exige des soins prodigieux , & qu'il n'était pas possible de le cultiver dans des déserts. Ils se fondent , comme on peut le voir ailleurs , sur des anticipations , sur des contradictions apparentes. Nous embrassons contre ces grands-hommes , l'opinion commune , qui est celle de la synagogue & de l'Eglise , dont nous reconnaissons l'infailibilité.

Ce n'est pas que nous osions accuser les *le Clerc* , les *Middleton* , les *Newton* , d'impiété ; à Dieu ne plaise ! Nous sommes convaincus que si les livres de *Moïse* , & de *Josué* , & le reste du Pentateuque ne leur paraissaient pas être de la main de ces héros israélites , ils n'en ont pas été moins persuadés que ces livres sont inspirés. Ils reconnaissent le doigt de DIEU à chaque ligne dans la *Genèse* , dans *Josué* , dans *Samson* , dans

Essai sur les mœurs , &c. Tome I. M

178 DES JUIFS DEPUIS MOÏSE.

Ruth. L'écrivain juif n'a été, pour ainsi dire, que le secrétaire de DIEU; c'est DIEU qui a tout dicté. *Newton* sans doute n'a pu penser autrement; on le sent assez. DIEU nous préserve de ressembler à ces hypocrites pervers, qui faisaient tous les prétextes d'accuser tous les grands-hommes d'irrégion, comme on les accusait autrefois de magie! Nous croirions non-seulement agir contre la probité, mais insulter cruellement la religion chrétienne, si nous étions assez abandonnés pour vouloir persuader au public que les plus savants hommes & les plus grands génies de la terre ne sont pas de vrais chrétiens. Plus nous respectons l'Eglise à laquelle nous sommes soumis, plus nous pensons que cette Eglise tolère les opinions de ces savants vertueux, avec la charité qui fait son caractère.

DES JUIFS APRES MOISE, JUSQU'A SAUL.

JE ne recherche point pourquoi *Josué* ou *Josué*, capitaine des Juifs, faisant passer sa horde, de l'orient du Jourdain à l'occident vers Jéricho, a besoin que DIEU suspende le cours de ce fleuve qui n'a pas en cet endroit quarante pieds de largeur, sur lequel il était si aisé de jeter un pont de planches, & qu'il était plus aisé encore de passer à gué. Il y avait plusieurs gués à cette rivière; témoin celui auquel les Israélites égorgèrent les quarante-deux mille Israélites qui ne pouvaient prononcer *Shiboleth*.

Je ne demande point pourquoi Jéricho tombe au son des trompettes; ce sont de nouveaux prodiges que DIEU daigne faire en faveur du peuple dont il

s'est déclaré le roi ; cela n'est pas du ressort de l'histoire. Je n'examine point de quel droit *Josué* venait détruire des villages qui n'avaient jamais entendu parler de lui. Les Juifs disaient : Nous descendons d'*Abraham* ; *Abraham* voyagea chez vous , il y a quatre cents quarante années ; donc votre pays nous appartient ; & nous devons égorger vos mères, vos femmes & vos enfants.

Fabricius & *Holstenius* se font fait l'objection suivante : Que dirait-on si un norvégien venait en Allemagne avec quelques centaines de ses compatriotes , & disait aux Allemands : Il y a quatre cents ans qu'un homme de notre pays , fils d'un potier , voyagea près de Vienne ; ainsi l'Autriche nous appartient , & nous venons tout massacrer au nom du Seigneur ? Les mêmes auteurs considèrent que le temps de *Josué* n'est pas le nôtre ; que ce n'est pas à nous à porter un œil profane dans les choses divines ; & surtout que DIEU avait le droit de punir les péchés des Cananéens par les mains des Juifs.

Il est dit qu'à peine Jéricho est sans défense , que les Juifs immolent à leur Dieu tous les habitants , vieillards , femmes , filles , enfants à la mamelle , & tous les animaux , excepté une femme prostituée , qui avait gardé chez elle les espions juifs ; espions d'ailleurs inutiles , puisque les murs devaient tomber au son des trompettes. Pourquoi tuer aussi tous les animaux qui pouvaient servir ?

A l'égard de cette femme que la Vulgate appelle *meretrix* , apparemment elle mena depuis une vie plus honnête , puisqu'elle fut une aïeule de *David* , & même du Sauveur des chrétiens qui ont succédé

aux Juifs. Tous ces événements sont des figures, des prophéties qui annoncent de loin la loi de grâce. Ce sont, encore une fois, des mystères auxquels nous ne touchons pas.

Le livre de *Josué* rapporte que ce chef, s'étant rendu maître d'une partie du pays de Canaan, fit pendre ses rois au nombre de trente-un; c'est-à-dire trente-un chefs de bourgades, qui avaient osé défendre leurs foyers, leurs femmes & leurs enfants. Il faut se prosterner ici devant la Providence qui châtie les péchés de ces rois par le glaive de *Josué*.

Il n'est pas bien étonnant que les peuples voisins se réunissent contre les Juifs qui, dans l'esprit des peuples aveuglés, ne pouvaient passer que pour des brigands exécrables, & non pour les instruments sacrés de la vengeance divine & du futur salut du genre-humain. Ils furent réduits en esclavage par *Cusan*, roi de Mésopotamie. Il y a loin, il est vrai, de la Mésopotamie à Jéricho; il fallait donc que *Cusan* eût conquis la Syrie & une partie de la Palestine. Quoi qu'il en soit, ils sont esclaves huit années, & restent ensuite soixante-deux ans sans remuer. Ces soixante-deux ans sont une espèce d'affervissement, puisqu'il leur était ordonné par la loi de prendre tout le pays, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate; que tout ce vaste pays (x) leur était promis, & qu'assurément ils auraient été tentés de s'en emparer, s'ils avaient été libres. Ils sont esclaves dix-huit années sous *Eglon* roi des Moabites, assassiné par *Aod*; ils sont ensuite pendant vingt années esclaves d'un peuple cananéen qu'ils ne nomment pas,

(x) Genèse, ch. XV, v. 18; Deuter. chap. I, v. 7.

jusqu'au temps où la prophétesse guerrière *Débora* les délivre. Ils sont encore esclaves pendant sept ans jusqu'à *Gédéon*.

Ils sont esclaves dix-huit ans des Phéniciens qu'ils appellent Philistins, jusqu'à *Jephté*. Ils sont encore esclaves des Phéniciens quarante années jusqu'à *Saül*. Ce qui peut confondre notre jugement, c'est qu'ils étaient esclaves du temps même de *Samson*, pendant qu'il suffisait à *Samson* d'une simple mâchoire d'âne pour tuer mille Philistins, & que DIEU opérait par les mains de *Samson* les plus étonnants prodiges.

Arrêtons-nous ici un moment pour observer combien de juifs furent exterminés par leurs propres frères, ou par l'ordre de DIEU même, depuis qu'ils errèrent dans les déserts, jusqu'au temps où ils eurent un roi élu par le sort.

Les lévites, après l'adoration du veau d'or jeté en fonte par le frère de <i>Moïse</i> , égorgent	23000 juifs.
Consumés par le feu, pour la révolte de <i>Coré</i> ,	250
Egorgés pour la même révolte,	14700
Egorgés pour avoir eu commerce avec les filles madianites,	24000
Egorgés au gué du Jourdain, pour n'avoir pas pu prononcer <i>Shiboleth</i> ,	42000
Tués par les Benjamites qu'on attaquait,	40000

143950

M 3

De l'autre part, 143950 juifs.

Benjamites tués par les autres
tribus, 45000

Lorsque l'arche fut prise par les
Philistins, & que DIEU, pour les
punir, les ayant affligés d'hémor-
rhoïdes, ils ramenèrent l'arche à
Bethsamès, & qu'ils offrirent au
Seigneur cinq ans d'or & cinq rats
d'or; les Bethsamites frappés de mort
pour avoir regardé l'arche, au nombre
de 50070

Somme totale, 239020 juifs.

Voilà deux cents trente-neuf mille vingts juifs
exterminés par l'ordre de DIEU même, ou par leurs
guerres civiles, sans compter ceux qui périrent dans
le désert, & ceux qui moururent dans les batailles
contre les Cananéens, &c. ce qui peut aller à plus
d'un million d'hommes.

Si on jugeait des Juifs comme des autres nations,
on ne pourrait concevoir comment les enfants de
Jacob auraient pu produire une race assez nombreuse
pour supporter une telle perte. Mais DIEU qui les
conduisait, DIEU qui les éprouvait & les punissait,
rendit cette nation si différente en tout des autres
hommes, qu'il faut la regarder avec d'autres yeux
que ceux dont on examine le reste de la terre, & ne
point juger de ces événements, comme on juge des
événements ordinaires.

DES JUIFS DEPUIS SAUL.

LES Juifs ne paraissent pas jouir d'un sort plus heureux sous leurs rois que sous leurs juges.

Leur premier roi *Saül* est obligé de se donner la mort. *Isboseth* & *Miphiboseth* ses fils sont assassinés.

David livre aux Gabaonites sept petits-fils de *Saül*, pour être mis en croix. Il ordonne à *Salomon* son fils de faire mourir *Adonias* son autre fils, & son général *Joab*. Le roi *Aza* fait tuer une partie du peuple dans Jérusalem. *Baasa* assassine *Nadab* fils de *Jéroboam*, & tous ses parents. *Jéhu* assassine *Foram* & *Ochosias*, soixante & dix fils d'*Achab*, quarante-deux frères d'*Ochosias* & tous leurs amis. *Athalie* assassine tous ses petits-fils, excepté *Joas*; elle est assassinée par le grand-prêtre *Joiadad*. *Joas* est assassiné par ses domestiques; *Amasias* est tué; *Zacharias* est assassiné par *Sellun* qui est assassiné par *Manahem*, lequel *Manahem* fait fendre le ventre à toutes les femmes grosses dans *Tapfa*. *Phaccia*, fils de *Manahem*, est assassiné par *Phacée* fils de *Roméli*, qui est assassiné par *Ozée*, fils d'*Ela*. *Manassé* fait tuer un grand nombre de Juifs, & les Juifs assassinent *Ammon* fils de *Manassé*, &c.

Au milieu de ces massacres, dix tribus enlevées par *Salmanasar* roi des Babyloniens, sont esclaves & dispersées pour jamais, excepté quelques manœuvres qu'on garde pour cultiver la terre.

Il reste encore deux tribus qui bientôt sont esclaves à leur tour pendant soixante & dix ans : au bout de ces soixante & dix ans, les deux tribus obtiennent de leurs vainqueurs & de leurs maîtres, la permission

de retourner à Jérusalem. Ces deux tribus, ainsi que le peu de Juifs qui peuvent être restés à Samarie avec les nouveaux habitants étrangers, sont toujours sujettes des rois de Perse.

Quand *Alexandre* s'empare de la Perse, la Judée est comprise dans ses conquêtes. Après *Alexandre*, les Juifs demeurèrent soumis, tantôt aux *Séleucides* ses successeurs en Syrie, tantôt aux *Ptolémées* ses successeurs en Egypte; toujours assujettis, & ne se soutenant que par le métier de courtiers qu'ils faisaient dans l'Asie. Ils obtinrent quelques faveurs du roi d'Egypte *Ptolémée-Epiphanes*. Un juif nommé *Josèphe* devint fermier-général des impôts sur la basse Syrie & la Judée, qui appartenait à ce *Ptolémée*. C'est-là l'état le plus heureux des Juifs; car c'est alors qu'ils bâtirent la troisième partie de leur ville, appelée depuis l'enceinte des *Machabées*, parce que les *Machabées* l'achevèrent.

Du joug du roi *Ptolémée*, ils repassent à celui du roi de Syrie *Antiochus le Dieu*. Comme ils s'étaient enrichis dans les fermes, ils devinrent audacieux & se révoltèrent contre leur maître *Antiochus*. C'est le temps des *Machabées*, dont les juifs d'Alexandrie ont célébré le courage & les grandes actions; mais les *Machabées* ne purent empêcher que le général d'*Antiochus-Eupator* fils d'*Antiochus-Epiphanes*, ne fit raser les murailles du temple, en laissant subsister seulement le sanctuaire, & qu'on ne fit trancher la tête au grand-prêtre *Onias*, regardé comme l'auteur de la révolte.

Jamais les Juifs ne furent plus inviolablement attachés à leur loi que sous les rois de Syrie; ils

n'adorèrent plus de divinités étrangères : ce fut alors que leur religion fut irrévocablement fixée , & cependant ils furent plus malheureux que jamais , comptant toujours sur leur délivrance , sur les promesses de leurs prophètes , sur le secours de leur DIEU ; mais abandonnés par la Providence , dont les décrets ne sont pas connus des hommes.

Ils respirèrent quelque temps par les guerres intestines des rois de Syrie ; mais bientôt les Juifs eux-mêmes s'armèrent les uns contre les autres. Comme ils n'avaient point de rois , & que la dignité de grand-sacrificateur était la première , c'était pour l'obtenir qu'il s'élevait de violents partis : on n'était grand-prêtre que les armes à la main , & on n'arrivait au fanctuaire que sur les cadavres de ses rivaux.

Hircan de la race des *Machabées* , devenu grand-prêtre , mais toujours sujet des Syriens , fit ouvrir le sépulcre de *David* , dans lequel l'exagérateur *Josèphe* prétend qu'on trouva trois mille talents. C'était quand on rebâtissait le temple sous *Néhémie* , qu'il eût fallu chercher ce prétendu trésor. Cet *Hircan* obtint d'*Antiochus-Sidétès* le droit de battre monnaie ; mais comme il n'y eut jamais de monnaie juive , il y a grande apparence que le trésor du tombeau de *David* n'avait pas été considérable.

Il est à remarquer que ce grand-prêtre *Hircan* était saducéen , & qu'il ne croyait ni à l'immortalité de l'âme , ni aux anges ; sujet nouveau de querelle qui commençait à diviser les saducéens & les pharisiens. Ceux-ci conspirèrent contre *Hircan* , & voulurent le condamner à la prison & au fouet. Il se vengea d'eux & gouverna despotiquement.

Son fils *Aristobule* osa se faire roi pendant les troubles de Syrie & d'Égypte. Ce fut un tyran plus cruel que tous ceux qui avaient opprimé le peuple juif. *Aristobule*, exact à la vérité à prier dans le temple, & ne mangeant jamais de porc, fit mourir de faim sa mère, & fit égorger *Antigone* son frère. Il eut pour successeur un nommé *Jean* ou *Jeanné*, aussi méchant que lui.

Ce *Jeanné*, souillé de crimes, laissa deux fils qui se firent la guerre. Ces deux fils étaient *Aristobule* & *Hircan*; *Aristobule* chassa son frère & se fit roi. Les Romains alors subjuguèrent l'Asie. *Pompée* en passant vint mettre les Juifs à la raison, prit le temple, fit pendre les séditeux aux portes, & chargea de fers le prétendu roi *Aristobule*.

Cet *Aristobule* avait un fils qui osa se nommer *Alexandre*. Il remua, il leva quelques troupes, & finit par être pendu par l'ordre de *Pompée*.

Enfin, *Marc-Antoine* donna pour roi aux Juifs un Arabe iduméen, du pays de ces Amalécites tant maudits par les Juifs. C'est ce même *Hérode*, que *S^t Mathieu* dit avoir fait égorger tous les petits enfants des environs de Bethléem, sur ce qu'il apprit qu'il était né un roi des Juifs dans ce village, & que trois mages conduits par une étoile étaient venus lui offrir des présents.

Ainsi les Juifs furent presque toujours subjugués ou esclaves. On fait comme ils se révoltèrent contre les Romains, & comme *Titus*, & ensuite *Adrien* les firent tous vendre au marché, au prix de l'animal dont ils ne voulaient pas manger.

Ils effuyèrent un sort encore plus funeste sous les empereurs *Trajan* & *Adrien*, & ils le méritèrent.

Il y eut du temps de *Trajan* un tremblement de terre qui engloutit les plus belles villes de la Syrie. Les Juifs crurent que c'était le signal de la colère de DIEU contre les Romains ; ils se rassemblèrent ; ils s'armèrent en Afrique & en Chypre : une telle fureur les anima , qu'ils dévorèrent les membres des romains égorgés par eux. Mais bientôt tous les coupables moururent dans les supplices. Ce qui restait fut animé de la même rage sous *Adrien* , quand *Barchochebas* , se disant leur messie , se mit à leur tête. Ce fanatisme fut étouffé dans des torrents de sang.

Il est étonnant qu'il reste encore des Juifs. Le fameux *Benjamin de Tudel* , rabbin très-savant , qui voyagea dans l'Europe & dans l'Asie au douzième siècle , en comptait environ trois cents quatre-vingts mille , tant Juifs que Samaritains ; car il ne faut pas faire mention d'un prétendu royaume de Théma vers le Thibet , où ce *Benjamin* , trompeur ou trompé sur cet article , prétend qu'il y avait trois cents mille juifs des dix anciennes tribus , rassemblés sous un souverain. Jamais les Juifs n'eurent aucun pays en propre depuis *Vespasien* , excepté quelques bourgades dans les déserts de l'Arabie heureuse vers la mer Rouge. *Mahomet* fut d'abord obligé de les ménager ; mais à la fin il détruisit la petite domination qu'ils avaient établie au nord de la Mecque. C'est depuis *Mahomet* qu'ils ont cessé réellement de composer un corps de peuple.

En suivant simplement le fil historique de la petite nation juive , on voit qu'elle ne pouvait avoir une autre fin. Elle se vante elle-même d'être sortie d'Egypte

188 DES JUIFS DEPUIS SAUL.

comme une horde de voleurs , emportant tout ce qu'elle avait emprunté des Egyptiens : elle fait gloire de n'avoir jamais épargné ni la vieilleffe , ni le sexe , ni l'enfance dans les villages & dans les bourgs dont elle a pu s'emparer. Elle ose étaler une haine irréconciliable contre toutes les autres nations ; (y) elle se révolte contre tous ses maîtres ; toujours superstitieuse , toujours avide du bien d'autrui , toujours barbare , rampante dans le malheur , & insolente dans la prospérité. Voilà ce que furent les Juifs aux yeux des Grecs & des Romains qui purent lire leurs livres : mais aux yeux des chrétiens éclairés par la foi , ils ont été nos précurseurs , ils nous ont préparé la voie , ils ont été les hérauts de la Providence.

(y) Voici ce qu'on trouve dans une réponse à l'évêque *Warburton* , lequel , pour justifier la haine des Juifs contre les nations , écrivit avec beaucoup de haine & d'injures contre plusieurs auteurs français.

» Venons maintenant à la haine invétérée que les Israélites avaient
» conçue contre toutes les nations. Dites-moi , si on égorge les pères &
» les mères , les fils & les filles , les enfants à la mamelle , & les animaux
» même sans haïr ? Si un homme avait trempé dans le sang ses mains
» dégoutantes de fiel & d'encre , oserait-il dire qu'il aurait assassiné sans
» colère & sans haine ? Relisez tous les passages où il est ordonné aux
» Juifs de ne pas laisser une âme en vie , & dites après cela qu'il ne leur
» était pas permis de haïr. C'est se tromper trop grossièrement sur la
» haine ; c'est un usurier qui ne fait pas compter.

» Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger
» s'est servi , de ne pas toucher ses habits , ce n'est pas ordonner l'aversion
» pour les étrangers ? Les Juifs , dites-vous , ne haïssaient que l'idolâtrie
» & non les idolâtres : plaisante distinction !

» Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra des brebis qui prirent
» la fuite ; il courut après elles , & leur dit : Mes enfants , vous vous
» imaginez que je ne vous aime point , vous avez tort ; c'est votre bêlement
» que je hais ; mais j'ai du goût pour vos personnes , & je vous chéris au
» point que je ne veux faire qu'une chair avec vous : je m'unis à vous par
» la chair & le sang ; je bois l'un , je mange l'autre pour vous incorporer
» à moi. Jugez si on peut aimer plus intimement. »

DES PROPHETES JUIFS. 189

Les deux autres nations qui sont errantes comme la juive dans l'Orient, & qui, comme elle, ne s'allient avec aucun autre peuple, sont les Banians & les Parfis nommés Guébres. Ces Banians, adonnés au commerce ainsi que les Juifs, sont les descendants des premiers habitants paisibles de l'Inde; ils n'ont jamais mêlé leur sang à un sang étranger, non plus que les Brachmanes. Les Parfis sont ces mêmes Perfes, autrefois dominateurs de l'Orient, & souverains des Juifs. Ils sont dispersés depuis *Omar*, & labourent en paix une partie de la terre où ils régnèrent, fidèles à cette antique religion des mages, adorant un seul Dieu, & conservant le feu sacré qu'ils regardent comme l'ouvrage & l'emblème de la Divinité.

Je ne compte point ces restes d'Égyptiens adorateurs secrets d'*Isis*, qui ne subsistent plus aujourd'hui que dans quelques troupes vagabondes, bientôt pour jamais anéanties.

DES PROPHETES JUIFS.

NOUS nous garderons bien de confondre les *Nabim*, les *Roheim* des Hébreux, avec les imposteurs des autres nations. On fait que DIEU ne se communiquait qu'aux Juifs, excepté dans quelques cas particuliers; comme, par exemple, quand il inspira *Balaam* prophète de Mésopotamie, & qu'il lui fit prononcer le contraire de ce qu'on voulait lui faire dire. Ce *Balaam* était le prophète d'un autre Dieu, & cependant il n'est point dit qu'il fût un faux prophète. (2) Nous avons déjà remarqué que les

(2) Nombre, chap. XXII.

prêtres d'Egypte étaient prophètes & voyants. Quel sens attachait-on à ce mot? celui d'inspiré. Tantôt l'inspiré devinait le passé, tantôt l'avenir; souvent il se contentait de parler dans un style figuré: c'est pourquoi l'on a donné le même nom aux poètes & aux prophètes.

Le titre, la qualité de prophète était-elle une dignité chez les Hébreux, un ministère particulier attaché par la loi à certaines personnes choisies, comme la dignité de pythie à Delphes? Non; les prophètes étaient seulement ceux qui se sentaient inspirés, ou qui avaient des visions. Il arrivait de là que souvent il s'élevait de faux prophètes sans mission, qui croyaient avoir l'esprit de DIEU, & qui souvent causèrent de grands malheurs, comme les prophètes des Cévènes au commencement de ce siècle.

Il était très-difficile de distinguer le faux prophète du véritable. C'est pourquoi *Manassé*, roi de Juda, fit périr *Isaïe* par le supplice de la scie. Le roi *Sédécias* ne pouvait décider entre *Jérémie* & *Ananie* qui prédisaient des choses contraires, & il fit mettre *Jérémie* en prison. *Ezéchiél* fut tué par des juifs compagnons de son esclavage. *Michée*, ayant prophétisé des malheurs aux rois *Achab* & *Josaphat*, un autre prophète, *Tsedékia* fils de *Canaa*, (a) lui donna un soufflet, en lui disant: L'esprit de l'Eternel a passé par ma main pour aller sur ta joue. *Osée*, ch. IX, déclare que les prophètes sont des fous; *stultum prophetam, insanum virum spiritualement*. Les prophètes se traitaient les uns les autres de visionnaires & de

(a) *Paralipomènes*, chap. XVIII.

menteurs. Il n'y avait donc d'autre moyen de discerner le vrai du faux, que d'attendre l'accomplissement des prédictions.

Elisée étant allé à Damas en Syrie, le roi qui était malade lui envoya quarante chameaux chargés de présents pour savoir s'il guérirait; *Elisée* répondit : *Que le roi pourrait guérir, mais qu'il mourrait.* Le roi mourut en effet. Si *Elisée* n'avait pas été un prophète du vrai DIEU, on aurait pu le soupçonner de se ménager une évasion à tout événement; car si le roi n'était pas mort, *Elisée* avait prédit sa guérison en disant qu'il pouvait guérir, & qu'il n'avait pas spécifié le temps de sa mort. Mais ayant confirmé sa mission par des miracles éclatants, on ne pouvait douter de sa véracité.

Nous ne rechercherons pas ici, avec les commentateurs, ce que c'était que l'esprit double qu'*Elisée* reçut d'*Elie*, ni ce que signifie le manteau que lui donna *Elie*, en montant au ciel dans un char de feu traîné par des chevaux enflammés, comme les Grecs figurèrent en poésie le char d'*Apollon*. Nous n'approfondirons point quel est le type, quel est le sens mystique de ces quarante-deux petits enfants qui, en voyant *Elisée* dans le chemin escarpé qui conduit à Bethel, lui dirent en riant : *Monte, chauve, monte;* & de la vengeance qu'en tira le prophète, en faisant venir sur le champ deux ours qui dévorèrent ces innocentes créatures. Les faits sont connus, & le sens peut en être caché.

Il faut observer ici une coutume de l'Orient, que les Juifs poussèrent à un point qui nous étonne. Cet usage était non-seulement de parler en allégories,

mais d'exprimer par des actions fingulières les choses qu'on voulait signifier. Rien n'était plus naturel alors que cet usage ; car les hommes n'ayant écrit long-temps leurs pensées qu'en hiéroglyphes, ils devaient prendre l'habitude de parler comme ils écrivaient.

Ainsi les Scythes (si on en croit *Hérodote*) envoyèrent à *Darah*, que nous appelons *Darius*, un oiseau, une fouris, une grenouille & cinq flèches ; cela voulait dire que si *Darius* ne s'enfuyait aussi vite qu'un oiseau, ou s'il ne se cachait comme une fouris & comme une grenouille, il périrait par leurs flèches.

Le conte peut n'être pas vrai ; mais il est toujours un témoignage des emblèmes en usage dans ces temps reculés.

Les rois s'écrivaient en énigmes ; on en a des exemples dans *Hiram*, dans *Salomon*, dans la reine de *Saba*. *Tarquin le superbe*, consulté dans son jardin par son fils sur la manière dont il faut se conduire avec les Gabiens, ne répond qu'en abattant les pavots qui s'élevaient au-dessus des autres fleurs. Il se fait assez entendre qu'il fallait exterminer les grands & épargner le peuple.

C'est à ces hiéroglyphes que nous devons les fables, qui furent les premiers écrits des hommes. La fable est bien plus ancienne que l'histoire.

Il faut être un peu familiarisé avec l'antiquité, pour n'être point effarouché des actions & des discours énigmatiques des prophètes juifs.

Isaïe veut faire entendre au roi *Achas* qu'il sera délivré dans quelques années du roi de Syrie & du
Melk,

Melk, ou roitelet de Samarie, unis contre lui; il lui dit : *Avant qu'un enfant soit en âge de discerner le mal & le bien, vous serez délivré de ces deux rois. Le Seigneur prendra un rasoir de louage, pour raser la tête, le poil du pénil, (qui est figuré par les pieds) & la barbe, &c.* Alors le prophète prend deux témoins, *Zacharie & Urie*; il couche avec la prophétesse, elle met au monde un enfant. Le Seigneur lui donne le nom de *Maher-Salal-has-bas*. *Partagez vite les dépouilles; & ce nom signifie qu'on partagera les dépouilles des ennemis.*

Je n'entre point dans le sens allégorique & infiniment respectable qu'on donne à cette prophétie; je me borne à l'examen de ces usages étonnans aujourd'hui pour nous.

Le même *Isaïe* marche tout nu dans Jérusalem, pour marquer que les Egyptiens seront entièrement dépouillés par le roi de Babylone.

Quoi! dira-t-on, est-il possible qu'un homme marche tout nu dans Jérusalem, sans être repris de justice? Oui, sans doute: *Diogène* ne fut pas le seul dans l'antiquité qui eut cette hardiesse. *Strabon*, dans son quinzième livre, dit qu'il y avait dans les Indes une secte de brachmanes qui auraient été honteux de porter des vêtemens. Aujourd'hui encore on voit des pénitens dans l'Inde, qui marchent nus & chargés de chaînes, avec un anneau de fer attaché à la verge, pour expier les péchés du peuple. Il y en a dans l'Afrique & dans la Turquie. Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, & je ne crois pas que du temps d'*Isaïe*, il y eut un seul usage qui ressemblât aux nôtres.

Jérémie n'avait que quatorze ans quand il reçut l'Esprit. DIEU étendit sa main & lui toucha la bouche, parce qu'il avait quelque difficulté de parler. Il voit d'abord une chaudière bouillante tournée au nord; cette chaudière représente les peuples qui viendront du Septentrion, & l'eau bouillante figure les malheurs de Jérusalem.

Il achète une ceinture de lin, la met sur ses reins; & va la cacher par l'ordre de DIEU dans un trou auprès de l'Euphrate: il retourne ensuite la prendre & la trouve pourrie. Il nous explique lui-même cette parabole, en disant que l'orgueil de Jérusalem pourrira.

Il se met des cordes au cou, il se charge de chaînes, il met un joug sur ses épaules; il envoie ces cordes, ces chaînes & ce joug aux rois voisins, pour les avertir de se soumettre au roi de Babylone *Nabuchodonosor*, en faveur duquel il prophétise.

Ezéchiël peut surprendre davantage; il prédit aux Juifs que les pères mangeront leurs enfans, & que les enfans mangeront leurs pères. Mais avant d'en venir à cette prédiction; il voit quatre animaux étincelans de lumière, & quatre roues couvertes d'yeux; il mange un volume de parchemin; on le lie avec des chaînes. Il trace un plan de Jérusalem sur une brique; il met à terre une poêle de fer; il couche trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante jours sur le côté droit. Il doit manger du pain de froment, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, & le couvrir d'excrémens humains. *C'est ainsi*, dit-il, *que les enfans d'Israël mangeront leur pain souillé parmi les nations chez lesquelles ils seront chassés.*

Mais après avoir mangé de ce pain de douleur, DIEU lui permet de ne le couvrir que des excréments de bœufs.

Il coupe ses cheveux & les divise en trois parts ; il en met une partie au feu , coupe la seconde avec une épée autour de la ville , & jette au vent la troisième.

Le même *Ezéchiel* a des allégories encore plus surprenantes. Il introduit le Seigneur qui parle ainsi , chap. XVI : *Quand tu naquis , on ne t'avait point coupé le nombril , tu n'étais ni lavée ni salée. . . . tu es devenue grande , ta gorge s'est formée , ton poil a paru. . . . J'ai passé , j'ai connu que c'était le temps des amans. Je t'ai couverte , & je me suis étendu sur ton ignominie. . . . Je t'ai donné des chaussures & des robes de coton , des bracelets , un collier , des pendants d'oreille. . . . Mais pleine de confiance en ta beauté , tu t'es livrée à la fornication. . . . & tu as bâti un mauvais lieu ; tu t'es prostituée dans les carrefours ; tu as ouvert tes jambes à tous les passans. . . . tu as recherché les plus robustes. . . . On donne de l'argent aux courtisannes , & tu en as donné à tes amans , &c.*

(b) *Oolla a fornicqué sur moi ; elle a aimé avec fureur ses amans , princes , magistrats , cavaliers. . . . Sa sœur Ooliba s'est prostituée avec plus d'emportement. Sa luxure a recherché ceux qui avaient le. . . . d'un âne , & qui. . . . comme les chevaux. (c)*

Ces expressions nous semblent bien indécentes & bien grossières ; elles ne l'étaient point chez les Juifs ,

(b) *Ezech.* chap. XXIII.

(c) On a très-approfondi cette matière dans plusieurs livres nouveaux , surtout dans le *Dictionnaire philosophique* , & dans l'*Avis important* de milord *Bolingbroke*. Voyez ces ouvrages dans cette Collection.

196 PRIÈRES DES JUIFS.

elles signifiaient les apostasies de Jérusalem & de Samarie. Ces apostasies étaient représentées très-souvent comme une fornication, comme un adultère. Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au chaldéen & à l'arabe.

Le Seigneur ordonne d'abord au prophète *Ozée*, chap. I, de prendre pour sa femme une prostituée, & il obéit. Cette prostituée lui donne un fils. DIEU appelle ce fils *Jezraël* : c'est un type de la maison de *Jéhu*, qui périra, parce que *Jéhu* avait tué *Joram* dans *Jezraël*. Ensuite le Seigneur ordonne à *Ozée*, chap. III, d'épouser une femme adultère qui soit aimée d'un autre, comme le Seigneur aime les enfans d'Israël, qui regardent les dieux étrangers, & qui aiment le marc de raifin. Le Seigneur, dans la prophétie d'*Amos*, chap. IV, menace les vaches de Samarie de les mettre dans la chaudière. Enfin tout est l'opposé de nos mœurs & de notre tour d'esprit; & si l'on examine les usages de toutes les nations orientales, nous les trouverons également opposés à nos coutumes, non-seulement dans les temps reculés, mais aujourd'hui même lorsque nous les connaissons mieux.

DES PRIÈRES DES JUIFS.

IL nous reste peu de prières des anciens peuples; nous n'avons que deux ou trois formules des mystères, & l'ancienne prière à *Isis*, rapportée dans *Apulée*. Les Juifs ont conservé les leurs.

Si l'on peut conjecturer le caractère d'une nation par les prières qu'elle fait à DIEU, on s'apercevra aisément que les Juifs étaient un peuple charnel & sanguinaire. Ils paraissent dans leurs psaumes souhaiter la mort du pécheur plutôt que sa conversion; & ils demandent au Seigneur, dans le style oriental, tous les biens terrestres.

(d) *Tu arroseras les montagnes, la terre sera rassasiée de fruits.*

(e) *Tu produis le foin pour les bêtes, & l'herbe pour l'homme. Tu fais sortir le pain de la terre, & le vin qui réjouit le cœur; tu donnes l'huile qui répand la joie sur le visage.*

(f) *Juda est une marmite remplie de viandes; la montagne du Seigneur est une montagne coagulée, une montagne grasse. Pourquoi regardez-vous les montagnes coagulées?*

Mais il faut avouer que les Juifs maudissent leurs ennemis dans un style non moins figuré.

(g) *Demande-moi, & je te donnerai en héritage toutes les nations; tu les régiras avec une verge de fer.*

(h) *Mon Dieu, traitez mes ennemis selon leurs œuvres, selon leurs desseins méchants; punissez-les comme ils le méritent.*

(i) *Que mes ennemis impies rougissent, qu'ils soient conduits dans le sépulcre.*

(k) *Seigneur, prenez vos armes & votre bouclier, tirez votre épée, fermez tous les passages; que mes ennemis soient*

(d) Psaume LXXXVIII.

(e) Psaume CIII.

(f) Psaume CVI.

(g) Psaume II.

(h) Psaume XXVII.

(i) Psaume XXX.

(k) Psaume XXXIV.

198 PRIERES DES JUIFS.

couverts de confusion; qu'ils soient comme la poussière emportée par le vent; qu'ils tombent dans le piège.

(l) *Que la mort les surprenne, qu'ils descendent tout vivans dans la fosse.*

(m) *Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre les mâchoires de ces lions.*

(n) *Ils souffriront la faim comme des chiens, ils se disperseront pour chercher à manger, & ne seront point rassasiés.*

(o) *Je m'avancerai vers l'Idumée, & je la foulerai aux pieds.*

(p) *Réprimez ces bêtes sauvages, c'est une assemblée de peuples semblables à des taureaux & à des vaches... Vos pieds seront baignés dans le sang de vos ennemis, & la langue de vos chiens en sera abreuvée.*

(q) *Faites fondre sur eux tous les traits de votre colère; qu'ils soient exposés à votre fureur; que leur demeure & leurs tentes soient désertes.*

(r) *Répondez abondamment votre colère sur les peuples à qui vous êtes inconnu.*

(s) *Mon Dieu, traitez-les comme les Madianites, rendez-les comme une roue qui tourne toujours, comme la paille que le vent emporte, comme une forêt brûlée par le feu.*

(t) *Affervissez le pécheur; que le malin soit toujours à son côté droit.*

Qu'il soit toujours condamné quand il plaidera.

(l) Psaume LIV.

(m) Psaume LVII.

(n) Psaume LVIII.

(o) Psaume LIX.

(p) Psaume LXVII.

(q) Psaume LXVIII.

(r) Psaume LXXXVIII.

(s) Psaume LXXXII.

(t) Psaume CVIII.

Que sa prière lui soit imputée à péché; que ses enfans soient orphelins, & sa femme veuve; que ses enfans soient des mendians vagabonds; que l'usurier enlève tout son bien.

(u) Le Seigneur juste coupera leurs têtes; que tous les ennemis de Sion soient comme l'herbe sèche des toits.

(x) Heureux celui qui éventrera tes petits enfans encore à la mamelle, & qui les écrasera contre la pierre, &c.

On voit que si DIEU avait exaucé toutes les prières de son peuple, il ne serait resté que des Juifs sur la terre; car ils détestaient toutes les nations, ils en étaient détestés; & en demandant sans cesse que DIEU exterminât tous ceux qu'ils haïssaient, ils semblaient demander la ruine de la terre entière. Mais il faut toujours se souvenir que non-seulement les Juifs étaient le peuple chéri de DIEU, mais l'instrument de ses vengeances. C'était par lui qu'il punissait les péchés des autres nations, comme il punissait son peuple par elles. Il n'est plus permis aujourd'hui de faire les mêmes prières, & de lui demander qu'on éventre les mères & les enfans encore à la mamelle, & qu'on les écrase contre la pierre. DIEU étant reconnu pour le père commun de tous les hommes, aucun peuple ne fait ces imprécations contre ses voisins. Nous avons été aussi cruels quelquefois que les Juifs; mais en chantant leurs psaumes, nous n'en détournons pas le sens contre les peuples qui nous font la guerre. C'est un des grands avantages que la loi de grace a sur la loi de rigueur: & plutôt à DIEU que sous une loi faine, & avec des prières divines, nous n'eussions pas répandu le sang de nos frères, & ravagé la terre au nom d'un DIEU de miséricorde!

(u) Psaume CXXVIII.

(x) Psaume CXXXVI.

DE JOSEPHE, HISTORIEN DES JUIFS.

ON ne doit pas s'étonner que l'histoire de *Flavien-Josephe* trouvât des contradicteurs quand elle parut à Rome. Il est vrai qu'il n'y en avait que très-peu d'exemplaires ; il fallait au moins trois mois à un copiste habile pour la transcrire. Les livres étaient très-chers & très-rares : peu de Romains daignaient lire les annales d'une chétive nation d'esclaves , pour qui les grands & les petits avaient un mépris égal. Cependant il paraît , par la réponse de *Josephe à Appion* , qu'il trouva un petit nombre de lecteurs ; & l'on voit aussi que ce petit nombre le traita de menteur & de visionnaire.

Il faut se mettre à la place des Romains du temps de *Titus* , pour concevoir avec quel mépris mêlé d'horreur , les vainqueurs de la terre connue , & les législateurs des nations devaient regarder l'histoire du peuple Juif. Ces Romains ne pouvaient guère favoir que *Josephe* avait tiré la plupart des faits des livres sacrés dictés par le saint Esprit. Ils ne pouvaient pas être instruits que *Josephe* avait ajouté beaucoup de choses à la Bible , & en avait passé beaucoup sous silence. Ils ignoraient qu'il avait pris le fond de quelques historiettes dans le troisième livre d'*Esdras* , & que ce livre d'*Esdras* est un de ceux qu'on nomme apocryphes.

Que devait penser un sénateur romain en lisant ces contes orientaux ? *Josephe* rapporte , liv. X , chap. XII , que *Darius* fils d'*Astiage* , avait fait le prophète *Daniel* , gouverneur de trois cents soixante

villes, lorsqu'il défendit, sous peine de la vie, de prier aucun dieu pendant un mois. Certainement l'Écriture ne dit point que *Daniel* gouvernait trois cents soixante villes.

Josèphe semble supposer ensuite que toute la Perse se fit juive.

Le même *Josèphe* donne au second temple des Juifs, rebâti par *Zorobabel*, une singulière origine.

Zorobabel, dit-il, était l'intime ami du roi *Darius*. Un esclave juif intime ami du roi des rois ! c'est à-peu-près comme si un de nos historiens nous disait qu'un fanatique des Cévènes, délivré des galères, était l'intime ami de *Louis XIV*.

Quoi qu'il en soit, selon *Flavien-Josèphe*, *Darius*, qui était un prince de beaucoup d'esprit, proposa à toute sa cour une question digne du Mercure galant, savoir : qui avait le plus de force, ou du vin, ou des rois, ou des femmes ? Celui qui répondrait le mieux devait, pour récompense avoir une tiare, de lin, une robe de pourpre, un collier d'or, boire dans une coupe d'or, coucher dans un lit d'or, se promener dans un chariot d'or, traîné par des chevaux enharnachés d'or, & avoir des patentes de cousin du roi.

Darius s'assit sur son trône d'or pour écouter les réponses de son académie de beaux esprits. L'un disserta en faveur du vin, l'autre fut pour les rois ; *Zorobabel* prit le parti des femmes. Il n'y a rien de si puissant qu'elles ; car j'ai vu, dit-il, *Apamée*, la maîtresse du roi mon seigneur, donner de petits soufflets sur les joues de sa sacrée majesté, & lui ôter son turban pour s'en coiffer.

Darius trouva la réponse de *Zorobabel* si comique, que sur le champ il fit rebâtir le temple de Jérusalem.

Ce conte ressemble assez à celui qu'un de nos plus ingénieux académiciens a fait de *Soliman*, & d'un nez retrouffé, lequel a servi de canevas à un fort joli opéra bouffon. Mais nous sommes contraints d'avouer que l'auteur du nez retrouffé n'a eu ni lit d'or, ni carrosse d'or; & que le roi de France ne l'a point appelé mon cousin: nous ne sommes plus au temps des *Darius*.

Ces rêveries, dont *Josèphe* surchargeait les livres saints, firent tort sans doute chez les païens aux vérités que la Bible contient. Les Romains ne pouvaient distinguer ce qui avait été puisé dans une source impure, de ce que *Josèphe* avait tiré d'une source sacrée. Cette Bible, sacrée pour nous, était ou inconnue aux Romains, ou aussi méprisée d'eux que *Josèphe* lui-même. Tout fut également l'objet des railleries & du profond dédain que les lecteurs conçurent pour l'histoire juive. Les apparitions des anges aux patriarches, le passage de la mer Rouge, les dix plaies d'Égypte, l'inconcevable multiplication du peuple juif en si peu de temps, & dans un aussi petit terrain; le soleil & la lune s'arrêtant en plein midi, pour donner le temps à ce peuple brigand de massacrer quelques payfans déjà exterminés par une pluie de pierres; tous les prodiges qui signalèrent cette nation ignorée, furent traités avec ce mépris qu'un peuple vainqueur de tant de nations, un peuple roi, mais à qui DIEU s'était caché, avait naturellement pour un petit peuple barbare réduit en esclavage.

Josephe sentait bien que tout ce qu'il écrivait révolterait des auteurs profanes ; il dit en plusieurs endroits : *Le lecteur en jugera comme il voudra*. Il craint d'effaroucher les esprits ; il diminue autant qu'il le peut la foi qu'on doit aux miracles. On voit à tout moment qu'il est honteux d'être juif , lors même qu'il s'efforce de rendre sa nation recommandable à ses vainqueurs. Il faut sans doute pardonner aux Romains qui n'avaient que le sens commun , & qui n'avaient pas encore la foi , de n'avoir regardé l'historien *Josephe* , que comme un misérable transfuge qui leur contait des fables ridicules , pour tirer quelque argent de ses maîtres. Bénissons DIEU , nous qui avons le bonheur d'être plus éclairés que les *Titus* , les *Trajan* , les *Antonin* , & que tout le sénat & les chevaliers romains nos maîtres ; nous qui , éclairés par des lumières supérieures , pouvons discerner les fables absurdes de *Josephe* , & les sublimes vérités que la sainte Ecriture nous annonce.

D'UN MENSONGE DE FLAVIEN-JOSEPHE,
CONCERNANT ALEXANDRE ET LES JUIFS.

LORS QU'*Alexandre* , élu par tous les Grecs comme son père , & comme autrefois *Agamemnon* , pour aller venger la Grèce des injures de l'Asie , eut remporté la victoire d'Iffus , il s'empara de la Syrie , l'une des provinces de *Darah* ou *Darius* ; il voulait s'assurer de l'Egypte avant de passer l'Euphrate & le Tigre & ôter à *Darius* tous les ports qui pourraient lui fournir des flottes. Dans ce dessein , qui était celui d'un très-grand capitaine , il fallut assiéger Tyr. Cette

ville était sous la protection des rois de Perse & souveraine de la mer; *Alexandre* la prit après un siège opiniâtre de sept mois, & y employa autant d'art que de courage; la digue, qu'il osa faire sur la mer, est encore aujourd'hui regardée comme le modèle que doivent suivre tous les généraux dans de pareilles entreprises. C'est en imitant *Alexandre* que le duc de Parme prit Anvers, & le cardinal de *Richelieu* la Rochelle. (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.) *Rollin*, à la vérité, dit qu'*Alexandre* ne prit Tyr, que parce qu'elle s'était moquée des Juifs, & que DIEU voulut venger l'honneur de son peuple. Mais *Alexandre* pouvait avoir encore d'autres raisons: il fallait, après avoir soumis Tyr, ne pas perdre un moment pour s'emparer du port de Péluse. Ainsi *Alexandre* ayant fait une marche forcée pour surprendre Gaza, il alla de Gaza à Péluse en sept jours. C'est ainsi qu'*Arrien*, *Quinte - Curce*, *Diodore*, *Paul-Orose* même, le rapportent fidèlement d'après le journal d'*Alexandre*.

Que fait *Josèphe* pour relever sa nation sujette des Perses, tombée sous la puissance d'*Alexandre* avec toute la Syrie, & honorée depuis de quelques privilèges par ce grand-homme? Il prétend qu'*Alexandre* en Macédoine avait vu en songe le grand-prêtre des Juifs, *Jaddus*, (supposé qu'il y eût en effet un prêtre juif dont le nom finît en *us*;) que ce prêtre l'avait encouragé à son expédition contre les Perses; que c'était par cette raison qu'*Alexandre* avait attaqué l'Asie. Il ne manqua donc pas après le siège de Tyr, de se détourner de cinq ou six journées de chemin pour aller voir Jérusalem. Comme le grand-prêtre

Jaddus avait autrefois apparu en songe à *Alexandre*, il reçut aussi en songe un ordre de DIEU d'aller saluer ce roi; il obéit; & revêtu de ses habits pontificaux, suivi de ses lévites en surplis, il alla en procession au-devant d'*Alexandre*. Dès que ce monarque vit *Jaddus*, il reconnut le même homme qui l'avait averti en songe, sept ou huit ans auparavant, de venir conquérir la Perse, & il le dit à *Parménion*. *Jaddus* avait sur sa tête son bonnet orné d'une lame d'or, sur laquelle était gravé un mot hébreu. *Alexandre* qui, sans doute, entendait l'hébreu parfaitement, reconnut aussitôt le nom *Johovah*, & se prosterna humblement, sachant bien que DIEU ne pouvait avoir que ce nom. *Jaddus* lui montra aussitôt des prophéties qui disaient clairement: qu'*Alexandre* s'emparerait de l'empire des Perses, prophéties qui n'avaient point été faites après la bataille d'Iffus. Il le flatta que DIEU l'avait choisi pour ôter à son peuple chéri toute espérance de régner sur la terre promise: ainsi qu'il avait choisi autrefois *Nabuchodonosor* & *Cyrus*, qui avaient possédé la terre promise l'un après l'autre. Ce conte absurde du romancier *Josephe* ne devait pas, ce me semble, être copié par *Rollin*, comme s'il était attesté par un écrivain sacré.

Mais c'est ainsi qu'on a écrit l'histoire ancienne, & bien souvent la moderne.

DES PREJUGÉS POPULAIRES AUXQUELS
LES ECRIVAINS SACRÉS ONT DAIGNÉ
SE CONFORMER PAR CONDESCENDANCE.

LES livres saints sont faits pour enseigner la morale , & non la physique.

Le serpent passait dans l'antiquité pour le plus habile de tous les animaux. L'auteur du Pentateuque veut bien dire que le serpent est assez subtil pour séduire *Eve*. On attribuait quelquefois la parole aux bêtes : l'écrivain sacré fait parler le serpent & l'âne de *Balaam*. Plusieurs juifs & plusieurs docteurs chrétiens ont regardé cette histoire comme une allégorie ; mais soit emblème , soit réalité , elle est également respectable. Les étoiles étaient regardées comme des points dans les nuées : l'auteur divin se proportionne à cette idée vulgaire , & dit que la lune fut faite pour présider aux étoiles.

L'opinion commune était que les cieus étaient solides ; on les nommait en hébreu *rakiak* , mot qui répond à une plaque de métal , à un corps étendu & ferme , & que nous traduisîmes par *firmament*. Il portait des eaux , lesquelles se répandaient par des ouvertures. L'Écriture se proportionne à cette physique ; & enfin on a nommé firmament , c'est-à-dire plaque , cette profondeur immense de l'espace dans lequel on aperçoit à peine les étoiles les plus éloignées à l'aide des télescopes.

Les Indiens , les Chaldéens , les Persans imaginaient que DIEU avait formé le monde en six temps. L'auteur de la Genèse , pour ne pas effaroucher la

faiblesse des Juifs, représente DIEU formant le monde en six jours, quoiqu'un mot & un instant fussent à sa toute-puissance. Un jardin, des ombrages étaient un très-grand bonheur dans des pays secs & brûlés du soleil; le divin auteur place le premier homme dans un jardin.

On n'avait point d'idée d'un être purement immatériel : DIEU est toujours représenté comme un homme; il se promène à midi dans le jardin, il parle, & on lui parle.

Le mot ame, *ruah*, signifie le souffle, la vie : l'ame est toujours employée pour la vie dans le Pentateuque.

On croyait qu'il y avait des nations de géans, & la Genèse veut bien dire qu'ils étaient les enfans des anges & des filles des hommes.

On accordait aux brutes une espèce de raison. DIEU daigne faire alliance, après le déluge, avec les brutes comme avec les hommes.

Personne ne savait ce que c'est que l'arc-en-ciel, il était regardé comme une chose surnaturelle, & *Homère* en parle toujours ainsi. L'Écriture l'appelle l'arc de DIEU le signe d'alliance.

Parmi beaucoup d'erreurs auxquelles le genre-humain a été livré, on croyait qu'on pouvait faire naître les animaux de la couleur qu'on voulait, en présentant cette couleur aux mères avant qu'elles conçussent : l'auteur de la Genèse dit que *Jacob* eut des brebis tachetées par cet artifice.

Toute l'antiquité se servait des charmes contre la morsure des serpens; & quand la plaie n'était pas mortelle, ou qu'elle était heureusement guérie par des

208 PREJUGÉS POPULAIRES.

charlatans nommés *Pfilles*, ou qu'enfin on avait appliqué avec succès des topiques convenables ; on ne doutait pas que les charmes n'eussent opéré. *Moïse* éleva un serpent d'airain, dont la vue guérissait ceux que les serpens avaient mordus. DIEU changeait une erreur populaire en une vérité nouvelle.

Une des plus anciennes erreurs, était l'opinion que l'on pouvait faire naître des abeilles d'un cadavre pourri. Cette idée était fondée sur l'expérience journalière de voir des mouches & des vermineux couvrir les corps morts des animaux. De cette expérience qui trompait les yeux, toute l'antiquité avait conclu que la corruption est le principe de la génération. Puisqu'on croyait qu'un corps mort produisait des mouches, on se figurait que le moyen sûr de se procurer des abeilles, était de préparer les peaux sanglantes des animaux de la manière requise pour opérer cette métamorphose. On ne faisait pas réflexion combien les abeilles ont d'aversion pour toute chair corrompue, combien toute infection leur est contraire. La méthode de faire naître des abeilles ne pouvait réussir ; mais on croyait que c'était faute de s'y bien prendre. *Virgile*, dans son quatrième chant des *Georgiques*, dit que cette opération fut heureusement faite par *Aristée* ; mais aussi il ajoute que c'est un miracle : *Mirabile monstrum*.

C'est en rectifiant cet antique préjugé, qu'il est rapporté que *Samson* trouva un essaim d'abeilles dans la gueule d'un lion qu'il avait déchiré de ses mains.

C'était encore une opinion vulgaire que l'aspic se bouchait les oreilles, de peur d'entendre la voix de l'enchanteur.

l'enchanteur. Le psalmiste se prête à cette erreur en disant , psaume LVIII : *Tel que l'aspic sourd qui bouche ses oreilles , & qui n'entend point les enchantemens.*

L'ancienne opinion que les femmes font tourner le vin & le lait , empêchent le beurre de se figer , & font périr les pigeonnoux dans les colombiers quand elles ont leurs règles , subsiste encore dans le petit peuple , ainsi que les influences de la lune. On crut que les purgations des femmes étaient les évacuations d'un sang corrompu , & que si un homme approchait de sa femme dans ce temps critique , il faisait nécessairement des enfans lépreux & estropiés : cette idée avait tellement prévenu les Juifs , que le Lévitique , chap. XX , condamne à mort l'homme & la femme qui se seront rendu le devoir conjugal dans ce temps critique.

Enfin l'Esprit saint veut bien se conformer tellement aux préjugés populaires , que le Sauveur lui-même dit , qu'on ne met jamais de vin nouveau dans de vieilles futailles , & qu'il faut que le blé pourrisse pour mûrir.

S^t Paul dit aux Corinthiens , en voulant leur persuader la résurrection : *Insensés , ne savez-vous pas qu'il faut que le grain meure pour se vivifier ?* On fait bien aujourd'hui que le grain ne pourrit ni ne meurt en terre pour lever ; s'il pourrissait , il ne lèverait pas ; mais alors on était dans cette erreur ; & le *S^t Esprit* daignait en tirer des comparaisons utiles. C'est ce que *S^t Jérôme* appelle parler par économie.

Toutes les maladies de convulsions passèrent pour des possessions du diable , dès que la doctrine des diables fut admise. L'épilepsie , chez les Romains

comme chez les Grecs , fut appelée le *mal sacré*. La mélancolie accompagnée d'une espèce de rage , fut encore un mal dont la cause était ignorée ; ceux qui en étaient attaqués erraient la nuit en hurlant autour des tombeaux. Ils furent appelés démoniaques , lycanthropes chez les Grecs. L'Écriture admet des démoniaques qui errent autour des tombeaux.

Les coupables , chez les anciens Grecs , étaient souvent tourmentés des furies ; elles avaient réduit *Oreste* à un tel désespoir , qu'il s'était mangé un doigt dans un accès de fureur ; elles avaient poursuivi *Alcméon* , *Étéocle* & *Polinice*. Les Juifs hellénistes , qui furent instruits de toutes les opinions grecques , admirent enfin chez eux des espèces de furies , des esprits immondes , des diables qui tourmentaient les hommes. Il est vrai que les saducéens ne reconnaissaient point de diables ; mais les pharisiens les reçurent un peu avant le règne d'*Hérode*. Il y avait alors chez les Juifs des exorcistes qui chassaient les diables ; ils se servaient d'une racine qu'ils mettaient sous le nez des possédés , & employaient une formule tirée d'un prétendu livre de *Salomon*. Enfin ils étaient tellement en possession de chasser les diables , que notre Sauveur lui-même , accusé selon *S^t Matthieu* de les chasser par les enchantemens de *Belzébuth* , accorde que les Juifs ont le même pouvoir , & leur demande si c'est par *Belzébuth* qu'ils triomphent des esprits malins ?

Certes , si les mêmes Juifs qui firent mourir JESUS avaient eu le pouvoir de faire de tels miracles , si les pharisiens chassaient en effet les diables , ils feraient donc le même prodige qu'opérait le Sauveur. Ils

avaient le don que JESUS communiquait à ses disciples ; & s'ils ne l'avaient pas , JESUS se conformait donc au préjugé populaire , en daignant supposer que ses implacables ennemis , qu'il appelait race de vipères , avaient le don des miracles & dominaient sur les démons. Il est vrai que ni les juifs , ni les chrétiens ne jouissent plus aujourd'hui de cette prérogative long - temps si commune. Il y a toujours des exorcistes , mais on ne voit plus de diables ni de possédés : (22) tant les choses changent avec le temps ! Il était dans l'ordre alors qu'il y eût des possédés , & il est bon qu'il n'y en ait plus aujourd'hui. Les prodiges nécessaires pour élever un édifice divin , sont inutiles quand il est au comble. Tout a changé sur la terre : la vertu seule ne change jamais. Elle

(22) M. de *Voltaire* fait trop d'honneur à notre siècle. Nous avons encore des possédés , non-seulement à Befançon , où le diable les conduit tous les ans pour avoir le plaisir de se faire chasser par la présence du saint Suaire , mais à Paris même. Pendant la semaine sainte , la nuit , dans l'église de la sainte Chapelle , on joue une farce religieuse , où des possédés tombent en convulsion à la vue d'un prétendu morceau de la vraie croix. On imaginerait difficilement un spectacle plus indécent ou plus dégoûtant ; mais aussi on en trouverait difficilement un qui prouvât mieux jusqu'à quel point la superstition peut degrader l'espèce humaine ; & surtout jusqu'à quel point l'amour de l'argent & l'envie de dominer sur le peuple , peuvent endurcir des prêtres contre la honte , & les déterminer à se dévouer au mépris public. Il est étonnant que les chefs du clergé & ceux de la magistrature n'aient pas daigné se réunir pour abolir ce scandale , qui fouille également & l'Eglise de *Jesus-Christ* , & le temple de la justice.

En 1777 , un de ces prétendus possédés profita de cette qualité pour proférer devant le peuple assésé tous les blasphèmes dont il se put aviser. Un homme raisonnable qui aurait parlé avec la même franchise eût été brûlé vif. Le possédé en fut quitte pour une double dose d'eau bénite. L'année d'après , la bonne compagnie y courut en foule , dans l'espérance d'entendre blasphémer ; mais la police avait ordonné au diable de se taire , & le diable obéit.

212 DES ANGES, GENIES, DIABLES,

est semblable à la lumière du soleil, qui ne tient presque rien de la matière connue, & qui est toujours pure, toujours immuable, quand tous les élémens se confondent sans cesse. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour bénir son auteur.

DES ANGES, DES GENIES, DES DIABLES,
CHEZ LES ANCIENNES NATIONS,
ET CHEZ LES JUIFS.

TOUT a sa source dans la nature de l'esprit humain. Tous les hommes puissans, les magistrats, les princes avaient leurs messagers; il était vraisemblable que les dieux en avaient aussi. Les Chaldéens & les Perfes semblent être les premiers hommes, connus de nous, qui parlèrent des anges comme d'huissiers célestes, & de porteurs d'ordre. Mais avant eux, les Indiens, de qui toute espèce de théologie nous est venue, avaient inventé les anges, & les avaient représentés, dans leur ancien livre du *Shasta*, comme des créatures immortelles, participantes de la divinité, & dont un grand nombre se révolta dans le ciel contre le créateur. (Voyez le chapitre de l'Inde.)

Les Parfis ignicoles, qui subsistent encore, ont communiqué à l'auteur de la religion des anciens Perfes (y) les noms des anges que les premiers Perfes reconnaissaient. On en trouve cent dix-neuf, parmi lesquels ne sont ni *Raphaël* ni *Gabriel*, que les Perfes n'adoptèrent que long-temps après. Ces mots sont chaldéens, ils ne furent connus des Juifs que dans

(y) Hyde, *de religione veterum Persarum.*

leur captivité; car avant l'histoire de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun ange, ni dans le Pentateuque, ni dans aucun livre des Hébreux.

Les Perses, dans leur ancien catalogue qu'on trouve au-devant du *Sadder*, ne comptaient que douze diables; & *Arimane* était le premier. C'était du moins une chose consolante de reconnaître plus de génies bienfaisans, que de démons ennemis du genre-humain.

On ne voit pas que cette doctrine ait été suivie des Egyptiens. Les Grecs, au lieu de génies tutélaires eurent des divinités secondaires, des héros & des demi-dieux. Au lieu de diables, ils eurent *Até*, *Erynnis*, les *Euménides*. Il me semble que ce fut *Platon* qui parla le premier d'un bon & d'un mauvais génie, qui présidaient aux actions de tout mortel. Depuis lui, les Grecs & les Romains se piquèrent d'avoir chacun deux génies; & le mauvais eut toujours plus d'occupations & de succès que son antagoniste.

Quand les Juifs eurent enfin donné des noms à leur milice céleste, ils la distinguèrent en dix classes: les saints, les rapides, les forts, les flammes, les étincelles, les députés, les princes, les fils des princes, les images, les animés. Mais cette hiérarchie ne se trouve que dans le Talmud & dans le Targum, & non dans les livres du canon hébreu.

Ces anges eurent toujours la forme humaine, & c'est ainsi que nous les peignons encore aujourd'hui en leur donnant des ailes. *Raphaël* conduisit *Tobie*. Les anges qui apparurent à *Abraham*, à *Lot*, burent & mangèrent avec ces patriarches; & la brutale

fureur des habitans de Sodome ne prouve que trop que les anges de *Lot* avaient un corps. Il ferait même difficile de comprendre comment les anges auraient parlé aux hommes, & comment on leur eût répondu, s'ils n'avaient paru sous la figure humaine.

Les Juifs n'eurent pas même une autre idée de DIEU. Il parle le langage humain avec *Adam* & *Eve*; il parle même au serpent; il se promène dans le jardin d'Eden à l'heure de midi; il daigne converser avec *Abraham*, avec les patriarches, avec *Moïse*. Plus d'un commentateur a cru même que ces mots de la Genèse, *Faisons l'homme à notre image*, pouvaient être entendus à la lettre; que le plus parfait des êtres de la terre était une faible ressemblance de la forme de son créateur; & que cette idée devait engager l'homme à ne jamais dégénérer.

Quoique la chute des anges transformés en diables, en démons, soit le fondement de la religion juive & de la chrétienne; il n'en est pourtant rien dit dans la Genèse, ni dans la loi, ni dans aucun livre canonique. La Genèse dit expressément qu'un serpent parla à *Eve* & la séduisit. Elle a soin de remarquer que le serpent était le plus habile, le plus rusé de tous les animaux; & nous avons observé que toutes les nations avaient cette opinion du serpent. La Genèse marque encore positivement que la haine des hommes pour les serpens, vient du mauvais office que cet animal rendit au genre-humain; que c'est depuis ce temps-là qu'il cherche à nous mordre; que nous cherchons à l'écraser; & qu'enfin il est condamné pour sa mauvaise action à ramper sur le ventre, & à manger la poussière de la terre. Il est

vrai que le serpent ne se nourrit point de terre ; mais toute l'antiquité le croyait.

Il semble à notre curiosité que c'était-là le cas d'apprendre aux hommes que ce serpent était un des anges rebelles devenus démons , qui venait exercer sa vengeance sur l'ouvrage de DIEU , & le corrompre. Cependant , il n'est aucun passage dans le Pentateuque dont nous puissions inférer cette interprétation , en ne consultant que nos faibles lumières.

Satan paraît dans *Job*, le maître de la terre subordonné à DIEU. Mais quel homme un peu versé dans l'antiquité ne fait que ce mot *Satan* était chaldéen ; que ce *Satan* était l'*Arimane* des Perses , adopté par les Chaldéens ; le mauvais principe qui dominait sur les hommes ? *Job* est représenté comme un pasteur Arabe , vivant sur les confins de la Perse. Nous avons déjà dit que les mots arabes , conservés dans la traduction hébraïque de cette ancienne allégorie , montrent que le livre fut d'abord écrit par des arabes. *Flavien-Josephe* , qui ne le compte point parmi les livres du canon hébreu , ne laisse aucun doute sur ce sujet.

Les démons , les diables chassés d'un globe du ciel , précipités dans le centre de notre globe , & s'échappant de leur prison pour tenter les hommes , sont regardés depuis plusieurs siècles comme les auteurs de notre damnation. Mais , encore une fois , c'est une opinion dont il n'y a aucune trace dans l'ancien Testament. C'est une vérité de tradition , tirée du livre si antique & si long-temps inconnu , écrit par les premiers brachmanes , & que nous devons enfin aux recherches de quelques savans anglais qui ont résidé long-temps dans le Bengale.

Quelques commentateurs ont écrit que ce passage d'*Isaïe* : *Comment es-tu tombé du ciel, ô Lucifer, qui paraissais le matin ?* désigne la chute des anges, & que c'est *Lucifer* qui se déguisa en serpent, pour faire manger la pomme à *Eve* & à son mari.

Mais en vérité, une allégorie si étrange ressemble à ces énigmes qu'on se fait imaginer autrefois aux jeunes écoliers dans les collèges. On exposait, par exemple, un tableau représentant un vieillard & une jeune fille. L'un disait : c'est l'hiver & le printemps ; l'autre, c'est la neige & le feu ; un autre, c'est la rose & l'épine, ou bien c'est la force & la faiblesse : & celui qui avait trouvé le sens le plus éloigné du sujet, l'application la plus extraordinaire, gagnait le prix.

Il en est précisément de même de cette application singulière de l'étoile du matin au diable. *Isaïe*, dans son quatorzième chapitre, en insultant à la mort d'un roi de Babylone, lui dit : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins, les cèdres s'en sont réjouis. Il n'est venu depuis aucun exacteur nous mettre à la taille. Comment ta hauteur est-elle descendue au tombeau malgré le son de tes musettes ? comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin ? Hélel, toi qui pressais les nations, tu es abattue en terre !*

On a traduit cet *Hélel* en latin par *Lucifer* : on a donné depuis ce nom au diable, quoiqu'il y ait assurément peu de rapport entre le diable, & l'étoile du matin. On a imaginé que ce diable, étant tombé du ciel, était un ange qui avait fait la guerre à DIEU : il ne pouvait la faire lui seul, il avait donc des compagnons. La fable des géans armés contre les dieux, répandue chez toutes les nations, est, selon plusieurs

commentateurs, une imitation profane de la tradition qui nous apprend que des anges s'étaient soulevés contre leur maître.

Cette idée reçut une nouvelle force de l'épître de *S^t Jude*, où il est dit : *Dieu a gardé dans les ténèbres, enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn. desquels Enoch, septième homme après Adam, a prophétisé, en disant : Voici, le Seigneur est venu avec ses millions de saints, &c.*

On s'imagina qu'*Enoch* avait laissé par écrit l'histoire de la chute des anges. Mais il y a deux choses importantes à observer ici. Premièrement, *Enoch* n'écrivit pas plus que *Seth*, à qui les Juifs attribuèrent des livres ; & le faux *Enoch* que cite *S^t Jude*, est reconnu pour être forgé par un juif. (2) Secondement, ce faux *Enoch* ne dit pas un mot de la rébellion & de la chute des anges avant la formation de l'homme. Voici mot à mot ce qu'il dit de ses *Egregori*.

(2) Il faut pourtant que ce livre d'*Enoch* ait quelque antiquité, car on le trouve cité plusieurs fois dans le testament des douze patriarches, autre livre juif, retouché par un chrétien du premier siècle : & ce testament des douze patriarches est même cité par *saint Paul*, dans sa première épître aux Thessaloniens, si c'est citer un passage que de le répéter mot pour mot. Le testament du patriarche *Ruben* porte, au chapitre VI : *La colère du Seigneur tomba enfin sur eux ; & saint Paul* dit précisément les mêmes paroles. Au reste, ces douze testaments ne sont pas conformes à la Genèse dans tous les faits. L'inceste de *Juda*, par exemple, n'y est pas rapporté de la même manière. *Juda* dit qu'il abusa de sa belle-fille étant ivre. Le testament de *Ruben* a cela de particulier, qu'il admet dans l'homme sept organes des sens, au lieu de cinq ; il compte la vie & l'acte de la génération pour deux sens. Au reste, tous ces patriarches se repentent dans ce testament d'avoir vendu leur frère *Joseph*.

218 DES ANGES, GENIES, DIABLES,

Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles; les anges, les vieillans, Egregori, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux; ils se dirent: Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. Semiaxas leur prince dit: Je crains que vous n'osiez accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime: Tous répondirent: Faisons serment d'exécuter notre dessein, & dévouons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment & firent des imprécations. Ils étaient deux cents en nombre. Ils partirent ensemble du temps de Jared, & allèrent sur la montagne appelée Hermonim à cause de leur serment. Voici le nom des principaux: Semiaxas, Atarculph, Araciel, Chobabiel-Hofampfich, Zaciél-Parmar, Thaufaël, Samiel, Tirel, Sumiel.

Eux & les autres prirent des femmes, l'an onze cents soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les géans Naphilim, &c.

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes, c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse: Or en ce temps il y avait des géans sur la terre; car les enfans de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent les puissans du siècle.

Le livre d'Enoch & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit.

Mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament, ne parle de la guerre des anges contre DIEU, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre-humain.

Il n'est question des esprits malins & du diable, que dans l'allégorie de *Job*, dont nous avons parlé, laquelle n'est pas un livre juif; & dans l'aventure de *Tobie*. Le diable *Asmodée*, ou *Shammadey*, qui étrangla les sept premiers maris de *Sara*, & que *Raphaël* fit déloger avec la fumée du foie d'un poisson, n'était point un diable juif, mais persan. *Raphaël* l'alla enchaîner dans la haute Egypte; mais il est constant que les Juifs n'ayant point d'enfer, ils n'avaient point de diables. Ils ne commencèrent que fort tard à croire l'immortalité de l'ame & un enfer, ce fut quand la secte des pharisiens prévalut. Ils étaient donc bien éloignés de penser que le serpent qui tenta *Eve* fût un diable, un ange précipité dans l'enfer. Cette pierre qui sert de fondement à tout l'édifice ne fut posée que la dernière. Nous n'en révérons pas moins l'histoire de la chute des anges devenus diables; mais nous ne savons où en trouver l'origine.

On appela diables *Belzébuth*, *Belphégor*, *Astaroth*; mais c'étaient d'anciens dieux de Syrie. *Belphégor* était le Dieu du mariage; *Belzébuth*, ou *Bel-se-puth*, signifiait le Seigneur qui préserve des insectes. Le roi *Ochofias* même l'avait consulté comme un dieu, pour savoir s'il guérirait d'une maladie; & *Elie* indigné de cette démarche avait dit : *N'y a-t-il point de dieu en Israël, pour aller consulter le dieu d'Accaron?*

Astaroth était la lune, & la lune ne s'attendait pas à devenir diable.

L'apôtre *Jude* dit encore que le diable se querella avec l'ange *Michaël* au sujet du corps de *Moïse*. Mais on ne trouve rien de semblable dans le canon des Juifs. Cette dispute de *Michaël* avec le diable n'est que dans un livre apocryphe, intitulé : *Analipses de Moïse*, cité par *Origène* dans le troisième livre de ses principes.

Il est donc indubitable que les Juifs ne reconnurent point de diables jusque vers le temps de leur captivité à Babylone. Ils puisèrent cette doctrine chez les Perses qui la tenaient de *Zoroastre*.

Il n'y a que l'ignorance, le fanatisme & la mauvaise foi qui puissent nier tous ces faits ; & il faut ajouter que la religion ne doit pas s'effrayer des conséquences. DIEU a certainement permis que la croyance aux bons & aux mauvais génies, à l'immortalité de l'ame, aux récompenses & aux peines éternelles, ait été établie chez vingt nations de l'antiquité avant de parvenir au peuple juif. Notre sainte religion a consacré cette doctrine ; elle a établi ce que les autres avaient entrevu ; & ce qui n'était chez les anciens qu'une opinion, est devenu par la révélation une vérité divine.

SI LES JUIFS ONT ENSEIGNÉ LES AUTRES
NATIONS, OU S'ILS ONT ÉTÉ ENSEIGNÉS
PAR ELLES.

LES livres sacrés n'ont jamais décidé si les Juifs avaient été les maîtres ou les disciples des autres peuples : il est permis d'examiner cette question.

Philon, dans la relation de sa mission auprès de *Caligula*, commence par dire qu'*Israël* est un terme chaldéen ; que c'est un nom que les Chaldéens donnèrent aux justes consacrés à DIEU ; qu'*Israël* signifie voyant Dieu. Il paraît donc prouvé par cela seul, que les Juifs n'appelèrent Jacob *Israël*, qu'ils ne se donnèrent le nom d'*Israélites*, que lorsqu'ils eurent quelque connaissance du chaldéen. Or, ils ne purent avoir connaissance de cette langue que quand ils furent esclaves en Chaldée. Est-il vraisemblable que dans les déserts de l'Arabie pétrée, ils eussent appris déjà le chaldéen ?

Flavien-Josèphe, dans sa réponse à *Appion*, à *Lysimaque* & à *Molon*, liv. II, ch. V, avoue en propres termes : *Que ce sont les Egyptiens qui apprirent à d'autres nations à se faire circoncire, comme Hérodote le témoigne.* En effet, serait-il probable que la nation antique & puissante des Egyptiens, eût pris cette coutume d'un petit peuple qu'elle abhorrait, & qui de son aveu ne fut circoncis que sous *Josué* ?

Les livres sacrés eux-mêmes nous apprennent que *Moïse* avait été nourri dans les sciences des Egyptiens, & ils ne disent nulle part que les Egyptiens aient jamais rien appris des Juifs. Quand *Salomon* voulut

bâtir son temple & son palais, ne demanda-t-il pas des ouvriers au roi de Tyr? il est dit même qu'il donna vingt villes au roi *Hiram*, pour obtenir des ouvriers & des cèdres : c'était sans doute payer bien chèrement ; & le marché est étrange : mais les Tyriens demandèrent-ils des artistes juifs ?

Le même *Josèphe* dont nous avons parlé, avoue que sa nation, qu'il s'efforce de relever, *n'eut longtemps aucun commerce avec les autres nations ; qu'elle fut surtout inconnue des Grecs, qui connaissaient les Scythes, les Tartares. Faut-il s'étonner, ajoute-t-il, liv. I, ch. V, que notre nation éloignée de la mer, & ne se piquant point de rien écrire ait été si peu connue ?*

Lorsque le même *Josèphe* raconte, avec ses exagérations ordinaires, la manière aussi honorable qu'incroyable, dont le roi *Ptolomée-Philadelphie* acheta une traduction grecque des livres juifs, faite par des Hébreux dans la ville d'Alexandrie ; *Josèphe*, dis-je, ajoute que *Démétrius* de Phalère, qui fit faire cette traduction pour la bibliothèque de son roi, demanda à l'un des traducteurs, *comment il se pouvait faire qu'aucun historien, aucun poète étranger n'eût jamais parlé des lois juives.* Le traducteur répondit : *Comme ces lois sont toutes divines, personne n'a osé entreprendre d'en parler, & ceux qui ont voulu le faire ont été châtiés de Dieu. Théopompe voulant en insérer quelque chose dans son histoire, perdit l'esprit durant trente jours ; mais ayant reconnu dans un songe qu'il était devenu fou pour avoir voulu pénétrer dans les choses divines, & en faire part aux profanes, (a) il apaisa la colère de DIEU par ses prières, & rentra dans son bon sens.*

(a) *Josèphe*, hist. des Juifs, liv. XXII, chap. II.

Théodecte, poète grec, ayant mis dans une tragédie quelques passages qu'il avait tirés de nos livres saints, devint aussitôt aveugle, & ne recouvra la vue qu'après avoir reconnu sa faute.

Ces deux contes de *Josèphe*, indignes de l'histoire & d'un homme qui a le sens commun, contredisent à la vérité les éloges qu'il donne à cette traduction grecque des livres juifs; car si c'était un crime d'en inférer quelque chose dans une autre langue, c'était sans doute un bien plus grand crime de mettre tous les Grecs à portée de les connaître. Mais au moins, *Josèphe*, en rapportant ces deux historiettes, convient que les Grecs n'avaient jamais eu connaissance des livres de sa nation.

Au contraire; dès que les Hébreux furent établis dans Alexandrie, ils s'adonnèrent aux lettres grecques; on les appela les Juifs hellénistes. Il est donc indubitable que les Juifs, depuis *Alexandre*, prirent beaucoup de choses des Grecs, dont la langue était devenue celle de l'Asie mineure; & d'une partie de l'Égypte, & que les Grecs ne purent rien prendre des Hébreux.

DES ROMAINS. COMMENCEMENS DE LEUR
EMPIRE ET DE LEUR RELIGION : LEUR
TOLERANCE.

LES Romains ne peuvent être comptés parmi les nations primitives : ils sont trop nouveaux. Rome n'existe que sept cents cinquante ans avant notre ère vulgaire. Quand elle eut des rites & des lois, elle les tint des Toscans & des Grecs. Les Toscans

lui communiquèrent la superstition des augures , superstition pourtant fondée sur des observations physiques , sur le passage des oiseaux dont on augurait les changemens de l'atmosphère. Il semble que toute superstition ait une chose naturelle pour principe , & que bien des erreurs soient nées d'une vérité dont on abuse.

Les Grecs fournirent aux Romains la loi des douze tables. Un peuple qui va chercher des lois & des dieux chez un autre , devait être un peuple petit & barbare ; aussi les premiers Romains l'étaient-ils. Leur territoire , du temps des rois & des premiers consuls , n'était pas si étendu que celui de Raguse. Il ne faut pas sans doute entendre par ce nom de roi , des monarques tels que *Cyrus* & ses successeurs. Le chef d'un petit peuple de brigands , ne peut jamais être despotique. Les dépouilles se partagent en commun , & chacun défend sa liberté comme son bien propre. Les premiers rois de Rome étaient des capitaines de flibustiers.

Si l'on en croit les historiens romains , ce petit peuple commença par ravir les filles & les biens de ses voisins. Il devait être exterminé ; mais la férocité & le besoin qui le portaient à ces rapines , rendirent ses injustices heureuses ; il se soutint étant toujours en guerre ; & enfin , au bout de cinq siècles , étant bien plus aguerri que tous les autres peuples , il les soumit tous les uns après les autres , depuis le fond du golfe Adriatique jusqu'à l'Euphrate.

Au milieu du brigandage , l'amour de la patrie domina toujours jusqu'au temps de *Sylla*. Cet amour de la patrie consista pendant plus de quatre cents ans ,

ans, à rapporter à la masse commune ce qu'on avait pillé chez les autres nations. C'est la vertu des voleurs. Aimer la patrie, c'était tuer & dépouiller les autres hommes ; mais dans le sein de la république il y eut de très-grandes vertus. Les Romains polices avec le temps, policèrent tous les barbares vaincus, & devinrent enfin les législateurs de l'Occident.

Les Grecs paraissent dans les premiers temps de leurs républiques une nation supérieure en tout aux Romains. Ceux-ci ne sortent des repaires de leurs sept montagnes avec des poignées de foin, *manipuli*, qui leur servent de drapeaux, que pour piller des villages voisins : ceux-là, au contraire, ne sont occupés qu'à défendre leur liberté. Les Romains volent à quatre ou cinq milles à la ronde les Eques, les Volſques, les Antiates. Les Grecs repoussent les armées innombrables du grand roi de Perse, & triomphent de lui sur terre & sur mer. Ces Grecs, vainqueurs, cultivent & perfectionnent tous les beaux arts ; & les Romains les ignorent tous, jusque vers le temps de *Scipion-l'Africain*.

J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes ; c'est qu'ils adoptèrent, ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs : & qu'au fond, le sénat & les empereurs reconnurent toujours un DIEU suprême, ainsi que la plupart des philosophes & des poètes de la Grèce. (b)

La tolérance de toutes les religions était une loi naturelle, gravée dans les cœurs de tous les hommes. Car de quel droit un être créé pourrait-il forcer un

(b) Voyez l'article DIEU dans le *Dictionnaire philosophique*.

autre être à penser comme lui ? mais quand un peuple est rassemblé , quand la religion est devenue une loi de l'Etat , il faut se soumettre à cette loi : or les Romains par leurs lois adoptèrent tous les dieux des Grecs , qui eux-mêmes avaient des autels pour les dieux inconnus , comme nous l'avons déjà remarqué.

Les ordonnances des douze tables portent : *Separatim nemo habebit deos neve advenas nisi publicè adscitos* : Que personne n'ait des dieux étrangers & nouveaux sans la sanction publique. On donna cette sanction à plusieurs cultes ; tous les autres furent tolérés. Cette association de toutes les divinités du monde , cette espèce d'hospitalité divine fut le droit des gens de toute l'antiquité , excepté peut-être chez un ou deux petits peuples.

Comme il n'y eut point de dogmes , il n'y eut point de guerre de religion. C'était bien assez que l'ambition , la rapine versassent le sang humain , sans que la religion achevât d'exterminer le monde.

Il est encore très-remarquable que chez les Romains on ne persécuta jamais personne pour sa manière de penser. Il n'y en a pas un seul exemple depuis *Romulus* jusqu'à *Domitien* , & chez les Grecs il n'y eut que le seul *Socrate*.

Il est encore incontestable que les Romains comme les Grecs , adoraient un Dieu suprême. Leur *Jupiter* était le seul qu'on regardât comme le maître du tonnerre , comme le seul que l'on nommât le Dieu très-grand & très-bon , *Deus optimus maximus*. Ainsi , de l'Italie à l'Inde & à la Chine , vous trouvez le culte d'un Dieu suprême , & la tolérance dans toutes les nations connues.

A cette connaissance d'un Dieu , à cette indulgence universelle , qui font par-tout le fruit de la raison cultivée , se joignit une foule de superstitions , qui étaient le fruit ancien de la raison commencée & erronée.

On fait bien que les poulets sacrés , & la déesse *Pertunda* , & la déesse *Cloacina* font ridicules. Pourquoi les vainqueurs & les législateurs de tant de nations n'abolirent-ils pas ces sottises ? c'est qu'étant anciennes elles étaient chères au peuple , & qu'elles ne nuisaient point au gouvernement. Les *Scipions* , les *Paul-Emile* , les *Cicéron* , les *Caton* , les *César* avaient autre chose à faire qu'à combattre les superstitions de la populace. Quand une vieille erreur est établie , la politique s'en sert comme d'un mors que le vulgaire s'est mis lui-même dans la bouche , jusqu'à ce qu'une autre superstition vienne la détruire , & que la politique profite de cette seconde erreur , comme elle a profité de la première.

QUESTIONS SUR LES CONQUETES DES ROMAINS ET LEUR DECADENCE.

POURQUOI les Romains qui , sous *Romulus* , n'étaient que trois mille habitans , & qui n'avaient qu'un bourg de mille pas decircuit , devinrent-ils avec le temps les plus grands conquérans de la terre ? & d'où vient que les Juifs qui prétendent avoir eu six cents trente mille soldats en sortant d'Egypte , qui ne marchaient qu'au milieu des miracles , qui combattaient sous le Dieu des armées , ne purent-ils jamais parvenir à conquérir seulement Tyr & Sidon dans

leur voisinage , pas même à être jamais à portée de les attaquer ? Pourquoi ces Juifs furent-ils presque toujours dans l'esclavage ? Ils avaient tout l'enthousiasme & toute la férocité qui devaient faire des conquérans ; le Dieu des armées était toujours à leur tête ; & cependant ce sont les Romains , éloignés d'eux de dix-huit cents milles , qui viennent à la fin les subjuguier & les vendre au marché.

N'est-il pas clair (humainement parlant , & ne considérant que les causes secondes ,) que si les Juifs , qui espéraient la conquête du monde , ont été presque toujours asservis , ce fut leur faute ? Et si les Romains dominèrent , ne le méritèrent-ils pas par leur courage & par leur prudence ? Je demande très-humblement pardon aux Romains , de les comparer un moment avec les Juifs.

Pourquoi les Romains , pendant plus de quatre cents cinquante ans , ne purent-ils conquérir qu'une étendue de pays d'environ vingt-cinq lieues ? N'est-ce point parce qu'ils étaient en très-petit nombre , & qu'ils n'avaient successivement à combattre que de petits peuples comme eux ? Mais enfin , ayant incorporé avec eux leurs voisins vaincus , ils eurent assez de force pour résister à *Pyrrhus*.

Alors , toutes les petites nations qui les entouraient , étant devenues Romaines , il s'en forma un peuple tout guerrier , assez formidable pour détruire Carthage.

Pourquoi les Romains employèrent-ils sept cents années à se donner enfin un empire à-peu-près aussi vaste que celui qu'*Alexandre* conquit en sept ou huit années ? est-ce parce qu'ils eurent toujours à combattre

dés nations belliqueuses , & qu'*Alexandre* eut affaire à des peuples amollis ?

Pourquoi cet empire fut-il détruit par des barbares ? ces barbares n'étaient-ils pas plus robustes, plus guerriers que les Romains amollis à leur tour sous *Honorius* & sous ses successeurs ? Quand les Cimbres vinrent menacer l'Italie, du temps de *Marius*, les Romains durent prévoir que les Cimbres, c'est-à-dire les peuples du Nord, déchireraient l'Empire lorsqu'il n'y aurait plus de *Marius*.

La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres & de leurs eunuques, la haine que l'ancienne religion de l'Empire portait à la nouvelle, les querelles sanglantes élevées dans le christianisme, les disputes théologiques substituées au maniement des armes, & la mollesse à la valeur, des multitudes de moines remplaçant les agriculteurs & les soldats, tout appelait ces mêmes barbares qui n'avaient pu vaincre la république guerrière, & qui accablèrent Rome languissante, sous des empereurs cruels, efféminés & dévots.

Lorsque les Goths, les Hérules, les Vandales, les Huns inondèrent l'Empire romain, quelles mesures les deux empereurs prenaient-ils pour détourner ces orages ? La différence de *l'Omoofios* à *l'Omoufios* mettait le trouble dans l'Orient & dans l'Occident. Les persécutions théologiques achevaient de tout perdre. *Nestorius*, patriarche de Constantinople, qui eut d'abord un grand crédit sous *Théodose second*, obtint de cet empereur qu'on persécutât ceux qui pensaient qu'on devait rebaptiser les chrétiens apostats repentans, ceux qui croyaient qu'on devait célébrer la

Pâque le 14 de la lune de mars, ceux qui ne fesaient pas plonger trois fois les baptifés; enfin il tourmenta tant les chrétiens, qu'ils le tourmentèrent à leur tour. Il appela la St^e Vierge *Anthropotokos*; ses ennemis qui voulaient qu'on l'appelât *Théotokos*, & qui fans doute avaient raison, puisque le concile d'Ephèse décida en leur faveur, lui suscitèrent une persécution violente. Ces querelles occupèrent tous les esprits; & pendant qu'on disputait, les barbares partageaient l'Europe & l'Afrique.

Mais pourquoi *Alaric*, qui au commencement du cinquième siècle marcha des bords du Danube vers Rome, ne commença-t-il pas par attaquer Constantinople, lorsqu'il était le maître de la Thrace? Comment hafarda-t-il de se trouver pressé entre l'empire d'Orient & celui d'Occident? Est-il naturel qu'il voulût passer les Alpes & l'Apennin, lorsque Constantinople tremblante s'offrait à sa conquête? Les historiens de ces temps-là, aussi mal instruits que les peuples étaient mal gouvernés, ne nous développent point ce mystère; mais il est aisé de le deviner. *Alaric* avait été général d'armée sous *Théodose I*, prince violent, dévot & imprudent, qui perdit l'Empire en confiant sa défense aux Goths. Il vainquit avec eux son compétiteur *Eugène*; mais les Goths apprirent par-là qu'ils pouvaient vaincre pour eux-mêmes. *Théodose* soudoyait *Alaric* & ses Goths. Cette paye devint un tribut, quand *Arcadius*, fils de *Théodose*, fut sur le trône de l'Orient. *Alaric* épargna donc son tributaire pour aller tomber sur *Honorius* & sur Rome.

Honorius avait pour général le célèbre *Stilicon*, le seul qui pouvait défendre l'Italie, & qui avait déjà

arrêté les efforts des barbares. *Honorius*, sur de simples soupçons, lui fit trancher la tête sans forme de procès. Il était plus aisé d'assassiner *Stilicon* que de battre *Alaric*. Cet indigne empereur retiré à Ravenne, laissa le barbare, qui lui était supérieur en tout, mettre le siège devant Rome. L'ancienne maîtresse du monde se racheta du pillage au prix de cinq mille livres pesant d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille de pourpre, & trois mille livres d'épicerie. Les denrées de l'Inde servirent à la rançon de Rome.

Honorius ne voulut pas tenir le traité; il envoya quelques troupes qu'*Alaric* extermina : il entra dans Rome en 409, & un Goth y créa un empereur qui devint son premier sujet. L'année d'après, trompé par *Honorius*, il le punit en sacageant Rome. Alors tout l'Empire d'Occident fut déchiré; les habitans du Nord y pénétrèrent de tous côtés, & les empereurs d'Orient ne se maintinrent qu'en se rendant tributaires.

C'est ainsi que *Théodose II* le fut d'*Attila*. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, furent la proie de quiconque voulut y entrer. Ce fut-là le fruit de la politique forcée de *Constantin*, qui avait transféré l'empire romain en Thrace.

N'y a-t-il pas visiblement une destinée qui fait l'accroissement & la ruine des Etats? Qui aurait prédit à *Auguste*, qu'un jour le capitolé serait occupé par un prêtre d'une religion tirée de la religion juive, aurait bien étonné *Auguste*. Pourquoi ce prêtre s'est-il enfin emparé de la ville des *Scipions* & des *Césars*? c'est qu'il l'a trouvée dans l'anarchie. Il s'en est rendu le

232 DES PREMIERS PEUPLES

maître , presque sans effort , comme les évêques d'Allemagne , vers le treizième siècle , devinrent souverains des peuples dont ils étaient pasteurs.

Tout événement en amène un autre , auquel on ne s'attendait pas. *Romulus* ne croyait fonder Rome , ni pour les princes goths , ni pour des évêques. *Alexandre* n'imagina pas qu'Alexandrie appartiendrait aux Turcs ; & *Constantin* n'avait pas bâti Constantinople pour *Mahomet II*.

DES PREMIERS PEUPLES QUI ECRIVIRENT L'HISTOIRE , ET DES FABLES DES PREMIERS HISTORIENS.

IL est incontestable que les plus anciennes annales du monde sont celles de la Chine. Ces annales se suivent sans interruption. Presque toutes circonstanciées , toutes sages , sans aucun mélange de merveilleux , toutes appuyées sur des observations astronomiques depuis quatre mille cent cinquante-deux ans , elles remontent encore à plusieurs siècles au delà , sans dates précises à la vérité , mais avec cette vraisemblance qui semble approcher de la certitude. Il est bien probable que des nations puissantes , telles que les Indiens , les Egyptiens , les Chaldéens , les Syriens qui avaient de grandes villes , avaient aussi des annales.

Les peuples errans doivent être les derniers qui aient écrit , parce qu'ils ont moins de moyens que les autres d'avoir des archives & de les conserver ; parce qu'ils ont peu de besoins , peu de lois , peu d'événemens ; qu'ils ne sont occupés que d'une subsistance

précaire, & qu'une tradition orale leur suffit. Une bourgade n'eut jamais d'histoire, un peuple errant encore moins, une simple ville très-rarement.

L'histoire d'une nation ne peut jamais être écrite que fort tard; on commence par quelques registres très-sommaires, qui sont conservés, autant qu'ils peuvent l'être, dans un temple ou dans une citadelle. Une guerre malheureuse détruit souvent ces annales, & il faut recommencer vingt fois, comme des fourmis dont on a foulé aux pieds l'habitation. Ce n'est qu'au bout de plusieurs siècles qu'une histoire un peu détaillée peut succéder à ces registres informes, & cette première histoire est toujours mêlée d'un faux merveilleux par lequel on veut remplacer la vérité qui manque. Ainsi les Grecs n'eurent leur *Hérodote* que dans la quatre-vingtième Olympiade, plus de mille ans après la première époque rapportée dans les marbres de Paros. *Fabius-Pictor*, le plus ancien historien des Romains, n'écrivit que du temps de la seconde guerre contre Carthage, environ cinq cents quarante ans après la fondation de Rome.

Or si ces deux nations, les plus spirituelles de la terre, les Grecs & les Romains nos maîtres, ont commencé si tard leur histoire; si nos nations septentrionales n'ont eu aucun historien avant *Grégoire de Tours*; croira-t-on de bonne foi que des Tartares vagabonds, qui dorment sur la neige, ou des Troglodytes, qui se cachent dans des cavernes, ou des Arabes errans & voleurs, qui errent dans des montagnes de fable, aient eu des *Thucydides* & des *Xénophons*? peuvent-ils favoir quelque chose de leurs ancêtres? peuvent-ils acquérir quelque connaissance avant

d'avoir eu des villes , avant de les avoir habitées , avant d'y avoir appelé tous les arts dont ils étaient privés ?

Si les Samoyèdes , ou les Nazamons , ou les Esquimaux , venaient nous donner des annales antédiluviennes de plusieurs siècles , remplies des plus étonnans faits d'armes , & d'une suite continuelle de prodiges qui étonnent la nature , ne se moquerait-on pas de ces pauvres sauvages ? Et si quelques personnes amoureuses du merveilleux , ou intéressées à le faire croire , donnaient la torture à leur esprit pour rendre ces sottises vraisemblables , ne se moquerait-on pas de leurs efforts ? & s'ils joignaient à leur absurdité l'insolence d'affecter du mépris pour les savans , & la cruauté de persécuter ceux qui douteraient , ne seraient-ils pas les plus exécrables des hommes ? Qu'un Siamois vienne me conter les métamorphoses de *Sammonocodom* , & qu'il me menace de me brûler si je lui fais des objections , comment dois-je en user avec ce Siamois ?

Les historiens romains nous content à la vérité , que le dieu *Mars* fit deux enfans à une vestale , dans un siècle où l'Italie n'avait point de vestales ; qu'une louve nourrit ces deux enfans au lieu de les dévorer , comme nous l'avons déjà vu ; que *Castor* & *Pollux* combattirent pour les Romains ; que *Curtius* se jeta dans un gouffre , & que le gouffre se referma ; mais le sénat de Rome ne condamna jamais à la mort ceux qui doutèrent de tous ces prodiges : il fut permis d'en rire dans le capitole.

Il y a dans l'histoire romaine des événemens très-possibles , qui sont très-peu vraisemblables.

Plusieurs favans hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, & celle de *Camille* qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de *Camille* brille beaucoup, à la vérité, dans *Tite-Live*; mais *Polybe*, plus ancien que *Tite-Live*, & plus homme d'Etat, dit précisément le contraire; il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Venètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. A qui croirons-nous de *Tite-Live*, ou de *Polybe*? au moins nous douterons.

Ne douterons-nous pas encore du supplice de *Régulus*, qu'on fait enfermer dans un coffre armé en dedans de pointes de fer? Ce genre de mort est assurément unique. Comment ce même *Polybe* presque contemporain, *Polybe* qui était sur les lieux, qui a écrit si supérieurement la guerre de Rome & de Carthage, aurait-il passé sous silence un fait aussi extraordinaire, aussi important, & qui aurait si bien justifié la mauvaise foi des Romains envers les Carthaginois? Comment ce peuple aurait-il osé violer d'une manière aussi barbare le droit des gens avec *Régulus*, dans le temps que les Romains avaient entre leurs mains plusieurs principaux citoyens de Carthage, sur lesquels ils auraient pu se venger?

Enfin, *Diodore* de Sicile rapporte dans un de ses fragmens, que les enfans de *Régulus* ayant fort maltraité des prisonniers carthaginois, le sénat romain les réprimanda, & fit valoir le droit des gens. N'aurait-il pas permis une juste vengeance aux fils de *Régulus*, si leur père avait été assassiné à Carthage? L'histoire du supplice de *Régulus* s'établit avec le

temps, la haine contre Carthage lui donna cours ; *Horace* la chanta, & on n'en douta plus.

Si nous jetons les yeux sur les premiers temps de notre histoire de France, tout en est peut-être aussi faux qu'obscur & dégoûtant ; du moins il est bien difficile de croire l'aventure de *Childeric* & d'une *Bazine*, femme d'un *Bazin*, & d'un capitaine romain élu roi des Francs qui n'avaient point encore de rois.

Grégoire de Tours est notre *Hérodote*, à cela près que le Tourangeau est moins amusant, moins élégant que le Grec. Les moines, qui écrivirent après *Grégoire*, furent-ils plus éclairés & plus véridiques ? ne prodiguèrent-ils pas quelquefois des louanges un peu outrées à des assassins qui leur avaient donné des terres ? Ne chargèrent-ils jamais d'opprobres des princes sages qui ne leur avaient rien donné ?

Je fais bien que les Francs qui envahirent la Gaule, furent plus cruels que les Lombards qui s'emparèrent de l'Italie, & que les Visigoths qui régnèrent en Espagne. On voit autant de meurtres, autant d'assassinats dans les annales des *Clovis*, des *Thierry*, des *Childebert*, des *Chilpéric* & des *Clotaire*, que dans celle des rois de Juda & d'Israël.

Rien n'est assurément plus sauvage que ces temps barbares ; cependant, n'est-il pas permis de douter du supplice de la reine *Brunchaut* ? Elle était âgée de près de quatre-vingts ans quand elle mourut en 613 ou 614. *Frédégaire* qui écrivait sur la fin du huitième siècle, cent cinquante ans après la mort de *Brunchaut* ; (& non pas dans le septième siècle, comme il est dit dans l'abrégé chronologique, par une faute d'impression ;) *Frédégaire*, dis-je, nous assure que le roi *Clotaire*,

prince très-pieux, très-craignant DIEU, humain, patient, & débonnaire, fit promener la reine *Brunchaut* sur un chameau autour de son camp; ensuite la fit attacher par les cheveux, par un bras & par une jambe à la queue d'une cavale indomptée, qui la traîna vivante sur les chemins, lui fracassa la tête sur les cailloux, & la mit en pièces; après quoi elle fut brûlée & réduite en cendres. Ce chameau, cette cavale indomptée, une reine de quatre-vingts ans attachée par les cheveux & par un pied à la queue de cette cavale, ne sont pas des choses bien communes.

Il est peut-être difficile que le peu de cheveux d'une femme de cet âge puissent tenir à une queue, & qu'on soit lié à la fois à cette queue par les cheveux & par un pied. Et comment eut-on la pieuse attention d'inhumer *Brunchaut*, dans un tombeau à Autun, après l'avoir brûlée dans un camp? les moines *Frédégair* & *Aimoïn* le disent; mais ces moines sont-ils des de *Thou* & des *Humes*?

Il y a un autre tombeau érigé à cette reine au quinzième siècle dans l'abbaye de Saint-Martin-d'Autun qu'elle avait fondée. On a trouvé dans ce sépulcre un reste d'éperon. C'était, dit-on, l'éperon que l'on mit aux flancs de la cavale indomptée. C'est dommage qu'on n'y ait pas trouvé aussi la corne du chameau sur lequel on avait fait monter la reine. N'est-il pas possible que cet éperon y ait été mis par inadvertance, ou plutôt par honneur? Car, au quinzième siècle, un éperon doré était une grande marque d'honneur. En un mot, n'est-il pas raisonnable de suspendre son jugement sur cette étrange aventure,

si mal constatée ? Il est vrai que *Pasquier* dit que la mort de *Brunchaut* avait été prédite par la sibylle.

Tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs & de miracles. Mais faudra-t-il croire tout ce que les moines ont écrit ? ils étaient presque les seuls qui fussent lire & écrire, lorsque *Charlemagne* ne savait pas signer son nom. Ils nous ont instruit de la date de quelques grands évènements. Nous croyons avec eux que *Charles - Martel* battit les Sarrazins ; mais qu'il en ait tué trois cents soixante mille dans la bataille, en vérité c'est beaucoup.

Ils disent que *Clovis*, second du nom, devint fou ; la chose n'est pas impossible ; mais que DIEU ait affligé son cerveau, pour le punir d'avoir pris un bras de *S^t Denis* dans l'église de ces moines, pour le mettre dans son oratoire, cela n'est pas si vraisemblable.

Si l'on n'avait que de pareils contes à retrancher de l'histoire de France, ou plutôt de l'histoire des rois francs & de leurs maîtres, on pourrait s'efforcer de la lire ; mais comment supporter les mensonges grossiers dont elle est pleine ? On y assiége continuellement des villes & des forteresses qui n'existaient pas. Il n'y avait par de-là le Rhin que des bourgades sans murs, défendues par des palissades de pieux, & par des fossés. On fait que ce n'est que sous *Henri l'Oiseleur*, vers l'an 920, que la Germanie eut des villes murées & fortifiées. Enfin, tous les détails de ces temps-là sont autant de fables, & qui pis est, de fables ennuyeuses.

DES LEGISLATEURS QUI ONT PARLÉ
AU NOM DES DIEUX.

TOUT législateur profane qui osa feindre que la Divinité lui avait dicté ses lois , était visiblement un blasphémateur , & un traître : un blasphémateur , puisqu'il calomniait les dieux ; un traître , puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Il y a deux sortes de lois , les unes naturelles , communes à tous , & utiles à tous. *Tu ne voleras ni ne tueras ton prochain ; tu auras un soin respectueux de ceux qui t'ont donné le jour & qui ont élevé ton enfance ; tu ne raviras pas la femme de ton frère ; tu ne mentiras pas pour lui nuire ; tu l'aideras dans ses besoins , pour mériter d'en être secouru à ton tour* : voilà les lois que la nature a promulguées , du fond des îles du Japon aux rivages de notre Occident. Ni *Orphée* , ni *Hermès* , ni *Minos* , ni *Licurgue* , ni *Numa* , n'avaient besoin que *Jupiter* vînt au bruit du tonnerre annoncer des vérités gravées dans tous les cœurs.

Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans , dans la place publique , je lui aurais crié : Arrête , ne compromets point ainsi la Divinité ; tu veux me tromper si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous ; tu veux sans doute la faire servir à quelque autre usage ; tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles , pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation : je te défère au peuple , comme un tyran qui blasphème.

Les autres lois font les politiques : lois purement civiles, éternellement arbitraires, qui tantôt établissent des éphores, tantôt des consuls; des comices par centuries, ou des comices par tribus; un aréopage ou un sénat; l'aristocratie, la démocratie, ou la monarchie. Ce ferait bien mal connaître le cœur humain, de soupçonner qu'il soit possible qu'un législateur profane eût jamais établi une seule de ces lois politiques au nom des dieux, que dans la vue de son intérêt. On ne trompe ainsi les hommes que pour son profit.

Mais tous les législateurs profanes ont-ils été des fripons, dignes du dernier supplice? non. De même qu'aujourd'hui, dans les assemblées des magistrats, il se trouve toujours des âmes droites & élevées qui proposent des choses utiles à la société, sans se vanter qu'elles leur ont été révélées; de même aussi parmi les législateurs, il s'en est trouvé plusieurs qui ont institué des lois admirables, sans les attribuer à *Jupiter* ou à *Minerve*. Tel fut le sénat romain, qui donna des lois à l'Europe, à la petite Asie & à l'Afrique, sans les tromper; & tel de nos jours a été *Pierre le grand*, qui eût pu en imposer à ses sujets plus facilement qu'*Hermès* aux Egyptiens, *Minos* aux Crétois, & *Zamolxis* aux anciens Scythes.

E S S A I
S U R L E S M O E U R S
E T L'ESPRIT DES NATIONS,

ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE,
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

A V A N T - P R O P O S ,

Qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originairement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet essai par l'Orient.

Vous voulez enfin surmonter le dégoût que vous cause l'histoire moderne, (c) depuis la décadence de l'empire romain, & prendre une idée générale des nations qui habitent & qui désolent la terre. Vous ne cherchez dans cette immensité que ce qui mérite d'être connu de vous ; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer. Le but de ce travail n'est pas de favoir en quelle année un prince indigne d'être connu, succéda à un prince barbare chez une nation grossière. Si l'on pouvait avoir le malheur de mettre dans sa tête la suite chronologique de toutes les

(c) Cet ouvrage fut composé en 1740 pour madame du Châtelet, amie de l'auteur. Aucune des compilations universelles qu'on a vues depuis n'existait alors.

dynasties , on ne saurait que des mots. Autant il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont rendu leurs peuples meilleurs & plus heureux , autant on peut ignorer le vulgaire des rois , qui ne pourrait que charger la mémoire. A quoi vous serviraient les détails de tant de petits intérêts qui ne subsistent plus aujourd'hui , de tant de familles éteintes qui se sont disputé des provinces englouties ensuite dans de grands royaumes ? presque chaque ville a aujourd'hui son histoire vraie ou fautive , plus ample , plus détaillée que celle d'*Alexandre*. Les seules annales d'un ordre monastique contiennent plus de volumes que celles de l'empire romain.

Dans tous ces recueils immenses qu'on ne peut embrasser , il faut se borner & choisir. C'est un vaste magasin où vous prendrez ce qui est à votre usage.

L'illustre *Bossuet* , qui dans son discours sur une partie de l'histoire universelle en a fait le véritable esprit , au moins dans ce qu'il dit de l'empire romain , s'est arrêté à *Charlemagne*. C'est en commençant à cette époque , que votre dessein est de vous faire un tableau du monde ; mais il faudra souvent remonter à des temps antérieurs. Cet éloquent écrivain , en disant un mot des Arabes , qui fondèrent un si puissant empire & une religion si florissante , n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Il paraît avoir écrit uniquement pour insinuer que tout a été fait dans le monde pour la nation juive ; que si DIEU donna l'empire de l'Asie aux Babyloniens , ce fut pour punir les Juifs ; si DIEU fit régner *Cyrus* , ce fut pour les venger ; si DIEU envoya les Romains , ce fut encore pour châtier les Juifs. Cela peut être. Mais

les grandeurs de *Cyrus* & des Romains ont encore d'autres causes; & *Bossuet* même ne les a pas omises en parlant de l'esprit des nations.

Il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas oublié entièrement les anciens peuples de l'Orient, comme les Indiens & les Chinois qui ont été si considérables, avant que les autres nations fussent formées.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connaître l'esprit de ces nations, chez qui les commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'Orient, berceau de tous les arts, & qui a tout donné à l'Occident.

Les climats, orientaux voisins du midi, tiennent tout de la nature; & nous, dans notre Occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement l'ancien pays des Celtes, des Allobroges, des Piètes, des Germains, des Sarmates & des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine; (23) mais le froment, le riz, les fruits délicieux croissaient vers l'Euphrate, à la Chine, &

Stérilité naturelle de nos climats.

(23) Il croît naturellement en Sicile une plante dont le grain ressemble beaucoup au froment, & qu'on a pris pour du froment naturel; mais les botanistes ont observé des différences très-marquées entre cette plante & le froment.

dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut long - temps célèbre avant que nous en fussions assez pour connaître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs & aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Nul ancien monument en Europe.

Si, par exemple, des Gaulois voisins des Alpes, joints aux habitans de ces montagnes, s'étant établis sur les bords de l'Eridan, vinrent jusqu'à Rome trois cents soixante & un ans après sa fondation; s'ils assiégèrent le capitole; ce sont les Romains qui nous l'ont appris. Si d'autres Gaulois, environ cent ans après, entrèrent dans la Thessalie, dans la Macédoine, & passèrent sur le rivage du Pont-Euxin; ce sont les Grecs qui nous le racontent, sans nous dire quels étaient ces Gaulois, ni quel chemin ils prirent. Il ne reste chez nous aucun monument de ces émigrations qui ressemblent à celles des Tartares; elles prouvent seulement que la nation était très-nombreuse, mais non civilisée. La colonie de Grecs, qui fonda Marseille six cents ans avant notre ère vulgaire, ne put polir la Gaule: la langue grecque ne s'étendit pas même au-delà de son territoire.

Gaulois, Allemands, Espagnols, Bretons, Sarmates, nous ne savons rien de nous avant dix-huit siècles, sinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre; nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas osé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par *Gomer*, fils de *Japhet*, sont des fables orientales.

Si les anciens Toscans qui enseignèrent les premiers Romains, avaient quelque chose de plus que les autres peuples occidentaux, c'est que les Grecs avaient envoyé chez eux des colonies; ou plutôt c'est parce que de tout temps une des propriétés de cette terre a été de produire des hommes de génie, comme le territoire d'Athènes était plus propre aux arts que celui de Thèbes & de Lacédémone. Mais quels monumens avons-nous de l'ancienne Toscane? aucun. Nous nous épuisons en vaines conjectures sur quelques inscriptions inintelligibles, que les injures du temps ont épargnées, & qui probablement sont des premiers siècles de la république romaine. Pour les autres nations de notre Europe, il ne nous reste d'elles, dans leur ancien langage, aucun monument antérieur à notre ère.

L'Espagne maritime fut découverte par les Phéniciens, ainsi que l'Amérique le fut depuis par les Espagnols. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, y trouvèrent tour à tour de quoi s'enrichir, dans les trésors que la terre produisait alors. Les Carthaginois y firent valoir des mines, mais moins riches que celles du Mexique & du Pérou; le temps les a épuisées, comme il épuîsera celles du nouveau monde. *Plin*e rapporte qu'en neuf ans les Romains en tirèrent huit mille marcs d'or, & environ vingt-quatre mille d'argent. Il faut avouer que ces prétendus descendants de *Gomer* avaient bien mal profité des présens que leur faisait la terre en tout genre, puisqu'ils furent subjugués par les Carthaginois, par les Romains, par les Vandales, par les Goths & par les Arabes.

Gaule bar-
bare

Ce que nous favons des Gaulois par *Jules-César* & par les autres auteurs romains, nous donne l'idée d'un peuple qui avait befoin d'être fournis par une nation éclairée. Les dialectes du langage celtique étaient affreufes : l'empereur *Julien*, fous qui ce langage fe parlait encore, dit dans fon *Misopogon*, qu'il refsembloit au croasement des corbeaux. Les mœurs, du temps de *César*, étaient auffi barbares que le langage. Les druides, imposteurs groffiers, faits pour le peuple qu'ils gouvernaient, immolaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans de grandes & hideufes statues d'ofier. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prifonniers, & jugeaient de l'avenir à la manière dont le fang coulait. De grandes pierres un peu creufées, qu'on a trouvées fur les confins de la Germanie & de la Gaule, vers Strasbourg, font, dit-on, les autels où l'on fe fait ces facrifices. Voilà tous les monumens de l'ancienne Gaule. Les habitans des côtes de la Biscaye & de la Gascogne s'étaient quelquefois nourris de chair humaine. Il faut détourner les yeux de ces temps sauvages qui font la honte de la nature.

Ridicule des
histoires an-
ciennes.

Comptons parmi les folies de l'esprit humain, l'idée qu'on a eue de nos jours de faire descendre les Celtes des Hébreux. Ils sacrifiaient des hommes, dit-on, parce que *Jephthé* avait immolé fa fille. Les druides étaient vêtus de blanc pour imiter les prêtres des Juifs ; ils avaient, comme eux, un grand-pontife. Leurs druidesses font des images de la fœur de *Moïse* & de *Débora*. Le pauvre qu'on nourrissait à Marseille, & qu'on immolait couronné de fleurs & chargé de malédictions, avait pour origine le *bouc émissaire*. On

va jusqu'à trouver de la ressemblance entre trois ou quatre mots celtiques & hébraïques qu'on prononce également mal; & l'on en conclut que les Juifs & les nations des Celtes font la même famille. C'est ainsi qu'on insulte à la raison dans des histoires universelles, & qu'on étouffe, sous un amas de conjectures forcées, le peu de connaissance que nous pourrions avoir de l'antiquité.

Les Germains avaient à-peu-près les mêmes mœurs que les Gaulois, sacrifiaient comme eux des victimes humaines, décidaient comme eux leurs petits différens particuliers par le duel, & avaient seulement plus de grossièreté & moins d'industrie. *César*, dans ses mémoires, nous apprend que leurs magiciennes réglaient toujours parmi eux le jour du combat. Il nous dit que quand un de leurs rois, *Arioviste*, amena cent mille de ses Germains errans pour piller les Gaules; lui qui voulait les asservir & non pas les piller, ayant envoyé deux officiers romains pour entrer en conférence avec ce barbare, *Arioviste* les fit charger de chaînes; que les deux officiers furent destinés à être sacrifiés aux dieux des Germains, & qu'ils allaient l'être lorsqu'il les délivra par sa victoire.

Les familles de tous ces barbares avaient en Germanie, pour uniques retraites, des cabanes, où d'un côté le père, la mère, les sœurs, les frères, les enfans couchaient nus sur la paille, & de l'autre côté étaient leurs animaux domestiques. Ce sont-là pourtant ces mêmes peuples que nous verrons bientôt maîtres de Rome. *Tacite* loue les mœurs des Germains; mais comme *Horace* chantait celles des barbares nommés Gètes, l'un & l'autre ignoraient ce qu'ils louaient, &

Hommes
sacrifiés.

Germains
barbares.

voulaient seulement faire la satire de Rome. Le même *Tacite*, au milieu de ses éloges, avoue ce que tout le monde savait, que les Germains aimaient mieux vivre de rapine que de cultiver la terre; & qu'après avoir pillé leurs voisins, ils retournaient chez eux manger & dormir. C'est la vie des voleurs de grand chemin d'aujourd'hui & des coupeurs de bourse, que nous punissons de la roue & de la corde; & voilà ce que *Tacite* a le front de louer, pour rendre la cour des empereurs romains méprisable, par le contraste de la vertu germanique! Il appartient à un esprit aussi juste que le vôtre, de regarder *Tacite* comme un satirique ingénieux, aussi profond dans ses idées que concis dans ses expressions, qui a fait la critique plutôt que l'histoire de son pays, & qui eût mérité l'admiration du nôtre s'il avait été impartial.

Anciens
Anglais.

Quand *César* passe en Angleterre, il trouve cette île plus sauvage encore que la Germanie. Les habitans couvraient à peine leur nudité de quelques peaux de bêtes. Les femmes d'un canton y appartenant indifféremment à tous les hommes du même canton. Leurs demeures étaient des cabanes de roseaux, & leurs ornemens des figures que les hommes & les femmes s'imprimaient sur la peau en y faisant des piqûres, & en y versant le suc des herbes, ainsi que le pratiquent encore les sauvages de l'Amérique.

Que la nature humaine ait été plongée, pendant une longue suite de siècles, dans cet état si approchant de celui des brutes, & inférieur à plusieurs égards; c'est ce qui n'est que trop vrai. La raison en est, comme on l'a dit, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de désirer ce qu'il ne connaît pas. Il a fallu

par-tout, non-seulement un espace de temps prodigieux, mais des circonstances heureuses, pour que l'homme s'élevât au-dessus de la vie animale.

Vous avez donc grande raison de vouloir passer tout d'un coup aux nations qui ont été civilisées les premières. Il se peut que long-temps avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies, puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossièreté, qu'on appelle l'état de pure nature.

La seule prise de Constantinople a suffi pour anéantir l'esprit de l'ancienne Grèce. Le génie des Romains fut détruit par les Goths. Les côtes de l'Afrique, autrefois si florissantes, ne sont presque plus que des repaires de brigands. Des changemens encore plus grands ont dû arriver dans des climats moins heureux. Les causes physiques ont dû se joindre aux causes morales; car si l'Océan n'a pu changer entièrement son lit, du moins il est constant qu'il a couvert tour à tour, & abandonné de vastes terrains. La nature a dû être exposée à un grand nombre de fléaux & de vicissitudes. Les terres les plus belles, les plus fertiles de l'Europe occidentale, toutes les campagnes basses arrosées par les fleuves, ont été couvertes des eaux de la mer pendant une prodigieuse multitude de siècles : c'est ce que vous avez déjà vu dans la Philosophie de l'histoire.

Change-
mens dans
le globe.

Nous redirons encore qu'il n'est pas si sûr que les montagnes qui traversent l'ancien & le nouveau monde, aient été autrefois des plaines couvertes par les mers; car 1°. plusieurs de ces montagnes sont

élevées de quinze mille pieds & plus au-dessus de l'Océan.

2°. S'il eût été un temps où ces montagnes n'eussent pas existé, d'où feraient partis les fleuves qui sont si nécessaires à la vie des animaux ? Ces montagnes sont les réservoirs des eaux, elles ont dans les deux hémisphères des directions diverses ; ce sont, comme dit *Platon*, les os de ce grand animal appelé *la Terre*. Nous voyons que les moindres plantes ont une structure invariable ; comment la terre ferait-elle exceptée de la loi générale ?

3°. Si les montagnes étaient supposées avoir porté des mers, ce serait une contradiction dans l'ordre de la nature, une violation des lois de la gravitation & de l'hydrostatique.

4°. Le lit de l'Océan est creusé, & dans ce creux il n'est point de chaînes de montagnes d'un pôle à l'autre, ni d'orient en occident, comme sur la terre ; il ne faut donc pas conclure que tout ce globe a été long-temps mer, parce que plusieurs parties du globe l'ont été. Il ne faut pas dire que l'eau a couvert les Alpes & les Cordilières, parce qu'elle a couvert la partie basse de la Gaule, de la Grèce, de la Germanie, de l'Afrique & de l'Inde. Il ne faut pas affirmer que le mont Taurus a été navigable, parce que l'archipel des Philippines & des Moluques a été un continent. Il y a grande apparence que les hautes montagnes ont été toujours à-peu-près ce qu'elles sont. (24) Dans combien de livres n'a-t-on pas dit qu'on a trouvé une ancre de vaisseau sur la cime des montagnes

(24) Voyez une note des éditeurs sur l'ouvrage intitulé : *Des changemens arrivés au globe*.

de la Suisse ? cela est pourtant aussi faux que tous les contes qu'on trouve dans ces livres.

N'admettons en physique que ce qui est prouvé, & en histoire que ce qui est de la plus grande probabilité reconnue. Il se peut que les pays montagneux aient éprouvé, par les volcans, & par les secousses de la terre, autant de changemens que les pays plats ; mais par-tout où il y a eu des sources de fleuves, il y a eu des montagnes. Mille révolutions locales ont certainement changé une partie du globe, dans le physique & dans le moral ; mais nous ne les connaissons pas ; & les hommes se sont avisés si tard d'écrire l'histoire, que le genre-humain, tout ancien qu'il est, paraît nouveau pour nous.

D'ailleurs, vous commencez vos recherches au temps où le chaos de notre Europe commence à prendre une forme ; après la chute de l'empire romain. Parcourons donc ensemble ce globe : voyons dans quel état il était alors, en l'étudiant de la même manière qu'il paraît avoir été civilisé, c'est-à-dire, depuis les pays orientaux jusqu'aux nôtres ; & portons notre première attention sur un peuple qui avait une histoire suivie dans une langue déjà fixée, lorsque nous n'avions pas encore l'usage de l'écriture.

CHAPITRE PREMIER.

*De la Chine , de son antiquité , de ses forces ,
de ses lois , de ses usages , & de ses sciences.*

L'EMPIRE de la Chine dès-lors était plus vaste que celui de *Charlemagne*, surtout en y comprenant la Corée & le Tunquin, provinces alors tributaires des Chinois. Environ trente degrés en longitude & vingt-quatre en latitude, forment son étendue. Nous avons remarqué que le corps de cet Etat subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans, sans que les lois, les mœurs, le langage, la manière même de s'habiller, aient souffert d'altération sensible.

Son histoire, incontestable dans les choses générales, la seule qui soit fondée sur des observations célestes, remonte, par la chronologie la plus sûre, jusqu'à une éclipse observée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & vérifiée par les mathématiciens missionnaires qui, envoyés dans les derniers siècles chez cette nation inconnue, l'ont admirée & l'ont instruite. Le père *Gaubil* a examiné une suite de trente-six éclipses de soleil, rapportées dans les livres de *Confutée*; & il n'en a trouvé que deux fausses & deux douteuses. Les douteuses sont celles qui en effet sont arrivées, mais qui n'ont pu être observées du lieu où l'on suppose l'observateur; & cela même prouve qu'alors les astronomes chinois calculaient les éclipses, puisqu'ils se trompèrent dans deux calculs.

Eclipses
calculées.

Il est vrai qu'*Alexandre* avait envoyé de Babylone en Grèce les observations des Chaldéens, qui remontaient un peu plus haut que les observations chinoises; & c'est sans contredit le plus beau monument de l'antiquité : mais ces éphémérides de Babylone n'étaient point liées à l'histoire des faits : les Chinois au contraire ont joint l'histoire du ciel à celle de la terre, & ont ainsi justifié l'une par l'autre.

Deux cents trente ans au-delà du jour de l'éclipse dont on a parlé, leur chronologie atteint sans interruption & par des témoignages authentiques, jusqu'à l'empereur *Hiao*, qui travailla lui-même à réformer l'astronomie, & qui, dans un règne d'environ quatre-vingts ans, chercha, dit-on, à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encore en vénération à la Chine, comme l'est en Europe celui des *Titus*, des *Trajan* & des *Antonins*. S'il fut pour son temps un mathématicien habile, cela seul montre qu'il était né chez une nation déjà très-policée. On ne voit point que les anciens chefs des bourgades germanes ou gauloises aient réformé l'astronomie : *Clouis* n'avait point d'observatoire.

Avant *Hiao*, (*d*) on trouve encore six rois ses prédécesseurs; mais la durée de leur règne est incertaine. Je crois qu'on ne peut mieux faire dans ce silence de la chronologie, que de recourir à la règle de *Newton* qui, ayant composé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à vingt-deux ans ou environ.

(*d*) Quelle étrange conformité n'y a-t-il pas entre ce nom de *Hiao* & le *Iao* ou *Jeova* des Phéniciens & des Egyptiens ! cependant, gardons-nous de croire que ce nom de *Iao* ou *Jeova* vienne de la Chine.

Suivant ce calcul , d'autant plus raisonnable qu'il est plus modéré , ces six rois auront régné à-peu-près cent trente ans ; ce qui est bien plus conforme à l'ordre de la nature , que les deux cents quarante ans qu'on donne , par exemple , aux sept rois de Rome ; & que tant d'autres calculs démentis par l'expérience de tous les temps.

Le premier de ces rois , nommé *Fohi* , régnait donc plus de vingt-cinq siècles avant l'ère vulgaire , au temps que les Babyloniens avaient déjà une suite d'observations astronomiques ; & dès-lors la Chine obéissait à un souverain. Ses quinze royaumes , réunis sous un seul homme , prouvent que longtemps auparavant cet Etat était très-peuplé , policé , partagé en beaucoup de souverainetés ; car jamais un grand Etat ne s'est formé que de plusieurs petits ; c'est l'ouvrage de la politique , du courage , & surtout du temps : il n'y a pas une plus grande preuve d'antiquité.

Il est rapporté dans les cinq Kings , le livre de la Chine le plus ancien & le plus autorisé , que sous l'empereur *Yo* , quatrième successeur de *Fohi* , on observa une conjonction de Saturne , Jupiter , Mars , Mercure & Vénus. Nos astronomes modernes disputent entre eux sur le temps de cette conjonction , & ne devraient pas disputer. Mais quand même on se ferait trompé à la Chine dans cette observation du ciel , il était beau même de se tromper. Les livres chinois disent expressément que de temps immémorial on savait à la Chine que Vénus & Mercure tournaient autour du soleil. Il faudrait renoncer aux plus simples lumières de la raison , pour ne pas voir que de telles

connaissances supposaient une multitude de siècles antérieurs, quand même ces connaissances n'auraient été que des doutes.

Ce qui rend surtout ces premiers livres respectables, & qui leur donne une supériorité reconnue sur tous ceux qui rapportent l'origine des autres nations, c'est qu'on n'y voit aucun prodige, aucune prédiction, aucune même de ces fourberies politiques que nous attribuons aux fondateurs des autres États; excepté peut-être ce qu'on a imputé à *Fohi*, d'avoir fait accroire qu'il avait vu ses lois écrites sur le dos d'un serpent ailé. Cette imputation même fait voir qu'on connaissait l'écriture avant *Fohi*. Enfin, ce n'est pas à nous, au bout de notre Occident, à contester les archives d'une nation qui était toute policée, quand nous n'étions que des sauvages.

Un tyran nommé *Chi-Hoangti* ordonna, à la vérité, qu'on brûlât tous les livres; mais cet ordre insensé & barbare avertissait de les conserver avec soin, & ils reparurent après lui. Qu'importe après tout que ces livres renferment ou non une chronologie toujours sûre? Je veux que nous ne sachions pas en quel temps précisément vécut *Charlemagne*; dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue fuite de siècles. Puis donc que l'empereur *Hiao*, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre ère, conquiert tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. De plus, les Chinois inventèrent un cycle, un comput qui commence deux mille

Prodigieuse
antiquité de
la Chine
prouvée.

fix cents deux ans avant le nôtre. Est - ce à nous à leur contester une chronologie unanimement reçue chez eux, à nous qui avons soixante systêmes différens pour compter les temps anciens, & qui ainsi n'en avons pas un ?

Ridicule
supposition
de la pro-
pagation de
l'espèce hu-
maine.

Répétons que les hommes ne multiplient pas aussi aisément qu'on le pense. Le tiers des enfans est mort au bout de dix ans. Les calculateurs de la propagation de l'espèce humaine, ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables & rares, pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième au bout de cent années ; & très-souvent il arrive que la peuplade diminue au lieu d'augmenter. De savans chronologistes ont supputé qu'une seule famille après le déluge, toujours occupée à peupler, & ses enfans s'étant occupés de même, il se trouva en deux cents cinquante ans beaucoup plus d'habitans que n'en contient aujourd'hui l'univers. Il s'en faut beaucoup que le Talmud & les Mille & une nuits contiennent rien de plus absurde. Il a déjà été dit qu'on ne fait point ainsi des enfans à coups de plume. Voyez nos colonies, voyez ces archipels immenses de l'Asie dont il ne sort personne : les Maldives, les Philippines, les Moluques, n'ont pas le nombre d'habitans nécessaire. Tout cela est encore une nouvelle preuve de la prodigieuse antiquité de la population de la Chine.

Population.

Elle était au temps de *Charlemagne*, comme longtemps auparavant, plus peuplée encore que vaste. Le dernier dénombrement dont nous avons connaissance, fait seulement dans les quinze provinces qui composent la Chine proprement dite, monte jusqu'à près de soixante millions d'hommes capables d'aller

à

à la guerre ; en ne comptant ni les soldats vétérans , ni les vieillards au-dessus de soixante ans , ni la jeunesse au-dessous de vingt ans , ni les mandarins , ni la multitude des lettrés , ni les bonzes , encore moins les femmes qui sont par-tout en pareil nombre que les hommes , à un quinzième ou seizième près , selon les observations de ceux qui ont calculé avec plus d'exactitude ce qui concerne le genre-humain. A ce compte , il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'habitans à la Chine : notre Europe n'en a pas beaucoup plus de cent millions , à compter vingt millions en France , vingt-deux en Allemagne , quatre dans la Hongrie , dix dans toute l'Italie jusqu'en Dalmatie , huit dans la Grande-Bretagne & dans l'Irlande , huit dans l'Espagne & le Portugal , dix ou douze dans la Russie européenne , cinq dans la Pologne , autant dans la Turquie d'Europe , dans la Grèce & les Iles , quatre dans la Suède , trois dans la Norwège & le Danemarck , près de quatre dans la Hollande & les Pays-Bas voisins.

On ne doit donc pas être surpris si les villes chinoises sont immenses ; si Pékin , la nouvelle capitale de l'empire , a près de six de nos grandes lieues de circonférence , & renferme environ trois millions de citoyens : si Nanquin , l'ancienne métropole , en avait autrefois davantage : si une simple bourgade , nommée Quientseng , où l'on fabrique la porcelaine , contient environ un million d'habitans.

Le journal de l'empire chinois , journal le plus authentique , & le plus utile qu'on ait dans le monde , puisqu'il contient le détail de tous les besoins publics ,

des ressources & des intérêts de tous les ordres de l'Etat ; ce journal, dis-je, rapporte que l'an de notre ère 1725, la femme que l'empereur *Yontchin* déclara impératrice, fit à cette occasion, selon une ancienne coutume, des libéralités aux pauvres femmes de toute la Chine qui passaient soixante & dix ans. Le journal compte, dans la seule province de Kanton, quatre-vingt-dix-huit mille deux cents vingt femmes de soixante & dix ans qui reçurent ces présens, quarante mille huit cents quatre-vingt-treize qui passaient quatre-vingts ans, & trois mille quatre cents cinquante trois qui approchaient de cent années. Combien de femmes ne reçurent pas ce présent ? En voilà, parmi celles qui ne sont plus comptées au nombre des personnes utiles, plus de cent quarante-deux mille qui le reçurent dans une seule province. Quelle doit donc être la population de l'Etat ? & si chacune d'elles reçut la valeur de dix livres dans toute l'étendue de l'empire, à quelles sommes dut monter cette libéralité ?

Etat des armées.

Les forces de l'Etat consistent, selon les relations des hommes les plus intelligens qui aient jamais voyagé, dans une milice d'environ huit cents mille soldats bien entretenus. Cinq cents soixante & dix mille chevaux sont nourris, ou dans les écuries, ou dans les pâturages de l'empereur, pour monter les gens de guerre, pour les voyages de la cour, & pour les courriers publics. Plusieurs missionnaires, que l'empereur *Cang-hi*, dans ces derniers temps, approcha de sa personne par amour pour les sciences, rapportent qu'ils l'ont suivi dans ces chasses magnifiques vers la grande Tartarie, où cent mille cavaliers &

soixante mille hommes de pied marchaient en ordre de bataille : c'est un usage immémorial dans ces climats.

Les villes chinoises n'ont jamais eu d'autres fortifications que celles que le bon sens inspirait à toutes les nations avant l'usage de l'artillerie ; un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours ; depuis même que les Chinois se servent de canons, ils n'ont point suivi le modèle de nos places de guerre : mais au lieu qu'ailleurs on fortifie les places, les Chinois fortifièrent leur empire. La grande muraille qui sépara-
Grande mu-
raille.
 rait & défendait la Chine des Tartares, bâtie cent trente-sept ans avant notre ère, subsiste encore dans un contour de cinq cents lieues, s'élève sur des montagnes, descend dans des précipices, ayant presque par-tout vingt de nos pieds de largeur, sur plus de trente de hauteur : monument supérieur aux pyramides d'Égypte, par son utilité comme par son immensité.

Ce rempart n'a pu empêcher les Tartares de profiter, dans la suite des temps, des divisions de la Chine, & de la subjuguier ; mais la constitution de l'État n'a été ni affaiblie ni changée. Le pays des conquérans est devenu une partie de l'État conquis ; & les Tartares Mantchoux, maîtres de la Chine, n'ont fait autre chose que se foumettre, les armes à la main, aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On trouve dans le troisième livre de *Confucée* une
Anciens qua-
driges.
 particularité qui fait voir combien l'usage des chariots armés est ancien. De son temps, les vice-rois ou gouverneurs de provinces étaient obligés de fournir

au chef de l'Etat ou empereur mille chars de guerre à quatre chevaux de front, mille quadriges. *Homère*, qui fleurit long-temps avant le philosophe chinois, ne parle jamais que de chars à deux ou à trois chevaux. Les Chinois avaient sans doute commencé, & étaient parvenus à se servir de quadriges ; mais ni chez les anciens Grecs, du temps de la guerre de Troie, ni chez les Chinois, on ne voit aucun usage de la simple cavalerie. Il paraît pourtant incontestable que la méthode de combattre à cheval précéda celle des chariots. Il est marqué que les pharaons d'Egypte avaient de la cavalerie, mais ils se servaient aussi de chars de guerre : cependant il est à croire que dans un pays fangeux, comme l'Egypte, & entrecoupé de tant de canaux, le nombre de chevaux fut toujours très-médiocre.

Finances.

Quant aux finances, le revenu ordinaire de l'empereur se monte, selon les supputations les plus vraisemblables, à deux cents millions de tael d'argent fin. Il est à remarquer que le tael n'est pas précisément égal à notre once, & que l'once d'argent ne vaut pas cinq livres françaises, valeur intrinsèque, comme le dit l'histoire de la Chine, compilée par le jésuite du *Halde* ; car il n'y a point de valeur intrinsèque numéraire : mais deux cents millions de tael font deux cents quarante-six millions d'onces d'argent, ce qui, en mettant le marc d'argent fin à cinquante-quatre livres dix-neuf sols, revient à environ mille six cents quatre-vingt-dix millions de notre monnaie en 1768. Je dis en ce temps, car cette valeur arbitraire n'a que trop changé parmi nous, & changera peut-être encore : c'est à quoi ne prennent pas

assez garde les écrivains, plus instruits des livres que des affaires, qui évaluent souvent l'argent étranger d'une manière très-fautive.

Ils ont eu des monnaies d'or & d'argent frappées au marteau, long-temps avant que les dariques fussent fabriquées en Perse. L'empereur *Cang-hi* avait rassemblé une suite de trois mille de ces monnaies, parmi lesquelles il y en avait beaucoup des Indes; autre preuve de l'ancienneté des arts dans l'Asie. Mais depuis long-temps, l'or n'est plus une mesure commune à la Chine, il y est marchandise comme en Hollande; l'argent n'y est plus monnaie; le poids & le titre en font le prix; on n'y frappe plus que du cuivre, qui seul dans ce pays a une valeur arbitraire. Le gouvernement, dans des temps difficiles, a payé en papier, comme on a fait depuis dans plus d'un état de l'Europe; mais jamais la Chine n'a eu l'usage des banques publiques qui augmentent les richesses d'une nation, en multipliant son crédit.

Ce pays favorisé de la nature possède presque tous les fruits transplantés dans notre Europe, & beaucoup d'autres qui nous manquent. Le blé, le riz, la vigne, les légumes, les arbres de toute espèce y couvrent la terre; mais les peuples n'ont fait du vin que dans les derniers temps, satisfaits d'une liqueur assez forte qu'ils favent tirer du riz.

L'insecte précieux qui produit la soie, est originaire de la Chine; c'est delà qu'il passa en Perse assez tard, avec l'art de faire des étoffes du duvet qui le couvre; & ces étoffes étaient si rares, du temps même de *Justinien*, que la soie se vendait en Europe au poids de l'or. ^{Manufactures.}

Le papier fin & d'un blanc éclatant était fabriqué chez les Chinois de temps immémorial ; on en faisait avec des filets de bois de bambou bouilli. On ne connaît pas la première époque de la porcelaine, & de ce beau vernis qu'on commence à imiter & à égaler en Europe.

Ils savent depuis deux mille ans fabriquer le verre, mais moins beau & moins transparent que le nôtre.

Imprimerie. L'imprimerie fut inventée par eux dans le même temps. On fait que cette imprimerie est une gravure sur des planches de bois, telle que *Guttemberg* la pratiqua le premier à Maïence, au quinzième siècle. L'art de graver les caractères sur le bois est plus perfectionné à la Chine ; notre méthode d'employer les caractères mobiles & de fonte, beaucoup supérieure à la leur, n'a point encore été adoptée par eux ; tant ils sont attachés à toutes leurs anciennes méthodes.

L'usage des cloches est chez eux de la plus haute antiquité. Nous n'en avons eu en France qu'au sixième siècle de notre ère. Ils ont cultivé la chimie ; & sans devenir jamais bons physiciens, ils ont inventé la poudre ; mais ils ne s'en servaient que dans des fêtes, dans l'art des feux d'artifice, où ils ont surpassé les autres nations. Ce furent les Portugais qui, dans ces derniers siècles, leur ont enseigné l'usage de l'artillerie, & ce sont les jésuites qui leur ont appris à fondre le canon. Si les Chinois ne s'appliquèrent pas à inventer ces instrumens destructeurs, il ne faut pas en louer leur vertu, puisqu'ils n'en ont pas moins fait la guerre.

Ils ne pousèrent loin l'astronomie qu'en tant qu'elle Astronomie. est la science des yeux & le fruit de la patience. Ils observèrent le ciel assidument, remarquèrent tous les phénomènes, & les transmirent à la postérité. Ils divisèrent comme nous, le cours du soleil en trois cents soixante cinq parties & un quart. Ils connurent, mais confusément, la précession des équinoxes & des solstices. Ce qui mérite peut-être le plus d'attention, c'est que, de temps immémorial, ils partagent le mois en semaines de sept jours. Les Indiens en usaient ainsi; la Chaldée se conforma à cette méthode, qui passa dans le petit pays de la Judée; mais elle ne fut point adoptée en Grèce.

On montre encore les instrumens dont se servit un de leurs fameux astronomes, mille ans avant notre ère, dans une ville qui n'est que du troisième ordre. Nanquin, l'ancienne capitale, conserve un globe de bronze, que trois hommes ne peuvent embrasser, porté sur un cube de cuivre qui s'ouvre, & dans lequel on fait entrer un homme pour tourner ce globe, sur lequel sont tracés les méridiens & les parallèles.

Pékin a un observatoire rempli d'astrolabes & de sphères armillaires; instrumens à la vérité inférieurs aux nôtres pour l'exactitude, mais témoignages célèbres de la supériorité des Chinois sur les autres peuples d'Asie.

La boussole, qu'ils connaissaient, ne servait pas à son véritable usage de guider la route des vaisseaux. Ils ne navigaient que près des côtes. Possesseurs d'une terre qui fournit tout, ils n'avaient pas besoin d'aller, comme nous, au bout du monde. La boussole, ainsi

que la poudre à tirer, était pour eux une simple curiosité, & ils n'en étaient pas plus à plaindre.

Geométrie.
Voyez les lettres de *Paren-*
nis.

On est étonné que ce peuple inventeur n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens. Il est certain que les Chinois connaissaient les élémens plusieurs siècles avant qu'*Euclide* les eût rédigés chez les Grecs d'Alexandrie. L'empereur *Cang-hi* assura de nos jours au père *Parennis*, l'un des plus savans & des plus sages missionnaires qui aient approché de ce prince, que l'empereur *Yu* s'était servi des propriétés du triangle rectangle pour lever un plan géographique d'une province, il y a plus de trois mille neuf cents soixante années; & le père *Parennis* lui-même cite un livre écrit onze cents ans avant notre ère, dans lequel il est dit que la fameuse démonstration, attribuée en Occident à *Pythagore*, était depuis long-temps au rang des théorèmes les plus connus.

On demande pourquoi les Chinois, ayant été si loin dans des temps si reculés, sont toujours restés à ce terme, pourquoi l'astronomie est chez eux si ancienne & si bornée; pourquoi dans la musique ils ignorent encore les demi-tons. Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'homme, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur était nécessaire, & incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connaissances très-tard, & nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire aux vraies connaissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes; & il n'y a pas long-temps que

nous en sommes guéris ; tant l'erreur semble faite pour le genre-humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts & de sciences , cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine , ont cependant fait si peu de progrès , il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères , & qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue , premier principe de toutes les connaissances.

L'art de faire connaître ses idées par l'écriture , qui devait n'être qu'une méthode très-simple , est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connaît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant que de savoir bien écrire.

Ce qu'ils ont le plus connu , le plus cultivé , le plus perfectionné , c'est la morale & les lois. Le respect des enfans pour leurs pères est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affaiblie. Un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens , des amis & des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes & des provinces , & le roi comme le père de l'empire. Cette idée , enracinée dans les cœurs , forme une famille de cet Etat immense.

La loi fondamentale étant donc que l'empire est une famille , on y a regardé plus qu'ailleurs le bien public comme le premier devoir. De-là vient l'attention continuelle de l'empereur & des tribunaux à

La Chine ,
monarchie
tempérée.

réparer les grands chemins, à joindre les rivières, à creuser des canaux, à favoriser la culture des terres & les manufactures.

Nous traiterons dans un autre chapitre du gouvernement de la Chine; mais vous remarquerez d'avance que les voyageurs, & surtout les missionnaires, ont eu voir par-tout le despotisme. On juge de tout par l'extérieur : on voit des hommes qui se prosternent ; & dès-lors on les prend pour des esclaves. Celui devant qui l'on se prosterne doit être maître absolu de la vie & de la fortune de cent cinquante millions d'hommes ; sa seule volonté doit servir de loi. Il n'en est pourtant pas ainsi, & c'est ce que nous discuterons. Il suffit de dire ici que, dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire sur une longue table, placée dans le palais, ce qu'on trouvait de répréhensible dans le gouvernement ; que cet usage fut mis en vigueur sous le règne de *Venti*, deux siècles avant notre ère vulgaire ; & que, dans les temps paisibles, les représentations des tribunaux ont toujours eu force de loi. Cette observation importante détruit les imputations vagues qu'on trouve dans l'Esprit des lois contre ce gouvernement, le plus ancien qui soit au monde.

Tous les vices existent à la Chine comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, parce que les lois sont toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral *Anson*, témoigne du mépris & de l'aigreur contre les Chinois, sur ce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglais autant qu'il le put ; mais doit-on juger du gouvernement d'une grande nation par les mœurs de la populace

des frontières ? Et qu'auraient dit de nous les Chinois , s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes , dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquaient les effets naufragés , & que la coutume permettait qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles qui , chez les Chinois , ^{Usages utiles.} gênent la société , & dont l'amitié seule se défait ^{les.} dans l'intérieur des maisons , ont établi dans toute la nation une retenue & une honnêteté qui donnent à la fois aux mœurs de la gravité & de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent , dans les marchés publics , au milieu de ces embarras & de ces confusions , qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares , & des emportemens si fréquens & si odieux , ils ont vu les payfans se mettre à genoux les uns devant les autres , selon la coutume du pays , se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusait , s'aider l'un l'autre , & débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays , les lois punissent les crimes ; à la Chine elles font plus , elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse & rare se ^{Loi admirable.} répand-il dans une province , le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur ; & l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée. Dans nos derniers temps , un pauvre payfan nommé *Chicou* , trouve une bourse remplie d'or qu'un voyageur a perdue ; il la transporte jusqu'à la province de ce voyageur , & remet la bourse au magistrat du canton , sans vouloir rien pour ses peines. Le magistrat ,

sous peine d'être cassé, était obligé d'en avertir le tribunal suprême de Pékin; ce tribunal obligé d'en avertir l'empereur; & le pauvre paysan fut créé mandarin du cinquième ordre: car il y a des places de mandarins pour les paysans qui se distinguent dans la morale, comme pour ceux qui réussissent le mieux dans l'agriculture. Il faut avouer que parmi nous, on n'aurait distingué ce paysan qu'en le mettant à une taille plus forte, parce qu'on aurait jugé qu'il était à son aise. Cette morale, cette obéissance aux lois, jointe à l'adoration d'un être suprême, forment la religion de la Chine, celle des empereurs & des lettrés. L'empereur est, de temps immémorial, le premier pontife: c'est lui qui sacrifie au *Tien*, au souverain du ciel & de la terre. Il doit être le premier philosophe, le premier prédicateur de l'empire: ses édits sont presque toujours des instructions & des leçons de morale.

C H A P I T R E I I.

De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée; que le christianisme n'y a point été prêché au septième siècle. De quelques sectes établies dans le pays.

DA NS le siècle passé, nous ne connaissions pas assez la Chine. *Vossius* l'admirait en tout avec exagération. *Renaudot* son rival, & l'ennemi des gens de lettres, pouffait la contradiction jusqu'à feindre de mépriser

les Chinois, & jusqu'à les calomnier; tâchons d'éviter ces excès.

Confutée, que nous appelons *Confucius*, qui vivait il y a deux mille trois cents ans, un peu avant *Pythagore*, rétablit cette religion, laquelle consiste à être juste. Il l'enseigna & la pratiqua dans la grandeur & dans l'abaissement: tantôt premier ministre d'un roi tributaire de l'empereur; tantôt exilé, fugitif & pauvre. Il eut de son vivant cinq mille disciples; & après sa mort ses disciples furent les empereurs, les *colao*; c'est-à-dire les mandarins, les lettrés, & tout ce qui n'est pas peuple. Il commence par dire dans son livre que quiconque est destiné à gouverner, doit *réélifier la raison qu'il a reçue du ciel, comme on essuie un miroir terni*; qu'il doit *aussi se renouveler soi-même, pour renouveler le peuple par son exemple*. Tout tend à ce but; il n'est point prophète, il ne se dit point inspiré; il ne connaît d'inspiration que l'attention continuelle à réprimer ses passions; il n'écrit qu'en sage: aussi n'est-il regardé par les Chinois que comme un sage. Sa morale est aussi pure, aussi sévère & en même temps aussi humaine que celle d'*Epiète*. Il ne dit point, ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît; mais: *Fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse*. Il recommande le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, l'amitié, l'humilité. Ses disciples étaient un peuple de frères. Le temps le plus heureux & le plus respectable qui fût jamais sur la terre, fut celui où l'on suivit ses lois.

Morale de
Confutée.

Sa famille subsiste encore; & dans un pays où il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels,

Culte de
DIEU très-
ancien.

elle est distinguée des autres familles en mémoire de son fondateur. Pour lui, il a tous les honneurs, non pas les honneurs divins, qu'on ne doit à aucun homme, mais ceux que mérite un homme qui a donné de la Divinité les idées les plus saines que puisse former l'esprit humain. C'est pourquoi le père le Comte & d'autres missionnaires ont écrit *que les Chinois ont connu le vrai DIEU, quand les autres peuples étaient idolâtres, & qu'ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers.*

Les reproches d'athéisme, dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aux Chinois. Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un gouvernement dont presque tous les édits parlent (e) *d'un être suprême, père des peuples, récompensant & punissant avec justice, qui a mis entre l'homme & lui une correspondance de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens.*

Le parti opposé aux jésuites a toujours prétendu que le gouvernement de la Chine était athée, parce que les jésuites en étaient favorisés : mais il faut que cette rage de parti se taise devant le testament de l'empereur *Cang-hi*. Le voici.

Je suis âgé de soixante & dix ans ; j'en ai régné soixante & un ; je dois cette faveur à la protection du ciel, de la terre, de mes ancêtres, & au DIEU de toutes les récoltes de l'empire : je ne puis l'attribuer à ma faible vertu.

(e) Voyez l'édit de l'empereur *Yontchin* rapporté dans les mémoires de la Chine, rédigés par le jésuite du *Halde*. Voyez aussi le poème de l'empereur *Kientong*.

Il est vrai que leur religion n'admet point de peines & de récompenses éternelles ; & c'est ce qui fait voir combien cette religion est ancienne. Le Pentateuque ne parle point de l'autre vie dans ses lois : les saducéens , chez les Juifs , ne la crurent jamais.

On a cru que les lettrés chinois n'avaient pas une idée distincte d'un DIEU immatériel ; mais il est injuste d'inférer delà qu'ils sont athées. Les anciens Egyptiens , ces peuples si religieux , n'adoraient pas *Isis* & *Osiris* comme de purs esprits. Tous les dieux de l'antiquité étaient adorés sous une forme humaine ; & ce qui montre bien à quel point les hommes sont injustes , c'est que chez les Grecs , on flétrissait du nom d'athées ceux qui n'admettaient pas ces dieux corporels , & qui adoraient dans la Divinité une nature inconnue , invisible , inaccessible à nos sens.

Le fameux archevêque *Navarrète* dit que , selon tous les interprètes des livres sacrés de la Chine , *l'ame est une partie aérée , ignée , qui , en se séparant du corps , se réunit à la substance du ciel.* Ce sentiment se trouve le même que celui des stoïciens. C'est ce que *Virgile* développe admirablement dans son sixième livre de l'*Eneïde*. Or certainement , ni le Manuel d'*Epiète* , ni l'*Eneïde* ne sont infectés de l'athéisme. Tous les premiers pères de l'Eglise ont pensé ainsi. Nous avons calomnié les Chinois , uniquement parce que leur métaphysique n'est pas la nôtre. Nous aurions dû admirer en eux deux mérites , qui condamnent à la fois les superstitions des païens , & les mœurs des chrétiens. Jamais la religion des lettrés ne fut déshonorée

par des fables, ni fouillée par des querelles & des guerres civiles.

Gouvernement chinois
accuse à la
fois d'athéisme
& d'idolâtrie.

En imputant l'athéisme au gouvernement de ce vaste empire, nous avons eu la légèreté de lui attribuer l'idolâtrie par une accusation qui se contredit ainsi elle-même. Le grand mal-entendu sur les rites de la Chine, est venu de ce que nous avons jugé de leurs usages par les nôtres : car nous portons au bout du monde les préjugés de notre esprit contentieux. Une genuflexion, qui n'est chez eux qu'une révérence ordinaire, nous a paru un acte d'adoration : nous avons pris une table pour un autel : c'est ainsi que nous jugeons de tout. Nous verrons en son temps comment nos divisions & nos disputes ont fait chasser de la Chine nos missionnaires.

Secte de Fo.

Quelque temps avant *Confucius*, *Laokiun* avait introduit une secte qui croit aux esprits malins, aux enchantemens, aux prestiges. Une secte semblable à celle d'*Epicure* fut reçue & combattue à la Chine, cinq cents ans avant JESUS-CHRIST ; mais dans le premier siècle de notre ère, ce pays fut inondé de la superstition des bonzes. Ils apportèrent des Indes l'idole de *Fo* ou *Foe*, adorée sous différens noms par les Japonais & les Tartares, prétendu dieu descendu sur la terre, à qui on rend le culte le plus ridicule, & par conséquent le plus fait pour le vulgaire. Cette religion, née dans les Indes près de mille ans avant JESUS-CHRIST, a infecté l'Asie orientale ; c'est ce dieu que prêchent les bonzes à la Chine, les talapoins à Siam, les lamas en Tartarie. C'est en son nom qu'ils promettent une vie éternelle, & que des milliers de bonzes consacrent leurs jours

à

à des exercices de pénitence qui effraient la nature. Quelques-uns passent leur vie enchaînés ; d'autres portent un carcan de fer qui plie leur corps en deux & tient leur front toujours baissé à terre. Leur fanatisme se subdivise à l'infini. Ils passent pour chasser des démons, pour opérer des miracles ; ils vendent au peuple la rémission des péchés. Cette secte séduit quelquefois des mandarins ; & par une fatalité qui montre que la même superstition est de tous les pays, quelques mandarins se sont fait tondre en bonzes par piété.

Ce sont eux qui, dans la Tartarie, ont à leur tête le *dalailama*, idole vivante qu'on adore, & c'est-là peut-être le triomphe de la superstition humaine.

Ce *dalailama*, successeur & vicaire du dieu *Fo*, Grand lama. passe pour immortel. Les prêtres nourrissent toujours un jeune *lama*, désigné successeur secret du souverain pontife, qui prend sa place dès que celui-ci, qu'on croit immortel, est mort. Les princes tartares ne lui parlent qu'à genoux ; il décide souverainement tous les points de foi sur lesquels les *lamas* sont divisés : enfin il s'est, depuis quelque temps, fait souverain du Thibet, à l'occident de la Chine. L'empereur reçoit ses ambassadeurs, & lui envoie des présens considérables.

Ces sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir ; tandis que les magistrats & les lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure : il semble en effet que la populace ne mérite pas une religion raisonnable. *Confucius* gémissait pourtant de cette foule d'erreurs : il y avait

beaucoup d'idolâtres de son temps. La secte de *Laokiun* avait déjà introduit les superstitions chez le peuple. *Pourquoi*, dit-il dans un de ses livres, *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? c'est que le peuple est gouverné par les bonzes.*

Matérialistes. Beaucoup de lettrés font à la vérité tombés dans le matérialisme ; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, & si aimable par elle-même, qu'on n'a pas même besoin de la connaissance d'un DIEU pour la suivre. D'ailleurs, il ne faut pas croire que tous les matérialistes chinois soient athées, puisque tant de pères de l'Eglise croyaient DIEU & les anges corporels.

Nous ne savons point au fond ce que c'est que la matière ; encore moins connaissons-nous ce qui est immatériel. Les Chinois n'en savent pas sur cela plus que nous : il a suffi aux lettrés d'adorer un Etre suprême, on n'en peut douter.

Croire DIEU & les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique ; mais ne croire absolument aucun dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage. C'est une contradiction digne de nous, de s'élever avec fureur, comme on a fait contre *Bayle*, sur ce qu'il croit possible qu'une société d'athées subsiste ; & de crier avec la même violence, que le plus sage empire de l'univers est fondé sur l'athéisme.

Le père *Fouquet*, jésuite, qui avait passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois qu'il y avait à la Chine très-peu

de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

On prétend que vers le huitième siècle, avant *Charlemagne*, la religion chrétienne était connue à la Chine. On assure que nos missionnaires ont trouvé dans la province de Kingt-ching ou Quen-sin, une inscription en caractères syriaques & chinois. Ce monument, qu'on voit tout au long dans Kirker, atteste qu'un saint homme, nommé *Olopien*, conduit par des nuées bleues, & observant la règle des vents, vint de Tacin à la Chine, l'an 1092 de l'ère des Séleucides, qui répond à l'an 636 de notre ère; qu'aussitôt qu'il fut arrivé au faubourg de la ville impériale, l'empereur envoya un colao au-devant de lui, & lui fit bâtir une église chrétienne.

Fausse inscription.

Il est évident, par l'inscription même, que c'est une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. Le sage *Navarrète* en convient. Ce pays de *Tacin*, cette ère des *Séleucides*, ce nom d'*Olopien*, qui est, dit-on, chinois, & qui ressemble à un ancien nom espagnol, ces nuées bleues qui servent de guides, cette église chrétienne bâtie tout d'un coup à Pékin pour un prêtre de Palestine, qui ne pouvait mettre le pied à la Chine sans encourir la peine de mort; tout cela fait voir le ridicule de la supposition. Ceux qui s'efforcent de la soutenir, ne font pas réflexion que les prêtres, dont on trouve les noms dans ce prétendu monument, étaient des Nestoriens, & qu'ainsi ils ne combattent que pour des hérétiques. (f)

(f) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

Il faut mettre cette inscription avec celle du Malabar, où il est dit que *S^t Thomas* arriva dans le pays en qualité de charpentier, avec une règle & un pieu, & qu'il porta seul une grosse poutre pour preuve de sa mission. Il y a assez de vérités historiques, sans y mêler ces absurdes mensonges.

Juifs à la
Chine.

Il est très-vrai qu'au temps de *Charlemagne*, la religion chrétienne, ainsi que les peuples qui la professent, avait toujours été absolument inconnue à la Chine. Il y avait des juifs : plusieurs familles de cette nation, non moins errante que superstitieuse, s'y étaient établies deux siècles avant notre ère vulgaire ; elles y exerçaient le métier de courtier, que les Juifs ont fait dans presque tout le monde.

Je me réserve à jeter les yeux sur Siam, sur le Japon, & sur tout ce qui est situé vers l'orient & le midi, lorsque je serai parvenu au temps où l'industrie des Européens s'est ouvert un chemin facile à ces extrémités de notre hémisphère.

C H A P I T R E I I I.

Des Indes.

EN suivant le cours apparent du soleil, je trouve d'abord l'Inde ou l'Indoustan, contrée aussi vaste que la Chine, & plus connue par les denrées précieuses, que l'industrie des négocians en a tirées dans tous les temps, que par des relations exactes. Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété des habitans peut se passer, & qui sont nécessaires à la voracité des peuples septentrionaux.

Une chaîne de montagnes, peu interrompue, semble avoir fixé les limites de l'Inde, entre la Chine, la Tartarie & la Perse; le reste est entouré de mers. L'Inde, en deçà du Gange, fut long-temps soumise aux Persans; & voilà pourquoi *Alexandre*, vengeur de la Grèce & vainqueur de *Darius*, poussa ses conquêtes jusqu'aux Indes, tributaires de son ennemi. Depuis *Alexandre*, les Indiens avaient vécu dans la liberté & dans la mollesse qu'inspirent la chaleur du climat & la richesse de la terre.

Les Grecs y voyageaient avant *Alexandre*, pour y chercher la science. C'est-là que le célèbre *Pilpay* écrivit, il y deux mille trois cents années, ses Fables morales, traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables & en allégories chez les orientaux, & particulièrement chez les Indiens. *Pythagore*, disciple des gymnosophistes, serait lui seul une preuve incontestable que les véritables sciences étaient cultivées dans l'Inde. Un législateur en politique & en géométrie n'eût pas resté long-temps dans une école où l'on n'aurait enseigné que des mots. Il est très-vraisemblable même que *Pythagore* *Pythagore* n'est pas l'inventeur des propriétés du triangle rectangle. apprit chez les Indiens les propriétés du triangle rectangle, dont on lui fait honneur. Ce qui était si connu à la Chine, pouvait aisément l'être dans l'Inde. On a écrit long-temps après lui qu'il avait immolé cent bœufs pour cette découverte : cette dépense est un peu forte pour un philosophe. Il est digne d'un sage de remercier d'une pensée heureuse l'Être dont nous vient toute pensée, ainsi que le mouvement & la vie; mais il est bien plus vraisemblable que *Pythagore* dut ce théorème aux

gymnosophistes, qu'il ne l'est, qu'il ait immolé cent bœufs. (25)

Long-temps avant *Pilpay*, les sages de l'Inde avaient traité la morale & la philosophie en fables allégoriques, en paraboles. Voulaien-ils exprimer l'équité d'un de leurs rois, ils disaient : *Que les Dieux qui président aux divers élémens, & qui sont en discorde entre eux, avaient pris ce roi pour leur arbitre.* Leurs anciennes traditions rapportent un jugement qui est à-peu-près le même que celui de *Salomon*. Ils ont une fable qui est précisément la même que celle de *Jupiter & d'Amphitrion*; mais elle est plus ingénieuse. Un sage découvre qui des deux est le Dieu, & qui est l'homme. (g) Ces traditions montrent combien sont anciennes les paraboles qui sont enfans des dieux

(25) On ne peut former que des conjectures incertaines sur ce que les Grecs ont dû de connaissances astronomiques ou géométriques, soit aux Orientaux, soit aux Egyptiens. Non-seulement nous n'avons point les écrits de *Pythagore* ou de *Thales*, mais les ouvrages mathématiques de *Platon*, ceux mêmes de ses premiers disciples ne sont point venus jusqu'à nous. *Euclide*, le plus ancien auteur de ce genre dont nous ayons les écrits, est postérieur d'environ trois siècles au temps où les philosophes Grecs allaient étudier les sciences hors de leur pays. Ce n'était plus alors l'Egypte qui instruisait la Grèce, mais la Grèce qui fondait une école grecque dans la nouvelle capitale de l'Egypte. Observons qu'il ne s'était passé qu'environ trois siècles entre le temps de *Pythagore*, qui découvrit la propriété si célèbre du triangle rectangle, & *Archimède*. Les Grecs, dans cet intervalle, avaient fait en géométrie des progrès prodigieux; tandis que les Indiens & les Chinois en sont encore où ils en étaient il y a deux mille ans.

Ainsi, dès qu'il s'agit de découvertes, pour peu qu'il y ait de dispute, la vraisemblance paraît devoir toujours être en faveur des Grecs.

On leur reproche leur vanité nationale, & avec raison; mais ils étaient si supérieurs à leurs voisins, ils ont été même si supérieurs à tous les autres hommes, si on en excepte les Européens des deux derniers siècles, que jamais la vanité nationale n'a été plus pardonnable.

(g) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

les hommes extraordinaires. Les Grecs, dans leur mythologie, n'ont été que des disciples de l'Inde & de l'Égypte. Toutes ces fables enveloppaient autrefois un sens philosophique : ce sens a disparu, & les fables sont restées.

L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. Nous avons encore une relation de deux voyageurs arabes, qui allèrent aux Indes & à la Chine un peu après le règne de *Charlemagne*, & quatre cents avant le célèbre *Marco-Paolo*. Ces arabes prétendent avoir parlé à l'empereur de la Chine qui régnait alors ; ils rapportent que l'empereur leur dit qu'il ne comptait que cinq grands rois dans le monde, & qu'il mettait de ce nombre, *le roi des éléphants & des Indiens, qu'on appelle le roi de la sagesse, parce que la sagesse vient originairement des Indes.*

J'avoue que ces deux arabes ont rempli leurs récits de fables, comme tous les écrivains orientaux ; mais enfin il résulte que les Indiens passaient pour les premiers inventeurs des arts dans tout l'Orient, soit que l'empereur Chinois ait fait cet aveu aux deux arabes, soit qu'ils aient parlé d'eux-mêmes.

Il est indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres écrits, il y a environ cinq mille ans, dans leur ancienne langue sacrée, nommée le *Hanscrit*, ou le *Sanscrit*. De ces deux livres, le premier est le *Shastra*, & le second le *Veidam*. Voici le commencement du *Shastra*.

» L'Éternel absorbé dans la contemplation de son
» existence, résolut, dans la plénitude des temps,

» de former des êtres participans de son essence &
 » de sa béatitude. Ces êtres n'étaient pas : il voulut,
 » & ils furent. » (h)

On voit assez que cet exorde, véritablement sublime, & qui fut long-temps inconnu aux autres nations, n'a jamais été que faiblement imité par elles.

Ces êtres nouveaux furent les demi-dieux, les esprits célestes, adoptés ensuite par les Chaldéens, & chez les Grecs par *Platon*. Les Juifs les admirent, quand ils furent captifs à Babylone ; ce fut-là qu'ils apprirent les noms que les Chaldéens avaient donnés aux anges, & ces noms n'étaient pas ceux des Indiens. *Michaël, Gabriel, Raphaël, Israël* même, sont des mots chaldéens qui ne furent jamais connus dans l'Inde.

C'est dans le *Shafta* qu'on trouve l'histoire de la chute de ces anges. Voici comme le *Shafta* s'exprime :

» Depuis la création des *Debtalog*, (c'est-à-dire
 » des anges,) la joie & l'harmonie environnèrent
 » long-temps le trône de l'Éternel. Ce bonheur
 » aurait duré jusqu'à la fin des temps ; mais l'envie
 » entra dans le cœur de *Moisaor* & des anges ses
 » suivans. Ils rejetèrent le pouvoir de perfectibilité
 » dont l'Éternel les avait doués dans sa bonté : ils
 » exercèrent le pouvoir d'imperfection : ils firent le
 » mal à la vue de l'Éternel. Les anges fideles furent
 » saisis de tristesse. La douleur fut connue pour la
 » première fois. »

Ensuite la rébellion des mauvais anges est décrite. Les trois ministres de DIEU, qui sont peut-être l'original de la trinité de *Platon*, précipitent les

(h) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

mauvais anges dans l'abyme. A la fin des temps, DIEU leur fait grace , & les envoie animer les corps des hommes.

Il n'y a rien dans l'antiquité de si majestueux & de si philosophique. Ces mystères des Brachmanes percèrent enfin jusque dans la Syrie : il fallait qu'ils fussent bien connus , puisque les Juifs en entendirent parler du temps d'*Hérodé*. Ce fut alors qu'on forgea , suivant ces principes indiens , le faux livre d'*Hénoch* , cité par l'apôtre *Jude* , dans lequel il est dit quelque chose de la chute des anges. Cette doctrine devint depuis le fondement de la religion chrétienne. (i)

Les esprits ont dégénéré dans l'Inde. Probablement le gouvernement tartare les a hébétés , comme le gouvernement turc a déprimé les Grecs & abruti les Egyptiens. Les sciences ont presque péri de même chez les Perses , par les révolutions de l'Etat. Nous avons vu qu'elles se sont fixées à la Chine , au même point de médiocrité où elles ont été chez nous au moyen âge , par la même cause qui agissait sur nous ; c'est-à-dire , par un respect superstitieux pour l'antiquité,

(i) Le serpent dont il est parlé dans la Genèse , devint le principal mauvais ange. On lui donna tantôt le nom de *Satan* , qui est un mot persan , tantôt celui de *Lucifer* , étoile du matin , parce que la Vulgate traduit le mot *Helel* par celui de *Lucifer*. *Isaïe* , insultant à la mort d'un roi de Babylone , lui dit par une figure de rhétorique : *Comment es-tu tombé du ciel , étoile du matin , Lucifer ?* On a pris ce nom pour celui du diable , & on a appliqué ce passage à la chute des anges. C'est encore le fondement du poëme de *Milton*. Mais *Milton* est bien moins raisonnable que le *Shafta* indien. Le *Shafta* ne pousse point l'extravagance jusqu'à faire déclarer la guerre à DIEU par les anges ses créatures , & à rendre quelque temps la victoire indécise. Cet excès était réservé à *Milton*.

N. B. Tout ce morceau est tiré principalement de *M. Holwell* , qui a demeuré trente ans avec les *Brames* , & qui entend très-bien leur langue sacrée.

& par les réglemens même des écoles. Ainsi, dans tout pays, l'esprit humain trouve des obstacles à ses règles.

Cependant, jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'esprit vraiment philosophique ne périt pas absolument dans l'Inde. *Pachimère*, dans ce treizième siècle, traduit quelques écrits d'un brame son contemporain. Voici comme ce brame indien s'explique : le passage mérite attention.

Belle idée
d'un brame.

„ J'ai vu toutes les sectes s'accuser réciproquement
 „ d'imposture ; j'ai vu tous les mages disputer avec
 „ fureur du premier principe, & de la dernière fin.
 „ Je les ai tous interrogés, & je n'ai vu dans tous
 „ ces chefs de faction qu'une opiniâtreté inflexible,
 „ un mépris superbe pour les autres, une haine
 „ implacable. J'ai donc résolu de n'en croire aucun.
 „ Ces docteurs, en cherchant la vérité, sont comme
 „ une femme qui veut faire entrer son amant par
 „ une porte dérobée, & qui ne peut trouver la
 „ clef de la porte. Les hommes, dans leurs vaines
 „ recherches, ressemblent à celui qui monte sur un
 „ arbre où il y a un peu de miel, & à peine en a-t-il
 „ mangé, que les serpens qui sont autour de l'arbre,
 „ le dévorent. „

Telle fut la manière d'écrire des Indiens. Leur esprit paraît encore davantage dans les jeux de leur invention. Le jeu, que nous appelons *des échecs*, par corruption, fut inventé par eux, & nous n'avons rien qui en approche : il est allégorique comme leurs fables ; c'est l'image de la guerre. Les noms de *shak*, qui veut dire *prince*, & de *pion*, qui signifie *soldat*, se sont conservés encore dans cette partie de l'Orient. Les

chiffres dont nous nous servons, & que les Arabes ^{Chiffres indiens.} ont apporté en Europe, vers le temps de *Charlemagne*, nous viennent de l'Inde. Les anciennes médailles, dont les curieux Chinois font tant de cas, font une preuve que plusieurs arts furent cultivés aux Indes avant d'être connus des Chinois.

On y a, de temps immémorial, divisé la route ^{Année indienne.} annuelle du soleil en douze parties, &, dans des temps vraisemblablement encore plus reculés, la route de la lune en vingt-huit parties. L'année des brachmanes, & des plus anciens gymnosophistes commença toujours quand le soleil entrait dans la constellation qu'ils nomment *Mofcham*, & qui est pour nous le bélier. Leurs semaines furent toujours de sept jours, division que les Grecs ne connurent jamais. Leurs jours portent les noms des sept planètes. Le jour du soleil est appelé chez eux *Mitradinam* : reste à savoir si ce mot *mitra*, qui chez les Perses signifie aussi le soleil, est originairement un terme de la langue des mages, ou de celle des sages de l'Inde.

Il est bien difficile de dire laquelle des deux nations enseigna l'autre ; mais s'il s'agissait de décider entre les Indes & l'Égypte, je croirais toujours les sciences bien plus anciennes dans les Indes, comme nous l'avons déjà remarqué. Le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée ; & qui a dû exciter davantage la curiosité & l'industrie humaine.

L'homme est-il
originaire
de l'Inde?

Quelques-uns ont cru la race des hommes originaire de l'Indoustan, alléguant que l'animal le plus faible devait naître dans le climat le plus doux, & sur une terre qui produit sans culture les fruits les plus nourriffans, les plus salutaires, comme les dattes & les cocos. Ceux-ci surtout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir & le loger. Et de quoi d'ailleurs a besoin un habitant de cette presqu'île? tout ouvrier y travaille presque nu; deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus, du moment où ils sont nés, jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais & de soins, seraient une incommodité intolérable pour ces peuples, qui ne peuvent dormir qu'au frais sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettraient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes & pures; la nature leur a prodigué des forêts de citroniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers, & des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un malabre en un mois. Toutes ces considérations semblent fortifier l'ancienne opinion, que le genre-humain est originaire d'un pays où la nature a tout fait pour lui, & ne lui a laissé presque rien à faire; mais cela prouve seulement que les Indiens sont indigènes, & ne prouve point du tout

que les autres espèces d'hommes viennent de ces contrées. Les blancs, & les nègres, & les rouges, & les Lapons, & les Samoyèdes, & les Albinos ne viennent certainement pas du même fol. La différence entre toutes ces espèces est aussi marquée qu'entre un lévrier & un barbet; il n'y a donc qu'un brame, mal instruit & entêté, qui puisse prétendre que tous les hommes descendent de l'indien *Adimo* & de sa femme.

L'Inde, au temps de *Charlemagne*, n'était connue que de nom; & les Indiens ignoraient qu'il y eût un *Charlemagne*. Les Arabes, seuls maîtres du commerce maritime, fournissaient à la fois les denrées des Indes à Constantinople & aux Francs. Venise les allait déjà chercher dans Alexandrie. Le débit n'en était pas encore considérable en France chez les particuliers; elles furent long-temps inconnues en Allemagne, & dans tout le Nord. Les Romains avaient fait ce commerce eux-mêmes, dès qu'ils furent les maîtres de l'Egypte. Ainsi les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or & leur argent, & ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui-même. De-là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois & les Gangarides, sortir de leurs pays pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, soit juifs, soit sarrasins, les Tartares, & les Romains même qui, postés dans le plus mauvais pays de l'Italie, subsistèrent d'abord de la guerre, & subsistent aujourd'hui de la religion.

Il est incontestable que le continent de l'Inde a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Ces îles, ces immenses archipels qui l'avoisinent

L'Inde autrefois plus étendue.

à l'orient & au midi, tenaient, dans les temps reculés, à la terre ferme. On s'en aperçoit encore par la mer même qui les sépare : son peu de profondeur, les arbres qui croissent sur son fond, semblables à ceux des îles ; les nouveaux terrains qu'elle laisse souvent à découvert ; tout fait voir que ce continent a été inondé ; & il a dû l'être insensiblement, quand l'Océan, qui gagne toujours d'un côté ce qu'il perd de l'autre, s'est retiré de nos terres occidentales.

Affreuse superstition.

L'Inde, dans tous les temps connus commerçante & industrieuse, avait nécessairement une grande police ; & ce peuple, chez qui *Pythagore* avait voyagé pour s'instruire, devait avoir de bonnes lois, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés ; mais les hommes avec des lois sages, ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, subsistait dans l'Inde, de temps immémorial. Les philosophes indiens se jetaient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme & de vaine gloire. *Calan*, ou *Calanus* qui se brûla devant *Alexandre*, n'avait pas le premier donné cet exemple ; & cette abominable dévotion n'est pas détruite encore. La veuve du roi de Tanjaor se brûla en 1735 sur le bûcher de son époux. *M. Dumas*, *M. Duplex*, gouverneurs de Pondichéri, l'épouse de l'amiral *Ruffel*, ont été témoins de pareils sacrifices : c'est le dernier effort des erreurs qui pervertissent le genre-humain. Le plus austère des derviches n'est qu'un lâche en comparaison d'une femme du Malabar. Il semblerait qu'une nation, chez qui les philosophes & même les femmes se devoaient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière & invincible ;

cependant, depuis l'ancien *Sésac*, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Il ferait encore difficile de concilier les idées sublimes que les bramins conservent de l'Être suprême avec leurs superstitions & leur mythologie fabuleuse, si l'histoire ne nous montrait pas de pareilles contradictions chez les Grecs & chez les Romains.

Il y avait des chrétiens sur les côtes de Malabar, depuis deux cents ans, au milieu de ces nations idolâtres. Un marchand de Syrie, nommé *Mar-Thomas*, s'étant établi sur les côtes de Malabar avec sa famille & ses facteurs, au sixième siècle, y laissa sa religion, qui était le nestorianisme; ces sectaires orientaux, s'étant multipliés, se nommèrent les *chrétiens de S^t Thomas*: ils vécurent paisiblement parmi les idolâtres. Qui ne veut point remuer est rarement persécuté. Ces chrétiens n'avaient aucune connaissance de l'Eglise latine.

Ce n'est pas certainement le christianisme qui fleurissait alors dans l'Inde, c'est le mahométisme. Il s'y était introduit par les conquêtes des califes; & *Aaron-al-Raschild*, cet illustre contemporain de *Charlemagne*, dominateur de l'Afrique, de la Syrie, de la Perse & d'une partie de l'Inde, envoya des missionnaires musulmans des rives du Gange aux îles de l'Océan indien, & jusque chez des peuplades de nègres. Depuis ce temps il y eut beaucoup de musulmans dans l'Inde. On ne dit point que le grand *Aaron* convertit à sa religion les Indiens par le fer & par le feu, comme *Charlemagne* convertit les Saxons. On ne voit pas non plus que les Indiens aient refusé le joug & la loi d'*Aaron-al-Raschild*, comme les Saxons refusèrent de se soumettre à *Charles*.

Les Indiens ont toujours été aussi mous, que nos septentrionaux étaient féroces. La mollesse, inspirée par le climat, ne se corrige jamais; mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes & de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, & portent souvent à la férocité; & quoique la superstition & les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance & de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il fallait bien que le moral différât aussi. Leurs vices étaient plus doux que les nôtres. Ils cherchaient en vain des remèdes aux dérèglements de leurs mœurs, comme nous en avons cherché. C'était, de temps immémorial, une maxime chez eux, & chez les Chinois, que le sage viendrait de l'occident. L'Europe, au contraire, disait que le sage viendrait de l'orient: toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

CHAPITRE

C H A P I T R E I V.

Des Brachmanes, du Veidam, & de l'Ezourveidam.

SI l'Inde, de qui toute la terre a besoin, & qui seule n'a besoin de personne, doit être par cela même la contrée la plus anciennement policée, elle doit conséquemment avoir eu la plus ancienne forme de religion. Il est très-vraisemblable que cette religion fut long-temps celle du gouvernement Chinois, & qu'elle ne consistait que dans le culte pur d'un Etre suprême, dégagé de toute superstition & de tout fanatisme.

Les premiers brachmanes avaient fondé cette religion simple, telle qu'elle fut établie à la Chine par ses premiers rois; ces brachmanes gouvernaient l'Inde. Lorsque les chefs paisibles d'un peuple spirituel & doux sont à la tête d'une religion, elle doit être simple & raisonnable, parce que ces chefs n'ont pas besoin d'erreurs pour être obéis. Il est si naturel de croire un DIEU unique, de l'adorer, & de sentir dans le fond de son cœur qu'il faut être juste, que quand des princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. Il faut du temps pour établir des lois arbitraires; mais il n'en faut point pour apprendre aux hommes rassemblés à croire un DIEU, & à écouter la voix de leur propre cœur.

Les premiers brachmanes, étant donc à la fois rois & pontifes, ne pouvaient guère établir la religion

Essai sur les mœurs, &c. Tome I.

T

que sur la raison universelle. Il n'en est pas de même dans les pays où le pontificat n'est pas uni à la royauté. Alors les fonctions religieuses, qui appartiennent originairement aux pères de famille, forment une profession séparée; le culte de DIEU devient un métier; & pour faire valoir ce métier, il faut souvent des prestiges, des fourberies & des cruautés.

La religion dégénéra donc chez les brachmanes, dès qu'ils ne furent plus souverains.

Long-temps avant *Alexandre*, les brachmanes ne régnaient plus dans l'Inde; mais leur tribu, qu'on nomme *caste*, était toujours la plus considérée, comme elle l'est encore aujourd'hui; & c'est dans cette même tribu qu'on trouvait les sages vrais ou faux, que les Grecs appelèrent gymnosophistes. Il est difficile de nier qu'il n'y eût parmi eux, dans leur décadence, cette espèce de vertu qui s'accorde avec les illusions du fanatisme. Ils reconnaissaient toujours un DIEU suprême à travers la multitude de divinités subalternes, que la superstition populaire adoptait dans tous les pays du monde. *Strabon* dit expressément qu'au fond, les brachmanes n'adoraient qu'un seul DIEU. En cela, ils étaient semblables à *Confucius*, à *Orphée*, à *Socrate*, à *Platon*, à *Marc-Aurèle*, à *Epiclète*, à tous les sages, à tous les hiérophantes des mystères. Les sept années de noviciat chez les brachmanes, la loi du silence pendant ces sept années, étaient en vigueur, du temps de *Strabon*. Le célibat, pendant ce temps d'épreuve, l'abstinence de la chair des animaux qui servent l'homme, étaient des lois qu'on ne transgressa jamais, & qui subsistent encore

chez les brames. Ils croyaient un DIEU créateur, rémunérateur & vengeur. Ils croyaient l'homme déchu & dégénéré; & cette idée se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima fata est ætas* est la devise de toutes les nations.

Apulée, Quinte-Curce, Clément d'Alexandrie, Philostrate, Porphyre, Pallade s'accordent tous dans les éloges qu'ils donnent à la frugalité extrême des brachmanes, à leur vie retirée & pénitente, à leur pauvreté volontaire, à leur mépris de toutes les vanités du monde. *S^t Ambroise* préfère hautement leurs mœurs à celles des chrétiens de son temps. Peut-être est-ce une de ces exagérations, qu'on se permet quelquefois pour faire rougir ses concitoyens de leurs défordres. On loue les brachmanes, pour corriger les moines; & si *S^t Ambroise* avait vécu dans l'Inde, il aurait probablement loué les moines pour faire honte aux brachmanes. Mais enfin il résulte de tant de témoignages, que ces hommes singuliers étaient en réputation de sainteté dans toute la terre.

Cette connaissance d'un DIEU unique, dont tous les philosophes leur faisaient tant de gré, ils la conservent encore aujourd'hui au milieu des pagodes, & de toutes les extravagances du peuple. Un de nos poètes a dit dans une de ses épîtres, où le faux domine presque toujours : (k)

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux brachmane
Déifier, brutalement zélé,
Le diable même en bronze ciselé.

(k) *Rouffeau.*

Fausse idée
qu'on a des
brachmanes
en Europe.

Certainement des hommes qui ne croient point au diable , ne peuvent adorer le diable. Ces reproches absurdes sont intolérables ; on n'a jamais adoré le diable en aucun pays du monde ; les manichéens n'ont jamais rendu de culte au mauvais principe ; on ne lui en rendait aucun dans la religion de *Zoroastre*. Il est temps que nous quittions l'indigne usage de calomnier toutes les sectes , & d'insulter toutes les nations.

Nous avons , comme vous savez , l'Ezourveidam , ancien commentaire composé par *Chumontou* , sur ce Veidam , sur ce livre sacré que les brames prétendent avoir été donné de DIEU aux hommes. Ce commentaire a été rédigé par un brame très-savant , qui a rendu beaucoup de services à notre compagnie des Indes ; & il l'a traduit lui-même de la langue sacrée en français. (1)

Paroles tirées
du Veidam
même.

Dans cet Ezourveidam , dans ce commentaire , *Chumontou* combat l'idolâtrie ; il rapporte les propres paroles du Veidam. *C'est l'Etre suprême qui a tout créé , le sensible & l'insensible ; il y a eu quatre âges différens ; tout périt à la fin de chaque âge , tout est submergé , & le déluge est un passage d'un âge à l'autre , &c.*

Lorsque DIEU existait seul , & que nul autre être n'existait avec lui , il forma le dessein de créer le monde ; il créa d'abord le temps , ensuite l'eau & la terre ; & du mélange des cinq élémens , à savoir , la terre , l'eau , le feu , l'air & la lumière , il en forma les différens corps , & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe , que nous habitons , en forme ovale comme un œuf. Au milieu de

(1) Ce manuscrit est à la bibliothèque du roi , où chacun peut le consulter.

DU VEIDAM ET DE L'ÉZOURVEIDAM. 291

la terre est la plus haute de toutes les montagnes, nommée *Mérou*; (c'est l'*Immaïs*.) *Adimo*, c'est le nom du premier homme, sorti des mains de DIEU. *Procriti* est le nom de son épouse. D'*Adimo* naquit *Brama*, qui fut le législateur des nations & le père des brames.

Que de choses curieuses dans ce peu de paroles! on y aperçoit d'abord cette grande vérité, que DIEU est le créateur du monde; on voit ensuite la source primitive de cette ancienne fable des quatre âges, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Tous les principes de la théologie des anciens sont renfermés dans le *Veidam*. On y voit ce déluge de *Deucalion*, qui ne figure autre chose que la peine extrême qu'on a éprouvée dans tous les temps à dessécher les terres que la négligence des hommes a laissé long-temps inondées. Toutes les citations du *Veidam*, dans ce manuscrit, sont étonnantes; on y trouve expressément ces paroles admirables : DIEU ne créa jamais le vice, il ne peut en être l'auteur. DIEU, qui est la sagesse & la sainteté, ne créa jamais que la vertu.

Le *Veidam*,
origine des
fables de la
Grèce.

Voici un morceau des plus singuliers du *Veidam* :
Le premier homme étant sorti des mains de DIEU, lui dit : Il y aura sur la terre différentes occupations, tous ne seront pas propres à toutes; comment les distinguer entre eux? DIEU lui répondit : Ceux qui sont nés avec plus d'esprit & de goût pour la vertu que les autres, seront les *Brames*. Ceux qui participent le plus du *Rosogoun*, c'est-à-dire, de l'ambition, seront les guerriers. Ceux qui participent le plus du *Tomogun*, c'est-à-dire, de l'avarice, seront les marchands. Ceux qui participeront du *Comogun*, c'est-à-dire, qui seront robustes & bornés, seront occupés aux œuvres serviles.

On reconnoît dans ces paroles l'origine véritable des quatre castes des Indes , ou plutôt les quatre conditions de la société humaine. En effet : sur quoi peut être fondée l'inégalité de ces conditions , sinon sur l'inégalité primitive des talens ? Le Veidam poursuit & dit : *L'Etre suprême n'a ni corps ni figure , & l'Ezourveidam ajoute : Tous ceux qui lui donnent des pieds & des mains sont des insensés.* Chumontou cite ensuite ces paroles du Veidam : *Dans le temps que DIEU tira toutes choses du néant , il créa séparément un individu de chaque espèce , & voulut qu'il portât dans lui son germe , afin qu'il pût produire ; il est le principe de chaque chose. Le soleil n'est qu'un corps sans vie & sans connaissance ; il est entre les mains de DIEU comme une chandelle entre les mains d'un homme.*

Après cela l'auteur du commentaire , combattant l'opinion des nouveaux brames , qui admettaient plusieurs incarnations dans le dieu *Brama* & dans le dieu *Vitsnou* , s'exprime ainsi :

Dis-moi donc , homme étourdi & insensé , qu'est-ce que ce Kochiopo & cette Odité , que tu dis avoir donné naissance à ton DIEU ? Ne sont-ils pas des hommes comme les autres ? Et ce DIEU qui est pur de sa nature , & éternel de son essence , se serait-il abaissé jusqu'à s'anéantir dans le sein d'une femme pour s'y revêtir d'une figure humaine ? Ne rougis-tu pas de nous présenter ce DIEU en posture de suppliant devant une de ses créatures ? As-tu perdu l'esprit ? ou es-tu venu à ce point d'impiété , de ne pas rougir de faire jouer à l'Etre suprême le personnage de fourbe & de menteur ? Cesse de tromper les hommes , ce n'est qu'à cette condition que je continuerai à t'expliquer le Veidam ; car si tu restes dans les mêmes sentimens , tu es incapable de l'entendre , & ce serait le prostituer que de te l'enseigner.

Au livre troisième de ce commentaire, l'auteur *Chumontou* réfute la fable que les nouveaux brames inventèrent sur une incarnation du dieu *Brama*, qui selon eux parut dans l'Inde sous le nom de *Kopilo*, c'est-à-dire de pénitent; ils prétendaient qu'il avait voulu naître de *Déhobuti*, femme d'un homme de bien nommé *Kordomo*.

S'il est vrai, dit le commentateur, que Brama soit né sur la terre, pourquoi donc portait-il le nom d'Eternel? Celui qui est souverainement heureux, & dans qui seul est notre bonheur, aurait-il voulu se soumettre à tout ce que souffre un enfant? &c.

On trouve ensuite une description de l'enfer, toute semblable à celle que les Egyptiens & les Grecs ont donnée depuis, sous le nom de Tartare. *Que faut-il faire, dit-on, pour éviter l'enfer? Il faut aimer DIEU, répond le commentateur Chumontou: il faut faire ce qui nous est ordonné par le Veidam, & le faire de la façon dont il nous le prescrit. Il y a, dit-il, quatre amours de DIEU. Le premier est de l'aimer pour lui-même, sans intérêt personnel; le second, de l'aimer par intérêt; le troisième, de ne l'aimer que dans les momens où l'on n'écoute pas ses passions; le quatrième, de ne l'aimer que pour obtenir l'objet de ces passions mêmes; & ce quatrième amour n'en mérite pas le nom. (m)*

Tel est le précis des principales singularités du Veidam, livre inconnu jusqu'aujourd'hui à l'Europe, & à presque toute l'Asie.

Les brames ont dégénéré de plus en plus. Leur *Cormoveidam*, qui est leur rituel, est un ramas de

(m) Le *Shafta* est beaucoup plus sublime. Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

céramonies superstitieuses, qui font rire quiconque n'est pas né sur les bords du Gange ou de l'Indus, ou plutôt quiconque n'étant pas philosophe, s'étonne des sottises des autres peuples, & ne s'étonne point de celles de son pays.

Le détail de ces minuties est immense : c'est un assemblage de toutes les folies que la vaine étude de l'astrologie judiciaire a pu inspirer à des savans ingénieux, mais extravagans ou fourbes. Toute la vie d'un brame est consacrée à ces cérémonies superstitieuses. Il y en a pour tous les jours de l'année. Il semble que les hommes soient devenus faibles & lâches dans l'Inde, à mesure qu'ils ont été subjugués. Il y a grande apparence qu'à chaque conquête, les superstitions & les pénitences du peuple vaincu ont redoublé. *Séfac*, *Madiès*, les Assyriens, les Perses, *Alexandre*, les Arabes, les Tartares, & de nos jours, *Sha-Nadir*, en venant les uns après les autres ravager ces beaux pays, ont fait un peuple pénitent d'un peuple qui n'a pas su être guerrier.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation & de misère ; toutes ces pagodes ont des revenus considérables, & les dévots les enrichissent encore de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, & marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple.

Cet ancien commentaire du *Veidam*, dont je viens de donner l'extrait, me paraît écrit avant les conquêtes d'*Alexandre* ; car on n'y trouve aucun des

noms que les vainqueurs grecs imposèrent aux fleuves, aux villes, aux contrées, en prononçant à leur manière, & soumettant aux terminaisons de leurs langues les noms communs du pays. L'Inde s'appelle *Zomboudipo* ; le mont Immaüs est *Mérou* ; le Gange est nommé *Zanoubi*. Ces anciens noms ne sont plus connus que des savans dans la langue sacrée.

L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes ; & ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit, & qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper : les brames ignorans se soulèveraient ; leurs femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses concitoyens, est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort ; & il arrive presque toujours que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance, au lieu de les rompre.

La religion mahométane seule a fait dans l'Inde d'immense progrès, surtout parmi les hommes bien élevés, parce que c'est la religion du prince, & qu'elle n'enseigne que l'unité de DIEU, conformément à l'ancienne doctrine des premiers brachmanes. Le christianisme n'a pas eu dans l'Inde le même succès, malgré l'évidence & la sainteté de sa doctrine, & malgré les grands établissemens des Portugais, des Français, des Anglais, des Hollandais, des Danois. C'est même le concours de ces nations qui a nui au progrès de notre culte. Comme elles se haïssent

Peu de christianisme dans l'Inde.

toutes, & que plusieurs d'entre elles font souvent la guerre dans ces climats, elles y ont fait haïr ce qu'elles enseignent. Leurs usages d'ailleurs révoltent les Indiens; ils sont scandalisés de nous voir boire du vin & manger des viandes qu'ils abhorrent. La conformation de nos organes, qui fait que nous prononçons si mal les langues de l'Asie, est encore un obstacle presque invincible; mais le plus grand est la différence des opinions qui divisent nos missionnaires. Le catholique y combat l'anglican, qui combat le luthérien combattu par le calviniste. Ainsi tous contre tous voulant annoncer chacun la vérité, & accusant les autres de mensonge, ils étonnent un peuple simple & paisible, qui voit accourir chez lui, des extrémités occidentales de la terre, des hommes ardents pour se déchirer mutuellement sur les rives du Gange.

Nous avons eu dans ces climats, comme ailleurs, des missionnaires respectables par leur piété, & auxquels on ne peut reprocher que d'avoir exagéré leurs travaux & leurs triomphes. Mais tous n'ont pas été des hommes vertueux & instruits, envoyés d'Europe pour changer la croyance de l'Asie. Le célèbre *Niccamp*, auteur de l'histoire de la mission de Tranquebar, avoue (n) *Que les Portugais remplirent le séminaire de Goa de malfaiteurs condamnés au bannissement; qu'ils en firent des missionnaires, & que ces missionnaires n'oublièrent pas leur premier métier.* Notre religion a fait peu de progrès sur les côtes, & nul dans les Etats soumis immédiatement au grand Mogol. La religion de *Mahomet* & celle de *Brama*

(n) Premier tome, page 223.

partagent encore tout ce vaste continent. Il n'y a pas deux siècles que nous appelions toutes ces nations *la paganie*, tandis que les Arabes, les Turcs, les Indiens ne nous connaissaient que sous le nom d'idolâtres.

C H A P I T R E V.

*De la Perse, au temps de Mahomet le prophète,
& de l'ancienne religion de Zoroastre.*

EN tournant vers la Perse, on y trouve, un peu avant le temps qui me sert d'époque, la plus grande & la plus prompte révolution que nous connaissons sur la terre.

Une nouvelle domination, une religion & des mœurs jusqu'alors inconnues, avaient changé la face de ces contrées; & ce changement s'étendait déjà fort avant en Asie, en Afrique & en Europe.

Pour me faire une idée du mahométisme, qui a donné une nouvelle forme à tant d'empires, je me rappellerai d'abord les parties du monde qui lui furent les premières soumises.

La Perse avait étendu sa domination avant *Alexandre*, de l'Égypte à la Bactriane, au-delà du pays où est aujourd'hui Samarkande, & de la Thrace jusqu'au fleuve de l'Inde.

Divisée & resserrée sous les *Séleucides*, elle avait repris des accroissemens sous *Artaxerxès* le Parthien, deux cents cinquante ans avant notre ère. Les Artaxerxides n'eurent, ni la Syrie, ni les contrées qui bordent le

Pont-Euxin ; mais ils disputèrent avec les Romains de l'empire de l'Orient , & leur opposèrent toujours des barrières infurmontables.

Du temps d'*Alexandre-Sévère* , vers l'an 226 de notre ère , un simple soldat persan , qui prit le nom d'*Artaxare* , enleva ce royaume aux Parthes , & rétablit l'empire des Perses , dont l'étendue ne différait guère alors de ce qu'elle est de nos jours.

Vous ne voulez pas examiner ici quels étaient les premiers Babyloniens conquis par les Perses , ni comment ce peuple se vantait de quatre cents mille ans d'observations astronomiques , dont on ne put retrouver qu'une suite de dix-neuf cents années , du temps d'*Alexandre* . Vous ne voulez pas vous écarter de votre sujet pour vous rappeler l'idée de la grandeur de Babylone , & de ces monumens plus vantés que solides , dont les ruines mêmes sont détruites . Si quelque reste des arts asiatiques mérite un peu notre curiosité , ce sont les ruines de Persépolis , décrites dans plusieurs livres , & copiées dans plusieurs estampes . Je fais quelle admiration inspirent ces masures échappées aux flambeaux , dont *Alexandre* & la courtisane *Toïs* mirent Persépolis en cendre . Mais était-ce un chef-d'œuvre de l'art , qu'un palais bâti au pied d'une chaîne de rochers arides ? Les colonnes qui sont encore debout , ne sont assurément , ni dans de belles proportions , ni d'un dessin élégant . Les chapiteaux , surchargés d'ornemens grossiers , ont presque autant de hauteur que les fûts mêmes des colonnes . Toutes les figures sont aussi lourdes & aussi sèches , que celles dont nos églises gothiques sont encore malheureusement ornées . Ce sont des monumens

de grandeur, mais non pas de goût ; & tout nous confirme que si l'on s'arrêtoit à l'histoire des arts, on ne trouveroit que quatre siècles dans les annales du monde ; ceux d'*Alexandre*, d'*Auguste*, des *Médicis* & de *Louis XIV.*

Cependant les Persans furent toujours un peuple ingénieux. *Lokman*, qui est le même qu'*Esopé*, étoit né à Casbin. Cette tradition est bien plus vraisemblable que celle qui le fait originaire d'Éthiopie, pays où il n'y eut jamais de philosophes. Les dogmes de l'ancien *Zerdust*, appelé *Zoroastre* par les Grecs qui ont changé tous les noms orientaux, subsistoient encore. On leur donne neuf mille ans d'antiquité ; car les Persans, ainsi que les Égyptiens, les Indiens, les Chinois, reculent l'origine du monde autant que d'autres la rapprochent. Un second *Zoroastre*, sous *Darius* fils d'*Histaspé*, n'avoit fait que perfectionner cette antique religion. C'est dans ces dogmes qu'on trouve, ainsi que dans l'Inde, l'immortalité de l'ame, & une autre vie heureuse ou malheureuse. C'est-là qu'on voit expressément un enfer. *Zoroastre*, dans les écrits rédigés dans le *Sadder*, dit que DIEU lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans. Il y voit plusieurs rois, un entre autres auquel il manquoit un pied ; il en demande à DIEU la raison ; DIEU lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit en allant à la chasse un dromadaire qui étoit lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvoit y atteindre ; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis son pied dans le ciel, tout le reste est ici.* Ce trait, peu connu, fait voir l'espèce de philosophie qui régnoit dans ces temps reculés, philosophie toujours

Antiquité
des Perses.

allégorique, & quelquefois très-profonde. Nous avons rapporté ailleurs ce trait singulier, qu'on ne peut trop faire connaître. (*)

Vous savez que les Babyloniens furent les premiers, après les Indiens, qui admirent des êtres mitoyens entre la Divinité & l'homme. Les Juifs ne donnèrent des noms aux anges que dans le temps de leur captivité à Babylone. Le nom de *Satan* paraît pour la première fois dans le livre de *Job*; ce nom est persan, & l'on prétend que *Job* l'était. Le nom de *Raphaël* est employé par l'auteur, quel qu'il soit, de *Tobie*, qui était captif à Ninive, & qui écrivit en chaldéen. Le nom d'*Israël* même était chaldéen, & signifiait *voyant Dieu*. Ce *Sadder* est l'abrégé du *Zenda-Vesta* ou du *Zend*, l'un des trois plus anciens livres qui soient au monde, comme nous l'avons dit dans la *Philosophie de l'histoire*, qui sert d'introduction à cet ouvrage. Ce mot *Zenda-Vesta* signifiait chez les Chaldéens le culte du feu; le *Sadder* est divisé en cent articles, que les Orientaux appelaient *Portes* ou *puissances*: il est important de les lire, si l'on veut connaître quelle était la morale de ces anciens peuples. Notre ignorante crédulité se figure toujours que nous avons tout inventé, que tout est venu des Juifs & de nous, qui avons succédé aux Juifs; on est bien détrompé quand on fouille un peu dans l'antiquité. Voici quelques unes de ces portes qui serviront à nous tirer d'erreur.

1^{re} PORTE. Le décret du très-juste DIEU est que les hommes soient jugés par le bien & le mal

(*) Voyez le *Dictionnaire philosophique*.

qu'ils auront fait : leurs actions feront pesées dans les balances de l'équité. Les bons habiteront la lumière; la foi les délivrera de *Satan*.

II^e. Si tes vertus l'emportent sur tes péchés, le ciel est ton partage : si tes péchés l'emportent, l'enfer est ton châtement.

V^e. Qui donne l'aumône est véritablement un homme ; c'est le plus grand mérite dans notre sainte religion, &c.

VI^e. Célèbre quatre fois par jour le soleil ; célèbre la lune au commencement du mois.

N. B. Il ne dit point : adore comme des dieux le soleil & la lune ; mais célèbre le soleil & la lune comme ouvrages du Créateur. Les anciens Perses n'étaient point ignicoles, mais déicoles, comme le prouve invinciblement l'historien de la religion des Perses.

VII^e. Dis, *Ahunavar* & *Ashim Vuhû* quand quelqu'un éternue.

N. B. On ne rapporte cet article que pour faire voir de quelle prodigieuse antiquité est l'usage de saluer ceux qui éternuent.

IX^e. Fuis surtout le péché contre nature, il n'y en a point de plus grand.

N. B. Ce précepte fait bien voir combien *Sextus Empiricus* se trompe, quand il dit que cette infamie était permise par les lois de Perse.

XI^e. Aye soin d'entretenir le feu sacré, c'est l'ame du monde, &c.

N. B. Ce feu sacré devint un des rites de plusieurs nations.

XII^e. N'enfvelis point les morts dans des draps neufs, &c.

N. B. Ce précepte prouve combien se sont trompés tous les auteurs qui ont dit que les Perfes n'enfveliffaient point leurs morts. L'usage d'enterrer ou de brûler les cadavres, ou de les exposer à l'air fur des collines, a varié souvent. Les rites changent chez tous les peuples, la morale feule ne change pas.

XIII^e. Aime ton père & ta mère, fi tu veux vivre à jamais.

N. B. Voyez le Décalogue.

XV^e. Quelque chose qu'on te présente, bénis DIEU.

XIX^e. Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage: il faut que ton fils te fuive, & que la chaîne des êtres ne foit point interrompue.

XXX^e. Il est certain que DIEU a dit à *Zoroastre*: Quand on fera dans le doute fi une action est bonne ou mauvaife, qu'on ne la fasse pas.

N. B. Ceci est un peu contre la doctrine des opinions probables.

XXXIII^e.

XXXIII^e. Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes : ce qui est confié aux indignes est perdu.

XXXV^e. Mais s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

XLI^e. Quiconque exhorte les hommes à la pénitence, doit être sans péché; qu'il ait du zèle, & que ce zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que son caractère soit bon, son ame sensible à l'amitié, son cœur & sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice devant le peuple de DIEU.

N. B. Quel exemple pour les prêtres de tout pays! & remarquez que dans toutes les religions de l'Orient le peuple est appelé le peuple de DIEU.

XLI^e. Quand les *Fervardagans* viendront, fais les repas d'expiation & de bienveillance; cela est agréable au Créateur.

N. B. Ce précepte a quelque ressemblance avec les *Agapes*.

LXVII^e. Ne mens jamais, cela est infame, quand même le mensonge ferait utile.

N. B. Cette doctrine est bien contraire à celle du mensonge officieux.

LXIX^e. Point de familiarité avec les courtisanes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

LXX^e. Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

LXXI^e. Que ta main, ta langue & ta pensée soient pures de tout péché. Dans tes afflictions, offre à DIEU ta patience; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces.

XC I^e. Jour & nuit, pense à faire du bien : la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. Célèbre les six *Gahambârs*; car DIEU a créé le monde en six fois dans l'espace d'une année, &c. Dans le temps des six *Gahambârs*, ne refuse personne. Un jour le grand roi *Giemshid* ordonna au chef de ses cuisines de donner à manger à tous ceux qui se présenteraient; le mauvais génie ou *Satan* se présenta sous la forme d'un voyageur : quand il eut dîné, il demanda encore à manger; *Giemshid* ordonna qu'on lui servît un bœuf; *Satan* ayant mangé le bœuf, *Giemshid* lui fit servir des chevaux; *Satan* en demanda encore d'autres. Alors le juste DIEU envoya l'ange *Behman*, qui chassa le diable; mais l'action de *Giemshid* fut agréable à DIEU.

N. B. On reconnaît bien le génie oriental dans cette allégorie.

Baptême
des anciens
Perses.

Ce sont-là les principaux dogmes des anciens Perses. Presque tous sont conformes à la religion naturelle de tous les peuples du monde; les cérémonies sont par-tout différentes; la vertu est par-tout la même; c'est qu'elle vient de DIEU, le reste est des hommes.

Nous remarquerons seulement que les Parfis eurent toujours un baptême, & jamais la circoncision. Le baptême est commun à toutes les anciennes nations de l'Orient; la circoncision des Egyptiens, des Arabes & des Juifs, est infiniment postérieure: car rien n'est plus naturel que de se laver, & il a fallu bien des siècles, avant d'imaginer qu'une opération contre la nature & contre la pudeur, pût plaire à l'Être des êtres.

Nous passons tout ce qui concerne des cérémonies inutiles pour nous, ridicules à nos yeux, liées à des usages que nous ne connaissons plus. Nous supprimons aussi toutes les amplifications orientales, & toutes ces figures gigantesques, incohérentes & fausses, si familières à tous ces peuples, chez lesquels il n'y a peut-être jamais eu que l'auteur des fables attribuées à *Esopé*, qui ait écrit naturellement.

Nous savons assez que le bon goût n'a jamais été connu dans l'Orient, parce que les hommes, n'y ayant jamais vécu en société avec les femmes, & ayant presque toujours été dans la retraite, n'eurent pas les mêmes occasions de se former l'esprit, qu'eurent les Grecs & les Romains. Otez aux Arabes, aux Persans, aux Juifs le soleil & la lune, les montagnes & les vallées, les dragons & les basilics, il ne leur reste presque plus de poésie.

Il suffit de savoir que ces préceptes de *Zoroastre*, rapportés dans le *Sadder*, sont de l'antiquité la plus haute; qu'il y est parlé de rois dont *Bérose* lui-même ne fait pas mention.

Nous ne savons pas quel était le premier *Zoroastre*, en quel temps il vivait, si c'est le *Brama* des Indiens,

& l'*Abraham* des Juifs ; mais nous favons , à n'en pouvoir douter , que fa religion enseignait la vertu. C'est le but essentiel de toutes les religions ; elles ne peuvent jamais en avoir eu d'autre ; car il n'est pas dans la nature humaine , quelqu'abrutie qu'elle puisse être , de croire d'abord à un homme qui viendrait enseigner le crime.

Les dogmes du Sadder nous prouvent encore que les Perfes n'étaient point idolâtres. Notre ignorante témérité accusa long-temps d'idolâtrie les Perfans , les Indiens , les Chinois , & jusqu'aux mahométans , si attachés à l'unité de DIEU , qu'ils nous traitent nous-mêmes d'idolâtres. Tous nos anciens livres italiens , français , espagnols , appellent les mahométans *païens* , & leur empire la *paganie*. Nous ressemblions dans ces temps-là aux Chinois , qui se croyaient le seul peuple raisonnable , & qui n'accordaient pas aux autres hommes la figure humaine. La raison est toujours venue tard ; c'est une divinité qui n'est apparue qu'à peu de personnes.

Les Juifs imputèrent aux chrétiens des repas de *Thieste* , & des noces d'*Oedipe* ; les chrétiens aux païens ; toutes les sectes s'accusèrent mutuellement des plus grands crimes : l'univers s'est calomnié.

Les deux principes.

La doctrine des deux principes est de *Zoroastre*. *Orosmade* ou *Oromaze* , le dieu des jours , & *Arimane* , le génie des ténèbres , sont l'origine du manichéisme. C'est l'*Osiris* & le *Typhon* des Egyptiens ; c'est la *Pandore* des Grecs ; c'est le vain effort de tous les sages pour expliquer l'origine du bien & du mal. Cette théologie des mages fut respectée dans l'Orient sous tous les gouvernemens ; & au milieu de toutes les révolutions ,

l'ancienne religion s'était toujours soutenue en Perse : ni les dieux des Grecs, ni d'autres divinités n'avaient prévalu.

Noushirvan ou *Cosroès le grand*, sur la fin du sixième siècle, avait étendu son empire dans une partie de l'Arabie pétrée, & de celle qu'on nommait heureuse. Il en avait chassé les Abyssins, demi-chrétiens qui l'avaient envahie. Il proscrivit, autant qu'il le put, le christianisme de ses propres Etats, forcé à cette sévérité par le crime d'un fils de sa femme, qui, s'étant fait chrétien, se révolta contre lui.

Les enfans du grand *Noushirvan*, indignes d'un tel père, défolaient la Perse par des guerres civiles & par des parricides. Les successeurs du législateur *Justinien* avilissaient le nom de l'empire. *Maurice* venait d'être détrôné par les armes de *Phocas*, par les intrigues du patriarche *Cyriaque*, par celles de quelques évêques, que *Phocas* punit ensuite de l'avoir servi. Le sang de *Maurice* & de ses cinq fils avait coulé sous la main du bourreau ; & le pape *Grégoire le Grand*, ennemi des patriarches de Constantinople, tâchait d'attirer le tyran *Phocas* dans son parti, en lui prodiguant des louanges, & en condamnant la mémoire de *Maurice*, qu'il avait loué pendant sa vie.

L'empire de Rome en occident était anéanti ; un déluge de barbares, Goths, Hérules, Huns, Vandales, Francs, inondait l'Europe, quand *Mahomet* jetait, dans les déserts de l'Arabie, les fondemens de la religion & de la puissance musulmane.

C H A P I T R E V I.

De l'Arabie & de Mahomet.

DE tous les législateurs & de tous les conquérans, il n'en est aucun dont la vie ait été écrite avec plus d'authenticité & dans un plus grand détail par ses contemporains, que celle de *Mahomet*. Otez de cette vie les prodiges dont cette partie du monde fut toujours infatuée, le reste est d'une vérité reconnue. Il naquit dans la ville de Mecca, que nous nommons la Mecque, l'an 569 de notre ère vulgaire, au mois de mai. Son père s'appelait *Abdala*, sa mère *Emine*: il n'est pas douteux que sa famille ne fût une des plus considérées de la première tribu, qui était celle des Coracites. Mais la généalogie qui le fait descendre d'*Abraham* en droite ligne, est une de ces fables inventées par ce désir si naturel d'en imposer aux hommes.

Mœurs des Arabes.

Les mœurs & les superstitions des premiers âges que nous connaissons, s'étaient conservées dans l'Arabie. On le voit par le vœu que fit son grand-père *Abdala-Moutaleb* de sacrifier un de ses enfans. Une prêtresse de la Mecque lui ordonna de racheter ce fils pour quelques chameaux, que l'exagération arabe fait monter au nombre de cent. Cette prêtresse était consacrée au culte d'une étoile, qu'on croit avoir été celle de *Syrius*; car chaque tribu avait son étoile ou sa planète. (a) On rendait aussi un culte à des génies,

(a) Voyez le Koran & la préface du Koran, écrite par le savant & judicieux *Salé*, qui avait demeuré vingt-cinq ans en Arabie.

à des dieux mitoyens ; mais on reconnaissait un DIEU supérieur , & c'est en quoi presque tous les peuples se sont accordés.

Abdala - Moutaleb vécut, dit-on, cent dix ans : son petit-fils *Mahomet* porta les armes dès l'âge de quatorze ans dans une guerre sur les confins de la Syrie ; réduit à la pauvreté , un de ses oncles le donna pour facteur à une veuve, nommée *Cadige*, qui faisait en Syrie un négoce considérable : il avait alors vingt-cinq ans. Cette veuve épousa bientôt son facteur ; & l'oncle de *Mahomet*, qui fit ce mariage, donna douze onces d'or à son neveu : environ neuf cents francs de notre monnaie furent tout le patrimoine de celui qui devait changer la face de la plus grande & de la plus belle partie du monde. Il vécut obscur avec sa première femme *Cadige*, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendaient supérieur à ses compatriotes. Il avait une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la fallait à des Arabes ; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse ; l'intrépidité d'*Alexandre*, sa libéralité, & la sobriété dont *Alexandre* aurait eu besoin pour être un grand-homme en tout.

Enfance de
Mahomet.

Marié à 25
ans.

Son caractè-
re.

L'amour, qu'un tempérament ardent lui rendait nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé : c'est ainsi qu'en parlent les contemporains ; & ce portrait est justifié par ses actions.

Après avoir bien connu le caractère de ses concitoyens, leur ignorance, leur crédulité, & leur disposition

à l'enthousiasme, il vit qu'il pouvait s'ériger en prophète. Il forma le dessein d'abolir dans sa patrie le fâbisme, qui consiste dans le mélange du culte de DIEU & de celui des astres; le judaïsme, détesté de toutes les nations, & qui prenait une grande supériorité dans l'Arabie; enfin le christianisme, qu'il ne connaissait que par les abus de plusieurs sectes répandues autour de son pays. Il prétendait rétablir le culte simple d'*Abraham* ou *Ibrahim*, dont il se disait descendu, & rappeler les hommes à l'unité d'un DIEU, dogme qu'il s'imaginait être défiguré dans toutes les religions. C'est en effet ce qu'il déclare expressément dans le troisième *Sura* ou chapitre de son Koran. DIEU connaît, & vous ne connaissez pas. *Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était de la vraie religion. Son cœur était résigné à DIEU; il n'était point du nombre des idolâtres.*

D'abord prophète chez lui.

Il est à croire que *Mahomet*, comme tous les enthousiastes, violemment frappé de ses idées, les débita d'abord de bonne-foi, les fortifia par des rêveries, se trompa lui-même en trompant les autres, & appuya enfin, par des fourberies nécessaires, une doctrine qu'il croyait bonne. Il commença par se faire croire dans sa maison, ce qui était probablement le plus difficile; sa femme & le jeune *Ali*, mari de sa fille *Fatime*, furent ses premiers disciples. Ses concitoyens s'élevèrent contre lui; il devait bien s'y attendre: sa réponse aux menaces des *Coracites*, marque à la fois son caractère & la manière de s'exprimer, commune de sa nation. *Quand vous viendriez à moi, dit-il, avec le soleil à la droite & la lune à la gauche, je ne reculerais pas dans ma carrière.*

Il n'avait encore que feize disciples , en comptant ^{Ses premiers} quatre femmes , quand il fut obligé de les faire sortir ^{disciples.} de la Mecque où ils étaient perfécutés , & de les envoyer prêcher fa religion en Ethiopie. Pour lui, il ofa refter à la Mecque où il affronta fes ennemis , & il fit de nouveaux profélytes qu'il envoya encore en Ethiopie au nombre de cent. Ce qui affermit le plus fa religion naiffante, ce fut la conversion d'*Omar* qui l'avait long - temps perfécuté. *Omar* , qui depuis devint un fi grand conquérant, s'écria dans une afsemblée nombreufe : *Fattefle qu'il n'y a qu'un DIEU , qu'il n'a ni compaignon ni associé , & que Mahomet eft fon ferviteur & fon prophète.*

Le nombre de fes ennemis l'emportait encore fur fes partifans. Ses disciples fe répandirent dans Médine ; ils y formèrent une faction confidérable. *Mahomet* perfécuté dans la Mecque , & condamné à mort , s'enfuit à Médine. Cette fuite, qu'on nomme *Hégire* , devint l'époque de fa gloire & de la fondation de fon empire. De fugitif il devint conquérant. S'il n'avait pas été perfécuté , il n'aurait peut-être pas réuffi. Réfugié à Médine , il y perfuada le peuple & l'affervit. Il battit d'abord , avec cent treize hommes , les Mecquois qui étaient venus fondre fur lui au nombre de mille. Cette victoire , qui fut un miracle aux yeux de fes feftateurs , les perfuada que DIEU combattait pour eux , comme eux pour lui. Dès la première victoire , ils efpérèrent la conquête du monde. *Mahomet* prit la Mecque , vit fes perfécuteurs à fes pieds , conquit en neuf ans , par la parole & par les armes , toute l'Arabie , pays auffi grand que la Perfe , & que les Perfes ni les Romains n'avaient

pu conquérir. Il se trouvait à la tête de quarante mille hommes, tous enivrés de son enthousiasme. Dans ses premiers succès, il avait écrit au roi de Perse *Cosroès second*; à l'empereur *Héraclius*; au prince des Coptes, gouverneur d'Égypte; au roi des Abyssins; à un roi nommé *Mondar*, qui régnait dans une province près du golfe persique.

Il osa leur proposer d'embrasser sa religion; & ce qui est étrange, c'est que de ces princes il y en eut deux qui se firent mahométans: ce furent le roi d'Abyssinie & ce *Mondar*. *Cosroès* déchira la lettre de *Mahomet* avec indignation. *Héraclius* répondit par des présens. Le prince des Coptes lui envoya une fille qui passait pour un chef-d'œuvre de la nature, & qu'on appelait *la belle Marie*.

Il attaque
l'Empire ro-
main.

Mahomet, au bout de neuf ans, se croyant assez fort pour étendre ses conquêtes & sa religion chez les Grecs & chez les Perses, commença par attaquer la Syrie, soumise alors à *Héraclius*, & lui prit quelques villes. Cet empereur, entêté de disputes métaphysiques de religion, & qui avait pris le parti des monothélites, essuya en peu de temps deux propositions bien singulières; l'une de la part de *Cosroès second*, qui l'avait long-temps vaincu, & l'autre de la part de *Mahomet*. *Cosroès* voulait qu'*Héraclius* embrasât la religion des mages, & *Mahomet* qu'il se fît musulman.

Ses progrès.

Le nouveau prophète donnait le choix à ceux qu'il voulait subjuguier, d'embrasser sa secte, ou de payer un tribut. Ce tribut était réglé par l'alcoran à treize dragmes d'argent par an pour chaque chef de famille. Une taxe si modique est une preuve que les peuples

qu'il foumit étaient pauvres. Le tribut a augmenté depuis. De tous les légiflateurs qui ont fondé des religions, il est le feul qui ait étendu la fienne par les conquêtes. D'autres peuples ont porté leur culte avec le fer & le feu chez des nations étrangères; mais nul fondateur de feête n'avait été conquérant. Ce privilège unique est aux yeux des mufulmans l'argument le plus fort, que la Divinité prit foin elle-même de feconder leur prophète.

Enfin *Mahomet*, maître de l'Arabie, & redoutable Samort 632. à tous fes voifins, attaqué d'une maladie mortelle à Médine, à l'âge de foixante-trois ans & demi, voulut que fes derniers momens paruffent ceux d'un héros & d'un juſte : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice paraiſſe*, s'écria-t-il, *& je ſuis prêt à lui faire réparation*. Un homme ſe leva, qui lui redemanda quelque argent; *Mahomet* le lui fit donner, & expira peu de temps après, regardé comme un grand-homme par ceux même qui le connaiffaient pour un impoſteur, & révééré comme un prophète par tout le reſte.

Ce n'était pas fans doute un ignorant, comme quelques-uns l'ont prétendu. Il fallait bien même *Mahomet*,
ſavant pour
ſon temps. qu'il fût très-ſavant pour ſa nation & pour ſon temps, puisqu'on a de lui quelques aphoriſmes de médecine, & qu'il réforma le calendrier des Arabes, comme *Céſar* celui des Romains. Il ſe donne, à la vérité, le titre de prophète non lettré; mais on peut ſavoir écrire, & ne pas ſ'arroger le nom de ſavant. Il était poète; la plupart des derniers verſets de ſes chapitres ſont rimés; le reſte eſt en proſe cadencée. La poéſie ne ſervit pas peu à rendre ſon alcoran reſpectable.

Les Arabes faisaient un très-grand cas de la poésie; & lorsqu'il y avait un bon poète dans une tribu, les autres tribus envoyaient une ambassade de félicitation à celle qui avait produit un auteur, qu'on regardait comme inspiré & comme utile. On affichait les meilleures poésies dans le temple de la Mecque; & quand on y afficha le second chapitre de *Mahomet*, qui commence ainsi : *Il ne faut point douter; c'est ici la science des justes, de ceux qui croient aux mystères, qui prient quand il le faut, qui donnent avec générosité, &c.* alors le premier poète de la Mecque, nommé *Abid*, déchira ses propres vers affichés au temple, admira *Mahomet* & se rangea sous sa loi. (a) Voilà des mœurs, des usages, des faits si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils doivent nous montrer combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde contre notre habitude de juger de tout par nos usages.

Naïveté
des écrivains
orientaux.

Les arabes contemporains écrivirent la vie de *Mahomet* dans le plus grand détail. Tout y ressent la simplicité barbare des temps qu'on nomme héroïques. Son contrat de mariage avec sa première femme *Cadige* est exprimé en ces mots : *Attendu que Cadige est amoureuse de Mahomet, & Mahomet pareillement amoureux d'elle.* On voit quels repas apprêtaient ses femmes : on apprend le nom de ses épées & de ses chevaux. On peut remarquer, surtout dans son peuple, des mœurs conformes à celles des anciens Hébreux, (je ne parle ici que des mœurs) la même ardeur à courir au combat, au nom de la Divinité, la même soif

(a) Lisez le commencement du *Koran*; il est sublime.

du butin , le même partage des dépouilles , & tout se rapportant à cet objet.

Mais en ne considérant ici que les choses humaines , Arabes infini-
 & en faisant toujours abstraction des jugemens de niment supé-
 DIEU , & de ses voies inconnues ; pourquoi *Mahomet* rieurs aux
 & ses successeurs , qui commencèrent leurs conquêtes Juifs.
 précisément comme les Juifs , firent-ils de si grandes
 choses , & les Juifs de si petites ? Ne serait-ce point
 parce que les musulmans eurent le plus grand soin
 de soumettre les vaincus à leur religion , tantôt par
 la force , tantôt par la persuasion ? Les Hébreux , au
 contraire , associèrent rarement les étrangers à leur
 culte. Les musulmans arabes incorporèrent à eux les
 autres nations ; les Hébreux s'en tinrent toujours
 séparés. Il paraît enfin que les Arabes eurent un
 enthousiasme plus courageux , une politique plus
 généreuse & plus hardie. Le peuple hébreu avait en
 horreur les autres nations , & craignait toujours d'être
 affervi ; le peuple arabe , au contraire , voulut attirer
 tout à lui , & se crut fait pour dominer.

Si ces Ismaélites ressembloient aux Juifs par l'en-
 thousiasme & la soif du pillage , ils étaient prodigieu-
 sement supérieurs par le courage , par la grandeur
 d'ame , par la magnanimité : leur histoire , ou vraie
 ou fabuleuse avant *Mahomet* , est remplie d'exemples
 d'amitié , tels que la Grèce en inventa dans les fables
 de *Pilade* & d'*Oreste* , de *Thésée* & de *Pirythoüs*. L'his-
 toire des *Barmécides* n'est qu'une suite de générosités
 inouïes qui élèvent l'ame. Ces traits caractérisent une
 nation. On ne voit , au contraire , dans toutes les
 annales du peuple hébreu aucune action généreuse.
 Ils ne connaissent ni l'hospitalité , ni la libéralité ,

316 PREMIERS SUCCESEURS

ni la clémence. Leur souverain bonheur est d'exercer l'ufure avec les étrangers; & cet esprit d'ufure, principe de toute lâcheté, est tellement enraciné dans leurs cœurs, que c'est l'objet continuel des figures qu'ils emploient dans l'espèce d'éloquence qui leur est propre. Leur gloire est de mettre à feu & à fang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards & les enfans; ils ne réservent que les filles nubiles; ils affaffinent leurs maîtres quand ils font esclaves; ils ne savent jamais pardonner quand ils font vainqueurs; ils font les ennemis du genre-humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation atroce. Mais dès le second siècle de l'hégire, les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe, dans les sciences & dans les arts, malgré leur loi qui semble l'ennemie des arts.

Abubéker. La dernière volonté de *Mahomet* ne fut point exécutée. Il avait nommé *Ali* son gendre, époux de *Fatime*, pour l'héritier de son empire. Mais l'ambition, qui l'emporte sur le fanatisme même, engagea les chefs de son armée à déclarer calife, c'est-à-dire vicaire du prophète, le vieux *Abubéker* son beau-père, dans l'espérance qu'ils pourraient bientôt eux-mêmes partager la succession. *Ali* resta dans l'Arabie, attendant le temps de se signaler.

Cette division fut la première semence du grand schisme qui sépare aujourd'hui les sectateurs d'*Omar* & ceux d'*Ali*, les *Sunni* & les *Chias*, les *Turcs* & les *Perfans* modernes.

Abubéker rassembla d'abord en un corps les feuilles éparfes de l'alcoran. On lut, en présence de tous les

chefs, les chapitres de ce livre, écrits les uns sur des feuilles de palmier, les autres sur du parchemin; & on établit ainsi son authenticité invariable. Le respect superstitieux pour ce livre alla jusqu'à se persuader que l'original avait été écrit dans le ciel. Toute la question fut de savoir s'il avait été écrit de toute éternité, ou seulement au temps de *Mahomet* : les plus dévots se déclarèrent pour l'éternité.

Bientôt *Abubéker* mena ses musulmans en Palestine, & y défit le frère d'*Héraclius*. Il mourut peu après, avec la réputation du plus généreux de tous les hommes, n'ayant jamais pris pour lui qu'environ quarante sous de notre monnaie par jour, de tout le butin qu'on partageait, & ayant fait voir combien le mépris des petits intérêts peut s'accorder avec l'ambition que les grands intérêts inspirent.

Abubéker passe chez les Osmanlis pour un grand-
homme & pour un musulman fidèle : c'est un des
saints de l'alcoran. Les Arabes rapportent son testa-
ment conçu en ces termes : *Au nom de DIEU très-*
miséricordieux, voici le testament d'Abubéker, fait dans le
temps qu'il est prêt à passer de ce monde à l'autre, dans le
temps où les infidèles croient, où les impies cessent de douter,
& où les menteurs disent la vérité. Ce début semble être
d'un homme persuadé. Cependant *Abubéker*, beau-
père de *Mahomet*, avait vu ce prophète de bien près.
Il faut qu'il ait été trompé lui-même par le prophète,
ou qu'il ait été le complice d'une imposture illustre,
qu'il regardait comme nécessaire. Sa place lui ordon-
nait d'en imposer aux hommes pendant sa vie & à
sa mort.

Testament
remarquable
d'Abubéker.

318 PREMIERS SUCCESEURS

Omar. *Omar*, élu après lui, fut un des plus rapides conquérans qui aient désolé la terre. Il prend d'abord Damas, célèbre par la fertilité de son territoire, par les ouvrages d'acier les meilleurs de l'univers, par ces étoffes de soie qui portent encore son nom. Il chasse de la Syrie & de la Phénicie les Grecs qu'on appelait Romains. Il reçoit à composition, après un long siège, la ville de Jérusalem, presque toujours occupée par des étrangers qui se succédèrent les uns aux autres, depuis que *David* l'eut enlevée à ses anciens citoyens : ce qui mérite la plus grande attention, c'est qu'il laissa aux juifs & aux chrétiens, habitans de Jérusalem, une pleine liberté de conscience.

Année 15
de l'hégire.
637 de l'ère
vulgaire.

Dans le même temps, les lieutenans d'*Omar* s'avançaient en Perse. Le dernier des rois persans, que nous appelons *Hormisdas IV*, livre bataille aux Arabes, à quelques lieues de Madain, devenue la capitale de cet empire. Il perd la bataille & la vie. Les Perses passent sous la domination d'*Omar*, plus facilement qu'ils n'avaient subi le joug d'*Alexandre*.

Alors tomba cette ancienne religion des mages que le vainqueur de *Darius* avait respectée; car il ne toucha jamais au culte des peuples vaincus.

Des mages. Les mages, adorateurs d'un seul DIEU, ennemis de tout simulacre, révéraient dans le feu, qui donne la vie à la nature, l'emblème de la Divinité. Ils regardaient leur religion comme la plus ancienne & la plus pure. La connaissance qu'ils avaient des mathématiques, de l'astronomie & de l'histoire, augmentait leur mépris pour leurs vainqueurs, alors ignorans. Ils ne purent abandonner une religion consacrée par tant de siècles, pour une secte ennemie

qui

qui venait de naître. La plupart se retirèrent aux extrémités de la Perse & de l'Inde. C'est-là qu'ils vivent aujourd'hui, sous le nom de *Gaures* ou de *Guèbres*, de *Parfis*, d'*Ignicoles*; ne se mariant qu'entre eux, entretenant le feu sacré, fidèles à ce qu'ils connaissent de leur ancien culte; mais ignorans, méprisés, &, à leur pauvreté près, semblables aux Juifs si long-temps dispersés sans s'allier aux autres nations, & plus encore aux Banians, qui ne sont établis & dispersés que dans l'Inde & en Perse. Il resta un grand nombre de familles guèbres ou ignicoles à Ispahan, jusqu'au temps de *Sha-Abbas* qui les bannit, comme *Isabelle* chassa les juifs d'Espagne. Ils ne furent tolérés dans les faubourgs que de cette ville sous ses successeurs. Les ignicoles maudissent depuis long-temps dans leur prière *Alexandre* & *Mahomet*; il est à croire qu'ils y ont joint *Sha-Abbas*.

Tandis qu'un lieutenant d'*Omar* subjugué la Perse, un autre enlève l'Egypte entière aux Romains, & une grande partie de la Lybie. C'est dans cette conquête que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances & des erreurs des hommes, commencé par *Ptolémée Philadelphie*, & augmenté par tant de rois. Alors les Sarrasins ne voulaient de science que l'alcoran, mais ils faisaient déjà voir que leur génie pouvait s'étendre à tout. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, & rétabli ensuite par *Trajan*, & de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, est digne des siècles les plus éclairés. Un gouverneur d'Egypte entreprend ce grand travail sous le califat d'*Omar*, & en vient à bout. Quelle différence entre le génie

Bibliothèque
d'Alexandrie
brûlée.

des Arabes & celui des Turcs ! Ceux-ci ont laissé périr un ouvrage dont la conservation valait mieux que la conquête d'une grande province.

Mœurs des Arabes, femelles à celles des guerriers de l'Inde.

Les amateurs de l'antiquité, ceux qui se plaisent à comparer les génies des nations, verront avec plaisir combien les mœurs, les usages du temps de *Mahomet*, d'*Abubéker*, d'*Omar*, ressembloient aux mœurs antiques dont *Homère* a été le peintre fidèle. On voit les chefs défier à un combat singulier les chefs ennemis ; on les voit s'avancer hors des rangs, & combattre aux yeux de deux armées, spectatrices immobiles. Ils s'interrogent l'un l'autre, ils se parlent, ils se bravent, ils invoquent DIEU avant d'en venir aux mains. On livra plusieurs combats singuliers dans ce genre, au siège de Damas.

Il est évident que les combats des Amazones, dont parlent *Homère* & *Hérodote*, ne sont point fondés sur des fables. Les femmes de la tribu d'Imiar, de l'Arabie heureuse, étaient guerrières, & combattaient dans les armées d'*Abubéker* & d'*Omar*. On ne doit pas croire qu'il y ait jamais eu un royaume des Amazones, où les femmes vécuissent sans hommes ; mais dans les temps & dans les pays où l'on menait une vie agreste & pastorale, il n'est pas surprenant que des femmes, aussi durement élevées que les hommes, aient quelquefois combattu comme eux. On voit surtout au siège de Damas, une de ces femmes de la tribu d'Imiar venger la mort de son mari tué à ses côtés, & percer d'un coup de flèche le commandant de la ville. Rien ne justifie plus l'*Arioste* & le *Tasse*, qui dans leurs poèmes font combattre tant d'héroïnes.

L'histoire vous en présentera plus d'une dans les temps de la chevalerie. Ces usages, toujours très-rare, paraissent aujourd'hui incroyables, surtout depuis que l'artillerie ne laisse plus agir la valeur, l'adresse, l'agilité de chaque combattant; & que les armées sont devenues des espèces de machines régulières, qui se meuvent comme par des ressorts.

Les discours des héros arabes à la tête des armées, ou dans les combats singuliers, ou en jurant des trêves, tiennent tous de ce naturel qu'on trouve dans *Homère*; mais ils ont incomparablement plus d'enthousiasme & de sublime.

Vers l'an 11 de l'hégire, dans une bataille entre l'armée d'*Héraclius* & celle des Sarrasins, le général mahométan, nommé *Dherrar*, est pris; les Arabes en sont épouvantés. *Rafi*, un de leurs capitaines, court à eux: *Qu'importe*, leur dit-il, *que Dherrar soit pris ou mort? DIEU est vivant & vous regarde, combattez*; il leur fait tourner tête, & remporte la victoire.

Un autre s'écrie: *Voilà le ciel, combattez pour DIEU, & il vous donnera la terre.*

Le général *Kaled* prend dans Damas la fille d'*Héraclius*, & la renvoie sans rançon: on lui demande pourquoi il en use ainsi: *C'est*, dit-il, *que j'espère reprendre bientôt la fille avec le père à Constantinople.*

Quand le calife *Moavia*, prêt d'expirer, l'an 60 de l'hégire, fit assurer à son fils *Iesid* le trône des califes, qui jusqu'alors était électif, il dit: *Grand DIEU! si j'ai établi mon fils dans le califat, parce que je l'en ai cru digne, je te prie d'affermir mon fils sur le trône; mais si je n'ai agi que comme père, je te prie de l'en précipiter.*

322 PREMIERS SUCCESEURS

Tout ce qui arrive alors, caractérise un peuple supérieur. Les succès de ce peuple conquérant semblent dus encore plus à l'enthousiasme qui l'anime, qu'à ses conducteurs; car *Omar* est assassiné par un esclave perse, l'an 653 de notre ère. *Othman*, son successeur, l'est en 655 dans une émeute. *Ali*, ce fameux gendre de *Mahomet*, n'est élu & ne gouverne qu'au milieu des troubles. Il meurt assassiné au bout de cinq ans, comme ses prédécesseurs, & cependant les armes musulmanes font toujours heureuses. Ce calife *Ali*, que les Persans révèrent aujourd'hui, & dont ils suivent les principes, en opposition à ceux d'*Omar*, avait transféré le siège des califes de la ville de Médine, où *Mahomet* est enseveli, dans celle de Cufa, sur les bords de l'Euphrate: à peine en reste-t-il aujourd'hui des ruines. C'est le fort de Babylone, de Séleucie, & de toutes les anciennes villes de la Chaldée, qui n'étaient bâties que de briques.

Beaux siècles
des Arabes.

Il est évident que le génie du peuple arabe, mis en mouvement par *Mahomet*, fit tout de lui-même pendant près de trois siècles, & ressembla en cela au génie des anciens Romains. C'est en effet sous *Valid*, le moins guerrier des califes, que se font les plus grandes conquêtes. Un de ses généraux étend son empire jusqu'à Samarkande, en 707. Un autre attaque en même temps l'empire des Grecs vers la mer Noire. Un autre, en 711, passe d'Egypte en Espagne, soumise aisément tour à tour par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths & les Vandales, & enfin par ces Arabes qu'on nomme *Maures*. Ils y établirent d'abord le royaume de Cordoue. Le sultan d'Egypte secoue à la vérité le joug

du grand calife de Bagdat ; & *Abdérame*, gouverneur de l'Espagne conquise, ne reconnaît plus le sultan d'Egypte : cependant, tout plie encore sous les armes musulmanes.

Cet *Abdérame*, petit-fils du calife *Hescham*, prend les royaumes de Castille, de Navarre, de Portugal, d'Arragon. Il s'établit en Languedoc ; il s'empare de la Guienne & du Poitou ; & sans *Charles-Martel* qui lui ôta la victoire & la vie, la France était une province mahométane.

Après le règne de dix-neuf califes de la maison des Omniades, commence la dynastie des califes Abassides, vers l'an 752 de notre ère. *Abougiasar-Almanzor*, second calife Abasside, fixa le siège de ce grand empire à Bagdat, au-delà de l'Euphrate, dans la Chaldée. Les Turcs disent qu'il en jeta les fondemens. Les Persans assurent qu'elle était très-ancienne, & qu'il ne fit que la réparer. C'est cette ville qu'on appelle quelquefois Babylone, & qui a été le sujet de tant de guerres entre la Perse & la Turquie.

La domination des califes dura six cents cinquante-cinq ans. Despotiques dans la religion comme dans le gouvernement, ils n'étaient point adorés ainsi que le grand lama, mais ils avaient une autorité plus réelle ; & dans les temps même de leur décadence, ils furent respectés des princes qui les persécutaient. Tous ces sultans turcs, arabes, tartares, reçurent l'investiture des califes avec bien moins de contestation que plusieurs princes chrétiens ne l'ont reçue des papes. On ne baissait point les pieds du calife ; mais on se prosternait sur le seuil de son palais.

Si jamais puissance a menacé toute la terre, c'est celle de ces califes; car ils avaient le droit du trône & de l'autel, du glaive & de l'enthousiasme. Leurs ordres étaient autant d'oracles, & leurs soldats autant de fanatiques.

Dès l'an 671 ils assiégèrent Constantinople, qui devait un jour devenir mahométane; les divisions, presque inévitables parmi tant de chefs audacieux, n'arrêtèrent pas leurs conquêtes. Ils ressemblèrent en ce point aux anciens Romains, qui parmi leurs guerres civiles avaient subjugué l'Asie mineure.

Aaron-al-Raschild.

A mesure que les mahométans devinrent puissans, ils se polirent. Ces califes, toujours reconnus pour souverains de la religion, & en apparence de l'empire, par ceux qui ne reçoivent plus leurs ordres de si loin, tranquilles dans leur nouvelle Babylone, y font bientôt renaître les arts. *Aaron-al-Raschild*, contemporain de *Charlemagne*, plus respecté que ses prédécesseurs, & qui fut se faire obéir jusqu'en Espagne & aux Indes, ranima les sciences, fit fleurir les arts agréables & utiles, attira les gens de lettres, composa des vers, & fit succéder dans ses vastes Etats la politesse à la barbarie. Sous lui les Arabes, qui adoptaient déjà les chiffres indiens, les apportèrent en Europe. Nous ne connumes en Allemagne & en France le cours des astres, que par le moyen de ces mêmes Arabes. Le mot seul d'*Almanach* en est encore un témoignage.

Arts des Arabes.

L'*almageste* de *Ptolomée* fut alors traduit du grec en arabe par l'astronome *Ben-Honain*. Le calife *Almamon* fit mesurer géométriquement un degré du méridien, pour déterminer la grandeur de la terre : opération qui n'a été faite en France que plus de neuf cents ans

après, sous *Louis XIV.* Ce même astronome *Ben-Honain* poussa ses observations assez loin, reconnut ou que *Ptolomée* avait fixé la plus grande déclinaison du soleil trop au septentrion, ou que l'obliquité de l'écliptique avait changé. Il vit même que la période de trente-six mille ans, qu'on avait assignée au mouvement prétendu des étoiles fixes d'occident en orient, devait être beaucoup raccourcie.

La chimie & la médecine étaient cultivées par les Arabes. La chimie, perfectionnée aujourd'hui par nous, ne nous fut connue que par eux. Nous leur devons de nouveaux remèdes, qu'on nomme les *minoratifs*, plus doux & plus salutaires que ceux qui étaient auparavant en usage dans l'école d'*Hippocrate* & de *Galien*. L'algèbre fut une de leurs inventions. Ce terme le montre encore assez; soit qu'il dérive du mot *Algiabarat*, soit plutôt qu'il porte le nom du fameux arabe *Geber*, qui enseignait cet art dans notre huitième siècle. Enfin, dès le second siècle de *Mahomet*, il fallut que les chrétiens d'occident s'instruisissent chez les musulmans.

Une preuve infaillible de la supériorité d'une nation dans les arts de l'esprit, c'est la culture perfectionnée de la poésie. Je ne parle pas de cette poésie enflée & gigantesque, de ce ramas de lieux communs, infipides, sur le soleil, la lune & les étoiles, les montagnes & les mers; mais de cette poésie sage & hardie, telle qu'elle fleurit du temps d'*Auguste*, telle qu'on l'a vu renaître sous *Louis XIV.* Cette poésie d'image & de sentiment fut connue du temps d'*Aaron-al-Raschid*. En voici entre autres exemples un qui m'a frappé, & que je rapporte ici parce qu'il est

Beaux vers
arab. s.

court. Il s'agit de la célèbre disgrâce de *Giafar le Barmécide*.

Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connais quelle est des rois la faveur passagère;
Contemple *Barmécide*, & tremble d'être heureux.

Ce dernier vers surtout est traduit mot à mot. Rien ne me paraît plus beau que *tremble d'être heureux*. La langue arabe avait l'avantage d'être perfectionnée depuis long-temps; elle était fixée avant *Mahomet*, & ne s'est point altérée depuis. Aucun des jargons qu'on parlait alors en Europe, n'a pas seulement laissé la moindre trace. De quelque côté que nous nous tournions, il faut avouer que nous n'exiftons que d'hier. Nous allons plus loin que les autres peuples en plus d'un genre; & c'est peut-être parce que nous sommes venus les derniers.

CHAPITRE VII.

De l'alcoran, & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle, & si elle a été persécutante.

LE précédent chapitre a pu nous donner quelque connaissance des mœurs de *Mahomet* & de ses Arabes; par qui une grande partie de la terre éprouva une révolution si grande & si prompte. Il faut tracer à présent une peinture fidèle de leur religion.

C'est un préjugé répandu parmi nous, que le mahométisme n'a fait de si grands progrès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient ont admis la pluralité des femmes. *Mahomet* en réduisit à quatre le nombre illimité jusqu'alors. Il est dit que *David* avait dix-huit femmes, & *Salomon* sept cents, avec trois cents concubines. Ces rois buvaient du vin avec leurs compagnes. C'était donc la religion juive qui était voluptueuse, & celle de *Mahomet* était sévère.

C'est un grand problème parmi les politiques, si Polygamie. la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux, dans presque toute espèce animale, chez qui plusieurs femelles n'ont qu'un mâle. Le temps perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités

naturelles aux femmes, semblent exiger que ce temps soit réparé. Les femmes, dans les climats chauds, cessent de bonne heure d'être belles & fécondes. Un chef de famille, qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile. Les lois de l'Occident semblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'Etat; il n'est point d'objet de législation qui ne puisse être un sujet de dispute. Ce n'est pas ici la place d'une dissertation; notre objet est de peindre les hommes plutôt que de les juger.

Paradis de
Mahomet, le
même que
chez tous les
anciens.

On déclame tous les jours contre le paradis sensuel de *Mahomet*; mais l'antiquité n'en avait jamais connu d'autre. *Hercule* épousa *Hébé* dans le ciel, pour récompense des peines qu'il avait éprouvées sur la terre. Les héros buvaient le nectar avec les dieux; & puisque l'homme était supposé ressusciter avec ses sens, il était naturel de supposer aussi qu'il goûterait, soit dans un jardin, soit dans quelque autre globe, les plaisirs propres aux sens qui doivent jouir, puisqu'ils subsistent. Cette créance fut celle des pères de l'Eglise du second & du troisième siècle. C'est ce qu'atteste précisément *S^t Justin*, dans la seconde partie de ses Dialogues: *Jérusalem*, dit-il, sera agrandie & embellie, pour recevoir les saints qui jouiront pendant mille ans de tous les plaisirs des sens. Enfin le mot de paradis ne désigne qu'un jardin planté d'arbres fruitiers.

Cent auteurs, qui en ont copié un, ont écrit que c'était un moine nestorien qui avait composé l'Alcoran. Les uns ont nommé ce moine *Sergius*, les autres

Bohéira ; mais il est évident que les chapitres de l'Alcoran furent écrits suivant l'occurrence, dans les voyages de *Mahomet*, & dans ses expéditions militaires. Avait-il toujours ce moine avec lui ? On a cru encore, sur un passage équivoque de ce livre, que *Mahomet* ne savait ni lire ni écrire. Comment un homme qui avait fait le commerce vingt années, un poète, un médecin, un législateur, aurait-il ignoré ce que les moindres enfans de sa tribu apprenaient ?

Le Koran, que je nomme ici Alcoran, pour me conformer à notre vicieux usage, veut dire *le livre* ou *la lecture*. Ce n'est point un livre historique dans lequel on ait voulu imiter les livres des Hébreux, & nos évangiles ; ce n'est pas non plus un livre purement de lois, comme le Lévitique ou le Deutéronome, ni un recueil de psaumes & de cantiques, ni une vision prophétique & allégorique dans le goût de l'Apocalypse ; c'est un mélange de tous ces divers genres, un assemblage de sermons dans lesquels on trouve quelques faits, quelques visions, des révélations, des lois religieuses & civiles. L'Alcoran.

Le Koran est devenu le code de la jurisprudence, ainsi que la loi canonique, chez toutes les nations mahométanes. Tous les interprètes de ce livre conviennent que sa morale est contenue dans ces paroles : *Recherchez qui vous chasse ; donnez à qui vous ôte ; pardonnez à qui vous offense ; faites du bien à tous ; ne contestez point avec les ignorans.*

Il aurait dû bien plutôt recommander de ne point disputer avec les savans ; mais dans cette partie du monde, on ne se doutait pas qu'il y eût ailleurs de la science & des lumières.

Parmi les déclamations incohérentes dont ce livre est rempli, selon le goût oriental, on ne laisse pas de trouver des morceaux qui peuvent paraître sublimes. *Mahomet*, par exemple, parlant de la cessation du déluge, s'exprime ainsi : *Dieu dit, Terre, engloutis tes eaux; Ciel, puise les ondes que tu as versées : le ciel & la terre obéissent.*

Sa définition de DIEU est d'un genre plus véritablement sublime. On lui demandait quel était cet *Alla* qu'il annonçait : *C'est celui*, répondit-il, *qui tient l'être de soi-même, & de qui les autres le tiennent; qui n'engendre point & qui n'est point engendré, & à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres.* Cette fameuse réponse, consacrée dans tout l'Orient, se trouve presque mot à mot dans l'antépénultième chapitre du Koran.

Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la physique la plus simple & la plus connue. C'est-là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité, car DIEU n'est ni absurde ni ignorant; mais le peuple qui ne voit pas ces fautes, les adore, & les imans emploient un déluge de paroles pour les pallier.

Les commentateurs du Koran distinguent toujours le sens positif & l'allégorique, la lettre & l'esprit. On reconnaît le génie arabe dans les commentaires comme dans le texte. Un des plus autorisés commentateurs dit : *Que le Koran porte tantôt une face d'homme, tantôt une face de bête, pour signifier l'esprit & la lettre.*

Une chose qui peut surprendre bien des lecteurs, c'est qu'il n'y eut rien de nouveau dans la loi de *Mahomet*, sinon que *Mahomet* était prophète de DIEU.

En premier lieu, l'unité d'un être suprême, créateur & conservateur, était très-ancienne. Les peines & les récompenses dans une autre vie, la croyance d'un paradis & d'un enfer avaient été admises chez les Chinois, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & ensuite chez les Juifs, & surtout chez les chrétiens dont la religion consacra cette doctrine.

Que la religion mahometane était très-ancienne.

L'Alcoran reconnaît des anges & des génies ; & cette créance vient des anciens Perses. Celle d'une résurrection & d'un jugement dernier était visiblement puisée dans le Talmud & dans le christianisme. Les mille ans que DIEU emploiera, selon *Mahomet*, à juger les hommes, & la manière dont il y procédera, sont des accessoires qui n'empêchent pas que cette idée ne soit entièrement empruntée. Le pont aigu sur lequel les ressuscités passeront, & du haut duquel les réprouvés tomberont en enfer, est tiré de la doctrine allégorique des mages.

C'est chez ces mêmes mages, c'est dans leur Jannat que *Mahomet* a pris l'idée d'un paradis, d'un jardin où les hommes, revivans avec tous leurs sens perfectionnés, goûteront par ces sens mêmes toutes les voluptés qui leur sont propres, sans quoi ces sens leur seraient inutiles. C'est-là qu'il a puisé l'idée de ses *houris*, de ces femmes célestes qui feront le partage des élus, & que les mages appelaient *hourani*, comme on le voit dans le *Sadder*. Il n'exclut point les femmes de son paradis, comme on le dit souvent parmi nous.

Ce n'est qu'une raillerie sans fondement, telle que les peuples en font les uns des autres. Il promet des jardins, c'est le nom du paradis; mais il promet pour souveraine béatitude la vision, la communication de l'Être suprême.

Le dogme de la prédestination absolue, & de la fatalité qui semble aujourd'hui caractériser le mahométisme, était l'opinion de toute l'antiquité; elle n'est pas moins claire dans l'Iliade que dans l'Alcoran.

A l'égard des ordonnances légales, comme la circoncision, les ablutions, les prières, le pèlerinage de la Mecque, *Mahomet* ne fit que se conformer pour le fond aux usages reçus. La circoncision était pratiquée de temps immémorial chez les Arabes, chez les anciens Egyptiens, chez les peuples de la Colchide, & chez les Hébreux. Les ablutions furent toujours recommandées dans l'Orient, comme un symbole de la pureté de l'ame.

Point de religion sans prières. La loi que *Mahomet* porta, de prier cinq fois par jour, était gênante, & cette gêne même fut respectable. Qui aurait osé se plaindre que la créature soit obligée d'adorer cinq fois par jour son créateur?

Quant au pèlerinage de la Mecque, aux cérémonies pratiquées dans le Kaaba & sur la pierre noire, peu de personnes ignorent que cette dévotion était chère aux Arabes depuis un grand nombre de siècles. Le Kaaba passait pour le plus ancien temple du monde; & quoiqu'on y vénérait alors trois cents idoles, il était principalement sanctifié par la pierre noire, qu'on disait être le tombeau d'*Ismaël*. Loin d'abolir ce

pèlerinage, *Mahomet*, pour se concilier les Arabes, en fit un précepte positif.

Le jeûne était établi chez plusieurs peuples, & chez les juifs, & chez les chrétiens. *Mahomet* le rendit très-févere, en l'étendant à un mois lunaire, pendant lequel il n'est pas permis de boire un verre d'eau, ni de fumer avant le coucher du soleil; & ce mois lunaire arrivant souvent au plus fort de l'été, le jeûne devint par-là d'une si grande rigueur, qu'on a été obligé d'y apporter des adouciffemens, surtout à la guerre.

Il n'y a point de religion dans laquelle on n'ait recommandé l'aumône. La mahométane est la seule qui en ait fait un précepte légal, positif, indispensable. L'Alcoran ordonne de donner deux & demi pour cent de son revenu, soit en argent, soit en denrées.

On voit évidemment que toutes les religions ont emprunté tous leurs dogmes & tous leurs rites les unes des autres.

Dans toutes ces ordonnances positives, vous ne trouverez rien qui ne soit consacré par les usages les plus antiques. Parmi les préceptes négatifs, c'est-à-dire, ceux qui ordonnent de s'abstenir, vous ne trouverez que la défense générale à toute une nation de boire du vin, qui soit nouvelle & particulière au mahométisme. Cette abstinence dont les musulmans se plaignent, & se dispensent souvent dans les climats froids, fut ordonnée dans un climat brûlant, où le vin altérerait trop aisément la santé & la raison. Mais d'ailleurs, il n'était pas nouveau que des hommes voués au service de la Divinité, se fussent abstenus

de cette liqueur. Plusieurs collèges de prêtres en Egypte, en Syrie, aux Indes, les nazaréens, les récabites chez les Juifs s'étaient imposé cette mortification. (a)

Elle ne fut point révoltante pour les Arabes : *Mahomet* ne prévoyait pas qu'elle deviendrait un jour presque insupportable à ses musulmans dans la Thrace, la Macédoine, la Bosnie & la Servie. Il ne savait pas que les Arabes viendraient un jour jusqu'au milieu de la France, & les Turcs mahométans devant les bastions de Vienne.

Il en est de même de la défense de manger du porc, du sang & des bêtes mortes de maladies ; ce sont des préceptes de santé : le porc surtout est une nourriture très-dangereuse dans ces climats, aussi-bien que dans la Palestine, qui en est voisine. Quand le mahométisme s'est étendu dans les pays plus froids, l'abstinence a cessé d'être raisonnable, & n'a pas cessé de subsister.

La prohibition de tous les jeux de hasard est peut-être la seule loi dont on ne puisse trouver d'exemple dans aucune religion. Elle ressemble à une loi de couvent plutôt qu'à une loi générale d'une nation. Il semble que *Mahomet* n'ait formé un peuple que pour prier, pour peupler & pour combattre.

Toutes ces lois, qui, à la polygamie près, sont si austères, & sa doctrine qui est si simple, attirèrent bientôt à sa religion le respect & la confiance. Le dogme surtout de l'unité d'un DIEU, présenté sans mystère, & proportionné à l'intelligence humaine,

(a) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique*, les articles *Arot* & *Marot*.

rangea sous sa loi une foule de nations ; & jusqu'à des nègres dans l'Afrique , & à des insulaires dans l'Océan indien.

Cette religion s'appela l'*Islamisme* , c'est-à-dire , Islamisme. résignation à la volonté de DIEU ; & ce seul mot devait faire beaucoup de prosélytes. Ce ne fut point par les armes que l'*Islamisme* s'établit dans plus de la moitié de notre hémisphère , ce fut par l'enthousiasme , par la persuasion , & surtout par l'exemple des vainqueurs , qui a tant de force sur les vaincus. *Mahomet* , dans ses premiers combats en Arabie contre les ennemis de son imposture , faisait tuer sans miséricorde ses compatriotes rénitens. Il n'était pas alors assez puissant pour laisser vivre ceux qui pouvaient détruire sa religion naissante. Mais si tôt qu'elle fut affermie dans l'Arabie par la prédication & par le fer , les Arabes , franchissant les limites de leur pays dont ils n'étaient point sortis jusqu'alors , ne forcèrent jamais les étrangers à recevoir la religion musulmane. Ils donnèrent toujours le choix aux peuples subjugués d'être musulmans , ou de payer tribut. Ils voulaient piller , dominer , faire des esclaves , mais non pas obliger ces esclaves à croire. Quand ils furent ensuite dépossédés de l'Asie par les Turcs & par les Tartares , ils firent des prosélytes de leurs vainqueurs mêmes ; & des hordes de Tartares devinrent un grand peuple musulman. Par-là on voit en effet qu'ils ont converti plus de monde qu'ils n'en ont subjugué.

Le peu que je viens de dire , dément bien tout ce que nos historiens , nos déclamateurs & nos préjugés nous disent ; mais la vérité doit les combattre.

Essai sur les mœurs, &c. Tome I. Y

Bornons-nous toujours à cette vérité historique ; le législateur des musulmans , homme puissant & terrible , établit ses dogmes par son courage & par ses armes ; cependant , sa religion devint indulgente & tolérante. L'instituteur divin du christianisme , vivant dans l'humilité & dans la paix , prêcha le pardon des outrages ; & sa sainte & douce religion est devenue , par nos fureurs , la plus intolérante de toutes , & la plus barbare. (*)

Sectes mahométanes.

Les mahométans ont eu , comme nous , des sectes & des disputes scolastiques ; il n'est pas vrai qu'il y ait soixante & treize sectes chez eux , c'est une de leurs rêveries. Ils ont prétendu que les mages en avaient soixante & dix , les juifs soixante & onze , les chrétiens soixante & douze , & que les musulmans , comme plus parfaits , devaient en avoir soixante & treize : étrange perfection , & bien digne des scolastiques de tous les pays !

Les diverses explications de l'alcoran formèrent chez eux les sectes qu'ils nommèrent orthodoxes , & celles qu'ils nommèrent hérétiques. Les orthodoxes sont les sonnites , c'est-à-dire les traditionnistes , docteurs attachés à la tradition la plus ancienne , laquelle sert de supplément à l'alcoran. Ils sont divisés en quatre sectes , dont l'une domine aujourd'hui à Constantinople , une autre en Afrique , une troisième en Arabie , & une quatrième en Tartarie &

(*) Voyez dans le *Dictionnaire philosophique* tous les articles concernant les Albigeois , les Vaudois , les Hussites , Mérindol , Cabrières , le massacre de Vassé , la Saint Barthelemi , les massacres d'Irlande , & de douze millions d'hommes égorgés en Amérique au nom de JESUS-CHRIST & de la bonne Vierge sa mère.

aux Indes ; elles font regardées comme également utiles pour le salut.

Les hérétiques font ceux qui nient la prédestination absolue , ou qui diffèrent des sonnites sur quelques points de l'école. Le mahométisme a eu ses pélagiens , ses scotistes , ses thomistes , ses molinistes , ses janféenistes : toutes ces sectes n'ont pas produit plus de révolutions que parmi nous. Il faut , pour qu'une secte fasse naître de grands troubles , qu'elle attaque les fondemens de la secte dominante , qu'elle la traite d'impie , d'ennemie de DIEU & des hommes , qu'elle ait un étendard que les esprits les plus grossiers puissent apercevoir sans peine , & sous lequel les peuples puissent aisément se rallier. Telle a été la secte d'*Ali* , rivale de la secte d'*Omar* ; mais ce n'est que vers le seizième siècle que ce grand schisme s'est établi ; & la politique y a eu beaucoup plus de part que la religion.

C H A P I T R E V I I I .

De l'Italie & de l'Eglise , avant Charlemagne. Comment le Christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.

RIEN n'est plus digne de notre curiosité que la manière dont DIEU voulut que l'Eglise s'établît , en faisant concourir les causes secondes à ses décrets éternels. Laissons respectueusement ce qui est divin à ceux qui en font les dépositaires , & attachons-nous uniquement à l'historique. Des disciples de

Jean s'établissent d'abord dans l'Arabie voisine de Jérusalem ; mais les disciples de *Jésus* vont plus loin. Les philosophes platoniciens d'Alexandrie, où il y avait tant de juifs, se joignent aux premiers chrétiens, qui empruntent des expressions de leur philosophie, comme celle du *Logos*, sans emprunter toutes leurs idées. Il y avait déjà quelques chrétiens à Rome du temps de *Néron* : on les confondait avec les juifs, parce qu'ils étaient leurs compatriotes, parlant la même langue, s'abstenant comme eux des alimens défendus par la loi mosaïque. Plusieurs même étaient circoncis, & observaient le sabbat. Ils étaient encore si obscurs, que ni l'historien *Josèphe*, ni *Philon* n'en parlent dans aucun de leurs écrits. Cependant on voit évidemment que ces demi-juifs demi-chrétiens étaient dès le commencement partagés en plusieurs sectes, ébionites, marcionites, carpocratians, valentiniens, caïnites. Ceux d'Alexandrie étaient fort différens de ceux de Syrie, les Syriens différaient des Achaïens. Chaque parti avait son évangile, & les véritables juifs étaient les ennemis irréconciliables de tous ces partis.

Juifs toujours privilégiés.

Ces juifs, également rigides & fripons, étaient encore dans Rome au nombre de quatre mille. Il y en avait eu huit mille du temps d'*Auguste* ; mais *Tibère* en fit passer la moitié en Sardaigne pour peupler cette île, & pour délivrer Rome d'un trop grand nombre d'usuriers. Loin de les gêner dans leur culte, on les laissait jouir de la tolérance qu'on prodiguait dans Rome à toutes les religions. On leur permettait des synagogues & des juges de leur nation, comme ils en ont aujourd'hui dans Rome

chrétienne , où ils font en plus grand nombre. On les regardait du même œil que nous voyons les nègres , comme une espèce d'hommes inférieure. Ceux qui dans les colonies juives n'avaient pas assez de talent pour s'appliquer à quelque métier utile , & qui ne pouvaient couper du cuir & faire des sandales , faisaient des fables. Ils faisaient les noms des anges , de la seconde femme d'*Adam* & de son précepteur , & ils vendaient aux dames romaines des philtres pour se faire aimer. Leur haine pour les chrétiens , ou galiléens , ou nazaréens , comme on les nommait alors , tenait de cette rage dont tous les superstitieux sont animés contre tous ceux qui se séparent de leur communion. Ils accusèrent les juifs chrétiens de l'incendie qui consuma une partie de Rome sous *Néron*. Il était aussi injuste d'imputer cet accident aux chrétiens qu'à l'empereur : ni lui , ni les chrétiens , ni les juifs n'avaient aucun intérêt à brûler Rome ; mais il fallait apaiser le peuple qui se soulevait contre des étrangers , également haïs des Romains & des juifs. On abandonna quelques infortunés à la vengeance publique. Il semble qu'on n'aurait pas dû compter , parmi les persécutions faites à leur foi , cette violence passagère : elle n'avait rien de commun avec leur religion qu'on ne connaissait pas , & que les Romains confondaient avec le judaïsme , protégé par les lois autant que méprisé.

S'il est vrai qu'on ait trouvé en Espagne des inscriptions où *Néron* est remercié *d'avoir aboli dans la province une superstition nouvelle* , l'antiquité de ces monumens est plus que suspecte. S'ils sont

authentiques , le christianisme n'y est pas désigné ; & si enfin ces monumens outrageans regardent les chrétiens , à qui peut-on les attribuer qu'aux juifs jaloux établis en Espagne , qui abhorraient le christianisme comme un ennemi né dans leur sein ?

Nous nous garderons bien de vouloir percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante , & que l'érudition même a quelquefois redoublée.

Mais ce qui est très-certain , c'est qu'il n'y a que l'ignorance , le fanatisme , l'esclavage des écrivains copistes d'un premier imposteur , qui aient pu compter parmi les papes , l'apôtre *Pierre* , *Lin* , *Clet* , & d'autres , dans le premier siècle.

Il n'y eut aucune hiérarchie pendant près de cent ans parmi les chrétiens. Leurs assemblées secrètes se gouvernaient comme celles des Primitifs ou Quakers d'aujourd'hui. Ils observaient à la lettre le précepte de leur maître : *Les princes des nations dominant , il n'en sera pas ainsi entre vous : quiconque voudra être le premier sera le dernier*. La hiérarchie ne put se former que quand la société devint nombreuse , & ce ne fut que sous *Trajan* qu'il y eut des surveillans *episcopi* , que nous avons traduit par le mot d'évêque ; des *presbyteroi* , des *pistoi* , des énergumènes , des catéchumènes. Il n'est question du terme *pape* dans aucun des auteurs des premiers siècles. Ce mot grec était inconnu dans le petit nombre des demi-juifs qui prenaient à Rome le nom de chrétiens.

Il est reconnu par tous les savans que *Simon-Barjone* , surnommé *Pierre* , n'alla jamais à Rome. On rit aujourd'hui de la preuve que des idiots

tirèrent d'une épître attribuée à cet apôtre, né en Galilée. Il dit dans cette épître qu'il est à Babylone. Les feuls qui parlent de son prétendu martyre, font des fabulistes décriés, un *Hégésippe*, un *Marcel*, un *Abdias*, copiés depuis par *Eusèbe*. Ils content que *Simon-Barjone* & un autre *Simon*, qu'ils appellent *le magicien*, disputèrent sous *Néron* à qui ressusciterait un mort, & à qui s'élèverait le plus haut dans l'air : que *Simon-Barjone* fit tomber l'autre *Simon*, favori de *Néron*, & que cet empereur irrité fit crucifier *Barjone*, lequel par humilité voulut être crucifié la tête en bas. Ces inepties font aujourd'hui méprisées de tous les chrétiens instruits ; mais depuis *Constantin*, elles furent autorisées jusqu'à la renaissance des lettres & du bon sens.

Pour prouver que *Pierre* ne mourut point à Rome, il n'y a qu'à observer que la première basilique bâtie par les chrétiens, dans cette capitale, est celle de *S^t Jean de Latran* : c'est la première église latine ; l'aurait-on dédiée à *Jean*, si *Pierre* avait été pape ?

La liste frauduleuse des prétendus premiers papes est tirée d'un livre apocryphe, intitulé le *Pontificat de Damase*, qui dit en parlant de *Lin*, prétendu successeur de *Pierre*, que *Lin* fut pape jusqu'à la treizième année de l'empereur *Néron*. Or c'est précisément cette année 13 qu'on fait crucifier *Pierre*. Il y aurait donc eu deux papes à la fois.

Enfin, ce qui doit trancher toute difficulté aux yeux de tous les chrétiens, c'est que ni dans les actes des apôtres, ni dans les épîtres de *Paul*, il n'est pas dit un seul mot d'un voyage de *Simon-Barjone* à Rome. Le terme de siège, de pontificat, de papauté

attribué à *Pierre*, est d'un ridicule sensible. Quel siège qu'une assemblée inconnue de quelques pauvres de la populace juive !

C'est cependant sur cette fable que la puissance papale est fondée & se soutient encore aujourd'hui après toutes ses pertes. Qu'on juge après cela comment l'opinion gouverne le monde, comment le mensonge subjugué l'ignorance, & combien ce mensonge a été utile pour asservir les peuples, les enchaîner & les dépouiller.

C'est ainsi qu'autrefois les annalistes barbares de l'Europe comptaient parmi les rois de France un *Pharamond*, & son père *Marcomir*, & des rois d'Espagne, de Suède, d'Ecosse, depuis le déluge. Il faut avouer que l'histoire, ainsi que la physique, n'a commencé à se débrouiller que sur la fin du seizième siècle. La raison ne fait que de naître.

Examens des
persecutions
contre les
chrétiens.

Ce qui est encore certain, c'est que le génie du sénat ne fut jamais de persécuter personne pour sa croyance, que jamais aucun empereur ne voulut forcer les juifs à changer de religion, ni après la révolte sous *Vespasien*, ni après celle qui éclata sous *Adrien*. On insulta toujours à leur culte ; on s'en moqua ; on érigea des statues dans leur temple avant sa ruine ; mais jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *César*, ni d'aucun proconsul, ni du sénat romain, d'empêcher les juifs de croire à leur loi. Cette seule raison sert à faire voir quelle liberté eut le christianisme de s'étendre en secret, après s'être formé obscurément dans le sein du judaïsme.

Aucun des *Césars* n'inquiéta les chrétiens jusqu'à *Domitien*. *Dion-Cassius* dit qu'il y eut sous cet empereur

quelques personnes condamnées comme athées , & comme imitant les mœurs des Juifs. Il paraît que cette vexation , sur laquelle on a d'ailleurs si peu de lumières , ne fut ni longue , ni générale. On ne fait précisément , ni pourquoi il y eut quelques chrétiens bannis , ni pourquoi ils furent rappelés. Comment croire *Tertullien* qui , sur la foi d'*Hégésippe* , rapporte sérieusement que *Domitien* interrogea les petits-fils de l'apôtre *S^t Jude* , de la race de *David* , dont il redoutait les droits au trône de Judée , & que les voyant pauvres & misérables , il cessa la persécution ? S'il eût été possible qu'un empereur romain craignît des prétendus descendans de *David* , quand Jérusalem était détruite , sa politique n'en eût donc voulu qu'aux Juifs , & non aux chrétiens. Mais comment imaginer que le maître de la terre connue ait eu des inquiétudes sur les droits de deux petits-fils de *S^t Jude* au royaume de la Palestine , & les ait interrogés ? Voilà malheureusement comme l'histoire a été écrite par tant d'hommes plus pieux qu'éclairés.

Nerva , *Vespasien* , *Tite* , *Trajan* , *Adrien* , les *Antonins* , ne furent point persécuteurs. *Trajan* , qui avait renouvelé les défenses portées par la loi des douze tables contre les associations particulières , écrit à *Pline* : *Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens.* Ces mots essentiels , *il ne faut faire aucune recherche* , prouvent qu'ils purent se cacher , se maintenir avec prudence , quoique souvent l'envie des prêtres & la haine des Juifs les traînât aux tribunaux & aux supplices. Le peuple les haïssait , & surtout le peuple des provinces , toujours plus dur , plus superstitieux

& plus intolérant que celui de la capitale : il excitait les magistrats contre eux , il criait qu'on les exposât aux bêtes dans les cirques. *Adrien* non-seulement défendit à *Fondanus*, proconsul de l'Asie mineure de les persécuter ; mais son ordonnance porte : *Si on calomnie les chrétiens , châtiez sévèrement le calomniateur.*

C'est cette justice d'*Adrien* qui a fait si faussement imaginer qu'il était chrétien lui-même. Celui qui éleva un temple à *Antinoüs*, en aurait-il voulu élever à JESUS-CHRIST ?

Marc-Aurèle ordonna qu'on ne poursuivît point les chrétiens pour cause de religion. *Caracalla*, *Héliogabale*, *Alexandre*, *Philippe*, *Gallien*, les protégèrent ouvertement. Ils eurent donc tout le temps d'étendre & de fortifier leur église naissante. Ils tinrent cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente-six dans le troisième. Les autels étaient magnifiques dès le temps de ce troisième siècle. L'histoire ecclésiastique en remarque quelques-uns ornés de colonnes d'argent qui pesaient ensemble trois mille marcs. Les calices faits sur le modèle des coupes romaines, & les patènes étaient d'or pur.

Les chrétiens jouirent d'une si grande liberté, malgré les cris & les persécutions de leurs ennemis, qu'ils avaient publiquement, dans plusieurs provinces, des églises élevées sur les débris de quelques temples tombés ou ruinés. *Origène* & *S^t Cyprien* l'avouent ; & il faut bien que le repos de l'Eglise ait été long, puisque ces deux grands-hommes reprochent déjà à leurs contemporains le *luxé*, la *mollesse*, l'*avarice*, suite de la félicité & de l'abondance. *S^t Cyprien* se plaint expressément que plusieurs évêques, imitant

mal les saints exemples qu'ils avaient sous leurs yeux, accumulaient de grandes sommes d'argent, s'enrichissaient par l'usure, & ravissaient des terres par la fraude. Ce sont ses propres paroles : elles sont un témoignage évident du bonheur tranquille dont on jouissait sous les lois romaines. L'abus d'une chose en démontre l'existence.

Si *Décus*, *Maximin*, & *Dioclétien* persécutèrent les chrétiens, ce fut pour des raisons d'état : *Décus*, parce qu'ils tenaient le parti de la maison de *Philippe*, soupçonné quoiqu'à tort d'être chrétien lui-même : *Maximin*, parce qu'ils soutenaient *Gordien*. Ils jouirent de la plus grande liberté pendant vingt années sous *Dioclétien*. Non-seulement ils avaient cette liberté de religion que le gouvernement romain accorda de tout temps à tous les peuples, sans adopter leurs cultes ; mais ils participaient à tous les droits des Romains. Plusieurs chrétiens étaient gouverneurs de provinces. *Eusèbe* cite deux chrétiens, *Dorothee* & *Gorgonius*, officiers du palais, à qui *Dioclétien* prodiguait sa faveur. Enfin il avait épousé une chrétienne. Tout ce que nos déclamateurs écrivent contre *Dioclétien*, n'est donc qu'une calomnie fondée sur l'ignorance. Loin de les persécuter, il les éleva au point qu'il ne fut plus en son pouvoir de les abattre.

Dioclétien,
protecteur
des chré-
tiens.

En 303, *Maximien Galère*, qui les haïssait, engage *Dioclétien* à faire démolir l'église cathédrale de Nicomédie, élevée vis-à-vis le palais de l'empereur. Un chrétien plus qu'indiscret déchire publiquement l'édit ; on le punit. Le feu consume quelques jours après une partie du palais de *Galère* ; on en accuse les chrétiens : cependant il n'y eut point de peine de

mort décernée contre eux. L'édit portait qu'on brûlât leurs temples & leurs livres, qu'on privât leurs personnes de tous les honneurs.

Origine de la
persecution.

Jamais *Dioclétien* n'avait voulu jusque-là les contraindre en matière de religion. Il avait, après sa victoire sur les Perfes, donné des édits contre les manichéens attachés aux intérêts de la Perse, & secrets ennemis de l'empire romain. La seule raison d'état fut la cause de ces édits. S'ils avaient été dictés par le zèle de la religion, zèle que les conquérans ont si rarement, les chrétiens y auraient été enveloppés. Ils ne le furent pas; ils eurent par conséquent vingt années entières sous *Dioclétien* même pour s'affermir, & ne furent maltraités sous lui que pendant deux années; encore *Lactance*, *Eusèbe*, & l'empereur *Constantin* lui-même, imputent ces violences au seul *Galère*, & non à *Dioclétien*. Il n'est pas en effet vraisemblable qu'un homme assez philosophe pour renoncer à l'empire, l'ait été assez peu pour être un persécuteur fanatique.

Dioclétien n'était à la vérité qu'un soldat de fortune; mais c'est cela même qui prouve son extrême mérite. On ne peut juger d'un prince que par ses exploits & par ses lois. Ses actions guerrières furent grandes & ses lois justes. C'est à lui que nous devons la loi qui annulle les contrats de vente, dans lesquels il y a lésion d'outre-moitié. Il dit lui-même que l'humanité dicta cette loi, *humanum est*.

Il fut le père des pupilles trop négligés, il voulut que les capitaux de leurs biens portassent intérêt.

C'est avec autant de sagesse que d'équité, qu'en protégeant les mineurs, il ne voulut pas que jamais

ces mineurs pussent abuser de cette protection , en trompant leurs débiteurs. Il ordonna qu'un mineur qui aurait usé de fraude serait déchu du bénéfice de la loi. Il réprima les délateurs & les usuriers. Tel est l'homme que l'ignorance se représente d'ordinaire comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, & son règne comme une Saint-Barthelemi continuelle, ou comme la persécution des Albigeois. C'est ce qui est entièrement contraire à la vérité. L'ère des martyrs qui commence à l'avènement de *Dioclétien*, n'aurait donc dû être datée que deux ans avant son abdication, puisqu'il ne fit aucun martyr pendant vingt ans.

C'est une fable bien méprisable, qu'il ait quitté l'empire de regret de n'avoir pu abolir le christianisme. S'il l'avait tant persécuté, il aurait au contraire continué à régner pour tâcher de le détruire; & s'il fut forcé d'abdiquer, comme on l'a dit sans preuve, il n'abdiqua donc point par dépit & par regret. Le vain plaisir d'écrire des choses extraordinaires, & de grossir le nombre des martyrs, a fait ajouter des persécutions fausses & incroyables à celles qui n'ont été que trop réelles. On a prétendu que du temps de *Dioclétien*, en 287, le César *Maximien Hercule* envoya au martyre, au milieu des Alpes, une légion entière appelée *Thébèenne*, composée de six mille six cents hommes, tous chrétiens, qui tous se laissèrent massacrer sans murmurer. Cette histoire si fameuse ne fut écrite que près de deux cents ans après par l'abbé *Eucher*, qui la rapporte sur des ouï-dire. Mais comment *Maximien Hercule* aurait-il, comme on le dit, appelé d'Orient cette

Faux martyrs.

légion pour aller apaiser dans les Gaules une fédition réprimée depuis une année entière ? Pourquoi se ferait-il défaut de six mille six cents bons foldats dont il avait besoin , pour aller réprimer cette fédition ? Comment tous étaient-ils chrétiens fans exception ? Pourquoi les égorger en chemin ? Qui les aurait massacrés dans une gorge étroite , entre deux montagnes près de Saint-Maurice en Valais , où l'on ne peut ranger quatre cents hommes en ordre de bataille ; & où une légion résisterait aisément à la plus grande armée ? A quel propos cette boucherie , dans un temps où l'on ne persécutait pas , dans l'époque de la plus grande tranquillité de l'Eglise ; tandis que sous les yeux de *Dioclétien* même , à Nicomédie , vis-à-vis son palais , les chrétiens avaient un temple superbe ? *La profonde paix & la liberté entière dont nous jouissions* , dit Eusèbe , *nous fit tomber dans le relâchement*. Cette profonde paix , cette entière liberté s'accorde-t-elle avec le massacre de six mille six cents foldats ? Si ce fait incroyable pouvait être

Vrais martyrs.

vrai , (a) *Eusèbe* l'eût-il passé sous silence ? Tant de vrais martyrs ont scellé l'évangile de leur sang , qu'on ne doit point faire partager leur gloire à ceux qui n'ont pas partagé leurs souffrances. Il est certain que *Dioclétien* , les deux dernières années de son empire , & *Galère* , quelques années encore après , persécutèrent violemment les chrétiens de l'Asie mineure & des contrées voisines. Mais dans les Espagnes , dans les Gaules , dans l'Angleterre , qui étaient alors le partage de *Constance Chlore* , loin d'être poursuivis , ils virent leur religion dominante ; &

(a) Voyez les éclaircissemens sur cette histoire générale.

Eusèbe dit que *Maxence*, élu empereur à Rome en 306, ne persécuta personne.

Ils servirent utilement *Constance Chlore* qui les protégea, & dont la concubine *Hélène* embrassa publiquement le christianisme. Ils firent donc alors un grand parti dans l'Etat. Leur argent & leurs armes contribuèrent à mettre *Constantin* sur le trône. C'est ce qui le rendit odieux au sénat, au peuple romain, aux prétoriens, qui tous avaient pris le parti de *Maxence* son concurrent à l'empire. Nos historiens appellent *Maxence Tyran*, parce qu'il fut malheureux. Il est pourtant certain qu'il était le véritable empereur, puisque le sénat & le peuple romain l'avaient proclamé.

C H A P I T R E I X.

Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.

JESUS-CHRIST avait permis que les faux évangiles se mêlassent aux véritables, dès le commencement du christianisme ; & même, pour mieux exercer la foi des fidèles, les évangiles qu'on appelle aujourd'hui *apocryphes*, précédèrent les quatre ouvrages sacrés qui sont aujourd'hui les fondemens de notre foi ; cela est si vrai que les pères des premiers siècles, citent presque toujours quelqu'un de ces évangiles, qui ne subsistent plus. Ni *Barnabé*, ni *Clément*, ni *Ignace*, enfin tous, jusqu'à *Justin* ne citent

que ces évangiles apocryphes. *Clément*, par exemple, dans le VIII^e chap. épît. II, s'exprime ainsi : *Le Seigneur dit dans son évangile : si vous ne gardez pas le petit, qui vous confiera le grand ?* Or ces paroles ne sont ni dans *Matthieu*, ni dans *Marc*, ni dans *Luc*, ni dans *Jean*. Nous avons vingt exemples de pareilles citations.

Il est bien évident que dans les dix ou douze sectes qui partageaient les chrétiens dès le premier siècle, un parti ne se prévalait pas des évangiles de ses adversaires, à moins que ce ne fût pour les combattre ; chacun n'apportait en preuves que les livres de son parti. Comment donc les pères de notre véritable église, ont-ils pu citer les évangiles qui ne sont point canoniques ? Il faut bien que ces écrits fussent regardés alors comme authentiques & comme sacrés.

Ce qui paraîtrait encore plus singulier, si l'on ne savait pas de quels excès la nature humaine est capable, ce serait que dans toutes les sectes chrétiennes réprouvées par notre église dominante, il se fût trouvé des hommes, qui eussent souffert la persécution pour leurs évangiles apocryphes. Cela ne prouverait que trop que le faux zèle est martyr de l'erreur, ainsi que le véritable zèle est martyr de la vérité.

On ne peut diffimuler les fraudes pieuses que malheureusement les premiers chrétiens de toutes les sectes employèrent pour soutenir notre religion fautive, qui n'avait pas besoin de cet appui honteux. On supposa une lettre de *Pilate* à *Tibère*, dans laquelle

laquelle *Pilate* dit à cet empereur : „ Le DIEU des
 „ Juifs leur ayant promis de leur envoyer son saint
 „ du haut du ciel, qui serait leur roi à bien juste
 „ titre, & ayant promis qu'il naîtrait d'une vierge,
 „ le DIEU des Juifs l'a envoyé en effet, moi étant
 „ préfident en Judée. „

On supposa un prétendu édit de *Tibère*, qui mettait JESUS au rang des dieux ; on supposa des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & de *Paul* à *Sénèque*. On supposa le testament des douze patriarches, qui passa très-long-temps pour authentique, & qui fut même traduit en grec par *S^t Jean Chrysofome*. On supposa le testament de *Moïse*, celui d'*Enoc*, celui de *Joseph* : on supposa le célèbre livre d'*Enoc*, que l'on regarde comme le fondement de tout le christianisme, puisque c'est dans ce seul livre qu'on rapporte l'histoire de la révolte des anges précipités dans l'enfer, & changés en diables pour tenter les hommes. Ce livre fut forgé dès le temps des apôtres, & avant même qu'on eût les épîtres de *S^t Jude* qui cite les prophéties de cet *Enoc*, septième homme après *Adam*. C'est ce que nous avons déjà indiqué dans le chapitre des Indes.

On supposa une lettre de JESUS-CHRIST à un prétendu roi d'Edesse, dans le temps qu'Edesse n'avait point de roi & qu'elle appartenait aux Romains. (a)

On supposa les voyages de *S^t Pierre*, l'apocalypse de *S^t Pierre*, les actes de *S^t Pierre*, les actes de

(a) On donne à ce prétendu roi le nom propre d'*Abgare*, le roi *Abgare* à JESUS, & *Abgare* était le titre des anciens princes de ce petit pays.

S^t Paul, les actes de *Pilate*; on falsifia l'histoire de *Flavien-Josephe*, & l'on fut assez mal avisé pour faire dire à ce juif, si zélé pour sa religion juive, que JESUS était le CHRIST, le Messie.

On écrivit le roman de la querelle de *S^t Pierre* avec *Simon* le magicien, d'un mort, parent de *Néron*, qu'ils se chargèrent de ressusciter, de leur combat dans les airs, du chien de *Simon* qui apportait des lettres à *S^t Pierre*, & qui rapportait les réponses.

On supposa des vers des sibylles, qui eurent un cours si prodigieux, qu'il en est encore fait mention dans les hymnes que les catholiques romains chantent dans leurs églises.

Teste David cum sibyllâ.

Enfin on supposa un nombre prodigieux de martyrs que l'on confondit, comme nous l'avons déjà dit, avec les véritables.

Nous avons encore les actes du martyr de *S^t André* l'apôtre, qui sont reconnus pour faux par les plus pieux & les plus savans critiques, de même que les actes du martyr de *S^t Clément*.

Eusèbe de Césarée, au quatrième siècle, recueillit une grande partie de ces légendes. C'est-là qu'on voit d'abord le martyr de *S^t Jacques*, frère aîné de JESUS-CHRIST, qu'on prétend avoir été un bon juif, & même récabite, & que les juifs de Jérusalem appelaient *Jacques le juste*. Il passait les journées entières à prier dans le temple. Il n'était donc pas de la religion de son frère. Ils le pressèrent de déclarer que son frère était un imposteur, mais *Jacques* leur répondit:

Sachez qu'il est assis à la droite de la souveraine puissance de DIEU, & qu'il doit paraître au milieu des nuées, pour juger de-là tout l'univers.

Ensuite vient un *Siméon*, cousin-germain de JESUS-CHRIST, fils d'un nommé *Cléophas*, & d'une *Marie*, sœur de *Marie* mère de JESUS. On le fait libéralement évêque de Jérusalem. On suppose qu'il fut déferé aux Romains comme descendant en droite ligne du roi *David*; & l'on fait voir par-là qu'il avait un droit évident au royaume de Jérusalem, aussi-bien que *S^t Jude*. On ajoute que *Trajan*, craignant extrêmement la race de *David*, ne fut pas si clément envers *Siméon*, que *Domitien* l'avait été envers les petits-fils de *Jude*, & qu'il ne manqua pas de faire crucifier *Siméon*, de peur qu'il ne lui enlevât la Palestine. Il fallait que ce cousin-germain de JESUS-CHRIST fut bien vieux, puisqu'il vivait sous *Trajan* dans la cent septième année de notre ère vulgaire.

On supposa une longue conversation entre *Trajan* & *S^t Ignace* à Antioche. *Trajan* lui dit : *Qui es-tu, esprit impur, démon infernal ? Ignace* lui répondit : *Je ne m'appelle point esprit impur. Je m'appelle PORTE-DIEU.* Cette conversation est tout-à-fait vraisemblable.

Vient ensuite une *sainte Symphorose* avec ses sept enfans qui allèrent voir familièrement l'empereur *Adrien*, dans le temps qu'il bâtissait sa belle maison de campagne à Tibur. *Adrien*, quoiqu'il ne persécutât jamais personne, fit fendre en sa présence le cadet des sept frères, de la tête en bas; & fit tuer les six autres avec la mère par des genres différens de mort, pour avoir plus de plaisir.

Sainte Félicité & ses sept enfans, car il en faut toujours sept, est interrogée avec eux, jugée & condamnée par le préfet de Rome dans le champ de Mars, où l'on ne jugeait jamais personne. Le préfet jugeait dans le prétoire; mais on n'y regarda pas de si près.

S^t Polycarpe étant condamné au feu, on entend une voix du ciel, qui lui dit : *Courage, Polycarpe, sois ferme*; & aussitôt les flammes du bûcher se divisent & forment un beau dais sur sa tête, sans le toucher.

Un cabaretier chrétien, nommé *S^t Théodote*, rencontre dans un pré le curé *Fronton*, auprès de la ville d'Ancyre, on ne fait pas trop quelle année, & c'est bien dommage; mais c'est sous l'empereur *Dioclétien*. *Ce pré*, dit la légende recueillie par le révérend père *Bollandus*, *était d'un verd naissant, relevé par les nuances diverses que formaient les divers coloris des fleurs. Ah! le beau pré*, s'écria le saint cabaretier, *pour y bâtir une chapelle! Vous avez raison*, dit le curé *Fronton*, *mais il me faut des reliques. Allez, allez*, reprit *Théodote*, *jé vous en fournirai*. Il savait bien ce qu'il disait. Il y avait dans Ancyre sept vierges chrétiennes d'environ soixante-douze ans chacune. Elles furent condamnées par le gouverneur à être violées par tous les jeunes gens de la ville, selon les lois romaines, car ces légendes supposent toujours qu'on se fait souffrir ce supplice à toutes les filles chrétiennes.

Il ne se trouva heureusement aucun jeune homme qui voulût être leur exécuteur; il n'y eut qu'un jeune ivrogne qui eut assez de courage pour s'attaquer d'abord à *sainte Técuse*, la plus jeune de toutes, qui était dans sa soixante-onzième année. *Técuse* se

jeta à ses pieds , lui montra la *peau flasque de ses cuisses décharnées* , & tous ses rides pleins de crasse , &c. cela défarma le jeune homme. Le gouverneur indigné que les sept vieilles eussent conservé leur pucelage , les fit sur le champ prêtresses de *Diane* & de *Minerve* , & elles furent obligées de servir toutes nues ces deux déesses , dont pourtant les femmes n'approchaient jamais que voilées de la tête aux pieds.

Le cabaretier *Théodote* , les voyant ainsi toutes nues & ne pouvant souffrir cet attentat fait à leur pudeur , pria DIEU avec larmes , qu'il eût la bonté de les faire mourir sur le champ : aussitôt le gouverneur les fit jeter dans le lac d'Ancyre , une pierre au cou.

La bienheureuse *Técuse* apparut la nuit à *S^t Théodote*.
 » Vous dormez , mon fils , lui dit-elle , sans penser à
 » nous. Ne souffrez pas , mon cher *Théodote* , que nos
 » corps soient mangés par les truites. » *Théodote* rêva un jour entier à cette apparition.

La nuit suivante il alla au lac avec quelques-uns de ses garçons. Une lumière éclatante marchait devant eux , & cependant la nuit était fort obscure. Une pluie épouvantable tomba , & fit enfler le lac. Deux vieillards dont les cheveux , la barbe & les habits étaient blancs comme la neige , lui apparurent alors , & lui dirent : *Marchez , ne craignez rien , voici un flambeau céleste , & vous trouverez auprès du lac , un cavalier céleste , armé de toutes pièces , qui vous conduira.*

Aussitôt l'orage redoubla. Le cavalier céleste se présenta avec une lance énorme. Ce cavalier était le glorieux martyr *Sofandre* lui-même , à qui DIEU avait ordonné de descendre du ciel sur un beau cheval

pour conduire le cabaretier. Il poursuivit les sentinelles du lac, la lance dans les reins. Les sentinelles s'enfuirent. *Théodote* trouva le lac à sec, ce qui était l'effet de la pluie ; on emporta les sept vierges, & les garçons cabaretiers les enterrèrent.

La légende ne manque pas de rapporter leurs noms : c'étaient *sainte Técuse*, *sainte Alexandra*, *sainte Phainé*, hérétiques ; & *sainte Claudia*, *sainte Euphrasie*, *sainte Matrone*, & *sainte Julite*, catholiques.

Dès qu'on fut dans la ville d'Ancyre que ces sept pucelles avaient été enterrées, toute la ville fut en alarmes & en combustion, comme vous le croyez bien. Le gouverneur fit appliquer *Théodote* à la question. Voyez, disait *Théodote*, les biens dont JESUS-CHRIST comble ses serviteurs ; il me donne le courage de souffrir la question, & bientôt je serai brûlé. Il le fut en effet. Mais il avait promis des reliques au curé *Fronton*, pour mettre dans sa chapelle, & *Fronton* n'en avait point. *Fronton* monta sur un âne pour aller chercher ses reliques à Ancyre, & chargea son âne de quelques bouteilles d'excellent vin, car il s'agissait d'un cabaretier. Il rencontra des soldats qu'il fit boire. Les soldats lui racontèrent le martyre de *S^t Théodote*. Ils gardaient son corps, quoiqu'il eût été réduit en cendres. Il les enivra si bien, qu'il eut le temps d'enlever le corps. Il l'enfouit & bâtit sa chapelle. Hé bien, lui dit *S^t Théodote*, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques ?

Voilà ce que les jésuites *Bollandus* & *Papebroc* ne rougirent pas de rapporter dans leur histoire des saints : voilà ce qu'un moine, nommé dom *Ruinart*,

a l'insolente imbécillité d'inférer dans ses Actes sincères. (a)

Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix sept cents années n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de friponneries & d'imbécillités n'ont pu la détruire ; & nous révérons d'autant plus la vérité, que nous méprisons le mensonge.

C H A P I T R E X.

Suite de l'établissement du christianisme. Comment Constantin en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.

LE règne de *Constantin* est une époque glorieuse pour la religion chrétienne, qu'il rendit triomphante. On n'avait pas besoin d'y joindre des prodiges, comme l'apparition du *Labarum* dans les nuées, sans qu'on dise seulement en quel pays cet étendard apparut. Il ne fallait pas écrire que les gardes du *Labarum* ne pouvaient jamais être blessés. Le bouclier tombé du ciel dans l'ancienne Rome, l'*Ori flamme*

(a) *Le Franc*, évêque du Puy-en-Velay, dans une pastorale aux habitans de ce pays, a pris le parti de tous ces outrages ridicules faits à la raison & à la vraie piété. Que ne dit-il aussi que le prépuce de la verge de JESUS-CHRIST, soigneusement gardé au Puy-en-Velay, & une vieille statue d'Isis, qu'on y prend pour une image de la Vierge, sont des pièces authentiques ? Quelle infamie de vouloir toujours tromper les hommes ! & quelle sottise de s'imaginer qu'on les trompe aujourd'hui !

apporté à *S^t Denis* par un ange, toutes ces imitations du *Palladium* de Troye ne servent qu'à donner à la vérité l'air de la fable. De favans antiquaires ont fuffifamment réfuté ces erreurs que la philosophie défavoue, & que la critique détruit. Attachons-nous feulement à voir comment Rome cessa d'être Rome.

Pour développer l'histoire de l'esprit humain chez les peuples chrétiens, il fallait remonter jusqu'à *Constantin*, & même au-delà. C'est une nuit dans laquelle il faut allumer soi-même le flambeau dont on a befoin. On devrait attendre des lumières d'un homme tel qu'*Eusèbe* évêque de Césarée, confident de *Constantin*, ennemi d'*Athanase*, homme d'état, homme de lettres, qui le premier fit l'histoire de l'Eglise.

Eusèbe hif-
torien roma-
nesque.

Mais qu'on est étonné, quand on veut s'instruire dans les écrits de cet homme d'état, père de l'histoire ecclésiastique.

On y trouve, à propos de l'empereur *Constantin*, que „ DIEU a mis les nombres dans son unité, qu'il „ a embelli le monde par le nombre de deux, & que „ par le nombre de trois il le compofa de matière & „ de forme; qu'ensuite ayant doublé le nombre de „ deux, il inventa les quatre élémens : que c'est une „ chose merveilleufe qu'en fevant l'addition d'un, „ de deux, de trois & de quatre, on trouve le nombre „ de dix, qui est la fin, le terme & la perfection de „ l'unité; & que ce nombre dix si parfait, multiplié „ par le nombre plus parfait de trois, qui est l'image „ fenfible de la Divinité, il en réfulte le nombre des „ trente jours du mois. (a)

(a) *Eusèbe*, panégyrique de *Constantin*, chap. IV & V.

C'est ce même *Eusèbe* qui rapporte la lettre dont nous avons déjà parlé, d'un *Abgare* roi d'Edesse à JESUS-CHRIST, dans laquelle il lui offre sa *petite ville qui est assez propre*, & la réponse de JESUS-CHRIST au roi *Abgare*.

Il rapporte, d'après *Tertullien*, que sitôt que l'empereur *Tibère* eut appris par *Pilate* la mort de JESUS-CHRIST, *Tibère* qui chassait les Juifs de Rome, ne manqua pas de proposer au sénat d'admettre au nombre des dieux de l'empire, celui qu'il ne pouvait connaître encore que comme un homme de Judée, que le sénat n'en voulut rien faire, & que *Tibère* en fut extrêmement courroucé.

Il rapporte, d'après *Justin*, la prétendue statue élevée à *Simon le magicien*; il prend les juifs thérapeutes pour des chrétiens.

C'est lui qui, sur la foi d'*Hégésippe*, prétend que les petits-neveux de JESUS-CHRIST par son frère *Jude*, furent déferés à l'empereur *Domitien*, comme des personnages très-dangereux qui avaient un droit tout naturel au trône de *David*; que cet empereur prit lui-même la peine de les interroger, qu'ils répondirent qu'ils étaient de bons payfans, qu'ils labouraient de leurs mains un champ de trente-neuf arpens, le seul bien qu'ils possédassent.

Il calomnie les Romains autant qu'il le peut, parce qu'il était asiatique. Il ose dire que de son temps le sénat de Rome sacrifiait tous les ans un homme à *Jupiter*. Est-il donc permis d'imputer aux *Titus*, aux *Trajans*, aux divins *Antonins*, des abominations dont aucun peuple ne se souillait alors dans le monde connu?

C'est ainsi qu'on écrivait l'histoire dans ces temps où le changement de religion donna une nouvelle face à l'empire romain. *Grégoire* de Tours ne s'est point écarté de cette méthode, & on peut dire que jusqu'à *Guichardin* & *Machiavel*, nous n'avons pas eu une histoire bien faite. Mais la grossièreté même de tous ces monumens nous fait voir l'esprit du temps dans lequel ils ont été faits ; & il n'y a pas jusqu'aux légendes qui ne puissent nous apprendre à connaître les mœurs de nos nations.

Conduite de
Constantin.

Constantin, devenu empereur malgré les Romains, ne pouvait être aimé d'eux. Il est évident que le meurtre de *Licinius* son beau-frère, assassiné malgré la foi des sermens ; *Licinien* son neveu, massacré à l'âge de douze ans ; *Maximien* son beau-père, égorgé par son ordre à Marseille ; son propre fils *Crispus*, mis à mort après lui avoir gagné des batailles, son épouse *Fausta* étouffée dans un bain, toutes ces horreurs n'adoucirent pas la haine qu'on lui portait. C'est probablement la raison qui lui fit transférer le siège de l'empire à Byzance. On trouve dans le code Théodosien un édit de *Constantin*, où il déclare qu'il a fondé Constantinople par ordre de DIEU. Il feignait ainsi une révélation pour imposer silence aux murmures. Ce trait seul pourrait faire connaître son caractère. Notre avide curiosité voudrait pénétrer dans les replis du cœur d'un homme tel que *Constantin*, par qui tout changea bientôt dans l'empire romain ; séjour du trône, mœurs de la cour, usages, langage, habillemens, administration, religion. Comment démêler celui qu'un parti a peint comme le plus criminel des hommes, & un autre comme le plus vertueux ? Si

l'on pense qu'il fit tout servir à ce qu'il crut son intérêt on ne se trompera pas.

De savoir s'il fut cause de la ruine de l'empire, c'est une recherche digne de votre esprit. Il paraît évident qu'il fit la décadence de Rome. Mais en transportant le trône sur le Bosphore de Thrace, il posait dans l'Orient des barrières contre les invasions des barbares qui inondèrent l'empire sous ses successeurs, & qui trouvèrent l'Italie sans défense. Il semble qu'il ait immolé l'Occident à l'Orient. L'Italie tomba quand Constantinople s'éleva. Ce serait une étude curieuse & instructive que l'histoire politique de ces temps-là. Nous n'avons guère que des satires & des panégyriques. C'est quelquefois par les panégyriques même qu'on peut trouver la vérité. Par exemple, on comble d'éloges *Constantin*, pour avoir fait dévorer par les bêtes féroces, dans les jeux du cirque, tous les chefs des Francs, avec tous les prisonniers qu'il avait faits dans une expédition sur le Rhin. C'est ainsi que furent traités les prédécesseurs de *Clovis* & de *Charlemagne*. Les écrivains qui ont été assez lâches pour louer des actions cruelles, constatent au moins ces actions, & les lecteurs sages les jugent. Ce que nous avons de plus détaillé sur l'histoire de cette révolution, est ce qui regarde l'établissement de l'église & ses troubles.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à peine la religion chrétienne fut sur le trône, que la sainteté en fut profanée par des chrétiens, qui se livrèrent à la soif de la vengeance, lors même que leur triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. Ils massacrèrent dans la Syrie & dans la Palestine tous les magistrats

qui avaient sévi contre eux ; ils noyèrent la femme & la fille de *Maximin* ; ils firent périr dans les tourmens ses fils & ses parens. Les querelles , au fujet de la *Consubstantialité du Verbe* , troublèrent le monde & l'enfnglantèrent. Enfin , *Ammien Marcellin* dit que les chrétiens de son temps se déchiraient entre eux comme des bêtes féroces. (*) Il y avait de grandes vertus qu'*Ammien* ne remarque pas : elles sont presque toujours cachées , surtout à des yeux ennemis , & les vices éclatent.

L'église de Rome fut préservée de ces crimes & de ces malheurs ; elle ne fut d'abord ni puissante ni fouillée ; elle resta long-temps tranquille & sage au milieu d'un sénat & d'un peuple qui la méprisaient. Il y avait dans cette capitale du monde connu sept cents temples , grands ou petits , dédiés aux dieux *majorum & minorum gentium*. Ils subsistèrent jusqu'à *Théodose* ; & les peuples de la campagne persistèrent long-temps après lui dans leur ancien culte. C'est ce qui fit donner aux sectateurs de l'ancienne religion le nom de *païens* , *pagani* , du nom des bourgades appelées *Pagi* , dans lesquelles on laissa subsister l'idolâtrie , jusqu'au huitième siècle ; de sorte que le nom de païen ne signifie que payfan , villageois.

Donation de
Constantin.

On fait assez sur quelle imposture est fondée la donation de *Constantin* ; mais cette pièce est aussi rare que curieuse. Il est utile de la transcrire ici pour faire

(*) *N. B.* Ces propres paroles se trouvent au livre 22 d'*Ammien Marcellin*, chap. 5. Un misérable cuistre de collège, ex-jésuite, nommé *Nonotte*, auteur d'un libelle intitulé, *Erreurs de V. . .* a osé soutenir que ces paroles ne sont point dans *Ammien Marcellin*. Il est utile qu'un calomniateur ignorant soit confondu. *Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique christianorum, expertus.* *Ammien. Idem dicit Chrysostomus, homelia in Ep. Pauli ad Cor.* ajoute naïvement *Henri de Valois* dans ses notes sur *Ammien*.

connaître l'excès de l'absurde insolence de ceux qui gouvernaient les peuples, & l'excès de l'imbécillité des gouvernés. C'est *Constantin* qui parle (*)

» Nous, avec nos fatrapes & tous le sénat, &
 » le peuple fournis au glorieux empire, nous avons
 » jugé utile de donner au successeur du prince des
 » apôtres une plus grande puissance, que celle que
 » notre sérénité & notre mansuétude ont sur la terre.
 » Nous avons résolu de faire honorer la sacro-sainte
 » Eglise romaine plus que notre puissance impériale
 » qui n'est que terrestre; & nous attribuons au sacré
 » siège du bienheureux *Pierre* toute la dignité, toute
 » la gloire, & toute la puissance impériale. Nous
 » possédons les corps glorieux de *S^t Pierre* & de
 » *S^t Paul*, & nous les avons honorablement mis
 » dans des caisses d'ambre, que la force des quatre
 » élémens ne peut casser. Nous avons donné plu-
 » sieurs grandes possessions en Judée, en Grèce, dans
 » l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Italie, pour fournir
 » aux frais de leurs luminaires. Nous donnons, en
 » outre à *Silvestre* & à ses successeurs, notre palais
 » de Latran, qui est plus beau que tous les autres
 » palais du monde.

» Nous lui donnons notre diadème, notre cou-
 » ronne, notre mître, tous les habits impériaux que
 » nous portons, & nous lui remettons la dignité
 » impériale, & le commandement de la cavalerie.
 » Nous voulons que les révérendissimes clercs de la
 » sacro-sainte romaine église jouissent de tous les

(*) Voyez l'ouvrage connu sous le titre de Décret de *Gratien*, où cette pièce est insérée. Ce décret est une compilation faite par *Gratien*, bénédictin du douzième siècle.

» droits du sénat. Nous les créons tous patrices &
 » consuls. Nous voulons que leurs chevaux soient
 » toujours ornés de caparaçons blancs, & que nos
 » principaux officiers tiennent ces chevaux par la
 » bride, comme nous avons conduit nous-mêmes
 » par la bride le cheval du sacré pontife.

» Nous donnons en pur don au bienheureux pon-
 » tife la ville de Rome, & toutes les villes occi-
 » dentales de l'Italie, comme aussi les autres villes
 » occidentales des autres pays. Nous cédon la place
 » au saint père; nous nous démettons de la domi-
 » nation sur toutes ces provinces; nous nous retirons
 » de Rome, & transportons le siège de notre empire
 » en la province de Byzance; n'étant pas juste
 » qu'un empereur terrestre ait le moindre pouvoir
 » dans les lieux où DIEU a établi le chef de la reli-
 » gion chrétienne.

» Nous ordonnons que cette nôtre donation
 » demeure ferme jusqu'à la fin du monde; & que si
 » quelqu'un défobéit à notre décret, nous voulons
 » qu'il soit damné éternellement, & que les apôtres
 » *Pierre & Paul* lui soient contraires en cette vie &
 » en l'autre, & qu'il soit plongé au plus profond de
 » l'enfer avec le diable. Donné sous le consulat de
 » *Constantin & de Gallicanus.* »

Croira-t-on un jour qu'une si ridicule imposture, très-digne de *Gille & de Pierrot*, ou de *Nonotte*, ait été généralement adoptée pendant plusieurs siècles? Croira-t-on qu'en 1478 on brûla dans Strasbourg des chrétiens qui osaient douter que *Constantin* eût cédé l'empire romain au pape?

Constantin donna en effet, non au seul évêque de Rome, mais à la cathédrale qui était l'église de Saint-Jean, mille marcs d'or, & trente mille d'argent, avec quatorze mille fous de rente, & des terres dans la Calabre. Chaque empereur ensuite augmenta ce patrimoine. Les évêques de Rome en avaient besoin. Les missions qu'ils envoyèrent bientôt dans l'Europe païenne, les évêques chassés de leurs sièges, auxquels ils donnèrent un asile, les pauvres qu'ils nourrirent, les mettaient dans la nécessité d'être très-riches. Le crédit de la place, supérieur aux richesses, fit bientôt du pasteur des chrétiens de Rome, l'homme le plus considérable de l'Occident. La piété avait toujours accepté ce ministère; l'ambition le brigua. On se disputa la chaire; il y eut deux anti-papes dès le milieu du quatrième siècle; & le consul *Prétextat* idolâtre, disait, en 466, *faites-moi évêque de Rome, & je me fais chrétien.*

Cependant cette évêque n'avait d'autre pouvoir que celui que peut donner la vertu, le crédit, ou l'intrigue dans des circonstances favorables. Jamais aucun pasteur de l'Eglise n'eut la juridiction contentieuse, encore moins les droits régaliens. Aucun n'eut ce qu'on appelle *jus terreni*, ni droit de territoire, ni droit de prononcer *do, dico, addico*. Les empereurs restèrent les juges suprêmes de tout, hors du dogme. Ils convoquèrent les conciles. *Constantin* à Nicée reçut & jugea les accusations que les évêques portèrent les uns contre les autres. Le titre de *souverain pontife* resta même attaché à l'empire.

C H A P I T R E X I.

Causes de la chute de l'empire romain.

SI quelqu'un avait pu raffermir l'empire, ou du moins retarder sa chute, c'était l'empereur *Julien*. Il n'était point un soldat de fortune, comme les *Dioclétien* & les *Théodose*. Né dans la pourpre, élu par les armées, chéri des soldats, il n'avait point de factions à craindre; on le regardait, depuis ses victoires en Allemagne, comme le plus grand capitaine de son siècle. Nul empereur ne fut plus équitable & ne rendit la justice plus impartialement, non pas même *Marc-Aurèle*. Nul philosophe ne fut plus sobre & plus continent. Il régnait donc par les lois, par la valeur & par l'exemple. Si sa carrière eût été plus longue, il est à préférer que l'empire eût moins chancelé après sa mort.

Deux fléaux détruisirent enfin ce grand colosse, les barbares & les disputes de religion.

Quant aux barbares, il est aussi difficile de se faire une idée nette de leurs incursions que de leur origine. *Procope*, *Jornandès*, nous ont débité des fables que tous nos auteurs copient. Mais le moyen de croire que des Huns, venus du nord de la Chine, aient passé les Palus-Méotides à gué & à la suite d'une biche, & qu'ils aient chassé devant eux, comme des troupeaux de moutons, des nations belliqueuses, qui habitaient les pays aujourd'hui nommés la Crimée,

une

une partie de la Pologne, l'Ukraine, la Moldavie, la Valachie? Ces peuples robustes & guerriers, tels qu'ils le font encore aujourd'hui, étaient connus des Romains sous le nom général des *Goths*. Comment ces *Goths* s'enfuirent-ils sur les bords du Danube, dès qu'ils virent paraître les Huns? Comment demandèrent-ils à mains jointes que les Romains daignassent les recevoir? & comment, dès qu'ils furent passés, ravagèrent-ils tout jusqu'aux portes de Constantinople, à main armée?

Tout cela ressemble à des contes d'*Hérodote*, & à d'autres contes non moins vantés. Il est bien plus vraisemblable que tous ces peuples coururent au pillage les uns après les autres. Les Romains avaient volé les nations; les *Goths* & les Huns vinrent voler les Romains.

Mais pourquoi les Romains ne les exterminèrent-ils pas, comme *Marius* avait exterminé les Cimbres? c'est qu'il ne se trouvait point de *Marius*; c'est que les mœurs étaient changées; c'est que l'empire était partagé entre les ariens & les athanasiens. On ne s'occupait que de deux objets, les courses du cirque & les trois hypostases. L'empire romain avait alors plus de moines que de soldats; & ces moines couraient en troupes de ville en ville, pour soutenir ou pour détruire la consubstantialité du verbe. Il y en avait soixante & dix mille en Egypte.

Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire; car non-seulement les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques, mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fautive, religion ridicule

fans doute, mais sous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix siècles.

Les descendans des *Scipions* étant devenus des controversistes, les évêchés étant plus brigüés que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la considération personnelle ayant passé des *Hortensius* & des *Cicéron*, aux *Cyrille*, aux *Grégoire*, aux *Ambroïse*, tout fut perdu; & si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est que l'empire romain ait subsisté encore un peu de temps.

Théodose, qu'on appelle le grand *Théodose*, paya un tribut au superbe *Alaric*, sous le nom de pension du trésor impérial. *Alaric* mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, & la seconde, il la mit au pillage. Tel était alors l'avilissement de l'Empire, que ce goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le misérable empereur d'Occident *Honorius* tremblait dans Ravenne où il s'était réfugié.

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un empereur nommé *Attale* qui venait recevoir ses ordres dans son anti-chambre. L'histoire nous a conservé deux anecdotes concernant *Honorius*, qui montrent bien tout l'excess de la turpitude de ces temps. La première, qu'une des causes du mépris où *Honorius* était tombé, c'est qu'il était impuissant; la seconde, c'est qu'on proposa à cet *Attale* empereur, valet d'*Alaric*, de châtrer *Honorius* pour rendre son ignominie plus complète.

Après *Alaric* vint *Attila*, qui ravageait tout de la Chine jusqu'à la Gaule. Il était si grand, & les empereurs *Théodose* & *Valentinien III* si petits, que la

princesse *Honorio*, sœur de *Valentinien III*, lui proposa de l'épouser. Elle lui envoya son anneau pour gage de sa foi; mais avant qu'elle eût réponse d'*Attila*, elle était déjà grosse de la façon d'un de ses domestiques.

Lorsqu'*Attila* eut détruit la ville d'Aquilée, *Léon*, évêque de Rome, vint mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur *Valentinien III* était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape *Léon* avait fait trembler *Attila*; qu'il était venu à ce hun avec un air & un ton de maître; qu'il était accompagné de *S^t Pierre* & de *S^t Paul*, armés tous deux d'épées flamboyantes, qui étaient visiblement les deux glaives de l'église de Rome. Cette manière d'écrire l'histoire, a duré chez les chrétiens jusqu'au seizième siècle sans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'*Attila*.

Que faisaient cependant les empereurs? ils assemblaient des conciles. C'était tantôt pour l'ancienne querelle des partisans d'*Athanase*, tantôt pour les donatistes; & ces disputes agitaient l'Afrique quand le vandale *Genferic* la subjuga. C'était ailleurs pour les argumens de *Nestorius* & de *Cyrille*, pour les subtilités d'*Eutychès*; & la plupart des articles de foi se décidaient quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva sous *Théodose II* dans un concile convoqué par lui à Ephèse, concile qu'on appelle encore aujourd'hui le brigandage. Enfin, pour bien

connaître l'esprit de ce malheureux temps, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par *Théodose II* qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur ; & que ce César fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople.

Pendant ces troubles mêmes, les Francs envahissaient la Gaule ; les Visigoths s'emparaient de l'Espagne ; les Ostrogoths, sous *Théodose*, dominaient en Italie, bientôt après chassés par les Lombards. L'empire romain, du temps de *Clovis*, n'existait plus que dans la Grèce, l'Asie mineure & dans l'Egypte ; tout le reste était la proie des barbares. Scythes, Vandales & Francs se firent chrétiens pour mieux gouverner les provinces chrétiennes assujetties par eux : car il ne faut pas croire que ces barbares fussent sans politique ; ils en avaient beaucoup, & en ce point tous les hommes sont à-peu-près égaux. L'intérêt rendit donc chrétiens ces déprédateurs ; mais ils n'en furent que plus inhumains. Le jésuite *Daniel*, historien français, qui déguise tant de choses, n'ose dissimuler que *Clovis* fut beaucoup plus sanguinaire, & se souilla de plus grands crimes après son baptême, que tandis qu'il était païen. Et ces crimes n'étaient pas de ces forfaits héroïques qui éblouissent l'imbécillité humaine ; c'étaient des vols & des parricides. Il suborna un prince de Cologne qui assassina son père, après quoi il fit massacrer le fils ; il tua un roitelet de Cambrai qui lui montrait ses trésors. Un citoyen moins coupable eût été traîné au supplice, & *Clovis* fonda une monarchie.

CHAPITRE XII.

Suite de la décadence de l'ancienne Rome.

QUAND les Goths s'emparèrent de Rome après les Hérules; quand le célèbre *Theodoric*, non moins puissant que le fut depuis *Charlemagne*, eut établi le siège de son empire à Ravenne, au commencement de notre sixième siècle, sans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger, il exerça sur les Romains précisément la même autorité que les césars; conservant le sénat, laissant subsister la liberté de religion, soumettant également aux lois civiles, orthodoxes, ariens & idolâtres; jugeant les Goths par les lois gothiques, & les Romains par les lois romaines; présidant par ses commissaires aux élections des évêques; défendant la simonie, apaisant des schismes. Deux papes se disputaient la chaire épiscopale; il nomma le pape *Symmaque*, & ce pape *Symmaque* étant accusé, il le fit juger par ses *Missi-dominici*.

Athalaric son petit-fils régla les élections des papes, & de tous les autres métropolitains de ses royaumes, par un édit qui fut observé; édit rédigé par *Cassiodore* son ministre, qui depuis se retira au Mont-Cassin, & embrassa la règle de Saint-Benoît; édit auquel le pape *Jean II* se soumit sans difficulté.

Quand *Bélisaire* vint en Italie, & qu'il la remit sous le pouvoir impérial, on fait qu'il exila le pape *Silvère*, & qu'en cela il ne passa point les bornes de

son autorité , s'il passa celles de la justice. *Bélisaire*, & ensuite *Narsès*, ayant arraché Rome au joug des Goths, d'autres barbares, Gépides, Francs, Germains, inondèrent l'Italie. Tout l'empire occidental était dévasté & déchiré par des sauvages. Les Lombards établirent leur domination dans toute l'Italie citérieure. *Alboin*, fondateur de cette nouvelle dynastie, n'était qu'un brigand barbare ; mais bientôt les vainqueurs adoptèrent les mœurs, la politesse, la religion des vaincus. C'est ce qui n'était pas arrivé aux premiers Francs, aux Bourguignons, qui portèrent dans les Gaules leur langage grossier, & leurs mœurs encore plus agrestes. La nation lombarde était d'abord composée de païens & d'ariens. Leur roi *Rotharic* publia, vers l'an 640, un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions, de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique, & un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages.

Entière liberté de conscience en Italie, mais courte.

Le royaume de Lombardie s'étendit depuis le Piémont jusqu'à Brindes & à la terre d'Otrante; il renfermait Bénévent, Bari, Tarente; mais il n'eut ni la Pouille, ni Rome, ni Ravenne. Ces pays demeurèrent annexés au faible empire d'Orient. L'Eglise romaine avait donc repassé de la domination des Goths à celle des Grecs. Un *Exarque* gouvernait Rome au nom de l'empereur; mais il ne résidait point dans cette ville, presque abandonnée à elle-même. Son séjour était à Ravenne, d'où il envoyait ses ordres au duc ou préfet de Rome, & aux sénateurs, qu'on appelait encore *Pères conscripts*. L'apparence du

gouvernement municipal subsistait toujours dans cette ancienne capitale si déchue, & les sentimens républicains n'y furent jamais éteints. Ils se soutenaient par l'exemple de Venise, république fondée d'abord par la crainte & par la misère, & bientôt élevée par le commerce & par le courage. Venise était déjà si puissante, qu'elle rétablit au huitième siècle l'exarque *Scholastique* qui avait été chassé de Ravenne.

Quelle était donc aux septième & huitième siècles la situation de Rome? celle d'une ville malheureuse, mal défendue par les exarques, continuellement menacée par les Lombards, & reconnaissant toujours les empereurs pour ses maîtres. Le crédit des papes augmentait dans la défolation de la ville. Ils en étaient souvent les consolateurs & les pères; mais toujours sujets, ils ne pouvaient être consacrés qu'avec la permission expresse de l'exarque. Les formules par lesquelles cette permission était demandée & accordée, subsistent encore. (a) Le clergé romain écrivait au métropolitain de Ravenne, & demandait la protection de sa *Beatitudo* auprès du gouverneur; ensuite le pape envoyait à ce métropolitain sa profession de foi.

Papes ne peuvent être consacrés qu'avec la permission de l'exarque.

Le roi lombard *Astolfe* s'empara enfin de tout l'exarchat de Ravenne, en 751, & mit fin à cette vice-royauté impériale qui avait duré cent quatre-vingt-trois ans.

Comme le duché de Rome dépendait de l'exarchat de Ravenne, *Astolfe* prétendit avoir Rome par le droit de sa conquête. Le pape *Etienne II*, seul défenseur

(a) Dans le *Diarium Romanum*.

374 D E C A D E N C E D E R O M E .

des malheureux Romains , envoya demander du secours à l'empereur *Constantin* surnommé *Copronyme*. Ce misérable empereur envoya pour tout secours un officier du palais , avec une lettre pour le roi lombard. C'est cette faiblesse des empereurs grecs qui fut l'origine du nouvel empire d'Occident , & de la grandeur pontificale.

Vous ne voyez avant ce temps aucun évêque qui ait aspiré à la moindre autorité temporelle , au moindre territoire. Comment l'auraient-ils osé ? leur législateur fut un pauvre qui catéchisa des pauvres. Les successeurs de ces premiers chrétiens furent pauvres. Le clergé ne fit un corps que sous *Constantin I* ; mais cet empereur ne souffrit pas qu'un évêque fût propriétaire d'un seul village. Ce ne peut être que dans des temps d'anarchie , que les papes aient obtenu quelques seigneuries. Ces domaines furent d'abord médiocres. Tout s'agrandit , & tout tombe avec le temps.

Lorsqu'on passe de l'histoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident , on ressemble à un voyageur qui , au sortir d'une ville superbe , se trouve dans des déserts couverts de ronces. Vingt jargons barbares succèdent à cette belle langue latine , qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces sages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémisphère , on ne trouve plus que des coutumes sauvages. Les cirques , les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces sont changés en masures couvertes de paille. Ces grands chemins si beaux , si solides , établis du pied du capitole jusqu'au mont Taurus , sont couverts d'eaux croupissantes. La

même révolution se fait dans les esprits; & *Grégoire de Tours*, le moine de Saint-Gall *Frédegair*, font nos *Polybe* & nos *Tite-Live*. L'entendement humain s'abrutit dans les superstitions les plus lâches & les plus insensées. Ces superstitions sont portées au point que des moines deviennent seigneurs & princes; ils ont des esclaves, & ces esclaves n'osent pas même se plaindre. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle, & n'en sort que par des convulsions terribles.

C H A P I T R E X I I I.

Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettres de St Pierre à Pepin, maire de France devenu roi. Prétendues donations au saint-siège.

IL n'y a que trois manières de subjuguier les hommes; celle de les policer en leur proposant des lois, celle d'employer la religion pour appuyer ces lois, celle enfin d'égorger une partie d'une nation pour gouverner l'autre: je n'en connais pas une quatrième. Toutes les trois demandent des circonstances favorables. Il faut remonter à l'antiquité la plus reculée pour trouver des exemples de la première; encore sont-ils suspects. *Charlemagne*, *Clovis*, *Théodoric*, *Alboin*, *Alaric* se servirent de la troisième; les papes employèrent la seconde.

Le pape n'avait pas originairement plus de droit sur Rome, que *S^t Augustin* n'en aurait eu, par exemple, à la souveraineté de la petite ville d'Hippone. Quand même *S^t Pierre* aurait demeuré à Rome, comme on l'a dit sur ce qu'une de ses épîtres est datée de Babylone; quand même il eût été évêque de Rome, dans un temps où il n'y avait certainement aucun siège particulier, ce séjour dans Rome ne pouvait donner le trône des *Césars*; & nous avons vu que les évêques de Rome ne se regardèrent, pendant sept cents ans, que comme des sujets.

Rome tant de fois saccagée par les barbares, abandonnée des empereurs, pressée par les Lombards, incapable de rétablir l'ancienne république, ne pouvait plus prétendre à la grandeur. Il lui fallait du repos: elle l'aurait goûté si elle avait pu dès-lors être gouvernée par son évêque, comme le furent depuis tant de villes d'Allemagne; & l'anarchie eût au moins produit ce bien. Mais il n'était pas encore reçu dans l'opinion des chrétiens, qu'un évêque pût être souverain; quoiqu'on eût dans l'histoire du monde tant d'exemples de l'union du sacerdoce & de l'empire dans d'autres religions.

Le pape *Grégoire III*, recourut le premier à la protection des Francs, contre les Lombards & contre les empereurs. *Zacharie* son successeur, animé du même esprit, reconnut *Pepin* ou *Pipin*, maire du palais, usurpateur du royaume de France, pour roi légitime. On a prétendu que *Pepin*, qui n'était que premier ministre, fit demander d'abord au pape quel

était le vrai roi, ou de celui qui n'en avait que le droit & le nom, ou de celui qui en avait l'autorité & le mérite? & que le pape décida que le ministre devait être roi. Il n'a jamais été prouvé qu'on ait joué cette comédie; mais ce qui est vrai, c'est que le pape *Etienne III* appela *Pepin* à son secours contre les Lombards, qu'il vint en France se jeter aux pieds de *Pepin*, & ensuite le couronner avec des cérémonies qu'on appelait *sacre*. C'était une imitation d'un ancien appareil judaïque. *Samuël* avait versé de l'huile sur la tête de *Saül*; les rois lombards se faisaient ainsi sacrer; les ducs de Bénévent même avait adopté cet usage, pour en imposer aux peuples. On employait l'huile dans l'installation des évêques; & l'on croyait imprimer un caractère de sainteté au diadème, en y joignant une cérémonie épiscopale. Un roi goth, nommé *Vamba*, fut sacré en Espagne avec de l'huile bénite, en 674. Mais les Arabes vainqueurs firent bientôt oublier cette cérémonie, que les Espagnols n'ont jamais renouvelée.

Le pape vient implorer le maire *Pepin* en 754.

Pepin ne fut donc pas le premier roi sacré en Europe, comme nous l'écrivons tous les jours. Il avait déjà reçu cette onction de l'anglais *Boniface*, missionnaire en Allemagne, & évêque de Maïence, qui ayant voyagé long-temps en Lombardie, le sacra suivant l'usage de ce pays.

Pepin n'est pas le premier roi sacré en Europe, comme on le dit.

Remarquez attentivement que ce *Boniface* avait été créé évêque de Maïence par *Carloman*, frère de l'usurpateur *Pepin*, sans aucun concours du pape, sans que la cour romaine influât alors sur la nomination des évêchés dans le royaume des Francs.

378 S A C R E D E P E P I N .

Rien ne vous convaincra plus que toutes les lois civiles & ecclésiastiques sont dictées par la convenance , que la force les maintient , que la faiblesse les détruit , & que le temps les change. Les évêques de Rome prétendaient une autorité suprême & ne l'avaient pas. Les papes , sous le joug des rois lombards , auraient laissé toute la puissance ecclésiastique en France , au premier franc qui les aurait délivrés du joug en Italie.

Second sacre
de Pepin.

Le pape *Etienne* avait plus besoin de *Pepin* , que *Pepin* n'avait besoin de lui ; il y paraît bien , puisque ce fut le prêtre qui vint implorer la protection du guerrier. Le nouveau roi fit renouveler son sacre par l'évêque de Rome dans l'église de Saint-Denis : ce fait paraît singulier. On ne se fait pas couronner deux fois , quand on croit la première cérémonie suffisante. Il paraît donc que dans l'opinion des peuples , un évêque de Rome était quelque chose de plus saint , de plus autorisé , qu'un évêque d'Allemagne ; que les moines de Saint-Denis , chez qui se faisait le second sacre , attachaient plus d'efficacité à l'huile répandue sur la tête d'un franc , par un évêque romain , qu'à l'huile répandue par un missionnaire de Maïence ; & que le successeur de *S^t Pierre* avait plus droit qu'un autre de légitimer une usurpation.

Pepin fut le premier roi sacré en France , & non le seul qui l'y ait été par un pontife de Rome ; car *Innocent III* couronna depuis , & sacra *Louis le jeune* à Reims. *Clovis* n'avait été ni couronné , ni sacré roi par l'évêque *Remi*. Il y avait long-temps qu'il régnait quand il fut baptisé. S'il avait reçu l'onction

royale, les successeurs auraient adopté une cérémonie si solemnelle, devenue bientôt nécessaire. Aucun ne fut sacré jusqu'à *Pepin*, qui reçut l'onction dans l'abbaye de Saint-Denis.

Ce ne fut que trois cents ans après *Clovis*, que l'archevêque de Reims, *Hincmar*, écrivit qu'au sacre de *Clovis* un pigeon avait apporté du ciel une fiole que l'on appelle la *sainte ampoule*. Peut-être crut-il fortifier par cette fable le droit de sacrer les rois, que ces métropolitains commençaient alors à exercer. Ce droit ne s'établit qu'avec le temps, comme tous les autres usages : & ces prélats, long-temps après, sacrèrent constamment les rois, depuis *Philippe I* jusqu'à *Henri IV*, qui fut couronné à Chartres, & oint de l'ampoule de *S^t Martin*, parce que les ligueurs étaient maîtres de l'ampoule de *S^t Remi*.

Il est vrai que ces cérémonies n'ajoutent rien aux droits des monarques, mais elles semblent ajouter à la vénération des peuples.

Il n'est pas douteux que cette cérémonie du sacre, ^{Origine du} aussi-bien que l'usage d'élever les rois francs, goths ^{sacre.} & lombards sur un bouclier, ne vinssent de Constantinople. L'empereur *Cantacuzène* nous apprend lui-même que c'était un usage immémorial d'élever les empereurs sur un bouclier soutenu par les grands officiers de l'Empire & par le patriarche; après quoi l'empereur montait du trône au pupitre de l'église, & le patriarche faisait le signe de la croix sur sa tête, avec un plumasseau trempé dans de l'huile bénite; les diacres apportaient la couronne; le principal officier, ou le prince du sang impérial le plus proche, mettait la couronne sur la tête du nouveau César;

le patriarche & le peuple criaient : *Il en est digne*. Mais au sacre des rois d'Occident, l'évêque dit au peuple : *Voulez-vous ce roi?* & ensuite le roi fait serment au peuple après l'avoir fait aux évêques.

Le pape *Etienne* ne s'en tint pas avec *Pepin* à cette cérémonie ; il défendit aux Français, sous peine d'excommunication, de se donner jamais des rois d'une autre race. Tandis que cet évêque, chassé de sa patrie, & suppliant dans une terre étrangère, avait le courage de donner des lois, sa politique prenait une autorité qui assurait celle de *Pepin* ; & ce prince, pour mieux jouir de ce qui ne lui était pas dû, laissait au pape des droits qui ne lui appartenaient pas.

Hugues-Capet en France, & *Conrad* en Allemagne, firent voir depuis qu'une telle excommunication n'est pas une loi fondamentale.

Cependant l'opinion qui gouverne le monde, imprima d'abord dans les esprits un si grand respect pour la cérémonie faite par le pape à Saint-Denis, qu'*Eginhard* secrétaire de *Charlemagne*, dit en termes exprès, que le roi *Hilderic* fut déposé par ordre du pape *Etienne*.

Tous ces événemens ne font qu'un tissu d'injustice, de rapine, de fourberie. Le premier des domestiques d'un roi de France dépouillait son maître *Hilderic III*, l'enfermait dans le couvent de Saint-Bertin, tenait en prison le fils de son maître dans le couvent de Fontenelle en Normandie ; un pape venait de Rome consacrer ce brigandage.

Usage de
baïser les
pieds.

On croirait que c'est une contradiction que ce pape fût venu en France se prosterner aux pieds

de *Pepin*, & disposer ensuite de la couronne ; mais non : ces prosternemens n'étaient regardés alors que comme le sont aujourd'hui nos révérences. C'était l'ancien usage de l'Orient. On saluait les évêques à genoux ; les évêques saluaient de même les gouverneurs de leurs diocèses. *Charles*, fils de *Pepin*, avait embrassé les pieds du pape *Etienne* à Saint-Maurice en Valais : *Etienne* embrassa ceux de *Pepin*. Tout cela était sans conséquence, Mais peu à peu les papes attribuèrent à eux seuls cette marque de respect. On prétend que le pape *Adrien I* fut celui qui exigea qu'on ne parût jamais devant lui sans lui baiser les pieds. Les empereurs & les rois se soumirent depuis, comme les autres, à cette cérémonie, qui rendait la religion romaine plus vénérable à la populace, mais qui a toujours indigné tous les hommes d'un ordre supérieur.

On nous dit que *Pepin* passa les monts en 754, Donation de *Pepin* aux papes, très-suspecte. que le Lombard *Astolfe*, intimidé par la seule présence du franc, céda aussitôt au pape tout l'exarchat de Ravenne, que *Pepin* repassa les monts, & qu'à peine s'en fut-il retourné, qu'*Astolfe*, au lieu de donner Ravenne au pape, mit le siège devant Rome. Toutes les démarches de ces temps-là étaient si irrégulières, qu'il se pourrait à toute force que *Pepin* eût donné aux papes l'exarchat de Ravenne, qui ne lui appartenait point, & qu'il eût même fait cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la faire exécuter. Cependant il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que *Pepin*, qui avait détrôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présens. Rien

n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres. Le bibliothécaire *Anastase*, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de *Pepin*, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, les meilleurs publicistes d'Allemagne la réfutent, la cour romaine ne peut la prouver, mais elle en jouit.

Il régnait alors dans les esprits un mélange bizarre de politique & de simplicité, de grossièreté & d'artifice, qui caractérise bien la décadence générale. *Etienne* feignit une lettre de *S^t Pierre*, adressée du ciel à *Pepin* & à ses enfans; elle mérite d'être rapportée; la voici : » *Pierre* appelé apôtre par JESUS-CHRIST » fils du DIEU vivant, &c.... Comme par moi toute » l'Eglise catholique, apostolique, romaine, mère de » toutes les autres églises, est fondée sur la pierre, » qu'*Etienne* est évêque de cette douce Eglise romaine; » & afin que la grace & la vertu soient pleinement » accordées du seigneur notre DIEU, pour arracher » l'Eglise de DIEU des mains des persécuteurs. A » vous excellens *Pepin*, *Charles* & *Carloman*, trois » rois, & à tous saints évêques & abbés, prêtres & » moines, & même aux ducs, aux comtes & aux » peuples, moi *Pierre* apôtre, &c.... je vous conjure, » & la vierge *Marie* qui vous aura obligation, vous » avertit & vous commande, aussi-bien que les » trônes, les dominations.... Si vous ne combattez » pour moi, je vous déclare, par la Sainte Trinité » & par mon apostolat, que vous n'aurez jamais de » part au paradis. (a) »

(a) Comment accorder tant d'artifice & tant de bêtise? c'est que les hommes ont toujours été fourbes, & qu'alors ils étaient fourbes & grossiers.

La lettre eut son effet. *Pepin* passa les Alpes pour la seconde fois. Il assiégea Pavie, & fit encore la paix avec *Astolfe*. Mais est-il probable qu'il ait passé deux fois les monts uniquement pour donner des villes au pape *Etienne* ? Pourquoi *S^t Pierre*, dans sa lettre, ne parle-t-il pas d'un fait si important ? Pourquoi ne se plaint-il pas à *Pepin* de n'être pas en possession de l'exarchat ? Pourquoi ne les redemande-t-il pas expressément ?

Tout ce qui est vrai, c'est que les Francs qui avaient envahi les Gaules, voulurent toujours subjuguier l'Italie, objet de la cupidité de tous les barbares ; non que l'Italie soit en effet un meilleur pays que les Gaules, mais alors elle était mieux cultivée ; les villes bâties, accrues & embellies par les Romains, subsistaient ; & la réputation de l'Italie tenta toujours un peuple pauvre, inquiet & guerrier. Si *Pepin* avait pu prendre la Lombardie, comme fit *Charlemagne*, il l'aurait prise sans doute ; & s'il conclut un traité avec *Astolfe*, c'est qu'il y fut obligé. Usurpateur de la France, il n'y était pas affermi : il avait à combattre des ducs d'Aquitaine & de Gascogne, dont les droits sur ces pays valaient mieux que les siens sur la France. Comment donc aurait-il donné tant de terres aux papes, quand il était forcé de revenir en France, pour y soutenir son usurpation ?

Le titre primordial de cette donation n'a jamais paru. On est donc réduit à douter. C'est le parti qu'il faut prendre souvent en histoire comme en philosophie. Le saint-siège, d'ailleurs, n'a pas besoin de ces titres équivoques ; le temps lui a donné des

droits aussi réels sur les Etats, que les autres souverains de l'Europe en ont sur les leurs. Il est certain que les pontifes de Rome avaient dès-lors de grands patrimoines dans plus d'un pays; que ces patrimoines étaient respectés; qu'ils étaient exempts de tribut. Ils en avaient dans les Alpes, en Toscane, à Spolète, dans les Gaules, en Sicile, & jusque dans la Corse, avant que les Arabes se fussent rendus maîtres de cette île au huitième siècle. Il est à croire que *Pepin* fit augmenter beaucoup ce patrimoine dans le pays de la Romagne, & qu'on l'appela le patrimoine de l'exarchat. C'est probablement ce mot de *patrimoine* qui fut la source de la méprise. Les auteurs postérieurs supposèrent, dans des temps de ténèbres, que les papes avaient régné dans tous les pays où ils avaient seulement possédé des villes & des territoires.

Si quelque pape, sur la fin du huitième siècle, prétendit être au rang des princes, il paraît que c'est *Adrien I.* La monnaie qui fut frappée en son nom (si cette monnaie fut en effet fabriquée de son temps) fait voir qu'il eut les droits régaliens; & l'usage qu'il introduisit de se faire baiser les pieds, fortifie encore cette conjecture. Cependant il reconnut toujours l'empereur grec pour son souverain. On pouvait très-bien rendre à ce souverain éloigné un vain hommage, & s'attribuer une indépendance réelle, appuyée de l'autorité du ministère ecclésiastique.

Voyez par quels degrés la puissance pontificale de Rome s'est élevée. Ce sont d'abord des pauvres qui instruisent des pauvres dans les souterrains de Rome; ils sont au bout de deux siècles à la tête d'un

troupeau considérable. Ils sont riches & respectés sous *Conflantin*; ils deviennent patriarches de l'Occident; ils ont d'immenses revenus & des terres; enfin ils deviennent de grands souverains; mais c'est ainsi que tout s'est écarté de son origine. Si les fondateurs de Rome, de l'empire des Chinois, de celui des califes, revenaient au monde, ils verraient sur leurs trônes des goths, des tartares & des turcs.

Avant d'examiner comment tout changea en Occident par la translation de l'empire, il est nécessaire de vous faire une idée de l'Eglise d'Orient. Les disputes de cette Eglise ne servirent pas peu à cette grande révolution.

C H A P I T R E X I V.

Etat de l'Eglise en Orient avant Charlemagne.

Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.

QUE les usages de l'Eglise grecque & de la latine aient été différens comme leurs langues; que la liturgie, les habillemens, les ornemens, la forme des temples, celle de la croix, n'aient pas été les mêmes; que les Grecs priaient debout, & les Latins à genoux; (24) ce n'est pas ce que j'examine. Ces

(24) L'usage de prier à genoux dans les temples s'introduisit peu à peu avec l'opinion de la présence réelle; il dut par conséquent commencer dans l'Occident, où il paraît que cette opinion a pris naissance. Après avoir été une idée pieuse de dévots enthousiastes, cette opinion devint la

386 ETAT DE L'EGLISE EN ORIENT

différentes coutumes ne mirent point aux prises l'Orient & l'Occident ; elles servaient seulement à nourrir l'aversion naturelle des nations devenues rivales. Les Grecs surtout, qui n'ont jamais reçu le baptême que par immersion, en se plongeant dans les cuves des baptistères, haïssaient les Latins qui, en faveur des chrétiens septentrionaux, introduisirent le baptême par aspersion. Mais ces oppositions n'excitèrent aucun trouble.

La domination temporelle, cet éternel sujet de discorde dans l'Occident, fut inconnue aux églises d'Orient. Les évêques, sous les yeux du maître, restèrent sujets ; mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs & de leurs disciples.

La simplicité des premiers temps disparut sous le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine ; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, & les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, & chaque opinion coûta du sang.

C'est une chose très-remarquable, que de près de quatre-vingts sectes qui avaient déchiré l'Eglise depuis sa naissance, aucune n'avait eu un romain pour auteur, si l'on excepte *Novatien*, qu'à peine encore on peut regarder comme un hérétique. Aucun

croissance commune du peuple & d'une grande partie des théologiens vers le quinzième siècle, & enfin un dogme de l'Eglise romaine au temps du concile de Trente. L'Eglise de Lyon avait conservé jusqu'à ces dernières années l'ancien usage d'assister debout à la messe, sans savoir que cet usage était une preuve toujours subsistante de la nouveauté du dogme de la présence réelle.

romain dans les cinq premiers siècles ne fut compté, ni parmi les pères de l'Eglise, ni parmi les hérésiarques. Il semble qu'ils ne furent que prudens. De tous les évêques de Rome, il n'y en eut qu'un seul qui favorisa un de ces systèmes condamnés par l'Eglise; c'est le pape *Honorius I.* On l'accuse encore tous les jours d'avoir été monothélite. On croit par-là flétrir sa mémoire; mais si on se donne la peine de lire sa fameuse lettre pastorale, dans laquelle il n'attribue qu'une volonté à JESUS-CHRIST, on verra un homme très-sage. *Nous confessons, dit-il, une seule volonté dans JESUS-CHRIST. Nous ne voyons point que les conciles, ni l'écriture nous autorisent à penser autrement: mais de savoir si à cause des œuvres de divinité & d'humanité qui sont en lui, on doit entendre une opération ou deux; c'est ce que je laisse aux grammairiens, & ce qui n'importe guère.* (a)

Lettre admirable d'un pape qu'on croit hérétique.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus précieux dans toutes les lettres des papes que ces paroles. Elles nous convainquent que toutes les disputes des Grecs étaient des disputes de mots, & qu'on aurait dû assoupir ces querelles de sophistes dont les suites ont été si funestes. Si on les avait abandonnées aux grammairiens, comme le veut ce judicieux pontife, l'Eglise eut été dans une paix inaltérable. Mais voulut-on savoir si le fils était consubstantiel au père, ou seulement de même nature, ou d'une nature inférieure? le monde chrétien fut partagé; la moitié

(a) En effet, toutes les misérables querelles des théologiens n'ont jamais été que des disputes de grammaire, fondées sur des équivoques, sur des questions absurdes, inintelligibles, qu'on a mises pendant quinze cents ans à la place de la vertu.

388 ETAT DE L'EGLISE EN ORIENT

perfécuta l'autre & en fut perfécutée. Voulut-on favoir fi la mère de JESUS-CHRIST était la mère de DIEU ou de JESUS? fi le CHRIST avait deux natures & deux volontés dans une même perfonne, ou deux perfonnes & une volonté, ou une volonté & une perfonne? toutes ces difputes nées dans Conftantinople, dans Antioche, dans Alexandrie, excitèrent des féditiions. Un parti anathématifait l'autre; la faction dominante condamna à l'exil, à la prifon, à la mort & aux peines éternelles après la mort l'autre faction, qui fe vengeait à fon tour par les mêmes armes.

Nulle dif-
pute dogma-
tique chez les
anciens.

De pareils troubles n'avaient point été connus dans l'ancienne religion des Grecs & des Romains, que nous appelons le paganifme; la raifon en eft que les païens dans leurs erreurs groffières n'avaient point de dogmes, & que les prêtres des idoles, encore moins les féculiers, ne s'affemblèrent jamais juridiquement pour difputer.

Dans le huitième fiècle, on agita dans les églifes d'Orient s'il fallait rendre un culte aux images. La loi de *Moïfe* l'avait expreffément défendu. Cette loi n'avait jamais été révoquée; & les premiers chrétiens, pendant plus de deux cents ans, n'avaient même jamais fouffert d'images dans leurs affemblées.

Images.

Peu à peu la coutume s'introduifit par-tout d'avoir chez foi des crucifix. Enfuite on eut les portraits vrais ou faux des martyrs ou des confefseurs. Il n'y avait point encore d'autels érigés pour les saints, point de meffes célébrées en leur nom. Seulement, à la vue d'un crucifix & de l'image d'un homme de

bien , le cœur , qui surtout dans ces climats a besoin d'objets sensibles , s'excitait à la piété.

Cet usage s'introduisit dans les églises. Quelques évêques ne l'adoptèrent pas. On voit qu'en 393, *S^t Epiphane* arracha d'une église de Syrie une image devant laquelle on priait. Il déclara que la religion chrétienne ne permettrait pas ce culte ; & sa sévérité ne causa point de schisme.

Enfin cette pratique pieuse dégénéra en abus , comme toutes les choses humaines. Le peuple , toujours grossier , ne distingua point DIEU & les images : bientôt on en vint jusqu'à leur attribuer des vertus & des miracles : chaque image guérissait une maladie. On les mêla même aux fortilèges qui ont presque toujours séduit la crédulité du vulgaire ; je dis non-seulement le vulgaire du peuple , mais celui des princes , & même celui des savans.

En 727 , l'empereur *Léon l'Isaurien* voulut , à la persuasion de quelques évêques , déraciner l'abus ; mais par un abus peut-être plus grand il fit effacer toutes les peintures ; il abattit les statues & les représentations de JESUS-CHRIST avec celles des saints. En ôtant ainsi tout d'un coup aux peuples les objets de leur culte , il les révolta : on désobéit , il persécuta ; il devint tyran parce qu'il avait été imprudent.

Guerre civile
pour les images.

Il est honteux pour notre siècle qu'il y ait encore des compilateurs & des déclamateurs comme *Maimbourg* , qui répètent cette ancienne fable , que deux juifs avaient prédit l'empire à *Léon* , & qu'ils avaient exigé de lui qu'il abolît le culte des images ; comme s'il eût importé à des juifs que les chrétiens

eussent ou non des figures dans leurs églises. Les historiens qui croient qu'on peut ainsi prédire l'avenir sont bien indignes d'écrire ce qui s'est passé.

Son fils *Constantin Copronyme* fit passer en loi civile & ecclésiastique l'abolition des images. Il tint à Constantinople un concile de trois cents trente-huit évêques ; ils proscrivirent d'une commune voix ce culte, reçu dans plusieurs églises & surtout à Rome.

Cet empereur eût voulu abolir aussi aisément les moines qu'il avait en horreur, & qu'il n'appelait que les abominables ; mais il ne put y réussir : ces moines, déjà fort riches, défendirent plus habilement leurs biens que les images de leurs saints.

Les papes *Grégoire II* & *III*, & leurs successeurs, ennemis secrets des empereurs & opposés ouvertement à leur doctrine, ne lancèrent pourtant point ces fortes d'excommunications, depuis si fréquemment & si légèrement employées. Mais soit que ce vieux respect pour les successeurs des césars contint encore les métropolitains de Rome, soit plutôt qu'ils vissent combien ces excommunications, ces interdits, ces dispenses du serment de fidélité seraient méprisées dans Constantinople, où l'église patriarcale s'égalait au moins à celle de Rome, les papes tinrent deux conciles en 728 & en 732, où l'on décida que tout ennemi des images serait excommunié, sans rien de plus, & sans parler de l'empereur. Ils songèrent dès-lors plus à négocier qu'à disputer. *Grégoire II* se rendit maître des affaires dans Rome, pendant que le peuple soulevé contre les empereurs ne payait plus les tributs. *Grégoire III* se conduisit suivant les mêmes principes. Quelques auteurs grecs

postérieurs , voulant rendre les papes odieux , ont écrit que *Grégoire II* excommunia & déposa l'empereur , & que tout le peuple romain reconnut *Grégoire II* pour son souverain. Ces grecs ne songeaient pas que les papes , qu'ils voulaient faire regarder comme des usurpateurs , auraient été dès-lors les princes les plus légitimes. Ils auraient tenu leur puissance des suffrages du peuple romain : ils eussent été souverains de Rome à plus juste titre que beaucoup d'empereurs. Mais il n'est ni vraisemblable ni vrai que les Romains menacés par *Léon l'Isaurien* , pressés par les Lombards , eussent élu leur évêque pour seul maître , quand ils avaient besoin de guerriers. Si les papes avaient eu dès-lors un si beau droit au rang des césars , ils n'auraient pas depuis transféré ce droit à *Charlemagne*.

L'évêque de Rome.

C H A P I T R E X V.

De Charlemagne. Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs Etats. Oppression & conversion des Saxons, &c.

LE royaume de *Pepin* ou *Pipin* s'étendait de la Bavière aux Pyrénées & aux Alpes. *Karl* son fils, que nous respectons sous le nom de *Charlemagne* , recueillit cette succession toute entière ; car un de ses frères était mort après le partage , & l'autre s'était fait moine auparavant au monastère de Saint-Silvestre. Une espèce de piété , qui se mêlait à la barbarie de ces temps , enferma plus d'un prince dans le cloître ;

ainsi *Rachis* roi des Lombards, un *Carloman* frère de *Pepin*, un duc d'Aquitaine, avaient pris l'habit de bénédictin. Il n'y avait presque alors que cet ordre dans l'Occident. Les couvens étaient riches, puissans, respectés; c'étaient des asiles honorables pour ceux qui cherchaient une vie paisible. Bientôt après ces asiles furent les prisons des princes détrônés.

Conduite
de Charle-
magne.

La réputation de *Charlemagne* est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice & donnent la gloire. *Pepin* son père avait partagé en mourant ses Etats entre ses deux enfans, *Karlman* ou *Carloman*, & *Karl*. Une assemblée solennelle de la nation avait ratifié le testament. *Carloman* avait la Provence, le Languedoc, la Bourgogne, la Suisse, l'Alsace & quelques pays circonvoisins. *Karl* ou *Charles* jouissait de tout le reste. Les deux frères furent toujours en méfintelligence. *Carloman* mourut subitement, & laissa une veuve & deux enfans en bas âge. *Charles* s'empara d'abord de leur patrimoine.

717. La malheureuse mère fut obligée de fuir avec ses enfans chez le roi des Lombards *Desiderius*, que nous nommons *Didier*, ennemi naturel des Francs : ce *Didier* était beau-père de *Charlemagne*, & ne l'en haïssait pas moins parce qu'il le redoutait. On voit évidemment que *Charlemagne* ne respecta pas plus le droit naturel & les liens du sang que les autres conquérans.

Pepin son père n'avait pas eu à beaucoup près le domaine direct de tous les Etats que posséda *Charlemagne*. L'Aquitaine, la Bavière, la Provence, la Bretagne, pays nouvellement conquis, rendaient hommage & payaient tribut.

Deux voisins pouvaient être redoutables à ce vaste Etat, les Germains septentrionaux & les Sarrazins. L'Angleterre conquise par les Anglo-Saxons, partagée en sept dominations, toujours en guerre avec l'Albanie qu'on nomme Ecoffe, & avec les Danois, était sans politique & sans puissance. L'Italie faible & déchirée n'attendait qu'un nouveau maître qui voulût s'en emparer.

Les Germains septentrionaux étaient alors appelés Saxons. On connaissait sous ce nom tous ces peuples qui habitaient les bords du Véser & ceux de l'Elbe, de Hambourg à la Moravie, & du bas-Rhin à la mer Baltique. Ils étaient païens ainsi que tout le septentrion. Leurs mœurs & leurs lois étaient les mêmes que du temps des Romains. Chaque canton se gouvernait en république; mais ils élisaient un chef pour la guerre. Leurs lois étaient simples comme leurs mœurs, leur religion grossière: ils sacrifiaient dans les grands dangers des hommes à la Divinité, ainsi que tant d'autres nations; car c'est le caractère des barbares de croire la Divinité malfefante: les hommes font DIEU à leur image. Les Francs quoique déjà chrétiens eurent sous *Théodebert* cette superstition horrible; ils immolèrent des victimes humaines en Italie, au rapport de *Procope*, & vous n'ignorez pas que trop de nations, ainsi que les Juifs, avaient commis ces sacrilèges par piété. D'ailleurs les Saxons avaient conservé les anciennes mœurs des Germains, leur simplicité, leur superstition, leur pauvreté. Quelques cantons avaient surtout gardé l'esprit de rapine, & tous mettaient dans leur liberté leur bonheur & leur gloire. Ce sont eux qui sous le

nom de Cattes , de Chérusques & de Bructères , avaient vaincu *Varus* , & que *Germanicus* avait ensuite défaits.

Une partie de ces peuples , vers le cinquième siècle , appelée par les Bretons insulaires contre les habitans de l'Ecosse , subjuga la Bretagne qui touche à l'Ecosse & lui donna le nom d'Angleterre. Ils y avaient déjà passé au troisième siècle ; & au temps de *Constantin* , les côtes orientales de cette île étaient appelées les côtes Saxoniques.

Charlemagne , le plus ambitieux , le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle , fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement. Leur pays n'avait point encore ce qui tente aujourd'hui la cupidité des conquérans : les riches mines de Goslar & de Friedberg dont on a tiré tant d'argent n'étaient point découvertes ; elles ne le furent que sous *Henri l'oiseleur*. Point de richesses accumulées par une longue industrie , nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissait que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivaient la terre sous un climat triste , qui nourrissaient leurs troupeaux , & qui ne voulaient point de maîtres.

La guerre contre les Saxons avait commencé pour un tribut de trois cents chevaux & quelques vaches que *Pepin* avait exigé d'eux ; & cette guerre dura trente années. Quel droit les Francs avaient-ils sur eux ? le même droit que les Saxons avaient eu sur l'Angleterre.

Ils étaient mal armés ; car je vois dans les capitulaires de *Charlemagne* une défense rigoureuse de

vendre des cuirasses aux Saxons. Cette différence des armes jointe à la discipline, avait rendu les Romains vainqueurs de tant de peuples : elle fit triompher enfin *Charlemagne*.

Le général de la plupart de ces peuples était ce fameux *Vitiking*, dont on fait aujourd'hui descendre les principales maisons de l'Empire : homme tel qu'*Arminius*, mais qui eut enfin plus de faiblesse. *Charles* prend d'abord la fameuse bourgade d'Erfbourg; car ce lieu ne méritait ni le nom de ville, ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans; il y pille & rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu *Tanfana*, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel. Il était alors dédié au dieu *Irminful*; soit que ce dieu fût celui de la guerre, l'*Arès* des Grecs, le *Mars* des Romains, soit qu'il eût été consacré au célèbre *Herman Arminius*, vainqueur de *Varus*, & vengeur de la liberté germanique.

Vitiking.

772.

On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Véser avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses Etats à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Véser se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

Saxons convertis à coups de sabre.

Vitiking retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté & pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble. Il trouve dans Brème,

capitale du pays qui porte ce nom , un évêque , une église & ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque , qui a le temps de fuir & de s'embarquer ; il détruit le christianisme , qu'on n'avait embrassé que par la force ; il vient jusqu'auprès du Rhin suivi d'une multitude de Germains ; il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour *Vitiking* ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblans qu'on lui livre leur général , & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemarck , il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Aller. Si ces prisonniers avaient été des sujets rebelles , un tel châtement aurait été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattaient pour leur liberté & pour leurs lois , c'est l'action d'un brigand , que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin le sang cimentait le christianisme & la servitude. *Vitiking* lui-même , lassé de ses malheurs , fut obligé de recevoir le baptême , & de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

Colonies.
803 , 804.

Charles pour mieux s'assurer du pays , transporta environ dix mille familles saxones en Flandre , en France & dans Rome. Il établit des colonies de Francs dans les terres des vaincus. On ne voit depuis lui aucun prince en Europe , qui transporte ainsi des

peuples malgré eux. Vous verrez de grandes émigrations , mais aucun souverain qui établisse ainsi des colonies suivant l'ancienne méthode romaine : c'est la preuve de l'excès du despotisme de contraindre ainsi les hommes à quitter le lieu de leur naissance. *Charles* joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne sont cruels que dans la guerre : la paix amène des mœurs & des lois plus douces. *Charlemagne* au contraire fit des lois qui tenaient de l'inhumanité de ses conquêtes.

Il institua une juridiction plus abominable que l'inquisition ne le fut depuis ; c'était la cour Veimique, ou la cour de Vestphalie , dont le siège subsista longtemps dans le bourg de Dortmund. Les juges prononçaient peine de mort sur des délations secrètes , sans appeler les accusés. On dénonçait un Saxon possesseur de quelques bestiaux de n'avoir pas jeûné en carême ; les juges le condamnaient , & on envoyait des assassins qui l'exécutaient & qui saisissaient ses vaches. Cette cour étendit bientôt son pouvoir sur toute l'Allemagne : il n'y a point d'exemple d'une telle tyrannie , & elle était exercée sur des peuples libres. *Daniel* ne dit pas un mot de cette cour Veimique ; & *Véli* qui a écrit sa sèche histoire , n'a pas été instruit de ce fait si public : & il appelle *Charlemagne* , *religieux monarque* , *ornement de l'humanité* , c'est ainsi parmi nous que des auteurs gagés par des libraires écrivent l'histoire. (25)

(25) On peut voir dans les capitulaires la loi par laquelle *Charles* établit la peine de mort contre les Saxons qui se cachèrent pour ne point

Ayant vu comment ce conquérant traita les Germains , observons comment il se conduisit avec les Arabes d'Espagne. Il arrivait déjà parmi eux ce qu'on vit bientôt après en Allemagne , en France & en Italie. Les gouverneurs se rendaient indépendans. Les émirs de Barcelone & ceux de Sarragosse s'étaient mis sous la protection de *Pepin*. L'émir de Sarragosse nommé *Ibnal arabi*, c'est-à-dire *Ibnal* l'arabe, en 778 vient jusqu'à Paderborn prier *Charlemagne* de le soutenir contre son souverain. Le prince français prit le parti de ce musulman ; mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts , d'autres soins. Il s'allie avec des Sarrazins contre des Sarrazins ; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne , son arrière - garde est défaite à Roncevaux , vers les montagnes des Pyrénées , par les chrétiens mêmes de ces montagnes , mêlés aux musulmans. C'est-là que périt *Roland* son neveu. Ce malheur est l'origine de ces fables qu'un moine écrivit au onzième siècle , sous le nom de l'archevêque *Turpin*, & qu'ensuite l'imagination de l'*Arioste* a embellies. On ne fait point en quel temps *Charles* essuya cette disgrâce ; & on ne voit point qu'il ait tiré vengeance de sa défaite. Content d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris , il n'embrasse que ce qu'il peut retenir , & règle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent.

venir au baptême, ou qui mangeront de la chair en carême. Des fanatiques ignorans ont nié l'existence de cette loi , que *Fleuri* a eu la bonne foi de rapporter. Quant au tribunal Veimique établi par *Charlemagne* & détruit par *Maximilien* , on peut consulter l'article *Tribunal secret de Westphalie* dans l'Encyclopédie , tome XVI. On a eu soin d'y citer les historiens & les publicistes allemands qui ont parlé de cette pieuse institution de *saint Charlemagne*.

CHAPITRE

C H A P I T R E X V I.

Charlemagne empereur d'Occident.

C'EST à Rome & à l'empire d'Occident que cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie était le seul obstacle. L'Eglise de Rome & toutes les églises sur lesquelles elle influait, les moines déjà puissans, les peuples déjà gouvernés par eux, tout appelait *Charlemagne* à l'empire de Rome. Le pape *Adrien*, né romain, homme d'un génie adroit & ferme, applanit la route. D'abord il l'engage à répudier la fille du roi lombard *Didier*, chez qui l'infortunée belle-sœur de *Charles* s'était réfugiée avec ses enfans.

Les mœurs & les lois de ce temps-là n'étaient pas gênantes, du moins pour les princes. *Charles* avait épousé cette fille du roi des Lombards dans le temps qu'il avait déjà, dit-on, une autre femme. Il n'était pas rare d'en avoir plusieurs à la fois. *Grégoire* de Tours rapporte que les rois *Gontran*, *Caribert*, *Sigebert*, *Chilperic*, avaient plus d'une épouse. *Charles* répudia la fille de *Didier* sans aucune raison, sans aucune formalité. Polygamie.

Le roi lombard, qui voit cette union fatale du roi & du pape contre lui, prend un parti courageux. Il veut surprendre Rome, & s'assurer de la personne du pape; mais l'évêque habile fait tourner la guerre en négociation. *Charles* envoie des ambassadeurs pour gagner du temps. Il redemande au roi de

Lombardie sa belle-sœur & ses deux neveux. Non-seulement *Didier* refuse ce sacrifice, mais il veut faire sacrer rois ces deux enfans, & leur faire rendre leur héritage. *Charlemagne* vient de Thionville à Genève; tient dans Genève un de ces parlemens qui en tout pays soucrivirent toujours aux volontés d'un conquérant habile. Il passe le mont Cénis, il entre dans la Lombardie. *Didier*, après quelques défaites, s'enferme dans Pavie sa capitale; *Charlemagne* l'y assiège au milieu de l'hiver. La ville réduite à l'extrémité se rend après un siège de six mois. Ainsi finit ce royaume des Lombards qui avaient détruit en Italie la puissance romaine, & qui avaient substitué leurs lois à celles des empereurs. *Didier*, le dernier de ces rois, fut conduit en France dans le monastère de Corbie, où il vécut & mourut captif & moine, tandis que son fils allait inutilement demander des secours dans Constantinople à ce fantôme d'empire romain détruit en Occident par ses ancêtres. Il faut remarquer que *Didier* ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne* enferma; il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfans.

Fin du
royaume
lombard.
774.

La belle-sœur de *Charles* & ses deux enfans furent remis entre les mains du vainqueur. Les chroniqueurs ne nous apprennent point s'ils furent aussi confinés dans un monastère, ou mis à mort. Le silence de l'histoire sur cet événement est une accusation contre *Charlemagne*.

Rome.

Il n'osait pas encore se faire souverain de Rome : il ne prit que le titre de roi d'Italie, tel que le portaient les Lombards. Il se fit couronner comme eux dans Pavie d'une couronne de fer, qu'on garde

encore dans la petite ville de Monza. La justice s'administrait toujours à Rome au nom de l'empereur grec. Les papes recevaient de lui la confirmation de leur élection : c'était l'usage que le sénat écrivit à l'empereur, ou à l'exarque de Ravenne quand il y en avait un , *Nous vous supplions d'ordonner la consécration de notre père & pasteur*. On en donnait part au métropolitain de Ravenne. L'élu était obligé de prononcer deux professions de foi. Il y a loin de là à la tiare ; mais est-il quelque grandeur qui n'ait eu de faibles commencemens ?

Charlemagne prit, ainsi que *Pepin*, le titre de patrice que *Théodoric* & *Attila* avaient aussi daigné prendre. Ainsi ce nom d'empereur qui dans son origine ne désignait qu'un général d'armée, signifiait encore le maître de l'Orient & de l'Occident. Tout vain qu'il était on le respectait, on craignait de l'usurper ; on n'affectait que celui de patrice, qui autrefois voulait dire sénateur romain.

Charlemagne
patrice.

Les papes déjà très-puissans dans l'Eglise, très-grands seigneurs à Rome, & possesseurs de plusieurs terres, n'avaient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante. Le préfet, le peuple, le sénat dont l'ombre subsistait, s'élevaient souvent contre eux. Les inimitiés des familles qui prétendaient au pontificat remplissaient Rome de confusion.

Les deux neveux d'*Adrien* conspirèrent contre *Léon III* son successeur, élu père & pasteur selon l'usage par le peuple & le clergé romain. Ils l'accusent de beaucoup de crimes ; ils animent les Romains contre lui : on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui était si respecté par-tout ailleurs.

Charlemagne
empereur.

Il s'évade, il vient se jeter aux genoux du patrice *Charlemagne* à Paderborn. Ce prince qui agissait déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte & des commissaires pour le juger. Ils avaient ordre de le trouver innocent. Enfin *Charlemagne* maître de l'Italie comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vient à Rome à la fin de l'année 799. L'année commençait alors à Noël chez les Romains. *Léon III* le proclame empereur d'Occident pendant la messe, le jour de Noël en 800. Le peuple joint ses acclamations à cette cérémonie. *Charles* feint d'être étonné ; & notre abbé *Véli* copiste de nos légendaires dit que *rien ne fut égal à sa surprise*. Mais la vérité est que tout était concerté entre lui & le pape, & qu'il avait apporté des présens immenses qui lui assuraient le suffrage de l'évêque & des premiers de Rome. On voit par des chartes accordées aux Romains en qualité de patrice, qu'il avait déjà brigué hautement l'empire ; on y lit ces propres mots : *Nous espérons que notre munificence pourra nous élever à la dignité impériale.* (a)

Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines francs que *Constantin* avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de *Constantin*. D'un côté un franc, de l'autre une famille thrace, partagent l'empire romain. Tel est le jeu de la fortune.

On a écrit, on écrit encore que *Charles*, avant même d'être empereur, avait confirmé la donation de l'exarchat de Ravenne, qu'il y avait ajouté la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, Parme, Mantoue,

(a) Voyez l'annaliste *Rerum Italicarum*, tome II.

les duchés de Spolète & de Bénévent, la Sicile, Venise, & qu'il déposa l'acte de cette donation sur le tombeau dans lequel on prétend que reposent les cendres de *S^t Pierre & S^t Paul*.

On pourrait mettre cette donation à côté de celle de *Constantin*. (a) On ne voit point que jamais les papes aient possédé aucun de ces pays jusqu'au temps d'*Innocent III*. S'ils avaient eu l'exarchat, ils auraient été souverains de Ravenne & de Rome; mais dans le testament de *Charlemagne*, qu'*Eginhard* nous a conservé, ce monarque nomme à la tête des villes métropolitaines qui lui appartiennent Rome & Ravenne, auxquelles il fait des présens. Il ne put donner ni la Sicile, ni la Corse, ni la Sardaigne qu'il ne possédait pas, ni le duché de Bénévent, dont il avait à peine la souveraineté, encore moins Venise qui ne le reconnaissait pas pour empereur. Le duc de Venise reconnaissait alors pour la forme l'empereur d'Orient, & en recevait le titre d'*Hypatos*. Les lettres du pape *Adrien* parlent des patrimoines de Spolète & de Bénévent; mais ces patrimoines ne se peuvent entendre que des domaines que les papes possédaient dans ces deux duchés. *Grégoire VII* lui-même avoue dans ses lettres que *Charlemagne* donnait douze cents livres de pension au saint-siège. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût donné un tel secours à celui qui aurait possédé tant de belles provinces. Le saint-siège n'eut Bénévent que longtemps après, par la concession très-équivoque qu'on croit que l'empereur *Henri le noir* lui en fit vers l'an 1047. Cette concession se réduisit à la ville, & ne

Donation de
Charlemagne,
très-douteuse.

(a) Voyez les éclaircissimens.

s'étendit point jusqu'au duché. Il ne fut point question de confirmer le don de *Charlemagne*.

Ce qu'on peut recueillir de plus probable au milieu de tant de doutes, c'est que du temps de *Charlemagne*, le pape obtint en propriété une partie de la Marche d'Ancone, outre les villes les châteaux & les bourgs qu'ils avaient dans les autres pays. Voici sur quoi je pourrais me fonder. Lorsque l'empire d'Occident se renouvela dans la famille des *Othons* au dixième siècle, *Othon III* assigna particulièrement au saint-siège la Marche d'Ancone, en confirmant toutes les concessions faites à cette église : (a) il paraît donc que *Charlemagne* avait donné cette Marche, & que les troubles survenus depuis en Italie avaient empêché les papes d'en jouir. Nous verrons qu'ils perdirent ensuite le domaine utile de ce petit pays sous l'empire de la maison de Suabe. Nous les verrons tantôt grands terriens, tantôt dépouillés presque de tout, comme plusieurs autres souverains. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils possèdent aujourd'hui la souveraineté reconnue d'un pays de cent quatre-vingts grands milles d'Italie en longueur, des portes de Mantoue aux confins de l'Abbruzze le long de la mer Adriatique, & qu'ils en ont plus de cent mille en largeur, depuis Civita-Vecchia jusqu'au rivage d'Ancone d'une mer à l'autre. Il a fallu négocier toujours & souvent combattre pour s'affurer cette domination.

Tandis que *Charlemagne* devenait empereur d'Occident, régnait en Orient cette impératrice *Irène*, fameuse par son courage & par ses crimes, qui avait fait mourir son fils unique, après lui avoir arraché

(a) On prétend que cet acte d'*Othon* est faux, ce qui réduirait cette opinion à une simple tradition.

les yeux. Elle eût voulu perdre *Charlemagne*; mais trop faible pour lui faire la guerre, elle voulut dit-on l'épouser, & réunir les deux empires. Ce mariage est une idée chimérique. Une révolution chasse *Irène* d'un trône qui lui avait tant coûté. *Charles* n'eut donc que 802.
l'empire d'Occident. Il ne posséda presque rien dans les Espagnes; car il ne faut pas compter pour domaine le vain hommage de quelques *Sarrazins*. Il n'avait rien sur les côtes d'Afrique. Tout le reste était sous sa domination.

S'il eût fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & surtout si l'usage de partager ses Etats à ses enfans n'eût point prévalu chez les barbares, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'empire romain. Tout concourut depuis à démembrer ce vaste corps, que la valeur & la fortune de *Charlemagne* avaient formé; mais rien n'y contribua plus que ses descendans.

Il n'avait point de capitale: seulement Aix-la-chapelle était le séjour qui lui plaisait le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences avec le faste le plus imposant, aux ambassadeurs des califes & à ceux de Constantinople. D'ailleurs il était toujours en guerre ou en voyage, ainsi que vécut *Charles-Quint* long-temps après lui. Il partagea ses Etats, & même de son vivant, comme tous les rois de ce temps-là.

Mais enfin, quand de ses fils qu'il avait désignés pour régner il ne resta plus que ce *Louis* si connu sous le nom de *Débonnaire*, auquel il avait déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'empire dans Aix-la-chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne impériale, pour faire
Charlemagne
ordonne à
son fils de se
couronner
lui-même.

voir au monde que cette couronne n'était due qu'à la valeur du père & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudraient disposer de ce diadème.

Il avait raison de déclarer son fils empereur de son vivant ; car cette dignité, acquise par la fortune de *Charlemagne*, n'était point assurée au fils par le droit d'héritage. Mais en laissant l'empire à *Louis*, & en donnant l'Italie à *Bernard* fils de son fils *Pepin*, ne déchirait-il pas lui-même cet empire qu'il voulait conserver à sa postérité ? N'était-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? Était-il à présumer que le neveu roi d'Italie obéirait à son oncle empereur, ou que l'empereur voudrait bien n'être pas le maître en Italie ?

Charlemagne mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'*Auguste*, aussi guerrier qu'*Adrien*, mais non tel que les *Trajan* & les *Antonins*, auxquels nul souverain n'a été comparable.

Il y avait alors en Orient un prince qui l'égalait en gloire comme en puissance : c'était le célèbre calife *Aaron-al-Raschid*, qui le surpassa beaucoup en justice, en science, en humanité.

J'ose presque ajouter à ces deux hommes illustres le pape *Adrien*, qui dans un rang moins élevé, dans une fortune presque privée, & avec des vertus moins héroïques, montra une prudence à laquelle ses successeurs ont dû leur agrandissement.

La curiosité des hommes qui pénètre dans la vie privée des princes a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & jusqu'au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avait poussé l'amour des femmes

jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'*Auguste* ; mais qu'importe au genre-humain le détail de ces faiblesses , qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques ? L'Eglise a mis au nombre des saints cet homme qui répandit tant de sang , qui dépouilla ses neveux , & qui fut soupçonné d'inceste.

J'envisege son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin , furent tranquilles pendant près de cinquante ans , & l'Italie pendant treize , depuis son avènement à l'empire. Point de révolution , point de calamité pendant ce demi-siècle , qui par là est unique. Un bonheur si long ne suffit pas pourtant pour rendre aux hommes la politesse & les arts. La rouille de la barbarie était trop forte , & les âges suivans l'épaissirent encore.

C H A P I T R E X V I I .

Mœurs , gouvernement & usages vers le temps de Charlemagne.

JE m'arrête à cette célèbre époque pour considérer les usages , les lois , la religion , les mœurs qui régnaient alors. Les Francs avaient toujours été des barbares , & le furent encore après *Charlemagne*. Remarquons attentivement que *Charlemagne* paraissait ne se point regarder comme un franc. La race de *Clovis* & de ses compagnons francs fut toujours distincte des Gaulois. L'Allemand *Pepin* & *Karl* son fils furent

distincts des Francs. Vous en trouverez la preuve dans le capitulaire de *Karl* ou *Charlemagne*, concernant les métairies, article 4 : *Si les Francs commettent quelque délit dans nos possessions, qu'ils soient jugés suivant leur loi.* Il semble par cet ordre que les Francs alors n'étaient pas regardés comme la nation de *Charlemagne*. A Rome, la race carlovingienne passa toujours pour allemande. Le pape *Adrien IV*, dans sa lettre aux archevêques de Maïence de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'Empire fut transféré des Grecs aux Allemands, leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape... tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. Et comme ZACHARIE donna l'empire grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant en France le nom de *Franc* prévalut toujours. La race de *Charlemagne* fut souvent appelée *Franca* dans Rome même & à Constantinople. La cour grecque désignait, même, du temps des *Othons*, les empereurs d'Occident par le nom d'usurpateurs francs, barbares francs ; elle affectait pour ces francs un mépris qu'elle n'avait pas.

Le règne seul de *Charlemagne* eut une lueur de politesse qui fut probablement le fruit du voyage de Rome, ou plutôt de son génie.

Barbarie de
ces siècles.

Ses prédécesseurs ne furent illustres que par des déprédations. Ils détruisirent des villes, & n'en fondèrent aucune. Les Gaulois avaient été heureux d'être vaincus par les Romains. Marseille, Arles, Autun, Lyon, Trèves étaient des villes florissantes qui jouissaient paisiblement de leurs lois municipales, subordonnées aux sages lois romaines. Un grand

commerce les animait. On voit par une lettre d'un proconsul à *Théodose*, qu'il y avait dans Autun & dans sa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Mais dès que les Bourguignons, les Goths, les Francs arrivent dans la Gaule, on ne voit plus de grandes villes peuplées. Les cirques, les amphithéâtres construits par les Romains jusqu'au bord du Rhin, sont démolis ou négligés. Si la criminelle & malheureuse reine *Brunehaut* conserve quelques lieues de ces grands chemins qu'on n'imita jamais, on en est encore étonné.

Qui empêchait ces nouveaux venus de bâtir des édifices réguliers sur des modèles romains? Ils avaient la pierre, le marbre & de plus beaux bois que nous. Les laines fines couvraient les troupeaux anglais & espagnols, comme aujourd'hui. Cependant les beaux draps ne se fabriquaient qu'en Italie. Pourquoi le reste de l'Europe ne faisait-il venir aucune des denrées de l'Asie? Pourquoi toutes les commodités qui adoucissent l'amertume de la vie étaient-elles inconnues, sinon parce que les sauvages qui passèrent le Rhin rendirent les autres peuples sauvages? Qu'on en juge par ces lois saliques, ripuaires, bourguignonnes, que *Charlemagne* lui-même confirma, ne pouvant les abroger. La pauvreté & la rapacité avaient évalué à prix d'argent la vie des hommes, la mutilation des membres, le viol, l'inceste, l'empoisonnement. Quiconque avait quatre cents sous, c'est-à-dire quatre cents écus du temps à donner, pouvait tuer impunément un évêque. Il en coûtait deux cents sous pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoisonné avec des

herbes. Une forcière qui avait mangé de la chair humaine, en était quitte pour deux cents sous ; & cela prouve qu'alors les forcières ne se trouvaient pas seulement dans la lie du peuple , comme dans nos derniers siècles , mais que ces horreurs extravagantes étaient pratiquées chez les riches. Les combats & les épreuves décidaient , comme nous le verrons , de la possession d'un héritage , de la validité d'un testament. La jurisprudence était celle de la férocité & de la superstition.

Mœurs
atroces.

Qu'on juge des mœurs des peuples par celles des princes. Nous ne voyons aucune action magnanime. La religion chrétienne qui devait humaniser les hommes , n'empêche point le roi *Clovis* de faire assassiner les petits *régas* ses voisins & ses parens. Les deux enfans de *Clodomir* sont massacrés dans Paris en 533 par un *Childebert* & un *Clotaire* ses oncles , qu'on appelle rois de France ; & *Clodoald* , le frère de ces innocens égorgés , est invoqué sous le nom de *S^t Cloud* , parce qu'on l'a fait moine. Un jeune barbare nommé *Chram* fait la guerre à *Clotaire* son père , *réga* d'une partie de la Gaule. Le père fait brûler son fils avec tous ses amis prisonniers en 559.

Sous un *Chilperic* , roi de Soissons , en 562 , les sujets esclaves désertent ce prétendu royaume , lassés de la tyrannie de leur maître , qui prenait leur pain & leur vin ne pouvant prendre l'argent qu'ils n'avaient pas. Un *Sigebert* , un autre *Chilperic* sont assassinés. *Brunehaut* , d'arienne devenue catholique , est accusée de mille meurtres ; & un *Clotaire II* , non moins barbare qu'elle , la fait traîner dit-on à la queue d'un cheval dans son camp , & la fait mourir par ce

nouveau genre de supplice en 616. Si cette aventure n'est pas vraie, il est du moins prouvé qu'elle a été crue comme une chose ordinaire, & cette opinion même atteste la barbarie du temps. Il ne reste de monumens de ces âges affreux que des fondations de monastères, & un confus souvenir de misère & de brigandages. Figurez-vous des déserts où les loups, les tigres & les renards égorgent un bétail épars & timide : c'est le portrait de l'Europe pendant tant de siècles.

Il ne faut pas croire que les empereurs reconnussent pour rois ces chefs sauvages qui dominaient en Bourgogne, à Soissons, à Paris, à Metz, à Orléans; jamais ils ne leur donnèrent le titre de *Basileus*. Ils ne le donnèrent pas même à *Dagobert II* qui réunissait sous son pouvoir toute la France occidentale jusqu'au près du Vésère. Les historiens parlent beaucoup de la magnificence de ce *Dagobert*, & ils citent en preuve l'orfèvre *Saint-Eloi* qui arriva dit-on à la cour avec une ceinture garnie de pierreries; c'est-à-dire qu'il vendait des pierreries & qu'il les portait à sa ceinture. On parle des édifices magnifiques qu'il fit construire; où sont-ils? la vieille église de *S^t Paul* n'est qu'un petit monument gothique. Ce qu'on connaît de *Dagobert*, c'est qu'il avait à la fois trois épouses, qu'il assemblait des conciles, & qu'il tyrannifait son pays.

Premiers
rois francs ne
font pas re-
connus rois
par les empereurs.

Sous lui, un marchand de Sens nommé *Samon*, va trafiquer en Germanie: il passe jusque chez les *Slaves*, barbares qui dominaient vers la Pologne & la Bohême. Ces autres sauvages sont si étonnés de voir un homme qui a fait tant de chemin pour leur

apporter les choses dont ils manquent, qu'ils le font roi. Ce *Samon* fit, dit-on, la guerre à *Dagobert*; & si le roi des Francs eut trois femmes, le nouveau roi slavon en eut quinze.

Maires du
palais.

C'est sous ce *Dagobert* que commence l'autorité des maires du palais. Après lui viennent les rois fainéans, la confusion, le despotisme de ces maires. C'est du temps de ces maires, au commencement du huitième siècle, que les Arabes vainqueurs de l'Espagne pénètrent jusqu'à Toulouse, prennent la Guienne, ravagent tout jusqu'à la Loire, & font près d'enlever les Gaules entières aux Francs qui les avaient enlevées aux Romains. Jugez en quel état devaient être alors les peuples, l'Eglise & les lois.

Le clergé
ne fait un
ordre dans
l'Etat que
sous *Pepin*.

Lettre re-
marquable.

Les évêques n'eurent aucune part au gouvernement jusqu'à *Pepin* ou *Pipin*, père de *Charles Martel* & grand-père de l'autre *Pepin* qui se fit roi. Les évêques n'assistaient point aux assemblées de la nation franque. Ils étaient tous ou gaulois ou italiens, peuples regardés comme serfs. En vain l'évêque *Remi*, qui baptisa *Clovis*, avait écrit à ce roi sicambre cette fameuse lettre où l'on trouve ces mots : *Gardez-vous bien surtout de prendre la préséance sur les évêques; prenez leurs conseils: tant que vous serez en intelligence avec eux votre administration sera facile.* Ni *Clovis* ni ses successeurs ne firent du clergé un ordre de l'Etat: le gouvernement ne fut que militaire. On ne peut mieux le comparer qu'à celui d'Alger & de Tunis gouvernés par un chef & une milice. Seulement les rois consultaient quelquefois les évêques, quand ils avaient besoin d'eux.

Mais quand les majordômes ou maires de cette milice usurpèrent insensiblement le pouvoir, ils voulurent cimenter leur autorité par le crédit des prélats & des abbés, en les appelant aux assemblées du champ de mai.

Ce fut, selon les annales de Metz, en 692 que le maire *Pepin I* du nom procura cette prérogative au clergé; époque bien négligée par la plupart des historiens, mais époque très-considérable, & premier fondement du pouvoir temporel des évêques & des abbés en France & en Allemagne.

CHAPITRE XVIII.

Suite des usages du temps de Charlemagne & avant lui.

S'il était despotique, & le royaume héréditaire.

ON demande si *Charlemagne*, ses prédécesseurs & ses successeurs étaient despotiques, & si leur royaume était héréditaire par le droit de ces temps-là? Il est certain que par le fait *Charlemagne* était despotique, & que par conséquent son royaume fut héréditaire, puisqu'il déclare son fils empereur en plein parlement. Le droit est un peu plus incertain que le fait: voici sur quoi tous les droits étaient alors fondés.

Les habitans du Nord & de la Germanie étaient originairement des peuples chasseurs, & les Gaulois soumis par les Romains étaient agriculteurs ou bourgeois. Des peuples chasseurs toujours armés doivent nécessairement subjuguier des laboureurs &

des pasteurs occupés toute l'année de leurs travaux continuels & pénibles, & encore plus aisément des bourgeois paisibles dans leurs foyers. Ainsi les Tartares ont affervi l'Asie; ainsi les Goths sont venus à Rome. Toutes les hordes de Tartares & de Goths, de Huns, de Vandales & de Francs; avaient des chefs. Ces chefs d'émigrans étaient élus à la pluralité des voix, & cela ne pouvait être autrement; car quel droit pourrait avoir un voleur de commander à ses camarades? Un brigand habile & hardi, surtout heureux, dut à la longue acquérir beaucoup d'empire sur des brigands subordonnés, moins habiles, moins hardis & moins heureux que lui. Ils avaient tous également part au butin; & c'est la loi la plus inviolable de tous les premiers peuples conquérans. Si on avait besoin de preuves pour faire connaître cette première loi des barbares, on la trouverait aisément dans l'exemple de ce guerrier franc qui ne voulut jamais permettre que *Clovis* ôtât du butin général un vase de l'église de Reims, & qui fendit le vase à coups de hache, sans que le chef osât l'en empêcher.

Clovis devint despotique à mesure qu'il devint puissant; c'est la marche de la nature humaine. Il en fut ainsi de *Charlemagne*: il était fils d'un usurpateur. Le fils du roi légitime était rasé & condamné à dire son bréviaire dans un couvent de Normandie. Il était donc obligé à de très-grands ménagemens devant une nation de guerriers assemblée en parlement. *Nous vous avertissons*, dit-il dans un de ses capitulaires, *qu'en considération de notre humilité & de notre obéissance à vos conseils, que nous vous rendons*

par

par la crainte de DIEU , vous nous conserviez l'honneur que DIEU nous a accordé , comme vos ancêtres l'ont fait à l'égard de nos ancêtres.

Ses ancêtres se réduisaient à son père qui avait envahi le royaume. Lui-même avait usurpé le partage de son frère , & avait dépouillé ses neveux. Il flattait les seigneurs en parlement ; mais le parlement dissous , malheur à quiconque eût bravé ses volontés.

Quant à la succession , il est naturel qu'un chef de conquérans les ait engagés à élire son fils pour son successeur. Cette coutume d'élire , devenue avec le temps plus légale & plus consacrée , se maintient encore de nos jours dans l'empire d'Allemagne. L'élection était si bien regardée comme un droit du peuple conquérant , que lorsque *Pepin* usurpa le royaume des Francs sur le roi dont il était le domestique , le pape *Etienne* avec lequel cet usurpateur était d'accord prononça une excommunication contre ceux qui éliraient pour roi un autre qu'un descendant de la race de *Pepin*. Cette excommunication était à la vérité un grand exemple de superstition , comme l'entreprise de *Pepin* était un exemple d'audace ; mais cette superstition même est une preuve du droit d'élire : elle fait voir encore que la nation conquérante élit parmi les descendans d'un chef celui qui lui plaisait davantage. Le pape ne dit pas , vous élirez les premiers nés de la maison de *Pepin* , mais *vous ne choisirez point ailleurs que dans sa maison.*

Charlemagne dit dans un capitulaire : *Si de l'un des trois princes mes enfans , il naît un fils tel que la*

Code diplomatique,
page 4.

Essai sur les mœurs , &c. Tome I. D d

nation le veuille pour succéder à son père , nous voulons que ses oncles y consentent. Il est évident par ce titre & par plusieurs autres que la nation des Francs eut , du moins en apparence , le droit de l'élection. Cet usage a été d'abord celui de tous les peuples dans toutes les religions & dans tous les pays. On le voit s'établir chez les Juifs , chez les autres Afiatiques , chez les Romains. Les premiers successeurs de *Mahomet* font élus , les soudans d'Égypte , les premiers miramolins ne règnent que par ce droit , & ce n'est qu'avec le temps qu'un état devient purement héréditaire. Le courage , l'habileté & le besoin font toutes les lois.

CHAPITRE XIX.

*Suite des usages du temps de Charlemagne.
Commerce , finances , sciences.*

CHARLES *Martel* , usurpateur & soutien du pouvoir suprême dans une grande monarchie , vainqueur des conquérans arabes qu'il repoussa jusqu'en Gascogne , n'est cependant appelé que *sous-roitelet* , *subregulus* , par le pape *Grégoire II* qui implore sa protection contre les rois lombards. Il se dispose à aller secourir l'Église romaine ; mais il pille en attendant l'Église des Francs , il donne les biens des couvens à ses capitaines , il tient son roi *Thierri* en captivité. *Pepin* fils de *Charles Martel* , lassé d'être *subregulus* , se fait roi & reprend l'usage des parlemens Francs. Il a toujours des troupes aguerries

fous le drapeau ; & c'est à cet établissement que *Charlemagne* doit toutes ses conquêtes. Ces troupes se levaient par des ducs gouverneurs des provinces , comme elles se lèvent aujourd'hui chez les Turcs par les béglierbeis. Ces ducs avaient été inflitués en Italie par *Dioclétien*. Les comtes , dont l'origine me paraît du temps de *Théodose* , commandaient fous les ducs , & assemblaient les troupes chacun dans son canton. Les métairies , les bourgs , les villages fournissaient un nombre des foldats proportionné à leurs forces. Douze métairies donnaient un cavalier armé d'un casque & d'une cuirasse ; les autres foldats n'en portaient point , mais tous avaient le bouclier carré long , la hache d'armes , le javelot & l'épée. Ceux qui se fervaient de flèches étaient obligés d'en avoir au moins douze dans leur carquois. La province qui fournissait la milice lui distribuait du blé & les provisions nécessaires pour six mois : le roi en fournissait pour le reste de la campagne. On fe fait la revue au premier de mars ou au premier de mai. C'est d'ordinaire dans ces temps qu'on tenait les parlemens.

Milices.

Dans les sièges on employait le béliet , la baliste , la tortue , & la plupart des machines des Romains. Les seigneurs nommés *Barons* , *Leudes* , *Richeomes* , composaient avec leurs suivans le peu de cavalerie qu'on voyait alors dans les armées. Les musulmans d'Afrique & d'Espagne avaient plus de cavaliers.

Armes.

Charles avait des forces navales , c'est-à-dire , de grands bateaux aux embouchures de toutes les grandes rivières de son empire. Avant lui on ne les

Forces navales.

connaissait pas chez des barbares : après lui on les ignora long-temps. Par ce moyen , & par sa police guerrière , il arrêta ces inondations des peuples du Nord : il les contint dans leurs climats glacés ; mais sous ses faibles descendans ils se répandirent dans l'Europe.

Les affaires générales se réglaient dans des assemblées qui représentaient la nation. Sous lui , les parlemens n'avaient d'autre volonté que celle d'un maître qui savait commander & persuader.

Commerce. Il fit fleurir le commerce parce qu'il était le maître des mers ; ainsi les marchands des côtes de Toscane & ceux de Marseille allaient trafiquer à Constantinople chez les chrétiens , & au port d'Alexandrie chez les musulmans , qui les recevaient & dont ils tiraient les richesses de l'Asie.

Venise & Gènes , si puissantes depuis par le négoce , n'attiraient pas encore à elles les richesses des nations ; mais Venise commençait à s'enrichir & à s'agrandir. Rome , Ravenne , Milan , Lyon , Arles , Tours , avaient beaucoup de manufactures d'étoffes de laine. On damasquinait le fer à l'exemple de l'Asie : on fabriquait le verre : mais les étoffes de soie n'étaient tissées dans aucune ville de l'empire d'Occident.

Les Vénitiens commençaient à les tirer de Constantinople ; mais ce ne fut que près de quatre cents ans après *Charlemagne* , que les princes normands établirent à Palerme une manufacture de soie. Le linge était peu commun. *S^t Boniface* dans une lettre à un évêque d'Allemagne , lui mande qu'il lui envoie du drap à longs poils pour se laver les pieds.

Probablement ce manque de linge était la cause de toutes ces maladies de la peau , connues sous le nom de *lèpre* , si générales alors ; car les hôpitaux nommés *léproseries* étaient déjà très-nombreux.

La monnaie avait à peu près la même valeur que Monnaies. celle de l'empire romain depuis *Constantin*. Le sou d'or était le *solidum* romain. Ce sou d'or équivalait à quarante deniers d'argent fin. Ces deniers , tantôt plus forts tantôt plus faibles , pesaient l'un portant l'autre trente grains.

Le sou d'or vaudrait aujourd'hui , en 1778, environ 14 liv. 6 sous 3 den. , le denier d'argent à peu près 7 sous 1 den. $\frac{1}{3}$, monnaie de compte.

Il faut toujours en lisant les histoires se souvenir qu'outre ces monnaies réelles d'or & d'argent , on se servait dans le calcul d'une autre dénomination. On s'exprimait souvent en monnaie de compte , monnaie fictive qui n'était comme aujourd'hui qu'une manière de compter.

Les Asiatiques & les Grecs comptaient par mines & par talens , les Romains par grands sesterces , sans qu'il y eût aucune monnaie qui valût un grand sesterce ou un talent.

La livre numéraire du temps de *Charlemagne* , était réputée le poids d'une livre d'argent de douze onces. Cette livre se divisait numériquement en vingt parties. Il y avait à la vérité des sous d'argent semblables à nos écus , dont chacun pesait la 20^e , 22^e ou 24^e partie d'une livre de douze onces : & ce sou se divisait comme le nôtre en douze deniers. Mais *Charlemagne* ayant ordonné que le sou d'argent ferait précisément

la 20^e partie de douze onces , on s'accoutuma à regarder dans les comptes numéraires vingt fous comme une livre.

Pendant deux siècles , les monnaies restèrent sur le pied où *Charlemagne* les avait mises : mais petit à petit les rois dans leurs besoins , tantôt chargèrent les fous d'alliage , tantôt en diminuèrent le poids ; de sorte que par un changement qui est peut-être la honte des gouvernemens de l'Europe , ce fou qui était autrefois une pièce d'argent du poids d'environ 5 gros , n'est plus qu'une légère pièce de cuivre avec un 11^e d'argent tout au plus ; & la livre qui était le signe représentatif de douze onces d'argent , n'est plus en France que le signe représentatif de vingt de nos fous de cuivre. Le denier qui était la deux cent quarantième partie d'une livre d'argent de douze onces n'est plus que le tiers de cette vile monnaie qu'on appelle un liard. Supposé donc qu'une ville de France dût à une autre , au temps de *Charlemagne* , cent vingt fous ou folides de rente , soixante douze onces d'argent , elle s'acquitterait aujourd'hui de sa dette , en payant ce que nous appelons un écu de six francs.

La livre de compte des Anglais , celle des Hollandais , ont moins varié. Une livre sterling d'Angleterre vaut environ vingt-deux francs de France , & une livre de compte hollandaise vaut environ douze francs de France : ainsi les Hollandais se sont écartés moins que les Français de la loi primitive , & les Anglais encore moins.

Toutes les fois donc que l'histoire nous parle de monnaie sous le nom de livres , nous n'avons qu'à

examiner ce que valait la livre au temps & dans le pays dont on parle, & la comparer à la valeur de la nôtre. Nous devons avoir la même attention en lisant l'histoire grecque & romaine. C'est par exemple un très-grand embarras pour le lecteur, d'être obligé de réformer toujours les comptes qui se trouvent dans l'histoire ancienne d'un célèbre professeur de l'université de Paris, dans l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, & dans tant d'autres auteurs utiles. Quand ils veulent exprimer en monnaie de France les talens, les mines, les sesterces, ils se servent toujours de l'évaluation que quelques favans ont faite avant la mort du grand *Colbert*. Mais le marc de huit onces, qui valait vingt-six francs & dix sous dans les premiers temps du ministère de *Colbert*, vaut depuis long-temps quarante-neuf livres seize sous : ce qui fait une différence de près de la moitié. Cette différence, qui a été quelquefois beaucoup plus grande, pourra augmenter ou être réduite. Il faut songer à ces variations ; sans quoi on aurait une idée très-fausse des forces des anciens États, de leur commerce, de la paye de leurs foldats, & de toute leur économie.

Il paraît qu'il y avait alors huit fois moins d'espèces circulantes en Italie & vers les bords du Rhin, qu'il ne s'en trouve aujourd'hui. On n'en peut guère juger que par le prix des denrées nécessaires à la vie ; & je trouve la valeur de ces denrées, du temps de *Charlemagne*, huit fois moins chère qu'elle ne l'est de nos jours. Vingt-quatre livres de pain blanc valaient un denier d'argent par les capitulaires. Ce denier était la quarantième partie d'un sou d'or, qui valait environ quatorze livres six sous de notre monnaie

d'aujourd'hui. Ainsi la livre de pain revenait à un liard & quelque chose, ce qui est en effet la huitième partie de notre prix ordinaire.

Dans les pays septentrionaux l'argent était beaucoup plus rare : le prix d'un bœuf y fut fixé, par exemple, à un sou d'or. Nous verrons dans la suite comment le commerce & les richesses se sont étendus de proche en proche.

Sciences. Les sciences & les beaux arts ne pouvaient avoir que des commencemens bien faibles dans ces vastes pays tout sauvages encore. *Eginhard*, secrétaire de *Charlemagne*, nous apprend que ce conquérant ne savait pas signer son nom. Cependant il conçut par la force de son génie combien les belles-lettres étaient nécessaires. Il fit venir de Rome des maîtres de grammaire & d'arithmétique. Les ruines de Rome fournissent tout à l'Occident, qui n'est pas encore formé. *Alcuin* cet anglais alors fameux, & *Pierre de Pise* qui enseigna un peu de grammaire à *Charlemagne*, avaient tous deux étudié à Rome.

Il y avait des chantres dans les églises de France ; & ce qui est à remarquer, c'est qu'ils s'appelaient *chantres gaulois*. La race des conquérans francs n'avait cultivé aucun art. Ces gaulois prétendaient comme aujourd'hui disputer du chant avec les Romains. La musique grégorienne, qu'on attribue à *S^t Grégoire* surnommé *le grand*, n'était pas sans mérite, & avait quelque dignité dans sa simplicité. Les chantres gaulois qui n'avaient point l'usage des anciennes notes alphabétiques, avaient corrompu ce chant & prétendaient l'avoir embelli. *Charlemagne* dans un

de ses voyages en Italie les obligea de se conformer à la musique de leurs maîtres. Le pape *Adrien* leur donna des livres de chant notés ; & deux musiciens italiens furent établis pour enseigner la note alphabétique, l'un dans Metz , l'autre dans Soissons. Il fallut encore envoyer des orgues de Rome.

Il n'y avait point d'horloge sonnante dans les villes de son empire, & il n'y en eut que vers le treizième siècle. De là vient l'ancienne coutume qui se conserve encore en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit. Le présent que le calife *Aaron-al-Raschild* fit à *Charlemagne* d'une horloge sonnante, fut regardé comme une merveille. A l'égard des sciences de l'esprit, de la saine philosophie, de la physique, de l'astronomie, des principes de la médecine, comment auraient-elles pu être connues ? elles ne viennent que de naître parmi nous.

On comptait encore par nuits, & de-là vient qu'en Angleterre on dit encore *sept nuits*, pour signifier une semaine, & *quatorze nuits* pour deux semaines. La langue romance commençait à se former du mélange du latin avec le tudesque. Ce langage est l'origine du français, de l'espagnol & de l'italien. Il dura jusqu'au temps de *Frédéric II*, & on le parle encore dans quelques villages des Grisons & vers la Suisse.

Les vêtemens, qui ont toujours changé en Occident depuis la ruine de l'empire romain, étaient courts, excepté aux jours de cérémonie

où la faie était couverte d'un manteau souvent doublé de pelletterie. On tirait comme aujourd'hui ces fourrures du Nord , & surtout de la Russie. La chaussure des Romains s'était conservée. On remarque que *Charlemagne* se couvrait les jambes de bandes entrelacées en forme de brodequins , comme en usent encore les montagnards d'Ecosse , seul peuple chez qui l'habillement guerrier des Romains s'est conservé jusqu'à nos jours.

C H A P I T R E X X.

De la Religion du temps de Charlemagne.

SI nous tournons à présent les yeux sur les maux que les hommes s'attirèrent quand ils firent de la religion un instrument de leurs passions, sur les usages consacrés , sur les abus de ces usages , la querelle des *Iconoclastes* & des *Iconolâtres* est d'abord ce qui présente le plus grand objet.

L'impératrice *Irène*, tutrice de son malheureux fils *Constantin Porphyrogénète* , pour se frayer le chemin à l'empire flatte le peuple & les moines , à qui le culte des images , pros crit par tant d'empereurs depuis *Léon l'Isaurien* , plaifait encore. Elle y était elle-même attachée , parce que son mari les avait eues en horreur. On avait persuadé à *Irène* que pour gouverner son époux il fallait mettre sous le chevet de son lit les images de certaines saintes. La crédulité entre même dans les esprits politiques. L'empereur

son mari avait puni les auteurs de cette superstition; *Irène* après la mort de son mari donne un libre cours à son goût & à son ambition : voilà ce qui assemble en 786 le second concile de Nicée, septième concile œcuménique, commencé d'abord à Constantinople. Elle fait élire pour patriarche un laïque, secrétaire d'état, nommé *Taraise*. Il y avait eu autrefois quelques exemples de séculiers élevés ainsi à l'évêché sans passer par les autres grades ; mais alors cette coutume ne subsistait plus.

Second concile de Nicée.

Ce patriarche ouvrit le concile. La conduite du pape *Adrien* est très-remarquable. Il n'anathématise pas ce secrétaire d'état qui se fait patriarche ; il proteste seulement avec modestie, dans ses lettres à *Irène*, contre le titre de patriarche universel : mais il insiste qu'on lui rende les patrimoines de la Sicile. (27) Il redemande hautement ce peu de bien, tandis qu'il arrachait ainsi que ses prédécesseurs le domaine utile de tant de belles terres qu'il assure avoir été données par *Pepin* & par *Charlemagne*. Cependant le concile œcuménique de Nicée, auquel président les légats du pape & ce ministre patriarche, rétablit le culte des images.

C'est une chose avouée de tous les sages critiques que les pères de ce concile, qui étaient au nombre de trois cents cinquante, y rapportèrent beaucoup de pièces évidemment fausses, beaucoup

(27) Toute cette partie des lettres du pape ne fut pas même lue dans le concile, par ménagement pour *Irène* & pour *Taraise*. M. de Voltaire a fort adouci le scandale de la conduite plus politique que religieuse d'*Adrien*. Voyez *Fleuri*, & les pièces originales de ces temps barbares qui ont été recueillies par les édits des derniers siècles.

de miracles dont le récit scandaliserait dans nos jours , beaucoup de livres apocryphes. Ces pièces fausses ne firent point de tort aux vraies , sur lesquelles on décida.

Mais quand il fallut faire recevoir ce concile par *Charlemagne* & par les églises de France , quel fut l'embarras du pape ? *Charles* s'était déclaré hautement contre les images. Il venait de faire écrire les livres qu'on nomme *Carolins* , dans lesquels ce culte est anathématisé. Ces livres sont écrits dans un latin assez pur : ils font voir que *Charlemagne* avait réussi à faire revivre les lettres ; mais ils font voir aussi qu'il n'y a jamais eu de dispute théologique sans invectives. Le titre même est une injure. *Au nom de notre Seigneur & Sauveur JESUS-CHRIST , commence le livre de l'illustrissime & excellentissime CHARLES , &c. contre le synode impertinent & arrogant tenu en Grèce pour adorer des images.* Le livre était attribué par le titre au roi *Charles* , comme on met sous le nom des rois les édits qu'ils n'ont point rédigés : il est certain que tous les peuples des royaumes de *Charlemagne* regardaient les Grecs comme des idolâtres.

Anathématisé par le concile de Francfort.

Ce prince en 794 assembla un concile à Francfort , auquel il présida selon l'usage des empereurs & des rois : concile composé de trois cents évêques ou abbés , tant d'Italie que de France , qui rejetèrent d'un consentement unanime le service (*servitium*) & l'adoration des images. Ce mot équivoque d'adoration était la source de tous ces différens ; car si les hommes définissaient les mots dont ils se servent , il y aurait moins de disputes : & plus d'un royaume a été bouleversé pour un mal entendu.

Tandis que le pape *Adrien* envoyait en France les ^{Habileté du} actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres ^{pape.} Carolins opposés à ce concile ; & on le presse au nom de *Charles* de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople & sa mère. On voit assez par cette conduite de *Charles*, qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur, pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait & *Charlemagne* qu'il ménageait, prit un tempérament politique qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres Carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, & par-là réfute le roi sans lui déplaire. Il permet qu'on ne rende point de culte aux images ; ce qui était très-raisonnable chez les Germains à peine sortis de l'idolâtrie, & chez les Francs encore grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfait tout le monde, & laisse au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux. Attentif à ménager les hommes & à faire servir la religion à ses intérêts, il écrit à *Charlemagne* : „ Je ne puis déclarer „ *Irène* & son fils hérétiques après le concile de „ Nicée ; mais je les déclarerai tels, s'ils ne me „ rendent les biens de Sicile. „

On voit la même politique intéressée de ce pape dans une dispute encore plus délicate, & qui seule ^{Grande dispute sur le Saint-Esprit.} eût suffi en d'autres temps pour allumer des guerres civiles. On avait voulu savoir si le *S^t Esprit* procède du *Père* & du *Fils*, ou du *Père* seulement.

On avait d'abord dans l'Orient ajouté au premier concile de Nicée qu'il procédait du *Père*. Ensuite en Espagne , & puis en France & en Allemagne, on ajouta qu'il procédait du *Père* & du *Fils* : c'était la croyance de presque tout l'empire de *Charles*. Ces mots du symbole attribué aux apôtres, *qui ex patre filioque procedit*, étaient sacrés pour les Français; mais ces mêmes mots n'avaient jamais été adoptés à Rome. On presse de la part de *Charlemagne* le pape de se déclarer. Cette question, décidée avec le temps par les lumières de l'Eglise romaine infallible, semblait alors très obscure. On citait des passages des pères, & surtout celui de *S^t Grégoire de Nyffe*, où il est dit, *qu'une personne est cause & l'autre vient de cause: l'une sort immédiatement de la première, l'autre en sort par le moyen du Fils, par lequel moyen le Fils se réserve la propriété d'unique, sans exclure l'Esprit-saint de la relation du Père.*

Ces autorités ne parurent pas alors assez claires. *Adrien I* ne décida rien : il savait qu'on pouvait être chrétien sans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au symbole de Rome. Il apaise la dispute en ne la jugeant pas, & en laissant à chacun ses usages. Il traite en un mot les affaires spirituelles en prince; & trop de princes les ont traitées en évêques.

Fausses dé-
crétales.

Dès-lors la politique profonde des papes établissait peu à peu leur puissance. On fait bientôt après un recueil de faux actes connus aujourd'hui sous le nom de *fausses décrétales*. C'est, dit-on, un espagnol nommé *Isidore Mercator* ou *Piscator* ou *Peccator*, qui

les rédige. Ce font les évêques allemands dont la bonne foi fut trompée , qui les répandent & les font valoir. On prétend avoir aujourd'hui des preuves incontestables qu'elles furent composées par un *Algeram*, abbé de Senones , évêque de Metz. Elles sont en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Mais qu'importe leur auteur ? Dans ces fausses décrétales on suppose d'anciens canons qui ordonnent qu'on ne tiendra jamais un seul concile provincial sans la permission du pape , & que toutes les causes ecclésiastiques ressortiront à lui. On y fait parler les successeurs immédiats des apôtres, on leur suppose des écrits. Il est vrai que tout étant de ce mauvais style du huitième siècle , tout étant plein de fautes contre l'histoire & la géographie, l'artifice était grossier ; mais c'étaient des hommes grossiers qu'on trompait. On avait forgé dès la naissance du christianisme , comme on l'a déjà dit , de faux évangiles , les *vers sibyllins* , les livres d'*Hermas* , les *constitutions apostoliques* , & mille autres écrits que la saine critique a réprouvés. Il est triste que pour enseigner la vérité on ait si souvent employé des actes de fausfaire.

Ces fausses décrétales ont abusé les hommes pendant huit siècles ; & enfin quand l'erreur a été reconnue , les usages établis par elles ont subsisté dans une partie de l'Eglise : l'antiquité leur a tenu lieu d'authenticité.

Dès ces temps , les évêques d'Occident étaient des seigneurs temporels & possédaient plusieurs terres en fief ; mais aucun n'était souverain indépendant. Les rois de France nommaient souvent aux évêchés ;

plus hardis en cela & plus politiques que les empereurs des Grecs & que les rois de Lombardie, qui se contentaient d'interposer leur autorité dans les élections.

Gouvernement ecclésiastique. Les premières églises chrétiennes s'étaient gouvernées en républiques sur le modèle des synagogues. Ceux qui présidaient à ces assemblées avaient pris insensiblement le titre d'évêque, d'un mot grec dont les Grecs apelaient les gouverneurs de leurs colonies, & qui signifie *inspecteur*. Les anciens de ces assemblées se nommaient prêtres, d'un autre mot grec qui signifie *vieillard*.

Fausse loi. Charlemagne dans sa vieillesse accorda aux évêques un droit dont son propre fils devint la victime. Ils firent accroire à ce prince que dans le code rédigé sous *Théodose*, une loi portait que si de deux séculiers en procès l'un prenait un évêque pour juge, l'autre était obligé de se soumettre à ce jugement sans en pouvoir appeler. Cette loi, qui jamais n'avait été exécutée, passe chez tous les critiques pour supposée. C'est la dernière du code Théodosien : elle est sans date, sans nom de consuls. Elle a excité une guerre civile sourde entre les tribunaux de la justice & les ministres du sanctuaire ; mais comme en ce temps-là tout ce qui n'était pas clergé était en Occident d'une ignorance profonde, il faut s'étonner qu'on n'ait pas donné encore plus d'empire à ceux qui seuls étant un peu instruits, semblaient seuls mériter de juger les hommes.

Moines riches. Ainsi que les évêques disputaient l'autorité aux séculiers, les moines commençaient à la disputer aux évêques, qui pourtant étaient leurs maîtres par les

les canons. Ces moines étaient déjà trop riches pour obéir. Cette célèbre formule de *Marculfe* était bien souvent mise en usage : *Moi , pour le repos de mon ame , & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs , je donne à tel monastère , &c.* On crut , dès le premier siècle de l'Eglise , que le monde allait finir ; on se fondait sur un passage de *S^t Luc* , qui met ces paroles dans la bouche de JESUS-CHRIST. » Il y aura des signes dans » le soleil , dans la lune & dans les étoiles ; les » nations seront consternées ; la mer & les fleuves » feront un grand bruit ; les hommes sècheront de » frayeur dans l'attente de la révolution de l'univers ; » les puissances des cieus seront ébranlées , & alors » ils verront le fils de l'homme venant dans une » nuée avec une grande puissance & une grande » majesté. Lorsque vous verrez arriver ces choses , » sachez que le royaume de DIEU est proche. Je » vous dis en vérité , en vérité , que cette géné- » ration ne finira point sans que toutes ces choses » soient accomplies. »

Plusieurs personnages pieux , ayant toujours pris à la lettre cette prédiction non accomplie , en attendaient l'accomplissement : ils pensaient que l'univers allait être détruit & voyaient clairement le jugement dernier , où JESUS-CHRIST devait venir dans les nuées. On se fondait aussi sur l'épître de *S^t Paul* à ceux de *Theffalonique* , qui dit : *Nous qui sommes vivans , nous serons emportés dans l'air , au-devant de JESUS.* De-là toutes ces suppositions de tant de prodiges aperçus dans les airs. Chaque génération croyait être celle qui devait voir la fin du monde , & cette opinion se fortifiant dans les siècles suivans , on

Fin du
monde an-
noncée.

donnait ses terres aux moines , comme si elles eussent dû être préservées dans la conflagration générale. Beaucoup de chartes de donation commencent par ces mots, *Adventane mundi vespero.*

Abbés feigneurs.

Des abbés bénédictins, long-temps avant *Charlemagne*, étaient assez puissans pour se révolter. Un abbé de Fontenelle avait osé se mettre à la tête d'un parti contre *Charles Martel*, & assembler des troupes. Le héros fit trancher la tête au religieux : exécution qui ne contribua pas peu à toutes ces révélations que tant de moines eurent depuis de la damnation de *Charles Martel*.

Avant ce temps, on voit un abbé de Saint-Remi de Reims, & l'évêque de cette ville, susciter une guerre civile contre *Childebert*, au sixième siècle : crime qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

Les évêques & les abbés avaient beaucoup d'esclaves. On reproche à l'abbé *Alcuin* d'en avoir eu jusqu'à vingt mille. Ce nombre n'est pas incroyable : *Alcuin* possédait plusieurs abbayes, dont les terres pouvaient être habitées par vingt mille hommes. Ces esclaves, connus sous le nom de *serfs*, ne pouvaient se marier ni changer de demeure sans la permission de l'abbé. Ils étaient obligés de marcher cinquante lieues avec leurs charrettes, quand il l'ordonnait : ils travaillaient pour lui trois jours de la semaine, & il partageait tous les fruits de la terre.

On ne pouvait, à la vérité, reprocher à ces bénédictins de violer par leurs richesses leur vœu de pauvreté ; car ils ne font point expressément ce vœu : ils ne s'engagent, quand ils sont reçus dans l'ordre, qu'à obéir à leur abbé. On leur donna

même souvent des terres incultes qu'ils défrichèrent de leurs mains, & qu'ils firent ensuite cultiver par des serfs. Ils formèrent des bourgades, des petites villes même, autour de leurs monastères. Ils étudièrent; ils furent les seuls qui conservèrent les livres, en les copiant; & enfin, dans ces temps barbares où les peuples étaient si misérables, c'était une grande consolation de trouver dans les cloîtres une retraite assurée contre la tyrannie.

En France & en Allemagne, plus d'un évêque allait au combat avec ses serfs. *Charlemagne*, dans une lettre à *Fraflade*, une de ses femmes, lui parle d'un évêque qui a vaillamment combattu auprès de lui, dans une bataille contre les Avars, peuples descendus des Scythes, qui habitaient vers le pays qu'on nomme à présent l'Autriche. Je vois de son temps quatorze monastères qui doivent fournir des soldats. Pour peu qu'un abbé fût guerrier, rien ne l'empêchait de les conduire lui-même. Il est vrai qu'en 803, un parlement se plaignit à *Charlemagne* du trop grand nombre de prêtres qu'on avait tués à la guerre. Il fut défendu alors, mais inutilement, aux ministres de l'autel d'aller aux combats.

Il n'était pas permis de se dire clerc sans l'être, de porter la tonsure sans appartenir à un évêque : de tels clercs s'appelaient *Acéphales*. On les punissait comme vagabonds. On ignorait cet état, aujourd'hui si commun, qui n'est ni séculier, ni ecclésiastique. Le titre d'abbé, qui signifie père, n'appartenait qu'aux chefs des monastères.

Clercs.

Les abbés avaient dès lors le bâton pastoral que portaient les évêques, & qui avait été autrefois la

marque de la dignité pontificale dans Rome païenne. Telle était la puissance de ces abbés sur les moines qu'ils condamnaient quelquefois aux peines afflictives les plus cruelles. Ils prirent le barbare usage des empereurs grecs, de faire brûler les yeux ; & il fallut qu'un concile leur défendît cet attentat, qu'ils commençaient à regarder comme un droit.

C H A P I T R E X X I.

Suite des rites religieux du temps de Charlemagne.

De la messe. **L**A messe était différente de ce qu'elle est aujourd'hui, & plus encore de ce qu'elle était dans les premiers temps. Elle fut d'abord une cène, un festin nocturne ; ensuite, la majesté du culte augmentant avec le nombre des fidèles, cette assemblée de nuit se changea en une assemblée du matin : la messe devint à peu-près ce qu'est la grand'messe aujourd'hui. Il n'y eut, jusqu'au cinquième siècle, qu'une messe commune dans chaque église. Le nom de *synaxe* qu'elle a chez les Grecs, & qui signifie *assemblée*, les formules qui subsistent & qui s'adressent à cette assemblée, tout fait voir que les messes privées durent être long-temps inconnues. Ce sacrifice, cette assemblée, cette commune prière avait le nom de *missa* chez les Latins, parce que, selon quelques-uns, on renvoyait, *mittebantur*, les pénitens qui ne communiaient pas ; & selon d'autres, parce que la communion était envoyée, *missa erat*, à ceux qui ne pouvaient venir à l'église.

Il femble qu'on devrait favoir la date précife des établifsemens de nos rites; mais aucune n'eft connue. On ne fait en quel temps commença la meffe, telle qu'on la dit aujourd'hui; on ignore l'origine précife du baptême par afperlion, de la confeffion auriculaire, de la communion avec du pain azyme, & fans vin; on ne fait qui donna le premier le nom de facrement au mariage, à la confirmation, à l'onction qu'on adminiftré aux malades.

Quand le nombre des prêtres fut augmenté, on fut obligé de dire des meffes particulières. Les hommes puiffans eurent des aumôniers; *Agobard*, évêque de Lyon, s'en plaint, au neuvième fiècle. *Denis le petit*, dans fon Recueil des canons, & beaucoup d'autres confirment que tous les fidèles communiaient à la meffe publique. Ils apportaient, de fon temps, le pain & le vin que le prêtre confacrait; chacun recevait le pain dans fes mains. Ce pain était fermenté comme le pain ordinaire; il y avait très-peu d'églifes où le pain fans levain fût en ufage: on donnait ce pain aux enfans comme aux adultes. La communion fous les deux efpèces était un ufage univerfel fous *Charlemagne*; il fe conferva toujours chez les Grecs, & dura chez les Latins jufqu'au douzième fiècle: on voit même que dans le treizième il était encore pratiqué quelquefois. L'auteur de la relation de la victoire que remporta *Charles d'Anjou* fur *Mainfroi*, en 1264, rapporte que fes chevaliers communiaient avec le pain & le vin, avant la bataille. L'ufage de tremper le pain dans le vin s'était établi avant *Charlemagne*; celui de fucer le vin avec un chalumeau, ou un fiphon de

Meffes.

Communion

métal, ne s'introduisit qu'environ deux cents ans après, & fut bientôt aboli. Tous ces rites, toutes ces pratiques changèrent selon la conjoncture des temps, & selon la prudence des pasteurs; ou selon le caprice, comme tout change.

L'Eglise latine était la seule qui priaît dans une langue étrangère, inconnue au peuple. Les inondations des barbares, qui avaient introduit dans l'Europe leurs idiomes, en étaient cause. Les Latins étaient encore les seuls qui conférassent le baptême par la seule aspersion : indulgence très-naturelle pour des enfans nés dans des climats rigoureux du septentrion, & convenance décente dans le climat chaud d'Italie. Les cérémonies du baptême des adultes, & de celui qu'on donnait aux enfans, n'étaient pas les mêmes : cette différence était indiquée par la nature.

Confession. La confession auriculaire s'était introduite, dit-on, dès le sixième siècle. Les évêques exigèrent d'abord que les clercs se confessassent à eux deux fois l'année, par les canons du concile d'Attigny, en 763; & c'est la première fois qu'elle fut commandée expressément. Les abbés soumirent leurs moines à ce joug, & les séculiers peu à peu le portèrent. La confession publique ne fut jamais en usage dans l'Occident; car, lorsque les barbares embrasèrent le christianisme, les abus & les scandales qu'elle entraînait après elle l'avaient abolie en Orient, sous le patriarche *Nestaire*, à la fin du quatrième siècle; mais souvent les pécheurs publics faisaient des pénitences publiques dans les églises d'Occident, surtout en Espagne, où l'invasion

des Sarrazins redoublait la ferveur des chrétiens humiliés. Je ne vois aucune trace, jusqu'au douzième siècle, de la formule de la confession, ni des confessionnaux établis dans les églises, ni de la nécessité préalable de se confesser immédiatement avant la communion.

Vous observerez que la confession auriculaire n'était point reçue, aux huitième & neuvième siècles, dans les pays au-delà de la Loire, dans le Languedoc, dans les Alpes. *Alcuin* s'en plaint dans ses lettres. Les peuples de ces contrées semblent avoir eu toujours quelques dispositions à s'en tenir aux usages de la primitive Eglise, & à rejeter les dogmes & les coutumes que l'Eglise, plus étendue, jugea convenable d'adopter.

Aux huitième & neuvième siècles, il y avait trois Carêmes, & quelquefois quatre, comme dans l'Eglise grecque; & on se confessait d'ordinaire à ces quatre temps de l'année. Les commandemens de l'Eglise, qui ne sont bien connus qu'après le troisième (a) concile de Latran, en 1215, imposèrent la nécessité de faire, une fois l'année, ce qui semblait auparavant plus arbitraire.

Au temps de *Charlemagne*, il y avait des confesseurs dans les armées. *Charles* en avait un pour lui en titre d'office; il s'appelait *Valdon*, & était abbé d'Augie près de Constance.

Il était permis de se confesser à un laïque, & même à une femme, en cas de nécessité. (b) Cette permission dura très-long-temps; c'est pourquoi

Laiques ont droit de confesser.

(a) Que d'autres nomment le quatrième.

(b) Voyez les éclaircissémens.

Joinville dit qu'il confessa en Afrique un chevalier, & qu'il lui donna l'absolution, selon le pouvoir qu'il en avait. *Ce n'est pas tout-à-fait un sacrement*, dit *S^t Thomas*, *mais c'est comme sacrement*.

Ancienneté
de la confes-
sion.

On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Les sages de l'antiquité avaient embrassé l'ombre de cette pratique salutaire. On s'était confessé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. *Marc-Aurèle*, en s'associant aux mystères de *Cérès-Eléusine*, se confessa à l'*Hierophante*.

- Cet usage, si saintement établi chez les chrétiens, fut malheureusement depuis l'occasion des plus funestes abus. La faiblesse du sexe rendit quelquefois les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux qui confessèrent les reines, se servirent de cet empire secret & sacré pour entrer dans les affaires d'Etat. Lorsqu'un religieux domina sur la conscience d'un souverain, tous ses confrères s'en prévalurent ; & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin, il arriva que dans les divisions entre les empereurs & les papes, dans les factions des villes, les prêtres ne donnaient pas l'absolution à ceux qui n'étaient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France, du temps du roi *Henri IV*, presque tous les confesseurs refusaient d'absoudre les sujets qui reconnaissaient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes, & de les porter au crime, dans le tribunal même de la pénitence, fut encore un écueil très-dangereux. Telle

est la déplorable condition des hommes, que les remèdes les plus divins ont été tournés en poison.

La religion chrétienne ne s'était point encore étendue, au Nord, plus loin que les conquêtes de *Charlemagne*. La Scandinavie, le Danemarck, qu'on appelait le *pays des Normands*, avaient un culte que nous appelons ridiculement *idolâtrie*. La religion des idolâtres ferait celle qui attribuerait la puissance divine à des figures, à des images; ce n'était pas celle des Scandinaves: ils n'avaient ni peintre ni sculpteur. Ils adoraient *Odin*, & ils se figuraient qu'après la mort, le bonheur de l'homme consistait à boire, dans la salle d'*Odin*, de la bière dans le crâne de ses ennemis. On a encore de leurs anciennes chansons traduites, qui expriment cette idée. Il y avait long-temps que les peuples du Nord croyaient une autre vie. Les druides avaient enseigné aux Celtes qu'ils renaîtraient pour combattre, & les prêtres de la Scandinavie persuadaient aux hommes qu'ils boiraient de la bière après leur mort.

La Pologne n'était ni moins barbare ni moins grossière. Les Moscovites, aussi sauvages que le reste de la grande Tartarie, en savaient à peine assez pour être païens; mais tous ces peuples vivaient en paix dans leur ignorance, heureux d'être inconnus à *Charlemagne*, qui vendait si cher la connaissance du christianisme.

Les Anglais commençaient à recevoir la religion Angleterre. chrétienne. Elle y avait été apportée par *Constance Chlore*, protecteur secret de cette religion, alors opprimée. Elle n'y domina point; l'ancien culte du pays eut le dessus encore long-temps. Quelques

missionnaires des Gaules cultivèrent grossièrement un petit nombre de ces insulaires. Le fameux *Pélage*, trop zélé défenseur de la nature humaine, était né en Angleterre ; mais il n'y fut point élevé, & il faut le compter parmi les Romains.

L'Irlande qu'on appelait *Ecoffe*, & l'Ecoffe, connue alors sous le nom d'*Albanie*, ou du *pays des Pictes*, avait reçu aussi quelques semences du christianisme, étouffées toujours par l'ancien culte qui dominait. Le moine *Colomban*, né en Irlande, était du sixième siècle ; mais il paraît par sa retraite en France, & par les monastères qu'il fonda en Bourgogne, qu'il y avait peu à faire, & beaucoup à craindre pour ceux qui cherchaient en Irlande & en Angleterre des ces établissemens riches & tranquilles, qu'on trouvait ailleurs à l'abri de la religion.

Après une extinction presque totale du christianisme dans l'Angleterre, l'Ecoffe & l'Irlande, la tendresse conjugale l'y fit renaître. *Ethelbert*, un des rois barbares Anglo-Saxons de l'Heptarchie d'Angleterre, qui avait son petit royaume dans la province de Kent, où est Cantorbéri, voulut s'allier avec un roi de France. Il épousa la fille de *Childebert*, roi de Paris. Cette princesse chrétienne, qui passa la mer avec un évêque de Soissons, disposa son mari à recevoir le baptême, comme *Clotilde* avait soumis *Clovis*. Le pape *Grégoire le grand* envoya *Augustin*, que les Anglais nomment *Austlin*, avec d'autres moines romains, en 598. Ils firent peu de conversions, car il faut au moins entendre la langue du pays pour en changer la religion ; mais, favorisés par la reine, ils bâtirent un monastère.

Ce fut proprement la reine qui convertit le petit royaume de Cantorbéri. Ses sujets barbares, qui n'avaient point d'opinions, suivirent aisément l'exemple de leurs souverains. Cet *Augustin* n'eut pas de peine à se faire déclarer primat par *Grégoire le grand* : il eût voulu même l'être des Gaules; mais *Grégoire* lui écrivit qu'il ne pouvait lui donner de juridiction que sur l'Angleterre. Il fut donc premier archevêque de Cantorbéri, premier primat de l'Angleterre. Il donna à l'un de ses moines le titre d'évêque de Londres, à l'autre celui de Rochester. On ne peut mieux comparer ces évêques qu'à ceux d'Antioche & de Babylone, qu'on appelle évêques *in partibus infidelium*. Mais avec le temps, la hiérarchie d'Angleterre se forma. Les monastères surtout étaient très-riches, au huitième & au neuvième siècles. Ils mettaient au catalogue des saints tous les grands seigneurs qui leur avaient donné des terres; d'où vient que l'on trouve parmi leurs saints de ce temps-là sept rois, sept reines, huit princes, seize princesses. Leurs chroniques disent que dix rois & onze reines finirent leurs jours dans des cloîtres. Il est croyable que ces dix rois, & ces onze reines se firent seulement revêtir, à leur mort, d'habits religieux, & peut-être porter, à leurs dernières maladies, dans des couvens, comme on en a usé en Espagne; mais non pas qu'en effet ils aient, en fanté, renoncé aux affaires publiques, pour vivre en cénobites.

CHAPITRE XXI.

Suite des usages du temps de Charlemagne. De la justice, des lois. Coutumes singulières. Epreuves.

Comtes. **D**ES comtes nommés par le roi rendaient sommairement la justice. Ils avaient leurs districts assignés. Ils devaient être instruits des lois, qui n'étaient ni si difficiles ni si nombreuses que les nôtres. La procédure était simple, chacun plaidait sa cause en France & en Allemagne. Rome seule, & ce qui en dépendait, avait encore retenu beaucoup de lois & de formalités de l'empire romain. Les lois lombardes avaient lieu dans le reste de l'Italie citérieure.

Chaque comte avait sous lui un lieutenant, nommé *viguier*, sept assesseurs, *scabini*, & un greffier, *notarius*. Les comtes publiaient dans leur juridiction l'ordre des marches pour la guerre, enrôlaient les soldats sous des centeniers, les menaient aux rendez-vous, & laissaient alors leurs lieutenans faire les fonctions de juge.

Les rois envoyaient des commissaires avec lettres expressees, *Missi dominici*, qui examinaient la conduite des comtes. Ni ces commissaires, ni ces comtes ne condamnaient presque jamais à la mort, ni à aucun supplice; car si on en excepte la Saxe, où Charlemagne fit des lois de sang, presque tous les délits se rachetaient dans le reste de son empire. Le seul crime de rebellion était puni de mort, & les rois

s'en réservaient le jugement. La loi salique, celle des Lombards, celle des Ripuaires, avaient évalué à prix d'argent la plupart des autres attentats, ainsi que nous l'avons vu.

Leur jurisprudence, qui paraît humaine, était peut être en effet plus cruelle que la nôtre. Elle laissait la liberté de mal faire à quiconque pouvait la payer. La plus douce loi est celle qui, mettant le frein le plus terrible à l'iniquité, prévient ainsi le plus de crimes; mais on ne connaissait pas encore la question, la torture, usage dangereux qui, comme on fait, ne sert que trop souvent à perdre l'innocent, & à sauver le coupable.

Les lois saliques furent remises en vigueur par *Charlemagne*. Parmi ces lois saliques, il s'en trouve une qui marque bien expressément dans quel mépris étaient tombés les Romains chez les peuples barbares. Le franc qui avait tué un citoyen romain ne payait que mille cinquante deniers : & le romain payait pour le sang d'un franc deux mille cinq cents deniers.

Dans les causes criminelles indécises, on se purgeait par serment. Il fallait non-seulement que la partie accusée jurât, mais elle était obligée de produire un certain nombre de témoins qui juraient avec elle. Quand les deux parties oppoiaient serment à serment, on permettait quelquefois le combat; tantôt à fer émoulu, tantôt à outrance.

(a) Ces combats étaient appelés *le jugement de Dieu*; c'est aussi le nom qu'on donnait à une des plus déplorables folies de ce gouvernement barbare.

Duels, jugemens de Dieu.

{ a } Voyez le chapitre des duels.

Les accusés étaient soumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante ou du fer ardent. Le célèbre *Etienne Baluze* a rassemblé toutes les anciennes cérémonies de ces épreuves. Elles commençaient par la messe, on y communiait l'accusé. On bénissait l'eau froide, on l'exorcisait; ensuite l'accusé était jeté garrotté dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il furnageait, il était jugé coupable. *M. de Fleuri*, dans son *Histoire ecclésiastique*, dit que c'était une manière sûre de ne trouver personne criminel. J'ose croire que c'était une manière de faire périr beaucoup d'innocens. Il y a bien des gens qui ont la poitrine assez large & les poumons assez légers, pour ne point enfoncer, lorsqu'une grosse corde, qui les lie par plusieurs tours, fait avec leur corps un volume moins pesant qu'une pareille quantité d'eau. Cette malheureuse coutume, proscrite depuis dans les grandes villes, s'est conservée jusqu'à nos jours dans beaucoup de provinces. On y a très-souvent assujetti, même par sentence de juge, ceux qu'on faisait passer pour forciers; car rien ne dure si long-temps que la superstition; & il en a coûté la vie à plus d'un malheureux.

Le jugement de DIEU par l'eau chaude s'exécutait en faisant plonger le bras nu de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres & du peuple, enfermait dans un sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet; & si, trois jours après, il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

Tous les historiens rapportent l'exemple de la reine *Teutberge*, bru de l'empereur *Lothaire*, petit-fils de *Charlemagne*, accusée d'avoir commis un inceste avec son frère, moine & sous-diacre. Elle nomma un champion qui se soumit pour elle à l'épreuve de l'eau bouillante, en présence d'une cour nombreuse. Il prit l'anneau béni sans se brûler. Il est certain qu'on a des secrets pour soutenir l'action d'un petit feu sans péril pendant quelques secondes : j'en ai vu des exemples. Ces secrets étaient alors d'autant plus communs, qu'ils étaient plus nécessaires. Mais il n'en est point pour nous rendre absolument impassibles. Il y a grande apparence que dans ces étranges jugemens on faisait subir l'épreuve d'une manière plus ou moins rigoureuse, selon qu'on voulait condamner ou absoudre.

Cette épreuve de l'eau bouillante était destinée particulièrement à la conviction de l'adultère. Ces coutumes sont plus anciennes, & se sont étendues plus loin qu'on ne pense.

Les savans n'ignorent pas qu'en Sicile, dans le temple des Dieux Paliques, on écrivait son serment qu'on jetait dans un bassin d'eau, & que si le serment furnageait, l'accusé était absous. Le temple de Trezène était fameux par de pareilles épreuves. On trouve encore au bout de l'Orient, dans le Malabar & dans le Japon, des usages semblables, fondés sur la simplicité des premiers temps, & sur la superstition commune à toutes les nations. Ces épreuves étaient autrefois si autorisées en Phénicie, qu'on voit dans le Pentateuque que, lorsque les Juifs errèrent dans le désert, ils se faisaient boire d'une eau mêlée avec de la cendre à leurs femmes soupçonnées d'adultère.

Epreuves.

Epreuves
païennes.

Les coupables ne manquaient pas sans doute d'en crever , mais les femmes fidelles à leur mari buvaient impunément. Il est dit dans l'évangile de *S^t Jacques* que le grand-prêtre ayant fait boire de cette eau à *Marie* & à *Joseph* , les deux époux se reconcilièrent.

La troisième épreuve était celle d'une barre de fer ardent , qu'il fallait porter dans la main l'espace de neuf pas. Il était plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres ; aussi je ne vois personne qui s'y soit soumis dans ces siècles grossiers. On veut savoir qui de l'Eglise grecque ou de la latine établit ces usages la première. On voit des exemples de ces épreuves à Constantinople , jusqu'au treizième siècle ; & *Pachimère* dit qu'il en a été témoin. Il est vraisemblable que les Grecs communiquèrent aux Latins ces superstitions orientales.

A l'égard des lois civiles , voici ce qui me paraît de plus remarquable. Un homme qui n'avait point d'enfans pouvait en adopter. Les époux pouvaient se répudier en justice ; & après le divorce , il leur était permis de passer à d'autre noces. Nous avons dans *Marculfe* le détail de ces lois.

Mais ce qui paraîtra peut-être le plus étonnant , & ce qui n'en est pas moins vrai , c'est qu'au livre deuxième de ces formules de *Marculfe* , on trouve que rien n'était plus permis ni plus commun que de déroger à cette fameuse loi salique , par laquelle les filles n'héritaient pas. On amenait sa fille devant le comte ou le commissaire , & on disait : „ Ma chère
 „ fille , un usage ancien & impie ôte , parmi nous ,
 „ toute portion paternelle aux filles ; mais ayant
 „ considéré cette impiété , j'ai vu que , comme vous
 m'avez

La loi salique regardée comme barbare.

» m'avez été donnés tous de DIEU également , je
 » dois vous aimer de même : ainsi , ma chère fille , je
 » veux que vous héritiez par portion égale avec vos
 » frères dans toutes mes terres , &c.

On ne connaissait point chez les Francs , qui vivaient suivant la loi salique & ripuaire , cette distinction de nobles & de roturiers , de nobles de nom & d'armes , & de nobles *ab avo* , ou gens vivant noblement. Il n'y avait que deux ordres de citoyens , les libres & les serfs , à peu - près comme aujourd'hui dans les empires mahométans & à la Chine. Le terme *nobilis* n'est employé qu'une seule fois dans les capitulaires , au livre cinquième , pour signifier les officiers , les comtes , les centeniers.

Toutes les villes de l'Italie & de la France étaient gouvernées selon leur droit municipal. Les tributs qu'elles payaient au souverain consistaient en *foderum* , *paratam* , *mansionaticum* , fourages , vivres , meubles de séjour. Les empereurs & les rois entretenaient long-temps leurs cours avec leurs domaines , & ces droits étaient payés en nature quand ils voyageaient. Il nous reste un capitulaire de *Charlemagne* concernant ses métairies. Il entre dans le plus grand détail. Il ordonne qu'on lui rende un compte exact de ses troupeaux. Un des grands biens de la campagne consistait en abeilles. Enfin les plus grandes choses , & les plus petites de ce temps-là nous font voir des lois , des mœurs & des usages , dont à peine il reste des traces.

C H A P I T R E XXIII.

Louis le faible , ou le débonnaire , déposé par ses enfans & par des prélats.

L'HISTOIRE des grands événemens de ce monde n'est guère que l'histoire des crimes. Il n'est point de siècle que l'ambition des séculiers & des ecclésiastiques n'ait rempli d'horreurs.

A peine *Charlemagne* est-il au tombeau , qu'une guerre civile désole sa famille & l'empire.

Les archevêques de Milan & de Crémone allument les premiers feux. Leur prétexte est que *Bernard* , roi d'Italie , est le chef de la maison Carlovingienne , comme né du fils aîné de *Charlemagne*. Ces évêques se servent de ce roi *Bernard* pour exciter une guerre civile. On en voit assez la véritable raison dans cette fureur de remuer & dans cette frénésie d'ambition , qui s'autorise toujours des lois mêmes faites pour la réprimer. Un évêque d'Orléans entre dans leurs intrigues ; l'empereur & *Bernard* l'oncle & le neveu lèvent des armées. On est prêt d'en venir aux mains à Châlons-sur-Saône ; mais le parti de l'empereur gagne par argent & par promesse la moitié de l'armée d'Italie. On négocie , c'est-à-dire , on veut

tromper. Le roi est assez imprudent pour venir dans le camp de son oncle. *Louis* , qu'on a nommé le débonnaire parce qu'il était faible , & qui fut cruel

Le Débonnaire fait crever les yeux à son neveu Bernard.

par faiblesse, fait crever les yeux à son neveu qui lui demandait grâce à genoux. Le malheureux roi meurt dans les tourmens du corps & de l'esprit, trois jours après cette exécution cruelle. Il fut enterré à Milan, & on grava sur son tombeau : *Ci gît Bernard, de sainte mémoire*. Il semble que le nom de *saint* en ce temps-là ne fut qu'un titre honorifique. Alors *Louis* fait tondre & enfermer dans un monastère trois de ses frères, dans la crainte qu'un jour le sang de *Charlemagne*, trop respecté en eux, ne suscitât des guerres. Ce ne fut pas tout. L'empereur fait arrêter tous les partisans de *Bernard*, que ce roi misérable avait dénoncés à son oncle, sous l'espoir de sa grâce. Ils éprouvent le même supplice que le roi. Les ecclésiastiques sont exceptés de la sentence : on les épargne, eux qui étaient les auteurs de la guerre. La déposition ou l'exil sont leur seul châtement. *Louis* ménageait l'Eglise ; & l'Eglise lui fit bientôt sentir qu'il eût dû être moins cruel & plus ferme.

819.
Saint : nom honorifique.

Dès l'an 817, *Louis* avait suivi le mauvais exemple de son père, en donnant des royaumes à ses enfans ; & n'ayant ni le courage d'esprit de son père ni l'autorité que ce courage donne, il s'exposait à l'ingratitude. Oncle barbare & frère trop dur, il fut un père trop facile.

Ayant associé à l'empire son fils aîné, *Lothaire*, donné l'Aquitaine au second, nommé *Pepin*, la Bavière à *Louis*, son troisième fils, il lui restait un jeune enfant d'une nouvelle femme. C'est ce *Charles le chauve* qui fut depuis empereur. Il voulut après le partage, ne pas laisser sans Etats cet enfant d'une femme qu'il aimait.

Une des sources du malheur de *Louis le faible* & de tant de défâtres plus grands , qui depuis ont affligé l'Europe , fut cet abus qui commençait à naître , d'accorder de la puissance dans le monde à ceux qui ont renoncé au monde.

Vala, abbé de Corbie, son parent par bâtardise, commença cette scène mémorable. C'était un homme furieux par zèle ou par esprit de faction , ou par tous les deux ensemble ; & l'un de ces chefs de parti, qu'on a vus si souvent faire le mal en prêchant la vertu & troubler tout par l'esprit de la règle.

Abbé fédicieux.

Dans un parlement , tenu en 829 , à Aix-la-chapelle , parlement où étaient entrés les abbés , parce qu'ils étaient seigneurs de grandes terres , ce *Vala* reproche publiquement à l'empereur tous les défâtres de l'Etat: *C'est vous*, lui dit-il, *qui en êtes coupable*. Il parle ensuite en particulier à chaque membre du parlement avec plus de sédition. Il ose accuser l'impératrice *Judith* d'adultère. Il veut prévenir & empêcher les dons que l'empereur veut faire à ce fils qu'il a eu de l'impératrice. Il déshonore & trouble la famille royale & par conséquent l'Etat , sous prétexte du bien de l'Etat même.

Enfin l'empereur irrité renvoie *Vala* dans son monastère , d'où il n'eût jamais dû sortir. Il se résout , pour satisfaire sa femme , à donner à son fils une petite partie de l'Allemagne vers le Rhin , le pays des Suisses & la Franche-Comté.

Si dans l'Europe les lois avaient été fondées sur la puissance paternelle ; si les esprits eussent été pénétrés de la nécessité du respect filial comme du premier de tous les devoirs , ainsi que je l'ai remarqué de la

Chine, les trois enfans de l'empereur, qui avaient reçu de lui des couronnes, ne se feraient point révoltés contre leur père qui donnait un héritage à un enfant du second lit.

D'abord ils se plaignirent : aussitôt l'abbé de Corbie se joint à l'abbé de Saint-Denis, plus factieux encore, & qui ayant les abbayes de Saint-Médard de Soissons & de Saint-Germain-des-Prés, pouvait lever des troupes, & en leva ensuite. Les évêques de Vienne, de Lyon, d'Amiens, unis à ces moines, poussent les princes à la guerre civile, en déclarant rebelles à DIEU & à l'Eglise, ceux qui ne feront pas de leur parti. En vain *Louis le débonnaire*, au lieu d'assembler des armées, convoque quatre conciles, dans lesquels on fait de bonnes & d'inutiles lois. Ses trois fils prennent les armes. C'est, je crois, la première fois qu'on a vu trois enfans soulevés ensemble contre leur père. L'empereur arme à la fin. On voit deux camps remplis d'évêques, d'abbés & de moines. Mais du côté des princes est le pape *Grégoire IV*, dont le nom donne un grand poids à leur parti. C'était déjà l'intérêt des papes d'abaïsser les empereurs. Déjà *Etienne*, prédécesseur de *Grégoire*, s'était installé dans la chaire pontificale sans l'agrément de *Louis le débonnaire*. Brouiller le père avec les enfans, semblait le moyen de s'agrandir sur leurs ruines. Le pape *Grégoire* vient donc en France, & menace l'empereur de l'excommunier. Cette cérémonie d'excommunication n'emportait pas encore l'idée qu'on voulut lui attacher depuis. On n'osait pas prétendre qu'un excommunié dût être privé de ses biens par sa seule excommunication ; mais on

Evêques
contre l'em-
pereur.

croyait rendre un homme exécration , & rompre par ce glaive tous les liens qui peuvent attacher les hommes à lui.

829. Les évêques du parti de l'empereur se servent de leur droit , & font dire courageusement au pape :
 Evêques des Francs résistent au pape. **SI EXCOMMUNICATURUS VENIET, EXCOMMUNICATUS ABIBIT :** *S'il vient pour excommunier , il retournera excommunié lui-même.* Ils lui écrivent avec fermeté , en le traitant à la vérité de pape , mais en même temps de frère. *Grégoire* , plus fier encore , leur mande : » Le terme de frère sent trop l'égalité , » tenez-vous-en à celui de pape : reconnaissez ma » supériorité , sachez que l'autorité de ma chaire » est au-dessus de celle du trône de *Louis*. » Enfin il élude dans cette lettre le serment qu'il a fait à l'empereur.

La guerre tourne en négociation. Le pontife se rend arbitre. Il va trouver l'empereur dans son camp. Il y a le même avantage que *Louis* avait eu autrefois sur *Bernard*. Il séduit ses troupes , ou il souffre qu'elles soient séduites ; il trompe *Louis* , ou il est trompé lui-même par les rebelles , au nom desquels il porte la parole. A peine le pape est-il sorti du camp , que , la nuit même , la moitié des troupes impériales passe du côté de *Lothaire* , son fils. Cette défection arriva près de Bâle , sur les confins de l'Alsace ; & la plaine où le pape avait négocié s'appelle encore le *champ du mensonge* , nom qui pourrait être commun à plusieurs lieux où l'on a négocié. Alors le monarque malheureux se rend prisonnier à ses fils rebelles , avec sa femme *Judith* , objet de leur haine. Il leur livre son fils *Charles* ,

âgé de dix ans, prétexte innocent de la guerre. Dans des temps plus barbares, comme sous *Clovis* & ses enfans, ou dans des pays tels que Constantinople, je ne serais point surpris qu'on eût fait périr *Judith* & son fils, & même l'empereur. Les vainqueurs se contentèrent de faire raser l'impératrice, de la mettre en prison en Lombardie, de renfermer le jeune *Charles* dans le couvent de Prum, au milieu de la forêt des Ardennes, & de détrôner leur père. Il me semble qu'en lisant le désastre de ce père trop bon, on ressent au moins une satisfaction secrète, quand on voit que ses fils ne furent guère moins ingrats envers cet abbé *Vala*, le premier auteur de ces troubles, & envers le pape qui les avait si bien soutenus. Le pontife retourna à Rome, méprisé des vainqueurs, & *Vala* se renferma dans un monastère en Italie.

Lothaire, d'autant plus coupable qu'il était associé à l'empire, traîne son père prisonnier à Compiègne. Il y avait alors un abus funeste introduit dans l'Eglise, qui défendait de porter les armes, & d'exercer les fonctions civiles pendant le temps de la pénitence publique. Ces pénitences étaient rares, & ne tombaient guère que sur quelques malheureux de la lie du peuple. On résolut de faire subir à l'empereur ce supplice infamant, sous le voile d'une humiliation chrétienne & volontaire, & de lui imposer une pénitence perpétuelle, qui le dégraderait pour toujours.

Louis est intimidé: il a la lâcheté de condescendre 833.
à cette proposition qu'on a la hardiesse de lui faire. *Louis le faible*
Un archevêque de Reims, nommé *Ebbon*, tiré de ^{en pénitence.}

la condition servile malgré les lois , élevé à cette dignité par *Louis* même , dépose ainsi son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le souverain , entouré de trente évêques , de chanoines , de moines , dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Son fils *Lothaire* présent y jouit de l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier , son épée , son habit , & de se prosterner sur ce cilice. *Louis* , le visage contre terre , demande lui-même la pénitence publique , qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix un écrit , dans lequel il s'accuse de sacrilège & d'homicide. Le malheureux lit posément la liste de ses crimes , parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes en carême , & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès verbal de toute cette action : monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès verbal on ne daigne pas seulement nommer *Louis* du nom d'empereur : il y est appelé DOMINUS LUDOVICUS , noble homme , vénérable homme. C'est le titre qu'on donne aujourd'hui aux marguilliers de paroisse.

Exemple de
pénitence.

On tâche toujours d'appuyer par des exemples les entreprises extraordinaires. Cette pénitence de *Louis* fut autorisée par le souvenir d'un certain roi visigoth , nommé *Vamba* , qui régnait en Espagne , en 681. C'est le même qui avait été oint à son couronnement. Il devint imbécille & soumis à la pénitence publique dans un concile de Tolède. Il s'était mis dans un cloître. Son successeur , *Hervique* ,

avait reconnu qu'il tenait sa couronne des évêques. Ce fait était cité, comme si un exemple pouvait justifier un attentat. On alléguait encore la pénitence de l'empereur *Théodose*; mais elle fut bien différente. Il avait fait massacrer quinze mille citoyens à Thessalonique, non pas dans un mouvement de colère, comme on le dit tous les jours très-faussement dans de vains panégyriques, mais après une longue délibération. Ce crime réfléchi pouvait attirer sur lui la vengeance des peuples, qui ne l'avaient pas élu pour en être égorgés. *S^t Ambroise* fit une très-belle action, en lui refusant l'entrée de l'église, & *Théodose* en fit une très-sage d'apaiser un peu la haine de l'empire, en s'abstenant d'entrer dans l'église pendant huit mois. Est-ce une satisfaction pour le forfait le plus horrible dont jamais un souverain se soit souillé, d'être huit mois sans entendre la grand'messe?

Louis, fut enfermé un an dans une cellule du couvent de Saint-Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent, sans domestiques, sans consolation, mort pour le reste du monde. S'il n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ses trois enfans disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté & sa couronne. Louis en prison.

Transféré à Saint-Denis, deux de ses fils, *Louis* & *Pepin*, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils *Charles*. L'assemblée de Soissons est anathématisée par une autre à Thionville; mais il n'en coûta à l'archevêque de Reims que la perte de son siège; encore fut-il jugé & déposé dans la sacristie: l'empereur l'avait été en public, aux pieds 834.

456 E T A T D E L' E U R O P E

de l'autel. Quelques évêques furent déposés aussi. L'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Mort de Louis le faible, 20 juin 840. Bientôt après, un de ces mêmes enfans qui l'avaient rétabli, *Louis de Bavière*, se révolte encore. Le malheureux père mourut de chagrin dans une tente, auprès de Maïence, en disant: *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.*

Il confirma, dit-on, solennellement par son testament la donation de *Pepin* & de *Charlemagne* à l'Eglise de Rome.

Les mêmes doutes s'élèvent sur cette confirmation, & sur les dons qu'elle ratifie. Il est difficile de croire que *Charlemagne* & son fils aient donné aux papes Venise, la Sicile, la Sardaigne & la Corse, pays sur lesquels ils n'avaient tout au plus que la prétention disputée du domaine suprême. Et dans quel temps *Louis* eût-il donné la Sicile qui appartenait aux empereurs grecs, & qui était infestée par les descentes continuelles des Arabes?

C H A P I T R E X X I V.

Etat de l'Europe après la mort de Louis le débonnaire ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire franc ou français.

APRÈS la mort du fils de *Charlemagne*, son empire éprouva ce qui était arrivé à celui d'*Alexandre*, & que nous verrons bientôt être la destinée de celui des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même: les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père, se soient voulu exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. *Lothaire*, empereur, voulait tout. *Charles le chauve*, roi de France, & *Louis*, roi de Bavière, s'unissent contre lui. Un fils de *Pépin*, ce roi d'Aquitaine, fils du *Débonnaire*, & devenu roi après la mort de son père, se joint à *Lothaire*. Ils défolent l'empire; ils l'épuisent de soldats. Enfin, deux rois contre deux rois, dont trois sont frères, & dont l'autre est leur neveu, se livrent une bataille à Fontenai, dans l'Auxerrois, dont l'horreur est digne des guerres civiles. Plusieurs auteurs assurent qu'il y périt cent mille hommes. Il est vrai que ces auteurs ne sont pas contemporains, & que du moins il est permis de douter que tant de sang ait été répandu. L'empereur *Lothaire* fut vaincu. Cette bataille, comme tant d'autres, ne décida de rien. Il faut observer seulement que les évêques, qui avaient combattu dans l'armée de *Charles* & de *Louis*, firent jeûner leurs troupes & prier DIEU pour les morts, & qu'il eût été plus chrétien de ne les point tuer que de prier pour eux. *Lothaire*, donna alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de *Charlemagne*.

Le vainqueur des Saxons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. Quelques révoltes, & de fréquens retours à leur culte, avaient marqué leur horreur pour une religion qu'ils regardaient comme leur châtement. *Lothaire*, pour se les attacher, leur donne une liberté entière de conscience. La moitié du pays redevint idolâtre, mais fidèle à son roi. Cette conduite, & celle de *Charlemagne*, son

841.

842.

458 E T A T D E L' E U R O P E

grand-père, firent voir aux hommes combien diversement les princes plient la religion à leurs intérêts.

Germanie
& France fé-
parées en
843.

Ces intérêts font toujours la destinée de la terre. Un franc, un salien avait fondé le royaume de France; un fils du maire ou majordôme, *Pepin*, avait fondé l'empire franc. Trois frères le divisent à jamais. Ces trois enfans dénaturés, *Lothaire*, *Louis de Bavière* & *Charles le chauve*, après avoir versé tant de sang à Fontenai, démembrent enfin l'empire de *Charlemagne* par la fameuse paix de Verdun. *Charles II*, surnommé *le chauve*, eut la France; *Lothaire* l'Italie, la Provence, le Dauphiné, le Languedoc, la Suisse, la Lorraine, l'Alsace, la Flandre; *Louis de Bavière*, ou *le germanique*, eut l'Allemagne.

C'est à cette époque que les savans dans l'histoire commencent à donner le nom de Français aux Francs; c'est alors que l'Allemagne a ses lois particulières; c'est l'origine de son droit public, & en même temps l'origine de la haine entre les Français & les Allemands. Chacun des trois frères fut troublé dans son partage par des querelles ecclésiastiques, autant que par les divisions qui arrivent toujours entre des ennemis qui ont fait la paix malgré eux.

C'est au milieu de ces discordes que *Charles le chauve*, premier roi de la seule France, & *Louis le germanique*, premier roi de la seule Allemagne, rassemblèrent un concile à Aix-la-chapelle contre *Lothaire*, & ce *Lothaire* est le premier empereur franc privé de l'Allemagne & de la France.

Empereurs
déposés par
des évêques.

Les prélats, d'un commun accord, déclarèrent *Lothaire* déchu de son droit à la couronne, &

les sujets déliés du ferment de fidélité: *Promettez-vous de mieux gouverner que lui?* dirent-ils aux deux frères *Charles & Louis*: *Nous le promettons*, répondirent les deux rois: *Et nous*, dit l'évêque qui présidait, *nous vous permettons par l'autorité divine, & nous vous commandons de régner à sa place.* Ce commandement ridicule n'eut alors aucune suite.

En voyant les évêques donner ainsi les couronnes, on se tromperait si on croyait qu'ils fussent alors tels que des électeurs de l'empire. Ils s'étaient rendus puissans, à la vérité, mais aucun n'était souverain. L'autorité de leur caractère & le respect des peuples étaient des instrumens dont les rois se servaient à leur gré. Il y avait dans ces ecclésiastiques bien plus de faiblesse que de grandeur à décider ainsi du droit des rois suivant les ordres du plus fort.

On ne doit pas être surpris que quelques années après, un archevêque de Sens, avec vingt autres évêques, ait osé, dans des conjonctures pareilles, déposer *Charles le chauve*, roi de France. Cet attentat fut commis pour plaire à *Louis de Bavière*. Ces monarques, aussi méchans rois que frères dénaturés, ne pouvant se faire périr l'un l'autre, se faisaient anathématiser tour à tour. Mais ce qui surprend, c'est l'aveu que fait *Charles le chauve*, dans un écrit qu'il daigna publier contre l'archevêque de Sens: *Au moins, cet archevêque ne devait pas me déposer avant que j'eusse comparu devant les évêques qui m'avaient sacré roi; il fallait qu'auparavant j'eusse subi leur jugement, ayant toujours été prêt à me soumettre à leurs corrections paternelles & à leur châtement.* La race de Charlemagne,

réduite à parler ainsi , marchait visiblement à sa ruine.

Je reviens à *Lothaire*, qui avait toujours un grand parti en Germanie, & qui était maître paisible en Italie. Il passe les Alpes, fait couronner son fils *Louis*, qui vient juger dans Rome le pape *Sergius II*. Le pontife comparait, répond juridiquement aux accusations d'un évêque de Metz, se justifie, & prête ensuite serment de fidélité à ce même *Lothaire*, déposé par ses évêques. *Lothaire* même fit cette célèbre & inutile ordonnance, que, pour éviter les séditions trop fréquentes, le pape ne sera plus élu par le peuple, & que l'on avertira l'empereur de la vacance du saint-siège.

Ordonnance que le pape ne fera plus élu par le peuple, mais par l'empereur.

On s'étonne de voir l'empereur tantôt si humble, & tantôt si fier; mais il avait une armée auprès de Rome quand le pape lui jura obéissance, & n'en avait point à Aix-la-chapelle, quand les évêques le détrônèrent.

Leur sentence ne fut qu'un scandale de plus ajouté aux défolations de l'Europe. Les provinces depuis les Alpes au Rhin ne savaient plus à qui elles devaient obéir. Les villes changeaient chaque jour de tyrans, les campagnes étaient ravagées tour à tour par différens partis. On n'entendait parler que de combats; & dans ces combats il y avait toujours des moines, des abbés, des évêques, qui périsaient les armes à la main. *Hugues*, un des fils de *Charlemagne*, forcé jadis à être moine, devenu depuis abbé de Saint-Quentin, fut tué devant Toulouse, avec l'abbé de Ferrière: deux évêques y furent faits prisonniers.

Cet incendie s'arrêta un moment pour recommencer avec plus de fureur. Les trois frères, *Lothaire*, *Charles* & *Louis*, firent de nouveaux partages, qui ne furent que de nouveaux sujets de divisions & de guerre.

L'empereur *Lothaire*, après avoir bouleversé l'Europe, sans succès & sans gloire, se sentant affaibli, vint se faire moine dans l'abbaye de Prum. Il ne vécut dans le froc que six jours, & mourut imbécille après avoir régné en tyran. 855.

A la mort de ce troisième empereur d'Occident, il s'éleva de nouveaux royaumes en Europe, comme des monceaux de terre après les secouffes d'un grand tremblement.

Un autre *Lothaire*, fils de cet empereur, donna le nom de *Lotharinge* à une assez grande étendue de pays, nommé depuis, par contraction, *Lorraine*, entre le Rhin, l'Escaut, la Meuse & la mer. Le Brabant fut appelé *la basse Lorraine*; le reste fut connu sous le nom de *la haute*. Aujourd'hui, de cette haute *Lorraine* il ne reste qu'une petite province de ce nom, engloutie, depuis peu, dans le royaume de France.

Un second fils de l'empereur *Lothaire*, nommé *Charles*, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence & du Languedoc. Cet Etat composa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite, pauvre, ainsi que toutes les villes en-deçà des Alpes.

Un barbare, qu'on nomme *Salomon*, se fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore

païenne; mais tous ces royaumes tombèrent presque aussi promptement qu'ils furent élevés.

Le fantôme d'empire romain subsistait. *Louis*, second fils de *Lothaire*, qui avait eu en partage une partie de l'Italie, fut proclamé empereur par l'évêque de Rome *Sergius II*, en 855. Il ne résidait point à Rome; il ne possédait pas la neuvième partie de l'empire de *Charlemagne*, & n'avait en Italie qu'une autorité contestée par les papes & par les ducs de Bénévent, qui possédaient alors un Etat considérable.

Charles le chauve achète l'empire du pape. Après sa mort, arrivée en 875, si la loi salique avait été en vigueur dans la maison de *Charlemagne*, c'était à l'aîné de la maison qu'appartenait l'empire. *Louis de Germanie*, aîné de la maison de *Charlemagne*, devait succéder à son neveu, mort sans enfans; mais des troupes & de l'argent firent les droits de *Charles le chauve*. Il ferma le passage des Alpes à son frère, & se hâta d'aller à Rome avec quelques troupes. *Reginus*, les annales de Metz & de Fulde, assurent qu'il acheta l'empire du pape *Jean VIII*. Le pape non-seulement se fit payer; mais, profitant de la conjoncture, il donna l'empire en souverain, & *Charles* le reçut en vassal, protestant qu'il le tenait du pape, ainsi qu'il avait protesté auparavant en France, en 859, qu'il devait subir le jugement des évêques, laissant toujours avilir sa dignité pour en jouir.

Le chauve empoisonné, à ce qu'on dit. Sous lui, l'empire romain était donc composé de la France & de l'Italie. On dit qu'il mourut empoisonné par son médecin, un juif, nommé *Sédécias*; mais personne n'a jamais dit par quelle raison

raison ce médecin commit ce crime. Que pouvait-il gagner en empoisonnant son maître? Auprès de qui eût-il trouvé une plus belle fortune? Aucun auteur ne parle du supplice de ce médecin. Il faut donc douter de l'empoisonnement, & faire réflexion seulement que l'Europe chrétienne était si ignorante, que les rois étaient obligés de chercher pour leurs médecins des juifs & des arabes.

On voulait toujours saisir cette ombre d'empire romain; & *Louis le bégue*, roi de France, fils de *Charles le chauve*, le disputait aux autres descendans de *Charlemagne*; c'était toujours au pape qu'on le demandait. Un duc de Spolète, un marquis de Toscane, investis de ces Etats par *Charles le chauve*, se saisirent du pape *Jean VIII*, & pillèrent une partie de Rome, pour le forcer, disaient-ils, à donner l'empire au roi de Bavière, *Carloman*, l'aîné de la race de *Charlemagne*. Non-seulement le pape *Jean VIII* était ainsi persécuté dans Rome par des Italiens, mais il venait, en 877, de payer vingt-cinq mille livres Tribut payé par le pape aux mahométans. pesant d'argent aux mahométans, possesseurs de la Sicile & du Garillan; c'était l'argent dont *Charles le chauve* avait acheté l'empire. Il passa bientôt des mains du pape en celles des Sarrafins; & le pape même s'obligea, par un traité authentique, à leur en payer autant tous les ans.

Cependant ce pontife, tributaire des musulmans, & prisonnier dans Rome, s'échappe, s'embarque & passe en France. Il vient sacrer empereur *Louis le bégue*, dans la ville de Troye, à l'exemple de *Léon III*, d'*Adrien* & d'*Etienne III*, persécutés chez eux, & donnant ailleurs des couronnes.

Sous *Charles le gros*, empereur & roi de France, la désolation de l'Europe redoubla. Plus le sang de *Charlemagne* s'éloignait de sa source, & plus il dégénérait. *Charles le gros* fut déclaré incapable de régner, par une assemblée de seigneurs français & allemands, qui le déposèrent auprès de Maïence dans une diète convoquée par lui-même. Ce ne sont point ici des évêques qui, en servant la passion d'un prince, semblent disposer d'une couronne; ce furent les principaux seigneurs qui crurent avoir le droit de nommer celui qui devait les gouverner, & combattre à leur tête. On dit que le cerveau de *Charles le gros* était affaibli; il le fut toujours, sans doute, puisqu'il se mit au point d'être détrôné sans résistance, de perdre à la fois l'Allemagne, la France & l'Italie, & de n'avoir enfin pour subsistance que la charité de l'archevêque de Maïence, qui daigna le nourrir. Il paraît bien qu'alors l'ordre de la succession était compté pour rien, puisqu'*Arnould*, bâtard de *Carloman*, fils de *Louis le bègue*, fut déclaré empereur, & qu'*Eudes* ou *Odon*, comte de Paris, fut roi de France. Il n'y avait alors ni droit de naissance, ni droit d'élection reconnu. L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur les ruines du plus faible, pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbécilles. Il manquait aux hommes deux choses nécessaires pour se soustraire à tant d'horreurs, la raison & le courage.

Charles le gros déposé.

887.

Un bâtard empereur.

CHAPITRE XXV.

Des Normands, vers le neuvième siècle.

TOUT étant divisé, tout était malheureux & faible. Cette confusion ouvrit un passage aux peuples de la Scandinavie & aux habitans des bords de la mer Baltique. Ces sauvages trop nombreux, n'ayant à cultiver que des terres ingrates, manquant de manufactures, & privés des arts, ne cherchaient qu'à se répandre loin de leur patrie. Le brigandage & la piraterie leur étaient nécessaires, comme le carnage aux bêtes féroces. En Allemagne on les appelait *Normands, hommes du Nord*, sans distinction, comme nous difons encore en général les *corsaires de Barbarie*. Dès le quatrième siècle ils se mêlèrent aux flots des autres barbares, qui portèrent la désolation jusqu'à Rome & en Afrique. On a vu que, resserrés sous *Charlemagne*, ils craignirent l'esclavage. Dès le temps de *Louis le débonnaire*, ils commencèrent leurs courses. Les forêts, dont ces pays étaient hérissés, leur fournissaient assez de bois pour construire leurs barques à deux voiles & à rames. Environ cent hommes tenaient dans ces bâtimens, avec leurs provisions de bière, de biscuit de mer, de fromage & de viande fumée. Ils côtoyaient les terres, descendaient où ils ne trouvaient point de résistance, & retournaient chez eux avec leur butin, qu'ils partageaient ensuite selon les lois du brigandage, ainsi qu'il se pratique en Barbarie. Dès l'an 843, ils entrèrent en France par l'embouchure de la rivière

Normands,
bêtes féroces,
égorgent
d'autres
bêtes.

de Seine , & mirent la ville de Rouen au pillage. Une autre flotte entra par la Loire , & dévasta tout jusqu'en Touraine. Ils emmenaient les hommes en esclavage , ils partageaient entre eux les femmes & les filles , prenant jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates. Les bestiaux , les meubles , tout était emporté. Ils vendaient quelquefois sur une côte ce qu'ils avaient pillé sur une autre. Leurs premiers gains excitèrent la cupidité de leurs compatriotes indigens. Les habitans des côtes germaniques & gauloises se joignirent à eux , ainsi que tant de renégats de Provence & de Sicile ont servi sur les vaisseaux d'Alger.

En 844 , ils couvrirent la mer de vaisseaux. On les vit descendre presque à la fois en Angleterre , en France & en Espagne. Il faut que le gouvernement des Français & des Anglais fût moins bon que celui des mahométans qui régnaient en Espagne ; car il n'y eut nulle mesure prise par les Français ni par les Anglais , pour empêcher ces irruptions ; mais en Espagne les Arabes gardèrent leurs côtes , & repoussèrent enfin les pirates.

Ils défont l'Allemagne, l'Angleterre & la France. En 845 , les Normands pillèrent Hambourg , & pénétrèrent avant dans l'Allemagne. Ce n'était plus alors un ramas de corsaires sans ordre : c'était une flotte de six cents bateaux , qui portait une armée formidable. Un roi de Danemarck , nommé *Eric* , était à leur tête. Il gagna deux batailles avant de se rembarquer. Ce roi des pirates , après être retourné chez lui avec les dépouilles allemandes , envoie en France un des chefs des corsaires , à qui les histoires donnent le nom de *Régnier*. Il remonte la Seine avec

cent vingt voiles. Il n'y a point d'apparence que ces cent vingt voiles portassent dix mille hommes. Cependant , avec un nombre probablement inférieur , il pille Rouen une seconde fois , & vient jusqu'à Paris. Dans de pareilles invasions , quand la faiblesse du gouvernement n'a pourvu à rien , la terreur du peuple augmente le péril , & le plus grand nombre fuit devant le plus petit. Les Parisiens , qui se défendirent dans d'autres temps avec tant de courage , abandonnèrent alors leur ville ; & les Normands n'y trouvèrent que des maisons de bois , qu'ils brûlèrent. Le malheureux roi , *Charles le chauve* , retranché à Saint-Denis avec peu de troupes , au lieu de s'opposer à ces barbares , acheta de quatorze mille marcs d'argent la retraite qu'ils daignèrent faire. Il est croyable que ces marcs étaient ce qu'on a appelé long-temps des marques , *marcas* , qui valaient environ un de nos demi-écus. On est indigné quand on lit dans nos auteurs , que plusieurs de ces barbares furent punis de mort subite pour avoir pillé l'église de Saint-Germain-des-Prés. Ni les peuples , ni leurs saints ne se défendirent ; mais les vaincus se donnent toujours la honteuse consolation de supposer des miracles opérés contre leurs vainqueurs.

Sottises de
nos légendaires.

Charles le chauve , en achetant ainsi la paix , ne faisait que donner à ces pirates de nouveaux moyens de faire la guerre , & s'ôter celui de la soutenir. Les Normands se servirent de cet argent pour aller assiéger Bordeaux , qu'ils pillèrent. Pour comble d'humiliation & d'horreur , un descendant de *Charlemagne* , *Pepin* , roi d'Aquitaine , n'ayant pu leur résister , s'unit avec eux ; & alors la France , vers l'an 858 ,

fut entièrement ravagée. Les Normands, fortifiés de tout ce qui se joignait à eux, désolèrent longtemps l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre. Nous avons vu depuis peu des armées de cent mille hommes pouvoir à peine prendre deux villes après des victoires signalées : tant l'art de fortifier les places & de préparer les ressources a été perfectionné. Mais alors des barbares, combattant d'autres barbares défunis, ne trouvaient, après le premier succès, presque rien qui arrêtât leurs courses. Vaincus quelquefois, ils reparaissaient avec de nouvelles forces.

Godefroy, prince de Danemarck, à qui *Charles le gros* céda enfin une partie de la Hollande, en 882, pénétra de la Hollande en Flandre; ses Normands passent de la Somme à l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre devant Paris.

885. Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, *Odon* ou *Eudes*, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts.

Belle résistance des Parisiens.

Sigefroy, chef des Normands, pressa le siège avec une fureur opiniâtre, mais non déstituée d'art. Les Normands se fervirent du bélier pour battre les murs. Cette invention est presque aussi ancienne que celle des murailles; car les hommes sont aussi industrieux pour détruire que pour édifier. Je ne m'écarterai ici qu'un moment de mon sujet, pour observer que le cheval de Troie n'était précisément

que la même machine , laquelle on armait d'une tête de cheval de métal , comme on y mit depuis une tête de bélier ; & c'est ce que *Pausanias* nous apprend dans sa description de la Grèce. Ils firent brèche , & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête non-seulement le comte *Eudes* , mais encore leur évêque *Goslin* , qui chaque jour , après avoir donné la bénédiction à son peuple , se mettait sur la brèche , le casque en tête , un carquois sur le dos , & une hache à sa ceinture ; & ayant planté la croix sur le rempart , combattait à sa vue. Il paraît que cet évêque avait dans la ville autant d'autorité , pour le moins , que le comte *Eudes* , puisque ce fut à lui que *Sigefroy* s'était d'abord adressé , pour entrer par sa permission dans Paris. Ce prélat mourut de ses fatigues au milieu du siège , laissant une mémoire respectable & chère ; car il s'arma des mains que la religion réservait seulement au ministère de l'autel ; il les arma pour cet autel même & pour ses citoyens , dans la cause la plus juste , & pour la défense la plus nécessaire , première loi naturelle , qui est toujours au-dessus des lois de convention. Ses confrères ne s'étaient armés que dans des guerres civiles & contre des chrétiens. Peut-être si l'apothéose est due à quelques hommes , eût-il mieux valu mettre dans le ciel ce prélat qui combattit & mourut pour son pays , que tant d'hommes obscurs , dont la vertu , s'ils en ont eu , a été pour le moins inutile au monde.

Evêque
courageux &
grand hom-
me.

Les Normands tinrent la ville assiégée une année & demie : les Parisiens éprouvèrent toutes les horreurs

qu'entraînent dans un long siège la famine & la contagion qui en font les fuites , & ne furent point ébranlés. Au bout de ce temps, l'empereur *Charles le gros*, roi de France, parut enfin à leur secours, sur le mont de Mars, qu'on appelle aujourd'hui *Montmartre*; mais il n'osa pas attaquer les Normands : il ne vint que pour acheter encore une trêve honteuse. Ces barbares quittèrent Paris pour aller assiéger Sens & piller la Bourgogne, tandis que *Charles* alla dans Maïence assembler ce parlement qui lui ôta un trône dont il était si indigne.

Les Normands continuèrent leurs dévastations; mais, quoiqu'ennemis du nom chrétien, il ne leur vint jamais en pensée de forcer personne à renoncer au christianisme. Ils étaient à peu-près tels que les Francs, les Goths, les Alains, les Huns, les Hérules, qui, en cherchant, au cinquième siècle, de nouvelles terres, loin d'imposer une religion aux Romains, s'accommodèrent aisément de la leur : ainsi les Turcs, en pillant l'empire des Califes, se font soumis à la religion mahométane.

Enfin *Rolon* ou *Raoul*, le plus illustre de ces brigands du Nord, après avoir été chassé du Danemarck, ayant rassemblé en Scandinavie tous ceux qui voulurent s'attacher à sa fortune, tenta de nouvelles aventures, & fonda l'espérance de sa grandeur sur la faiblesse de l'Europe. Il aborda l'Angleterre, où ses compatriotes étaient déjà établis; mais après deux victoires inutiles, il tourna du côté de la France, que d'autres Normands savaient ruiner, mais qu'ils ne savaient pas asservir.

Rolon fut le seul de ces barbares qui cessa d'en mériter le nom, en cherchant un établissement fixe.

Rolon s'établit à Rouen.

Maître de Rouen fans peine, au lieu de la détruire, il en fit relever les murailles & les tours. Rouen devint sa place d'armes; de-là il volait tantôt en Angleterre, tantôt en France, faisant la guerre avec politique comme avec fureur. La France était expirante sous le règne de *Charles le simple*, roi de nom, & dont la monarchie était encore plus démembrée par les ducs, par les comtes & par les barons ses sujets, que par les Normands. *Charles le gros* n'avait donné que de l'or aux barbares; *Charles le simple* offrit à *Rolon* sa fille & des provinces.

Raoul demanda d'abord la Normandie; & on fut trop heureux de la lui céder. Il demanda ensuite la Bretagne: on disputa; mais il fallut la céder encore avec des clauses que le plus fort explique toujours à son avantage. Ainsi la Bretagne, qui était tout à l'heure un royaume, devient un fief de la Neustrie; & la Neustrie, qu'on s'accoutuma bientôt à nommer Normandie, du nom de ses usurpateurs, fut un Etat séparé, dont les ducs rendaient un vain hommage à la couronne de France.

912.
Basse de
la cour de
France.

L'archevêque de Rouen fut persuader à *Rolon* de se faire chrétien. Ce prince embrassa volontiers une religion qui affermissait sa puissance.

Les véritables conquérans sont ceux qui savent faire des lois. Leur puissance est stable; les autres sont des torrens qui passent. *Rolon*, paisible, fut le seul législateur de son temps dans le continent chrétien. On fait avec quelle inflexibilité il rendit la justice. Il abolit le vol chez les Danois, qui n'avaient jusque-là vécu que de rapine. Long-temps après lui, son nom prononcé était un ordre aux officiers

de justice d'accourir pour réprimer la violence ; & de-là est venu cet usage de la clameur de *Haro* , si connue en Normandie. Le sang des Danois & des Francs mêlés ensemble produisit ensuite dans ce pays ces héros qu'on verra conquérir l'Angleterre , Naples & Sicile.

C H A P I T R E X X V I .

De l'Angleterre, vers le neuvième siècle. Alfred le grand.

LES Anglais , ce peuple devenu puissant , célèbre par le commerce & par la guerre , gouverné par l'amour de ses propres lois & de la vraie liberté , qui consiste à n'obéir qu'aux lois , n'étaient rien alors de ce qu'ils sont aujourd'hui.

Ils n'étaient échappés du joug des Romains que pour tomber sous celui de ces Saxons , qui , ayant conquis l'Angleterre , vers le sixième siècle , furent conquis au huitième par *Charlemagne* dans leur propre pays natal. Ces usurpateurs partagèrent 828. l'Angleterre en sept petits cantons malheureux , qu'on appela royaumes. Ces sept provinces s'étaient enfin réunies sous le roi *Egbert* de la race Saxonne , lorsque les Normands vinrent ravager l'Angleterre , aussi-bien que la France. On prétend qu'en 852 ils remontèrent la Tamise avec trois cents voiles. Les Anglais ne se défendirent guère mieux que les Francs. Ils payèrent comme eux leurs vainqueurs. Un roi nommé *Ethelbert* suivit le malheureux exemple de *Charles le chauve*. Il donna de l'argent ; la même

faute eut la même punition. Les pirates se servirent de cet argent pour mieux subjuguier le pays. Ils conquièrent la moitié de l'Angleterre. Il fallait que les Anglais, nés courageux, & défendus par leur situation, eussent dans leur gouvernement des vices bien essentiels, puisqu'ils furent toujours assujettis par des peuples qui ne devaient pas aborder impunément chez eux. Ce qu'on raconte des horribles dévastations qui défolèrent cette île, surpasse encore ce qu'on vient de voir en France. Il y a des temps où la terre entière n'est qu'un théâtre de carnage, & ces temps sont trop fréquens.

Le lecteur respire enfin un peu, lorsque dans ces horreurs il voit s'élever quelque grand homme qui tire sa patrie de la servitude, & qui la gouverne en bon roi.

Je ne fais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'*Alfred le grand*, qui rendit ces services à sa patrie, supposé que tout ce qu'on raconte de lui soit véritable.

Il succédait à son frère *Ethelrede I*, qui ne lui laissa qu'un droit contesté sur l'Angleterre, partagée plus que jamais en souverainetés, dont plusieurs étaient possédées par les Danois. De nouveaux pirates venaient encore presque chaque année disputer aux premiers usurpateurs le peu de dépouilles qui pouvaient rester. 872.

Alfred, n'ayant pour lui qu'une province de l'Ouest, fut vaincu d'abord en bataille rangée par ces barbares, & abandonné de tout le monde. Il ne se retira point à Rome dans le collège anglais, comme *Butred* son oncle, devenu roi d'une petite

province , & chassé par les Danois ; mais seul & sans secours, il voulut périr ou venger sa patrie. Il se cacha six mois chez un berger dans une chaumière environnée de marais. Le seul comte de *Dévon*, qui défendait encore un faible château, savait son secret. Enfin, ce comte ayant rassemblé des troupes, & gagné quelque avantage, *Alfred*, couvert des haillons d'un berger, osa se rendre dans le camp des Danois, en jouant de la harpe. Voyant ainsi par ses yeux la situation du camp & ses défauts, instruit d'une fête que les barbares devaient célébrer, il court au comte de *Dévon* qui avait des milices prêtes; il revient aux Danois avec une petite troupe, mais déterminée; il les surprend, & remporte une victoire complète. La discorde divisait alors les Danois. *Alfred* fut négociateur comme combattre; &, ce qui est étrange, les Anglais & les Danois le reconnurent unanimement pour roi. Il n'y avait plus à réduire que Londres; il la prit, la fortifia, l'embellit, équipa des flottes, contint les Danois d'Angleterre, s'opposa aux descentes des autres, & s'appliqua ensuite pendant douze années d'une possession paisible à policer sa patrie. Ses lois furent douces, mais sévèrement exécutées. C'est lui qui fonda les jurés, qui partagea l'Angleterre en shires ou comtés, & qui le premier encouragea ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des hommes entreprenans & sages, qui allèrent jusqu'à Alexandrie; & de là, passant l'isthme de Suez, trafiquèrent dans la mer de Perse. Il institua des milices; il établit divers conseils, mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite.

Qui croirait même que cet *Alfred*, dans des temps d'une ignorance générale osa envoyer un vaisseau pour tenter de trouver un passage aux Indes par le nord de l'Europe & de l'Asie ? On a la relation de ce voyage écrite en anglo-saxon & traduite en latin, à Coppenhague, à la prière du comte de *Plelo*, ambassadeur de *Louis XV*. *Alfred* est le premier auteur de ces tentatives hardies que les Anglais, les Hollandais & les Russes ont faites dans nos derniers temps. On voit par-là combien ce prince était au-dessus de son siècle.

Il n'est point de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. *Alfred* jeta les fondemens de l'académie d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome. L'Angleterre toute barbare n'en avait presque point. Il se plaignait qu'il n'y eût pas alors un prêtre anglais qui sût le latin. Pour lui, il le savait. Il était même assez bon géomètre pour ce temps-là. Il possédait l'histoire. On dit même qu'il faisait des vers en anglo-saxon. Les momens qu'il ne donnait pas aux soins de l'Etat, il les donnait à l'étude. Une sage économie le mit en état d'être libéral. On voit qu'il rebâtit plusieurs églises, mais aucun monastère. Il pensait sans doute que dans un Etat désolé qu'il fallait repeupler, il eût mal servi sa patrie en favorisant trop ces familles immenses sans père & sans enfans, qui se perpétuent aux dépens de la nation : aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints ; mais l'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches.

CHAPITRE XXVII.

De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.

VOUS avez vu des Etats bien malheureux & bien mal gouvernés ; mais l'Espagne, dont il faut tracer le tableau, fut plongée long-temps dans un état plus déplorable. Les barbares dont l'Europe fut inondée au commencement du cinquième siècle, ravagèrent l'Espagne, comme les autres pays. Pourquoi l'Espagne, qui s'était si bien défendue contre les Romains, céda-t-elle tout d'un coup aux barbares ? C'est qu'elle était composée de patriotes, lorsque les Romains l'attaquèrent ; mais sous le joug des Romains, elle ne fut plus composée que d'esclaves, maltraités par des maîtres amollis ; elle fut donc tout d'un coup la proie des Suèves, des Alains, des Vandales. Aux Vandales succédèrent les Visigoths, qui commencèrent à s'établir dans l'Aquitaine & dans la Catalogne ; tandis que les Ostrogoths détruisaient le siège de l'empire romain en Italie. Ces Ostrogoths & ces Visigoths étaient, comme on fait, chrétiens ; non pas de la communion romaine, non pas de la communion des empereurs d'Orient, qui régnaient alors, mais de celle qui avait été long-temps reçue de l'Eglise grecque & qui croyait au CHRIST sans le croire égal à DIEU.

L'Espagne qui résista aux Romains ne résista point aux barbares.

Ariens en Espagne. Les Espagnols, au contraire, étaient attachés au rite romain ; ainsi les vainqueurs étaient d'une religion, & les vaincus d'une autre, ce qui appesantissait

encore l'esclavage. Les diocèses étaient partagés en évêques ariens & en évêques athanasiens, comme en Italie ; partage qui augmentait encore les malheurs publics. Les rois visigoths voulurent faire en Espagne ce que fit, comme nous l'avons vu, le roi lombard, *Rotharis*, en Italie, & ce qu'avait fait *Constantin* à son avènement à l'empire : c'était de réunir par la liberté de conscience les peuples divisés par les dogmes.

Le roi visigoth, *Leuvigilde*, prétendit réunir ceux qui croyaient à la consubstantialité, & ceux qui n'y croyaient pas. Son fils *Herminigilde* se révolta contre lui ; il y avait encore alors un roitelet Suève, qui possédait la Galice, & quelques places aux environs. Le fils rebelle se liguait avec ce Suève, & fit long-temps la guerre à son père ; enfin, n'ayant jamais voulu se soumettre, il fut vaincu, pris dans Cordoue, & tué par un officier du roi. L'Eglise romaine en a fait un saint, ne considérant en lui que la religion romaine, qui fut le prétexte de sa révolte.

Révolte de
St Herminigilde.

Cette mémorable aventure arriva en 584, & je ne la rapporte que comme un des exemples de l'état funeste où l'Espagne était réduite.

Ce royaume des Visigoths n'était point héréditaire ; les évêques qui eurent d'abord en Espagne la même autorité qu'ils acquirent en France du temps des Carolingiens, faisaient & défaisaient les rois, avec les principaux seigneurs. Ce fut une nouvelle source de troubles continuels ; par exemple, ils élurent le bâtard *Liwa*, au mépris de ses frères légitimes ; & ce *Liwa* ayant été assassiné par un

capitaine goth nommé *Vitleric*, ils élurent ce *Vitleric* fans difficulté.

Un de leurs meilleurs rois, nommé *Vamba*, dont nous avons déjà parlé, étant tombé malade, fut revêtu d'un sac de pénitent, & se soumit à la pénitence publique qui devait, dit-on, le guérir : il guérit en effet ; mais en qualité de pénitent, on lui déclara qu'il n'était pas capable des fonctions de la royauté : il fut mis sept jours dans un monastère. Cet exemple fut cité en France, à la déposition de *Louis le faible*. (27)

Imbécillité
du roi
Vamba.

Ce n'était pas ainsi que se laissaient traiter les premiers conquérans goths, qui subjuguèrent les Espagnes. Ils fondèrent un empire qui s'étendit de la Provence & du Languedoc à Ceuta & à Tanger en Afrique ; mais cet empire si mal gouverné périt bientôt. Il y eut tant de rebellions en Espagne, qu'enfin le roi *Vitiza* défarma une partie des sujets, & fit abattre les murailles de plusieurs villes. Par cette conduite, il forçait à l'obéissance, mais il se privait lui-même de secours & de retraites. Pour mettre le clergé dans son parti, il rendit dans une assemblée de la nation un édit, par lequel il était permis aux évêques & aux prêtres de se marier.

(27) Il est le premier roi qui ait cru ajouter à ses droits en se faisant sacrer, & il fut le premier que les prêtres chassèrent du trône. Obligé, en qualité de pénitent & de moine, de quitter la royauté, il choisit un successeur qui assembla un concile à Tolède. Ce concile formé, comme tous ceux d'Espagne & des Gaules du même temps, d'un grand nombre d'évêques & de quelques seigneurs laïques, déclara les sujets de *Vamba* dégagés envers lui du serment de fidélité, & anathématisa quiconque ne reconnaîtrait point le nouveau roi, qui se garda bien de se faire sacrer. L'aventure de *Vamba* dégoûta les rois d'Espagne de cette cérémonie.

Rodrigue

Rodrigue, dont il avait affaffiné le père, l'affaffina à son tour, & fut encore plus méchant que lui. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de la supériorité des musulmans en Espagne. Je ne fais s'il est bien vrai que *Rodrigue* eût violé *Florinde*, nommée la *Cava* ou la *Méchante*, fille malheureusement célèbre du comte *Julien*, & si ce fut pour venger son honneur que ce comte appela les Maures. Peut-être l'aventure de la *Cava* est copiée en partie sur celle de *Lucrece*; & ni l'une ni l'autre ne paraît appuyée sur des monumens bien authentiques. Il paraît que pour appeler les Africains, on n'avait pas besoin du prétexte d'un viol, qui est d'ordinaire aussi difficile à prouver qu'à faire. Déjà, sous le roi *Vamba*, le comte *Hervig*, depuis roi, avait fait venir une armée de Maures. *Opas*, archevêque de Séville, qui fut le principal instrument de la grande révolution, avait des intérêts plus chers à soutenir que la pudeur d'une fille. Cet évêque, fils de l'usurpateur *Vitiza* détrôné & affaffiné par l'usurpateur *Rodrigue*, fut celui dont l'ambition fit venir les Maures pour la seconde fois. Le comte *Julien*, gendre de *Vitiza*, trouvait dans cette seule alliance assez de raisons pour se soulever contre le tyran. Un autre évêque, nommé *Torizo*, entre dans la conspiration d'*Opas* & du comte. Y a-t-il apparence que deux évêques se fussent ligués ainsi avec les ennemis du nom chrétien, s'il ne s'était agi que d'une fille?

Histoire du comte *Julien*, & de *Florinde*, très-suspecte.

Deux évêques appellent les musulmans en Espagne.

Les Mahométans étaient maîtres, comme ils le font encore, de toute cette partie de l'Afrique qui avait appartenu aux Romains. Ils venaient d'y jeter les premiers fondemens de la ville de Maroc, près

du mont Atlas. Le calife *Valid Almanzor*, maître de cette belle partie de la terre, résidait à Damas en Syrie. Son vice-roi, *Muzza*, qui gouvernait l'Afrique, fit par un de ses lieutenans la conquête de toute l'Espagne. Il y envoya d'abord son général *Tarif*, qui gagna, en 714, cette célèbre bataille dans les plaines de Xerès, où *Rodrigue* perdit la vie. On prétend que les Sarrazins ne tinrent pas leurs promesses à *Julien*, dont ils se défiaient sans doute. L'archevêque *Opas* fut plus satisfait d'eux. Il prêta serment de fidélité aux Mahométans, & conserva sous eux beaucoup d'autorité sur les églises chrétiennes, que les vainqueurs toléraient.

Veuve d'un
roi d'Espa-
gne, épouse
d'un maho-
métau.

Pour le roi *Rodrigue*, il fut si peu regretté, que sa veuve *Egilone* épousa publiquement le jeune *Abdalis*, fils du conquérant *Muzza* dont les armes avaient fait périr son mari, & réduit en servitude son pays & sa religion.

Les vainqueurs n'abusèrent point du succès de leurs armes; ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs lois, leur culte, satisfaits d'un tribut & de l'honneur de commander. Non-seulement la veuve du roi *Rodrigue* épousa le jeune *Abdalis*, mais, à son exemple, le sang des Maures & des Espagnols se mêla souvent. Les Espagnols, si scrupuleusement attachés depuis à leur religion, la quittèrent en assez grand nombre pour qu'on leur donnât alors le nom de Mosarabes, qui signifiait, dit-on, moitié Arabes, au lieu de celui de Visigoths que portait auparavant leur royaume. Ce nom de Mosarabes n'était point outrageant, puisque les Arabes étaient les plus cléments de tous les conquérans de la terre, & qu'ils

apportèrent en Espagne de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

L'Espagne avait été soumise en quatorze mois à l'empire des califes, à la réserve des cavernes & des rochers de l'Asturie. Le goth, *Pélage Teudomer*, parent du dernier roi, *Rodrigue*, caché dans ces retraites, y conserva sa liberté. Je ne fais comment on a pu donner le nom de roi à ce prince, qui en était peut-être digne, mais dont toute la royauté se borna à n'être point captif. Les historiens espagnols, & ceux qui les ont suivis, lui font remporter de grandes victoires, imaginent des miracles en sa faveur, lui établissent une cour, lui donnent son fils *Favila* & son gendre *Alfonse* pour successeurs tranquilles dans ce prétendu royaume. Mais comment dans ce temps-là même les mahométans, qui sous *Abdérame*, vers l'an 734, subjuguèrent la moitié de la France, auraient-ils laissé subsister derrière les Pyrénées ce royaume des Asturies? C'était beaucoup pour les chrétiens de pouvoir se réfugier dans ces montagnes & d'y vivre de leurs courses, en payant tribut aux mahométans. Ce ne fut que vers l'an 759, que les chrétiens commencèrent à tenir tête à leurs vainqueurs, affaiblis par les victoires de *Charles Martel*, & par leurs divisions; mais eux-mêmes, plus divisés entre eux que les mahométans, retombèrent bientôt sous le joug. *Mauregat*, à qui il a plu aux historiens de donner le titre de roi, eut la permission de gouverner les Asturies & quelques terres voisines, en rendant hommage & en payant tribut. Il se soumit surtout à fournir cent belles filles tous les ans pour le sérail d'*Abdérame*. Ce fut

783.

long-temps la coutume des Arabes d'exiger de pareils tributs, & aujourd'hui les caravanes, dans les présens qu'ils font aux Arabes du désert, offrent toujours des filles nubiles.

Cette coutume est immémoriale. Un des anciens livres juifs, nommé en grec *Exode*, rapporte qu'un *Eléazar* prit trente-deux mille pucelles dans le désert affreux du Madian. De ces trente-deux mille vierges on n'en sacrifia que trente-deux au Dieu d'*Eléazar* : le reste fut abandonné aux prêtres & aux soldats pour peupler.

On donne pour successeur à ce *Mauregat* un diacre nommé *Vérémond*, chef de ces montagnards réfugiés, faisant le même hommage & payant le même nombre de filles qu'il était obligé de fournir souvent. Est-ce là un royaume, & font-ce-là des rois?

Après la mort d'*Abdérame*, les émirs des provinces d'Espagne voulurent être indépendans. On a vu dans l'article de *Charlemagne*, qu'un d'eux, nommé *Ibna*, eut l'imprudence d'appeler ce conquérant à son secours. S'il y avait eu alors un véritable royaume chrétien en Espagne, *Charles* n'eût-il pas protégé ce royaume par ses armes, plutôt que de se joindre à des mahométans? Il prit cet émir sous sa protection, & se fit rendre hommage des terres qui sont entre l'Ebre & les Pyrénées, que les musulmans gardèrent. On voit, en 794, le maure *Abutar* rendre hommage à *Louis le débonnaire*, qui gouvernait l'Aquitaine sous son père avec le titre de roi.

Quelque temps après, les divisions augmentèrent chez les Maures d'Espagne. Le conseil de *Louis le débonnaire* en profita; ses troupes assiégèrent deux

ans Barcelone , & *Louis* y entra en triomphe , en 796. Voilà le commencement de la décadence des Maures. Ces vainqueurs n'étaient plus soutenus par les Africains & par les califes dont ils avaient secoué le joug. Les successeurs d'*Abdérame* , ayant établi le siège de leur royaume à Cordoue , étaient mal obéis des gouverneurs des autres provinces.

Alfonse , de la race de *Pélage* , commença , dans ces conjonctures heureuses , à rendre considérables les chrétiens espagnols retirés dans les Asturies. Il refusa le tribut ordinaire à des maîtres contre lesquels il pouvait combattre ; & après quelques victoires , il se vit maître paisible des Asturies & de Léon , au commencement du neuvième siècle.

C'est par lui qu'il faut commencer de retrouver en Espagne des rois chrétiens. Cet *Alfonse* était artificieux & cruel. On l'appelle *le chaste* , parce qu'il fut le premier qui refusa les cent filles aux Maures. On ne songe pas qu'il ne soutint point la guerre pour avoir refusé le tribut , mais que voulant se soustraire à la domination des Maures , & ne plus être tributaire , il fallait bien qu'il refusât les cent filles ainsi que le reste.

Les succès d'*Alfonse* , malgré beaucoup de traverses , enhardirent les chrétiens de Navarre à se donner un roi. Les Arragonois levèrent l'étendard sous un comte : ainsi , sur la fin de *Louis le débonnaire* , ni les Maures ni les Français n'eurent plus rien dans ces contrées stériles ; mais le reste de l'Espagne obéissait aux rois musulmans. Ce fut alors que les Normands ravagèrent les côtes d'Espagne ; mais étant repouffés , ils retournèrent piller la France & l'Angleterre.

On ne doit point être surpris que les Espagnols des Asturies, de Léon, d'Arragon, aient été alors des barbares. La guerre qui avait succédé à la servitude ne les avait pas polis. Ils étaient dans une si profonde ignorance, qu'un *Alfonse*, roi de Léon & des Asturies, surnommé *le grand*, fut obligé de livrer l'éducation de son fils à des précepteurs mahométans.

Je ne cesse d'être étonné, quand je vois quels titres les historiens prodiguent aux rois. Cet *Alfonse* qu'ils appellent *le grand*, fit crever les yeux à ses quatre frères. Sa vie n'est qu'un tissu de cruautés & de perfidies. Ce roi finit par faire révolter contre lui ses sujets, & fut obligé de céder son petit royaume à son fils *Dom Garcie*, l'an 910.

Ce titre de *Dom* était un abrégé de *Dominus*, titre qui parut trop ambitieux à l'empereur *Auguste*, parce qu'il signifiait *Maître*, & que depuis on donna aux bénédictins, aux seigneurs espagnols, & enfin aux rois de ce pays. Les seigneurs de terres commencèrent alors à prendre le titre de *rich-homes*, *ricos hombres* : riche signifiait possesseur de terres ; car dans ces temps-là il n'y avait point, parmi les chrétiens d'Espagne d'autres richesses. La grandesse n'était point encore connue. Le titre de grand ne fut en usage que trois siècles après, sous *Alfonse le sage*, dixième du nom, roi de Castille, dans le temps que l'Espagne commençait à devenir florissante.

CHAPITRE XXVIII.

Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.

LES mahométans, qui perdaient cette partie de l'Espagne qui confine à la France, s'étendaient partout ailleurs. Si j'envisage leur religion, je la vois embrassée dans l'Inde & sur les côtes orientales de l'Afrique, où ils trafiquaient. Si je regarde leurs conquêtes, d'abord le calife *Aaron-al-Raschild*, ou le juste, impose un tribut de soixante & dix mille écus d'or par an à l'impératrice *Irène*. L'empereur *Nicéphore* ayant ensuite refusé de payer le tribut, *Aaron* prend l'île de Chypre, & vient ravager la Grèce. *Almamon*, son petit-fils, prince d'ailleurs si recommandable par son amour pour les sciences & par son savoir, s'empare par ses lieutenans de l'île de Crète, en 826. Les musulmans bâtirent Candie, qu'ils ont reprise de nos jours.

En 828, les mêmes Africains qui avaient subjugué l'Espagne, & fait des incursions en Sicile, reviennent encore défoler cette île fertile, encouragés par un sicilien nommé *Euphemius*, qui ayant, à l'exemple de son empereur *Michel*, épousé une religieuse, poursuivi par les lois que l'empereur s'était rendues favorables, fit à peu-près en Sicile ce que le comte *Julien* avait fait en Espagne.

Ni les empereurs grecs , ni ceux d'Occident ne purent alors chasser de Sicile les musulmans ; tant l'Orient & l'Occident étaient mal gouvernés. Ces conquérans allaient se rendre maîtres de l'Italie , s'ils avaient été unis ; mais leurs fautes sauvèrent Rome , comme celles des Carthaginois la sauvèrent autrefois. Ils partent de Sicile , en 846 , avec une flotte nombreuse. Ils entrent par l'embouchure du Tibre , & ne trouvant qu'un pays presque désert , ils vont assiéger Rome. Ils prirent les dehors , & ayant pillé la riche église de Saint-Pierre hors des murs , ils levèrent le siège pour aller combattre une armée de Français qui venait secourir Rome sous un général de l'empereur *Lothaire*. L'armée française fut battue , mais la ville rafraîchie fut manquée ; & cette expédition , qui devait être une conquête , ne devint , par la méfintelligence , qu'une incursion de barbares. Ils revinrent bientôt après avec une armée formidable , qui semblait devoir détruire l'Italie , & faire une bourgade mahométane de la capitale du christianisme. Le pape

Pape Léon. Léon IV , prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur *Lothaire* semblaient abandonner , se montra digne , en défendant Rome , d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles , à élever des tours , à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens , engagea les habitans de Naples & de Gayète à venir défendre les côtes & le port d'Ostie , sans manquer à la sage précaution de prendre deux des otages , sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir , le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les

postes, & reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait usé *Goslin*, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né romain : le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté & de corruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

849.

Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrazins courageusement à leur descente; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans échappés au naufrage fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens les mêmes mains qui devaient les détruire. Les mahométans restèrent cependant maîtres du Garillan, entre Capoue & Gayète, mais plutôt comme une colonie de corsaires indépendans, que comme des conquérans disciplinés.

Je vois donc, au neuvième siècle, les musulmans redoutables à la fois à Rome & à Constantinople, maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Arabie, de toutes les côtes d'Afrique jusqu'au mont Atlas, des trois quarts de l'Espagne; mais ces conquérans ne forment pas une nation, comme les Romains, qui, étendus presque autant qu'eux, n'avaient fait qu'un seul peuple.

Sous le fameux calife *Almamon*, vers l'an 815, un peu après la mort de *Charlemagne*, l'Egypte était

indépendante, & le Grand-Caire fut la résidence d'un autre calife. Le prince de la Mauritanie Tangitane, sous le titre de *Miramolin*, était maître absolu de l'empire de Maroc. La Nubie & la Lybie obéissaient à un autre calife. Les *Abdérames*, qui avaient fondé le royaume de Cordoue, ne purent empêcher d'autres mahométans de fonder celui de Tolède. Toutes ces nouvelles dynasties révéraient dans le calife le successeur de leur prophète. Ainsi que les chrétiens allaient en foule en pèlerinage à Rome, les mahométans de toutes les parties du monde allaient à la Mecque, gouvernée par un shérif que nommait le calife; & c'était principalement par ce pèlerinage que le calife, maître de la Mecque, était vénérable à tous les princes de sa croyance. Mais ces princes, distinguant la religion de leurs intérêts, dépouillaient le calife en lui rendant hommage.

CHAPITRE XXIX.

De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècles.

TANDIS que l'empire de *Charlemagne* se démembrait, que les inondations des Sarrazins & des Normands défolaient l'Occident, l'empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, & assailli de tous côtés par la tempête. Cet empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie

& une partie de l'Asie mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les musulmans ses frontières vers l'orient de la mer Noire ; & tantôt vaincu , tantôt vainqueur , il aurait pu au moins se fortifier contre eux par cet usage continuel de la guerre. Mais du côté du Danube , & vers le bord occidental de la mer Noire , d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes , nommée les Abares ou Avars , les Bulgares , autres Scythes ; dont la Bulgarie tient son nom , défolaient tous ces beaux climats de la Romanie , où *Adrien* & *Trajan* avaient construit de si belles villes , & ces grands chemins desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout , répandus dans la Hongrie & dans l'Autriche , se jetaient tantôt sur l'empire d'Orient , tantôt sur celui de *Charlemagne*. Ainsi des frontières de la Perse à celles de France , la terre était en proie à des incursions presque continues.

Si les frontières de l'empire grec étaient toujours resserrées & toujours défolées , la capitale était le théâtre des révolutions & des crimes. Un mélange de l'artifice des Grecs & de la férocité des Thraces formait le caractère qui régnait à la cour. En effet , quel spectacle nous présente Constantinople ? *Maurice* & ses cinq enfans massacrés ; *Phocas* assassiné pour prix de ses meurtres & de ses incestes ; *Constantin* empoisonné par l'impératrice *Martine* , à qui on arrache la langue , tandis qu'on coupe le nez à *Héracléonas* son fils ; *Constant* qui fait égorger son frère ; *Constant* assommé dans un bain par ses domestiques ; *Constantin Pogonat* qui fait crever les

Horreurs
abominables
des empe-
reurs chré-
tiens-grecs.

yeux à ses deux frères ; *Justinien II*, son fils, prêt à faire à Constantinople ce que *Théodose* fit à Thessalonique, surpris, mutilé & enchaîné par *Léonce*, au moment qu'il allait faire égorger les principaux citoyens ; *Léonce* bientôt traité lui-même comme il avait traité *Justinien II* ; ce *Justinien* rétabli, faisant couler sous ses yeux dans la place publique le sang de ses ennemis, & périssant enfin sous la main d'un bourreau ; *Philippe Bardanès* détrôné & condamné à perdre les yeux ; *Léon l'Isaurien* & *Constantin Copronyme* morts, à la vérité, dans leur lit, mais après un règne sanguinaire, aussi malheureux pour le prince que pour les sujets ; l'impératrice *Irène*, la première femme qui monta sur le trône des Césars & la première qui fit périr son fils pour régner ; *Nicéphore*, son successeur, détesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décollé, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crâne sert de coupe à son vainqueur ; enfin *Michel Curopalate*, contemporain de *Charlemagne*, confiné dans un cloître, & mourant ainsi moins cruellement, mais plus honteusement que ses prédécesseurs. C'est ainsi que l'empire est gouverné pendant trois cents ans. Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible & plus dégoûtante ?

Cependant il faut poursuivre ; il faut voir, au neuvième siècle, *Léon l'arménien*, brave guerrier, mais ennemi des images, assassiné à la messe dans le temps qu'il chantait une antienne : ses assassins s'applaudissant d'avoir tué un hérétique, vont tirer de prison un officier, nommé *Michel le bègue*, condamné à la mort par le sénat, & qui, au lieu d'être

exécuté, reçoit la pourpre impériale. Ce fut lui qui, étant amoureux d'une religieuse, se fit prier par le sénat de l'épouser, sans qu'aucun évêque osât être d'un sentiment contraire. Ce fait est d'autant plus digne d'attention, que presque en même temps on voit *Euphemius* en Sicile, poursuivi criminellement pour un semblable mariage; & quelque temps après, on condamne à Constantinople le mariage très-légitime de l'empereur *Léon le philosophe*. Où est donc le pays où l'on trouve alors des lois & des mœurs ? ce n'est pas dans notre occident.

Cette ancienne querelle des images troublait toujours l'empire. La cour était tantôt favorable, tantôt contraire à leur culte, selon qu'elle voyait pencher l'esprit du plus grand nombre. *Michel le bègue* commença par les consacrer, & finit par les abattre.

Son successeur *Théophile*, qui régna environ douze ans, depuis 829 jusqu'à 842, se déclara contre ce culte : on a écrit qu'il ne croyait point la résurrection, qu'il niait l'existence des démons, & qu'il n'admettait pas JESUS-CHRIST pour DIEU. Il se peut faire qu'un empereur pensât ainsi ; mais faut-il croire, je ne dis pas sur les princes seulement, mais sur les particuliers, la voix des ennemis qui, sans prouver aucun fait, décrivent la religion & les mœurs des hommes qui n'ont pas pensé comme eux ?

Ce *Théophile*, fils de *Michel le bègue*, fut presque le seul empereur qui eût succédé paisiblement à son père depuis deux siècles. Sous lui les adorateurs des images furent plus persécutés que jamais. On connaît

aifément par ces longues perfécutions , que tous les citoyens étaient divisés.

Il est remarquable que deux femmes aient rétabli les images. L'une est l'impératrice *Irène* , veuve de *Léon IV* ; & l'autre l'impératrice *Théodora* , veuve de *Théophile*.

Théodora ,
perfécutrice
fanguinaire.

Théodora , maîtresse de l'empire d'Orient , sous le jeune *Michel* son fils , perfécuta à son tour les ennemis des images. Elle porta son zèle ou sa politique plus loin. Il y avait encore dans l'Asie mineure un grand nombre de manichéens qui vivaient paisibles , parce que la fureur d'enthousiasme , qui n'est guère que dans les sectes naissantes , était passée. Ils étaient riches par le commerce. Soit qu'on en voulût à leurs opinions ou à leurs biens , on fit contre eux des édits sévères , qui furent exécutés avec cruauté. La perfécution leur rendit leur premier fanatisme.

846. On en fit périr des milliers dans les supplices ; le reste désespéré se révolta. Il en passa plus de quarante mille chez les musulmans ; & ces manichéens , auparavant si tranquilles , devinrent des ennemis irréconciliables , qui , joints aux Sarrazins , ravagèrent l'Asie mineure jusqu'aux portes de la ville impériale , dépeuplée par une peste horrible , en 842 , & devenue un objet de pitié.

La peste , proprement dite , est une maladie particulière aux peuples de l'Afrique , comme la petite vérole. C'est de ces pays qu'elle vient toujours par des vaisseaux marchands. Elle inonderait l'Europe , sans les sages précautions qu'on prend dans nos ports ; & probablement l'inattention du gouvernement laissa entrer la contagion dans la ville impériale.

Cette même inattention exposa l'empire à un autre fléau. Les Russes s'embarquèrent vers le port qu'on nomme aujourd'hui Azoph, sur la mer Noire, & vinrent ravager tous les rivages du Pont-Euxin. Les Arabes d'un autre côté poussèrent encore leurs conquêtes par-delà l'Arménie, & dans l'Asie mineure. Enfin *Michel le jeune*, après un règne cruel & infortuné, fut assassiné par *Basile*, qu'il avait tiré de la plus basse condition pour l'associer à l'empire. 867.

L'administration de *Basile* ne fut guère plus heureuse. C'est sous son règne qu'est l'époque du grand schisme qui divisa l'Eglise grecque de la latine. C'est cet assassin qu'on regarda comme juste, quand il fit déposer le patriarche *Photius*.

Les malheurs de l'empire ne furent pas beaucoup réparés sous *Léon*, qu'on appela le *philosophe*; non qu'il fut un *Antonin*, un *Marc-Aurèle*, un *Julien*, un *Aaron-al-Raschild*, un *Alfred*, mais parce qu'il était savant. Il passe pour avoir le premier ouvert un chemin aux Turcs, qui, si long-temps après, ont pris Constantinople.

Les Turcs, qui combattirent depuis les Sarrazins, & qui, mêlés à eux, furent leur soutien & les destructeurs de l'empire grec, avaient-ils déjà envoyé des colonies dans ces contrées voisines du Danube? On n'a guère d'histoires véritables de ces émigrations des barbares.

Il n'y a que trop d'apparence que les hommes ont ainsi vécu long-temps. A peine un pays était un peu cultivé, qu'il était envahi par une nation affamée, chassée à son tour par une autre. Les Gaulois

n'étaient-ils pas descendus en Italie? n'avaient-ils pas couru jusque dans l'Asie mineure? Vingt peuples de la grande Tartarie n'ont-ils pas cherché de nouvelles terres? Les Suisses n'avaient-ils pas mis le feu à leurs bourgades, pour aller se transplanter en Languedoc, quand *César* les contraignit de retourner labourer leurs terres? & qu'étaient *Pharamond* & *Clovis*, sinon des barbares transplantés qui ne trouvèrent point de *César*?

Malgré tant de défastres, Constantinople fut encore long-temps la ville chrétienne la plus opulente, la plus peuplée, la plus recommandable par les arts. Sa situation seule, par laquelle elle domine sur deux mers, la rendait nécessairement commerçante. La peste de 842, toute destructive qu'elle avait été, ne fut qu'un fléau passager. Les villes de commerce, & où la cour réside, se repeuplent toujours par l'affluence des voisins. Les arts mécaniques & les beaux arts même ne périssent point dans une vaste capitale qui est le séjour des riches.

Toutes ces révolutions subites du palais, les crimes de tant d'empereurs égorgés les uns par les autres, sont des orages qui ne tombent guère sur des hommes cachés qui cultivent en paix des professions qu'on n'envie point.

Les richesses n'étaient point épuisées : on dit qu'en 857, *Théodora*, mère de *Michel*, en se démettant malgré elle de la régence, & traitée à peu-près par son fils comme *Marie de Médicis* le fut de nos jours par *Louis XIII*, fit voir à l'empereur qu'il y avait dans le trésor cent neuf mille livres pesant d'or, & trois cents mille livres d'argent.

Un gouvernement sage pouvait donc encore maintenir l'empire dans sa puissance. Il était resserré, mais non tout-à-fait démembré; changeant d'empereurs, mais toujours uni sous celui qui se revêtait de la pourpre; enfin plus riche, plus plein de ressources, plus puissant que celui d'Allemagne. Cependant il n'est plus, & l'empire d'Allemagne subsiste encore.

Les horribles révolutions qu'on vient de voir effraient & dégoûtent; cependant il faut convenir que depuis *Constantin* surnommé *le grand*, l'empire de Constantinople n'avait guère été autrement gouverné; & si vous en exceptez *Julien* & deux ou trois autres, quel empereur ne souilla pas le trône d'abominations & de crimes?

CHAPITRE XXX.

De l'Italie, des papes, du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, & des autres affaires de l'Eglise, aux huitième & neuvième siècles.

Pour ne pas perdre le fil qui lie tant d'événemens, souvenons-nous avec quelle prudence les papes se conduisirent sous *Pepin* & sous *Charlemagne*, comme ils assoupirent habilement les querelles de religion, & comme chacun d'eux établit soudement les fondemens de la grandeur pontificale.

Leur pouvoir était déjà très-grand, puisque *Grégoire IV* rebâtit le port d'Ostie, & que *Léon IV*
Essai sur les mœurs, &c. Tome I. Ii

Gouvernement de Rome.

fortifia Rome à ses dépens; mais tous les papes ne pouvaient être de grands hommes, & toutes les conjonctures ne pouvaient leur être favorables. Chaque vacance de siége causait les mêmes troubles que l'élection d'un roi en produit en Pologne. Le pape élu avait à ménager à la fois le sénat romain, le peuple & l'empereur. La noblesse romaine avait grande part au gouvernement: elle élifait alors deux consuls tous les ans. Elle créait un préfet, qui était une espèce de tribun du peuple. Il y avait un tribunal de douze sénateurs; & c'étaient ces sénateurs qui nommaient les principaux officiers du duché de Rome. Ce gouvernement municipal avait tantôt plus, tantôt moins d'autorité. Les papes avaient à Rome plutôt un grand crédit qu'une puissance législative.

S'ils n'étaient pas souverains de Rome, ils ne perdaient aucune occasion d'agir en souverains de l'Eglise d'Occident. Les évêques se constituaient juges des rois, & les papes juges des évêques. Tant de conflits d'autorité, ce mélange de religion, de superstition, de faiblesse, de méchanceté dans toutes les cours, l'insuffisance des lois, tout cela ne peut être mieux connu que par l'aventure du mariage & du divorce de *Lothaire*, roi de Lorraine, neveu de *Charles le chauve*.

Poligamie très-ordinaire en Europe chez les princes.

Charlemagne avait répudié une de ses femmes, & en avait épousé une autre, non-seulement avec l'approbation du pape *Etienne*, mais sur ses pressantes sollicitations. Les rois francs, *Gontran*, *Caribert*, *Sigibert*, *Chilperic*, *Dagobert*, avaient eu plusieurs femmes à la fois, sans qu'on eût murmuré; & si c'était un scandale, il était sans trouble: le temps

change tout. *Lothaire* marié avec *Teutberge*, fille d'un duc de la Bourgogne transjurane, prétend la réputer pour un inceste avec son frère, dont elle est accusée, & épouser sa maîtresse *Valrade*. Toute la fuite de cette aventure est d'une singularité nouvelle. D'abord la reine *Teutberge* se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante. Son avocat plonge la main dans un vase, au fond duquel il ramasse impunément un anneau béni. Le roi se plaint qu'on a employé la fourberie dans cette épreuve. Il est bien sûr que si elle fut faite, l'avocat de la reine était instruit d'un secret de préparer la peau à soutenir l'action de l'eau bouillante. Aucune académie des sciences n'a de nos jours tenté de connaître, sur ces épreuves, ce que savaient alors les charlatans.

Aventure
d'un roi de
Lorraine &
de sa femme.

Le succès de cette épreuve passait pour un miracle, pour le jugement de DIEU même; & cependant *Teutberge*, que le ciel justifie, avoue à plusieurs évêques, en présence de son confesseur, qu'elle est coupable. Il n'y a guère d'apparence qu'un roi qui voulait se séparer de sa femme sur une imputation d'adultère, eût imaginé de l'accuser d'un inceste avec son frère, si le fait n'avait pas été public. On ne va pas supposer un crime si recherché, si rare, si difficile à prouver: il faut d'ailleurs que, dans ces temps-là, ce qu'on appelle aujourd'hui honneur ne fût point du tout connu. Le roi & la reine se couvrent tous deux de honte, l'un par son accusation, l'autre par son aveu. Deux conciles nationaux sont assemblés, qui permettent le divorce.

862.

Le pape *Nicolas I* casse les deux conciles. Il dépose *Gontier*, archevêque de Cologne, qui avait été le

Nicolas I
juge un roi.

plus ardent dans l'affaire du divorce. *Gontier* écrit aussitôt à toutes les églises : » Quoique le seigneur » *Nicolas*, qu'on nomme pape, & qui se compte » pape & empereur, nous ait excommuniés, nous » avons résisté à sa folie. » Ensuite dans son écrit, s'adressant au pape même : » Nous ne recevons » point, dit-il, votre maudite sentence ; nous la » méprisons ; nous vous rejetons vous-même de » notre communion, nous contentant de celle des » évêques, nos frères, que vous méprifez, &c. »

Un frère de l'archevêque de Cologne porta lui-même cette protestation à Rome, & la mit, l'épée à la main, sur le tombeau où les Romains prétendent que reposent les cendres de *S^t Pierre*. Mais bientôt après, l'état politique des affaires ayant changé, ce même archevêque changea aussi. Il vint au mont *Cassin* se jeter aux genoux du pape *Adrien II*, successeur de *Nicolas*. » Je déclare, dit-il, devant DIEU » & devant ses saints, à vous, monseigneur *Adrien*, » souverain pontife, aux évêques qui vous sont » soumis, & à toute l'assemblée, que je supporte » humblement la sentence de déposition donnée » canoniquement contre moi par le pape *Nicolas*, &c. » On sent combien un exemple de cette espèce affermissait la supériorité de l'Eglise romaine ; & les conjonctures rendaient ces exemples fréquents.

Excommu-
nications.

Ce même *Nicolas I* excommunie la seconde femme de *Lothaire*, & ordonne à ce prince de reprendre la première. Toute l'Europe prend part à ces événements. L'empereur *Louis II*, frère de *Charles le chauve*, & oncle de *Lothaire*, se déclare d'abord violemment pour son neveu contre le pape. Cet empereur, qui

résidait alors en Italie , menace *Nicolas I* ; il y a du sang répandu , & l'Italie est en alarme. On négocie , on cabale de tous côtés. *Teutberge* va plaider à Rome , *Valrade* , sa rivale , entreprend le voyage , & n'ose l'achever. *Lothaire* excommunié s'y transporte , & va demander pardon à *Adrien* , successeur de *Nicolas* , dans la crainte où il est que son oncle *le chauve* , armé contre lui au nom de l'Eglise , ne s'empare de son royaume de Lorraine. *Adrien II* , en lui donnant la communion dans Rome , lui fait jurer qu'il n'a point usé des droits du mariage avec *Valrade* , depuis l'ordre que le pape *Nicolas* lui avait donné de s'en abstenir. *Lothaire* fait serment , communie & meurt quelque temps après. Tous les historiens ne manquent pas de dire qu'il est mort en punition de son parjure , & que les domestiques qui ont juré avec lui sont morts dans l'année.

Le droit qu'exercèrent , en cette occasion , *Nicolas I* & *Adrien II* , était fondé sur les fausses décrétales , déjà regardées comme un code universel. Le contrat civil qui unit deux époux , étant devenu un sacrement , était soumis au jugement de l'Eglise.

Cette aventure est le premier scandale touchant le mariage des têtes couronnées en Occident. On a vu depuis les rois de France *Robert* , *Philippe I* , *Philippe-Auguste* , excommuniés par les papes pour des causes à peu-près semblables , ou même pour des mariages contractés entre parens très-éloignés. Les évêques nationaux prétendirent long-temps devoir être les juges de ces causes. Les pontifes de Rome les évoquèrent toujours à eux.

On n'examine point ici si cette nouvelle jurisprudence est utile ou dangereuse ; on n'écrit ni comme

500 DU DIVORCE DE LOTHAIRE.

jurisconsulte, ni comme controversiste : mais toutes les provinces chrétiennes ont été troublées par ces scandales. Les anciens Romains, & les peuples orientaux, furent plus heureux en ce point. Les droits des pères de famille, le secret de leur lit n'y furent jamais en proie à la curiosité publique. On ne connaît point chez eux de pareils procès au sujet d'un mariage ou d'un divorce.

Ce descendant de *Charlemagne* fut le premier qui alla plaider à trois cents lieues de chez lui devant un juge étranger, pour savoir quelle femme il devait aimer. Les peuples furent sur le point d'être les victimes de ce différent. *Louis le débonnaire* avait été le premier exemple du pouvoir des évêques sur les empereurs. *Lothaire de Lorraine* fut l'époque du pouvoir des papes sur les évêques. Il résulte de toute l'histoire de ces temps-là, que la société avait peu de règles certaines chez les nations occidentales, que les Etats avaient peu de lois, & que l'Eglise voulait leur en donner.

CHAPITRE XXXI.

De Photius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.

858. LA plus grande affaire que l'Eglise eût alors, & qui en est encore une très-importante aujourd'hui, fut l'origine de la séparation totale des Grecs & des Latins. La chaire patriarcale de Constantinople

étant, ainsi que le trône, l'objet de l'ambition, était sujette aux mêmes révolutions. L'empereur *Michel III*, mécontent du patriarche *Ignace*, l'obligea à signer lui-même sa déposition, & mit à sa place *Photius*, eunuque du palais, homme d'une grande qualité, d'un vaste génie, & d'une science universelle. Il était grand écuyer & ministre d'Etat. Les évêques, pour l'ordonner patriarche, le firent passer en six jours par tous les degrés. Le premier jour on le fit moine, parce que les moines étaient regardés dans l'Eglise grecque comme faisant partie de la hiérarchie: le second jour il fut lecteur, le troisième sous-diacre, puis diacre, prêtre, & enfin patriarche, le jour de Noël, en 858.

Le pape *Nicolas* prit le parti d'*Ignace*, & excommunia *Photius*. Il lui reprochait surtout d'avoir passé de l'état de laïque à celui d'évêque avec tant de rapidité; mais *Photius* répondait, avec raison, que *S^t Ambroise*, gouverneur de Milan, & à peine chrétien, avait joint la dignité d'évêque à celle de gouverneur plus rapidement encore. *Photius* excommunia donc le pape à son tour, & le déclara déposé. Il prit le titre de patriarche œcuménique, & accusa hautement d'hérésie les évêques d'Occident de la communion du pape. Le plus grand reproche qu'il leur faisait, roulait sur la procession du père & du fils. *Des hommes*, dit-il dans une de ses lettres, *sortis des ténèbres de l'Occident, ont tout corrompu par leur ignorance. Le comble de leur impiété est d'ajouter de nouvelles paroles au sacré symbole autorisé par tous les conciles, en disant que le S^t Esprit ne procède pas du père seulement, mais encore du fils; ce qui est renoncer au christianisme.*

Mépris des Grecs pour l'Eglise latine.

On voit par ce passage & par beaucoup d'autres, quelle supériorité les Grecs affectaient en tout sur les Latins. Ils prétendaient que l'Eglise romaine devait tout à la grecque, jusqu'aux noms des usages, des cérémonies, des mystères, des dignités. *Baptême, eucharistie, liturgie, diocèse, paroisse, évêque, prêtre, diacre, moine, église*, tout est grec. Il regardaient les Latins comme des disciples ignorans, révoltés contre leurs maîtres, dont ils ne savaient pas même la langue. Ils nous accusaient d'ignorer le catéchisme, enfin de n'être pas chrétiens.

Les autres sujets d'anathème étaient, que les Latins se servaient alors communément de pain non-levé pour l'eucharistie, mangeaient des œufs & du fromage en carême, & que leurs prêtres ne se faisaient point raser la barbe. Etranges raisons pour brouiller l'Occident avec l'Orient !

867. Mais quiconque est juste avouera que *Photius* était non-seulement le plus savant homme de l'Eglise, mais un grand évêque. Il se conduisit comme *S^t Ambroise*, quand *Basile*, assassin de l'empereur *Michel*, se présenta dans l'église de *Sophie*: *Vous êtes indigne d'approcher des saints mystères*, lui dit-il à haute voix, *vous qui avez les mains encore souillées du sang de votre bienfaiteur*. *Photius* ne trouva pas un *Théodose* dans *Basile*. Ce tyran fit une chose juste par vengeance. Il rétablit *Ignace* dans le siége patriarcal, & chassa *Photius*. Rome profita de cette conjoncture pour faire
869. assembler à Constantinople le huitième concile œcuménique, composé de trois cents évêques. Les légats du pape présidèrent, mais ils ne savaient pas le grec, & parmi les autres évêques, très-peu

favaient le latin. *Photius* y fut univerfellement condamné comme intrus, & fousmis à la pénitence publique. Onigna pour les cinq patriarches, avant de figner pour le pape, ce qui est fort extraordinaire; car, puisque les légats eurent la première place, ils devaient figner les premiers. Mais en tout cela, les questions qui partageaient l'Orient & l'Occident ne furent point agitées: on ne voulait que déposer *Photius*.

Quelque temps après, le vrai patriarche *Ignace* étant mort, *Photius* eut l'adresse de se faire rétablir par l'empereur *Basile*. Le pape *Jean VIII* le reçut à sa communion, le reconnut, lui écrivit; & malgré ce huitième concile œcuménique qui avait anathématisé ce patriarche, le pape envoya ses légats à un autre concile à Constantinople, dans lequel *Photius* fut reconnu innocent par quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient auparavant condamné. Les légats de ce même siège de Rome, qui l'avaient anathématisé, servirent eux-mêmes à casser le huitième concile œcuménique. 879.

Combien tout change chez les hommes! combien ce qui était faux devient vrai selon les temps! Les légats de *Jean VIII* s'écrient en plein concile: *Si quelqu'un ne reconnaît pas Photius, que son partage soit avec Judas*. Le concile s'écrie: *Longues années au patriarche Photius, & au patriarche de Rome, Jean*.

Variations
remarquables.

Enfin, à la suite des actes du concile on voit une lettre du pape à ce savant patriarche, dans laquelle il lui dit: *Nous pensons comme vous; nous tenons pour transgresseurs de la parole de DIEU, nous rangeons avec Judas, ceux qui ont ajouté au symbole, que le S^t Esprit procède du Père & du Fils; mais nous croyons qu'il faut*

user de douceur avec eux , & les exhorter à renoncer à ce blasphème.

Il est donc clair que l'Eglise romaine & la grecque pensaient alors différemment de ce qu'on pense aujourd'hui. L'Eglise romaine adopta depuis la procession du Père & du Fils ; & il arriva même qu'en 1274 , l'empereur des Grecs , *Michel Paléologue* , implorant contre les Turcs une nouvelle croisade , envoya au second concile de Lyon son patriarche & son chancelier , qui chantèrent avec le concile , en latin , *qui ex patre filioque procedit*. Mais l'Eglise grecque retourna encore à son opinion , & sembla la quitter encore dans la réunion passagère qui se fit avec *Eugène IV*. Que les hommes apprennent de-là à se tolérer les uns les autres. Voilà des variations & des disputes sur un point fondamental , qui n'ont ni excité de troubles , ni rempli les prisons , ni allumé les bûchers.

Tolérance
nécessaire.

On a blâmé les déférences du pape *Jean VIII* pour le patriarche *Photius* ; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur *Basile*. Un roi de Bulgarie , nommé *Bogoris* , gagné par l'habileté de sa femme qui était chrétienne , s'était converti , à l'exemple de *Clouis* & du roi *Egbert*. Il s'agissait de savoir de quel patriarcat cette nouvelle province chrétienne dépendrait. Constantinople & Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur *Basile*. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople.

Il ne faut pas oublier que dans ce concile , ainsi que dans le précédent , il y eut des *cardinaux*. On

nommait ainsi des prêtres & des diacres qui servaient de conseils aux métropolitains. Il y en avait à Rome comme dans d'autres églises. Ils étaient déjà distingués ; mais ils signaient après les évêques & les abbés.

Le pape donna , par ses lettres & par ses légats , le titre de *vostra sainteté* au patriarche *Photius*. Les autres patriarches sont aussi appelés *papes* dans ce concile. C'est un mot grec , commun à tous les prêtres , & qui peu à peu est devenu le titre distinctif du métropolitain de Rome.

Il paraît que *Jean VIII* se conduisait avec prudence ; L'Eglise de Constantinople dispute la supériorité à celle de Rome. car ses successeurs s'étant brouillés avec l'empire grec , et ayant adopté le huitième concile œcuménique de 869 , & rejeté l'autre qui absolvait *Photius* , la paix établie par *Jean VIII* fut alors rompue. *Photius* éclata contre l'Eglise romaine , la traita d'hérétique au sujet de cet article du *filioque procedit* , des œufs en carême , de l'eucharistie faite avec du pain sans levain , & de plusieurs autres usages. Mais le grand point de la division était la primatie. *Photius* & ses successeurs voulaient être les premiers évêques du christianisme , & ne pouvaient souffrir que l'évêque de Rome , d'une ville qu'ils regardaient alors comme barbare , séparée de l'empire par sa rebellion , & en proie à qui voudrait s'en emparer , jouit de la préférence sur l'évêque de la ville impériale. Le patriarche de Constantinople avait alors dans son district toutes les églises de la Sicile & de la Pouille ; & le siège romain , en passant sous une domination étrangère , avait perdu à la fois dans ces provinces son patrimoine & ses droits de métropolitain. L'Eglise grecque

méprisait l'Eglise romaine. Les sciences florissaient à Constantinople ; mais à Rome tout tombait , jusqu'à la langue latine ; & quoiqu'on y fût plus instruit que dans tout le reste de l'Occident , ce peu de science se ressentait de ces temps malheureux. Les Grecs se vengeaient bien de la supériorité que les Romains avaient eue sur eux depuis le temps de *Lucrece* & de *Cicéron* jusqu'à *Cornelle Tacite*. Ils ne parlaient des Romains qu'avec ironie. L'évêque *Luitprand* , envoyé depuis en ambassade à Constantinople par les *Othons* , rapporte que les Grecs n'appelaient *S^t Grégoire le grand* , que *Grégoire dialogue* , parce qu'en effet ses dialogues sont d'un homme trop simple. Le temps a tout changé. Les papes sont devenus de grands souverains, Rome le centre de la politesse & des arts, l'Eglise latine savante ; & le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un esclave , évêque d'un peuple esclave.

Photius , qui eut dans sa vie plus de revers que de gloire , fut déposé par des intrigues de cour , & mourut malheureux ; mais ses successeurs , attachés à ses prétentions , les soutinrent avec vigueur.

882. Le pape *Jean VIII* mourut encore plus malheureusement. Les annales de Fulde disent qu'il fut assassiné à coups de marteau. Les temps suivans nous feront voir le siège pontifical souvent ensanglanté , & Rome toujours un grand objet pour les nations , mais toujours à plaindre.

Le dogme ne troubla point encore l'Eglise d'Occident : à peine a-t-on conservé la mémoire d'une petite dispute excitée en 846 , par un bénédictin , nommé *Jean Godescalc* , sur la prédestination & sur

Moine
souetté pour
la grâce
efficace.

la grâce : l'événement fit voir combien il est dangereux de traiter ces matières , & surtout de disputer contre un adverfaire puissant. Ce moine , prenant à la lettre plusieurs expressions de *S^t Augustin* , enseignait la prédestination absolue & éternelle du petit nombre des élus , & du grand nombre des réprouvés. L'archevêque de Reims , *Hincmar* , homme violent dans les affaires ecclésiastiques comme dans les civiles , lui dit *qu'il était prédestiné à être condamné & à être fouetté*. En effet il le fit anathématiser dans un petit concile , en 850. On l'exposa tout nu en présence de l'empereur *Charles le chauve* , & il fut fouetté depuis les épaules jusqu'aux jambes par des moines.

Cette dispute impertinente , dans laquelle les deux partis ont également tort , ne s'est que trop renouvelée. Vous verrez chez les Hollandais un synode de Dordrecht , composé des partisans de l'opinion de *Godescalc* , faire pis que fouetter les sectateurs d'*Hincmar*. Vous verrez , au contraire , en France , les jésuites du parti d'*Hincmar* , poursuivre , autant qu'ils le pourront , les janfénistes attachés aux dogmes de *Godescalc* ; & ces querelles , qui font la honte des nations policées , ne finiront que quand il y aura plus de philosophes que de docteurs.

Je ne ferais aucune mention d'une folie épidémique , qui saisit le peuple de Dijon , en 844 , à l'occasion d'un *S^t Bénigne* , qui donnait , disait-on , des convulsions à ceux qui priaient sur son tombeau : je ne parlerais pas , dis-je , de cette superstition populaire , si elle ne s'était renouvelée de nos jours avec fureur , dans des circonstances toutes pareilles.

Convulsionnaires.

Les mêmes folies semblent destinées à reparaître de temps en temps sur la scène du monde ; mais aussi le bon sens est le même dans tous les temps ; & on n'a rien dit de si sage sur les miracles modernes opérés au tombeau de je ne fais quel diacre de Paris , que ce que dit , en 844 , un évêque de Lyon sur ceux de Dijon. » Voilà un étrange saint , qui estropie ceux » qui ont recours à lui : il me semble que les » miracles devraient être faits pour guérir les mala- » dies , & non pour en donner. »

Ces minuties ne troublaient point la paix en Occident , & les querelles théologiques y étaient alors comptées pour rien , parce qu'on ne pensait qu'à s'agrandir. Elles avaient plus de poids en Orient , parce que les prélats n'y ayant jamais eu de puissance temporelle , cherchaient à se faire valoir par les guerres de plume. Il y a encore une autre cause de la paix théologique en occident , c'est l'ignorance qui au moins , produisit ce bien parmi les maux infinis dont elle était cause.

C H A P I T R E X X X I I .

Etat de l'empire d'Occident , à la fin du neuvième siècle.

888. **L'**EMPIRE d'Occident ne subsista plus que de nom. *Arnould* , *Arnolfe* ou *Arnold* , bâtard de *Carloman* , se rendit maître de l'Allemagne ; mais l'Italie était partagée entre deux seigneurs , tous deux du sang de *Charlemagne* par les femmes : l'un était un duc de *Spolète* , nommé *Gui* ; l'autre *Bérenger* , duc de

Frioul, tous deux investis de ces duchés par *Charles le chauve*, tous deux prétendans à l'empire aulien qu'au royaume de France. *Arnould*, en qualité d'empereur, regardait aussi la France comme lui appartenant de droit, tandis que la France, détachée de l'empire, était partagée entre *Charles le simple* qui la perdait, & le roi *Eudes*, grand-oncle de *Hugues-Capet*, qui l'usurpait.

Un *Bozon*, roi d'Arles, disputait encore l'empire. Le pape *Formose*, évêque peu accredité de la malheureuse Rome, ne pouvait que donner l'onction sacrée au plus fort. Il couronna ce *Gui* de Spolète. L'année d'après il couronna *Bérenger* vainqueur; & il fut forcé de sacrer enfin cet *Arnould* qui vint assiéger Rome, & la prit d'assaut. Le serment équivoque que reçut *Arnould* des Romains prouve que déjà les papes prétendaient à la souveraineté de Rome. Tel était ce serment: „ Je jure par les saints mystères, „ que, sauf mon honneur, ma loi & ma fidélité à „ monseigneur *Formose*, pape, je ferai fidèle à „ l'empereur *Arnould*. „

894.

Papes veulent régner à Rome.

Les papes étaient alors, en quelque sorte, semblables aux califes de Bagdat, qui, révéérés dans tous les Etats musulmans comme les chefs de la religion, n'avaient plus guère d'autre droit que celui de donner les investitures des royaumes à ceux qui les demandaient les armes à la main; mais il y avait entre les califes & les papes cette différence, que les califes étaient tombés du premier trône de la terre, & que les papes s'élevaient insensiblement.

Les Romains ne veulent plus d'empereur.

Il n'y avait réellement plus d'empire, ni de droit ni de fait. Les Romains, qui s'étaient donnés à

Charlemagne, par acclamation, ne voulaient plus reconnaître des bâtards, des étrangers, à peine maîtres d'une partie de la Germanie.

Le peuple romain, dans son abaissement, dans son mélange avec tant d'étrangers, conservait encore, comme aujourd'hui, cette fierté secrète que donne la grandeur passée. Il trouvait insupportable que des Bructères, des Cattes, des Marcomans, se dissent les successeurs des césars, & que les rives du Mein & la forêt Hercinie fussent le centre de l'empire de *Titus* & de *Trajan*.

On frémissait à Rome d'indignation, & on riait en même temps de pitié, lorsqu'on apprenait qu'après la mort d'*Arnould*, son fils *Hiludovic*, que nous appelons *Louis*, avait été désigné empereur des Romains à l'âge de trois ou quatre ans, dans un village barbare, nommé Forcheim, par quelques leuds & évêques germaines. Cet enfant ne fut jamais compté parmi les empereurs; mais on le regardait dans l'Allemagne comme celui qui devait succéder à *Charlemagne* & aux césars. C'était en effet un étrange empire romain que ce gouvernement qui n'avait alors ni les pays entre le Rhin & la Meuse, ni la France, ni la Bourgogne, ni l'Espagne, ni rien enfin dans l'Italie, & pas même une maison dans Rome qu'on pût dire appartenir à l'empereur.

Du temps de ce *Louis*, dernier prince allemand du sang de *Charlemagne* par bâtardise, mort en 912, l'Allemagne fut ce qu'était la France, une contrée dévastée par les guerres civiles & étrangères, sous un prince élu en tumulte & mal obéi.

Tout

Tout est révolution dans les gouvernemens : c'en est une frappante que de voir une partie de ces Saxons sauvages , traités par *Charlemagne* comme les Ilotes par les Lacédémoniens , donner ou prendre au bout de cent douze ans cette même dignité , qui n'était plus dans la maison de leur vainqueur. 912.
Othon , duc de Saxe , après la mort de *Louis* , met , dit-on , par son crédit , la couronne d'Allemagne sur la tête de *Conrad* , duc de Franconie ; & après la 919.
mort de *Conrad* , le fils du duc *Othon* de Saxe , *Henri l'oïseleur* , est élu. Tous ceux qui s'étaient faits princes héréditaires en Germanie , joints aux évêques , faisaient ces élections , & y appelaient alors les principaux citoyens des bourgades.

CHAPITRE XXXIII.

Des fiefs & de l'empire.

LA force , qui a tout fait dans ce monde , avait donné l'Italie & les Gaules aux Romains. Les barbares usurpèrent leurs conquêtes. Le père de *Charlemagne* usurpa les Gaules sur les rois francs. Les gouverneurs , sous la race de *Charlemagne* , usurpèrent tout ce qu'ils purent. Les rois lombards avaient déjà établi des fiefs en Italie. Ce fut le modèle sur lequel se réglèrent les ducs & les comtes dès le temps de *Charles le chauve*. Peu à peu leurs gouvernemens devinrent des patrimoines. Les évêques de plusieurs grands sièges , déjà puissans par leur dignité , n'avaient plus qu'un pas à faire pour être princes ; & ce pas fut bientôt fait.

Evêques
& abbés
princes.

De-là vient la puissance féculière des évêques de Maïence , de Cologne , de Trèves , de Vurtzbourg & de tant d'autres en Allemagne & en France. Les archevêques de Reims , de Lyon , de Beauvais , de Langres , de Laon , s'attribuèrent les droits régaliens. Cette puissance des ecclésiastiques ne dura pas en France ; mais en Allemagne elle est affermie pour long-temps. Enfin les moines eux-mêmes devinrent princes , les abbés de Fulde , de Saint-Gal , de Kempten , de Corbie , &c. étaient de petits rois dans les pays où , quatre-vingts ans auparavant , ils défrichaient de leurs mains quelques terres que des propriétaires charitables leur avaient données. Tous ces seigneurs, ducs , comtes , marquis , évêques , abbés , rendaient hommage au souverain. On a long-temps cherché l'origine de ce gouvernement féodal. Il est à croire qu'il n'en a point d'autre que l'ancienne coutume de toutes les nations , d'imposer un hommage & un tribut au plus faible. On fait qu'ensuite les empereurs romains donnèrent des terres à perpétuité à de certaines conditions. On en trouve des exemples dans les vies d'*Alexandre Sévère* & de *Probus*. Les Lombards furent les premiers qui érigèrent des duchés relevant en fief de leur royaume. Spolète & Bénévent furent sous les rois lombards des duchés héréditaires.

Avant *Charlemagne* , *Tassillon* possédait le duché de Bavière à condition d'un hommage ; & ce duché eût appartenu à ses descendans , si *Charlemagne* , ayant vaincu ce prince , n'eût dépouillé le père & les enfans.

Bientôt point de ville libre en Allemagne , ainsi point de commerce , point de grandes richesses. Les

villes au-delà du Rhin n'avaient pas même de murailles. Cet Etat , qui pouvait être si puissant , était devenu si faible par le nombre & la division de ses maîtres , que l'empereur *Conrad* fut obligé de promettre un tribut annuel aux Hongrois , Huns ou Pannoniens , si bien contenus par *Charlemagne* , & soumis depuis par les empereurs de la maison d'Autriche. Mais alors ils semblaient être ce qu'ils avaient été sous *Attila*. Ils ravageaient l'Allemagne , les frontières de la France. Ils descendaient en Italie par le Tirol , après avoir pillé la Bavière , & revenaient ensuite avec les dépouilles de tant de nations.

C'est au règne de *Henri l'oiseleur* que se débrouilla un peu le chaos de l'Allemagne. Ses limites étaient alors le fleuve de l'Oder , la Bohême , la Moravie , la Hongrie , les rivages du Rhin , de l'Escaut , de la Moselle , de la Meuse ; & vers le septentrion , la Poméranie & le Holstein étaient ses barrières.

Il faut que *Henri l'oiseleur* fût un des rois les plus dignes de régner. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne , si divisés , sont réunis. Le premier fruit de cette réu- 920.
 nion est l'affranchissement du tribut qu'on payait aux Hongrois , & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Il fit entourer de murailles la plupart des villes d'Allemagne. Il institua des milices. On lui attribua même l'invention de quelques jeux militaires qui donnaient quelques idées des tournois. Enfin l'Allemagne respirait ; mais il ne paraît pas qu'elle prétendît être l'empire romain. L'archevêque de Maïence avait sacré *Henri l'oiseleur*. Aucun légat du pape , aucun envoyé des Romains n'y avait assisté.

L'Allemagne sembla pendant tout ce règne oublier l'Italie.

Il n'en fut pas ainsi sous *Othon le grand*, que les princes allemands, les évêques & les abbés élurent unanimement après la mort de *Henri*, son père. L'héritier reconnu d'un prince puissant, qui a fondé ou rétabli un Etat, est toujours plus puissant que son père, s'il ne manque pas de courage; car il entre dans une carrière déjà ouverte, il commence où son prédécesseur a fini. Ainsi *Alexandre* avait été plus loin que *Philippe*, son père, *Charlemagne* plus loin que *Pépin*; & *Othon le grand* passa de beaucoup *Henri l'oiseleur*.

CHAPITRE XXXIV.

D'Othon le grand, au dixième siècle.

OTHON, qui rétablit une partie de l'empire de *Charlemagne*, étendit comme lui la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Il força les Danois, les armes à la main, à payer tribut, & à recevoir
948. le baptême qui leur avait été prêché un siècle auparavant, & qui était presque entièrement aboli.

Ces Danois ou Normands, qui avaient conquis la Neustrie & l'Angleterre, ravagé la France & l'Allemagne, reçurent des lois d'*Othon*. Il établit des évêques en Danemarck, qui furent alors soumis à l'archevêque de Hambourg, métropolitain des églises barbares, fondées depuis peu dans le Holstein, dans

la Suède, dans le Danemarck. Tout ce christianisme consistait à faire le signe de la croix. Il soumit la Bohème après une guerre opiniâtre. C'est depuis lui que la Bohème, & même le Danemarck, furent réputés provinces de l'empire ; mais les Danois secouèrent bientôt le joug.

Othon s'était ainsi rendu l'homme le plus confidentiable de l'Occident, & l'arbitre des princes. Son autorité était si grande, & l'état de la France si déplorable alors, que *Louis d'Outremer*, fils de *Charles le simple*, descendant de *Charlemagne*, était venu, en 948, à un concile d'évêques que tenait *Othon* près de Maïence ; ce roi de France dit ces propres mots rédigés dans les actes : „ J'ai été reconnu roi, & „ sacré par les suffrages de tous les seigneurs, & de „ toute la noblesse de France. *Hugues* toutefois m'a „ chassé, m'a pris frauduleusement, & m'a retenu „ prisonnier un an entier, & je n'ai pu obtenir ma „ liberté qu'en lui laissant la ville de Laon qui restait „ seule à la reine *Gerberge*, pour y tenir sa cour avec „ mes serviteurs. Si on prétend que j'aie commis „ quelque crime qui méritât un tel traitement, je „ suis prêt à m'en purger au jugement d'un concile, „ & suivant l'ordre du roi *Othon*, ou par le combat „ singulier. „

L'empereur
semble juger
les rois.

Ce discours important prouve à la fois bien des choses ; les prétentions des empereurs de juger les rois, la puissance d'*Othon*, la faiblesse de la France, la coutume des combats singuliers, & enfin l'usage qui s'établissait de donner les couronnes, non par le droit de sang, mais par les suffrages des seigneurs, usage bientôt après aboli en France.

Tel était le pouvoir d'*Othon le grand*, quand il fut invité à passer les Alpes par les Italiens mêmes, qui, toujours factieux & faibles, ne pouvaient ni obéir à leurs compatriotes, ni être libres, ni se défendre à la fois contre les Sarrazins & les Hongrois dont les incursions infestaient encore leur pays.

L'Italie, qui dans ses ruines était toujours la plus riche & la plus florissante contrée de l'Occident, était déchirée sans cesse par des tyrans. Mais Rome, dans ces divisions, donnait encore le mouvement aux autres villes d'Italie. Qu'on songe à ce qu'était Paris dans le temps de la Fronde, & plus encore sous *Charles l'insensé*, & à ce qu'était Londres sous l'infortuné *Charles I*, ou dans les guerres civiles des *Yorck* & des *Lancastre*, on aura quelque idée de l'état de Rome, au dixième siècle. La chaire pontificale était opprimée, déshonorée & sanglante. L'élection des papes se faisait d'une manière dont on n'a guère d'exemples, ni avant, ni après.

CHAPITRE XXXV.

De la papauté, au dixième siècle, avant qu'Othon le grand se rendit maître de Rome.

LES scandales & les troubles intestins qui affligèrent Rome & son Eglise, au dixième siècle, & qui continuèrent long-temps après, n'étaient arrivés ni sous les empereurs grecs & latins, ni sous les rois goths, ni sous les rois lombards, ni sous *Charlemagne*. Ils sont visiblement la suite de l'anarchie; & cette

AVANT OTHON LE GRAND. 517

anarchie eut sa source dans ce que les papes avaient fait pour la prévenir, dans la politique qu'ils avaient eue d'appeler les Francs en Italie. S'ils avaient en effet possédé toutes les terres qu'on prétend que *Charlemagne* leur donna, ils auraient été plus grands souverains qu'ils ne le sont aujourd'hui. L'ordre & la règle eussent été dans les élections & dans le gouvernement, comme on les y voit. Mais on leur disputa tout ce qu'ils voulurent avoir : l'Italie fut toujours l'objet de l'ambition des étrangers : le sort de Rome fut toujours incertain. Il ne faut jamais perdre de vue que le grand but des Romains était de rétablir l'ancienne république, que des tyrans s'élevaient dans l'Italie & dans Rome, que les élections des évêques ne furent presque jamais libres, & que tout était abandonné aux factions.

Formose, fils du prêtre *Léon*, étant évêque de Porto, Scandales de Rome. avait été à la tête d'une faction contre *Jean VIII*, & deux fois excommunié par ce pape ; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour *Formose*, qu'il se fit élire pape, en 890.

Etienne VII ou *VIII*, aussi fils de prêtre, successeur Le pape *Formose* exhumé & condamné. de *Formose*, homme qui joignit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de *Formose*, fit exhumer son corps qui était embaumé, & l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit paraître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat ; on lui fit son procès en forme ; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, & d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome ; & pour réparation de ce crime,

on lui trancha la tête par la main du bourreau ; on lui coupa trois doigts ; & on le jeta dans le Tibre.

Le pape *Etienne VI* se rendit si odieux par cette farce aussi horrible que folle , que les amis de *Formose* , ayant soulevé les citoyens , le chargèrent de fers , & l'étranglèrent en prison.

La faction ennemie de cet *Etienne* fit repêcher le corps de *Formose* , & le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

Une prostituée gouverne Rome.

907.

Cette querelle échauffait les esprits. *Sergius III* , qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape , fut exilé par son rival , *Jean IX* , ami de *Formose* ; mais , reconnu pape après la mort de *Jean IX* , il condamna *Formose* encore. Dans ces troubles , *Théodora* , mère de *Marozie* , qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle , & d'une autre *Théodora* , toutes trois célèbres par leurs galanteries , avait à Rome la principale autorité. *Sergius* n'avait été élu que par les intrigues de *Théodora* la mère. Il eut , étant pape , un fils de *Marozie* , qu'il éleva publiquement dans son palais. Il ne paraît pas qu'il fût haï des Romains qui , naturellement voluptueux , suivaient ses exemples plus qu'ils ne les blâmaient.

Son amant est fait pape par elle.

912.

Après sa mort , les deux sœurs *Marozie* & *Théodora* procurèrent la chaire de Rome à un de leurs favoris , nommé *Landon* ; mais ce *Landon* étant mort , la jeune *Théodora* fit élire pape son amant , *Jean X* , évêque de Bologne , puis de Ravenne , & enfin de Rome. On ne lui reprocha point , comme à *Formose* , d'avoir changé d'évêché. Ces papes , condamnés par la postérité comme évêques peu religieux , n'étaient

AVANT OTHON LE GRAND. 519

point d'indignes princes, il s'en faut beaucoup. Ce *Jean X*, que l'amour fit pape, était un homme de génie & de courage : il fit ce que tous les papes ses prédécesseurs n'avaient pu faire ; il chassa les Sarrazins de cette partie de l'Italie, nommée le Garillan.

Pour réussir dans cette expédition, il eut l'adresse d'obtenir des troupes de l'empereur de Constantinople, quoique cet empereur eût à se plaindre autant des Romains rebelles que des Sarrazins. Il fit armer le comte de Capoue ; il obtint des milices de Toscane, & marcha lui-même à la tête de cette armée, menant avec lui un jeune fils de *Marozie* & du marquis *Adelbert*. Ayant chassé les mahométans du voisinage de Rome, il voulait aussi délivrer l'Italie des Allemands & des autres étrangers.

L'Italie était envahie presque à la fois par les *Bérenger*, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais au bout de quelques années, *Guido*, frère utérin de *Hugo*, roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé *Marozie* toute puissante à Rome, cette même *Marozie* conspira contre le pape si long-temps amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, & étouffé entre deux matelas.

Marozie, maîtresse de Rome, fit élire pape un 929. nommé *Léon*, qu'elle fit mourir en prison au bout *Marozie* fait pape son fils, bâtard d'un pape. de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siège de Rome à un homme obscur, qui ne vécut que deux ans, elle mit enfin sur la chaire pontificale *Jean XI*, son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec *Sergius III*.

Jean XI n'avait que vingt-quatre ans, quand sa mère le fit pape ; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, & qu'il ne ferait que le chapelain de sa mère.

On prétend que *Marozie* empoisonna alors son mari *Guido*, marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, *Hugo*, roi de Lombardie, & le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice ; mais un fils du premier lit de *Marozie* se mit alors à la tête des Romains contre sa mère, chassa *Hugo* de Rome, renferma *Marozie* & le pape son fils dans le môle d'*Adrien*, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que *Jean XI* mourut empoisonné.

Un *Etienne VIII*, allemand de naissance, élu en 939, fut, par cette naissance seule, si odieux aux Romains, que, dans une sédition, le peuple lui balafra le visage au point qu'il ne put jamais depuis paraître en public.

956. Quelque temps après, un petit-fils de *Marozie*, nommé *Oclavien Sporco*, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de sa famille. Il prit le nom de *Jean XII*, en mémoire de *Jean XI*, son oncle. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avènement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand sa famille le fit pontife. Ce *Jean* était patrice de Rome ; & ayant la même dignité qu'avait eue *Charlemagne*, il réunissait, par le siège pontifical, les droits des deux puissances, & le pouvoir le plus légitime ; mais il était jeune, livré

à la débauche, & n'était pas d'ailleurs un puissant prince.

On s'étonne que, sous tant de papes si scandaleux & si peu puissans, l'Eglise romaine ne perdit ni ses prérogatives ni ses prétentions ; mais alors presque toutes les autres églises étaient ainsi gouvernées. Le clergé d'Italie pouvait mépriser de tels papes, mais il respectait la papauté, d'autant plus qu'il y aspirait : enfin, dans l'opinion des hommes, la place était sacrée, quand la personne était odieuse.

Pendant que Rome & l'Eglise étaient ainsi déchirées, *Bérenger*, qu'on appelle le *jeune*, disputait l'Italie à *Hugues* d'Arles. Les Italiens, comme le dit *Luitprand*, contemporain, voulaient toujours avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun : fausse & malheureuse politique qui les faisait changer de tyrans & de malheurs. Tel était l'état déplorable de ce beau pays, lorsque *Othon le grand* y fut appelé par les plaintes de presque toutes les villes, & même par ce jeune pape *Jean XII*, réduit à faire venir les Allemands qu'il ne pouvait souffrir.

Jean XII appelle les Allemands en Italie ; c'est la source de tous les malheurs de ce pays.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.

OTHON entra en Italie, & il s'y conduisit comme *Charlemagne*. Il vainquit *Bérenger*, qui en affectait la souveraineté. Il se fit sacrer & couronner empereur des Romains par les mains du pape, prit le nom de *César* & d'*Auguste*, & obligea le pape à lui faire

961.

962.

serment de fidélité, sur le tombeau dans lequel on dit que repose le corps de *S^t Pierre*. On dressa un instrument authentique de cet acte. Le clergé & la noblesse romaine se soumettent à ne jamais élire de pape qu'en présence des commissaires de l'empereur. Dans cet acte, *Othon* confirme les donations de *Pepin*, de *Charlemagne*, de *Louis le débonnaire*, sans spécifier quelles sont ces donations si contestées ; „ sauf en „ tout notre puissance, dit-il, & celle de notre fils „ & de nos descendants. „ Cet instrument, écrit en lettres d'or, souscrit par sept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & plusieurs prélats italiens, est gardé encore au château Saint-Ange, à ce que dit *Baronius*. La date est du 13 février 962.

Mais comment l'empereur *Othon* pouvait-il donner par cet acte, confirmatif de celui de *Charlemagne*, la ville même de Rome, que jamais *Charlemagne* ne donna ? Comment pouvait-il faire présent du duché de Bénévent qu'il ne possédait pas, & qui appartenait encore à ses ducs ? Comment aurait-il donné la Corse & la Sicile que les Sarrazins occupaient ? Ou *Othon* fut trompé, ou cet acte est faux, il en faut convenir.

On dit, & *Mézerai* le dit après d'autres, que *Lothaire*, roi de France, & *Hugues-Capet* depuis roi, assistèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet alors si faibles, qu'ils pouvaient servir d'ornement au sacre d'un empereur ; mais le nom de *Lothaire* & de *Hugues-Capet* ne se trouve pas dans les signatures vraies ou fausses de cet acte.

Quoi qu'il en soit, l'imprudence de *Jean XII* d'avoir appelé les Allemands à Rome, fut la source de toutes

les calamités dont Rome & l'Italie furent affligées pendant tant de siècles.

Le pape s'étant ainsi donné un maître, quand il ne voulait qu'un protecteur, lui fut bientôt infidèle. Il se liguait contre l'empereur avec *Bérenger* même, réfugié chez des mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir le fils de *Bérenger* à Rome, tandis qu'*Othon* était à Pavie. Il envoya chez les Hongrois pour les solliciter à rentrer en Allemagne; mais il n'était pas assez puissant pour soutenir cette action hardie, & l'empereur l'était assez pour le punir.

Othon revint donc de Pavie à Rome; & s'étant assuré de la ville, il tint un concile dans lequel il fit juridiquement le procès au pape. On assembla les seigneurs allemands & romains, quarante évêques, dix-sept cardinaux dans l'église de Saint-Pierre; & là, en présence de tout le peuple, on accusa le saint-père d'avoir joui de plusieurs femmes, & surtout d'une nommée *Etiennette*, concubine de son père, qui était morte en couche. Les autres chefs d'accusation étaient, d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénéfices, d'avoir fait crever les yeux à son parrain, d'avoir châtré un cardinal, & ensuite de l'avoir fait mourir; enfin de ne pas croire en JESUS-CHRIST, & d'avoir invoqué le diable; deux choses qui semblent se contredire. On mêlait donc, comme il arrive presque toujours, de fausses accusations à de véritables, mais on ne parla point du tout de la seule raison pour laquelle le concile était assemblé. L'empereur craignait sans doute de réveiller cette révolte & cette

Othon dépose le pape qui l'avait appelé à son secours.

conspiration dans laquelle les accusateurs même du pape avaient trempé. Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-sept ans, parut déposé pour ses incestes & ses scandales, & le fut en effet, pour avoir voulu, ainsi que tous les Romains, détruire la puissance allemande dans Rome.

Othon ne put se rendre maître de sa personne; ou s'il le put, il fit une faute en le laissant libre. A peine avait-il fait élire le pape *Léon VIII*, qui, si l'on en croit le discours d'*Arnoud*, évêque d'Orléans, n'était ni ecclésiastique ni même chrétien; à peine en avait-il reçu l'hommage, & avait-il quitté Rome, dont probablement il ne devait pas s'écarter, que *Jean XII* eut le courage de faire soulever les Romains; & opposant alors concile à concile, on déposa *Léon VIII*; on ordonna que *jamais l'inférieur ne pourrait ôter le rang à son supérieur*.

Vengeance
du pape
Jean XII.

Le pape, par cette décision, n'attendait pas seulement que jamais les évêques & les cardinaux ne pourraient déposer le pape; mais on désignait aussi l'empereur que les évêques de Rome regardaient toujours comme un séculier, qui devait à l'Eglise l'hommage & les sermens qu'il exigeait d'elle. Le cardinal, nommé *Jean*, qui avait écrit & lu les accusations contre le pape, eut la main droite coupée. On arracha la langue, on coupa le nez & deux doigts à celui qui avait servi de greffier au concile de déposition.

Hypocrisie
commune.

Au reste, dans tous ces conciles où présidaient la faction & la vengeance, on citait toujours l'évangile & les pères, on implorait les lumières du Saint-Esprit, on parlait en son nom, on se fait même des

réglemens inutiles ; & qui lirait ces actes fans connaître l'histoire, croirait lire les actes des saints. Si JESUS-CHRIST était alors revenu au monde, qu'aurait-il dit en voyant tant d'hypocrisie , & tant d'abominations dans son église ?

Tout cela se fe fait presque sous les yeux de l'empereur ; & qui fait jusqu'ou le courage & le ressentiment du jeune pontife , le soulèvement des Romains en sa faveur , la haine des autres villes d'Italie contre les Allemands, eussent pu porter cette révolution ? Mais le pape *Jean XII* fut assassiné trois 964. mois après, entre les bras d'une femme mariée, par les mains du mari qui vengeait sa honte. Il mourut de ses blessures au bout de huit jours. On a écrit que, ne croyant pas à la religion dont il était pontife , il ne voulut pas recevoir, en mourant, le viatique.

Ce pape , ou plutôt ce patrice , avait tellement animé les Romains , qu'ils osèrent , même après sa mort , soutenir un siège ; & ne se rendirent qu'à l'extrémité. *Othon* , deux fois vainqueur de Rome, fut le maître de l'Italie comme de l'Allemagne.

Le pape *Léon* , créé par lui, le féna, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean de Latran , confirmèrent à l'empereur le droit de se choisir un successeur au royaume d'Italie , d'établir le pape , & de donner l'investiture aux évêques. Après tant de traités & de sermens formés par la crainte , il fallait des empereurs qui demeurassent à Rome pour les faire observer.

A peine l'empereur *Othon* était retourné en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils mirent en prison leur nouveau pape, créature de l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de féditieux. *Othon* revole en Italie, fait pendre une partie du sénat: & le préfet 966. de Rome, qui avait voulu être un *Brutus*, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il mourut de faim.

C H A P I T R E X X X V I I .

Des empereurs Othon II & III, & de Rome.

TEL fut à peu-près l'état de Rome sous *Othon le grand*, *Othon II* & *Othon III*. Les Allemands tenaient les Romains subjugués, & les Romains brisaient leurs fers dès qu'ils le pouvaient.

Un pape élu par l'ordre de l'empereur, ou nommé par lui, devenait l'objet de l'exécration des Romains. L'idée de rétablir la république vivait toujours dans leurs cœurs; mais cette noble ambition ne produisait que des misères humiliantes & affreuses.

Crimes & malheurs dans Rome. *Othon II* marche à Rome comme son père. Quel gouvernement! quel empire & quel pontificat! Un consul nommé *Crescentius*, fils du pape *Jean X*, & de la fameuse *Marozie*, prenant avec ce titre de consul la haine de la royauté, souleva Rome contre *Othon II*.

Il fit mourir en prison *Benoît VI*, créature de l'empereur; & l'autorité d'*Othon*, quoiqu'éloigné, ayant dans ces troubles donné, avant son arrivée, la chaire romaine au chancelier de l'empire en Italie, qui fut pape, sous le nom de *Jean XIV*, ce malheureux pape fut une nouvelle victime que le parti romain immola. Le pape *Boniface VII*, créature du consul *Crescentius*, déjà souillé du sang de *Benoît VI*, fit encore périr *Jean XIV*. Les temps de *Caligula*, de *Néron*, de *Vitellius*, ne produisirent ni des infortunes plus déplorables, ni de plus grandes barbaries; mais les attentats & les malheurs de ces papes sont obscurs comme eux. Ces tragédies sanglantes se jouaient sur le théâtre de Rome, mais petit & ruiné; & celles des *Césars* avaient pour théâtre le monde connu.

Cependant *Othon II* arrive à Rome, en 981. Les papes autrefois avaient fait venir les Francs en Italie, & s'étaient soustraits à l'autorité des empereurs d'Orient. Que font-ils maintenant? Ils essayent de retourner en apparence à leurs anciens maîtres; & ayant imprudemment appelé les empereurs saxons, ils veulent les chasser. Ce même *Boniface VII* était allé à Constantinople, presser les empereurs *Basile* & *Constantin* de venir rétablir le trône des *Césars*. Rome ne savait ni ce qu'elle était, ni à qui elle était. Le consul *Crescentius* & le sénat voulaient rétablir la république. Le pape ne voulait en effet ni république ni maître. *Othon II* voulait régner. Il entre donc dans Rome; il y invite à dîner les principaux sénateurs & les partisans du consul: & si l'on en croit *Geoffroy* de Viterbe, il les fit tous égorger au milieu d'un repas. Voilà le pape délivré par son

Barbarie
d'*Othon II*.

ennemi des sénateurs républicains. Mais il faut se délivrer de ce tyran. Ce n'est pas assez des troupes de l'empereur d'Orient, qui viennent dans la Pouille, le pape y joint les Sarrazins. Si le massacre des sénateurs, dans ce repas sanglant, rapporté par *Geoffroy*, est véritable, il valait mieux sans doute avoir les mahométans pour protecteurs, que ce saxon fan-guinaire pour maître. Il est vaincu par les Grecs; il l'est par les musulmans; il tombe captif entre leurs mains, mais il leur échappe, & profitant de la division de ses ennemis, il rentre encore dans Rome où il meurt, en 983.

Son neveu
pape : autre
pape chassé
& maltraité.

Après sa mort, le consul *Crescentius* maintint quelque temps l'ombre de la république romaine. Il chassa du siège pontifical *Grégoire V*, neveu de l'empereur *Othon III*. Mais enfin Rome fut encore assiégée & prise. *Crescentius*, attiré hors du château Saint-Ange sur l'espérance d'un accommodement, & sur la foi des sermens de l'empereur, eut la tête tranchée. Son corps fut pendu par les pieds; & le nouveau pape, élu par les Romains, sous le nom de *Jean XVI*, eut les yeux crevés & le nez coupé. On le jeta en cet état du haut du château Saint-Ange dans la place.

Les Romains renouvelèrent alors à *Othon III* les sermens faits à *Othon I* & à *Charlemagne*; & il assigna aux papes les terres de la Marche d'Ancone pour soutenir leur dignité.

Romains
toujours op-
posés aux
empereurs.

Après les trois *Othons*, ce combat de la domination allemande, & de la liberté italique, resta long-temps dans les mêmes termes. Sous les empereurs *Henri II de Bavière*, & *Conrad II, le salique*, dès qu'un empereur

était occupé en Allemagne, il s'élevait un parti en Italie. *Henri II* y vint, comme les *Othons*, dissiper des factions, confirmer aux papes les donations des empereurs, & recevoir les mêmes hommages. Cependant la papauté était à l'encan, ainsi que presque tous les autres évêchés.

Benoît VIII, *Jean XIX*, l'achetèrent publiquement l'un après l'autre : ils étaient frères de la maison des marquis de *Toscanelle*, toujours puissante à Rome depuis le temps des *Marozie* & des *Théodora*.

Après leur mort, pour perpétuer le pontificat dans leur maison, on acheta encore les suffrages pour un enfant de douze ans. C'était *Benoît IX* qui eut l'évêché de Rome de la même manière qu'on voit encore aujourd'hui tant de familles acheter, mais en secret, des bénéfices pour des enfans. 1034.

Le désordre n'eut plus de bornes. On vit, sous le pontificat de ce *Benoît IX*, deux autres papes élus à prix d'argent, & trois papes dans Rome s'excommunier réciproquement ; mais, par une conciliation heureuse, qui étouffa une guerre civile, ces trois papes s'accordèrent à partager les revenus de l'Eglise, & à vivre en paix, chacun avec sa maîtresse. Triumvirat
de papes.

Ce triumvirat pacifique & singulier ne dura qu'autant qu'ils eurent de l'argent ; & enfin, quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre *Gratien*, homme de qualité, fort riche. Mais, comme le jeune *Benoît IX* avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa, par un accord solennel, la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, qu'on appelait le *denier de S^t Pierre*, & auquel un roi danois d'Angleterre,

nommé *Etelvolft*, *Edelwolf*, ou *Ethelulfe*, s'était soumis, en 852.

Ce *Gratien*, qui prit le nom de *Grégoire VI*, jouif-
fait paisiblement du pontificat, lorsque l'empereur
Henri III, fils de *Conrad II*, le *salique*, vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité.
Il exila *Grégoire VI*, & nomma pape *Suidger*, son
chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât
murmurer.

1048. Après la mort de cet allemand qui, parmi les
papes, est appelé *Clément II*, l'empereur, qui était en
Allemagne, y créa pape un bavarois, nommé *Popon* :
c'est *Damase II*, qui avec le brevet de l'empereur alla
se faire reconnaître à Rome. Il fut intrônifié malgré
ce *Benoît IX* qui voulait encore rentrer dans la
chaire pontificale, après l'avoir vendue.

Ce bavarois étant mort vingt-trois jours après
son intrônification, l'empereur donna la papauté à
son cousin *Brunon*, de la maison de *Lorraine*, qu'il
transféra de l'évêché de Toul à celui de Rome par
une autorité absolue. Si cette autorité des empereurs
avait duré, les papes n'eussent été que leurs chape-
lains, & l'Italie eût été esclave.

Ce pontife prit le nom de *Léon IX*; on l'a mis
au rang des saints. Nous le verrons à la tête d'une
armée combattre les princes normands fondateurs
du royaume de Naples, & tomber captif entre leurs
mains.

Il y aurait
eu des empe-
reurs, s'ils
avaient de-
meuré à
Rome.

Si les empereurs eussent pu demeurer à Rome, on
voit par la faiblesse des Romains, par les divisions
de l'Italie, & par la puissance de l'Allemagne, qu'ils
eussent été toujours les souverains des papes, &

qu'en effet il y aurait eu un empire romain. Mais ces rois électifs d'Allemagne ne pouvaient se fixer à Rome, loin des princes allemands trop redoutables à leurs maîtres. Les voisins étaient toujours prêts à envahir les frontières. Il fallait combattre tantôt les Danois, tantôt les Polonais & les Hongrois. C'est ce qui sauva quelque temps l'Italie d'un joug contre lequel elle se ferait en vain débattue.

Jamais Rome & l'Eglise latine ne furent plus méprisées à Constantinople que dans ces temps malheureux. *Luitprand*, l'ambassadeur d'*Othon I* auprès de l'empereur *Nicéphore Phocas*, nous apprend que les habitans de Rome n'étaient point appelés romains, mais lombards, dans la ville impériale. Les évêques de Rome n'y étaient regardés que comme des brigands schismatiques. Le séjour de *S^t Pierre* à Rome était considéré comme une fable absurde, fondée uniquement sur ce que *S^t Pierre* avait dit dans une de ses épîtres qu'il était à Babylone, & qu'on s'était avisé de prétendre que Babylone signifiait Rome : on ne faisait guère plus de cas à Constantinople des empereurs saxons, qu'on traitait de barbares.

La cour de Constantinople méprisait la cour romaine.

Cependant la cour de Constantinople ne valait pas mieux que celle des empereurs germaniques. Mais il y avait dans l'empire grec plus de commerce, d'industrie, de richesses, que dans l'empire latin : tout était déchu dans l'Europe occidentale depuis les temps brillans de *Charlemagne*. La férocité & la débauche, l'anarchie & la pauvreté étaient dans tous les Etats. Jamais l'ignorance ne fut plus universelle. Il ne se faisait pourtant pas moins de miracles que

dans d'autres temps; il y en a eu dans chaque siècle, & ce n'est guère que depuis l'établissement des académies des sciences, dans l'Europe, qu'on ne voit plus de miracles chez les nations éclairées; & que, si l'on en voit, la faine physique les réduit bientôt à leur valeur.

CHAPITRE XXXVIII.

De la France, vers le temps de Hugues-Capet.

PENDANT que l'Allemagne commençait à prendre ainsi une nouvelle forme d'administration, & que Rome & l'Italie n'en avaient aucune, la France devenait, comme l'Allemagne, un gouvernement entièrement féodal.

Ce royaume s'étendait des environs de l'Escaut & de la Meuse jusqu'à la mer Britannique, & des Pyrénées au Rhône. C'était alors ses bornes; car, quoique tant d'historiens prétendent que ce grand fief de la France allait par-delà les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, il ne paraît point du tout que les Espagnols de ces provinces, entre l'Ebre & les Pyrénées, fussent soumis au faible gouvernement de France, en combattant contre les mahométans.

Anarchie
féodale en
France.

La France, dans laquelle ni la Provence ni le Dauphiné n'étaient compris, était un assez grand royaume; mais il s'en fallait beaucoup que le roi de France fût un grand souverain. *Louis*, le dernier des descendans de *Charlemagne*, n'avait plus pour

tout domaine que les villes de Laon & de Soissons, & quelques terres qu'on lui contestait. L'hommage rendu par la Normandie ne servait qu'à donner au roi un vassal qui aurait pu foudroyer son maître. Chaque province avait ou ses comtes ou ses ducs héréditaires; celui qui n'avait pu se saisir que de deux ou trois bourgades, rendait hommage aux usurpateurs d'une province; & qui n'avait qu'un château, relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait cet assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

Le temps & la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrière-vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats. Mais, si tous ces seigneurs particuliers servaient l'Etat quelques jours, ils se faisaient la guerre entr'eux presque toute l'année. En vain les conciles, qui dans des temps de crimes ordonnèrent souvent des choses justes, avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, & dans les temps de Pâques & dans d'autres solennités; ces réglemens, n'étant point appuyés d'une justice coercitive, étaient sans vigueur. Chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes: leurs avocats, qu'on appelait *avoysers*, institués dans les premiers temps pour présenter leurs requêtes au prince & ménager leurs affaires, étaient les généraux de leurs troupes: les moissons étaient ou brûlées, ou coupées avant le temps, ou défendues l'épée à la main; les

villes presque réduites en solitude, & les campagnes dépeuplées par de longues famines.

Il semble que ce royaume sans chef, sans police, sans ordre, dût être la proie de l'étranger; mais une anarchie presque semblable dans tous les royaumes fit sa sûreté; & quand, sous les *Othons*, l'Allemagne fut plus à craindre, les guerres intestines l'occupèrent.

Coutumes féodales. C'est de ces temps barbares que nous tenons l'usage de rendre hommage, pour une maison & pour un bourg, au seigneur d'un autre village. Un praticien, un marchand, qui se trouve possesseur d'un ancien fief, reçoit foi & hommage d'un autre bourgeois ou d'un pair du royaume qui aura acheté un arrière-fief dans la mouvance. Les lois de fiefs ne subsistent plus, mais ces vieilles coutumes de mouvances, d'hommages, de redevances subsistent encore: dans la plupart des tribunaux on admet cette maxime, *Nulle terre sans seigneur*: comme si ce n'était pas assez d'appartenir à la patrie.

Armées. Quand la France, l'Italie & l'Allemagne furent ainsi partagées sous un nombre innombrable de petits tyrans, les armées, dont la principale force avait été l'infanterie, sous *Charlemagne*, ainsi que sous les Romains, ne furent plus que de la cavalerie. On ne connut plus que les gendarmes; les gens de pied n'avaient pas ce nom, parce qu'en comparaison des hommes de cheval, ils n'étaient point armés.

Les moindres possesseurs de châtelainies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; & le faste consistait alors à mener

avec foi des écuyers, qu'on appela *vaslets*, du mot *vassalet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne combattre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complète de fer, qui eût accablé un homme à pied de son poids. Les brassarts, les cuiffarts furent une partie de l'habillement. On prétend que *Charlemagne* en avait eu; mais ce fut vers l'an 1000 que l'usage en fut commun.

Quiconque était riche devint presque invulnérable à la guerre; & c'était alors qu'on se servit plus que jamais de massues, pour assommer ces chevaliers que les pointes ne pouvaient percer. Le plus grand commerce alors fut en cuirasses, en boucliers, en casques ornés de plumes.

Les payfans qu'on traînait à la guerre, seuls exposés & méprisés, servaient de pionniers plutôt que de combattans. Les chevaux, plus estimés qu'eux, furent bardés de fer; leur tête fut armée de chanfreins.

On ne connut guère alors de lois que celles que les plus puissans firent pour le service des fiefs. Lois. Tous les autres objets de la justice distributive furent abandonnés au caprice des maîtres-d'hôtels, prévôts, baillis, nommés par les possesseurs des terres.

Les sénats de ces villes, qui, sous *Charlemagne* & sous les Romains, avaient joui du gouvernement municipal, furent abolis presque par-tout. Le mot de *Senior*, *Seigneur*, affecté long-temps à ces principaux du sénat des villes, ne fut plus donné qu'aux possesseurs des fiefs.

Pairs.

Le terme de pair commençait alors à s'introduire dans la langue gallo-tudesque, qu'on parlait en France. On fait qu'il venait du mot latin *par*, qui signifie *égal* ou *confrère*. On ne s'en était servi que dans ce sens, sous la première & la seconde races des rois de France. Les enfans de *Louis le débonnaire* s'appelèrent *Pares* dans une de leurs entrevues, l'an 851; & , long-temps auparavant, *Dagobert* donne le nom de *Pairs* à des moines. *Godegrand*, évêque de Metz, du temps de *Charlemagne*, appelle *Pairs* des évêques & des abbés, ainsi que le marque le savant *du Cange*. Les vassaux d'un même seigneur s'accoutumèrent donc à s'appeler *Pairs*.

Alfred le grand avait établi en Angleterre les jurés : c'étaient des pairs dans chaque profession. Un homme, dans une cause criminelle, choisissait douze hommes de sa profession pour être ses juges. Quelques vassaux, en France, en usèrent ainsi ; mais le nombre des pairs n'était pas pour cela déterminé à douze. Il y en avait dans chaque fief autant que de barons, qui relevaient du même seigneur, & qui étaient pairs entre eux, mais non pairs de leur seigneur féodal.

Les princes qui rendaient un hommage immédiat à la couronne, tels que les ducs de Guienne, de Normandie, de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Toulouse, étaient donc en effet des pairs de France.

Hugues-Capet.

Hugues-Capet n'était pas le moins puissant. Il possédait depuis long-temps le duché de France, qui s'étendait jusqu'en Touraine. Il était comte de Paris. De vastes domaines en Picardie & en Champagne lui donnaient encore une grande autorité dans ces provinces. Son frère avait ce qui compose aujourd'hui

le duché de Bourgogne. Son grand-père *Robert* & son grand-oncle *Eudes* ou *Odon*, avaient tous deux porté la couronne du temps de *Charles le simple*, *Hugues* son père, surnommé l'abbé, à cause des abbayes de Saint-Denis, de Saint-Martin de Tours, de Saint-Germain-des-Prés, & de tant d'autres qu'il possédait, avait ébranlé & gouverné la France. Ainsi l'on peut dire que depuis l'année 910, où le roi *Eudes* commença son règne, sa maison a gouverné presque sans interruption; & que, si on excepte *Hugues* l'abbé, qui ne voulut pas prendre la couronne royale, elle forme une suite de souverains de plus de huit cents cinquante ans : filiation unique parmi les rois.

987.

On fait comment *Hugues-Capet*, duc de France, comte de Paris, enleva la couronne au duc *Charles*, oncle du dernier roi *Louis V*. Si les suffrages eussent été libres, le sang de *Charlemagne* respecté, & le droit de succession aussi sacré qu'aujourd'hui, *Charles* aurait été roi de France. Ce ne fut point un parlement de la nation qui le priva du droit de ses ancêtres, comme l'ont dit tant d'historiens, ce fut ce qui fait & défait les rois, la force aidée de la prudence.

Tandis que *Louis*, ce dernier roi du sang *Carlovingien*, était prêt à finir, à l'âge de vingt-trois ans, sa vie obscure, par une maladie de langueur, *Hugues-Capet* rassemblait déjà ses forces; & loin de recourir à l'autorité d'un parlement, il fut dissiper avec ses troupes un parlement qui se tenait à Compiègne pour assurer la succession à *Charles*. La lettre de *Gerbert*, depuis archevêque de Reims, & pape, sous le nom de *Silvestre II*, déterrée par *Duchefne*, en est un témoignage authentique.

Hugues-Capet
s'empare du
royaume à
force ouverte

Charles, duc de Brabant & de Hainaut, Etats qui composaient la basse Lorraine, succomba sous un rival plus puissant & plus heureux que lui : trahi par l'évêque de Laon, surpris & livré à *Hugues-Capet*, il mourut captif dans la tour d'Orléans ; & deux enfans mâles qui ne purent le venger , mais dont l'un eut cette basse Lorraine , furent les derniers princes de la postérité masculine de *Charlemagne*. *Hugues-Capet*, devenu roi de ses pairs, n'en eut pas un plus grand domaine.

C H A P I T R E X X X I X .

*Etat de la France , aux dixième & onzième siècles.
Excommunication du roi Robert.*

LA France démembrée languit dans des malheurs obscurs, depuis *Charles le gros* jusqu'à *Philippe I.* arrière-petit-fils de *Hugues-Capet*, près de deux cents cinquante années. Nous verrons si les croisades, qui signalèrent le règne de *Philippe I.*, à la fin du onzième siècle, rendirent la France plus florissante. Mais dans l'espace de temps dont je parle, tout ne fut que confusion, tyrannie, barbarie & pauvreté. Chaque seigneur un peu considérable, faisait battre monnaie ; mais c'était à qui l'altérerait. Les belles manufactures étaient en Grèce & en Italie. Les Français ne pouvaient les imiter dans des villes sans liberté, ou, comme on a parlé long-temps, sans privilèges, & dans un pays sans union.

De tous les événemens de ce temps, le plus digne 999.
de l'attention d'un citoyen est l'excommunication
du roi *Robert*. Il avait épousé *Berthe*, sa cousine au
quatrième degré; mariage en foi légitime, & de plus,
nécessaire au bien de l'Etat. Nous avons vu de nos
jours des particuliers épouser leurs nièces, & acheter
au prix ordinaire les dispenses à Rome, comme si
Rome avait des droits sur des mariages qui se font
à Paris. Le roi de France n'éprouva pas autant
d'indulgence. L'Eglise romaine, dans l'avilissement
& les scandales où elle était plongée, osa imposer
au roi une pénitence de sept ans, lui ordonna de
quitter sa femme; l'excommunia en cas de refus.
Le pape interdit tous les évêques qui avaient assisté
à ce mariage, & leur ordonna de venir à Rome lui
demander pardon. Tant d'insolence paraît incroya-
ble; mais l'ignorante superstition de ces temps peut
l'avoir soufferte, & la politique peut l'avoir causée.
Grégoire V, qui fulmina cette excommunication,
était allemand, & gouverné par *Gerbert*, ci-devant
archevêque de Reims, devenu ennemi de la maison
de France. L'empereur *Othon III*, peu ami de *Robert*,
assista lui-même au concile où l'excommunication
fut prononcée. Tout cela fait croire que la raison
d'Etat eut autant de part à cet attentat que le
fanatisme.

Les historiens disent que cette excommunication
fit en France tant d'effet, que tous les courtisans
du roi & ses propres domestiques l'abandonnèrent,
& qu'il ne lui resta que deux serviteurs qui jetaient
au feu le reste de ses repas, ayant horreur de ce
qu'avait touché un excommunié. Quelque dégradée

Superstition
horrible,
mais non
prouvée.

que fût alors la raison humaine, il n'y a pas d'apparence que l'absurdité pût aller si loin. Le premier auteur qui rapporte ces excès de l'abrutissement de la cour de France est le cardinal *Pierre Damien*, qui n'écrivit que soixante-cinq ans après. Il rapporte qu'en punition de cet inceste prétendu, la reine accoucha d'un monstre; mais il n'y eut rien de monstrueux dans toute cette affaire, que l'audace du pape, & la faiblesse du roi qui se sépara de sa femme.

Les excommunications, les interdits sont des foudres qui n'embrasent un Etat que quand ils trouvent des matières combustibles. Il n'y en avait point alors; mais peut-être *Robert* craignait-il qu'il ne s'en formât.

Autres
superstitions.

La condescendance du roi *Robert* enhardit tellement les papes, que son petit-fils, *Philippe I*, fut excommunié comme lui. D'abord le fameux *Grégoire VII* le menaça de le déposer, s'il ne se justifiait de l'accusation de simonie devant ses nonces. Un autre pape l'excommunia en effet. *Philippe* s'était dégoûté de sa femme, & était amoureux de *Bertrade*, épouse du comte d'*Anjou*. Il se servit du ministère des lois pour casser son mariage, sous prétexte de parenté : & *Bertrade*, sa maîtresse, fit casser le sien avec le comte d'*Anjou*, sous le même prétexte.

1075.

Le roi & sa maîtresse furent ensuite mariés solennellement par les mains d'un évêque de Bayeux. Ils étaient condamnables; mais ils avaient au moins rendu ce respect aux lois, de se servir d'elles pour couvrir leurs fautes. Quoi qu'il en soit, un pape avait excommunié *Robert*, pour avoir épousé

sa parente, & un autre pape excommunia *Philippe* pour avoir quitté sa parente. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'*Urbain II*, qui prononça cette sentence, la prononça dans les propres Etats du roi, à Clermont en Auvergne, où il venait chercher un asile, & dans ce même concile où nous verrons qu'il prêcha la croisade.

Cependant il ne paraît pas que *Philippe* excommunié ait été en horreur à ses sujets : c'est une raison de plus pour douter de cet abandon général où l'on dit que le roi *Robert* avait été réduit,

Ce qu'il y eut d'assez remarquable, c'est le mariage du roi *Henri*, père de *Philippe*, avec une princesse de Russie, fille d'un duc nommé *Jaraslau*. On ne fait si cette Russie était la Russie noire, la blanche, ou la rouge. Cette princesse était-elle née idolâtre, ou chrétienne, ou grecque ? changea-t-elle de religion pour épouser un roi de France ? comment dans un temps où la communication entre les Etats de l'Europe était si rare, un roi de France eut-il connaissance d'une princesse des pays des anciens Scythes ? Qui proposa cet étrange mariage ? L'histoire de ces temps obscurs ne satisfait à aucune de ces questions.

Une Russe,
épouse du roi
Henri I.

Il est à croire que le roi des Français, *Henri I*, rechercha cette alliance, afin de ne pas s'exposer à des querelles ecclésiastiques. De toutes les superstitions de ces temps-là, ce n'était pas la moins nuisible au bien des Etats, que celle de ne pouvoir épouser sa parente au septième degré. Presque tous les souverains de l'Europe étaient parens de *Henri*. Quoi qu'il en soit, *Anne*, fille d'un *Jaraslau*, duc

inconnu d'une Ruffie alors ignorée , fut reine de France ; & il est à remarquer qu'après la mort de son mari , elle n'eut point la régence , & n'y prétendit point. Les lois changent selon les temps. Ce fut le comte de Flandre , un des vassaux du royaume , qui en fut régent. La reine veuve se remaria à un comte de *Crépi*. Tout cela serait singulier aujourd'hui , & ne le fut point alors.

En général , si on compare ces siècles au nôtre , ils paraissent l'enfance du genre humain , dans tout ce qui regarde le gouvernement , la religion , le commerce , les arts , les droits des citoyens.

C'est surtout un spectacle étrange que l'avilissement , le scandale de Rome & sa puissance d'opinion subsistant dans les esprits au milieu de son abaissement , cette foule de papes créés par les empereurs , l'esclavage de ces pontifes , leur pouvoir immense dès qu'ils sont maîtres , & l'excessif abus de ce pouvoir. *Silvestre II* , *Gerbert* , ce savant du dixième siècle , qui passa pour un magicien , parce qu'un arabe lui avait enseigné l'arithmétique & quelques élémens de géométrie , ce précepteur d'*Othon III* , chassé de son archevêché de Reims , du temps du roi *Robert* , nommé pape par l'empereur *Othon III* , conserve encore la réputation d'un homme éclairé , & d'un pape sage. Cependant , voici ce que rapporte la chronique d'*Ademar Chabanois* , son contemporain & son admirateur.

Un seigneur de France , *Gui* , vicomte de Limoges , dispute quelques droits de l'abbaye de Brantôme à un *Grimoad* , évêque d'Angoulême ; l'évêque l'excommunie ; le vicomte fait mettre l'évêque en prison.

Ces

Ces violences réciproques étaient très-communes dans toute l'Europe, où la violence tenait lieu de loi.

Le respect pour Rome était alors si grand dans cette anarchie universelle, que l'évêque, forti de sa prison, & le vicomte de Limoges allèrent tous deux de France à Rome plaider leur cause devant le pape *Silvestre II*, en plein consistoire. Le croira-t-on ? Ce seigneur fut condamné à être tiré à quatre chevaux ; & la sentence eût été exécutée, s'il ne se fût évadé. L'excès commis par ce seigneur, en faisant emprisonner un évêque qui n'était pas son sujet, ses remords, sa soumission pour Rome, la sentence aussi barbare qu'absurde du consistoire, peignent parfaitement le caractère de ces temps agrestes.

Etrange jugement, à Rome, contre un seigneur français.

Au reste, ni le roi des Français, *Henri I*, fils de *Robert*, ni *Philippe I*, fils de *Henri*, ne furent connus par aucun événement mémorable ; mais de leur temps, leurs vassaux & arrière-vassaux conquièrent des royaumes.

Nous allons voir comment quelques aventuriers de la province de Normandie, sans biens, sans terres, & presque sans soldats, fondèrent la monarchie des Deux Siciles, qui depuis fut un si grand sujet de discorde entre les empereurs de la dynastie de Suabe & les papes, entre les maisons d'Anjou & d'Arragon, entre celles d'Autriche & de France.

C H A P I T R E X L.

Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.

QUAND Charlemagne prit le nom d'empereur, ce nom ne lui donna que ce que ses armes pouvaient lui assurer. Il se prétendait dominateur suprême du duché de Bénévent, qui composait alors une grande partie des Etats connus aujourd'hui sous le nom de royaume de Naples. Les ducs de Bénévent, plus heureux que les rois lombards, lui résistèrent ainsi qu'à ses successeurs. La Pouille, la Calabre, la Sicile furent en proie aux incursions des Arabes. Les empereurs grecs & latins se disputaient en vain la souveraineté de ces pays. Plusieurs seigneurs particuliers en partageaient les dépouilles avec les Sarrazins. Les peuples ne savaient à qui ils appartenaient, ni s'ils étaient de la communion romaine ou de la grecque, ou mahométans. L'empereur *Othon I* exerça son autorité dans ces pays en qualité du plus fort. Il érigea Capoue en principauté, *Othon II*, moins heureux, fut battu par les Grecs & par les Arabes réunis contre lui. Les empereurs d'Orient restèrent alors en possession de la Pouille & de la Calabre qu'ils gouvernaient par un catapan. Des seigneurs avaient usurpé Salerne. Ceux qui possédaient Bénévent & Capoue, envahissaient ce qu'ils pouvaient des terres du catapan; & le catapan les dépouillait à son tour. Naples & Gaiette étaient

Anarchie
dans
la Pouille,
ou Apulie.

de petites républiques comme Siene & Lucques : l'esprit de l'ancienne Grèce semblait s'être réfugié dans ces deux petits territoires. Il y avait de la grandeur à vouloir être libres, tandis que tous les peuples d'alentour étaient des esclaves qui changeaient de maîtres. Les mahométans, cantonnés dans plusieurs châteaux, pillaient également les Grecs & les Latins : les églises des provinces du catapan étaient soumises au métropolitain de Constantinople, les autres à celui de Rome. Les mœurs se ressentent du mélange de tant de peuples, de tant de gouvernemens & de religions. L'esprit naturel des habitans ne jetait aucune étincelle. On ne reconnaissait plus le pays qui avait produit *Horace* & *Cicéron*, & qui devait faire naître *le Tasse*. Voilà dans quelle situation était cette fertile contrée, aux dixième & onzième siècles, de Gayette & du Garillan jusqu'à Otrante.

Le goût des pèlerinages & des aventures de chevalerie régnait alors. Les temps d'anarchie sont ceux qui produisent l'excès de l'héroïsme : son effort est plus retenu dans les gouvernemens réglés. Cinquante ou soixante français, étant partis, en 983, des côtes de Normandie pour aller à Jérusalem, passèrent, à leur retour, sur la mer de Naples, & arrivèrent dans Salerne, dans le temps que cette ville assiégée par les mahométans venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, & les vainqueurs livrés, dans leur camp, à la fécurité d'une joie brutale & de la débauche. Cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur

Beaux exploits de gentilshommes normands.

soumission, & dans l'instant, marchant avec audace au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins qui osent les imiter, ils fondent dans le camp des Sarrazins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, & non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Le prince de Salerne étonné veut les combler de présens, & est encore plus étonné qu'ils les refusent; ils sont traités long-temps à Salerne comme des héros libérateurs le méritaient. On leur fait promettre de revenir. L'honneur, attaché à un événement si surprenant, engage bientôt d'autres normands à passer à Salerne & à Bénévent. Les Normands reprennent l'habitude de leurs pères, de traverser les mers pour combattre. Ils servent tantôt l'empereur grec, tantôt les princes du pays, tantôt les papes. Il ne leur importe pour qui ils se signalent, pourvu qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. Il s'était élevé un duc, à Naples, qui avait asservi la république naissante. Ce duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit nombre de normands, qui le secourent contre un duc de Bénévent. Ils fondent la ville d'Averse entre ces deux territoires : c'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

1030.

Les fils de
Tancrede.

Bientôt après arrivent trois fils de *Tancrede de Hauteville*, du territoire de Coutance, *Guillaume*, surnommé *fier-à-bras*, *Drogon* & *Humfroi*. Rien ne ressemble plus aux temps fabuleux. Ces trois frères, avec les normands d'Averse, accompagnent le catapan dans la Sicile. *Guillaume fier-à-bras* tue le

général arabe , donne aux Grecs la victoire ; & la Sicile allait retourner aux Grecs , s'ils n'avaient pas été ingrats. Mais le catapan craignit ces Français qui le défendaient ; il leur fit des justices , & il s'attira leur vengeance. Ils tournent leurs armes contre lui. Trois à quatre cents Normands s'emparent de presque toute la Pouille. Le fait paraît 1041. incroyable ; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux , & devenaient de bons soldats sous de tels maîtres. Les Calabrois , qui cherchaient la fortune par le courage , devenaient autant de normands. *Guillaume fier-à-bras* se fait lui-même comte de la Pouille , sans consulter ni empereur , ni pape , ni seigneurs voisins. Il ne consulta que ses soldats , comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour son partage.

Fier-à-bras étant mort , son frère *Drogon* est élu 1046. souverain de la Pouille. Alors *Robert Guiscard* & ses deux jeunes frères quittent encore Coutance pour avoir part à tant de fortune. Le vieux *Tancrede* est étonné de se voir père d'une race de conquérans. Le nom des Normands faisait trembler tous les voisins de la Pouille , & même les papes. *Robert Guiscard* & ses frères , suivis d'une foule de leurs compatriotes , vont par petites troupes en pèlerinage à Rome. Ils marchent inconnus , le bourdon à la main , & arrivent enfin dans la Pouille.

L'empereur *Henri III* , assez fort alors pour regner dans Rome , ne le fut pas assez pour s'opposer d'abord à ces conquérans. Il leur donna solennel- 1047. lement l'investiture de ce qu'ils avaient envahi. Ils

548 CONQUETE DE NAPLES

possédaient alors la Pouille entière, le comté d'Averse, la moitié du Bénéventin.

Voilà donc cette maison, devenue bientôt après maison royale, fondatrice des royaumes de Naples & de Sicile, feudataire de l'empire. Comment s'est-il pu faire que cette portion de l'empire en ait été sitôt détachée, & soit devenue un fief de l'évêché de Rome, dans le temps que les papes ne possédaient presque point de terrain, qu'ils n'étaient point maîtres à Rome, qu'on ne les reconnaissait pas même dans la Marche d'Ancone, qu'*Othon le grand* leur avait, dit-on, donnée? Cet événement est presque aussi étonnant que les conquêtes des gentilshommes normands. Voici l'explication de cette énigme. Le pape *Léon IX* voulut avoir la ville de Bénévent qui appartenait aux princes de la race des rois lombards dépouillés par *Charlemagne*. 1053. L'empereur *Henri III* lui donna en effet cette ville, qui n'était point à lui, en échange du fief de Bamberg, en Allemagne. Les souverains pontifes sont maîtres aujourd'hui de Bénévent, en vertu de cette donation. Les nouveaux princes normands étaient des voisins dangereux. Il n'y a point de conquêtes sans de très-grandes injustices : ils en commettaient, & l'empereur aurait voulu avoir des vassaux moins redoutables. *Léon IX*, après les avoir excommuniés, se mit en tête de les aller combattre avec une armée d'allemands, que *Henri III* lui fournit. L'histoire ne dit point comment les dépouilles devaient être partagées. Elle dit seulement que l'armée était nombreuse, que le pape y joignit des troupes italiennes qui s'enrôlèrent comme pour une guerre sainte, &

Le pape fait
prisonnier
par les prin-
ces nor-
mands, en
1053.

que parmi les capitaines il y eut beaucoup d'évêques. Les Normands , qui avaient toujours vaincu en petit nombre , étaient quatre fois moins forts que le pape ; mais ils étaient accoutumés à combattre. *Robert Guiscard* , son frère *Humfroi* , le comte d'Averfe *Richard* , chacun à la tête d'une troupe aguerrie , taillèrent en pièces l'armée allemande , & firent disparaître l'italienne. Le pape s'enfuit à Civitade , dans la Capitanate , près du champ de bataille ; les Normands le suivent , le prennent , l'emmènent prisonnier dans cette même ville de Bénévent , qui était le premier sujet de cette entreprise.

On a fait un saint de ce pape *Léon IX*. Apparemment qu'il fit pénitence d'avoir fait inutilement répandre tant de sang , & d'avoir mené tant d'ecclésiastiques à la guerre. Il est sûr qu'il s'en repentit , surtout quand il vit avec quel respect le traitèrent ses vainqueurs , & avec quelle inflexibilité ils le gardèrent prisonnier une année entière. Ils rendirent Bénévent aux princes lombards , & ce ne fut qu'après l'extinction de cette maison que les papes eurent enfin la ville.

On conçoit aisément que les princes normands étaient plus piqués contre l'empereur qui avait fourni une armée redoutable , que contre le pape qui l'avait commandée. Il fallait s'affranchir pour jamais des prétentions ou des droits de deux empires entre lesquels ils se trouvaient. Ils continuent leurs conquêtes ; ils s'emparent de la Calabre & de Capoue pendant la minorité de l'empereur *Henri IV* , & tandis que le gouvernement des Grecs est plus faible qu'une minorité.

C'étaient les enfans de *Tancrede de Hauteville* qui conquéraient la Calabre ; c'étaient les descendans des premiers libérateurs qui conquéraient Capoue. Ces deux dynasties victorieuses n'eurent point de ces querelles qui divisent si souvent les vainqueurs, & qui les affaiblissent. L'utilité de l'histoire demande ici que je m'arrête un moment , pour observer que *Richard d'Averse*, qui subjuga Capoue , se fit couronner avec les mêmes cérémonies du sacre & de l'huile sainte , qu'on avait employées pour l'usurpateur *Pepin*, père de *Charlemagne*. Les ducs de Bénévent s'étaient toujours fait sacrer ainsi. Les successeurs de *Richard* en usèrent de même. Rien ne fait mieux voir que chacun établit les usages à son choix.

Origine de
l'hommage
des rois de
Naples aux
papes.

Robert Guiscard, duc de la Pouille & de la Calabre, *Richard*, comte d'Averse & de Capoue, tous deux par le droit de l'épée, tous deux voulant être indépendans des empereurs, mirent en usage, pour leurs souverainetés, une précaution que beaucoup de particuliers prenaient, dans ces temps de troubles & de rapines, pour leurs biens de patrimoine : on les donnait à l'Eglise sous le nom d'offrande, d'*oblato*, & on en jouissait moyennant une légère redevance. C'était la ressource des faibles, dans les gouvernemens orageux de l'Italie. Les Normands, quoique puissans, l'employèrent comme une sauve-garde contre des empereurs qui pouvaient devenir plus puissans. *Robert Guiscard* & *Richard* de Capoue, excommuniés par le pape *Léon IX*, l'avaient tenu en captivité. Ces mêmes vainqueurs, excommuniés par *Nicolas II*, lui rendirent hommage.

Robert Guiscard & le comte de Capoue , mirent 1059.
 donc sous la protection de l'Eglise , entre les mains de
Nicolas II, non-seulement tout ce qu'ils avaient pris ,
 mais tout ce qu'ils pourraient prendre. Le duc *Robert*
 fit hommage de la Sicile même qu'il n'avait point
 encore. Il se déclara feudataire du saint-siège pour tous
 ses Etats , promit une redevance de douze deniers
 par chaque charrue , ce qui était beaucoup. Cet
 hommage était un acte de piété politique, qui pouvait
 être regardé comme le denier de *S^t Pierre* que payait
 l'Angleterre au saint-siège , comme les deux livres d'or
 que lui donnèrent les premiers rois de Portugal ;
 enfin , comme la soumission volontaire de tant de
 royaumes à l'Eglise.

Mais selon toutes les lois du droit féodal , établies Naples , vaf-
 en Europe , ces princes , vassaux de l'empire , ne sale de l'em-
 pouvaient choisir un autre suzerain. Ils devenaient pire ; depuis
 coupables de félonie envers l'empereur ; ils le met- de l'Eglise
 taient en droit de confisquer leurs Etats. Les que- romaine.
 relles qui survinrent entre le sacerdoce & l'empire ,
 & , encore plus , les propres forces des princes nor-
 mandes , mirent les empereurs hors d'état d'exercer
 leurs droits. Ces conquérans , en se faisant vassaux
 des papes , devinrent les protecteurs & souvent les
 maîtres de leurs nouveaux suzerains. Le duc *Robert*
 ayant reçu un étendard du pape , & devenu capitaine
 de l'Eglise , de son ennemi qu'il était , passe en Sicile
 avec son frère *Roger* : ils font la conquête de cette
 île sur les Grecs & sur les Arabes qui la partageaient
 alors. Les mahométans & les Grecs se soumirent à 1067.
 condition qu'ils conserveraient leurs religions &
 leurs usages.

Il fallait achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restait encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avaient les premiers attiré les Normands dans ces pays. Les Normands enfin les chassèrent; le duc *Robert* leur prit Salerne : ils se réfugièrent dans la campagne de Rome, sous la protection de *Grégoire VII*, de ce même pape qui faisait trembler les empereurs. *Robert*, ce vassal & ce défenseur de l'Eglise, les y poursuit; *Grégoire VII* ne manque pas de l'excommunier, & le fruit de l'excommunication est la conquête de tout le Bénéventin, que fait *Robert* après la mort du dernier duc de Bénévent de la race lombarde.

1077. *Grégoire VII*, que nous verrons si fier & si terrible avec les empereurs & les rois, n'a plus que des complaisances pour l'excommunié *Robert*. Il lui donne l'absolution, & en reçoit la ville de Bénévent, qui depuis ce temps-là est toujours demeurée au saint-siège.

1084. Bientôt après éclatent les grandes querelles, dont nous parlerons, entre l'empereur *Henri IV* & ce même *Grégoire VII*. *Henri* s'était rendu maître de Rome, & assiégeait le pape dans ce château qu'on a depuis appelé le château Saint-Ange. *Robert* accourt alors de la Dalmatie où il faisait des conquêtes nouvelles, délivre le pape, malgré les Allemands & les Romains réunis contre lui, se rend maître de sa personne, & l'emmène à Salerne où ce pape, qui déposait tant de rois, mourut le captif & le protégé d'un gentilhomme normand.

Grégoire VII Il ne faut point être étonné si tant de romans nous représentent des chevaliers errans devenus de meurt captif.

grands souverains par leurs exploits , & entrant dans la famille des empereurs. C'est précisément ce qui arriva à *Robert Guiscard* , & ce que nous verrons plus d'une fois au temps des croisades. *Robert* maria sa fille à *Constantin* , fils de l'empereur de Constantinople, *Michel Ducas*. Ce mariage ne fut pas heureux. Il eut bientôt sa fille & son gendre à venger , & résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient après avoir humilié celui d'Occident.

La cour de Constantinople n'était qu'un continuel orage. *Michel Ducas* fut chassé du trône par *Nicéphore* , surnommé *Botoniate*. *Constantin* , gendre de *Robert* fut fait eunuque ; & enfin *Alexis Comnène* , qui eut depuis tant à se plaindre des croisés , monta sur le trône. *Robert* , pendant ces révolutions , s'avancait déjà par la Dalmatie , par la Macédoine , & portait la terreur jusqu'à Constantinople. *Bohémond* , son fils d'un premier lit , si fameux dans les croisades , l'accompagnait à cette conquête d'un empire. Nous voyons par-là combien *Alexis Comnène* eut raison de craindre les croisades , puisque *Bohémond* commença par vouloir le détrôner. 1084.

La mort de *Robert* , dans l'île de Corfou , mit fin à ses entreprises. La princesse *Anne Comnène* , fille de l'empereur *Alexis* , laquelle écrit une partie de cette histoire , ne regarde *Robert* que comme un brigand , & s'indigne qu'il ait eut l'audace de marier sa fille au fils d'un empereur. Elle devait songer que l'histoire même de l'empire lui fournissait des exemples de fortunes plus considérables , & que tout cède dans le monde à la force & à la puissance. 1085.

CHAPITRE XLI.

De la Sicile en particulier , & du droit de légation dans cette île.

L'IDÉE de conquérir l'empire de Constantinople s'évanouit avec la vie de *Robert*; mais les établissemens de sa famille s'affermirent en Italie. Le comte *Roger*, son frère, resta maître de la Sicile; le duc *Roger*, son fils, demeura possesseur de presque tous les pays qui ont le nom de royaume de Naples; *Bohémond*, son autre fils, alla depuis conquérir Antioche, après avoir inutilement tenté de partager les Etats du duc *Roger*, son frère.

Pourquoi, ni le comte *Roger*, souverain de Sicile, ni son neveu *Roger*, duc de la Pouille, ne prirent-ils point dès-lors le titre de rois? Il faut du temps à tout. *Roger Guiscard*, le premier conquérant avait été investi comme duc par le pape *Nicolas II*. *Roger*, son frère, avait été investi par *Robert Guiscard*, en qualité de comte de Sicile. Toutes ces cérémonies ne donnaient que des noms, & n'ajoutaient rien au pouvoir. Mais ce comte de Sicile eut un droit qui s'est conservé toujours, & qu'aucun roi de l'Europe n'a eu : il devint un second pape dans son île.

Origine des
droits ecclé-
siastiques
des rois
de Sicile.

Les papes s'étaient mis en possession d'envoyer dans toute la chrétienté des légats qu'on nommait *à latere*, qui exerçaient une juridiction sur toutes les églises, en exigeaient des décimes, donnaient les bénéfices, exerçaient & étendaient le pouvoir

pontifical autant que les conjonctures & les intérêts des rois le permettaient. Le temporel, presque toujours mêlé au spirituel, leur était soumis; ils attiraient à leur tribunal les causes civiles. Pour peu que le sacré s'y joignît au profane, mariages, testamens, promesses par serment, tout était de leur ressort. C'étaient des proconsuls que l'empereur ecclésiastique des chrétiens déléguait dans tout l'Occident. C'est par-là que Rome, toujours faible, toujours dans l'anarchie, esclave quelquefois des Allemands, & en proie à tous les fléaux, continua d'être la maîtresse des nations. C'est par-là que l'histoire de chaque peuple est toujours l'histoire de Rome.

Urbain II envoya un légat en Sicile dès que le comte *Roger* eut enlevé cette île aux mahométans & aux Grecs, & que l'Eglise latine y fut établie. C'était de tous les pays celui qui semblait en effet avoir le plus de besoin d'un légat, pour y régler la hiérarchie, chez un peuple dont la moitié était musulmane, & dont l'autre était de la communion grecque. Cependant ce fut le seul pays où la légation fut proscrite pour toujours. Le comte *Roger*, bienfaiteur de l'Eglise latine à laquelle il rendait la Sicile, ne put souffrir qu'on envoyât un roi sous le nom de légat dans le pays de sa conquête.

Le pape *Urbain*, uniquement occupé des croisades, & voulant ménager une famille de héros si nécessaire à cette grande entreprise, accorda, la dernière année de sa vie, une bulle au comte *Roger*, par laquelle il révoqua son légat, & créa *Roger* & ses successeurs légats nés du saint-siège, en Sicile, leur attribuant tous les droits & toute l'autorité de cette

dignité, qui était à la fois spirituelle & temporelle. C'est-là ce fameux droit qu'on appelle la *monarchie de Sicile*, c'est-à-dire, le droit attaché à cette monarchie, droit que depuis les papes ont voulu anéantir, & que les rois de Sicile ont maintenu. Si cette prérogative est incompatible avec la hiérarchie chrétienne, il est évident qu'*Urbain* ne put pas la donner; si c'est un objet de discipline que la religion ne réprovoque pas, il est aussi évident que chaque royaume est en droit de se l'attribuer. Ce privilège, au fond, n'est que le droit de *Constantin* & de tous les empereurs, de présider à toute la police de leurs Etats; cependant il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme normand qui ait pu se donner cette prérogative aux portes de Rome.

1030. Premier roi de Naples & de Sicile. Le fils de ce comte *Roger* recueillit tout l'héritage de la maison normande; il se fit couronner & sacrer roi de Sicile & de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, n'était point encore à lui, & ne pouvait donner le nom au royaume. Elle s'était toujours maintenue en république, sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople; & ce duc avait jusqu'alors échappé, par des présents, à l'ambition de la famille conquérante.

Ce premier roi, *Roger*, fit hommage au saint-siège. Il y avait alors deux papes: l'un, le fils d'un juif, nommé *Léon*, qui s'appelait *Anaclet*, & que *Saint Bernard* appelle *Judaïcam sobolem*, race hébraïque; l'autre s'appelait *Innocent II*. Le roi *Roger* reconnut *Anaclet*, parce que l'empereur *Lothaire II* reconnaissait *Innocent*; & ce fut à cet *Anaclet* qu'il rendit son vain hommage.

Les empereurs ne pouvaient regarder les conquérans normands que comme des usurpateurs : St Bernard déclare la fuzeraineté du pape une usurpation. aussi *St Bernard*, qui entrait dans toutes les affaires des papes & des rois, écrivait contre *Roger*, aussi bien que contre ce fils d'un juif qui s'était fait élire pape à prix d'argent. *L'un*, dit-il, *a usurpé la chaire de St Pierre, l'autre a usurpé la Sicile, c'est à César à les punir.* Il était donc évident alors que la fuzeraineté du pape sur ces deux provinces n'était qu'une usurpation.

Le roi *Roger* foutenait *Anaclet*, qui fut toujours reconnu dans Rome. *Lothaire* prend cette occasion pour enlever aux Normands leurs conquêtes. Il marche vers la Pouille avec le pape *Innocent II*. Il paraît bien que ces Normands avaient eu raison de ne pas vouloir dépendre des empereurs, & de mettre entre l'empire & Naples une barrière. *Roger*, à peine roi, fut sur le point de tout perdre. Il assiégeait Naples quand l'empereur s'avance contre lui : il perd des batailles, il perd presque toutes ses provinces dans le continent. *Innocent II* l'excommunie & le poursuit. *St Bernard* était avec l'empereur & le pape. Il voulut en vain ménager un accommodement. 1037. *Roger* vaincu se retire en Sicile. L'empereur meurt : tout change alors. Le roi *Roger* & son fils reprennent leurs provinces. Le pape *Innocent II* reconnu enfin dans Rome, ligué avec les princes à qui *Lothaire* avait donné ces provinces, ennemi implacable du roi, marche comme *Léon IX* à la tête d'une 1039. armée. Il est vaincu & pris comme lui. Que peut-il faire alors ? il fait comme ses prédécesseurs : il donne des absolutions & des investitures, & il se fait des Autre pape pris par les princes normands.

protecteurs contre l'empire, de cette même maison normande contre laquelle il avait appelé l'empire à son secours.

Bientôt après, le roi subjugué Naples & le peu qui restait encore pour arrondir son royaume de Gayerette jusqu'à Brindes. La monarchie se forme telle qu'elle est aujourd'hui. Naples devient la capitale tranquille du royaume, & les arts commencent à renaître un peu dans ces belles provinces.

Après avoir vu comment des gentilshommes de Coutance fondèrent le royaume de Naples & de Sicile, il faut voir comment un duc de Normandie, pair de France, conquiert l'Angleterre. C'est une chose bien frappante que toutes ces invasions, toutes ces émigrations, qui continuèrent depuis la fin du quatrième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, & qui finirent par les croisades. Toutes les nations de l'Europe ont été mêlées, & il n'y en a eu presque aucune qui n'ait eu ses usurpateurs.

C H A P I T R E X L I I .

Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.

TANDIS que les enfans de *Tancrede de Hauteville* fondaient si loin des royaumes, les ducs de leur nation en acquéraient un qui est devenu plus considérable que les Deux Siciles. La nation britannique était, malgré sa fierté, destinée à se voir toujours gouvernée par des étrangers. Après la mort d'*Alfred*,
arrivée

arrivée en 900, l'Angleterre retomba dans la confusion & la barbarie. Les anciens Anglo-Saxons ses premiers vainqueurs, & les Danois, ses usurpateurs nouveaux, s'en disputaient toujours la possession; & de nouveaux pirates danois venaient encore souvent partager les dépouilles. Ces pirates continuaient d'être si terribles, & les Anglais si faibles, que vers l'année 1000 on ne put se racheter d'eux, qu'en payant quarante-huit mille livres sterling. On imposa, pour lever cette somme, une taxe qui dura depuis assez long-temps en Angleterre, ainsi que la plupart des autres taxes, qu'on continue toujours de lever après le besoin. Ce tribut humiliant fut appelé argent danois, *dann geld*.

Canut, roi de Danemarck, qu'on a nommé *le grand*, & qui n'a fait que de grandes cruautés, réunit sous sa domination le Danemarck & l'Angleterre. Les naturels anglais furent traités alors comme des esclaves. Les auteurs de ce temps avouent que quand un anglais rencontrait un danois, il fallait qu'il s'arrêtât jusqu'à ce que le danois eût passé. 1017.

La race de *Canut* ayant manqué, les états du royaume, reprenant leur liberté, déférèrent la couronne à *Edouard*, un descendant des anciens Anglo-Saxons, qu'on appelle *le saint* ou *le confesseur*. Une des grandes fautes, ou un des grands malheurs de ce roi, fut de n'avoir point d'enfans de sa femme *Edithe*, fille du plus puissant seigneur du royaume. Il haïssait sa femme, ainsi que sa propre mère, pour des raisons d'Etat; et les fit éloigner l'une & l'autre. La stérilité de son mariage servit à sa canonisation. On prétendit qu'il avait fait vœu de chasteté: vœu téméraire dans 1041.

Edouard le saint, ou le confesseur.

un mari, & absurde dans un roi qui avait besoin d'héritiers. Ce vœu, s'il fut réel, prépara de nouveaux fers à l'Angleterre.

Écrouelles. Au reste, les moines ont écrit que cet *Edouard* fut le premier roi de l'Europe qui eut le don de guérir les écrouelles. Il avait déjà rendu la vue à sept ou huit aveugles, quand une pauvre femme attaquée d'une humeur froide se présenta devant lui : il la guérit incontinent en faisant le signe de la croix, & la rendit féconde, de stérile qu'elle était auparavant. Les rois d'Angleterre se sont attribué depuis le privilège, non pas de guérir les aveugles, mais de toucher les écrouelles qu'ils ne guérissaient pas.

S^t Louis en France, comme fuzerain des rois d'Angleterre, toucha les écrouelles, & ses successeurs jouirent de cette prérogative. *Guillaume III* la négligea en Angleterre ; & le temps viendra que la raison, qui commence à faire quelques progrès en France, abolira cette coutume (28).

(28) Non-seulement *Louis XVI* a été sacré, ce qui, dans ce siècle, ne pouvait avoir d'autre avantage que de prolonger un peu parmi le peuple le règne de la superstition, & de valoir de gros profits aux fournisseurs de la cour ; mais même il a touché des écrouelles suivant l'usage établi. *Louis XV* en avait touché à son sacre. Une bonne femme de Valenciennes imagina qu'elle ferait fortune si elle pouvait faire accroire que le roi l'avait guérie. Moitié espérance, moitié crainte, des médecins constatèrent la guérison. L'intendant de Valenciennes (*d'Argenson*) s'empressa d'en envoyer le procès-verbal authentique ; il reçut des bureaux la réponse suivante : *Monsieur, la prerogative qu'ont les rois de France de guérir les écrouelles, est établie sur des preuves si authentiques, qu'elle n'a pas besoin d'être confirmée par des faits particuliers.* Un siècle plutôt, les bureaux eussent mis leur politique à paraître dupes ; un siècle plus tard, aucun intendant n'osera plus leur envoyer des procès-verbaux de miracles, quand même il serait capable d'y croire.

Vous voyez toujours les usages & les mœurs de ces temps-là absolument différens des nôtres. *Guillaume* duc de Normandie, qui conquiert l'Angleterre, loin d'avoir aucun droit sur ce royaume, n'en avait pas même sur la Normandie, si la naissance donnait les droits. Son père, le duc *Robert*, qui ne s'était jamais marié, l'avait eu de la fille d'un pelletier de Falaise, que l'histoire appelle *Harlot*, terme qui signifiait & signifie encore aujourd'hui en anglais *concube* ou *femme publique*. L'usage des concubines, permis dans tout l'Orient & dans la loi des Juifs, ne l'était pas dans la nouvelle loi : il était autorisé par la coutume. On rougissait si peu d'être né d'une pareille union, que souvent *Guillaume* en écrivant, signait *le bâtard Guillaume*. Il est resté une lettre de lui au comte *Alain* de Bretagne, dans laquelle il signe ainsi. Les bâtards héritaient souvent ; car dans tous les pays où les hommes n'étaient pas gouvernés par des lois fixes, publiques & reconnues, il est clair que la volonté d'un prince puissant était le seul code. *Guillaume* fut déclaré par son père & par les états héritier du duché ; & il se maintint ensuite par son habileté & par sa valeur contre tous ceux qui lui disputèrent son domaine. Il régna paisiblement en Normandie, & la Bretagne lui rendait hommage : lorsqu'*Edouard le confesseur* étant mort, il prétendit au royaume d'Angleterre.

Le droit de succession ne paraissait alors établi dans aucun Etat de l'Europe. La couronne d'Allemagne était élective : l'Espagne était partagée entre les chrétiens & les musulmans : la Lombardie changeait chaque jour de maître. La race *Carlovingienne*,

Nul droit
de succession
alors.

détrônée en France , fe fait voir ce que peut la force contre le droit du fang. *Edouard le confefleur* n'avait point joui du trône à titre d'héritage. *Harold*, fuccefleur d'*Edouard*, n'était point de fa race ; mais il avait le plus incontestable de tous les droits, les fuffrages de toute la nation. *Guillaume le bâtard* n'avait pour lui ni le droit d'élection , ni celui d'héritage, ni même aucun parti en Angleterre. Il prétendit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le roi *Edouard* avait fait en fa faveur un testament que personne ne vit jamais. Il difait encore qu'autrefois il avait délivré de prifon *Harold* , & qu'*Harold* lui avait cédé fes droits fur l'Angleterre. Il appuya fes faibles raifons d'une forte armée.

14 octobre
1066.

Les barons de Normandie , affemblés en forme d'états , refusèrent de l'argent à leur duc pour cette expédition , parce que , s'il ne réuffiffait pas , la Normandie en refterait appauvrie , & qu'un heureux fuccès la rendrait province d'Angleterre ; mais plusieurs normands hafardèrent leur fortune avec leur duc. Un feul feigneur , nommé *Fiz-Othbern* , équipa quarante vaiffeaux à fes dépens. Le comte de Flandre, beau-père du duc *Guillaume* , le fecourut de quelque argent. Le pape *Alexandre II* entra dans fes intérêts. Il excommunia tous ceux qui s'oppoferaient aux deffeins de *Guillaume*. C'était fe jouer de la religion ; mais les peuples étaient accoutumés à ces profanations , & les princes en profitaient. *Guillaume* partit de Saint-Valeri avec une flotte nombreufe ; on ne fait combien il avait de vaiffeaux ni de foldats. Il aborda fur les côtes de Suffex ; & bientôt après fe donna dans cette province la fameufe bataille de

Hastings , qui décida seule du sort de l'Angleterre. Bataille de Hastings.
 Les anciennes chroniques nous apprennent qu'au Chançon de Roland.
 premier rang de l'armée normande , un écuyer
 nommé *Taillefer* , monté sur un cheval armé , chanta
 la chançon de *Roland* , qui fut si long-temps dans la
 bouche des Français , sans qu'il en soit resté le
 moindre fragment. Ce *Taillefer* , après avoir entonné
 la chançon que les soldats répétaient , se jeta le pre-
 mier parmi les Anglais , & fut tué. Le roi *Harold* &
 le duc de Normandie quittèrent leurs chevaux , &
 combattirent à pied : la bataille dura six heures. La
 gendarmerie à cheval , qui commençait à faire ailleurs
 toute la force des armées , ne paraît pas avoir été
 employée dans cette journée. Les troupes , de part
 & d'autre , étaient composées des fantassins. *Harold*
 & deux de ses frères y furent tués. Le vainqueur
 s'approcha de Londres , portant devant lui une ban-
 nière bénite que le pape lui avait envoyée. Cette
 bannière fut l'étendard auquel tous les évêques se
 rallièrent en sa faveur. Ils vinrent aux portes , avec
 le magistrat de Londres , lui offrir la couronne qu'on
 ne pouvait refuser au vainqueur.

Quelques auteurs appellent ce couronnement une
 élection libre , un acte d'autorité du parlement d'An-
 gleterre. C'est précisément l'autorité des esclaves faits
 à la guerre , qui accordaient à leurs maîtres le droit
 de les fustiger.

Guillaume ayant reçu une bannière du pape pour
 cette expédition , lui envoya en récompense l'étendard
 du roi *Harold* tué dans la bataille , & une petite
 partie du petit trésor que pouvait avoir alors un roi
 anglais. C'était un présent considérable pour ce

pape *Alexandre II* qui disputait encore son siège à *Honorius II*, & qui, sur la fin d'une longue guerre civile dans Rome, était réduit à l'indigence. Ainsi un barbare, fils d'une prostituée, meurtrier d'un roi légitime, partage les dépouilles de ce roi avec un autre barbare; car ôtez les noms de duc de Normandie, de roi d'Angleterre & de pape, tout se réduit à l'action d'un voleur normand, & d'un receleur lombard: & c'est au fond à quoi toute usurpation se réduit.

Véritable
idée des con-
quêtes.

Guillaume fut gouverner comme il fut conquérir. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions de Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses durement exécutées, signalèrent son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les Normands qui avaient eu part à sa victoire partagèrent par ses bienfaits les terres des vaincus. De-là toutes ces familles normandes, dont les descendants, ou du moins les noms, subsistent encore en Angleterre. Il fit faire un dénombrement exact de tous les biens des sujets de quelque nature qu'ils fussent. On prétend qu'il en profita pour se faire en Angleterre un revenu de quatre cents mille livres sterling, environ cent vingt millions de France. Il est évident qu'en cela les historiens se sont trompés. L'Etat d'Angleterre d'aujourd'hui, qui comprend l'Ecosse & l'Irlande, n'a pas un plus gros revenu, si vous en déduisez ce qu'on paye pour les anciennes dettes du gouvernement. Ce qui est sûr, c'est que *Guillaume* abolit toutes les lois du pays, pour y introduire celles de Normandie. Il ordonna qu'on plaidât en normand; & depuis lui, tous les actes

Gouvernement de *Guillaume le bâtard*.

furent expédiés en cette langue jusqu'à *Edouard III*. Il voulut que la langue des vainqueurs fût la seule du pays. Des écoles de la langue normande furent établies dans toutes les villes & les bourgades. Cette langue était le français mêlé d'un peu de danois : idiome barbare, qui n'avait aucun avantage sur celui qu'on parlait en Angleterre. On prétend qu'il traitait non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il affectait encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la *loi du couvre-feu*, par laquelle il fallait, au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'une ancienne police établie presque dans toutes les villes du Nord : elle s'est long-temps conservée dans les cloîtres. Les maisons étaient bâties de bois, & la crainte du feu était un objet des plus importans de la police générale.

On lui reproche encore d'avoir détruit tous les villages, qui se trouvaient dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt, dans laquelle il pût goûter le plaisir de la chasse. Une telle action est trop insensée pour être vraisemblable. Les historiens ne font pas attention qu'il faut au moins vingt années pour qu'un nouveau plant d'arbres devienne une forêt propre à la chasse. On lui fait semer cette forêt en 1080. Il avait alors soixante-trois ans. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme raisonnable ait à cet âge détruit des villages, pour semer quinze lieues en bois, dans l'espérance d'y chasser un jour ?

Le conquérant de l'Angleterre fut la terreur du roi de France *Philippe I*, qui voulut abaisser trop tard

Ridicule tyrannie imputée à *Guillaume*.

566 CONQUETE DE L'ANGLETERRE.

un vassal si puissant, & qui se jeta sur le Maine, dépendant alors de la Normandie. *Guillaume* repassa la mer, reprit le Maine, & contraignit le roi de France à demander la paix.

Grégoire VII
veut l'hom-
mage de
l'Angleterre

Les prétentions de la cour de Rome n'éclatèrent jamais plus singulièrement qu'avec ce prince. Le pape *Grégoire VII* prit le temps qu'il faisait la guerre à la France, pour demander qu'il lui rendît hommage du royaume d'Angleterre. Cet hommage était fondé sur cet ancien denier de *S^t Pierre*, que l'Angleterre payait à l'Eglise de Rome : il revenait à environ vingt sous de notre monnaie par chaque maison ; offrande regardée en Angleterre comme une forte aumône . & à Rome comme un tribut. *Guillaume le conquérant* fit dire au pape qu'il pourrait bien continuer l'aumône ; mais au lieu de faire hommage, il fit défense en Angleterre de reconnaître d'autre pape que celui qu'il approuverait. La proposition de *Grégoire VII* devint par - là ridicule à force d'être audacieuse. C'est ce même pape qui bouleversait l'Europe pour élever le sacerdoce au-dessus de l'Empire ; mais avant de parler de cette querelle mémorable , & des croisades qui prirent naissance dans ces temps ; il faut voir , en peu de mots , en quel état étaient les autres pays de l'Europe.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

<i>A</i> vis des Editeurs sur la Philosophie de l'histoire.	page 3
INTRODUCTION. Changemens dans le globe.	5
<i>Des différentes races d'hommes.</i>	8
<i>De l'antiquité des nations.</i>	12
<i>De la connaissance de l'ame.</i>	15
<i>De la religion des premiers hommes.</i>	17
<i>Des usages & des sentimens communs à presque toutes les nations anciennes.</i>	25
<i>Des Sauvages.</i>	29
<i>De l'Amérique.</i>	37
<i>De la théocratie.</i>	41
<i>Des Chaldéens.</i>	43
<i>Des Babyloniens devenus Persans.</i>	50
<i>De la Syrie.</i>	56
<i>Des Phéniciens & de Sanchoniathon.</i>	59
<i>Des Scythes & des Gomérites.</i>	64
<i>De l'Arabie.</i>	67
<i>De Bram, Abram, Abraham.</i>	71
<i>De l'Inde.</i>	75
<i>De la Chine.</i>	84

<i>De l'Égypte.</i>	91
<i>De la langue des Égyptiens , & de leurs symboles.</i>	96
<i>De leurs momumens.</i>	99
<i>De leurs rites , & de la circoncision.</i>	102
<i>De leurs mystères.</i>	105
<i>Des Grecs , de leurs anciens déluges , de leurs alphabets & de leur génie.</i>	107
<i>Des législateurs grecs , de Minos , d'Orphée , de l'immortalité de l'ame.</i>	112
<i>Des sectes des Grecs.</i>	116
<i>De Zaleucus & de quelques autres législateurs.</i>	119
<i>De Bacchus.</i>	122
<i>Des métamorphoses chez les Grecs , recueillies par Ovide.</i>	125
<i>De l'idolâtrie.</i>	127
<i>Des oracles.</i>	131
<i>Des sibylles chez les Grecs , & de leur influence sur les autres nations.</i>	137
<i>Des miracles.</i>	143
<i>Des temples.</i>	149
<i>De la magie.</i>	154
<i>Des victimes humaines.</i>	158
<i>Des mystères de Cérès-Eleusine.</i>	163
<i>Des Juifs , au temps où ils commencèrent à être connus.</i>	169
<i>Des Juifs en Égypte.</i>	171
<i>De Moïse , considéré simplement comme chef d'une nation.</i>	173

DES CHAPITRES. 569

<i>Des Juifs après Moïse, jusqu'à Saül.</i>	178
<i>Des Juifs depuis Saül.</i>	183
<i>Des prophètes juifs.</i>	189
<i>Des prières des Juifs.</i>	196
<i>De Joseph, historien des Juifs.</i>	200
<i>D'un mensonge de cet historien, concernant Alexandre & les Juifs.</i>	203
<i>Des préjugés populaires auxquels les écrivains sacrés ont daigné se conformer par condescendance.</i>	206
<i>Des anges, des génies, des diables, chez les anciennes nations & chez les Juifs.</i>	212
<i>Si les Juifs ont enseigné les autres nations, ou s'ils ont été enseignés par elles.</i>	221
<i>Des Romains. Commencemens de leur empire & de leur religion : leur tolérance.</i>	223
<i>Questions sur leurs conquêtes, & leur décadence.</i>	227
<i>Des premiers peuples qui écrivirent l'histoire, & des fables des premiers historiens.</i>	230
<i>Des législateurs qui ont parlé au nom des dieux.</i>	237
AVANT-PROPOS , qui contient le plan de cet ouvrage, avec le précis de ce qu'étaient originellement les nations occidentales, & les raisons pour lesquelles on commence cet <i>Essai</i> par l'Orient.	241
CHAPITRE I. <i>De la Chine, de son antiquité, de ses lois, de ses forces, de ses usages et de ses sciences.</i>	254
CHAP. II. <i>De la religion de la Chine. Que le gouvernement n'est point athée, que le christia-</i>	

		<i>nisme n'y a point été prêché au septième siècle. De quelques sectes établies dans le pays.</i>	270
CHAP.	III.	<i>Des Indes.</i>	278
CHAP.	IV.	<i>Des Brachmanes , du Veidam & de l'Ezourveidam.</i>	287
CHAP.	V.	<i>De la Perse , au temps de Mahomet le prophète , & de l'ancienne religion de Zoroastre.</i>	297
CHAP.	VI.	<i>De l'Arabie & de Mahomet.</i>	308
CHAP.	VII.	<i>De l'alcoran & de la loi musulmane. Examen si la religion musulmane était nouvelle , & si elle a été persécutante.</i>	327
CHAP.	VIII.	<i>De l'Italie & de l'Eglise , avant Charlemagne. Comment le christianisme s'était établi. Examen s'il a souffert autant de persécutions qu'on le dit.</i>	337
CHAP.	IX.	<i>Que les fausses légendes des premiers chrétiens n'ont point nui à l'établissement de la religion chrétienne.</i>	349
CHAP.	X.	<i>Suite de l'établissement du christianisme. Comment Constantin en fit la religion dominante. Décadence de l'ancienne Rome.</i>	357
CHAP.	XI.	<i>Causes de la chute de l'empire romain.</i>	366

DES CHAPITRES. 571

- CHAP. XII. *Suite de la décadence de l'ancienne Rome.*
371
- CHAP. XIII. *Origine de la puissance des papes. Digression sur le sacre des rois. Lettre de St Pierre à Pepin, maire de France, devenu roi. Prétendues donations au Saint-Siège.*
375
- CHAP. XIV. *Etat de l'Eglise en Orient avant Charlemagne. Querelle pour les images. Révolution de Rome commencée.*
385
- CHAP. XV. *De Charlemagne. Son ambition, sa politique. Il dépouille ses neveux de leurs Etats. Oppression & conversion des Saxons, &c.*
391
- CHAP. XVI. *Charlemagne empereur d'Occident.*
399
- CHAP. XVII. *Mœurs, gouvernement & usages, vers le temps de Charlemagne.*
407
- CHAP. XVIII. *Suite des usages du temps de Charlemagne, & avant lui. S'il était despotique, & le royaume héréditaire.*
413
- CHAP. XIX. *Suite des usages du temps de Charlemagne. Commerce, finances, sciences.*
416
- CHAP. XX. *De la religion du temps de Charlemagne.*
424
- CHAP. XXI. *Suite des rites religieux du temps de Charlemagne.*
434
- CHAP. XXII. *Suite des usages du temps de Charlemagne. De la justice, des lois. Coutumes singulières. Epreuves.*
442

CHAP. XXIII.	<i>Louis le faible ou le débonnaire, déposé par ses enfans & par des prélats.</i>	448
CHAP. XXIV.	<i>Etat de l'Europe après la mort de Louis le débonnaire ou le faible. L'Allemagne pour toujours séparée de l'empire franc ou français.</i>	456
CHAP. XXV.	<i>Des Normands, vers le neuvième siècle.</i>	465
CHAP. XXVI.	<i>De l'Angleterre, vers le neuvième siècle. Alfred le grand.</i>	472
CHAP. XXVII.	<i>De l'Espagne & des musulmans maures, aux huitième & neuvième siècles.</i>	476
CHAP. XXVIII.	<i>Puissance des musulmans en Asie & en Europe, aux huitième & neuvième siècles. L'Italie attaquée par eux. Conduite magnanime du pape Léon IV.</i>	485
CHAP. XXIX.	<i>De l'empire de Constantinople, aux huitième & neuvième siècles.</i>	488
CHAP. XXX.	<i>De l'Italie, des papes, du divorce de Lothaire, roi de Lorraine, & des autres affaires de l'Eglise, aux huitième & neuvième siècles.</i>	495
CHAP. XXXI.	<i>De Phocius, & du schisme entre l'Orient & l'Occident.</i>	500
CHAP. XXXII.	<i>Etat de l'empire d'Occident, à la fin du neuvième siècle.</i>	508
CHAP. XXXIII.	<i>Des fiefs & de l'empire.</i>	511
CHAP. XXXIV.	<i>D'Othon le grand, au dixième siècle.</i>	514

DES CHAPITRES. 573

CHAP. XXXV.	<i>De la papauté au dixième siècle, avant qu'Othon le grand se rendit maître de Rome.</i>	516
CHAP. XXXVI.	<i>Suite de l'empire d'Othon & de l'état de l'Italie.</i>	521
CHAP. XXXVII.	<i>Des empereurs Othons II & III, & de Rome.</i>	526
CHAP. XXXVIII.	<i>De la France, vers le temps de Hugues-Capet.</i>	532
CHAP. XXXIX.	<i>Etat de la France, aux dixième & onzième siècles. Excommunication du roi Robert.</i>	538
CHAP. XL.	<i>Conquête de Naples & de Sicile par des gentilshommes normands.</i>	544
CHAP. XLI.	<i>De la Sicile en particulier, & du droit de légation dans cette île.</i>	554
CHAP. XLII.	<i>Conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie.</i>	558

Fin de la Table des Chapitres.

1251

